

ENSEIGNEMENTS BIBLIQUES

SITE BIBLIQUEST

<http://www.bibliquest.org/>

Volume n°7K Vie chrétienne

<i>VIE CHRÉTIENNE Regroupement d'articles divers Bremicker Ernst August</i>	page 001
<i>ENCOURAGEMENT À LA CRAINTE DE DIEU par Paul Fuzier</i>	page 012
<i>Encouragements Regroupement d'articles par E.A. Bremicker</i>	page 014
<i>L'AMOUR par Paul Fuzier</i>	page 022
<i>Réveils — Se réveiller du sommeil par Paul Fuzier</i>	page 028
<i>L'ARMURE par Henri Rossier</i>	page 034
<i>GARDER SES COMMANDEMENTS par André Gibert</i>	page 043
<i>LA CRAINTE DE DIEU par Henri Rossier</i>	page 045
<i>Abandon du premier amour et remèdes par Laügt Philippe</i>	page 049
<i>Encouragements Foi et confiance en Dieu par Vevey Édition</i>	page 052
<i>Consolation et encouragement Consolations en rapport avec le deuil d'un croyant par Vevey Édition</i>	page 071
<i>LA COMMUNION par G. André</i>	page 082
<i>LA NOUVELLE VIE DU CROYANT EN CHRIST par ANDRÉ Georges</i>	page 092
<i>Mort au péché, à la loi, au monde</i>	page 100
<i>LE VRAI VISAGE DE NOS DEUX NATURES par Kouassit Jean Claude</i>	page 102
<i>Rechercher et Goûter la Proximité avec Dieu par Seauve Gérard</i>	page 105
<i>La lumière du monde par J.-A. Monard</i>	page 115
<i>Porter le joug par J. A. Monard</i>	page 117
<i>Jugement d'hommes et jugement divin par J.-A. Monard</i>	page 119
<i>Esclaves par J.-A. Monard</i>	page 121
<i>L'ÉDIFICATION par Monard Jacques-André</i>	page 123
<i>Crucifié avec Christ par Jacques-André Monard</i>	page 125
<i>Bénir par J.-A. Monard</i>	page 144
<i>Les nourritures spirituelles du croyant par Jean Muller</i>	page 146
<i>FIXANT LES YEUX SUR Jésus Hébreux 12 v. 2 par Théodore Monod, 1874 / Helen Willis</i>	page 149
<i>L'ARGILE ET LE POTIER par J. A. Monard</i>	page 153
<i>Ne t'irrite pas à cause de ceux qui font le mal par J. A. Monard</i>	page 155
<i>QUE LE SEIGNEUR MARCHE AU MILIEU DE NOUS ! par Monard Jacques-André</i>	page 157
<i>Dans le monde, mais pas du monde par J.-A. Monard</i>	page 158
<i>Des visages transformés Proverbes 15:13 — Ecclésiaste 8:1 — Psaume 34:5 par Pierre COMBE</i>	page 161
<i>HANDICAPS par Philippe Laügt</i>	page 165
<i>PERSONNE NE VOUS ÔTE VOTRE JOIE — Jean 16:22 par Philippe Laügt</i>	page 169
<i>LA LETTRE DE CHRIST CONNUE ET LUE DE TOUS LES HOMMES par Philippe Laügt</i>	page 171
<i>Le PREMIER AMOUR, l'AMOUR FRATERNEL et la VÉRITÉ par Henri Rossier</i>	page 173
<i>«Suis-moi» par Henri Rossier ; 1° Ed. : 1927</i>	page 178
<i>LE FRÈRE POUR LEQUEL CHRIST EST MORT Romains ch. 14 et ch. 15 v. 1 à 7 F. B. Hole</i>	page 180
<i>LA JOIE DANS LA FORCE par W. J. Hocking</i>	page 181
<i>FLÈCHE ET ARC par Bremicker E.A.</i>	page 185
<i>UNE ANCRE DE L'ÂME, SÛRE ET FERME Hébreux 6:17-20 par Philippe Laügt</i>	page 186
<i>LES ARMES DE NOTRE GUERRE 2 Corinthiens 10:4 par Philippe Laügt</i>	page 188
<i>«Donne-moi cette montagne» (Jos. 14 :12) par Philippe Laügt</i>	page 190

Bibliquest: <http://www.bibliquest.org/>

Un site pour la diffusion de l'évangile et de la vérité chrétienne selon la Bible (ou Saintes Écritures). Ce site a pour but

-de donner un accès commode et libre à la Parole de Dieu (= Bible = Saintes Écritures = Écriture Sainte. Elle comprend Ancien et Nouveau Testament)

-d'aider le lecteur à trouver le salut pour son âme

-de présenter les éléments essentiels de la vérité chrétienne selon la Bible

-d'aider le lecteur dans la compréhension de la Bible, qui est la Parole de Dieu

-de fournir des sources approfondies et abondantes pour aller plus avant dans la connaissance de la vérité chrétienne avec la Famille de sites complémentaires

-d'offrir la possibilité de correspondre pour trouver des réponses aux questions supplémentaires que vous vous posez.

« *Que dis-tu de toi-même ? Il dit : Moi, je suis la VOIX de celui qui crie dans le désert : Faites droit le chemin du Seigneur* » Jean 1:23

Ce que nous sommes

N'ayant d'autre objectif que d'amener les âmes à Christ et à la connaissance de Christ et à la marche avec Christ, nous n'aimons pas parler de nous (mais nous n'avons rien à cacher !) Quoi qu'il en soit, ce que nous sommes ressort de ce que nous publions, et l'orientation chrétienne évangélique en est évidente.

Ce que nous croyons

Bibliquest, comme les auteurs des ouvrages proposés, est profondément convaincu que les Saintes Écritures (la Bible tout entière) sont inspirées de Dieu. Ils en reconnaissent l'entière et immuable autorité et désirent encourager chacun à les lire chaque jour avec prière.

« *Toute écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice* ».

2ème épître de Paul à Timothée chapitre 3 verset 16

Parmi les points fondamentaux de «la vérité de l'évangile» que nous a fait connaître Jésus, le Fils de Dieu, on peut citer bien incomplètement :

Les Saintes Écritures

La divine inspiration et l'autorité souveraine de la Bible (Ancien et Nouveau Testament) qui est la Parole de Dieu, exempte d'erreur dans les originaux.

Dieu

Un seul Dieu, Tout Puissant, en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit - Créateur de l'univers et de la terre, et de tout ce qui existe.

Jésus-Christ

Vrai Dieu et vrai homme, sa préexistence éternelle, sa naissance d'une vierge, sa vie parfaite parmi les hommes, sa mort sur la croix pour expier nos péchés, sa résurrection et son ascension corporelles, son retour personnel, effectif et prochain, pour chercher les siens et juger le monde. Jésus est vivant et glorieux.

L'Homme et le Péché

La responsabilité de tout homme devant Dieu : tous ont péché et méritent la condamnation.

Le Salut

-La justification, opérée par la grâce de Dieu en Jésus-Christ et reçue uniquement par la foi (repentance indispensable) ; la nécessité de la nouvelle naissance conduisant à une vie de piété, de sainteté et de témoignage à la gloire de Dieu, par l'action du Saint-Esprit.

-Le pardon des péchés et la vie éternelle offerts gratuitement à celui qui croit au Seigneur Jésus ; la condamnation éternelle de celui qui ne croit pas.

L'Église

-La descente de l'Esprit Saint sur la terre après l'ascension du Christ, pour former l'Église.

-L'Église (ou l'assemblée) est composée de tous les chrétiens nés de nouveau. Ils sont unis à Jésus Christ en un seul corps par l'Esprit Saint, comme les membres du corps à la tête.

-Localement les chrétiens se rassemblent autour du Seigneur Jésus, reconnaissent son autorité et se soumettent à la direction du Saint Esprit et non à celle d'un homme.

-Les dons de l'Esprit Saint et son action pour l'édification, la croissance du corps de Christ.

L'Avenir

-L'attente du Seigneur Jésus qui va venir ressusciter les croyants déjà morts, changer le corps des croyants vivants et les enlever ensemble au ciel avec lui.

-Le règne à venir de Christ sur la terre et le jugement final des vivants et des morts qui n'auront pas cru.

-La félicité éternelle des rachetés ; le châtement éternel des pécheurs.

Qu'il puisse être dit de tous ceux qui aujourd'hui lisent ou entendent les Saintes Écritures

« *Vous avez accepté, non la parole des hommes mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la Parole de Dieu, laquelle opère en vous qui croyez* ». 1ère épître de Paul aux Thessaloniens chapitre 2 verset 13

Décharge de responsabilité

le contenu de ce site se veut ouvertement en faveur de la Bible et de la vérité qu'elle contient. Certains sujets relèvent de la controverse et les positions prises peuvent être considérées comme inacceptables par certaines personnes qui n'aiment pas la vérité biblique. Certaines conduites ou propos y sont positivement désapprouvés, voire condamnés : certaines personnes pourraient interpréter cela comme de l'incitation à la haine. Ce serait à tort, car Dieu aime le pécheur, même s'il hait le péché. Ceci AVERTIT le lecteur qui lit à ses propres risques.

VIE CHRÉTIENNE Regroupement d'articles divers Bremicker Ernst August

ME2005 p.372-378 + ME2005 p.8-13 + ME 2010 p. 297-303 + ME 2008 p. 225-230 + ME 2009 p. 316-320 + ME 1999 p. 109-114 + ME 1997 p. 193-198 + ME 2008 p.174-179

Table des matières abrégée

- 1 Le chemin vers l'APOSTASIE : ce qu'il est et comment l'éviter (Jude)
- 2 Mort d'Étienne et Conversion de Saul / Paul : Mise en lumière du caractère céleste de l'Église — Actes 7:54 à 8:1
- 3 Ne pas se lasser
- 4 Élie, homme de foi
- 5 Cœurs brisés
- 6 Idées préconçues sur la manière dont Dieu agira — « Voici, je me disais... » 2 Rois 5
- 7 S'aimer l'un l'autre
- 8 Le sentier des justes – Prov. 4:18

Table des matières détaillée

- 1 Le chemin vers l'APOSTASIE : ce qu'il est et comment l'éviter (Jude)
 - 1.1 Le contenu de l'épître de Jude
 - 1.2 La structure de l'épître de Jude
 - 1.3 Les destinataires de l'épître de Jude
 - 1.4 L'auteur de l'épître de Jude
 - 1.5 Le but de l'épître de Jude et son application à nous
 - 1.5.1 Afin que nous ne soyons pas surpris par l'évolution de la chrétienté
 - 1.5.2 Afin que nous soyons vigilants
 - 1.5.3 Afin que nous nous engagions pour la foi chrétienne
 - 1.5.4 Afin que nous vivions en sainte conduite et en piété (cf. 2 Pierre 3:11)
 - 1.5.5 Afin que nous ne soyons pas entraînés par l'erreur des pervers (cf. 2 Pierre 3:17)
 - 1.5.6 Afin que nous connaissions les ressources divines pour les jours difficiles
 - 1.5.7 Afin que nous nous reposions sur Celui qui seul est capable de nous garder
- 2 Mort d'Étienne et Conversion de Saul / Paul : Mise en lumière du caractère céleste de l'Église — Actes 7:54 à 8:1
 - 2.1 Traits caractéristiques de l'économie chrétienne
 - 2.2 Israël, en tant que nation, a été mis de côté.
 - 2.3 Le monde va rejeter ceux qui rendent témoignage de Christ, les condamner et les persécuter.
 - 2.4 Le ciel est ouvert.
 - 2.5 L'Homme glorifié dans le ciel est prêt à recevoir directement dans le ciel son esclave éprouvé.
 - 2.6 Le Saint Esprit, personne divine, habite sur la terre.
 - 2.7 Le Saint Esprit non seulement donne la force de témoigner, il dirige aussi le regard du croyant vers le haut.
 - 2.8 La relation des rachetés avec leur Seigneur dans le ciel
- 3 Ne pas se lasser
 - 3.1 Ne pas se lasser dans la prière
 - 3.2 Ne pas se lasser dans le service
 - 3.3 Ne pas se lasser dans les circonstances difficiles
 - 3.4 Ne pas se lasser à cause des afflictions des autres
 - 3.5 Ne pas se lasser en faisant le bien
- 4 Élie, homme de foi
 - 4.1 L'obéissance de la foi
 - 4.2 Le courage de la foi
 - 4.3 La prière de la foi
 - 4.4 La défaillance de la foi
- 5 Cœurs brisés
 - 5.1 Le cœur brisé du pécheur (Luc 7:36-38)
 - 5.2 Le cœur brisé des croyants éprouvés (Luc 7:11-15)
 - 5.3 Le cœur brisé du croyant en chute (Luc 22:54-62)
 - 5.4 Le cœur brisé du Sauveur
- 6 Idées préconçues sur la manière dont Dieu agira — « Voici, je me disais... » 2 Rois 5
 - 6.1 L'amère expérience de Naaman
 - 6.2 Les raisons de la déception
 - 6.3 Idées humaines concernant le salut
 - 6.4 L'aide de Dieu — nos réflexions
- 7 S'aimer l'un l'autre
 - 7.1 Dieu nous aime — nous pouvons l'aimer
 - 7.2 Aimer les autres d'un amour divin
 - 7.3 L'amour pratiqué
- 8 Le sentier des justes – Prov. 4:18
 - 8.1 L'importance de la parole de Dieu dans notre vie
 - 8.1.1 Avec nos oreilles
 - 8.1.2 Avec nos yeux
 - 8.1.3 Avec notre cœur
 - 8.1.4 Avec notre corps entier
 - 8.2 Garder notre cœur
 - 8.3 Surveiller nos paroles
 - 8.4 Bien orienter notre regard
 - 8.5 Être attentif à notre marche

1 Le chemin vers l'APOSTASIE : ce qu'il est et comment l'éviter (Jude)

Introduction à l'Épître de Jude ME2005 p.372-378

1.1 Le contenu de l'épître de Jude

Cette épître a été considérée avec raison comme une sorte d'introduction à l'Apocalypse, parce qu'elle révèle les caractères du christianisme et les désordres moraux et religieux qui se développeront sur la terre avant le jugement définitif dont nous parle ce livre. Jude ne décrit pas la dépravation du monde en général ; il parle de personnes qui professent le christianisme. Son thème n'est pas non plus les désordres ou le mal qui se manifestent dans une assemblée locale ; l'ordre dans l'assemblée de Dieu n'est pas son sujet. Il a une autre tâche. Conduit par le Saint Esprit, il décrit l'éloignement et la décadence dans la profession chrétienne. Dès le début de l'histoire du christianisme, il était bien visible que l'homme n'allait pas garder la vérité que Dieu avait confiée. Paul, aussi bien que Pierre et Jean, annoncent l'infidélité qui allait caractériser les chrétiens et mettent en garde contre la ruine imminente. Jude parle clairement de cet éloignement et montre dans quelle direction il se développera, jusqu'à ce qu'il se termine finalement dans l'apostasie. L'épître ne parle pas de l'apostasie elle-même, mais montre que le chemin sur lequel la chrétienté se trouve aboutira à la mise de côté complète de tout ce qui est de Dieu. Dans la 2^{ème} épître aux Thessaloniciens, Paul décrit l'apostasie finale du christianisme et nous apprend que celle-ci ne pourra se réaliser qu'au moment où les vrais chrétiens auront été enlevés au ciel. Mais le « mystère d'iniquité opère déjà », et ceci à l'intérieur de la profession chrétienne (2 Thess. 2:3, 4, 7). C'est de cela que Jude nous entretient.

Bien qu'il ait eu sous les yeux les premières déviations de la vérité, son message est essentiellement prophétique. À partir des premiers écarts qui étaient déjà visibles, il esquisse les grandes lignes de l'évolution qui allait s'ensuivre, jusqu'au moment où le Seigneur Jésus viendra en jugement et mettra un terme à la profession chrétienne sur la terre. C'est le sombre tableau d'une dégradation constante à l'intérieur de la chrétienté. Cette dégradation a commencé par l'entrée des « loups redoutables » dans le troupeau (Act. 20:29) et se poursuivra jusqu'à l'apparition du Seigneur en jugement.

Jude n'embellit rien. En termes clairs, il démasque les hommes qui se sont glissés parmi les fidèles. Il utilise pour cela des exemples tirés de la nature, comme aussi de l'Ancien Testament. Il décrit les traits de caractère des hommes impies qui font leur mauvais travail parmi les vrais chrétiens et parle à plus d'une reprise du jugement qui les attend. C'est ce qui rend cette lettre si sérieuse.

Jude adresse son épître à des croyants, à des « appelés » de Dieu, mais dans celle-ci, il parle d'hommes qui prétendent être chrétiens sans l'être réellement. Ils n'ont qu'une profession de christianisme, mais pas la vie divine. Il ne s'agit pas ici de croyants qui se sont égarés, mais de traîtres et de séducteurs qui n'ont jamais passé par la nouvelle naissance.

1.2 La structure de l'épître de Jude

L'épître peut se diviser en quatre parties :

1° Après quelques mots introductifs et un souhait de bénédiction, nous avons un encouragement à combattre pour la foi autrefois enseignée aux saints (v. 1-3). La courte introduction fait appel à notre responsabilité et nous dit quelles sont les ressources à notre disposition.

2° Dans la partie principale (v. 4-19), Jude décrit les traits de caractère des hommes méchants qui se sont introduits parmi les chrétiens et indique quel sera leur jugement.

3° Dans les versets 20 à 23, Jude s'adresse de nouveau directement aux destinataires de l'épître et leur montre comment ils ont à se comporter. Il parle à leur cœur et à leur conscience, d'une part afin qu'ils se réfugient dans les ressources qui sont à leur disposition, et d'autre part pour qu'ils se comportent de la bonne manière envers ceux qui ont été séduits.

4° L'épître se termine, dans les versets 24 et 25, par une louange d'un caractère tout particulier, qui dirige nos regards sur Celui qui seul est capable de nous garder dans un temps difficile et de nous présenter sans tache devant sa gloire.

1.3 Les destinataires de l'épître de Jude

Les destinataires initiaux de cette épître ne sont pas connus, mais il est vraisemblable que Jude écrit — comme Pierre — à des Juifs croyants. Ce n'est pas sans raison qu'ils ne sont pas mentionnés ; ainsi personne ne peut penser que le contenu de l'épître ne le concerne pas.

L'épître s'adresse aux « appelés ». Tous les croyants sont ainsi compris, car, par la grâce de Dieu, c'est bien là notre privilège. En même temps, la désignation « appelés » donne à l'épître une note personnelle. En effet, dans le Nouveau Testament, l'appel est toujours présenté comme une bénédiction personnelle, et non une bénédiction collective. Ainsi, à l'exception de la première épître de Jean, aucune épître du Nouveau Testament n'est à la fois aussi générale, parce qu'elle s'adresse à tous les croyants, et aussi personnelle, parce qu'elle concerne directement chacun d'eux. Personne ne peut donc se dérober à sa responsabilité en face de ce qui se développe dans la profession chrétienne. Cette épître est nécessaire pour stimuler notre vigilance.

La manière dont l'épître nous est adressée nous rappelle les mots « mais toi » par lesquels l'apôtre Paul interpelle personnellement plusieurs fois son compagnon d'œuvre Timothée (1 Tim. 6:11 ; 2 Tim. 3:10, 14 ; 4:5). Dans la deuxième épître particulièrement, cette interpellation personnelle est en relation avec le message sérieux de l'apôtre. Dans le même ordre d'idées, nous pouvons penser aux messages contenus dans les lettres adressées aux sept assemblées d'Apocalypse 2 et 3. Là aussi, des assemblées entières, ou les frères particulièrement responsables de ces assemblées, sont d'abord interpellés collectivement. Et à la fin de chaque lettre, on trouve le message très personnel : « Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées ! » La parole s'adresse aux assemblées, mais chacun est personnellement tenu d'écouter.

1.4 L'auteur de l'épître de Jude

Jude s'intitule « frère de Jacques ». Modestement, il se situe relativement à un serviteur plus connu que lui. Il s'agit vraisemblablement de « Jacques, le frère du Seigneur », qui occupait une place particulière dans l'assemblée à Jérusalem (Gal. 2:19 ; Actes 12:17 ; 15:13 ; 21:18). S'il en est bien ainsi, il est à remarquer que Jude ne mentionne pas sa parenté avec le Seigneur, mais se nomme « esclave de Jésus Christ ». La relation terrestre qu'il avait eue avec lui ne comptait plus.

Le Nouveau Testament ne nous donne que peu de détails sur Jude, frère du Seigneur (voir Matt. 13:55). Nous savons qu'il ne croyait pas en lui à l'époque du ministère public de Jésus (Jean 7:5). Il ne nous est pas dit quand il est parvenu à la foi, mais en Actes 1:14, nous voyons que « les frères du Seigneur » sont avec les disciples dans la chambre haute. L'épître qu'il a écrite donne quelques indications sur son caractère. C'était visiblement un homme résolu et zélé, qui servait son Seigneur fidèlement et désirait le bien des croyants, un homme de cœur, disposé à encourager ses frères et sœurs dans la foi.

1.5 Le but de l'épître de Jude et son application à nous

Quel est le dessein de Dieu en nous donnant une telle épître ? Ce n'est sans doute pas simplement de décrire le déclin de la profession chrétienne. Comme tous les autres livres de l'Écriture, cette épître a été inspirée de Dieu et est « utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice » (2 Tim. 3:16). Son but nous semble pouvoir être décrit en sept points. C'est :

1.5.1 Afin que nous ne soyons pas surpris par l'évolution de la chrétienté

Nous avons vu que le contenu de l'épître est principalement prophétique. Elle décrit une évolution qui, pour Jude, était encore largement à venir, mais qui, pour nous aujourd'hui, est déjà nettement devenue réalité. Devons-nous être surpris par l'état des choses à l'intérieur du témoignage chrétien ? Non. Dieu nous a averti à l'avance de ce qui allait se passer et de ce qui va encore arriver. Déjà dans l'Ancien Testament, Dieu faisait dire à son peuple qu'il est Celui qui déclare « dès le commencement ce qui sera à la fin, et d'ancienneté ce qui n'a pas été fait » (Es. 46:10).

1.5.2 Afin que nous soyons vigilants

L'évolution décrite dans l'épître de Jude devrait être pour nous une raison particulière de vigilance. Nous vivons dans la nuit du rejet de notre Seigneur, dans un temps où ses droits ne sont pas reconnus. Il est donc plus que nécessaire d'être éveillés spirituellement. Paul écrit aux Thessaloniciens : « Car vous êtes tous... des fils du jour; nous ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres. Ainsi donc ne dormons pas comme les autres, mais veillons et soyons sobres » (1 Thess. 5:5, 6).

1.5.3 Afin que nous nous engagions pour la foi chrétienne

Au verset 3, nous sommes encouragés à « combattre pour la foi ». La vérité chrétienne est de plus en plus attaquée publiquement. Les normes bibliques sont progressivement contestées. Dans une telle situation, il est nécessaire de prendre une position claire en faveur de la vérité et de la défendre. Dieu ne veut pas que nous soyons des chrétiens passifs qui s'adaptent à l'esprit du temps, mais que nous nous engagions pour lui et que nous combattions pour la vérité.

1.5.4 Afin que nous vivions en sainte conduite et en piété (cf. 2 Pierre 3:11)

Le danger existe que, face au courant de mal qui caractérise les hommes impies qui nous entourent, nous ne portions plus très soigneusement garde à notre comportement. Or ce devrait être le contraire. Dieu veut que nous vivions dans la sainteté et la piété, que notre chemin soit à sa gloire et que nous trouvions en lui tout ce qui satisfait nos cœurs.

1.5.5 Afin que nous ne soyons pas entraînés par l'erreur des pervers (cf. 2 Pierre 3:17)

Le danger est non seulement que nous ne soyons plus très attentifs quant à notre marche, mais même que nous soyons contaminés par la façon de faire des hommes impies qui nous environnent. Nous pourrions alors « déchoir de notre propre fermeté », c'est-à-dire perdre le fondement qui est sous nos pieds. Mais Dieu désire bien autre chose pour nous. C'est aussi pour cela que l'épître de Jude nous a été donnée.

1.5.6 Afin que nous connaissions les ressources divines pour les jours difficiles

L'épître de Jude est pleine de telles ressources dans son introduction et dans sa conclusion. Dieu ne nous laisse pas seuls. Il nous apporte son secours. Nous avons des ressources qu'il nous faut saisir, et qui sont entièrement extérieures à nous. Si inquiétant que soit le développement des choses qui nous entourent, nous pouvons poursuivre notre chemin sans dommage.

1.5.7 Afin que nous nous reposions sur Celui qui seul est capable de nous garder

Les circonstances décrites dans l'épître de Jude devraient contribuer à nous rapprocher de notre Dieu. N'en restons pas à être occupés du mal ou de notre responsabilité. Levons les yeux vers Celui qui a le pouvoir de nous garder sans que nous bronchions et de nous placer irréprochables devant sa gloire (v. 24).

2 Mort d'Étienne et Conversion de Saul / Paul : Mise en lumière du caractère céleste de l'Église — Actes 7:54 à 8:1

Étienne et Saul ME2005 p.8-13

Le chapitre 7 des Actes nous dépeint en termes saisissants la mort du premier martyr de l'histoire de l'assemblée sur la terre. Étienne, homme rempli de l'Esprit Saint, y rend un témoignage puissant à la personne de son Seigneur. Ce témoignage était en même temps un dernier appel à la nation juive, qui avait rejeté son Messie et l'avait cloué à une croix. Dans sa prédication du chapitre 3, Pierre leur avait dit : « Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés : en sorte que viennent des temps de rafraîchissement de devant la face du Seigneur, et qu'il envoie Jésus Christ, qui vous a été préordonné » (v. 19, 20). Au chapitre 7, Étienne s'adresse encore une fois aux chefs religieux de ce peuple. Mais dans leur colère aveugle et dans leur haine contre Christ, ils rejettent encore ce dernier témoignage et lapident le témoin du Seigneur Jésus.

Cette lapidation marque un tournant dans les voies de Dieu envers la terre. Le peuple terrestre de Dieu est maintenant définitivement mis de côté. À sa place, Dieu va tirer des nations « un peuple pour son nom » (15:14) — un peuple qui porte un caractère céleste, un peuple qui est lié avec un Seigneur glorifié dans le ciel.

À ce moment-là, l'assemblée de Dieu existait déjà. Quand il vivait sur la terre, le Seigneur avait parlé d'elle comme d'une chose future ; il avait annoncé qu'il la bâtirait (Matt. 16:18). Il était monté au ciel et le Saint Esprit était venu sur la terre (Act. 1 et 2). C'est ce dernier événement qui marque l'heure de la naissance de l'assemblée. En effet, c'est lorsque le Saint Esprit est venu sur la terre que les croyants ont été « baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps » (1 Cor. 12:13). Au moment du témoignage d'Étienne, l'assemblée de Dieu existait donc, mais son caractère céleste n'était pas encore connu. Le rejet du témoignage d'Étienne et la conversion de Saul de Tarse, peu après, mettent en lumière cette vérité.

2.1 Traits caractéristiques de l'économie chrétienne

Les derniers versets du chapitre 7 des Actes et le début du chapitre suivant placent devant nos yeux, de façon particulièrement claire, quelques-uns de ces traits.

2.2 Israël, en tant que nation, a été mis de côté.

Les Juifs n'ont pas seulement rejeté le Christ que Dieu leur avait envoyé, ils ont aussi rejeté ceux qui témoignent de lui. Par cela, la mesure de leur culpabilité est comble. Dieu doit se détourner pour un temps de ce peuple. Ce ne sera qu'après l'achèvement de l'économie chrétienne, c'est-à-dire après le temps actuel de la grâce, que Dieu s'occupera de nouveau de son peuple terrestre et l'introduira finalement dans la bénédiction du règne promis.

2.3 Le monde va rejeter ceux qui rendent témoignage de Christ, les condamner et les persécuter.

Les hommes d'alors n'ont pas eu de repos qu'Étienne ne soit mort. À ce moment a commencé une terrible période de persécution contre l'assemblée (8:1). Au cours des siècles, d'innombrables chrétiens ont laissé leur vie comme martyrs. Paul écrit à ce sujet à Timothée : « Tous ceux aussi qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés » (2 Tim. 3:12). Quant au principe, c'est encore valable aujourd'hui, car le monde n'a pas changé. Il est ennemi de Christ et de ceux qui le suivent. Certes, dans bien des pays, le caractère de la persécution s'est modifié. Mais d'un autre côté, nous pouvons bien nous demander : vivons-nous pieusement ?

2.4 Le ciel est ouvert.

Nous pouvons lever nos yeux vers le ciel et y voir aussi bien la gloire de Dieu que l'Homme Christ Jésus glorifié à la droite de Dieu (7:55, 56). Une telle chose n'a jamais existé dans les précédentes dispensations. Les chrétiens connaissent un Homme glorifié dans le ciel. Ils peuvent diriger leurs yeux vers le haut. Ils peuvent voir la gloire du Seigneur à face découverte. Ce regard vers le haut est déterminant pour le maintien de leur caractère céleste. Paul exhorte les Colossiens : « Cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu » (Col. 3:1). Les chrétiens sont des hommes dont les intérêts et le but ne se trouvent pas sur la terre. Ils sont orientés vers le ciel.

2.5 L'Homme glorifié dans le ciel est prêt à recevoir directement dans le ciel son esclave éprouvé.

Étienne a demandé au Seigneur : « Reçois mon esprit ». Et lorsqu'il s'est endormi, à l'instant même, il a été auprès de son Seigneur. Ceci constitue aussi une partie de notre espérance. Nos attentes ne sont pas focalisées vers la terre, mais vers le ciel. Si nous devons nous endormir — si jusque-là le Seigneur n'est pas encore revenu — alors nous serons instantanément auprès de lui, ce qui est « de beaucoup meilleur ».

2.6 Le Saint Esprit, personne divine, habite sur la terre.

Il habite dans chaque croyant et agit en ceux qui se laissent remplir par lui (cf. v. 55). Ceci non plus n'avait jamais existé dans les époques précédentes, et n'existera plus sous cette forme dans les suivantes.

Seule l'économie chrétienne est caractérisée par le fait qu'un Homme glorifié est dans le ciel et que, simultanément, Dieu le Saint Esprit est sur la terre. Le Saint Esprit qui était sur cette terre aux jours d'Étienne y est encore aujourd'hui de la même manière. Il est en nous la puissance pour notre témoignage. Si ce témoignage est aujourd'hui si faible, ce n'est pas à cause du Saint Esprit, mais uniquement à cause de nous-mêmes. Nous ne lui donnons pas la place nécessaire dans nos vies.

2.7 Le Saint Esprit non seulement donne la force de témoigner, il dirige aussi le regard du croyant vers le haut.

C'est ce que nous voyons en Étienne. En lui se sont accomplies les paroles que Paul — qui assistait à cette scène — a écrites des années plus tard aux Corinthiens : « Nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit » (2 Cor. 3:18). Étienne est rendu capable de prier pour ses ennemis, comme l'a fait son Maître. Entouré de ses meurtriers pleins de haine et de rage qui lancent des pierres contre lui pour le tuer, il crie à haute voix : « Seigneur, ne leur impute point ce péché ». Nous sommes confus quand nous pensons combien peu le Seigneur est visible dans nos vies.

2.8 La relation des rachetés avec leur Seigneur dans le ciel

Nous pouvons remarquer combien est étroite la relation entre le serviteur du Seigneur sur cette terre et son Maître dans le ciel. Les disciples en Actes 1 avaient aussi les yeux fixés sur le ciel lorsque les anges leur ont demandé : « Hommes galiléens, pourquoi vous tenez-vous ici, regardant vers le ciel ? Ce Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel » (v. 11). Mais pour Étienne, c'était différent. Il avait les yeux levés vers le ciel et y voyait son Seigneur. Pour soutenir son témoin, le Seigneur ouvrait devant lui le ciel, où il allait bientôt le prendre auprès de lui. C'est aussi là que nos regards doivent être dirigés. Notre attente est d'être un jour là où le Seigneur se trouve déjà maintenant. L'espérance chrétienne est céleste et non terrestre. Et s'il est vrai que le Seigneur va un jour établir son règne sur cette terre et que nous allons régner avec lui, n'oublions pas que notre part dans ce royaume sera céleste.

La lapidation d'Étienne — ce terrible événement — nous enseigne un fait de la plus grande importance : nous sommes liés à un Seigneur céleste. Un jeune homme nommé Saul a été témoin de cette scène. L'écrivain précise : « et Saul consentait à sa mort ». Mais Dieu avait ses plans envers cet homme, qui était l'instrument choisi pour présenter de façon particulière la vérité de l'unité de Christ avec son assemblée, et la position céleste de celle-ci.

L'histoire de la conversion de Saul nous est rapportée en Actes 9. Sur le chemin de Damas, une vive lumière a resplendi autour de lui et l'a fait tomber par terre. Et du ciel s'est fait entendre la question qui le sondait au plus profond : « Saul ! Saul ! pourquoi me persécutes-tu ? » Il a su immédiatement que c'était le Seigneur qui lui parlait. Mais remarquons que la voix ne demandait pas « Saul ! Saul ! pourquoi persécutes-tu ceux qui m'appartiennent ? » ni même : « pourquoi nous persécutes-tu ? » Les deux auraient été justes, mais cela n'aurait pas été toute la vérité. Bien sûr, Saul avait persécuté ceux qui appartiennent au Seigneur, mais ce n'était pas simplement un groupe de croyants sur cette terre, ou un groupe de citoyens du ciel sur la terre. Non, Saul persécutait le Seigneur lui-même. Nous apprenons ici combien nous sommes liés étroitement — et de façon indissociable — avec Christ. Celui qui persécute l'un des siens le persécute lui-même ; et ceci bien qu'il soit dans le ciel et que nous soyons encore sur la terre. Ce fait met en évidence notre position céleste. Nous ne sommes pas seulement des hommes orientés vers le ciel, mais nous appartenons déjà, quant à notre position, au lieu où notre Seigneur se trouve.

Saul est devenu Paul. Et, bien des années plus tard, c'est justement lui qui enseignera par ses écrits la glorieuse vérité de Christ et de l'Assemblée. C'est à lui qu'il a été donné d'expliquer la merveilleuse unité du corps de Christ. Christ est la tête glorifiée dans le ciel et nous sommes ses membres sur la terre. Cette unité avec Christ est beaucoup plus que l'unité pratique des premiers chrétiens, aussi magnifique et exemplaire qu'elle ait été, lorsque « la multitude de ceux qui avaient cru étaient un cœur et une âme » (Act. 4:32). « Il y a un seul corps », nous dit Éphésiens 4:4. Pour toute l'éternité, nous sommes inséparablement liés à Christ.

En résumé, nous voyons que la mort d'Étienne met clairement en lumière le caractère de ce monde, ainsi que le lien qui nous unit à notre Seigneur dans le ciel. La conversion de Saul nous amène un pas plus loin. Elle révèle la position céleste que nous possédons déjà maintenant en Christ, le fait que nous sommes un avec lui, l'Homme glorifié à la droite de Dieu.

3 Ne pas se lasser

ME 2010 p. 297-303

Dans le Nouveau Testament, plusieurs passages nous exhortent à ne pas nous lasser. On peut se lasser — c'est-à-dire se décourager, se relâcher, ne plus faire les choses de bon cœur — dans diverses activités qui ont été accomplies un jour avec zèle.

Dieu nous appelle à aller notre chemin dans l'énergie de la foi. Cependant il peut nous arriver d'être comme Élie sous le genêt (1 Rois 19:4). L'avenir paraît sombre. Le courage nous quitte. Les forces diminuent. Nous nous lassons et nous abandonnons.

Un tel état peut être passager, causé par des circonstances extérieures. Mais il peut aussi s'établir et devenir durable. Plus d'un chrétien a bien commencé, puis l'énergie spirituelle a faibli et un état de lassitude s'est installé. Si c'est notre cas, que Dieu nous réveille et ranime notre courage !

Nous désirons considérer les passages du Nouveau Testament qui nous exhortent à ne pas nous laisser, dans lesquels le mot grec caractéristique lui-même apparaît dans le texte original.

3.1 Ne pas se laisser dans la prière

« Et il leur dit aussi une parabole, pour montrer qu'ils devaient toujours prier et ne pas se laisser » (Luc 18:1).

Le Seigneur Jésus a insisté plusieurs fois sur l'importance de la prière. Ici il le fait au moyen d'une parabole, pour encourager ses disciples à prier toujours, sans se laisser. « Toujours » ne veut pas dire que nous ne devons rien faire d'autre que prier. Ce ne serait évidemment pas possible. Cela signifie que nous avons à vivre continuellement dans une attitude de dépendance de Dieu et qu'il nous faut aller à notre Dieu avec tous les problèmes que nous pouvons rencontrer. La parabole que le Seigneur énonce ici, celle de la femme qui importunait continuellement un juge inique, montre clairement son intention : il exhorte à persévérer dans la prière, et à ne pas se décourager si la réponse divine ne vient pas tout de suite.

Nous trouvons des enseignements semblables dans d'autres passages du Nouveau Testament. Comme homme parfaitement dépendant, le Seigneur Jésus a passé toute une nuit à prier Dieu (Luc 6:12). Les disciples « persévéraient d'un commun accord dans la prière » (Act. 1:14 ; cf. 6:4). Les croyants de Rome sont exhortés à persévérer dans la prière (Rom. 12:13), et Paul écrit à ceux de Colosses : « Persévérez dans la prière, veillant en elle avec des actions de grâces » (4:2).

Par la prière, nous avons la possibilité de parler avec notre Dieu dans le ciel. Nous le faisons personnellement, en famille et en assemblée. Le danger est grand de se relâcher, de se laisser, dans l'un ou l'autre de ces cadres, ou même en tous. Peut-être avons-nous peu à peu abandonné la bonne habitude de commencer et de terminer nos journées par la prière. Ou bien participer aux réunions de prières de l'assemblée locale a dégénéré pour nous en un pénible devoir, et peut-être même n'y allons-nous plus. Il se peut aussi que, quant à un sujet déterminé pour lequel nous avons beaucoup prié, nous nous fatiguons parce que rien ne change.

Dans tous les cas, recevons l'encouragement que nous donne le Seigneur à ne pas nous laisser dans la prière, et prenons un nouveau départ. « La fervente supplication du juste peut beaucoup » (Jacq. 5:16).

3.2 Ne pas se laisser dans le service

« C'est pourquoi, ayant ce ministère comme ayant obtenu miséricorde, nous ne nous lassons point » (2 Cor. 4:1).

L'apôtre Paul avait reçu du Seigneur un ministère bien déterminé et de caractère unique. Il était serviteur de l'évangile et serviteur de l'assemblée (cf. Col. 1:23, 25). En 2 Corinthiens 3, il se présente comme un ministre de la nouvelle alliance (v. 6). Il appelle ce ministère celui de l'Esprit et celui de la justice (v. 8, 9). Le premier verset du chapitre 4, cité ci-dessus, se réfère à cela et montre un aspect particulier de son service. L'ayant reçu par la miséricorde de Dieu, Paul ne voulait ni se relâcher ni se laisser — et effectivement il ne l'a pas fait.

Aucun de nous ne voudra se comparer à Paul. Et pourtant, nous désirons sans doute servir Dieu par l'Esprit et nous tenir à sa disposition là où il veut bien nous employer. Chacun de nous a reçu un don de grâce, un service (1 Pierre 4:10 ; Éph. 4:7). Et au don se lie la responsabilité d'accomplir fidèlement le service confié et de ne pas se laisser.

Il arrive, hélas ! qu'un croyant abandonne complètement son service pour le Seigneur. Nous en avons un exemple dans la personne de Jean surnommé Marc. Il était allé avec Paul et Barnabas pour les assister dans leur mission (Act. 13:5). Mais très vite, il les a quittés et s'en est retourné à Jérusalem. Sans connaître précisément les raisons de son abandon, nous pouvons dire que ce serviteur s'est lassé.

Il se peut aussi qu'un service nous soit à charge et que nous ne voulions plus l'accomplir. Nous cherchons peut-être quelque chose de plus facile ou qui nous laisse plus de temps libre. Souvenons-nous de l'exhortation donnée à Archippe : « Prends garde au service que tu as reçu dans le Seigneur, afin que tu l'accomplisses » (Col. 4:17). Timothée aussi a été encouragé à persévérer dans le service reçu : « Accomplis pleinement ton service » (2 Tim. 4:5).

3.3 Ne pas se laisser dans les circonstances difficiles

« C'est pourquoi nous ne nous lassons point ; mais si même notre homme extérieur dépérit, toutefois l'homme intérieur est renouvelé de jour en jour. Car notre légère tribulation d'un moment opère pour nous, en mesure surabondante, un poids éternel de gloire » (2 Cor. 4:16, 17).

Paul se trouvait dans des circonstances très difficiles, comme il l'écrit dans les versets précédents — la tribulation, les situations sans issue, la persécution. Au verset 10, il dit : « Portant toujours partout dans le corps la mort de Jésus ».

Le corps humain est caractérisé par la faiblesse. Il est appelé « le corps de notre abaissement » (Phil. 3:21). Chez le croyant, il dépérit de la même manière que chez l'incrédule. C'est « un vase de terre » (2 Cor. 4:7) qui, durant la vie du chrétien, traverse des circonstances éprouvantes et variées.

Si nous n'avions que cela devant les yeux, nous pourrions facilement nous décourager et nous laisser. Beaucoup de croyants font l'expérience que leur être extérieur dépérit à vue d'œil. Même si aujourd'hui nous connaissons peu la persécution et la tribulation, nous expérimentons tous que le chemin du chrétien conduit à la gloire à travers la souffrance. Plus d'un croyant a consumé ses forces dans le service pour le Seigneur. Beaucoup d'entre nous connaissent la maladie et éprouvent chaque jour que l'homme extérieur dépérit. Mais quoi qu'il en soit, nous n'avons pas à nous laisser.

Paul met en contraste l'homme intérieur et l'homme extérieur. L'âme du croyant est renouvelée de jour en jour par la communion avec le Seigneur glorifié. De plus, l'apôtre nous assure que la tribulation, en comparaison avec la gloire qui nous attend, est légère et momentanée. Cela nous encourage à ne pas nous laisser, même dans les difficultés.

Vers quoi sont orientés nos regards ? S'ils sont dirigés sur les circonstances, nous nous décourageons facilement ; s'ils sont dirigés sur le Seigneur dans le ciel, nous ne nous lassons pas.

3.4 Ne pas se laisser à cause des afflictions des autres

« C'est pourquoi je vous prie de ne pas perdre courage à cause de mes afflictions pour vous, ce qui est votre gloire » (Éph. 3:13).

On peut aussi se laisser — ou perdre courage — en raison des circonstances difficiles d'autres personnes. Paul était prisonnier à Rome. De cette prison, il écrit aux Éphésiens : « C'est pour cela que moi, Paul, le prisonnier du Christ Jésus pour vous, les nations... » (3:1). Il n'était pas emprisonné à cause d'une faute, mais parce qu'il avait apporté l'évangile aux nations non-juives. Il se pouvait que

les Éphésiens, qui étaient pour la plupart d'entre ces nations, se découragent à cause des circonstances éprouvantes de Paul et se relâchent dans l'énergie de leur foi. L'apôtre prévient ce danger.

Bien que notre situation soit différente de celle que nous trouvons ici, nous pouvons en retirer une instruction pour nous. Paul était un instrument remarquable dans la main du Seigneur, et son service actif avait été arrêté. Une chose semblable peut aussi arriver aujourd'hui. Il y a des frères et des sœurs qui occupent une place particulière dans le peuple de Dieu et qui ont un caractère exemplaire. Cela peut être le cas sur le plan local ou de manière plus étendue.

Lorsque de telles personnes cessent subitement le service actif — que ce soit pour cause de maladie, de décès ou d'autres circonstances — il y a le danger que d'autres se lassent et se découragent.

Mais nous avons notre ressource dans « notre Seigneur, en qui nous avons hardiesse et accès en confiance, par la foi en lui » (Éph. 3:12). Il s'agit pour nous — comme en 2 Corinthiens 4 — de regarder non pas aux circonstances ou aux personnes, mais au Seigneur Jésus. C'est cela qui nous préserve de nous lasser.

3.5 Ne pas se lasser en faisant le bien

« Ne nous lassons pas en faisant le bien, car, au temps propre, nous moissonnerons, si nous ne défailions pas » (Gal. 6:9).

Les Galates ont été sérieusement repris par l'apôtre Paul. À la fin de l'épître, il leur montre le lien obligatoire entre les semences et la moisson, et en fait une application spirituelle. Celui qui sème pour la chair moissonnera de la chair la corruption. Et celui qui sème pour l'Esprit moissonnera de l'Esprit la vie éternelle (v. 8).

La moisson suit toujours les semences, mais elle est plus ou moins décalée dans le temps. Il se peut que nous semions le bien, mais que nous ne voyions aucun résultat. Cela pourrait nous décourager, et nous amener à nous lasser. Mais Paul nous rappelle que la moisson vient « au temps propre », au temps fixé par Dieu. Quand ce temps viendra-t-il, nous ne le savons pas. La moisson viendra au plus tard lorsque nous serons manifestés devant le tribunal de Christ. Un jour, Dieu récompensera tout ce qui a été fait en vue du bien. Cela doit nous encourager.

Nous trouvons ailleurs une exhortation similaire.

« Mais vous, frères, ne vous laissez pas en faisant le bien » (2 Thess. 3:13).

Ici, Paul vient de faire une mise en garde relativement à ceux qui ne veulent pas travailler et se mêlent de choses qui ne les concernent pas. En contraste avec de tels comportements, Paul exhorte les croyants à ne pas se lasser en faisant le bien. Il ne suffit donc pas d'éviter ce que nous ne devons pas faire. Il faut aussi savoir ce que nous devons faire. Et cela est appelé ici « le bien ».

Il faut comprendre l'exhortation à « faire le bien » dans un sens très général. Il ne s'agit pas spécialement d'aumônes ou d'œuvres charitables, mais de faire ce dont nous sommes convaincus devant Dieu que cela doit être fait.

En Jacques 4:17, il est dit : « Pour celui donc qui sait faire le bien et qui ne le fait pas, pour lui c'est pécher ». C'est une déclaration qui va très loin et qui nous fait réfléchir.

Faire le bien est, de notre part, la réponse à ce que Dieu a fait pour nous. Aucun homme ne peut faire le bien pour acquérir une place au ciel. Mais ceux auxquels le Seigneur a ouvert le ciel par son œuvre à la croix devraient maintenant ne pas se lasser de faire le bien. Il y a chaque jour d'abondantes occasions de le faire. Ne nous lassons donc pas.

4 Élie, homme de foi

ME 2008 p. 225-230

Élie est un des grands hommes de Dieu de l'Ancien Testament. Sa foi et sa confiance en Dieu sont pour tous les temps un exemple éloquent. La base de sa foi était : « L'Éternel, le Dieu d'Israël, devant qui je me tiens, est vivant » (1. Rois 17:1). Élie vivait dans un temps particulièrement difficile. À la suite du roi impie Achab et de sa femme idolâtre Jézabel, Israël s'était détourné de Dieu. Cependant Élie savait qu'il ne se tenait pas devant les hommes, mais devant Dieu.

Nous désirons nous occuper de quatre aspects de la foi d'Élie : l'obéissance de sa foi, le courage de sa foi, sa foi dans la prière, et enfin la défaillance de sa foi.

4.1 L'obéissance de la foi

La foi et l'obéissance sont inséparables. L'épître aux Romains emploie deux fois l'expression « l'obéissance de la foi » — au début et à la fin de l'épître (1:5 ; 16:26). Sans la foi en Dieu, il n'y a pas d'obéissance qui puisse lui être agréable. Mais sans l'obéissance, il n'y a pas non plus de foi véritable. La foi est le fondement, l'obéissance est la conséquence pratique. L'obéissance est comme le fruit qui croît sur l'arbre de la foi. Cela est vrai pour l'homme qui saisit le salut de Dieu. Sa foi est visible dans son obéissance. Et cela est vrai aussi pour l'homme sauvé qui vit de foi. Chez les Thessaloniens, « l'œuvre de foi » se montrait comme conséquence du fait qu'ils s'étaient tournés vers le Dieu vivant (1 Thess. 1:3).

La vie d'Élie a été caractérisée par l'obéissance. Il obéissait aux ordres de Dieu, même s'ils pouvaient lui paraître étranges. À peine Dieu lui a-t-il confié pour la première fois un service qu'il reçoit l'ordre de se cacher. Sans discuter, il s'en va au torrent du Kerith, où il est nourri par les corbeaux. Lorsque le torrent tarit et qu'il reçoit un nouvel ordre de Dieu, il n'hésite pas à se rendre à Sarepta pour y loger chez une veuve. Et quand enfin Dieu lui confie la mission difficile d'aller vers Achab, Élie obéit à nouveau. Les conséquences pouvaient être graves pour lui, mais il fait ce que Dieu lui dit.

Paul pouvait rendre témoignage aux croyants de Rome que leur obéissance était « venue à la connaissance de tous » (Rom. 16:19). Cela pourrait-il aussi être dit de nous ? Dieu nous donne dans sa Parole des instructions claires auxquelles nous devons obéir. Le Seigneur Jésus est non seulement notre Sauveur mais aussi notre Seigneur. Nous lui devons l'obéissance, même si parfois nous ne comprenons pas quelles sont ses intentions. Ses pensées sont bien au-dessus de nos pensées. Que l'exemple d'Élie nous apprenne à obéir à Dieu dans toutes les circonstances de notre vie et à avoir confiance que le chemin qu'il nous trace est le bon ! Dieu n'a pas déçu son serviteur Élie. Il ne nous décevra pas non plus.

4.2 Le courage de la foi

Dieu a donné à son serviteur Élie des instructions qui exigeaient un courage et une foi exceptionnels. Prophète inconnu, venu du pays de Galaad, il a dû annoncer le jugement de Dieu au roi d'Israël. Trois ans et demi plus tard, bien qu'étant considéré par le roi comme l'ennemi numéro un, il a dû retourner auprès de lui. Et sur la montagne du Carmel, il a été seul face à 450 prophètes de Baal et à 400 prophètes des ashères. Il fallait pour cela un courage hors du commun. Élie le puisait dans la foi en son Dieu.

Quand les trois amis de Daniel se tenaient devant le roi Nebucadnetsar courroucé qui voulait les contraindre à se prosterner devant la statue qu'il avait faite, nous nous émerveillons aussi de la hardiesse de leur foi. Sans crainte, ils disent au roi : « Notre Dieu que nous servons peut nous délivrer de la fournaise de feu ardent, et il nous délivrera de ta main, ô roi ! Et sinon, sache, ô roi, que nous ne servirons pas tes dieux » (Dan. 3:17, 18). Ils avaient la ferme assurance que Dieu les secourrait. Ils ne savaient pas de quelle manière, mais ils se confiaient en leur Dieu.

Quelle était l'origine d'une telle hardiesse chez ces hommes de Dieu de l'Ancien Testament ? C'était la relation vivante avec leur Dieu qui caractérisait leur vie. Ils ne se laissaient pas détourner de leur chemin par les difficultés et les dangers. Élie était conscient qu'il ne se tenait pas devant Achab ni devant Jézabel, mais devant son Dieu.

Nous trouvons la même attitude chez les apôtres que le Seigneur avait envoyés dans ce monde pour être ses témoins. Ces hommes qui, après la crucifixion du Seigneur, avaient encore fermé les portes par crainte des Juifs, s'avancent maintenant avec détermination pour la cause de leur Seigneur. Même s'ils doivent envisager d'être emprisonnés et mis à mort, ils ne renoncent pas à rendre témoignage à Christ. Nous ne vivons pas aujourd'hui de telles circonstances, et pourtant nous sommes souvent si craintifs. L'exemple de ces hommes de l'Ancien et du Nouveau Testament doit nous encourager à prendre sans crainte position pour notre Seigneur.

4.3 La prière de la foi

Une vie de foi est impensable sans la prière. Par la prière nous sommes en relation avec notre Dieu. Par elle nous pouvons ouvrir notre cœur devant lui, tout lui dire, et lui demander sagesse et discernement. Elle est la source cachée de la force.

Le Nouveau Testament nous dit expressément qu'Élie était un homme de prière : « Élie était un homme ayant les mêmes passions que nous, et il pria avec instance qu'il ne plût pas, et il ne tomba pas de pluie sur la terre durant trois ans et six mois » (Jacq. 5:17). Élie n'était pas un surhomme. Il avait les mêmes penchants que nous. Cependant il avait recours à la prière, et c'est ainsi que sa confiance inébranlable en son Dieu était nourrie. Rappelons brièvement quatre circonstances de sa vie.

1° Élie prie qu'il ne pleuve pas durant une longue période. Et il est si convaincu de l'exaucement qu'il se rend vers le roi Achab et lui annonce exactement ce jugement (1 Rois 17:1). Pour solliciter de Dieu une telle sécheresse et croire fermement à sa réalisation, il faut croire à toute la puissance de la prière. 2° Quand le temps est écoulé, et quoique l'Éternel lui ait fait connaître qu'il allait donner de la pluie (1 Rois 18:1), Élie prie de nouveau, et il le fait avec la ferme conviction que Dieu exaucera sa prière. Il incite même Achab à se hâter afin d'arriver à la maison avant la pluie (1 Rois 18:44). 3° À Sarepta, Élie prie Dieu dans sa chambre, et lui demande de ramener à la vie le fils de la veuve (1 Rois 17:20). Cette prière est aussi caractérisée par la hardiesse — car a-t-on déjà vu un mort ressusciter ? 4° Enfin Élie prie en public, sur le Carmel ; il demande à son Dieu de faire tomber le feu du ciel sur le sacrifice (1 Rois 18:36, 37). C'est là encore un miracle qu'il demande, et il est convaincu que Dieu l'accomplira.

Dans son épître, Jacques parle de « la prière de la foi » (5:15). Immédiatement après, il déclare : « la fervente supplication du juste peut beaucoup » (v. 16), puis il mentionne l'exemple d'Élie. Nous apprenons par là que celui qui prie doit être un « juste », c'est-à-dire un homme qui est en ordre avec Dieu dans les différents domaines de sa vie. Nous sommes conscients d'être, quant à la foi, bien loin derrière Élie. Et pourtant sa vie de foi et de prière nous est donnée comme exemple pour notre instruction. Nous sommes encouragés en voyant comment Dieu a exaucé ses prières.

4.4 La défaillance de la foi

Dieu ne se tait pas sur les fautes de ses serviteurs. Le jour est venu où, malgré son obéissance, son courage et sa disposition à la prière, Élie a tout à coup regardé à lui-même. Il est alors devenu faible. Cela doit nous rendre prudents, soit dans le jugement que nous portons sur lui, soit dans celui que nous portons sur nous-mêmes. Pour Élie comme pour bien d'autres, l'heure qui a suivi la victoire s'est montrée plus dangereuse que celle du combat. Devant les menaces de la méchante Jézabel, il s'est enfui dans le désert pour sa vie. Il s'est assis sous un genêt, profondément découragé (1 Rois 19:1-4). Il est vrai qu'il a aussi prié là, mais ce n'était plus la prière de la foi.

« Ainsi, que celui qui croit être debout prenne garde qu'il ne tombe » (1 Cor. 10:12). Voilà la leçon que nous avons à en tirer pour nous-mêmes. C'est dans ce but que Dieu nous a décrit cette défaillance de la foi d'Élie.

Nous pouvons peut-être discerner trois raisons de ce changement subit. 1° Il ne nous est pas dit qu'Élie ait prié lorsqu'il a appris la menace de Jézabel. Visiblement, il n'a pas agi dans la dépendance de son Dieu, mais s'est mis en route de sa propre initiative. 2° Il était seul avec les circonstances, au lieu d'en être occupé avec le Dieu qui les tient toutes dans sa main. 3° Ses pensées n'étaient plus occupées que de lui-même. C'est ce qui ressort de sa prière sous le genêt. Il n'avait devant les yeux que sa propre personne et son propre service.

La défaillance de la foi est quelque chose qui, hélas ! ne nous est pas étranger. Combien souvent avons-nous subi une défaite, précisément lorsque nous nous y attendions le moins. Souvent les raisons sont les mêmes que celles de la défaillance de la foi d'Élie. Et pourtant, il est encourageant de voir que Dieu n'a pas laissé son serviteur couché sous le genêt. Il lui est apparu pour le fortifier. Dieu ne nous laisse pas sombrer dans la défaite, mais il veut diriger nos regards sur lui, afin que nous obtenions des forces nouvelles dans la foi et que nous poursuivions notre chemin dans la confiance en lui. Ce triste épisode de la vie d'Élie contient donc aussi un encouragement pour nous.

5 Cœurs brisés

ME 2009 p. 316-320

5.1 Le cœur brisé du pécheur (Luc 7:36-38)

La scène se passe dans la maison de Simon le pharisien. Un homme qui se croyait juste avait invité Jésus à sa table. Or l'événement central de cette scène n'est pas la rencontre du Seigneur Jésus avec son hôte, mais celle qu'il a avec une femme qui n'était pas invitée, une pécheresse notoire. Elle avait entendu parler du Seigneur Jésus et était venue là où il se trouvait. Souffrant de sa culpabilité, elle saisit l'occasion qui s'offre à elle d'être déchargée du poids qui est sur son cœur. Poussée par sa détresse intérieure et attirée par la grâce du Seigneur, elle vient dans la maison du pharisien. Elle se met aux pieds de Jésus et pleure.

Ses larmes témoignent de son cœur brisé. Elle reconnaît qu'elle est une pécheresse. Elle est sensible aux « richesses de la bonté de Dieu » et se laisse « pousser à la repentance » par cette bonté qui s'est révélée en Jésus (cf. Rom. 2:4). Le Sauveur ne laisse pas ce cœur brisé sans réponse. Qui vient à lui de cette manière fait l'expérience que son cœur est guéri. La femme entend les paroles bienfaisantes : « Tes péchés sont pardonnés... Ta foi t'a sauvée, va-t'en en paix ».

C'est de ceci que tout pécheur a besoin : du pardon et de la paix. Il l'obtient par la foi. Aujourd'hui encore, le Seigneur désire guérir le cœur blessé de ceux qui vivent sans Dieu et sans perspective. Le chemin que cette femme a pris est encore aujourd'hui le seul chemin par lequel on obtient le pardon et la paix. Tous les autres sont des chemins d'erreur qui ne conduisent pas au salut. Celui qui vient au Seigneur dans la conscience de sa culpabilité et de ses péchés, et qui croit en lui et en son œuvre rédemptrice, reçoit ses paroles : « Va en paix ».

5.2 *Le cœur brisé des croyants éprouvés (Luc 7:11-15)*

Le cœur étreint par la tristesse, une veuve conduit son fils unique au tombeau. Une détresse inexprimable, et probablement de nombreuses questions sans réponse, remplissent son cœur. Mais devant les murs de la ville de Naïn, la vie vient à la rencontre de la mort. Le convoi funèbre doit s'arrêter lorsque le prince de la vie s'approche.

Avec un regard plein d'amour, le Seigneur voit ce qu'il y a dans le cœur brisé de cette mère, et il est ému d'une profonde sympathie. « Le Seigneur, la voyant, fut ému de compassion envers elle. » La détresse de la femme ne le laisse pas indifférent. « Ne pleure pas », lui dit-il. Parole de consolation pour son cœur blessé.

Ensuite, Jésus se révèle comme étant le Seigneur de la vie et de la mort. Il touche la bière, et ceux qui sont là peuvent entendre ses paroles : « Jeune homme, je te dis, lève-toi ». La mort doit lâcher sa proie. Le cœur brisé de la mère est guéri. Son fils lui est rendu.

Dans un monde où tout passe, l'ombre de la mort plane au-dessus de chacun. Elle est inéluctable. Le monde est « la vallée de l'ombre de la mort ». Mais c'est précisément dans un tel monde que notre Seigneur et Sauveur est venu. Il a lui-même expérimenté ce que c'est que d'y vivre. Il sait ce que signifie la perte d'un être bien-aimé. Au tombeau de son ami Lazare, il a aussi versé des larmes.

C'est pourquoi il nous comprend lorsque nous connaissons des difficultés, lorsque nous sommes malades, lorsque nous sommes abattus et avons le cœur lourd. C'est une grande chose de savoir que notre Seigneur a le pouvoir de nous aider. Mais il n'y a pas seulement cela. Il nous fait goûter d'abord sa sympathie. Il nous aime. Il entre dans nos circonstances et nous console : « Ne pleure pas ». Il peut sécher les larmes et guérir les cœurs brisés.

Le Maître agit de manière divinement parfaite. Tout d'abord, il sèche les larmes, ensuite il apporte la délivrance. Nous aurions peut-être agi de manière inverse. Mais le Seigneur veut que nous apprenions d'abord à connaître la douceur de ses compassions et ensuite sa puissance qui donne le secours. Dans sa sagesse, il décide lui-même quand et comment il nous aidera. Laissons-le agir. Une chose est certaine : il guérit les cœurs brisés et bande les plaies. Il veut que sa paix remplisse nos cœurs et nous soutienne dans nos circonstances difficiles.

Aucun d'entre nous n'a la puissance de ramener des morts à la vie, mais le Seigneur veut nous utiliser pour aider les autres. Lorsque nous rencontrons des personnes qui ont le cœur brisé, cherchons à les aider dans le même esprit que le Seigneur.

5.3 *Le cœur brisé du croyant en chute (Luc 22:54-62)*

C'est maintenant une tout autre scène qui s'ouvre devant nous. Des hommes méchants, ennemis du Seigneur Jésus, l'ont saisi et l'ont conduit au palais du souverain sacrificateur. Pierre le suit de loin. Peu de temps auparavant, il avait déclaré, très sûr de lui, être prêt à mourir pour son Maître. Mais maintenant, une distance s'établit entre lui et le Seigneur. Il entre bien dans la cour de la maison où se trouve Jésus. Mais il s'assied parmi les ennemis de son Maître et se chauffe à leur feu. Qu'arrive-t-il ? La tentation ne se fait pas attendre. Une servante lui adresse la parole et la peur l'envahit. Avec insistance, il se dissocie de celui sur qui se concentre la haine de tous. « Je ne le connais pas. »

Allons-nous nous placer au-dessus de Pierre ? Certainement pas. Ne nous est-il pas arrivé de renier le Seigneur dans des situations beaucoup plus anodines ? À l'école ? Au travail ? Parmi nos voisins ? Un peu de distance intérieure avec le Seigneur suffit pour que nous tombions à la moindre tentation.

Et Jésus ? Avait-il le temps de penser à son disciple ? Ce qu'on lui faisait subir aurait pu retenir toute son attention. Merveilleux Sauveur ! Son cœur était occupé de Pierre. Il savait à l'avance ce qui allait arriver, et ce reniement l'affecte profondément, mais il ne met pas son disciple de côté. « Et le Seigneur, se tournant, regarda Pierre. » Ce regard attristé et en même temps plein d'amour est comme une flèche qui atteint le cœur de Pierre et le brise. Cet homme courageux et énergique sort et pleure amèrement sa faute.

Le Seigneur ne nous abandonnera pas non plus. Par son regard d'amour, il s'emploie à nous placer toujours dans la lumière pour atteindre nos cœurs. Son amour ne change pas. Il ne veut pas seulement nous secouer et nous faire comprendre où nous avons manqué. Il veut aussi nous soigner. Au matin de la résurrection, il a trouvé Pierre et a parlé à son cœur. Peu après, il l'a réhabilité devant les autres disciples. C'est toujours le but du Seigneur. Il veut nous ramener à une heureuse communion avec lui et faire de nous des serviteurs utiles pour lui.

5.4 *Le cœur brisé du Sauveur*

Nous ne pouvons terminer ces courtes considérations sur des cœurs humains brisés sans penser au cœur de Celui qui, justement dans l'évangile de Luc, nous est présenté comme le « Fils de l'homme ».

Ses sentiments sont décrits prophétiquement dans les Psaumes : « L'opprobre m'a brisé le cœur, et je suis accablé ; et j'ai attendu que quelqu'un eût compassion de moi, mais il n'y a eu personne » (69:20). Il avait guéri les cœurs brisés. Mais sur le chemin de la croix, il est seul avec ses propres souffrances. Il avait toujours été là quand quelqu'un avait besoin d'aide. Il avait témoigné sa sympathie à ceux qui étaient dans la douleur. Mais maintenant qu'il est lui-même dans la plus grande détresse, le cœur des autres se ferme.

Il n'avait semé que l'amour, et le plus souvent, il ne récoltait qu'une hostilité amère. On lui reprochait même sa confiance en son Dieu. Et ses disciples ? Le Seigneur n'attendait-il pas de la consolation de leur part ? Maintenant ils avaient fui. Jésus devait suivre ce chemin douloureux entièrement seul.

Le psaume 22 exprime ses sentiments lorsqu'il était suspendu à la croix : « Je suis répandu comme de l'eau, et tous mes os se déjoignent ; mon cœur est comme de la cire, il est fondu au-dedans de mes entrailles » (v. 14).

Lequel d'entre nous pourrait sonder la détresse qui a alors été celle du Sauveur ? À lui soient éternellement la louange et la reconnaissance !

6 *Idées préconçues sur la manière dont Dieu agira — « Voici, je me disais... » 2 Rois 5*

ME 1999 p. 109-114

6.1 *L'amère expérience de Naaman*

Un homme se tient devant la porte du prophète Élisée. C'est un homme haut placé, venu de la Syrie voisine, accompagné d'une grande délégation. Pourtant, la mission de cet officier de haut rang (il est le chef de l'armée syrienne) n'est pas d'ordre politique ou diplomatique. Cet homme est confronté à une difficulté personnelle grave : il est atteint d'une maladie incurable. Tous ses succès militaires ne comptent plus, car c'est maintenant de sa vie qu'il s'agit. Les médecins qu'il a consultés ne peuvent pas l'aider. Il est atteint de la lèpre, maladie inguérissable et sans espoir.

Mais un trait de lumière est apparu à l'horizon. Une jeune fille du peuple d'Israël, une prisonnière de surcroît, a donné un conseil à sa femme : il devrait aller vers le prophète en Israël ; lui pourrait l'aider. L'homme s'est mis en chemin. Après quelques détours, il se tient finalement, sans doute anxieux et impatient, devant la porte de l'homme de Dieu.

Mais voici que Naaman, le Syrien, s'est aussi imaginé très concrètement de quelle manière il devait être guéri. Il y avait réfléchi et avait conclu que le prophète Élisée devait le recevoir avec les honneurs dus à son rang, invoquer solennellement son Dieu et enfin promener sa main sur la peau malade.

Mais quelle déception ! Il n'y a point de réception solennelle, point de marques de respect. Le prophète Élisée n'envoie à la porte que son serviteur. Et pire encore est le message transmis : le grand homme de Syrie devrait se baigner sept fois dans le Jourdain. Traite-t-on ainsi un homme qui est habitué à ce que tout lui obéisse ? Rempli de colère, il se détourne et se prépare à rentrer chez lui.

6.2 *Les raisons de la déception*

Arrêtons-nous un instant à ce point-là du récit. Chaque lecteur de la Bible connaît bien la fin heureuse de l'histoire de Naaman, mais ce n'est pas cela qui nous occupe maintenant. Demandons-nous pourquoi Naaman est devenu ainsi furieux ? Une des raisons est vraisemblablement que son moi a été blessé. Comment osait-on agir ainsi avec lui, comment pouvait-on lui demander de se baigner dans un cours d'eau d'Israël, alors que les fleuves de sa patrie lui semblaient bien meilleurs ? Qu'allaient penser les gens ?

Une autre raison est sûrement que l'invitation d'Élisée lui semblait trop facile. Il était prêt à faire quelque chose de grand, à dépenser une fortune. N'avait-il pas exprès emporté avec lui de l'argent et de nombreux cadeaux ? Ce que le prophète demandait était vraiment trop bon marché.

Mais une troisième raison nous apparaît. Naaman était venu avec des idées préconçues très précises, et les choses se déroulaient tout autrement. Il confesse : « Voici, je me disais... » C'est de là que vient toute sa déception. Ce que le prophète lui a fait transmettre était trop différent de ce qu'il s'était imaginé. Déçu et vexé, il s'en retourne furieux. Si ses serviteurs ne l'avaient pas ramené à la raison, il serait mort de sa maladie.

6.3 *Idées humaines concernant le salut*

Les quelques mots de Naaman : « Voici, je me disais... », illustrent l'état d'esprit de beaucoup aujourd'hui.

En premier lieu, nous pouvons les appliquer aux incroyants qui cherchent à résoudre le problème de leur culpabilité et de leurs péchés. La lèpre dont Naaman était atteint est en effet une image du péché qui sépare l'homme de Dieu. Il n'existe qu'une solution à ce problème : c'est celle que Dieu a donnée. Le seul moyen de salut est la mort de Jésus sur la croix. « Il n'y a de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Act. 4:12). Il n'y a qu'un seul chemin, pas deux.

Nombreux sont ceux qui, aujourd'hui, ont de la peine à s'engager sur ce chemin. Ils ne veulent pas accepter simplement ce que Dieu dit. Comme Naaman, ils se sentent blessés dans leur moi. Comme lui, ils trouvent que ce chemin est beaucoup trop facile et ils ont leurs propres idées sur la façon dont ils peuvent être sauvés. Combien de fausses voies de salut existent aujourd'hui ! Elles sont à la mesure de la fantaisie et des pensées des hommes, mais elles ne mènent jamais au but.

C'est que le diable s'ingénie à donner aux hommes de nouveaux moyens imaginaires par lesquels ils pourraient trouver le salut. C'est toujours l'homme lui-même qui veut ou doit faire quelque chose pour cela. Mais devant Dieu, tous ces efforts sont vains. Peu importe ce que nous pensons, nous. Ce qu'il faut, c'est que nous nous engagions sur le chemin de salut que Dieu a donné. Avec un « Voici, je me disais... », on ne peut que se perdre. Nous devons accepter ce que Dieu dit, même si cela diffère complètement de ce que nous avons pu imaginer.

6.4 *L'aide de Dieu — nos réflexions*

Cependant, les paroles de Naaman constituent aussi un avertissement pour nous croyants. Comment nous comportons-nous quand nous avons une difficulté ? Nous nous tournons peut-être vers Dieu, nous le prions, mais en même temps, n'avons-nous pas souvent des idées déjà faites sur la manière dont il devrait nous aider ? Et alors nous sommes déçus quand Dieu répond de façon différente. Nous disons comme Naaman : « Voici, je me disais... ».

Marie et Marthe, les deux sœurs de Béthanie, étaient en grand souci. Leur frère Lazare était malade. Pleines de confiance, elles se tournent vers leur Maître : « Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade » (Jean 11:3). Elles ne disent rien de plus, mais au fond de leur cœur — la suite du récit de Jean 11 nous le montre — elles s'étaient imaginé que le Seigneur viendrait tout de suite guérir Lazare. Elles avaient réfléchi et étaient arrivées à cette conclusion. Il ne leur était pas venu à l'esprit que le Seigneur pouvait agir tout autrement. Et à cause de cela, il y eut d'abord la déception et la tristesse, puis, lorsque le Seigneur intervint, un grand étonnement. Mais par cette résurrection, elles apprirent à connaître la gloire du Fils de Dieu d'une façon toute nouvelle.

Cela signifie-t-il que nous ne devons pas réfléchir ? Très certainement pas. La capacité de penser sainement est un don du Créateur, pour lequel nous pouvons être reconnaissants. Mais nous ne devons pas devenir esclaves de nos pensées. En fait, elles n'évoluent que dans un cadre très limité. En tant qu'êtres humains, nous sommes liés au temps et à l'espace. Les expériences du passé nous amènent à tirer des conclusions pour le futur. Mais la logique humaine n'est pas la logique divine. Dieu n'est limité ni dans le temps ni dans l'espace, et ses possibilités ne se heurtent à aucune barrière. « Mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Éternel : car comme les cieux sont élevés au-dessus de la terre, ainsi mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées » (És. 55:8, 9). Souvent, nous cherchons désespérément toutes les solutions possibles et oublions que Dieu nous réserve peut-être une surprise. Sa manière d'intervenir sera peut-être complètement différente de tout ce que nous avons pu supposer.

N'avons-nous pas tendance à vouloir apporter nous-mêmes quelque chose à la solution de nos problèmes ? Nous demandons bien l'aide de Dieu, mais nous réfléchissons en même temps à toutes les initiatives que nous pourrions encore prendre. Et Dieu doit alors nous faire sentir notre incapacité.

Considérons un autre exemple : Le peuple d'Israël s'était rassemblé pour le combat contre les Philistins. Le géant Goliath avait enlevé au roi Saül et à ses troupes tout espoir de victoire. Ils tremblaient de peur. C'est alors que David, jeune berger, entre en scène, prêt à se présenter contre le géant. Et que fait le roi Saül ? Il n'a ni foi ni confiance en Dieu. Il calcule selon son raisonnement humain. Il réfléchit et arrive à la conclusion que ses armes ont une certaine utilité. David peut-il s'avancer au combat sans aucune aide de sa part ?

Mais peu de temps après, David donne à Goliath la bonne réponse. Il dit : « Toute cette congrégation saura que ce n'est ni par l'épée, ni par la lance, que l'Éternel sauve » (1 Sam. 17:47). L'épée et la lance étaient, selon le raisonnement humain, les seules armes par lesquelles Goliath pouvait être vaincu. Mais elles ne l'étaient pas pour Dieu. Il avait des possibilités bien différentes. David comptait avec cela, au contraire de Saül et du peuple.

« Voici, je me disais... » Avec cette disposition d'esprit, nous vivons maintes déceptions. Faisons paisiblement confiance à notre Dieu, sans limiter ses possibilités d'intervention à nos capacités de réflexion. Nos situations extrêmes ne font que fournir à Dieu des occasions de manifester sa puissance. Cette pensée devrait toujours nous redonner du courage, et surtout quand nous ne voyons plus d'issue. Notre Dieu en a toujours une.

7 S'aimer l'un l'autre

ME 1997 p. 193-198

« C'est ici mon commandement, que vous vous aimiez l'un l'autre, comme moi je vous ai aimés » (Jean 15:12). Le Seigneur Jésus a dit cela à ses disciples lorsqu'il s'engageait dans le chemin où il allait démontrer son amour de la façon la plus complète, le chemin de la croix. Ces paroles n'ont rien perdu de leur valeur pour nous. Le commandement du Seigneur est que nous nous aimions l'un l'autre. L'amour envers ceux qui font partie de la famille de Dieu est une preuve que nous sommes passés de la mort à la vie (1 Jean 3:14). L'amour — il n'existe probablement pas de mot dont le sens profond et véritable ait été autant altéré par les hommes. Quelle signification donne-t-on à l'amour dans ce monde ? Beaucoup n'y voient que la satisfaction de leurs désirs charnels et égoïstes. Mais l'amour n'est-il pas infiniment plus, ou plutôt, n'est-il pas quelque chose de complètement différent de l'accomplissement des aspirations du moi et de ses convoitises ? Sans doute y a-t-il aussi dans ce monde des hommes pour qui l'amour a une signification plus élevée. Mais pour tous ceux qui sont nés de Dieu, seul est important ce que la Bible nous en dit.

7.1 Dieu nous aime — nous pouvons l'aimer

En considérant quelque peu ce sujet dans cette lumière, nous sommes immédiatement conduits à Celui duquel il est dit : « Dieu est amour » (1 Jean 4:8). Nous ne pouvons ni comprendre ni expliquer cette déclaration profonde. Comment oserions-nous, êtres humains si limités, dire ou écrire quoi que ce soit concernant la nature de Dieu ? Ce que nous pouvons voir, par contre, c'est la manifestation de l'amour de Dieu dans son Fils.

Là nous découvrons que l'amour divin n'est jamais égoïste ; il n'a pas lui-même pour but. Et il est toujours en relation avec l'activité. C'est l'essence de cet amour que d'être actif. L'amour divin donne ; c'est son caractère propre. Cela ressort déjà du verset bien connu de Jean 3:16 : « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son fils unique ». Dieu a aimé, et c'est pourquoi il a donné. Aimer et donner forment un tout.

Oui, l'amour de Dieu est désintéressé : « Dieu... n'a pas épargné son propre Fils, mais... l'a livré pour nous tous » — « Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (Rom. 8:31 ; 5:8). Dieu n'a pas pensé à lui, mais à ceux qui étaient ses ennemis. Son amour l'a conduit à ne pas épargner son propre fils.

Dans son amour, Dieu fait entrer les hommes dans une relation avec lui-même. Ce faisant, il n'abandonne rien de sa gloire, car l'œuvre de la croix lui donne un fondement de justice pour cela. Son amour « est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rom. 5:5). Ainsi, les enfants de Dieu non seulement sont au bénéfice de cet amour et y trouvent toute leur joie, mais ils sont rendus capables de manifester eux-mêmes l'amour, l'amour divin. Le Père nous aime, le Fils nous aime, et nous pouvons répondre à cet amour en aimant nous aussi.

Le Seigneur Jésus explique à ses disciples le rapport entre ces choses. Il dit : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés ; demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour ; comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour » (Jean 15:9, 10). Il est facile de dire que nous aimons le Seigneur, mais voici un test pour mettre cette déclaration à l'épreuve : Gardons-nous ses commandements, sommes-nous prêts à accomplir ses désirs ? Ne pensons pas aux autres, mais répondons à cette question pour nous-mêmes.

7.2 Aimer les autres d'un amour divin

Notre amour n'est pas seulement envers Dieu, le Père et le Fils. Nous aimons également nos frères et nos sœurs. La mesure de notre amour les uns envers les autres est notre amour pour Dieu. Lorsqu'il en est ainsi, nous ne sommes pas occupés de nous-mêmes, mais de ceux que nous aimons — de nos frères et de nos sœurs. L'apôtre Jean écrit : « Bien-aimés, aimons-nous l'un l'autre, car l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu » (1 Jean 4:7). L'appel à nous aimer l'un l'autre est fondé sur le fait que l'amour est de Dieu. Il y a donc un lien étroit entre l'amour de Dieu et le fait que nous nous aimons l'un l'autre.

Et maintenant, comment l'amour s'exprime-t-il dans la vie quotidienne ? Se limite-t-il à ce que nous nous disions l'un à l'autre que nous nous aimons beaucoup ? Très certainement pas. Imaginerions-nous, par exemple, des époux qui ne font que parler de l'amour, mais ne le montrent aucunement dans la pratique ? Certes pas. À ce sujet, l'apôtre Jean nous dit : « Enfants, n'aimons pas de parole ni de langue, mais en action et en vérité » (1 Jean 3:18). Cela ne signifie naturellement pas que nous n'avons pas le droit de dire que nous nous aimons ; cela signifie que l'amour ne se réduit pas à cela. Dire que nous aimons n'est pas encore aimer en réalité.

L'amour ne se limite pas non plus seulement à des sentiments. Bien sûr, notre cœur a des sentiments ; et l'amour a certes affaire avec cela. Jean écrit aussi à ce sujet : « Celui qui a les biens de ce monde, et qui voit son frère dans le besoin, et qui lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui ? » (1 Jean 3:17). Cependant il demeure vrai que ni les mots ni les sentiments seuls ne donnent à l'amour son caractère essentiel. Pour cela il faut quelque chose de plus : l'action et la vérité.

« En vérité » signifie vraiment et honnêtement, et non pas avec hypocrisie ou mauvaise foi. Il est évident que le danger de ne pas aimer « en vérité » est très grand si l'on croit que l'amour peut se limiter à des paroles. Plus nous parlons d'amour envers nos frères et sœurs, plus le risque est grand qu'il ne s'agisse pas d'un amour vrai, mais de quelque chose de superficiel.

7.3 L'amour pratiqué

Aimer « en action » est le résultat du travail opéré par Dieu dans notre être intérieur. Si notre cœur est touché de la bonne manière, l'amour ne reste pas un sentiment, mais il se démontre alors en activité. Inversement, l'activité sans les sentiments du cœur laissera toujours une impression de froideur. Les deux vont absolument de pair. Pratiqué de cette manière, l'amour portera les caractères de l'amour divin qui en est la source. Il sera d'abord désintéressé et ensuite prêt à donner Celui qui aime ne pense pas à lui-même et à son propre intérêt, mais il recherche ce qui fait du bien à son frère et à sa sœur, à ce dont ils ont besoin. Une telle façon de se comporter est en contraste absolu avec ce qui est enseigné et pratiqué dans notre société moderne de la fin du 20^e siècle. « Chacun est d'abord le prochain de lui-même », telle semble être la devise selon laquelle beaucoup d'êtres humains vivent aujourd'hui, et les enfants de Dieu sont en grand danger de se conduire selon ce principe.

La pratique de l'amour commence par la connaissance des besoins de nos frères et sœurs. Cela présuppose de l'intérêt les uns pour les autres. Là où cet intérêt manque, la base de l'amour actif est ôtée. Nous pouvons bien nous demander, chacun pour nous-même : quel intérêt avons-nous les uns pour les autres, dans quelle mesure connaissons-nous leurs besoins ? Cela concerne d'abord notre propre famille (la relation entre conjoints ou entre parents et enfants) ; cela est valable dans l'assemblée locale, de même que dans tous nos contacts avec autrui. Dieu voudrait tout d'abord ouvrir nos cœurs les uns pour les autres.

La pratique de l'amour, ensuite, se montre dans une attitude disposée à donner à l'autre ce qui lui fait du bien. Nous avons à lui être utile, à rechercher son avantage, et prendre garde à ne pas lui faire de tort. Jean dit même que nous devons laisser nos vies pour nos frères (1 Jean 3:16). Cela va très loin, et n'est que très rarement appliqué à la lettre (bien qu'il y en ait des exemples dans l'histoire de l'Église). Mais ce que nous devons retirer pour nous de cette déclaration est que l'amour est prêt au sacrifice. Il est relativement facile

d'aimer quand nous en retirons un avantage pour nous-mêmes, ou du moins quand nous ne subissons aucun préjudice. Mais qu'en est-il lorsque l'intérêt de notre frère est au détriment du nôtre ? Acceptons de nous poser cette question.

L'apôtre Paul rend témoignage aux assemblées de Macédoine qu'ils s'étaient premièrement donnés eux-mêmes au Seigneur, et puis à Paul et à ses collaborateurs (2 Cor. 8:5). Le dévouement et l'amour pour les autres présupposent donc le dévouement et l'amour pour le Seigneur. Cela ne vient pas de nous-mêmes, mais cela découle du fait que nous nous savons aimés de Dieu, que nous jouissons de son amour et que nous le laissons agir en nous. « Nous l'aimons parce que lui nous a aimés le premier » (1 Jean 4:19).

8 Le sentier des justes – Prov. 4:18

ME 2008 p.174-179

« Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante qui va croissant jusqu'à ce que le plein jour soit établi » (Prov. 4:18).

Le livre des Proverbes nous a été donné « pour connaître la sagesse et l'instruction, pour discerner les paroles d'intelligence » (1:2). Il nous fournit des enseignements pratiques sur la manière de marcher avec le Seigneur, à sa gloire et en communion avec lui. Il nous donne également des avertissements pour nous préserver de fautes.

Dieu désire que notre chemin soit un chemin de justice pratique, c'est-à-dire conforme à sa volonté et à sa pensée. Notre vie devrait être marquée par une croissance spirituelle et par un discernement qui progresse. C'est pourquoi Salomon compare le sentier des justes avec la lumière du matin qui paraît d'abord, et qui ensuite va croissant jusqu'à ce que le plein jour soit établi.

Comment pouvons-nous réaliser un tel sentier ? C'est ce que nous expliquent les versets qui suivent.

8.1 L'importance de la parole de Dieu dans notre vie

« Mon fils, sois attentif à mes paroles, incline ton oreille à mes discours. Qu'ils ne s'éloignent point de tes yeux ; garde-les au-dedans de ton cœur ; car ils sont la vie de ceux qui les trouvent, et la santé de toute leur chair » (4:20-22).

C'est une grande grâce que Dieu nous ait donné sa Parole. Il a parlé, et nous pouvons prendre connaissance de ce qu'il a dit. Mais comment en tenons-nous compte dans la pratique ? Salomon met ici la parole de Dieu en relation avec les oreilles, les yeux, le cœur et le corps tout entier.

8.1.1 Avec nos oreilles

Dieu désire que nous écoutions sa Parole. Utilisons-nous les occasions où elle est lue pour bien l'écouter ? Sommes-nous attentifs lors des réunions où elle est annoncée ? Quel genre d'auditeurs sommes-nous ?

8.1.2 Avec nos yeux

Il est essentiel que nous lisions beaucoup la Parole. Nous le faisons collectivement — aux réunions, en famille. Ne négligeons pas de le faire individuellement. Lisons-nous la Bible de façon régulière ? Sa lecture a-t-elle une place bien déterminée dans chacune de nos journées ? Commençons-nous chaque journée avec un passage de la parole de Dieu ou laissons-nous autre chose prendre possession de nous dès la première heure ?

8.1.3 Avec notre cœur

Quelle place a la parole de Dieu dans notre cœur ? C'est une question d'affection. Il ne suffit pas d'écouter et de lire la parole de Dieu. Il ne suffit pas de la connaître intellectuellement. Il faut qu'elle ait une place dans nos affections. L'aimons-nous vraiment ? La Bible ne s'adresse pas en premier lieu à notre cerveau, mais à notre cœur.

8.1.4 Avec notre corps entier

Si nous prenons vraiment la parole de Dieu à cœur, elle aura une influence sur toute notre façon de vivre. C'est à travers nos actes et nos paroles que l'on verra si nous nous contentons d'être des auditeurs ou si nous agissons selon ce qu'elle nous enseigne. Elle doit exercer son influence dans notre vie pratique de tous les jours. C'est alors seulement qu'elle aura atteint son but et que Dieu sera glorifié.

8.2 Garder notre cœur

Pour que notre sentier soit comme la lumière qui va croissant, prenons tout d'abord garde à notre cœur.

« Garde ton cœur plus que tout ce que l'on garde, car de lui sont les issues de la vie » (4:23).

Dans la Bible, le cœur a bien souvent une signification symbolique. Il désigne le siège de nos sentiments et ce qui détermine nos choix.

Il s'agit donc de nos affections et de notre amour pour le Seigneur. Nous parlons souvent — et avec raison — de l'amour du Seigneur à notre égard. Nous ne pourrions jamais assez admirer son amour, le remercier de nous avoir aimés et de s'être livré lui-même pour nous. Mais parallèlement se pose la question de notre amour pour lui. Jean écrit : « Nous, nous l'aimons parce que lui nous a aimés le premier » (1 Jean 4:19). En est-il ainsi de nous ? Aimons-nous réellement le Seigneur ? David pouvait dire : « Je t'aimerai, ô Éternel, ma force ! » (Ps. 18:1). Il ne disait pas cela du bout des lèvres, c'était une réalité.

Notre attachement au Seigneur donne son caractère à toute notre vie. C'est pourquoi il doit être journalièrement entretenu et préservé. Le monde comporte beaucoup de choses qui contribuent à éloigner ou à détourner notre cœur du Seigneur. Ce peut être des choses franchement mauvaises — le péché sous diverses formes — mais aussi des choses qui n'ont rien de mal en elles-mêmes, comme par exemple les occupations nécessaires de la vie. Mais pour que notre sentier soit comme la lumière resplendissante du matin, il faut que notre Seigneur et Sauveur ait toujours la première place dans notre cœur. Qu'il produise cela en réponse à son amour pour nous !

8.3 Surveiller nos paroles

« Écarte de toi la fausseté de la bouche, et éloigne de toi la perversité des lèvres » (4:24).

Lorsque le Seigneur Jésus vivait sur cette terre, les hommes pouvaient s'étonner des « paroles de grâce qui sortaient de sa bouche », et les admirer (Luc 4:22). Dans aucune situation, il n'a jamais dit quoi que ce soit d'inopportun. Malheureusement, il n'en est pas ainsi de nous. Si nous examinons ce que nous avons dit au cours de la journée, nous devons reconnaître que bien des paroles inutiles, ou même des paroles tout à fait mauvaises, sont sorties de notre bouche. Jacques nous avertit de la puissance effrénée de la langue : « Mais pour la langue, aucun des hommes ne peut la dompter : c'est un mal désordonné, plein d'un venin mortel. Par elle nous bénissons le Seigneur et Père, et par elle nous maudissons les hommes faits à la ressemblance de Dieu ; de la même bouche procède la bénédiction et la malédiction. Mes frères, il ne devrait pas en être ainsi. Une fontaine fait-elle jaillir par une même ouverture le doux et l'amer ? » (Jacq. 3:8-11).

Ce qui ne se voit pas dans la nature, le jaillissement du doux et de l'amer d'une même source, est malheureusement possible chez les humains. Que le Seigneur nous garde ! Et qu'il nous accorde, à chaque instant de nos journées, ce qu'il faut pour que nos paroles

soient à sa gloire, pour que nos frères et sœurs soient encouragés par elles, et pour qu'elles soient un témoignage utile à ceux qui sont encore loin de Dieu.

8.4 Bien orienter notre regard

« Que tes yeux regardent droit en avant, et que tes paupières se dirigent droit devant toi » (4:25).

Nos yeux sont la porte d'entrée par laquelle s'introduisent en nous de nombreuses influences fâcheuses, qui deviennent des occasions de chute en amorçant nos mauvais penchants. Que nos yeux regardent droit en avant ! Paul courait droit au but (Phil. 3:14). L'épître aux Hébreux nous invite à fixer les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi (12:2). Le regard de la foi est toujours dirigé vers l'avant et vers le haut. Toutefois, aussi longtemps que nous sommes ici-bas, le monde offre beaucoup de choses qui tendent à détourner nos regards. Soyons prudents quant à ce que nous pouvons voir, à droite ou à gauche de notre sentier. Les médias à eux seuls proposent aujourd'hui un immense éventail de distractions et de souillures. Job avait « fait alliance avec ses yeux », pour ne pas regarder ce qui pouvait être pour lui une occasion de chute (Job 31:1). Détournons résolument nos yeux de ce qui nuit à notre vie spirituelle et fixons-les sur le Seigneur.

8.5 Être attentif à notre marche

« Pèse le chemin de tes pieds, et que toutes tes voies soient bien réglées. N'incline ni à droite ni à gauche ; éloigne ton pied du mal » (4:26, 27).

Il s'agit ici de notre comportement — de nos actes et de nos paroles. Dieu nous appelle à suivre une voie droite, non pas une voie sinueuse ou tortueuse. La sagesse dit, au chapitre 8 : « Je marche dans le chemin de la justice, au milieu des sentiers de juste jugement » (v. 20). Notre sentier doit être réglé et équilibré. Des dangers nous guettent à droite et à gauche, et nous incitent facilement à dévier du chemin.

Dans l'Ancien Testament, Dieu exhorte plusieurs fois son peuple à ne s'écarter du chemin ni à droite ni à gauche. Souvent, ces exhortations sont en rapport avec la parole de Dieu. Une déviation de ses enseignements dans notre comportement pratique signifie en général que nous y ajoutons ou que nous en retranchons quelque chose. Dieu nous met en garde : « Vous n'ajouterez rien à la parole que je vous commande, et vous n'en retrancherez rien » (Deut. 4:2). Le Nouveau Testament se termine par un solennel avertissement à ce sujet (Apoc. 22:18, 19).

Que ce soit dans notre marche individuelle ou collective, nous avons toujours à reconsidérer nos voies à la lumière de la Parole. Dieu ne manquera pas de nous diriger : « Que vous alliez à droite ou que vous alliez à gauche, tes oreilles entendront une parole derrière toi, disant : C'est ici le chemin, marchez-y » (És. 30:21). Il veut nous replacer sur le bon chemin. Il veut que notre vie soit heureuse.

Pour que notre sentier puisse être comparé à la lumière resplendissante du matin, écoutons la parole de Dieu, prenons garde à notre cœur, à notre bouche, à nos yeux et à nos pieds. Bientôt nous aurons atteint la gloire du ciel, et tout sera parfait.

ENCOURAGEMENT À LA CRAINTE DE DIEU par Paul Fuzier

Bibliquest

Les titres et sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest. ME 1962 p.197

Table des matières :

- 1 Crainte de Dieu : divers degrés avant la jouissance du pardon
- 2 Ce que comprend la crainte de Dieu
- 3 Crainte de Dieu dans l'Église au début et à la fin
- 4 Quelques passages de l'Écriture
 - 4.1 Ps. 33 — Ce que Dieu regarde. Promesse de Son intervention puissante
 - 4.2 Ps. 103 — Promesse de la compassion du Seigneur et de Son amour
 - 4.3 Ps. 145 et 25 — Autres promesses
 - 4.4 Ecc. 8:11-13 et 7:18 et Ps. 73 — Progrès du mal
 - 4.5 Ps. 147 — Le plaisir de l'Éternel
 - 4.6 Ps. 147 et Prov. 28 — La bénédiction

1 Crainte de Dieu : divers degrés avant la jouissance du pardon

Il n'y a point de crainte de Dieu devant leurs yeux », tel est l'un des traits composant le portrait de l'homme inconverti — du juif aussi bien que du gentil — portrait tracé par l'apôtre inspiré dans le chapitre 3 de l'Épître aux Romains (v. 18). L'homme, dans son état naturel, aime le mal et hait le bien ; or, « la crainte de l'Éternel, c'est de haïr le mal » (Prov. 8:13). Cet état de l'homme ne peut être amélioré, ainsi que le Seigneur l'enseigne à Nicodème : « Ce qui est né de la chair est chair » (Jean 3:6) ; un changement complet doit être opéré, c'est la nouvelle naissance. Cependant il peut y avoir chez celui dont, par grâce, la conscience a été réveillée un désir plus ou moins marqué de regarder vers Dieu, une certaine crainte de Lui, qui n'est pas encore la connaissance du salut mais peut y conduire : l'âme a, dans une certaine mesure au moins, le sentiment de sa condition misérable, la grâce de Dieu a opéré en elle un travail qui l'amène à reconnaître ses nombreux péchés ; elle en vient alors à considérer, non plus seulement ce qu'elle est, mais la sainteté d'un Dieu dont elle se juge indigne de s'approcher, vers lequel elle ose à peine lever les yeux. En présence de la sainteté divine, elle souffre de son propre état et en arrive à haïr le mal. En ce sens il y a chez elle, selon Proverbes 8:13 déjà cité, « la crainte de l'Éternel ». Mais haïr le mal ne suffit pas, il faut que le péché soit ôté de devant Dieu. Car qui pourrait, chargé de ses péchés, subsister en sa présence ?

Personne, ainsi que le dit le psalmiste : « Si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui subsistera ? » (Ps. 130:3). Mais Dieu est un Dieu qui pardonne ; Il pardonne au pécheur repentant qui s'approche de Lui sous la parfaite efficacité de l'œuvre expiatoire de Christ, lavé dans le sang précieux qui a coulé à la croix du côté percé du Sauveur. L'assurance du pardon produit dans l'âme le sentiment, plus profond encore qu'au début de ses expériences, que Dieu doit être craint : « Mais il y a pardon auprès de toi, afin que tu sois craint » (Ps. 130:4). Nous pouvons donc distinguer, selon l'enseignement de l'Écriture, la crainte produite dans une âme réveillée, avant même qu'elle ne parvienne à la connaissance du salut et, d'autre part, celle qui découle de la jouissance du pardon. Le sentiment de la grâce de Dieu pleinement manifestée en Jésus Christ, Sauveur parfait de tout pécheur repentant qui vient à Lui, doit produire dans l'âme une sainte et bienheureuse crainte. C'est de cette crainte-là que nous désirons nous occuper, c'est à cette crainte que nous désirons nous encourager les uns les autres.

2 **Ce que comprend la crainte de Dieu**

Elle est faite tout à la fois de reconnaissance envers notre Dieu Sauveur, de respect et de déférence, de soumission et de dépendance, de confiance aussi. Elle témoigne de notre désir de ne déplaire à Dieu en rien. Cette crainte, nous la devons à notre Dieu et Père (1 Pierre 1:17) comme aussi à notre Seigneur Jésus Christ (2 Cor. 5:11 ; — voir, pour le témoignage collectif, Actes 9:31). Reconnaître la souveraineté de Dieu, ses droits sur nous, l'autorité de sa Parole, c'est Le craindre. Toute position de subordination à une autorité établie par Lui implique une certaine crainte ; c'est ainsi qu'une femme est exhortée à craindre son mari ; un enfant, son père ; un serviteur, son maître ; un homme, le magistrat. Sans doute, plusieurs de ces relations, en particulier les premières, sont également caractérisées par l'amour, mais l'amour et la crainte ne sont pas incompatibles. Bien au contraire, les deux sont souvent complémentaires : l'homme est aimé de Dieu, il est appelé à l'aimer aussi et à le craindre ; plus il y aura d'amour dans le cœur, plus il y aura de crainte manifestée dans la marche. Plus un croyant aime Dieu, plus il craint de Lui déplaire ; cette crainte, fruit de l'amour, est le vrai principe d'une sainte conduite : elle incite le fidèle à fuir les tentations, à se retirer du mal — « Le sage craint, et se retire du mal » (Prov. 14:16) — et cela, parce qu'elle lui inspire l'horreur du péché (Prov. 8:13 ; 9:10).

3 **Crainte de Dieu dans l'Église au début et à la fin**

Au début de l'histoire de l'Église sur la terre, les premiers croyants montraient, dans le témoignage qu'ils rendaient, les fruits de la vie de Dieu en eux. Le tableau qui nous est donné de l'assemblée de Jérusalem, à la fin du chapitre 2 du Livre des Actes, est réjouissant et nous voudrions connaître encore aujourd'hui quelque chose de cette bienfaisante fraîcheur. Il nous est dit notamment : « Et toute âme avait de la crainte » (v. 43). La crainte de Dieu ne caractérisait pas seulement tel ou tel croyant pris isolément mais tous ceux qui faisaient partie de cette assemblée de Dieu. Quelle puissance il y aurait dans le témoignage, dans un témoignage local, si « toute âme avait de la crainte » ! Hélas ! nous sommes parvenus à la fin de cette histoire et l'on a souvent remarqué l'analogie qu'il y a entre les derniers jours d'Israël, avant la première venue de Christ ici-bas, et les derniers jours de l'Église, avant sa seconde venue pour l'accomplissement de la promesse qu'Il a faite aux siens avant de les quitter. Ce qui caractérise aujourd'hui la profession chrétienne, c'est ce qui caractérisait Israël dans les jours où prophétisait Malachie. L'Éternel annonçait alors qu'Il allait s'approcher en jugement de son peuple, ainsi dépeint : ils « ne me craignent pas, dit l'Éternel des armées » (Mal. 3:5). L'état d'Israël dans ces jours-là est résumé d'un mot : il ne craint pas Dieu. De sorte que l'absence de crainte de Dieu caractérise tout aussi bien l'ensemble de la profession religieuse aux derniers jours que l'incrédulité affirmée.

Mais, Dieu soit béni ! au sein de cette profession dont le trait dominant est le manque de crainte de Dieu, il y a un résidu fidèle. Quels sont ceux qui en font partie ? « Ceux qui craignent l'Éternel » (Mal. 3:16). Les trois caractères essentiels de ce résidu — ceux qui le composent « craignent l'Éternel », « pensent à son nom » et « ont parlé l'un à l'autre » — peuvent être mis en parallèle avec ceux de Philadelphie. Alors que nous voyons tout autour de nous, dans le monde, dans la chrétienté professante et peut-être aussi parmi ceux qui devraient porter les caractères philadelpiens, se manifester toujours davantage cette absence de crainte de Dieu, puissions-nous mettre en évidence les traits du résidu fidèle, être en vérité de « ceux qui craignent le Seigneur » et « pensent à son nom » ! Retenons bien qu'il ne peut y avoir de témoignage agréable au Seigneur en dehors d'une vie dans la crainte de son Nom : « Et l'Éternel a été attentif et a entendu, et un livre de souvenir a été écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Éternel, et pour ceux qui pensent à son nom ».

4 **Quelques passages de l'Écriture**

Nous désirons nous arrêter — dans l'application que nous pouvons en faire à ce qui nous concerne — sur quelques portions des Écritures qui sont pour nous une parole d'exhortation et d'encouragement à la crainte de Dieu. Puissent-elles opérer dans nos cœurs et nos consciences, nous amenant à réaliser une marche plus fidèle dans la crainte qui est due à Celui qui a tous les droits sur nous !

4.1 **Ps. 33 — Ce que Dieu regarde. Promesse de Son intervention puissante**

D'abord dans le Psaume 33. Le verset 12 nous dit le bonheur du peuple — Israël autrefois, l'Église aujourd'hui — « qui a l'Éternel pour son Dieu », « le peuple qu'il a choisi pour son héritage ». Ce peuple est au milieu d'un monde ennemi, mais Dieu est au fait de tout, rien n'échappe à ses yeux : du haut des cieus, du lieu de sa demeure, « Il voit tous les fils des hommes », « Il considère tous les habitants de la terre... forme leur cœur à tous » et « prend connaissance de toutes leurs œuvres » (Ps. 33:13-15). Que voit-Il ? Des hommes qui se glorifient de leur puissance, puissance qui cependant est vaine (Ps. 33:16, 17). Mais s'Il voit « tous les fils des hommes », « voici, l'oeil de l'Éternel est sur ceux qui le craignent, sur ceux qui s'attendent à sa bonté » (Ps. 33:18). Il est dit ailleurs que « les yeux de l'Éternel parcourent toute la terre, afin qu'il se montre fort en faveur de ceux qui sont d'un cœur parfait envers lui » (2 Chr. 16:9 ; cf. Zach. 3:9 et 4:10). C'est donc bien de sa puissance qu'il est question ici ; elle s'exerce en faveur de « ceux qui le craignent », « qui sont d'un cœur parfait envers lui » ; Il ne les perd pas de vue un seul instant tandis qu'ils cheminent dans un monde hostile, qui se glorifie de sa force et ne craint pas Dieu, manifestant au contraire de manière toujours plus accusée son indépendance de Lui. Crainte de son Nom, confiance dans sa bonté assurent au fidèle l'intervention puissante de Dieu ; elle s'exerce « pour délivrer leur âme de la mort » — nous avons été arrachés à un terrible adversaire, celui qui a « le pouvoir de la mort » (Hébr. 2:14) et, bien qu'il soit présentement le « chef de ce monde », nous pouvons aller en paix, dans la crainte du Seigneur, comptant sur le secours de Celui qui est le grand Vainqueur de Satan — ; elle s'exerce aussi « pour les conserver en vie durant la famine », c'est-à-dire pour leur donner tout ce qui leur est nécessaire aussi bien pour la vie de l'âme que pour la vie du corps, même dans les jours les plus difficiles et sur une scène où il n'y a rien pour l'âme du racheté. Quelle confiance remplit ainsi le cœur de « ceux qui craignent l'Éternel » ! Ils s'attendent à Lui qui est leur secours — « notre aide » — et leur protection : « notre bouclier », de sorte que leur cœur est plein de joie, fruit de cette heureuse confiance produite elle-même par la crainte de l'Éternel (Ps. 33:20, 21).

4.2 **Ps. 103 — Promesse de la compassion du Seigneur et de Son amour**

Le Psaume 103 nous dit que « l'Éternel a compassion de ceux qui le craignent » (v. 13). Il a compassion de ceux qui ont parfois à connaître de douloureux exercices en raison même de leur désir d'être fidèles. Si nous avons à cœur de vivre dans la crainte de Dieu, de tenir ferme, d'obéir à la Parole, nous serons tôt ou tard mis à l'épreuve : Dieu nous dispensera, soit dans notre propre vie, soit dans la vie de l'assemblée, des circonstances au travers desquelles nous aurons à montrer si véritablement nous faisons passer avant toute autre considération les droits du Seigneur, ses intérêts, sa gloire — si nous sommes fidèles non pas seulement en paroles mais aussi « en action et en vérité » (cf. 1 Jean 3:18). Cela entraîne parfois de très grandes souffrances qui brisent nos cœurs et minent nos corps ; il faut mettre à l'arrière-plan certaines choses auxquelles nous étions profondément attachés, interrompre telles relations, connaître l'incompréhension, le mépris peut-être... Et nous sommes si faibles pour livrer de tels combats, pour manifester pratiquement que nous craignons le Seigneur et désirons Lui être fidèles ! Mais Lui le sait, « Il sait de quoi nous sommes formés, il se souvient que nous sommes poussière » (Ps. 103:14). Quelle grâce ! Le Seigneur comprend nos exercices, nos luttes, Il sait combien il nous est parfois difficile de les soutenir et Il a compassion de nous ! N'y a-t-il pas là un précieux encouragement ? Être assuré de la sympathie,

des compassions du Seigneur dans tout ce que nous avons à endurer pour maintenir la sainte crainte qui doit nous caractériser ! Mais encore, « la bonté de l'Éternel » — l'amour de Dieu, dirait le Nouveau Testament — « est de tout temps et à toujours sur ceux qui le craignent » (Ps. 103:17). Quelle force nous communique la jouissance de l'amour de Dieu ! Cet amour nous entoure, nous enveloppe, il est en nous et sur nous, il pourvoira à tout jusqu'au terme du voyage. Tout cela est assuré à « ceux qui craignent l'Éternel », à « ceux qui gardent son alliance, et qui se souviennent de ses préceptes pour les faire » (Ps. 103:17, 18). La crainte du Seigneur nous conduit à garder sa parole et ses commandements, ou encore « ses préceptes » — en d'autres termes, elle nous conduit à mettre la Parole en pratique, à « faire » selon le sens de ce terme dans des passages comme Ps. 103:18 ou Jean 13:17. Il y a en cela même un véritable bonheur pour le croyant.

4.3 Ps. 145 et 25 — Autres promesses

Sa puissance, ses compassions, son amour se déploient en faveur de « ceux qui le craignent ». Mais il y a aussi pour eux d'autres promesses. Tandis que par fidélité au Seigneur ils peuvent être amenés à traverser des circonstances éprouvantes au plus haut point, Celui pour lequel ils ont à souffrir ne les laisse pas ; ils peuvent l'invoquer avec la certitude que son oreille est toujours ouverte et qu'il se tient tout près d'eux : « L'Éternel est près de tous ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent en vérité » (Ps. 145:18). Et la promesse de l'exaucement est faite à « ceux qui le craignent » ! Vivant dans la crainte du Seigneur, ils ont la connaissance de son « secret » — « Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent » (Ps. 25:14) et la note donnée par la traduction JND de la Bible nous donne le sens du mot secret : « communications intimes » ; — par ailleurs, ils n'ont d'autre désir que de voir sa volonté accomplie, aussi ce qu'ils demandent est en plein accord avec ce que le Seigneur veut opérer et leur « souhait » est assuré d'un complet exaucement ; c'est une prière selon 1 Jean 5:14, 15. « Il accomplit le souhait de ceux qui le craignent : il entend leur cri, et les sauve » (Ps. 145:19).

4.4 Ecc. 8:11-13 et 7:18 et Ps. 73 — Progrès du mal

Le mal fait de rapides et effrayants progrès. « Parce que la sentence contre les mauvaises œuvres ne s'exécute pas immédiatement, à cause de cela le cœur des fils des hommes est au dedans d'eux plein d'envie de faire le mal » (Eccl. 8:11). Ces progrès du mal sont visibles non seulement dans le monde mais aussi dans la chrétienté. Et l'état du témoignage, au sein même de cette chrétienté, n'est-il pas de nature à nous faire baisser la tête ? Tout cela pourrait nous décourager, nous troubler peut-être. À quoi bon être fidèle et vivre dans la crainte du Seigneur, vient nous murmurer l'ennemi, puisque ceux qui marchent mal ne sont pas frappés et même, bien souvent, prospèrent ? Nous serions ainsi conduits aux réflexions d'Asaph : « Et pour moi, il s'en est fallu de peu que mes pieds ne m'aient manqué, — d'un rien que mes pas n'aient glissé ; car j'ai porté envie aux arrogants, en voyant la prospérité des méchants » (Ps. 73:2, 3). Cela, alors qu'Asaph voyait « son châtement revenir chaque matin » (Ps. 73:14). Toute sa fidélité, sa sainteté pratique semblaient vaines : « Certainement c'est en vain que j'ai purifié mon cœur et que j'ai lavé mes mains dans l'innocence » (Ps. 73:13). Il y a bien de quoi être troublé, si l'on ne voit pas les choses à la lumière du sanctuaire (cf. Ps. 73:17) ; mais, instruit par Dieu, le fidèle peut dire : « Bien que le pécheur fasse le mal cent fois et prolonge ses jours, je sais cependant que tout ira bien pour ceux qui craignent Dieu, parce qu'ils craignent sa face ; mais il n'y aura pas de bonheur pour le méchant, et il ne prolongera pas ses jours, comme l'ombre, parce qu'il ne craint pas la face de Dieu » (Eccl. 8:12, 13). Le méchant ne craint pas Dieu et, précisément à cause de cela, il n'y aura pas de bonheur pour lui, c'est le jugement qui l'atteindra à la fin. Mais « pour ceux qui craignent Dieu », et précisément à cause de cela, « tout ira bien ». De sorte que, quels que soient les progrès du mal autour de nous, ne soyons ni découragés ni troublés, veillons sur nous-mêmes et demeurons fondés et fermes, dans la crainte de Dieu, assurés que « tout ira bien ». Le mal pourrait être pire encore, les difficultés devenir véritablement inextricables, sans aucune issue possible à nos yeux, cette promesse demeure : « Qui craint Dieu sort de tout » (Eccl. 7:18). Cela n'est-il pas de nature à fortifier notre foi et à nous encourager à la crainte de Dieu ?

4.5 Ps. 147 — Le plaisir de l'Éternel

Mais il y a davantage encore. « Le plaisir de l'Éternel est en ceux qui le craignent, en ceux qui s'attendent à sa bonté » (Ps. 147:11). Des promesses sont faites à ceux qui craignent le Seigneur : sa puissance, ses compassions, son amour, l'exaucement à la prière, l'assurance que tout ira bien pour eux malgré le développement du mal. Mais, dans le Ps. 147, il ne s'agit plus de ce qui nous concerne directement et dont nous pourrions jouir égoïstement peut-être ; si nous sommes encouragés à la crainte du Seigneur, c'est pour Lui-même, pour sa propre joie. Son plaisir est en ceux qui le craignent ! Cela ne touche-t-il pas notre cœur ? Si nous aimons le Seigneur en vérité, ne voudrions-nous pas vivre dans sa crainte pour qu'il puisse goûter une telle joie ? « Ceux qui le craignent » : c'est la dépendance, la soumission à sa volonté, l'obéissance à la Parole, tout ce qui témoigne d'une réelle crainte de déplaire à Dieu, à notre Sauveur et Seigneur Jésus Christ. « Ceux qui s'attendent à sa bonté » : c'est la confiance de la foi, liée à la crainte, une confiance qui le réjouit et l'honore.

4.6 Ps. 147 et Prov. 28 — La bénédiction

Que nos cœurs soient saisis et qu'il nous soit accordé de réaliser une vie dans la crainte du Seigneur, non seulement pour la bénédiction qui en découlera certainement pour nous et nos maisons — « Il bénira ceux qui craignent l'Éternel, les petits avec les grands » (Ps. 115:13 à 15) — mais par dessus tout pour la satisfaction et la joie que nous pourrions ainsi procurer à Celui qui nous a tant aimés et dont l'amour ne change pas.

« Bienheureux l'homme qui craint continuellement » (Prov. 28:14)

« Le plaisir de l'Éternel est en ceux qui le craignent.. » (Ps. 147:11).

Encouragements Regroupement d'articles par E.A. Bremicker

ME 2010 p. 161-164 + ME 2009 p. 170-175 + ME 1999 p. 247-253 + ME 2007 p. 214-218 + ME 2006 p. 335-339 + ME 2007 p. 3-7

Table des matières abrégée

- 1 Les soins du Berger
- 2 Que dirons-nous donc à ces choses ? — Romains 8:31-39
- 3 IL fait venir un VENT de TEMPÊTE — Ps.107:23-32
- 4 Orages de la vie — Marc 6:45-53
- 5 Un esprit contrit
- 6 Bénis de toute bénédiction spirituelle
- 7 Vœux de bénédiction — 2 Jean 1,3

Table des matières détaillée

- 1 Les soins du Berger
- 2 Que dirons-nous donc à ces choses ? — Romains 8:31-39
 - 2.1 Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? (v. 31)
 - 2.2 Comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui ? (v. 32)
 - 2.3 Qui intentera accusation contre des élus de Dieu ? (v. 33)
 - 2.4 Qui est celui qui condamne ? (v. 34)
 - 2.5 Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ ? (v. 35)
- 3 IL fait venir un VENT de TEMPÊTE — Ps.107:23-32
 - 3.1 Premier motif : Un mauvais comportement
 - 3.2 Deuxième motif : L'épreuve de la foi
 - 3.3 La recherche des motifs
 - 3.4 Il transforme la tempête en calme
- 4 Orages de la vie — Marc 6:45-53
 - 4.1 Jésus envoie ses disciples sur le lac
 - 4.2 Le Seigneur prie sur la montagne et voit ses disciples se tourmenter à ramer
 - 4.3 Le Seigneur vient vers ses disciples au moment opportun
 - 4.4 Le Seigneur se fait connaître à ses disciples
- 5 Un esprit contrit
 - 5.1 Deux exemples de l'Ancien Testament
 - 5.1.1 Le roi Josias
 - 5.1.2 Esdras
 - 5.2 Trois promesses divines
 - 5.2.1 Dieu regarde ceux qui ont un esprit contrit :
 - 5.2.2 Dieu est près de ceux qui ont un esprit contrit :
 - 5.2.3 Dieu habite avec ceux qui ont un esprit contrit :
 - 5.3 Chaque chose en son temps
- 6 Bénis de toute bénédiction spirituelle
 - 6.1 Quelle est la source de cette bénédiction ?
 - 6.2 Qu'a fait ce Dieu et Père ?
 - 6.3 Qui reçoit cette bénédiction ?
 - 6.4 De quelle nature sont les bénédictions de Dieu ?
 - 6.5 Où se trouvent nos bénédictions spirituelles ?
 - 6.6 Quelle est l'étendue de cette bénédiction divine ?
 - 6.7 Comment cette bénédiction nous est-elle parvenue ?
- 7 Vœux de bénédiction — 2 Jean 1,3
 - 7.1 La grâce
 - 7.2 La miséricorde
 - 7.3 La paix
 - 7.4 ...de la part de Dieu le Père et de la part du Seigneur Jésus Christ

1 Les soins du Berger

ME 2010 p. 161-164

« Comme un berger il paîtra son troupeau ; par son bras il rassemblera les agneaux et les portera dans son sein ; il conduira doucement celles qui allaitent » (És. 40:11).

L'image du berger et de ses brebis est utilisée aussi bien dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament. Ce mot reporte toujours nos pensées vers notre Seigneur et Sauveur. Il a dit : « Moi, je suis le bon berger » (Jean 10:14). Non un bon berger, mais le bon berger. Personne ne peut lui être comparé, il est unique. Il l'est dans son amour de berger et dans ses soins. Dans le passé, il a donné sa vie pour nous, et maintenant, il prend soin de nous et s'occupe de nous chaque jour.

Le verset cité en tête, comme de nombreux passages de l'Ancien Testament qui mentionnent le berger, a une portée directe en ce qui concerne le peuple d'Israël. Mais nous pouvons certainement en faire une application pour nous. Ce qui sera une réalité pour Israël dans le Millénium réjouit notre cœur déjà aujourd'hui.

Quel est pour nous l'enseignement pratique de ce verset ?

1. Le troupeau est son troupeau. Les brebis sont ses brebis. Nous lui appartenons. Il nous a acquis par ses souffrances et sa mort à la croix. Il a payé pour nous un prix immense, celui de sa propre vie. Ne l'oublions jamais. C'est pourquoi nous sommes maintenant « précieux à ses yeux » (És. 43:4). Ce qui nous est précieux, nous le protégeons. Voilà pourquoi notre berger prend soin de nous.

2. Le berger paît son troupeau. C'est ce qui est caractéristique d'un berger. Il s'occupe de donner à ses moutons un pâturage et une nourriture appropriés. Le prophète Ézéchiël parle d'un « bon pâturage » et de « gras pâturages » (34:14). Notre Berger aime à donner. Il donne abondamment. Il donne ce qui est bon pour nous, ce qui est le meilleur. La nourriture spirituelle est absolument nécessaire à notre vie nouvelle. Si, comme brebis, nous manquons de nourriture spirituelle, cela ne vient pas de notre Berger mais de nous-mêmes. Apprenons de Marie, qui s'asseyait aux pieds de Jésus et l'écoutait. Dans son amour pour le Seigneur, elle avait choisi « la bonne part » (Luc 10:42).

3. Un troupeau se compose de bêtes différentes. Notre verset mentionne les agneaux et les brebis qui allaitent. Les agneaux, les jeunes moutons, ont besoin d'une attention particulière de la part du berger. Et les brebis plus âgées, qui nourrissent leurs petits et prennent soin d'eux, ont elles-mêmes besoin d'égards particuliers. C'est une image de ce qui est vrai aussi dans le peuple de Dieu. Les jeunes et les plus âgés font partie de la même famille — même s'ils ont besoin de soins différents. Il en est ainsi dans nos foyers, comme aussi dans notre vie collective d'enfants de Dieu. L'ennemi s'efforce de disperser. Il voudrait désunir jeunes et vieux. Le Berger, par contre, rassemble son peuple autour de lui.

4. Le Berger a des bras puissants, sur lesquels il porte les agneaux. Chez les hommes, un père peut porter un petit enfant sur un trajet plus ou moins long, mais il se fatigue. Ses forces faiblissent. Le bon Berger n'est jamais fatigué. Sa force est toujours là. La place dans ses bras nous parle de sûreté et de protection. Notre Berger nous porte tous les jours, mais particulièrement dans les jours difficiles. La promesse donnée ici concerne plus spécialement les jeunes du troupeau. Mais elle est pour tous. Les brebis plus âgées ont aussi besoin de cette place dans ses bras.

5. Le Berger ne porte pas seulement les agneaux dans ses bras, il les porte dans son sein, c'est-à-dire sur sa poitrine, tout près de son cœur. C'est la place où nous éprouvons son amour et sa proximité. Nous pensons à Jean qui, dans une soirée mémorable, était « dans le sein de Jésus » (Jean 13:23). Ce disciple avait particulièrement conscience de l'amour de son Seigneur. Dans cette proximité avec lui, nous entendons, pour ainsi dire, son cœur battre. Là nous comprenons combien il nous aime. Dans le passage d'Ésaïe 40, cette promesse est particulièrement pour les agneaux. Quand le Seigneur Jésus vivait sur la terre, il a pris les petits enfants dans ses bras. Souvenons-nous toujours que non seulement les croyants expérimentés mais aussi les petits enfants et les jeunes convertis ont cette place dans son sein.

6. Enfin le Berger conduit. Ici il est spécialement question des brebis qu'il conduit doucement, mais d'autres passages nous le montrent conduisant tout son troupeau. Il va devant elles et leur montre le chemin. Quand le Seigneur Jésus était avec ses disciples sur la terre, il allait devant eux, et ils le suivaient. Il doit en être de même aujourd'hui. Le Seigneur Jésus va aussi devant nous. Il nous indique le bon chemin. Il nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces. Il ne nous conduit pas d'une manière rigoureuse mais d'une manière sûre et douce. Lorsque nous le suivons, nous ne nous égarons pas. Quel privilège d'avoir un tel Berger pour prendre soin de nous !

2 Que dirons-nous donc à ces choses ? — Romains 8:31-39

ME 2009 p. 170-175

Par la question « Que dirons-nous donc à ces choses ? » l'apôtre Paul introduit une série d'autres questions auxquelles il donne immédiatement la réponse. Ce sont des versets bien connus, qui ont souvent réjoui nos cœurs, mais que nous allons encore une fois considérer brièvement.

2.1 Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? (v. 31)

La réponse à cette première question est implicitement contenue dans la question qui suit : « Celui même qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous... » (v. 32).

Savoir que Dieu est de notre côté — quelle heureuse certitude !

Les versets précédents ont montré les plans merveilleux qui étaient dans le cœur de Dieu. Il voulait nous accorder des bénédictions infinies en Christ. Avant la fondation du monde, il nous a préconnus et prédestinés ; au temps propre, il nous a appelés et justifiés ; et aujourd'hui déjà — selon ses conseils — nous sommes glorifiés. Il nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils. Cela va bien au-delà du pardon de nos péchés, si grande que soit cette bénédiction. Il veut que nous partagions la gloire de l'Homme glorifié, quoiqu'il demeure vrai qu'il sera toujours le premier-né entre plusieurs frères.

Ayant devant lui cette plénitude de bénédictions, l'apôtre Paul s'exclame : « Que dirons-nous donc à ces choses ? » Lorsque nous contemplons tout ce que Dieu a fait pour nous et ses desseins envers nous en Christ, nous sommes dans l'émerveillement. Dieu est pour nous, il est de notre côté. Il est notre Père qui nous aime. Il nous a fait don du Saint Esprit qui habite en nous et qui nous est en aide dans notre infirmité. Si Dieu est pour nous, que pourrait-il nous arriver de mauvais ?

Et pourtant, nous sommes parfois craintifs et angoissés. Nous vivons dans un monde qui subit les conséquences du péché. Nous-mêmes sommes faibles et trébuchons souvent. C'est pourquoi nous avons besoin de nous souvenir constamment de ce que Dieu a fait pour nous, de voir ce qu'il fait chaque jour et de compter sur lui pour ce qu'il fera encore.

Dieu a donné la preuve qu'il est pour nous. Il n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous. C'est ce qu'il a fait dans son amour. En Malachie 3, l'Éternel dit qu'il épargnera les siens « comme un homme épargne son fils » (v. 17). Un père qui aime son fils cherchera toujours à l'épargner, toutes les fois que cela est possible. Mais notre Dieu n'a pas épargné son Fils, lui qui l'aimait comme jamais un père humain ne pourrait aimer son fils.

Pour Dieu, ne pas épargner son propre Fils signifiait le livrer pour nous tous. Et il l'a livré pour des hommes qui étaient ses ennemis, qui ne voulaient pas de lui, qui ne lui portaient aucun intérêt. Il l'a livré pour nous tous, à la mort et au jugement. À la croix de Golgotha, le jugement entier du Dieu juste et saint, qui ne peut voir le mal, est tombé sur son Fils. Abraham avait pris le couteau pour égorger Isaac, mais il n'a pas eu à s'en servir. Un substitut a été trouvé pour lui et il a été épargné. Mais le Fils de Dieu n'a pas été épargné. « L'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous » (És. 53:6).

Nous voyons ici ce que Dieu a fait. Or il y a aussi le côté des hommes ; ceux qui ont jugé et crucifié le Seigneur Jésus portent l'entière responsabilité de leur crime. D'autres passages du Nouveau Testament nous présentent le côté du Seigneur Jésus. Il s'est donné lui-même pour nous. Mais ici, nous avons la preuve que Dieu est pour nous. Il a livré son propre Fils.

2.2 Comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui ? (v. 32)

Cette deuxième question contient en elle-même sa réponse. C'est une affirmation, une certitude. Dieu nous fera don de toutes choses avec Christ. En lui, toutes les bénédictions nous sont assurées.

Dans les versets qui précèdent, on trouve aussi l'expression « toutes choses » : « Nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu » (v. 28). Il s'agit là des difficultés de notre vie quotidienne, qui peuvent nous charger ou même parfois nous décourager. Elles sont pour notre bénédiction et elles servent à l'accomplissement des plans de Dieu à notre égard.

Mais ici il est dit que Dieu nous fera don de « toutes choses » avec Christ, et cette expression a une autre signification. Il s'agit des dons de Dieu qui sont pour nous un sujet de joie. Ce sont toutes les choses que Dieu nous a assurées en Christ. Paul en a cité quelques-unes dans le paragraphe précédent : nous sommes enfants et fils de Dieu, nous savons ce que signifie la véritable liberté chrétienne, nous serons un jour conformes à l'image du Fils de Dieu. Pour connaître ce que comporte cette bénédiction en Christ et avec Christ, il nous faut lire l'épître aux Éphésiens. Là nous apprenons que nous avons été bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ.

2.3 Qui intentera accusation contre des élus de Dieu ? (v. 33)

Voici une troisième question. Quelqu'un oserait-il tenter accusation contre des élus de Dieu ? (v. 33). Il y a, il est vrai, celui que la Parole nomme « l'accusateur de nos frères » (Apoc. 12:10). Dans le livre de Job, nous apprenons comment Satan a accusé devant Dieu cet homme « parfait et droit, craignant Dieu et se retirant du mal ». Et dans le chapitre 3 du prophète Zacharie, nous voyons Satan se tenant devant l'Ange de l'Éternel pour s'opposer à Joshua, le grand sacrificateur. Satan nous accuse aussi. Si nous regardons à nous-mêmes et à notre marche, nous apercevons beaucoup de choses qu'il peut mettre en avant pour nous accuser devant Dieu. Combien de faux-pas et de péchés ! Mais une chose est sûre — et Satan n'y peut rien changer : le Juge devant lequel il nous accuse est de notre côté et il nous aime. Les attaques de Satan sont vaines. Nous sommes les élus de Dieu et nous lui appartenons. Il nous a fait don de son Fils. Il nous voit maintenant en Christ, et là nous sommes saints et irréprochables devant lui.

« C'est Dieu qui justifie. » C'était sa volonté de nous justifier. Nous sommes devant le Juge, mais nous n'avons plus aucune crainte. En son Fils, il nous a déclarés justes. Nous n'avons pas à être effrayés des attaques de Satan. Il ne peut rien faire pour nous condamner.

« Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus » (v. 1). Cela remplit nos cœurs d'assurance et de paix.

2.4 Qui est celui qui condamne ? (v. 34)

En posant cette quatrième question, Paul en donne immédiatement la merveilleuse réponse : « C'est Christ qui est mort, mais plutôt qui est aussi ressuscité, qui est aussi à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous ».

Personne ne peut plus nous condamner. Dieu est pour nous. Nous sommes ses élus et il nous a justifiés. Mais ce n'est pas tout : Christ aussi est pour nous. Tout ce qu'il a fait, tout ce qui le concerne, tout ce qu'il fait, a une portée immense pour nous. Il est mort, il a été ressuscité, il est maintenant à la droite de Dieu, et il intercède pour nous.

Il y a le côté de Dieu : il l'a livré pour nous, et il y a celui du Seigneur Jésus : il s'est livré lui-même. Sa mort nous donne la certitude que nos péchés ont été expiés. Sa résurrection nous donne l'assurance que Dieu a accepté son œuvre et que nous avons été justifiés. Celui qui a été le Vainqueur à Golgotha est assis maintenant à la droite de Dieu. Et là, il agit encore en notre faveur ; il intercède pour nous qui marchons dans le monde — qui n'est qu'un désert pour le croyant. D'une part, l'Esprit Saint, personne divine qui habite en nous, intercède pour nous depuis la terre, et d'autre part, notre Sauveur est assis à la droite de Dieu et intercède pour nous. Il accomplit ce service en notre faveur jour après jour, jusqu'à ce que nous ayons atteint le but.

2.5 Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ ? (v. 35)

Nous arrivons ici à la cinquième et dernière question : « Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ ? Tribulation, ou détresse, ou persécution, ou famine, ou nudité, ou péril, ou épée ? » (v. 35) Nos cœurs donnent la réponse. Rien ni personne ne peut nous séparer de l'amour du Christ. Personne ne peut avoir quelque succès en nous accusant devant Dieu. Personne ne peut nous condamner. Et les circonstances, même les plus difficiles, ne peuvent nous séparer de l'amour du Christ.

L'amour de Dieu s'est montré en ce qu'il n'a pas épargné son propre Fils, mais nous l'a donné. L'amour de Christ s'est montré en ce qu'il a laissé lui-même sa vie pour nous. Cet amour est plus fort que tout ce qui pourrait s'élever contre nous. Ni tribulation, ni détresse, ni persécution, ni famine, ni nudité, ni péril, ni épée ne peuvent nous séparer de cet amour. C'est ce que peuvent affirmer du fond de leur cœur d'innombrables enfants de Dieu qui ont passé par les plus grandes détresses.

En sommes-nous aussi profondément convaincus ? Si oui, nous pouvons nous écrier comme l'apôtre : « Que dirons-nous donc à ces choses ? »

3 IL fait venir un VENT de TEMPÊTE — Ps.107:23-32

ME 1999 p. 247-253

La vie du croyant n'est pas une promenade tranquille. Dieu ne nous a pas promis une vie sans difficultés ni épreuves.

L'auteur du Psaume 107 évoque cela. En parlant de « ceux qui descendent sur la mer,... qui font leur travail sur les grandes eaux », il montre ce que Dieu juge bon de leur envoyer parfois : « Il a commandé, et a fait venir un vent de tempête, qui souleva ses flots » (v. 25). Pour nous aussi, cela peut arriver. Un vent de tempête souffle contre nous, de sorte que nous avons bien de la peine à avancer. Les circonstances de la vie, comme des vagues menaçantes, semblent vouloir nous engloutir. Dieu permet de telles choses dans nos vies. Mais non seulement cela. Parfois, il agit directement pour nous faire passer par de telles situations. Cela peut toucher tous les domaines de notre existence — notre vie personnelle, familiale, professionnelle, comme aussi notre vie d'assemblée.

Pourquoi Dieu nous envoie-t-il de telles tempêtes ? Au moyen de deux exemples, nous allons voir deux motifs très différents qui peuvent amener Dieu à commander un vent de tempête et de grandes vagues.

3.1 Premier motif : Un mauvais comportement

Souvenons-nous de l'histoire du prophète Jonas. Au début du livre, Dieu lui donne une mission claire et directe. Il doit aller à Ninive et adresser à ses habitants un message de la part de Dieu. Cependant Jonas ne veut pas exécuter la mission reçue. Il a une tout autre pensée, et il se lève pour fuir la face de l'Éternel. Nous connaissons le récit. Il « descend » trois fois, et finalement nous le trouvons couché au fond d'un navire, dormant tranquillement.

Mais Dieu n'a pas perdu de vue son serviteur. Jonas doit apprendre qu'il est impossible de sortir du champ de vision de celui qui l'a envoyé. En outre, Dieu veut ramener Jonas pour qu'il accomplisse tout de même sa mission envers Ninive. C'est pour cela qu'il agit. « Et l'Éternel envoya un grand vent sur la mer ; et il y eut une grande tempête sur la mer, de sorte que le navire semblait vouloir se briser » (Jonas 1:4).

La tempête était donc une conséquence de la désobéissance de Jonas. Dieu la « commande » pour ramener son serviteur de son chemin d'égarement. C'était un « grand » vent et une « grande » tempête. Dieu voulait montrer clairement à Jonas qu'il se trouvait sur un mauvais chemin et qu'il était indispensable qu'il fasse demi-tour et revienne.

Ne ressemblons-nous pas souvent à cet homme de Dieu des temps anciens ? Peut-être ne recevons-nous pas des missions aussi en vue que celle de Jonas. Peut-être n'essayons-nous pas non plus de fuir aussi directement notre Seigneur, mais le principe est le même. Dieu doit intervenir dans notre vie, il doit faire venir un vent de tempête, parce que nous ne nous comportons pas comme nous le devrions, parce que nous nous engageons dans des chemins qui sont contraires à ses pensées. Dieu nous laisse parfois avancer un moment, mais ensuite il nous arrête. Et c'est toujours avec sagesse qu'il le fait.

C'est dans tous les domaines de notre vie, personnelle ou collective, que nous sommes exposés à nous engager dans de mauvais chemins. Ils vont souvent de pair avec la désobéissance. Consciemment ou non, nous nous rebellons contre la volonté ou les pensées de Dieu. Le temps dans lequel nous vivons ressemble à celui des Juges, où « chacun faisait ce qui était bon à ses yeux » (21:25). Le monde actuel agit ouvertement selon ce principe et le danger est grand que nous nous laissions contaminer par lui.

Beaucoup de principes de la parole de Dieu qui étaient encore officiellement reconnus dans le monde il y a quelques années, sont aujourd'hui considérés comme étant sans valeur. Il en est ainsi, par exemple, en ce qui concerne le mariage et la famille. Quand nous laissons entrer les principes de ce monde dans notre vie, dans nos familles et même dans le rassemblement local, il ne faut pas nous étonner qu'il nous envoie un vent de tempête, que des exercices et des épreuves surgissent. C'est un moyen qu'il utilise pour nous ramener à lui.

Mais comment Jonas réagit-il à la discipline de Dieu ? Tout d'abord, il ne remarque absolument pas sa main. Il s'est livré au repos et est tombé dans un profond sommeil. C'est seulement quand il est réveillé par le maître des rameurs qu'il reconnaît que la main de Dieu est là. Nous voyons là notre image. Combien de peine avons-nous souvent — et que de temps perdu parfois ! — jusqu'à ce que nous prenions conscience que le Seigneur est en train d'intervenir dans notre vie, pour nous amener à réfléchir et nous faire revenir en arrière !

3.2 *Deuxième motif : L'épreuve de la foi*

Le deuxième exemple met en évidence quelque chose de tout différent. Nous pensons à l'épisode rapporté dans les Évangiles, où les disciples traversent la tempête sur le lac de Génésareth. Ce récit nous est bien connu. Les disciples sont là où le Seigneur les veut. Il leur a donné l'ordre de se rendre seuls sur la rive opposée. Ils auraient sans doute volontiers pris le Seigneur avec eux, mais ils ont obéi et ont fait exactement ce qui leur a été ordonné. Et pourtant, pendant cette nuit, une grande tempête se lève sur le lac. Quelques-uns des disciples étaient des marins expérimentés, qui n'étaient certainement pas vite effrayés. Mais cette nuit-là, ils ont vraiment peur. Nous nous demandons : Comment est-il possible que le Seigneur nous mette dans les difficultés bien que nous nous trouvions dans le chemin qu'il nous a montré ? Nous voyons qu'un comportement juste n'est pas une garantie que tout aille sans difficultés et qu'aucune tempête ne se lève. C'est quand Abraham se trouvait au sommet de la vie de la foi que Dieu lui a demandé de lui offrir en sacrifice son fils unique et bien-aimé. Dieu envoie parfois des détresses pour éprouver notre foi. Il en a été ainsi d'Abraham et il en a été ainsi des disciples.

L'apôtre Pierre, qui lui-même a vécu cet épisode sur le lac de Génésareth, parle de cette sorte d'épreuves. Il écrit : « En quoi vous vous réjouissez, tout en étant affligés maintenant pour un peu de temps par diverses tentations, si cela est nécessaire, afin que l'épreuve de votre foi, bien plus précieuse que celle de l'or qui périt et qui toutefois est éprouvée par le feu, soit trouvée tourner à louange, et à gloire, et à honneur, dans la révélation de Jésus Christ » (1 Pierre 1:6, 7). Dieu éprouve notre foi, et il ne le fait pas sans raison. Son but est que notre Seigneur soit glorifié par cette épreuve. Si nous en sommes conscients, nous pouvons comprendre un peu ce verset difficile de l'épître de Jacques : « Estimez-le comme une parfaite joie, mes frères, quand vous serez en butte à diverses tentations » (1:2). Les tentations sont ici les épreuves que Dieu dispense. Il envoie un vent de tempête dans notre vie, afin qu'il en résulte quelque chose pour lui-même. Combien Dieu a été glorifié par le comportement d'Abraham ! En même temps, ce dernier a reflété dans son acte quelque chose de ce que Dieu lui-même a fait quand il a livré son Fils unique à la mort de la croix.

Le Seigneur avait-il perdu de vue les disciples lorsqu'ils luttèrent contre le vent et les vagues ? Certainement pas. Eux ne le voyaient pas, mais lui les voyait. Et même, quand il intervient au moment approprié, ils ne le reconnaissent pas. Combien de fois il nous arrive de ne plus voir notre Seigneur, et de ne pas le reconnaître au milieu des éléments déchaînés ! Mais cela ne change rien au fait que le Seigneur, lui, nous voit toujours et qu'il interviendra au moment qu'il sait opportun.

3.3 *La recherche des motifs*

Dans différentes circonstances de notre vie, nous nous demandons pourquoi Dieu nous envoie telle épreuve et pourquoi tout ne se passe pas sans difficultés. Pourquoi une maladie, pourquoi des problèmes au travail, pourquoi des soucis dans l'assemblée ? Les motifs peuvent être très différents, comme nous venons de le voir. Nous nous trouvons peut-être dans un mauvais chemin, et alors c'est le moment de nous arrêter et de laisser Dieu nous corriger et nous ramener. En ce qui nous concerne personnellement, nous devrions nous examiner de manière très critique à la lumière de la parole de Dieu et dans la prière, pour voir s'il y a peut-être en nous « une voie de chagrin », si nous nous sommes égarés à droite ou à gauche du bon chemin.

Malheureusement, c'est le propre de la nature humaine de juger les autres d'un œil plus critique que soi-même. Un avertissement à ce sujet est peut-être opportun. Si Dieu envoie une épreuve à un frère ou une sœur, nous devrions être extrêmement réservés et ne pas conclure hâtivement que Dieu agit à cause d'une faute ou d'un mauvais chemin. Au contraire, il nous convient de supposer plutôt qu'il s'agit d'une épreuve de foi. Il ne nous appartient pas de juger les autres à cet égard. Nous devons nous juger nous-mêmes, ainsi que nos motifs, mais pas nos frères et sœurs et leurs motifs. Il peut y avoir des cas qui semblent très clairs, mais même là, une très grande prudence est de rigueur.

3.4 *Il transforme la tempête en calme*

« Dieu est fidèle, qui ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de ce que vous pouvez supporter, mais avec la tentation il fera aussi l'issue, afin que vous puissiez la supporter » (1 Cor. 10:13). Quand Dieu envoie une tempête, il sait aussi avec quelle force le vent doit souffler et à quelle hauteur les vagues doivent s'élever. Tout est en sa main, aussi bien l'intensité de l'épreuve que sa durée. Il envoie une tempête, mais il a soin d'envoyer aussi le calme après la tempête. L'auteur du Psaume 107, sous la direction de l'Esprit, exprime cela ainsi : « Il les a fait sortir de leurs angoisses ; il arrête la tempête, la changeant en calme, et les flots se taisent ; et ils se réjouissent de ce que les eaux sont apaisées, et il les conduit au port qu'ils désiraient » (v. 28-30). Heureuse expérience ! Au moment qu'il juge bon, Dieu amène l'issue.

« Il les conduit au port qu'ils désiraient. » Une chose est certaine : nous avons un pilote qui nous conduit sûrement jusqu'à ce que nous arrivions au port désiré. Au but, il n'y aura plus de tempêtes, plus de vents contraires pour nous souffleter. Nous pouvons nous réjouir de ce moment, et prendre courage au milieu des angoisses et des difficultés de cette terre. Regardons à notre Seigneur. Lui ne nous quitte jamais des yeux.

4 *Orages de la vie — Marc 6:45-53*

ME 2009 p. 6-10

Ce n'est ni sur la signification prophétique de ce passage ni sur le contenu de chaque verset que nous voulons nous arrêter aujourd'hui. Nous désirons seulement mettre en évidence quatre points qui peuvent nous encourager dans les orages de la vie.

4.1 *Jésus envoie ses disciples sur le lac*

C'est le Seigneur lui-même qui a envoyé ses disciples sur le lac. Il les a même contraints à monter dans la barque. Il peut nous arriver de rencontrer des difficultés dont nous sommes nous-mêmes responsables, parce que nous nous sommes engagés dans un mauvais chemin. Il nous faut alors moissonner ce que nous avons semé. Mais ici nous voyons que nous pouvons aussi nous trouver dans des situations difficiles — où notre foi est éprouvée à l'extrême — dans un chemin où le Seigneur nous a expressément envoyés. Mais quoi qu'il en soit, nous pourrions constater que le Seigneur contrôle constamment toute chose. Ce qui nous arrive n'est pas le produit du hasard. Il a ses plans et les réalise par les moyens qu'il juge bon.

Après plusieurs années d'immenses épreuves, jetant un regard en arrière, Joseph pouvait dire à ses frères : « Et maintenant, ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, mais c'est Dieu » (Gen. 45:8). Quelle vision des choses et quelle leçon pour nous ! Dans notre vie, rien n'arrive que le Seigneur n'ait pas commandé et qui ne soit pas pour notre bien (cf. Lam. 3:37).

4.2 *Le Seigneur prie sur la montagne et voit ses disciples se tourmenter à ramer*

Le Seigneur Jésus nous suit des yeux dans la détresse et nous accompagne par la prière. La situation des disciples ne le laissait pas indifférent. Même s'il était éloigné d'eux pour un moment, rien de ce qui les concernait ne lui échappait. Il était monté sur la montagne pour prier. De là il voyait ses disciples et leurs circonstances adverses.

Aujourd'hui le Seigneur Jésus est dans le ciel. Il est là comme notre miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur auprès de Dieu. Il est plein de compassion pour nous. Il s'occupe de nous. Rien ne lui échappe. Son regard est dirigé vers nous. C'est ce qu'exprime le psalmiste : « Les yeux de l'Éternel regardent vers les justes, et ses oreilles sont ouvertes à leur cri » (Ps. 34:15).

Depuis le ciel, le Seigneur voit

- chaque difficulté que nous rencontrons,
- chaque larme que nous versons,
- chaque sentiment de notre cœur, même s'il est inconnu de ceux qui nous entourent,
- chaque moment de solitude que nous oppresse,
- chaque injustice dont nous pourrions être victimes,
- chaque question à laquelle nous ne trouvons pas de réponse ici-bas.

Devant lui toutes choses sont nues et découvertes ; nous sommes entièrement transparents. Depuis le ciel, il ne nous perd jamais des yeux. Il connaît nos sentiments dans chaque situation.

4.3 Le Seigneur vient vers ses disciples au moment opportun

Jésus ne se contente pas de nous regarder et de compatir avec nous, mais il vient auprès de nous dans nos difficultés. Il ne s'est pas simplement présenté à ses disciples dans la barque, mais il a marché sur les vagues — ces vagues qui parlent des circonstances difficiles qu'il nous arrive de rencontrer. C'est justement là que nous pouvons faire l'expérience de sa présence et de son secours.

Lorsque les trois amis de Daniel étaient dans la fournaise, le Seigneur est venu auprès d'eux dans le feu ardent (Dan. 3:25). Lorsque Paul était seul dans sa prison, le Seigneur s'est tenu près de lui (2 Tim. 4:17). C'est ce dont nous pouvons aussi faire l'expérience.

En Ésaïe nous lisons : « Dans toutes leurs détresses, il a été en détresse, et l'Ange de sa face les a sauvés ; dans son amour et sa miséricorde il les a rachetés, et il s'est chargé d'eux, et il les a portés tous les jours d'autrefois » (63:9).

Et dans un autre passage du même prophète, nous trouvons : « Mais maintenant, ainsi dit l'Éternel, qui t'a créé, ô Jacob, et qui t'a formé, ô Israël : Ne crains point, car je t'ai racheté ; je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi. Quand tu passeras par les eaux, je serai avec toi, et par les rivières, elles ne te submergeront pas ; quand tu marcheras dans le feu, tu ne seras pas brûlé, et la flamme ne te consumera pas. Car moi, je suis l'Éternel, ton Dieu, le Saint d'Israël, ton sauveur..., tu es devenu précieux à mes yeux... et moi, je t'ai aimé... Ne crains pas, car je suis avec toi » (43:1-5).

Quel appui pour nous que cette présence de notre Dieu dans les circonstances difficiles !

4.4 Le Seigneur se fait connaître à ses disciples

Les disciples n'ont pas tout de suite reconnu leur Maître. Cela nous arrive souvent aussi. En le voyant marcher sur la mer, ils ont cru que c'était un fantôme et ont crié de peur. Mais aussitôt il leur a parlé. Il leur a adressé des paroles de consolation, des paroles qui encouragent, des paroles par lesquelles tout est transformé. Ce qu'il a dit alors à ses disciples est pour nous aussi.

« Ayez bon courage. » Nous n'avons pas à rester résignés, fatigués et sans courage. Le Seigneur nous parle afin de nous encourager. Écoutons-le. Il veut nous donner la force de supporter l'épreuve que lui-même a envoyée.

« N'ayez point de peur. » Les circonstances de la vie sont souvent de nature à nous faire peur et à nous rendre soucieux quant à l'avenir. Que va-t-il advenir ? Mais à quoi sert-il d'avoir peur de ce qui pourrait survenir ?

L'apôtre Pierre nous exhorte : « Rejetant sur lui tout votre souci, car il a soin de vous » (1 Pierre 5:7).

« C'est moi ». Il est l'éternel JE SUIS, l'Immuable, le Rocher des siècles. Dans le dernier livre de l'Ancien Testament, nous lisons : « Car moi, l'Éternel, je ne change pas » (Mal. 3:6). Dans un monde où tout est en bouleversement continu, nous pouvons nous abandonner entièrement au Seigneur. Rien ne peut l'ébranler.

Au moment où le Seigneur est monté dans la barque, les disciples ont pu voir le vent et les vagues s'apaiser. En ce qui nous concerne, il n'en est pas toujours ainsi. Mais une chose est certaine : si le Seigneur est à bord, le bateau ne peut jamais couler. Et le moment vient où nous arriverons sains et saufs au port.

« Alors ils ont crié à l'Éternel dans leur détresse, et il les a fait sortir de leurs angoisses ; il arrête la tempête, la changeant en calme, et les flots se taisent, et ils se réjouissent de ce que les eaux sont apaisées, et il les conduit au port qu'ils désiraient. Qu'ils célèbrent l'Éternel pour sa bonté, et pour ses merveilles envers les fils des hommes » (Ps. 107:28-31).

5 Un esprit contrit

ME 2007 p. 214-218

La parole de Dieu s'exprime de façon particulièrement encourageante au sujet de ceux qui ont un cœur ou un esprit contrit, brisé ou abattu.

5.1 Deux exemples de l'Ancien Testament

5.1.1 Le roi Josias

Le roi Josias vivait dans des temps très difficiles. Le livre de la loi de l'Éternel était perdu, tombé dans l'oubli et pratiquement inconnu du peuple de Dieu. Cependant, lors des travaux de réparation du temple, on retrouva ce livre et on le présenta au jeune roi. Quelle fut sa réaction ? « Et il arriva, quand le roi entendit les paroles de la loi, qu'il déchira ses vêtements » (2 Chr. 34:19). Nous trouvons l'appréciation divine de ce comportement dans les paroles transmises par la prophétesse Hulda, vers laquelle Josias avait envoyé des messagers : « Parce que ton cœur a été sensible, et que tu t'es humilié devant Dieu quand tu as entendu ses paroles contre ce lieu et contre ses habitants... et que tu as déchiré tes vêtements, et que tu as pleuré devant moi, moi aussi j'ai entendu, dit l'Éternel » (v. 27). C'est toujours ce qui caractérise l'esprit contrit : un cœur touché par la parole de Dieu, une humiliation sincère devant lui et une réelle affliction de s'être écarté.

5.1.2 Esdras

Esdras, le scribe, vivait aussi dans des temps difficiles. Un résidu du peuple d'Israël dispersé était bien revenu de Babylone à Jérusalem, mais ces Juifs se trouvaient dans un mauvais état : beaucoup d'entre eux s'étaient liés avec les peuples voisins, contrairement à la volonté de Dieu clairement exprimée dans sa Parole. Pour Esdras, nouvellement revenu à Jérusalem, cette découverte a été un sujet de profonde tristesse. Il s'exprime ainsi : « Et quand j'entendis cela, je déchirai mon manteau et ma robe, et j'arrachai les cheveux de ma tête et ma barbe, et je m'assis désolé ; et vers moi s'assemblèrent tous ceux qui tremblaient aux paroles du Dieu d'Israël, à cause du péché de ceux qui avaient été transportés ; et je restai assis, désolé, jusqu'à l'offrande du soir. Et lors de l'offrande du soir, je me levai de mon humiliation, et, mon manteau et ma robe déchirés, je m'agenouillai, et j'étendis mes mains vers l'Éternel, mon Dieu » (Esdras 9:3-5). Nous trouvons ici les mêmes caractères que chez Josias : il craint la parole de Dieu, il mène deuil sur les fautes commises et il supplie l'Éternel.

Ce qui rend ces deux cas très remarquables, c'est qu'il n'y avait pas de culpabilité personnelle particulière chez ces hommes. Ce n'était pas eux-mêmes, mais le peuple auquel ils appartenaient qui s'était rendu coupable. En ce qui nous concerne, il s'agit d'abord de confesser et de déplorer les fautes que nous pouvons avoir commises — que Dieu nous donne de savoir les discerner, nous avons parfois bien de la peine à le faire ! — et ensuite nous avons à courber la tête au sujet des péchés du peuple de Dieu, ce peuple auquel nous appartenons. Ne passons pas légèrement sur ce qui doit être confessé et dont nous avons à nous humilier, que ce soit dans notre vie personnelle, dans notre vie de famille, dans l'assemblée locale, ou dans l'assemblée entière. Que de sujets d'humiliation pour ceux dont la conscience est exercée et dont le cœur est « sensible » à tout ce qui, chez les chrétiens, jette du déshonneur sur Christ devant le monde !

5.2 Trois promesses divines

Lorsque Dieu trouve en nous un tel état de cœur, il n'y est pas insensible. Dans l'Ancien Testament, nous avons trois promesses adressées à ceux qui sont affligés et humiliés. Elles ont toute leur valeur pour nous et nous encouragent :

5.2.1 Dieu regarde ceux qui ont un esprit contrit :

« C'est à celui-ci que je regarderai : à l'affligé, et à celui qui a l'esprit contrit et qui tremble à ma parole » (És. 66:2). « Les yeux de l'Éternel parcourent toute la terre » (2 Chron. 16:9), non seulement pour se montrer fort envers nous, mais pour nous consoler. Dieu voit et prend connaissance de tout. Il se peut que personne ne s'aperçoive de rien lorsque nous sommes tristes. Mais lorsque nous nous adressons à Dieu, lui nous accorde toujours son attention. Il voit quelle est notre attitude vis-à-vis de sa Parole. Il voit si nous prenons à cœur ses pensées et sa volonté, ou si nous passons dessus avec légèreté. Il voit si l'état de son peuple préoccupe nos cœurs ou si nous nous contentons de vivre notre propre vie chrétienne sans regarder autour de nous.

5.2.2 Dieu est près de ceux qui ont un esprit contrit :

« L'Éternel est près de ceux qui ont le cœur brisé, et il sauve ceux qui ont l'esprit abattu » (Ps. 34:18). Les enfants de Dieu qui ont un esprit abattu et un cœur brisé se sentent souvent seuls et incompris. Si nous en sommes là, souvenons-nous de la promesse de notre Dieu. Non seulement il nous voit, mais il se tient près de nous. Il entre dans nos circonstances. Il est au ciel, au-dessus de tout ce qui se passe sur la terre, et rien ne peut ébranler son trône. Mais il se tient aussi près de nous personnellement, lorsque nous sommes dans la détresse ou que nous nous sentons isolés. Et ce n'est pas tout. Le psalmiste ajoute : « il sauve ». La situation peut nous paraître désespérée. Pour Dieu elle ne l'est jamais. Notre Seigneur fera l'issue convenable pour nous délivrer.

5.2.3 Dieu habite avec ceux qui ont un esprit contrit :

« Car ainsi dit celui qui est haut élevé et exalté, qui habite l'éternité, et duquel le nom est le Saint : J'habite le lieu haut élevé et saint, et avec celui qui est abattu et d'un esprit contrit, pour revivifier l'esprit de ceux qui sont contrits, et pour revivifier le cœur de ceux qui sont abattus » (És. 57:15). C'est encore davantage que de les regarder et d'être près d'eux. Il veut habiter avec nous lorsque nous sommes dans l'humiliation et dans l'affliction. Il demeure toujours vrai qu'il habite « le lieu haut élevé et saint » et qu'il « habite l'éternité ». Mais en même temps, il habite avec ceux qui ont un esprit contrit et abattu. Quelle merveille de la grandeur, de la puissance et de la grâce de notre Dieu ! Non seulement il nous voit dans notre détresse, non seulement il veut se tenir près de nous, mais il veut entrer dans notre affliction. Notre détresse et notre tristesse sont les siennes. Et il le fait afin de « revivifier » nos cœurs. Il ne veut pas que nous soyons découragés et abattus, mais que nous poursuivions notre chemin avec la force et la joie qu'il nous donne.

5.3 Chaque chose en son temps

Les exemples de Josias et d'Esdras nous montrent qu'après le temps du deuil, de l'humiliation et de la prière vient le temps où il faut agir. Nous n'avons pas à cultiver un état d'abattement. Nos cœurs doivent garder cette disposition d'un esprit contrit, mais ce n'est pas un prétexte pour rester inactifs. Dans les temps difficiles aussi, il y a beaucoup de travail à faire au sein du peuple de Dieu et nous avons le privilège de pouvoir contribuer à l'œuvre du Seigneur avec son aide. Josias renouvela les relations du peuple avec son Dieu et fit faire une lecture publique de sa Parole (2 Chron. 34:30, 31). Quant à Esdras, un messenger de Dieu lui dit : « Lève-toi, car la chose repose sur toi... Sois fort et agis » (Esd. 10:4).

Nous ne pouvons pas empêcher le déclin que nous constatons parmi le peuple de Dieu, mais nous avons pour mission d'accomplir ce qui est placé devant nous, « abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur » (1 Cor. 15:58).

Bientôt, nous serons auprès de lui. Alors il ne sera plus question ni d'esprits brisés ni de cœurs contrits. Nous jouirons d'un bonheur éternel et d'une joie permanente.

6 Bénis de toute bénédiction spirituelle

ME 2006 p. 335-339

« Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ » (Éph. 1:3).

Quand nous relisons cette expression de louange de l'apôtre Paul, dont la profondeur est si grande, nous sommes toujours émerveillés par tout ce qu'elle nous révèle du cœur de notre Dieu et Père.

Au moyen de sept questions, nous désirons approfondir quelque peu le contenu de ce verset.

6.1 Quelle est la source de cette bénédiction ?

C'est « le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ ». Le dessein de bénir en Christ des êtres tels que nous étions dans le cœur de ce Dieu merveilleux. Lui seul pouvait concevoir de telles pensées à notre égard. Plus loin dans cette épître, Paul prie pour que Dieu, qu'il appelle « le Père de gloire », nous donne « l'esprit de sagesse et de révélation dans sa connaissance » (Éph. 1:17). Le Dieu éternel que nous pouvons maintenant appeler notre Père est l'origine de toute gloire et de desseins merveilleux. C'est de lui que viennent toutes les bénédictions que nous possédons. Jacques écrit : « Tout ce qui nous est donné de bon et tout don parfait descend d'en haut, du Père des lumières, en qui il n'y a pas de variation ou d'ombre de changement » (Jacq. 1:17).

6.2 Qu'a fait ce Dieu et Père ?

Il nous a bénis. C'était le désir de son cœur de combler des hommes de ses dons célestes. Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ a ouvert son cœur afin de faire participer des hommes à la bénédiction que lui seul peut donner. Cette bénédiction est totalement imméritée. Nous n'y avons aucun droit. C'est seulement par Christ, l'Homme parfait, que nous y avons part. Le psalmiste dit prophétiquement de lui : « Sa gloire est grande dans ta délivrance ; tu l'as revêtu de majesté et de magnificence. Car tu l'as mis

pour bénédictions à toujours ; tu l'as rempli de joie par ta face » (Ps. 21:5, 6). Pour avoir part à ces bénédictions, nous avons été « rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière » (Col. 1:12). Quel puissant motif d'action de grâces !

6.3 Qui reçoit cette bénédiction ?

La réponse à cette question est propre à toucher nos cœurs. C'est nous que Dieu « a bénis de toute bénédiction spirituelle ». Ce sont des hommes qui vivaient autrefois loin de Dieu. Comme nous l'apprend cette épître, nous étions par nature « morts dans nos fautes et dans nos péchés » ; nous étions dans les ténèbres, étant nous-mêmes « ténèbres », ennemis de Dieu. Nous ne voulions rien savoir de lui.

Cependant, il a eu pitié de nous. Il ne nous a pas seulement offert le pardon des péchés et le salut éternel ; il ne nous a pas seulement amenés à sa lumière et rendus participants d'une vie nouvelle — ce qui serait déjà une immense faveur — mais il a fait beaucoup plus : il a voulu nous bénir de toute bénédiction spirituelle. Il nous a attirés près de son cœur. Et ainsi, en Christ, nous pouvons dès à présent jouir des trésors du ciel. C'est la bénédiction particulière de ceux qui appartiennent à la période de la grâce.

6.4 De quelle nature sont les bénédictions de Dieu ?

Il existe différentes sortes de bénédictions divines. Ici il s'agit de bénédictions spirituelles. Elles sont en contraste avec les bénédictions matérielles, qui sont palpables et liées à la terre. Dieu en avait promis de telles à Israël, son peuple terrestre — des enfants, des richesses, du bétail, des terres. Il peut arriver que Dieu nous donne aussi, à nous chrétiens, certaines de ces bénédictions, et nous devons savoir les apprécier.

Mais les bénédictions particulières des chrétiens sont de nature spirituelle. Elles sont entièrement indépendantes de notre prospérité terrestre. Dieu nous les donne pour notre joie. Plusieurs de ces « bénédictions spirituelles » sont mentionnées dans l'épître aux Éphésiens. Cela comporte tout ce qui est lié à Christ. En lui, par exemple, nous avons été élus avant la fondation du monde pour être adoptés. En lui, nous avons été prédestinés à être des fils. En Christ, nous avons reçu un héritage dont nous prendrons possession un jour avec lui. Ce ne sont là que quelques exemples. Ils nous montrent qu'un immense domaine s'offre au regard de la foi. Il vaut vraiment la peine de s'intéresser à ces bénédictions et d'apprendre, non seulement à les connaître, mais à les apprécier journalièrement.

6.5 Où se trouvent nos bénédictions spirituelles ?

Elles se trouvent dans les lieux célestes. Nous en jouirons parfaitement lorsque nous serons dans la maison du Père. Mais dès aujourd'hui, bien que nous soyons encore sur la terre quant à nos corps, nous pouvons trouver notre joie dans ces bénédictions et en jouir, car en Christ nous sommes déjà assis dans les lieux célestes.

Ainsi, les bénédictions spirituelles appartiennent au ciel, et cependant des hommes vivant encore sur la terre — les rachetés du temps de la grâce — peuvent déjà en jouir. Les bénédictions célestes sont en contraste avec les terrestres. Les bénédictions chrétiennes sont donc non seulement d'ordre spirituel, mais elles ont un caractère céleste. Elles étaient inconnues des croyants de l'Ancien Testament. Ils avaient bien certaines bénédictions spirituelles, mais ils ignoraient tout des « bénédictions spirituelles dans les lieux célestes ». Quelle immense faveur nous est faite !

6.6 Quelle est l'étendue de cette bénédiction divine ?

Nous sommes « bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ ». Il n'y a pas une seule bénédiction spirituelle que Dieu ne nous ait pas donnée. En Christ, il nous a ouvert tous les trésors de son cœur et n'a rien retenu de ce qu'il pouvait nous accorder. Cela aurait déjà été magnifique qu'il nous donne une partie des richesses qui sont dans son cœur. Mais il a voulu nous faire participer à tout ce qu'il a donné à Christ comme homme. Il s'agit de richesses insondables, de bénédictions que nous ne pouvons pas épuiser. Et pourtant, ce trésor est pour nous. Que nous sommes devenus riches ! Le bonheur de les posséder se voit-il sur nos visages ?

6.7 Comment cette bénédiction nous est-elle parvenue ?

Il n'y avait qu'un seul moyen par lequel Dieu pouvait nous bénir ainsi. C'était de le faire « dans le Christ Jésus », l'homme de ses conseils. Le regard de Dieu repose continuellement sur lui avec une entière satisfaction. Et tout ce que nous possédons — que nous n'avons ni mérité, ni acquis de droit — nous l'avons en Christ. Dieu nous voit en lui, c'est pourquoi il peut aussi nous bénir en lui. Le Seigneur Jésus est mort pour nous sur la croix. Ses souffrances et sa mort étaient nécessaires pour nous sauver, mais aussi pour que nous puissions être bénis en lui. En dehors de Christ, nous n'avons pas de bénédictions spirituelles. Il est le centre de tout. En face de telles merveilles, ne passons pas indifférents.

Chaque fois que nous sommes placés devant le fait que Dieu avait de telles pensées dans son cœur, et que c'est à nous qu'il a voulu faire de tels dons, nous nous écrions avec l'apôtre Paul : « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ ! »

7 Vœux de bénédiction — 2 Jean 1,3

ME 2007 p. 3-7

Il est dans les coutumes d'échanger des bons vœux à l'occasion de la nouvelle année. On dit : « Bonne année ! » « Tout de bon ! » « Beaucoup de succès ! » etc. Fréquemment, ces vœux ne sont qu'une forme.

Lorsque les enfants de Dieu se souhaitent réciproquement quelque chose, ce devrait être avant tout la bénédiction de notre Père céleste. Le Nouveau Testament connaît aussi toute une série de tels vœux, même s'ils n'ont pas de rapport précis avec la nouvelle année. Presque chaque épître commence avec un vœu de bénédiction de l'écrivain à l'intention des destinataires. Arrêtons-nous sur les premiers mots de la deuxième épître de Jean et laissons-les parler à notre cœur :

« L'ancien à la dame élue et à ses enfants... La grâce, la miséricorde, la paix, seront avec vous de la part de Dieu le Père et de la part du Seigneur Jésus Christ le Fils du Père, dans la vérité et dans l'amour » (2 Jean v. 1, 3).

Jean mentionne (comme d'ailleurs aussi Paul dans les épîtres à Timothée) la grâce, la miséricorde et la paix, mais il ajoute les mots significatifs : « de la part de Dieu le Père et de la part du Seigneur Jésus Christ le Fils du Père, dans la vérité et dans l'amour ». Nous ne trouvons cette adjonction dans aucune autre épître. De plus, il nous faut remarquer que cette salutation n'est pas à proprement parler un vœu, mais plutôt une constatation. Jean était certain que la grâce, la miséricorde et la paix seraient avec la « dame élue » à laquelle il écrivait, et à ses enfants. Assurément il leur souhaitait aussi toutes ces choses, mais il avait la certitude que Dieu les leur donnerait.

7.1 La grâce

Dans tous les vœux de bénédiction des épîtres, la grâce, lorsqu'elle est mentionnée, se trouve à la première place. Nous le comprenons bien. La grâce vient directement du cœur de notre Dieu. Dieu donne, et il donne ce qui n'est pas mérité et sans

conditions. Il vient au-devant de nous parce qu'il est « le Dieu de toute grâce » (1 Pierre 5:10). Si nous regardons en arrière, nous pensons à sa grâce qui nous a sauvés lorsque nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés (Éph. 2:1, 5, 8). Si nous regardons au présent, nous nous réjouissons de sa grâce qui nous porte dans nos circonstances quotidiennes — une grâce qui nous suffit (cf. 2 Cor. 12:9) et qui nous donne de l'assurance quant à la nouvelle année. Et si nous regardons en avant, nous nous confions à la grâce qui nous amènera au but (cf. 1 Pierre 1:13). L'année qui s'ouvre devant nous sera-t-elle celle dans laquelle le Seigneur vient ? Attendons-le chaque jour !

Lorsque Jean assure la dame élue de « la grâce », il pense certainement avant tout à la grâce de Dieu qui nous porte chaque jour. Nous pouvons entrer dans la nouvelle année étant pleinement conscients que notre Père dans le ciel non seulement connaît nos besoins mais aussi qu'il y répondra. Les circonstances de chacun de nous peuvent être très différentes, mais nous avons tous besoin de la grâce divine, de la grâce de notre Dieu et Père et de la grâce de notre Seigneur Jésus Christ. Elle est un fondement solide.

Dieu est appelé « le Dieu de toute grâce » ; cela veut dire qu'il est illimité en cela. Il est aussi « le Dieu de toute consolation ». En dehors de lui, ces choses sont inexistantes.

7.2 La miséricorde

La grâce et la miséricorde sont étroitement liées l'une à l'autre et sont souvent mentionnées ensemble. La miséricorde de Dieu est aussi en rapport avec notre passé, notre présent et notre avenir. C'est la miséricorde de Dieu qui nous a sauvés (cf. Éph. 2:4). Chaque jour nous recevons sa miséricorde et son secours lorsque nous venons au trône de la grâce (cf. Hébr. 4:16). Et nous pouvons attendre la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ, quand il viendra pour nous amener dans la pleine jouissance de la vie éternelle (cf. Jude 21).

Toutefois il y a une différence entre la miséricorde et la grâce. La miséricorde suppose un état misérable et nécessitant chez celui envers qui elle s'exerce.

La miséricorde de notre Dieu est inépuisable. Paul nous dit que Dieu « est riche en miséricorde », et lie ce fait à « son grand amour » (Éph. 2:4). Dieu a montré la richesse de sa miséricorde en ce qu'il nous a vivifiés avec Christ, mais il le fait aussi en nous renouvelant sa miséricorde chaque jour. Nous pouvons compter sur elle. Chacun de nous en a un réel besoin. Nous pouvons nous appuyer sur elle et aller notre chemin dans le sentiment profond que le Seigneur donnera ce qui nous est nécessaire dans toutes les circonstances difficiles que nous pouvons rencontrer.

7.3 La paix

La paix est mentionnée en dernier lieu. Elle est le résultat en nous de la grâce et de la miséricorde. C'est bien compréhensible. Seule une personne qui vit dans le sentiment profond d'être sauvée par la grâce peut jouir de la paix avec Dieu. Et de plus, ce n'est que lorsque nous avons le sentiment profond de vivre chaque jour dans la grâce et la miséricorde de Dieu que la paix de Dieu peut vraiment être notre part dans nos circonstances. C'est celui qui connaît « le Dieu de toute grâce » qui peut se réjouir d'avoir « le Dieu de paix » avec lui (Rom. 15:33).

Paul avait connu dans sa vie des circonstances extrêmement difficiles. Mais il avait fait l'expérience qu'il valait la peine d'avoir entièrement confiance en son Dieu. C'est la raison pour laquelle il jouissait de la paix intérieure dans les circonstances les plus éprouvantes. Sinon, comment aurait-il pu chanter les louanges de Dieu dans la prison de Philippiques ? Comment aurait-il pu adresser, de sa prison de Rome, autant de paroles d'encouragement à ses frères et sœurs dans la foi ? Comment aurait-il pu parler de sa confiance en Dieu, ayant devant lui une mort certaine ? Nous ne voulons pas nous comparer avec cet homme de Dieu, mais Dieu nous donne sa vie comme exemple. Celui qui vit de la grâce, qui fait l'expérience de la miséricorde de Dieu, jouit de la paix et du repos intérieurs. N'en avons-nous pas fait l'expérience dans le passé ? Qu'elle soit richement renouvelée dans l'avenir !

7.4 ...de la part de Dieu le Père et de la part du Seigneur Jésus Christ

Jean ajoute que la grâce, la miséricorde et la paix sont de la part de Dieu le Père et de la part du Seigneur Jésus Christ. La dame à laquelle Jean écrivait vivait à une époque où la personne du Fils de Dieu était déjà attaquée ouvertement. C'est pourquoi il est expressément mentionné, dès les mots d'introduction, que la grâce, la miséricorde et la paix se trouvent en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus Christ, dans la vérité et dans l'amour. Il n'en est pas autrement aujourd'hui. Nous vivons dans un temps où les fondements de la foi chrétienne sont ouvertement reniés. Rappelons-nous que nous avons une relation vivante et intangible aussi bien avec Dieu le Père qu'avec le Seigneur Jésus Christ. Il est le Fils du Père. Cela nous donne de l'assurance. Jean écrit à la fin de sa première épître : « Nous sommes dans le Véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ : lui est le Dieu véritable et la vie éternelle » (1 Jean 5:20).

Quelles raisons nous avons d'aller de l'avant avec confiance !

L'AMOUR par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières abrégée

- 1 L'amour
- 2 Ayant un même amour
- 3 Amour pour le Seigneur, amour des frères

Table des matières détaillée

- 1 L'amour
 - 1.1 Amour de Dieu pour nous
 - 1.2 L'amour qui discipline
 - 1.3 Aimer les autres
 - 1.4 Aimer et garder les commandements
 - 1.5 L'amour se traduit en actes
 - 1.6 Amour dans la vérité — Répréhension
 - 1.7 Christ le modèle — Obéir à la Parole
- 2 Ayant un même amour
 - 2.1 Les fidèles en Actes 2
 - 2.2 État des assemblées en Actes 9

- 2.3 Exhortation de Philippiens 2:1-6
- 2.4 Exhortation de Rom. 13:11-14
- 3 Amour pour le Seigneur, amour des frères
 - 3.1 Premier amour. Amour des frères, amour de Philadelphie
 - 3.2 L'amour des frères découle de l'amour de Dieu
 - 3.3 L'amour au début des Actes reproduisant l'amour du Seigneur pour le Père. Jean 13:34, 35
 - 3.4 L'amour inséparable de la vérité et de l'obéissance. 1 Jean 5:2
 - 3.5 Quatre domaines de persévérance selon Actes 2:42
 - 3.5.1 dans la doctrine des apôtres
 - 3.5.2 dans la communion des apôtres
 - 3.5.3 dans la fraction du pain
 - 3.5.4 dans les prières
 - 3.6 Crainte de Dieu générale en Actes 2:43, mais limitée à un résidu dans les jours de la fin
 - 3.7 Résultats de l'état de choses selon Actes 2:42-43
 - 3.8 Amour des frères envers Paul
 - 3.8.1 Actes 9 lors de la conversion de Paul
 - 3.8.2 Actes 11 à Antioche
 - 3.8.3 Actes 21
 - 3.8.4 Actes 28

1 *L'amour*

ME 1946 p. 98

1.1 *Amour de Dieu pour nous*

Dieu est amour, c'est sa nature même. Et Il a aimé des êtres perdus et coupables, qui ne méritaient pas d'être aimés. « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:16). Le don de son Fils est la suprême manifestation de l'amour divin en faveur de pauvres pécheurs.

Par grâce nous avons cru en Jésus, nous avons ainsi la vie éternelle et nous sommes amenés à Dieu, Le connaissant maintenant comme notre Dieu et Père, le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ. Nous sommes les objets de l'amour du Père : « Le Père lui-même vous aime » (Jean 16:27). Amour insondable et éternel. Un jour, le monde connaîtra que nous sommes aimés par le Père du même amour que celui dont Il aime son Fils : « tu les as aimés comme tu m'as aimé (Jean 17:23).

De quel amour le Seigneur nous a-t-Il aimés ! « Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses amis » (Jean 15:13). Et Lui a laissé sa vie pour ses ennemis ! Il nous a aimés jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Son amour pour nous est infini ; là encore, c'est la même mesure : l'amour du Père pour le Fils ! « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés » (Jean 15:9).

Amour du Père, amour du Fils, nous en sommes les objets dès ici-bas et pour l'éternité. C'est le même amour que celui qui a été pleinement manifesté lorsque le Fils était fait péché pour nous sur la croix du Calvaire. Tout le long du voyage, nous pouvons en discerner les soins. Que de bontés multipliées, que de bienfaits répandus, quelle tendresse, quelles riches consolations ! Tout cela, c'est le déploiement de l'amour. Qu'il est doux de se sentir près du cœur du Père et près du cœur du Fils, enveloppés par cet amour si tendre dont nous sommes aimés jusqu'à la fin !

1.2 *L'amour qui discipline*

Mais n'oublions pas que cet amour a aussi d'autres manifestations. Nous avons à traverser parfois un sentier difficile : il y a la discipline, il y a même le châtement. C'est encore une marque de l'amour ! « Celui que le Seigneur aime, il le discipline, et il fouette tout fils qu'il agrée ». « Moi, je reprends et je châtie tous ceux que j'aime » (Hébr. 12:6 ; Apoc. 3:19). Celui qui aime désire le bonheur de l'être aimé et c'est en vue de ce but que nous sommes éduqués, disciplinés et même châtiés quand cela est utile. Savons-nous discerner les soins de l'amour dont nous sommes les objets, quand nous passons par un tel chemin ? Pas toujours. Et nous avons souvent de la peine à réaliser ce qu'écrit le psalmiste : « Bienheureux l'homme que tu châties, ô Jah ! » (Ps. 94:12).

Bientôt, sans aucune entrave, nous jouirons dans la perfection de l'amour du Père et de l'amour du Fils. Nous connaissons à fond, comme nous avons été connus et nous exalterons sans fin l'immensité de cet amour qui nous a pris de dessus le fumier où nous gisions, pour nous faire asseoir avec les nobles et nous donner en héritage un trône de gloire (1 Sam. 2:8). Nous serons éternellement avec le Seigneur ; Il l'a désiré : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi » (Jean 17:24). Celui qui aime désire la compagnie de l'objet de son amour.

1.3 *Aimer les autres*

Aimés ainsi dans le passé, pour le présent et pour l'éternité, nous sommes exhortés à aimer à notre tour. Dieu désire qu'à son amour, notre amour réponde. C'était déjà ce qu'Il attendait de son peuple terrestre. Que disait, en effet, la loi de Sinaï ? « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force, et de toute ta pensée ; et ton prochain comme toi-même ». La loi est résumée par ces deux grands commandements : amour pour Dieu et amour pour le prochain (Marc 12:29-31 ; Luc 10:27) ; et l'apôtre écrit : « l'amour donc est la somme de la loi » (Rom. 13:8-10). Mais l'homme est-il capable d'aimer et d'accomplir ainsi la loi de Dieu ? Non. Alors, Dieu a envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché et pour le péché, et Il a condamné le péché dans la chair, « afin que la juste exigence de la loi fût accomplie en nous » (Rom. 8:3-4). L'exigence de la loi, c'est l'amour ; c'est une juste exigence, car le Dieu d'amour a le droit de demander, en toute justice, à ceux qu'Il a tant aimés, de l'aimer à leur tour. C'est Lui qui nous a rendus capables d'aimer : par la nouvelle naissance, nous avons reçu une nouvelle nature qui est une nature divine ; c'est la nature même du Dieu d'amour. Si nous laissons agir en nous le Saint Esprit, la nouvelle nature produira des fruits et nous pourrions ainsi aimer Dieu et notre prochain. « Nous, nous l'aimons parce que Lui nous a aimés le premier » (1 Jean 4:19). Mais nous avons toujours en nous la vieille nature, qui ne peut pas aimer : si nous ne réalisons pas pratiquement qu'elle a été condamnée et crucifiée, qu'elle a pris fin à la croix, nous ne pourrions manifester aucun amour pour Dieu et pour ceux qui nous entourent.

1.4 *Aimer et garder les commandements*

Comment montrer que nous aimons et le Père et le Fils ? Jean 16:15, 21, 23 nous donne la réponse : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements... Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous

viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui ». C'est par l'obéissance que nous manifesterons notre amour. Les commandements sont les instructions précises que Dieu nous donne pour telle ou telle circonstance de notre vie. Lisons par exemple les différentes épîtres elles renferment de nombreux commandements auxquels nous devons obéir. Il faut d'abord les connaître : « celui qui a mes commandements » ; ensuite les mettre en pratique : « et qui les garde ». Si nous n'avons pas en toute circonstance un commandement formel, nous avons toujours « la parole » : si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. La parole, c'est la révélation de l'ensemble des pensées de Dieu. Un fils qui vit près de son père connaît sa pensée et saura toujours ce qui lui est agréable ; si même il n'a aucun ordre de lui dans une circonstance déterminée, il saura cependant ce qu'il faut faire pour agir d'une manière qui lui plaise. Pour pouvoir toujours manifester notre amour, il nous faut donc vivre sans cesse près du Seigneur. Vivant près de Lui, nous connaissons Sa pensée pour y conformer nos voies et nous jouirons d'une pleine communion avec le Père et avec le Fils.

1.5 L'amour se traduit en actes

D'une humble femme, le Seigneur a dit : « elle a beaucoup aimé » et Il nous la présente comme un exemple à imiter : « Vois-tu cette femme ? » Elle n'a pas prononcé un seul mot dans la scène qui nous est rapportée en Luc 7, mais elle a montré son amour par des actes. C'est ce que le Seigneur désire aussi pour nous. Les actes traduisent ce qu'il y a dans le cœur. S'il y a de l'amour dans nos cœurs, il y en aura la manifestation dans un chemin d'obéissance à la parole et aux commandements du Seigneur.

L'un des commandements qu'Il nous a laissés est celui-ci : « Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre ; comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre. À ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous ». « C'est ici mon commandement : que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés » (Jean 13:34-35 ; 15:12). Amour pour nos frères et aussi amour pour tous les hommes — combien nous manquons à cet égard ! Et que dire si nous pensons à la mesure de cet amour : aimer son prochain « comme soi-même » ; nous aimer les uns les autres « comme le Seigneur nous a aimés »... Jugeons-nous nous-mêmes au lieu de juger les autres, leur reprochant si facilement de manquer d'amour !

1.6 Amour dans la vérité — Répréhension

Il convient d'ailleurs de remarquer que l'on se méprend souvent sur les véritables manifestations de l'amour. L'amour selon Dieu va toujours de pair avec la vérité (1 Cor. 13:6 ; 2 et 3 Jean). Aussi, une attitude, des paroles qui sont la manifestation d'un véritable amour dans le Seigneur sont considérés parfois comme n'étant pas de l'amour. Éphésiens 5 renferme une triple exhortation en rapport avec la marche : marchez dans l'amour — marchez comme des enfants de lumière — marchez soigneusement (v. 2, 8, 15). Pour marcher soigneusement dans un monde de ténèbres, il nous faut une lumière ; cette lumière, c'est la Parole, lampe à notre pied, lumière à notre sentier (Ps. 119:105). Si la Parole agit dans notre être intérieur, elle produira la séparation nécessaire pour que nous puissions marcher « comme des enfants de lumière », suivant les traces de Celui qui a été ici-bas la lumière au milieu des ténèbres. Nous réaliserons alors que « nous ne sommes pas du monde, comme Il n'était pas du monde » et nous marcherons « soigneusement ». Mais nous ne sommes pas seuls dans le chemin ; des frères et des sœurs marchent aussi avec nous. Si nous les voyons aller dans les ténèbres, ne se servant pas de la lampe qu'ils possèdent cependant, quelle attitude devons-nous avoir ? Certains diront : il faut éviter tout ce qui pourrait fâcher nos frères, nous garder de rien dire qui leur causerait du déplaisir — il faut leur prodiguer de bonnes paroles et leur témoigner beaucoup d'amour. Leur marche, c'est leur affaire et d'ailleurs, il y en a tant qui font encore plus mal qu'eux ! — Si nous agissions ainsi, nous ne répondrions pas à l'exhortation d'Éph. 5:2, nous ne marcherions pas dans l'amour. Il faut aller trouver notre frère, dans l'amour certes et avec douceur, mais lui parler la vérité (Éph. 4:25). Ce que nous dirons fera peut-être souffrir — car nous souffrons toujours lorsque nos yeux sont ouverts sur un état qui n'est pas bon ; et nous regimbons parfois... Mais ensuite, il y aura des fruits produits, et de la joie dans le cœur, et même de la reconnaissance envers le frère qui nous aura ainsi aidés et envers Celui qui nous l'aura envoyé. Nous pourrions dire avec David : « Que le juste me frappe, c'est une faveur ; qu'il me reprenne, c'est une huile excellente ; ma tête ne la refusera pas... » (Ps. 141:5). Ensemble, nous pourrions nous réjouir, nous aurons marché « dans l'amour ».

1.7 Christ le modèle — Obéir à la Parole

« Marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés. » Voilà la mesure et le Modèle ! Considérons le chemin du Seigneur sur la terre : nous verrons briller tout au long les caractères du vrai amour, de cet amour qui parle toujours la vérité et qui ne varie jamais dans ses diverses manifestations, quelque différentes qu'elles puissent être. Fixons nos regards sur Celui qui a aimé des êtres tels que nous — et qui nous aime toujours, malgré tout ce que nous sommes — et aimons-nous les uns les autres comme Il nous a aimés ! (Jean 13:34 ; 15:12).

C'est en gardant ses commandements que nous montrerons que nous aimons Dieu — le Père et le Fils (Jean 14:15, 21, 23). C'est aussi en gardant ses commandements que nous manifesterons notre amour pour nos frères : « Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements » (1 Jean 5:2). La preuve de l'amour, c'est l'obéissance à Dieu et il ne peut y avoir de vrai amour, pour Dieu et pour les frères, en dehors du chemin de l'obéissance à la Parole.

2 Ayant un même amour

ME 1983 p.3

« Ayez une même pensée, ayant un même amour, étant d'un même sentiment, pensant à une seule et même chose... » (Philippiens 2)

2.1 Les fidèles en Actes 2

« Le jour de la Pentecôte... il se fit tout à coup du ciel un son, comme d'un souffle violent et impétueux, et il remplit toute la maison où ils étaient assis... Et ils furent tous remplis de l'Esprit Saint » (Actes 2:1-4). Le Saint Esprit descendu ici-bas, c'était le début de l'histoire de l'Assemblée sur la terre. Qu'est-ce qui a caractérisé ces premiers jours ? « Et ils persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières. Et toute âme avait de la crainte... Et tous les croyants étaient en un même lieu, et ils avaient toutes choses communes... Et tous les jours ils persévéraient d'un commun accord dans le temple... louant Dieu, et ayant la faveur de tout le peuple... » (Actes 2:42-47).

2.2 État des assemblées en Actes 9

Peu après, Saul de Tarse fut arrêté sur le chemin de Damas. C'est lui que Dieu avait choisi pour être un ouvrier tout particulièrement efficace dans la vie de l'Assemblée. Certes, il n'a aucune volonté propre quand, s'adressant au Seigneur et comptant sur Lui seul, il lui pose ces deux questions : « Qui es-tu, Seigneur ? » et ensuite : « Que dois-je faire, Seigneur ? » (Actes 22:8 et 10). Il compte sur Lui seul pour l'activité qu'il aura à exercer dans l'Assemblée, aussi le résultat devait être à la gloire de Dieu et pour la satisfaction de son

cœur. C'était l'époque où « les assemblées, par toute la Judée, la Galilée et la Samarie, étaient en paix, étant édifiées, et marchant dans la crainte du Seigneur ; et elles croissaient par la consolation du Saint Esprit » (9:31). Paul, quoiqu'il leur fut « inconnu de visage » (Gal. 1:22) contribuait à cette édification, et « elles glorifiaient Dieu à cause de lui ».

2.3 Exhortation de Philippiens 2:1-6

Lorsque Paul écrit plus tard « à tous les saints dans le Christ Jésus qui sont à Philippi », il peut leur dire : « Rendez ma joie accomplie en ceci que vous ayez une même pensée, ayant un même amour, étant d'un même sentiment, pensant à une seule et même chose. Que rien ne se fasse par esprit de parti, ou par vaine gloire, mais que, dans l'humilité, l'un estime l'autre supérieur à lui-même... » (Phil. 2:1-6).

2.4 Exhortation de Rom. 13:11-14

Que de choses aujourd'hui laissent à désirer dans la vie des assemblées ! Nous arrivons à la fin d'une année, au début d'une année nouvelle ; arrêtons-nous un moment et, sous le regard de Dieu, considérons attentivement de telles choses ! Relisons et méditons Romains 13:11-14. Considérant ce qui ne va pas dans cette vie des assemblées, humilions-nous et regardons à Celui qui est puissant, qui seul peut toucher les cœurs et atteindre les consciences. Qu'un esprit de prière et de supplications nous anime tous, afin que Celui qui seul peut le faire, opère en chacun des siens afin de permettre qu'à la veille de Son retour, si proche sans doute, soit retrouvé l'heureux état qui a caractérisé l'Assemblée au début de son histoire !

Du sein de la souffrance
Nous regardons en haut
D'où Christ avec puissance
Redescendra bientôt :
Oui, le Sauveur fidèle
Va ravir tous les siens ;
Ton Église t'appelle :
Ô Seigneur Jésus ! Viens.

Gloire à toi, notre Père !
Gloire à toi, saint Agneau !
Pour nous plus de misère
En regardant en haut.
Ranime notre vie,
Notre foi, notre amour ;
Que notre âme ravie
Attende ton retour !

3 Amour pour le Seigneur, amour des frères

ME 1976 p.253

3.1 Premier amour. Amour des frères, amour de Philadelphie

Le commencement de l'histoire de l'Église a été marqué par l'amour, par l'amour pour le Seigneur et l'amour des frères. Sans doute, déjà à Éphèse le Seigneur doit dire : « J'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour » (Apoc. 2:4) ; cependant, si peu que cela ait duré, il y a eu tout au début de l'histoire de l'Église confiée à la responsabilité de ceux qui la constituaient, un vrai et profond amour pour le Seigneur. Il y a eu un moment qui correspondait à ce que fut pour Israël « la grâce de sa jeunesse », « l'amour de ses fiançailles » ; alors « Israël était saint à l'Éternel, les prémices de ses fruits » (Jér. 2:2, 3). Hélas ! qu'est-il advenu depuis lors ! Au sein de l'Église les caractères laodicéens sont maintenant manifestés, mais au milieu d'une telle ruine le Seigneur voudrait amener celui au cœur duquel il s'adresse — l'appel est individuel : « Si quelqu'un... » (Apoc. 3:20) — à jouir de sa communion, entrer chez lui, souper avec lui ; il voudrait produire à la fin quelques-uns des traits du commencement : amour pour le Seigneur, amour des frères. C'est ce qui caractérise effectivement le si beau témoignage philadelphe, témoignage fidèle au sein d'une Église vue dans ces chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse comme Église responsable et qui a failli à sa responsabilité. Gardons-nous de prétendre être Philadelphie, mais ayons à cœur de l'être ! — L'un des caractères essentiels du témoignage philadelphe est celui-ci : le Seigneur peut lui dire : « Tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom » (ch. 3:8). « Garder sa parole », c'est bien la preuve de l'amour pour le Seigneur, ainsi que lui-même l'a dit : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean 14:21 et 23). Pour « ne pas renier son nom », il faut l'aimer « en action et en vérité » (1 Jean 3:18 et suivants). — D'autre part, Philadelphie signifie « amour des frères ». Que Dieu nous donne au sein d'une Église en ruines (en tant qu'Église responsable) de manifester les caractères d'un témoignage fidèle, en particulier : amour pour le Seigneur, amour des frères — ce dernier découlant du premier.

3.2 L'amour des frères découle de l'amour de Dieu

L'amour des frères est le fruit de la nature divine, reçue par la nouvelle naissance : « Nous, nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères ». L'amour des frères est donc la preuve — une des preuves tout au moins — de la possession de la vie nouvelle et, par ailleurs, il découle de l'amour de Dieu, de l'amour que nous avons pour Lui, comme aussi pour le Seigneur : « Quiconque aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de lui » (1 Jean 3:14 ; 5:1 — voir aussi 4:20, 21).

3.3 L'amour au début des Actes reproduisant l'amour du Seigneur pour le Père. Jean 13:34, 35

La fin des chapitres 2 et 4 du livre des Actes montre dans son activité l'amour des frères, marquant les premiers jours de l'histoire de l'Église. Nous voyons les disciples reproduire quelques traits de Celui qui a été ici-bas l'Homme parfait, qui a montré son amour pour son Père et qui l'a montré par son obéissance : « mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais » — qui a montré son amour pour les siens : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés », amour qu'il a pleinement manifesté dans le don de lui-même : « Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses amis » (Jean 14:31 ; 15:9, 13). Le Seigneur peut donc dire aux siens : « C'est ici mon commandement : Que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés » (Jean 15:12). C'est ainsi que l'on peut reconnaître les disciples de Christ : « Je vous donne un

commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre ; comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre. À ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous » (Jean 13:34, 35).

3.4 L'amour inséparable de la vérité et de l'obéissance. 1 Jean 5:2

Il faut souligner que l'amour que nous sommes exhortés à manifester est inséparable de l'amour de Dieu et de l'obéissance à ses commandements, cette obéissance étant la preuve de l'amour : « Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements » (1 Jean 5:2) — cet amour est inséparable de la vérité. Quelqu'un a écrit à peu près ceci : l'amour qui fait bon marché de la vérité n'est qu'un simulacre de l'amour, il en a peut-être l'apparence mais il n'en a que l'apparence. Et encore : dans les temps auxquels nous sommes parvenus, la mise à l'épreuve de l'amour est le maintien de la vérité. Le Saint Esprit, par lequel nous recevons la nature divine et qui verse l'amour de Dieu dans nos cœurs, est l'Esprit de vérité. Des manifestations, que l'on dit être de l'amour mais qui ne s'accordent pas avec la vérité, ne peuvent provenir de l'Esprit Saint et être par conséquent des manifestations d'un véritable amour, d'un amour selon Dieu. Il est combien plus grave encore de présenter cet abandon de la vérité, doctrinale ou morale, comme une preuve d'amour !

3.5 Quatre domaines de persévérance selon Actes 2:42

Pourquoi pouvait-on voir chez les croyants du commencement les caractères indiqués dans les derniers versets du chapitre 2 des Actes, comme aussi dans les versets 32 à 35 du chapitre 4 ? Parce que, d'abord, ils réalisaient ce que nous lisons au verset 42 du chapitre 2. Ils « persévéraient » c'est-à-dire qu'ils montraient fermeté et constance dans leur foi, dans le respect des enseignements reçus, sans que rien puisse les décourager et les amener à renoncer à ce qui les avait nourris, fortifiés, réjouis. Imitons leur exemple : ne nous laissons pas détourner du chemin où le Seigneur nous a engagés, soyons de ceux qui persévèrent, quoi qu'il en soit des difficultés que nous pouvons rencontrer ! Ces croyants « persévéraient » dans quatre activités :

3.5.1 dans la doctrine des apôtres

dans la doctrine des apôtres, c'est-à-dire dans l'ensemble des vérités enseignées par les apôtres, dans la saine doctrine, le sain enseignement. Les faux docteurs n'ont pas tardé à se manifester... Les croyants du commencement n'étaient pas du tout disposés à les écouter, ils ne voulaient connaître et recevoir que la doctrine des apôtres ! — Dans des temps où, au sein de la chrétienté, les faux enseignements sont répandus avec plus de zèle et d'ardeur que les bons, qu'il nous soit donné de « persévérer dans la doctrine des apôtres », de retenir l'exhortation de l'apôtre Jean dans sa première épître : « Pour vous, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous : si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père » (2:24). Un christianisme pratique fidèle, un amour vrai, seront manifestés dans la mesure seulement où il y a, à la base, le sain enseignement ;

3.5.2 dans la communion des apôtres

dans la communion des apôtres, c'est-à-dire dans la jouissance d'une même part, d'une pleine communion de pensées avec eux. C'est aussi dans sa première épître que l'apôtre Jean écrit : « Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi vous ayez communion avec nous : or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Et nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie » (1:3, 4) ;

3.5.3 dans la fraction du pain

dans la fraction du pain. Combien ils étaient heureux de pouvoir se souvenir du Seigneur en participant au mémorial de ses souffrances et de sa mort ! « Faites ceci en mémoire de moi » avait-il dit à ses disciples (Luc 22:19). Ces croyants répondaient à ce désir et « persévéraient dans la fraction du pain » malgré leur ignorance des vérités qui devaient être révélées plus tard à l'apôtre Paul concernant la table et la cène du Seigneur (1 Cor. 10:16, 17 ; 11:23 à 26) et alors qu'ils ne savaient pas que les croyants sont appelés à se réunir autour de la table du Seigneur comme les membres de son corps, goûtant là une précieuse communion avec Lui et les uns avec les autres. Pour nous qui avons été instruits de ces vérités fondamentales, quel privilège de pouvoir « annoncer la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne », savourer l'amour du Seigneur manifesté dans le don de Lui-même, réaliser les liens qui nous unissent les uns aux autres, étant « baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps » ! (1 Cor. 12:13) ;

3.5.4 dans les prières

dans les prières. Sentant leur faiblesse pour vivre le christianisme qu'ils avaient à vivre, ils « persévéraient » dans les prières, attendant le secours dont ils avaient besoin de Celui qui seul pouvait le leur accorder.

3.6 Crainte de Dieu générale en Actes 2:43, mais limitée à un résidu dans les jours de la fin

Manifestant une telle persévérance dans ces quatre domaines, une sainte crainte les animait et les animait tous : « toute âme avait de la crainte » (Actes 2:43). Ils désiraient obéir à Dieu, montrer par leur obéissance qu'ils l'aimaient et craignaient de faire quelque chose qui aurait pu lui déplaire. De même, les assemblées du commencement « marchaient dans la crainte du Seigneur » (Actes 9:31). Dans les jours de la fin, que ce soit la fin de l'histoire du peuple d'Israël ou celle de l'Église, ce n'est plus qu'un résidu qui est caractérisé par la crainte de Dieu. Dans le livre de Malachie, nous avons la description de l'état du peuple un peu plus d'un siècle après le retour de la captivité ; ce qu'il y a de plus grave, c'est que le peuple n'a même pas conscience de son triste état : à sept reprises il pose la question « En quoi... ? » et l'Éternel dit de ces Juifs infidèles : ils « ne me craignent pas » (3:5). Alors, au milieu d'un tel ensemble, « ceux qui craignent l'Éternel ont parlé l'un à l'autre, et l'Éternel a été attentif et a entendu, et un livre de souvenir a été écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Éternel, et pour ceux qui pensent à son nom » (ib. 16). Ce résidu est un type de celui qui manifeste sa fidélité à la fin de l'histoire de l'Église, dans les « temps fâcheux » des « derniers jours » (2 Tim. 3:1). Il ne saurait être question de poursuivre « la justice, la foi, l'amour, la paix » avec tous les croyants, mais seulement « avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » (ib. 2:22), avec ceux-là seuls qui sont caractérisés par la crainte de Dieu (cf. Ps. 119:63 : « Je suis le compagnon de tous ceux qui te craignent, et de ceux qui gardent tes préceptes »).

3.7 Résultats de l'état de choses selon Actes 2:42-43

L'on comprend qu'au milieu de l'état de choses dépeint dans les versets 42 et 43 d'Actes 2, la puissance spirituelle pouvait se déployer sans rien qui l'entrave : « beaucoup de prodiges et de miracles se faisaient par les apôtres ». De tout cela, découlent quatre conséquences :

1) l'amour fraternel pratiquement réalisé, selon les expressions des versets 44 à 46. Pour que cet amour puisse être manifesté dans les relations fraternelles, il faut donc qu'il y ait d'abord la persévérance dans les quatre activités dont il est parlé au verset 42, puis la

crainte de Dieu — tout cela est une preuve d'amour pour le Seigneur — et le déploiement de la puissance du Saint Esprit qui en découle ;

2) la louange peut alors, d'un même cœur, s'élever vers Dieu (v. 47 : louant Dieu) ;

3) un témoignage puissant est ainsi rendu (v. 47 : ayant la faveur de tout le peuple) ;

4) sur un tel ensemble, Dieu peut mettre sa bénédiction (v. 47 : le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés).

3.8 Amour des frères envers Paul

Relevons également dans le livre des Actes différentes circonstances nous montrant comment un serviteur tel que Paul a goûté l'amour des frères — comment Dieu l'a amené à cela.

3.8.1 Actes 9 lors de la conversion de Paul

Saul de Tarse arrêté sur le chemin de Damas, « il entendit une voix qui lui disait : Saul ! Saul ! pourquoi me persécutes-tu ? ». Saul répond : « Qui es-tu, Seigneur ? ». — Remarquons, par parenthèse, que dans le récit qu'il donne lorsqu'il prononce, en Actes 22, sa première apologie, Paul rapporte les deux questions posées par lui sur le chemin de Damas. La première : « Qui es-tu, Seigneur ? » ; la seconde : « Que dois-je faire, Seigneur ? » Saul devait d'abord avoir la connaissance de Celui qui l'avait ainsi arrêté : « Qui es-tu, Seigneur ? » ; ensuite, le connaissant, il était prêt à lui obéir : « Que dois-je faire, Seigneur ? » (v. 8, 10). Ces deux questions sont à la base de toute vie chrétienne : chaque croyant devrait être amené à les poser, l'une après l'autre, afin d'avoir une réelle connaissance du Seigneur et ensuite du service qu'il est appelé à remplir pour Lui. — Saul est invité par le Seigneur à entrer dans la ville et là, lui déclare-t-Il : « il te sera dit ce que tu dois faire » (Actes 9:5, 6). Ananias lui est alors envoyé : Saul devait d'abord être mis en contact avec les frères, c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles le Seigneur emploie un instrument pour lui faire connaître ce qu'il doit faire. Certes, les frères avec lesquels dès le début il a été mis en contact n'étaient pas doués comme celui que le Seigneur appelle « un vase d'élection », qui aurait à « porter son nom devant les nations et les rois, et les fils d'Israël » (v. 15), mais Saul devait pourtant, dans une mesure, dépendre d'eux et, dès le commencement de sa vie chrétienne, il a beaucoup reçu par leur moyen et a beaucoup joui de leur affection. Lorsque Ananias entre dans la maison où était Saul, il s'adresse ainsi à lui : « Saul, frère... » (v. 17). Saul est en quelque sorte introduit dans la famille de Dieu ; désormais il pourra, d'une part, jouir de l'amour des frères et, d'autre part, manifester son amour pour les frères. Dès le début le Seigneur le placera dans des circonstances telles que les frères ont eu le privilège de l'aider, lui montrant ainsi leur amour : les Juifs ayant comploté de le tuer, « les disciples, le prenant de nuit, le descendirent par la muraille, en le dévalant dans une corbeille » ; puis, c'est Barnabas qui s'occupe de lui, le présentant aux apôtres : il « leur raconta comment, sur le chemin, il avait vu le Seigneur, qui lui avait parlé, et comment il avait parlé ouvertement, à Damas, au nom de Jésus » (v. 23 à 28). En butte à l'opposition des Hellénistes qui « tâchaient de le faire mourir », Saul a encore le secours des frères : « Et les frères, l'ayant su, le menèrent à Césarée, et l'envoyèrent à Tarse » (v. 29, 30).

3.8.2 Actes 11 à Antioche

Plus tard, Barnabas, envoyé à Antioche par l'assemblée qui était à Jérusalem, « ayant vu la grâce de Dieu, se réjouit ; et il les exhortait tous à demeurer attachés au Seigneur de tout leur cœur... et une grande foule fut ajoutée au Seigneur » (Actes 11:22 à 24). Mais afin d'instruire ces âmes, Barnabas « s'en alla à Tarse, pour chercher Saul » et « pendant un an tout entier, ils se réunirent dans l'assemblée et enseignèrent une grande foule » (v. 25, 26). Aucun esprit de jalousie, chacun fonctionne à sa place, toutes choses se font dans l'amour. Aussi, quel puissant témoignage : « ce fut à Antioche premièrement que les disciples furent nommés chrétiens » ! C'était à Jérusalem, d'où était venu Barnabas, qu'était à ce moment-là la lumière spirituelle. Mais des prophètes étant descendus de Jérusalem à Antioche, « l'un d'entre eux, nommé Agabus, se leva et déclara par l'Esprit, qu'une grande famine aurait lieu dans toute la terre habitée, laquelle aussi eut lieu sous Claude ». Les frères d'Antioche, ayant reçu le secours spirituel venu de Jérusalem, sans se laisser arrêter par le fait qu'ils auraient eux aussi à souffrir durant cette famine et pourraient manquer du nécessaire, « déterminèrent d'envoyer quelque chose pour le service des frères qui demeuraient en Judée ». Barnabas et Saul, qui avaient « enseigné une grande foule » à Antioche, vont maintenant apporter aux frères de Jérusalem le secours matériel que leur destinent les frères d'Antioche (Actes 11:27 à 30). — Aujourd'hui encore, le Seigneur dirige parfois les circonstances de manière à nous faire éprouver que nous avons besoin les uns des autres ; nous pouvons ainsi nous servir « l'un l'autre, par amour » (Gal. 5:13), pour le bien de chacun et de tous.

3.8.3 Actes 21

Au chapitre 21, nous voyons l'amour des frères se manifester dans les conseils qu'ils donnent à Paul. Agabus descend de la Judée pour l'avertir de ce qui doit lui arriver à Jérusalem, où il a l'intention bien arrêtée de se rendre (v. 10, 11) et les frères le supplient de n'y pas monter (v. 4 et 12). Ils avaient, comme Agabus, la pensée de l'Esprit. Qu'il est bon d'avoir la pensée des frères, quand nous avons par ce moyen la pensée de l'Esprit ! Ce sont les soins de l'amour en exercice, pour le bien de celui que l'on aime.

La scène d'adieux de Paul aux anciens d'Éphèse est combien touchante, comme aussi celle d'Actes 21:5, 6. Tous étaient là, « un cœur et une âme », y compris les enfants, qui ont sans doute gardé ce souvenir toute leur vie : ils ont vu l'amour fraternel en exercice. Il est bon de donner aux enfants des impressions profondes, d'heureuses impressions : elles demeurent et, plus tard, ils comprendront toute la valeur de ce qu'ils ont ainsi reçu au début de leur vie et en recueilleront le fruit. — Dans les versets 15 à 20 de ce chapitre 21, nous avons l'accueil réservé par les frères de Jérusalem à Paul et à ceux qui l'accompagnaient. C'est l'occasion pour lui de « raconter une à une les choses que Dieu avait faites parmi les nations par son service. Et eux, l'ayant ouï, glorifièrent Dieu ».

3.8.4 Actes 28

Nous croyant à quelques faits rapportés dans le livre des Actes, il nous reste à considérer la scène du chapitre 28. — Paul avait écrit aux croyants de Rome, exprimant et son ardent désir de les voir et sa prière à ce sujet : il demandait qu'il lui soit accordé d'aller vers eux « avec joie par la volonté de Dieu » et « dans la plénitude de la bénédiction de Christ » (Rom. 1:10 à 13 ; 15:29 à 33). Nous avons ici la réponse du Seigneur à sa prière (Actes 28: 14 et suivants). — En leur écrivant, il ne pensait sans doute pas qu'il verrait ces croyants comme prisonnier, mais, malgré cela, sa prière a été exaucée : il voit les croyants de Rome « avec joie » et « dans la plénitude de la bénédiction de Christ ». Que d'encouragements lui ont été donnés pendant cette première captivité à Rome ! Plusieurs de ses compagnons d'œuvre étaient auprès de lui : Timothée et Éphroditte (Phil. 2:19, 25) ; Tychique, Aristarque, Marc, Jésus appelé Juste, Éphras, Luc et Démas (Col. 4:7, 10, 12, 14) et enfin Onésime, duquel il peut dire : « mon enfant que j'ai engendré dans les liens » (Philém. 10 à 12). Par ailleurs, il a pu rendre un fidèle témoignage dans « la maison de César » (cf. Phil. 4, 22) — il a goûté l'affection des saints et des assemblées, si même il lui était alors impossible de les visiter — enfin, il lui a été accordé d'écrire plusieurs

épîtres, notamment celles adressées aux Éphésiens, aux Philippiens, aux Colossiens et à Philémon. Oui, il a pu remplir un service « dans la plénitude de la bénédiction de Christ ».

Les frères de Rome sont venus à sa rencontre « jusqu'au Forum d'Appius et aux Trois-Tavernes », manifestant ainsi beaucoup de dévouement car c'était une longue distance à parcourir à pied. Mais comme ils sont heureux de donner à Paul une preuve de leur amour et combien Paul l'a appréciée ! Il rend grâce et pour cette rencontre et pour la réponse à ses prières : « Paul, les voyant, rendit grâce à Dieu et prit courage » (Actes 28:15). Le Seigneur savait que son serviteur avait besoin d'encouragement : dans une circonstance précédente, c'est Lui-même qui se tient près de lui et lui dit « Aie bon courage » (ch. 23:11), ici, c'est par le moyen des frères de Rome qu'il encourage l'apôtre. Tant de fois, durant l'exercice de son ministère, Paul a encouragé les saints ; alors qu'il approche de Rome, où il arrive comme prisonnier, c'est lui qui est encouragé par les frères ! Depuis le moment où il avait été arrêté sur le chemin de Damas, il a eu l'occasion d'apprécier l'amour et les soins d'Ananias, de Barnabas, des disciples, des frères... Si Paul a eu besoin des frères et a joui de leurs soins, de leur amour, combien plus nous-mêmes en avons-nous besoin ! Et si Paul, en tant de circonstances, a manifesté son amour pour le Seigneur et pour les frères, combien devrions-nous avoir à cœur de le manifester aussi !

Réveils — Se réveiller du sommeil par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières abrégée

- 1 Réveils. Rom. 13:11 ; 1 Cor. 15:34 ; Éph. 5:14 ; 2 Pierre 3:1
- 2 Romains 13:11. C'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil
- 3 Nous réveiller du sommeil. Éph. 5 ; Rom. 13 ; Luc 22 ; 1 Rois 19 ; 2 Pierre 1

Table des matières détaillée

- 1 Réveils. Rom. 13:11 ; 1 Cor. 15:34 ; Éph. 5:14 ; 2 Pierre 3:1
 - 1.1 Exhortations à se réveiller
 - 1.2 Première ressource : la prière
 - 1.2.1 Dans le livre des Juges
 - 1.2.2 Refuser le fatalisme
 - 1.3 Deuxième ressource : la Parole de Dieu
 - 1.3.1 L'abandon de la Parole
 - 1.3.2 Réveil par la Parole de Dieu — 2 Pierre 3:1
 - 1.4 La prière et la Parole : En particulier et en assemblée
 - 1.5 Pas de réveil général
 - 1.6 Commencer par un réveil personnel
- 2 Romains 13:11. C'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil
 - 2.1 Le mal se développe pendant qu'on dort — Matt. 13
 - 2.2 Veiller en attendant le retour du Seigneur — Matt. 25
 - 2.3 Le monde est dans la nuit et dort (1 Thes. 5) — Appel au croyant à se réveiller
 - 2.4 Sommeil de la paresse — Prov. 24
 - 2.5 Nouveaux appels à se réveiller
- 3 Nous réveiller du sommeil. Éph. 5 ; Rom. 13 ; Luc 22 ; 1 Rois 19 ; 2 Pierre 1
 - 3.1 L'Épître aux Éphésiens
 - 3.1.1 Responsabilité de marcher dans la lumière et dans l'amour
 - 3.1.2 Différence entre un croyant qui marche mal et un incrédule
 - 3.1.3 Comment on s'assoupit
 - 3.1.4 Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts
 - 3.2 Appels au réveil par l'apôtre Pierre. 2 Pierre 1:13 et 3:1
 - 3.3 Élie : le sommeil guette même les plus zélés. 1 Rois 19
 - 3.4 Sommeil à Gethsémané. Luc 22:39-46
 - 3.5 Réveil par la présentation de la personne de Christ
 - 3.6 Conclusion

1 Réveils. Rom. 13:11 ; 1 Cor. 15:34 ; Éph. 5:14 ; 2 Pierre 3:1

ME 1950 p. 85

1.1 Exhortations à se réveiller

Il est bien vrai que nous avons tendance à nous endormir ; aussi les exhortations à nous réveiller ne manquent pas : « Et encore ceci : connaissant le temps, que c'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil, car maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru... » — « Réveillez-vous pour vivre justement, et ne péchez pas... » — Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts, et le Christ luira sur toi » (Rom. 13:11 ; 1 Cor. 15:34 ; Éph. 5:14). Le désir de réveiller les saints assoupis est donc très louable, si les moyens employés ne le sont pas toujours. Que de moyens, en effet, excellents en apparence, mais qui n'ont aucune justification scripturaire ! En fait, malgré leur extrême diversité, ils dérivent tous d'un même principe : on laisse de côté les ressources que Dieu met à notre disposition dans sa Parole et on leur substitue ce qui est selon les pensées de l'homme. Cela paraît bien mieux, il semble que les résultats seront tellement supérieurs... Les ressources de la Parole sont considérées comme surannées, il faut quelque chose de plus moderne pour les temps actuels, qui soit plus en rapport, dira-t-on, avec les besoins d'aujourd'hui... Comme si la Parole de Dieu ne suffisait pas pour tous les besoins de tous les temps ! Ce serait folie que de se croire plus sage que Dieu !

1.2 Première ressource : la prière

Le but de ces quelques lignes est seulement de rappeler les deux ressources que Dieu met à notre disposition pour produire des réveils.

1.2.1 Dans le livre des Juges

La première est indiquée dans le livre des Juges, livre qui présente le peuple d'Israël traversant une des plus sombres périodes de son histoire : « chacun faisait ce qui était bon à ses yeux » — livre de la ruine, seconde épître à Timothée de l'Ancien Testament. Il est remarquable que ce soit précisément dans cette portion des Écritures que nous soit donnée la première ressource dont nous voulons parler : la prière. Le peuple d'Israël faisait « ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel » ; pour l'arrêter dans ce chemin de désobéissance, l'Éternel envoyait des ennemis qui opprimaient le peuple. C'est alors que, du sein de la souffrance, Israël cria à l'Éternel ; l'expression est plusieurs fois répétée dans ce livre : « alors, ils crièrent à l'Éternel » — la prière ardente, instante, véritable cri de détresse (puissions-nous en entendre beaucoup dans nos réunions de prières !) était à l'origine du réveil qui se produisait ensuite : l'Éternel suscitait un juge par le moyen duquel le peuple, délivré, connaissait un temps de bénédiction. Puis, il se détournait à nouveau et son histoire recommence, toujours la même ; chaque fois, c'est le même cri de détresse, la même prière à laquelle Dieu répond ! (3:9, 15 ; 4:3 ; 6:6 ; 10:10, 15).

1.2.2 Refuser le fatalisme

Citons ici les paroles d'un autre : « Supposons que nous nous trouvions placés dans un lieu où la mort et les ténèbres spirituelles règnent, où il n'y a pas un souffle de vie, pas une feuille qui remue : le ciel semble d'airain, la terre de fer, un formalisme desséchant domine partout ; la routine, une profession sans puissance, la superstition sont à l'ordre du jour ; jamais on n'entend parler d'une chose telle qu'une conversion. Que faire ? Nous laisser paralyser ou gagner par cette atmosphère malsaine et mortelle ? Assurément non ! que faut-il donc faire ? — Réunissons-nous, même si nous n'étions que deux à sentir le triste état des choses, et d'un commun accord répandons nos cœurs devant Dieu, et attendons-nous à Lui, jusqu'à ce qu'Il envoie une abondante pluie de bénédictions sur le lieu aride. Ne nous croisons pas les bras, en disant : le temps n'est pas encore venu (Aggée 1:2) ; ne nous laissons pas aller à ce funeste raisonnement d'une certaine théologie justement appelée fatalisme, qui dit : Dieu est souverain ; Il agit selon sa volonté ; nous devons attendre le moment choisi par Lui ; les efforts humains sont inutiles ; nous ne pouvons pas opérer un réveil ; il faut prendre garde de ne pas causer ce qui ne serait que de l'excitation. Ces raisonnements sont d'autant plus dangereux qu'ils ont quelque chose de plausible. En effet, tout cela est très vrai, en tous points ; mais c'est seulement un côté de la vérité. C'est la vérité, et rien que la vérité ; mais ce n'est pas toute la vérité. Là est le mal. Rien n'est plus à craindre que de ne considérer qu'un côté de la vérité ; on se garde plus facilement d'une erreur positive et palpable. Que d'âmes ferventes ont bronché et ont été complètement détournées du droit chemin, pour n'avoir vu qu'un côté d'une vérité ou avoir mal appliqué une vérité. Plus d'un serviteur utile et dévoué a été froissé et poussé hors du champ de travail, par l'insistance peu judicieuse qu'on a mise dans la présentation de certaines doctrines qui étaient vraies en partie, mais qui n'étaient pas la pleine vérité de Dieu. Rien cependant ne peut atteindre ou affaiblir la force de la déclaration du Seigneur en Matthieu 18:19. Elle subsiste dans toute sa divine plénitude, sa gratuité et sa valeur, devant l'œil de la foi ; ses termes sont clairs et non sujets à méprise : Si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle sera faite pour eux par mon Père qui est dans les cieux » (Messager Évangélique, année 1875. « Sur les réunions de prières », pages 63 et 64).

1.3 Deuxième ressource : la Parole de Dieu

1.3.1 L'abandon de la Parole

Nous trouvons la deuxième ressource dans la seconde épître de Pierre. Elle nous est donnée aussi en relation avec des temps de ruine : les « derniers jours », caractérisés par l'abandon de la Parole. Ne sommes-nous pas dans ces jours-là ? D'une façon générale, parmi le peuple de Dieu, chacun ne fait-il pas ce qui est bon à ses yeux, la Parole étant laissée de côté ? Peut-être n'est-ce pas toujours un rejet délibéré des Saintes Écritures ; c'est, bien souvent, la Parole lue et écoutée, mais aux enseignements de laquelle on ne se conforme guère, continuant à agir « selon ses propres convoitises » (2 Pierre 3:3). Que Dieu nous garde de dire : ce passage concerne les incrédules, les moqueurs des derniers jours, il n'y a donc rien pour nous. Bien au contraire, il y a là un avertissement très sérieux pour les croyants. On abandonne la Parole parce qu'on ne veut pas abandonner les convoitises du cœur naturel. On est alors endormi, on dort parmi les morts, suivant l'expression d'Éphésiens 5:14 : en apparence, plus rien ne différencie le croyant des incrédules.

1.3.2 Réveil par la Parole de Dieu — 2 Pierre 3:1

Comment réveiller ceux qui dorment ainsi ? « Je réveille votre pure intelligence en rappelant ces choses à votre mémoire, afin que vous vous souveniez des paroles qui ont été dites à l'avance... » (2 Pierre 3:1). La ressource, c'est la Parole rappelée sans cesse, bien que ses enseignements soient connus et que, peut-être même, l'on soit affermi dans la vérité (cf. 2 Pierre 1:12 à 15). L'apôtre désirait réveiller la « pure intelligence » de ces croyants, c'est-à-dire l'intelligence qui vient de Dieu. N'est-ce pas nécessaire aujourd'hui ? Nous sommes peut-être très réveillés pour cultiver notre intelligence naturelle — et, dans bien des cas, combien cela est néfaste pour notre vie chrétienne ! — nous le sommes généralement beaucoup moins pour ce qui est de l'intelligence spirituelle. Le Saint Esprit, opérant dans nos cœurs renouvelés, se plaît à développer en nous cette intelligence afin que nous puissions entrer davantage dans la connaissance des choses de Dieu. Mais nous le contristons souvent et l'entravons dans son activité, de sorte qu'au lieu de croître, de nous développer, nous restons de petits enfants, des « nains spirituels ». Il n'y a pas d'autre moyen, selon Dieu, de réveiller notre « pure intelligence » que la lecture de la Parole, avec le secours de l'Esprit, jointe à la prière par laquelle nous demanderons à Dieu d'avoir compassion de nous dans le bas état où nous sommes et de nous accorder la grâce de mieux entrer dans la connaissance de ses pensées, de n'être pas des auditeurs oublieux, mais des faiseurs d'œuvres, mettant la parole en pratique (Jacques 1:21 à 25).

1.4 La prière et la Parole : En particulier et en assemblée

Pourrions-nous être étonnés que les deux ressources divines pour produire les réveils soient la prière et la Parole, les deux piliers du vrai christianisme ? Prière individuelle et lecture individuelle de la Parole, prière de l'assemblée et lecture de la Parole dans l'assemblée, c'est là qu'est le secret si nous voulons nous « réveiller du sommeil ». Que Dieu nous accorde à chacun de vivre cette vie cachée avec le Seigneur, priant dans le particulier, nourrissant nos âmes de la Parole ! Qu'Il nous donne aussi d'aimer l'assemblée et de réaliser que nous avons dans l'assemblée, ce qui est pleinement et entièrement suffisant pour tous, petits enfants, jeunes gens et pères. La présence du Seigneur vraiment sentie, le ministère de la Parole, l'action puissante de l'Esprit de Dieu pour nous conduire dans toute la vérité ou pour former les demandes que nous sommes appelés à présenter, cela ne nous suffirait-il pas ? Dieu nous garde de tomber dans l'état du peuple autrefois, désirant autre chose que ce que l'Éternel lui avait donné dans sa grâce ! (Nombres 11:4-6). Les réunions de prières, généralement négligées alors que les besoins sont si nombreux et si pressants, les réunions d'édification qui le sont aussi parfois — combien tout cela est humiliant ! — n'est-ce pas le signe de notre bas niveau, du sommeil spirituel qui nous gagne de plus en plus — cela ne manifeste-t-il pas que nous négligeons les seules ressources données par Dieu pour produire les réveils, en en recherchant peut-être d'autres jugées meilleures ? Que ceux qui, par la grâce de Dieu, ont été

préservés de négliger les réunions d'assemblée, soit pour la prière, soit pour l'édification, ne s'en enorgueillissent pas, mais au contraire, imitant en cela l'exemple d'un Daniel, sentent l'humiliation qui doit tous nous caractériser. Que, se rappelant comment ont commencé tous les réveils aux temps des Juges, ils éprouvent le besoin de crier à Dieu, afin qu'Il ait compassion de nous et donne, dans l'assemblée, un ministère vraiment en rapport avec les dangers et les besoins actuels, remettant en mémoire les vérités de la Parole, éveillant sans cesse en nous le sentiment de notre responsabilité !

1.5 Pas de réveil général

En parlant des réveils, il est à peine nécessaire de dire que nous ne pensons pas à un réveil comme celui qui s'est produit au 19^e siècle. Il ne s'en produira plus de semblable ; dans l'histoire de l'Église responsable sur la terre pendant le temps de l'absence du Seigneur (Apoc. 2 et 3), après Sardes et Philadelphie, il n'y a plus que Laodicée. Or, si nous ne prétendons nullement — et c'est à notre honte ! — manifester les caractères philadelpiens, il est certain par contre qu'ils ont été vus chez nos devanciers et que le réveil d'il y a un siècle correspond à Philadelphie dans l'histoire de l'Église. De même, dans l'histoire du peuple d'Israël, qui par tant de côtés illustre celle de l'Église, nous avons les deux grands réveils des jours d'Ézéchias et de Josias, qui correspondent à ceux de Sardes et de Philadelphie, et il n'y en a pas eu d'autre. Aujourd'hui, c'est au sein de Laodicée que le Seigneur veut opérer pour réveiller individuellement ceux qui Lui appartiennent, mais qui sont dans un tel état de tiédeur qu'ils l'ont laissé dehors ; Il frappe à la porte de leur cœur, désirent les amener à jouir de sa communion (Apoc. 3:20).

1.6 Commencer par un réveil personnel

N'oublions pas que c'est à nous que sont adressées les exhortations de la Parole : « C'est déjà l'heure de nous réveiller... Réveillez-vous pour vivre justement... Réveille-toi, toi qui dors... ». La Parole ne nous dit pas : Dieu vous réveillera, mais : Réveillez-vous, réveille-toi... Sans doute, tout vient de Lui, mais Il veut exercer notre responsabilité, c'est pourquoi Il nous adresse des appels aussi pressants. Puissions-nous y être attentifs et nous rappeler que les deux seuls moyens, selon Dieu, pour produire les réveils demeurent toujours la Parole et la prière.

Réveillés grâce à ces deux ressources divines, nous pourrons rejeter les œuvres des ténèbres, revêtir les armes de la lumière, nous conduire honnêtement comme de jour, « non point en orgies, ni en ivrogneries ; non point en impudicités, ni en débauches ; non point en querelles, ni en envie », et revêtir le Seigneur Jésus Christ, ne prenant pas soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises (Rom. 13:12 à 14). Nous pourrons marcher comme des enfants de lumière, éprouvant ce qui est agréable au Seigneur, n'ayant rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres — marcher soigneusement, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages ; saisissant l'occasion parce que les jours sont mauvais (Éph. 5:8-17). Nous pourrons vivre justement et ne pas pécher (1 Cor. 15:34). Dieu veuille nous l'accorder à tous !

2 Romains 13:11. C'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil

ME 1948 p. 116

2.1 Le mal se développe pendant qu'on dort — Matt. 13

Les « mystères du royaume des cieux » présentent, dans l'évangile de Matthieu, les aspects divers que prend le royaume après le rejet du Roi. Six paraboles nous en parlent en Matthieu 13:24-50, et une septième, en Matthieu 25:1-13. La première et la dernière nous donnent tout particulièrement l'avertissement de veiller.

Dans la première, qui est celle de l'ivraie et du champ, le Seigneur prédit le mélange de ceux qui possèdent la vie divine et de ceux qui n'ont qu'une profession chrétienne. Qu'est-ce que l'ivraie ? « Ce sont les fils du méchant. « Qui l'a semée ? « Un ennemi a fait cela » et : « l'ennemi qui l'a semée, c'est le diable ». Mais s'il a pu opérer ce travail, c'est que ceux qui devaient veiller dormaient. « Pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie parmi le froment ». Ainsi c'est à la faveur du sommeil de ceux auxquels une responsabilité a été confiée que l'ennemi accomplit son œuvre néfaste. C'est toujours notre manque de vigilance qui lui permet d'agir. Et d'autre part cette parabole nous enseigne que lorsque les résultats du travail de l'adversaire sont manifestés il est trop tard pour y remédier (13:28-30). Combien il est nécessaire de veiller !

2.2 Veiller en attendant le retour du Seigneur — Matt. 25

L'avertissement est plus solennel encore dans la parabole de Matthieu 25. Ici, le Seigneur compare le royaume à dix vierges qui sortirent à la rencontre de l'époux. Cinq d'entre elles étaient prudentes, cinq folles. Les vierges prudentes avaient de l'huile dans leurs lampes, les folles n'en avaient pas. C'était une coutume, en Orient, que des vierges attendent l'époux et l'accompagnent jusqu'à la chambre nuptiale ; il leur fallait pour cela des lampes allumées. Le Seigneur emploie cette comparaison pour faire comprendre aux siens ce que doit être leur attente individuelle (car, dans cette parabole, il n'est pas question de l'Église comme tout ; il s'agit d'individus et non d'un corps). Les dix vierges constituent deux classes de personnes : celles qui ont la vie divine (elles ont de l'huile dans leurs lampes, image du Saint Esprit que reçoivent les vrais croyants) et celles qui ont seulement une profession de christianisme, sans la vie. Le retour du Seigneur est une vérité que connaissaient bien les chrétiens du commencement : les Thessaloniens, par exemple, s'étaient tournés des idoles vers Dieu pour le servir et pour attendre le Seigneur ; même le « méchant esclave » ne niait pas cette vérité, puisqu'il disait : « Mon maître tarde à venir » (Matthieu 24:48) ; il savait que son maître reviendrait, mais son cœur n'était pas touché à la pensée de son retour. Ainsi les dix vierges « sortirent à la rencontre de l'époux ». Mais qu'est-il arrivé dans la suite ? « Comme l'époux tardait, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent ». Elles s'assoupirent d'abord, s'endormirent ensuite. Toutes. Les prudentes aussi bien que les folles. Ce sommeil a duré jusqu'à ce que « au milieu de la nuit, il se fit un cri ». Il y a maintenant plus d'un siècle que les vérités concernant le retour du Seigneur ont été remises en pleine lumière. Le temps qui s'écoule entre le cri de minuit et l'arrivée de l'époux est celui pendant lequel la condition morale de chacun est manifestée. Nous sommes dans cette période. Bienheureux ceux qui veillent, les reins ceints et les lampes allumées ! (Luc 12:35 à 38). Ils attendent Celui qui vient. Combien nous sommes en danger de perdre de vue, pratiquement, que le Seigneur va venir et, par suite, de nous assoupir et de nous endormir encore.

Que notre âme soit vigilante :

Soyons prêts, craignons de dormir ;

Chrétiens, le Sauveur va venir !

2.3 Le monde est dans la nuit et dort (1 Thes. 5) — Appel au croyant à se réveiller

Le Sauveur va venir chercher les siens. Ce sera le premier acte de sa venue. Le second englobera à la fois son apparition aux yeux de tous, avec les saints, et « le jour du Seigneur » pour le monde. Le jour du Seigneur vient « comme un voleur dans la nuit » ; aussi les hommes, endormis dans une fausse sécurité — ils diront alors « Paix et sûreté » — ne pourront échapper à la « subite destruction »

qui viendra sur eux (1 Thess. 5:1-3 ; Apoc. 3:3 ; Matt. 24:43). Ce jugement n'atteindra aucun de ceux qui sont lavés dans le sang de Christ, car ils sont « tous des fils de la lumière et des fils du jour ». Tous, quel que soit notre degré de développement spirituel, quelle que soit notre faiblesse, car « nous ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres ». Ce monde est plongé dans la nuit et les ténèbres morales s'épaississent de plus en plus sur la terre. Le jugement est à la porte, nous le sentons bien ! « Ainsi donc, ne dormons pas comme les autres » (1 Thess. 5:6). N'ayant rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres, marchons dans la lumière puisque nous sommes fils de la lumière et fils du jour. Cette parole s'adresse à chacun de nous qui pourrions dormir « comme les autres » : « Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts, et le Christ luira sur toi » (Éph. 5:14). Un croyant qui dort est comme un mort, bien qu'il possède la vie de Dieu. Rien ne le distingue de ceux qui n'ont pas Christ comme leur Sauveur, car on ne voit chez lui aucune manifestation de la vie. S'il se réveille — car il n'est pas mort, il dort seulement — le Christ luira sur lui, il retrouvera la clarté de sa face.

2.4 Sommeil de la paresse — Prov. 24

Le chapitre 24 du livre des Proverbes nous décrit, dans ses derniers versets, quelques-unes des conséquences du sommeil. Celui qui dort n'a aucune activité. Il en est de même dans le domaine spirituel : si nous dormons, nous ne pouvons rien faire pour le Seigneur, nous sommes des paresseux. « J'ai passé près du champ de l'homme paresseux... ». Dans quel état se trouve-t-il ? Il n'y a que chardons et orties — ce que produit la nature — et la clôture est démolie — plus aucune séparation ! Il convient de s'arrêter, de regarder, d'y appliquer son cœur, non pas certes pour critiquer, mais pour « recevoir instruction ». Comment de tels résultats ont-ils été produits ? « Un peu de sommeil, un peu d'assoupissement, un peu croiser les mains pour dormir... ». Un peu ! le sommeil spirituel conduit à la paresse. Comme il suffit de peu de chose, dans cette voie, pour amener la stérilité pour Dieu et la ruine du témoignage que nous avons à rendre dans la séparation ! (Prov. 24:30-34).

2.5 Nouveaux appels à se réveiller

Nous connaissons, sans doute, bien des enseignements de la Parole ; la plupart d'entre nous sont même « affermis dans la vérité présente ». Et cependant, n'avons-nous pas besoin d'être réveillés ? C'est en « rappelant ces choses à notre mémoire » que notre Dieu veut nous tirer du sommeil qui nous gagne si facilement (2 Pierre 1:12-15). « Vous écrire toujours les mêmes choses, disait l'apôtre aux Philippiens, n'est pas pénible pour moi et c'est votre sûreté ». Et il ajoute « Prenez garde... ». Il faut être réveillé pour pouvoir prendre garde ! Revenons sans cesse à la Parole et aux enseignements de la Parole, à ces « mêmes choses » si nécessaires pour nous réveiller du sommeil !

Oui, c'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil ! (Rom. 13:11 à 14). Le salut — la délivrance de nos corps (Rom. 8:23-24) — est plus près de nous que lorsque nous avons cru. La nuit est fort avancée, nuit morale qui a commencé lorsque Celui qui est la lumière a été crucifié, nuit qui prendra fin dans ce monde lorsqu'apparaîtra, le Soleil de justice. Mais déjà l'étoile du matin a lui dans nos cœurs ! N'est-ce pas « le moment de nous réveiller du sommeil, nous conduisant honnêtement, comme de jour, et revêtant le Seigneur Jésus Christ » ? Le jour s'est approché ! Bien des événements qui se déroulent dans ce monde nous en donnent la certitude, mais ces événements ne sont que des traits dans la nuit ! C'est en nous que le Saint Esprit opère et ce travail est en relation avec le jour, car nous sommes « tous des fils de la lumière et des fils du jour ». Le Saint Esprit veut produire en chacun de nos cœurs l'attente réelle de Celui qui va paraître sur la nue. Mais aussi, il fait tressaillir le cœur de l'Épouse, et l'Esprit et l'Épouse disent : Viens !

Pierre, Jacques et Jean, sur la sainte montagne, étaient accablés de sommeil. Mais, « quand ils furent réveillés, ils virent sa gloire » (Luc 9:32). Avant-goût de la gloire qui sera celle de Christ dans son royaume ! Par-dessus toute autre chose, ne vaut-il pas la peine d'être réveillé pour contempler sa gloire ? Étant encore ici-bas, au milieu de la scène qui nous environne, nous pouvons jouir par la foi de ce que nous allons goûter bientôt en plénitude ! (Jean 17:24). Réveillés, nous verrons sa gloire !

Déjà blanchit l'aurore ;
Frères ! réveillons-nous :
Quelques instants encore
Et nous verrons l'Époux.
Que notre âme bénie
S'égaie en son Sauveur,
Et par l'Esprit de vie
Répétons : Viens, Seigneur !

3 Nous réveiller du sommeil. Éph. 5 ; Rom. 13 ; Luc 22 ; 1 Rois 19 ; 2 Pierre 1 ME 1964 p.117

3.1 L'Épître aux Éphésiens

Le vrai christianisme doit être tout à la fois céleste et pratique. Nous sommes exhortés à connaître notre position céleste et à en jouir afin de pouvoir marcher ici-bas d'une manière qui y corresponde. L'Épître aux Éphésiens, tout particulièrement, nous donne des enseignements relatifs à une telle position et à une telle marche.

3.1.1 Responsabilité de marcher dans la lumière et dans l'amour

Dieu, qui « nous a élus en Christ avant la fondation du monde », nous a « prédestinés pour nous adopter pour lui par Jésus Christ, selon le bon plaisir de sa volonté » (Éph. 1:4, 5). Il a fait de nous ses enfants, nous qui étions « morts dans nos fautes » mais qui avons été « vivifiés ensemble avec le Christ... ressuscités ensemble » et qu'Il « a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus » (Éph. 2:5, 6). Et parce que nous sommes maintenant « de bien-aimés enfants », nous sommes exhortés à être « imitateurs de Dieu » (Éph. 5:1). Dieu est Amour et Lumière, nous avons donc à marcher « dans l'amour » et comme des « enfants de lumière » (Éph. 5:2, 8). Marcher dans l'amour, c'est suivre le sentier de Christ qui, par amour, s'est offert à Dieu « en parfum de bonne odeur ». Quel chemin fut le sien ici-bas, qui l'a conduit jusqu'à la croix du Calvaire ! Marcher comme des enfants de lumière, c'est manifester les caractères de sainteté, de séparation du mal, qui doivent être vus en tous ceux qui demeurent responsables de faire briller la lumière de Dieu au sein des ténèbres de ce monde. Une telle marche doit nous amener à prendre garde à nos paroles (Éph. 5:3, 4) comme aussi à nos actions (v. 5) ; elle implique une sainte vigilance afin que nous ne nous laissions pas séduire et entraîner dans le mal (v. 6, 7) ; enfin, caractère positif, elle doit être la pratique des vertus qui constituent dans leur ensemble « le fruit de la lumière ». C'est ainsi, que « ce qui est agréable au Seigneur » est accompli par son racheté. Une telle marche est par ailleurs une répréhension des « œuvres infructueuses des ténèbres » et la manifestation de leur caractère (v. 11 à 13).

3.1.2 *Différence entre un croyant qui marche mal et un incrédule*

Un croyant qui manque à sa responsabilité de marcher dans l'amour et comme enfant de lumière se conduit en fait comme un incrédule ; en réalité, il possède la vie de Dieu, tandis que l'incrédule est moralement mort, ils sont donc aussi différents l'un de l'autre qu'il est possible de l'être, mais si l'on ne considère que l'apparence extérieure on ne voit aucun contraste entre eux : on ne voit pas plus de différence entre eux qu'entre un mort et un homme qui dort ; il faut s'approcher bien près pour se rendre compte que chez ce dernier seul il y a la vie. Un homme qui dort a perdu conscience de toute relation avec le monde extérieur ; il en est de même pour un croyant qui s'est laissé gagner par le sommeil spirituel : il a perdu conscience de sa position céleste, de ce qu'il possède en Christ et, de ce fait, il ne jouit pas plus de ce qui est sa part et sa vie qu'un homme endormi ne jouit de tout ce qui l'entoure. Un tel croyant n'a pas pour autant perdu la vie qu'il a reçue par la foi, mais cette vie ne se manifeste plus : le croyant est comme un mort en ce sens qu'il n'entend pas, ne parle pas, ne pense pas. Triste état pour celui qui a la vie divine et qui est responsable de la montrer en en manifestant les fruits !

3.1.3 *Comment on s'assoupit*

Ne courons-nous pas le danger de nous endormir parmi les morts ? Par tant de moyens et souvent insensiblement, sans même que nous nous en rendions compte, l'ennemi nous amène à une certaine conformité au monde, néfaste au plus haut degré. Ressembler au monde dans son langage, dans sa marche, dans ses habitudes, dans sa recherche de tout ce qui peut satisfaire les désirs du cœur naturel, tout cela nous empêche de jouir de notre appel céleste et de marcher d'une manière digne d'un tel appel (Éph. 4:1). Dès que nous tolérons les influences mondaines, le sommeil spirituel nous gagne et l'ennemi remporte des succès de plus en plus faciles. À l'assoupissement succède rapidement le profond sommeil : une conformité au monde dont on finit même par ne plus avoir conscience.

3.1.4 *Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts*

« Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts, et le Christ luira sur toi » (Éph. 5:14). Tel est l'appel adressé à un croyant endormi « entre les morts ». C'est un appel à retrouver la jouissance de notre relation avec Christ, de notre position dans les lieux célestes en Lui, un appel à manifester pratiquement la vie que nous possédons par la foi, un appel à nous séparer par conséquent de tout ce qui est caractérisé par la mort, c'est-à-dire le monde sous la conduite de son chef. Il y a, pour cela, une sainte énergie à déployer : « Réveille-toi ! Relève-toi ! », mais aussi une promesse assurée : « le Christ luira sur toi ». La lumière d'en-haut, Christ Lui-même, resplendit sur le croyant qui a répondu à l'injonction divine : « Réveille-toi ! » ; amené dans la lumière, il peut voir et contempler Celui qui est la Lumière, puiser à la source de la vie (cf. Ps. 36:9) et marcher désormais comme un enfant de lumière, dans la puissance de la vie qu'il possède et dont il peut maintenant manifester les fruits.

Cette exhortation s'adresse-t-elle à des croyants mal enseignés, ignorants de bien des vérités de l'Écriture ? C'est précisément dans l'Épître aux Éphésiens que nous la trouvons, dans l'épître où est présentée la position si élevée du croyant et de l'assemblée, où nous sommes vus comme « bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ » (Éph. 1:3). Prenons garde ! Il nous a été beaucoup donné, nous sommes privilégiés parmi tant de croyants qui ont moins reçu, nous nous tromperions si nous estimions que les injonctions de Éph. 5:14 ne sont pas pour nous et que nous ne sommes pas en danger de nous endormir parmi les morts. C'est parce qu'un croyant d'Éphèse pouvait dormir parmi les morts que l'apôtre écrit dans la lettre adressée à cette assemblée : « Réveille-toi, toi qui dors... ». Non seulement nous courons le même danger mais encore notre responsabilité est accrue en raison de tout ce que nous avons reçu.

3.2 *Appels au réveil par l'apôtre Pierre. 2 Pierre 1:13 et 3:1*

L'apôtre Pierre écrit ses deux épîtres pour produire un réveil parmi les saints (cf. 2 Pierre 3:1) et, dans ce but, il leur rappelle les vérités qu'ils connaissaient et dans lesquelles ils étaient même « affermis » (cf. 2 Pierre 1:12 à 15). Nous sommes peut-être, nous aussi, « affermis dans la vérité présente », mais demandons-nous si tant de vérités connues, familières à chacun, exercent leurs effets pratiques dans notre vie ici-bas. N'avons-nous pas tendance à nous y accoutumer, à ne les considérer peut-être que comme un intéressant sujet d'études ? N'est-il pas nécessaire que nous soyons « réveillés » afin d'être amenés à mettre en pratique ce que nous savons si bien ? Connaître une vérité ne suffit pas, il faut la vivre !

Le rappel constant des enseignements de l'Écriture est nécessaire, indispensable même ; le croyant le plus solidement affermi dans la connaissance de la Parole a besoin, tout comme le petit enfant en Christ, d'un ministère semblable à celui que remplissait l'apôtre Pierre alors qu'il était encore « dans cette tente ».

Remarquons que nous sont indiqués dans l'Écriture les deux moyens qui peuvent produire un réveil : dans le Livre des Juges, c'est la prière (cf. Juges 3:9, 15 etc...), dans la seconde Épître de Pierre, la Parole. C'est toujours par le moyen de la prière et de la Parole que sera manifesté un véritable réveil, il est important de le souligner dans des temps où l'on cherche à en produire par la présentation de nouveautés, l'exercice de multiples activités, ou encore la mise en avant de tout ce qui est susceptible d'éveiller la curiosité.

3.3 *Élie : le sommeil guette même les plus zélés. 1 Rois 19*

1 Rois 19 nous présente Élie endormi sous le genêt. Ici, c'est un homme de Dieu, le prophète de l'Éternel, celui dont la foi a brillé, d'abord quand il priait avec instance dans le secret, ensuite dans le service qu'il a été amené à remplir en public. Les chapitres 17 et 18 de ce premier livre des Rois nous montrent l'énergie et les triomphes de cette foi si remarquable. Et c'est un tel homme que nous trouvons maintenant dormant sous le genêt !

L'Épître aux Éphésiens nous parle de croyants auxquels sont présentés les enseignements les plus élevés concernant la position céleste du racheté et de l'Assemblée ; la seconde Épître de Pierre, de croyants affermis dans la connaissance de la vérité ; ici, nous avons un homme de Dieu remarquable, celui qui apparaît avec Moïse sur la montagne de la transfiguration, celui qui a été dans son service un témoin puissant, un vainqueur. Cela nous montre bien que partout et pour tous le danger est grand de s'endormir. Nul n'est à l'abri, quel que privilégiée que puisse être sa position.

Tout au début de son histoire, Élie sert dans le secret. Sa vie intérieure est animée par une foi vivante qui le conduit à prier avec instance pour le peuple de Dieu. Ensuite, il est appelé à servir en public et son témoignage extérieur est soutenu par une foi qui compte sur Dieu et à laquelle Dieu répond. Mais tandis que ce témoignage extérieur est rendu avec une réelle puissance et revêtu du sceau de la bénédiction d'en-haut, la vie intérieure d'Élie ne demeure plus, semble-t-il, à la même hauteur. Combien cela est dangereux pour un serviteur de Dieu ! Élie paraît avoir oublié la source de la puissance : « l'Éternel devant qui je me tiens » ; il devra marcher quarante jours et quarante nuits, ayant été nourri pour cela, afin de pouvoir se tenir « sur la montagne devant l'Éternel » (1 Rois 19:5 à 9, 11). Durant cette période de sa vie où il s'est en fait éloigné de Dieu, il est amené à comprendre qu'il n'y a aucune force en lui. Il l'avait pourtant cru, un moment ; c'est pourquoi, Celui qui sait parfaitement ce qu'il y a dans son cœur permet que Jézabel lui adresse, par un messager, des menaces qui l'épouvantent, de sorte qu'il va se trouver, avec ses seules ressources, en présence de la puissance de l'adversaire.

Que va faire l'homme de foi, celui qui jadis avait prié si instamment ? Hélas ! ce n'est pas vers Dieu qu'il se tourne ; il s'enfuit, quittant Jizreël pour atteindre le pays de Juda, allant même jusqu'à Beër-Shéba, limite extrême de ce territoire. Non seulement cela, mais, laissant son jeune homme à Beër-Shéba, il s'en va, « lui, dans le désert, le chemin d'un jour ». Et dans ce lieu éloigné où cependant il aurait pu se croire à l'abri de la colère de Jézabel, il s'assied sous le genêt et demande la mort pour son âme. C'est le découragement complet. Quel en est au fond le motif ? « Je ne suis pas meilleur que mes pères » ! « Et, il se coucha, et dormit sous le genêt » (1 Rois 19:4, 5).

Mais l'Éternel abandonnerait-il l'un de ses serviteurs ? Il envoie un ange pour le réveiller. Découragé, sans force, Élie va apprendre que la force dont le croyant a besoin lui est communiquée par la nourriture que Dieu lui a préparée : « un gâteau cuit sur les pierres chaudes, et une cruche d'eau », en figure Christ nourriture et rafraîchissement de l'âme. Mais après avoir mangé et bu, Élie se recouche ; il faut que l'ange de l'Éternel l'invite à nouveau : « Lève-toi, mange, car le chemin est trop long pour toi » (1 Rois 19:5 à 9). Il est nécessaire que nous soyons réveillés pour nous nourrir de la Parole et pour que nos âmes soient rafraîchies à la source des eaux vives. Encore avons-nous besoin en vue de cela d'exhortations répétées... Et Dieu nous nourrit et nous rafraîchit pour que nous puissions marcher et aller jusque « sur la montagne devant l'Éternel ».

3.4 **Sommeil à Gethsémané. Luc 22:39-46**

Non, nul n'est à l'abri, quelque privilégiée que soit sa position. Les douze ont été choisis par le Seigneur et cela par un pur effet de sa seule grâce. Quelle faveur insigne leur a été ainsi accordée ! Ils ont suivi le Seigneur dans son chemin sur la terre, ont reçu ses enseignements, ils l'ont « entendu... vu de leurs yeux... » (1 Jean 1:1) et, dans un jour à venir, sur les douze fondements de la muraille de la cité seront écrits « les douze noms des douze apôtres de l'Agneau » (Apoc. 21:14). Mais parmi les bénéficiaires d'une telle faveur, il en est trois qui ont eu de plus grands privilèges encore : Pierre, Jacques et Jean. Le Seigneur les prend spécialement avec Lui en diverses circonstances, notamment sur la montagne de la transfiguration et en Gethsémané.

En Gethsémané en particulier, un service de très grande valeur ne leur était-il pas accordé, qu'ils n'ont pas su discerner et remplir précisément parce qu'ils se laissèrent gagner par le sommeil ? Certes, le Seigneur seul pouvait endurer les souffrances de Gethsémané, seul Il pouvait connaître « l'angoisse du combat » ; c'est pourquoi, après avoir dit à ses disciples : « Priez que vous n'entriez pas en tentation », « il s'éloigna d'eux lui-même environ d'un jet de pierre » (Luc 22:39 à 46). Mais Celui qui a pu dire par l'Esprit prophétique : « L'opprobre m'a brisé le cœur, et je suis accablé ; et j'ai attendu que quelqu'un eût compassion de moi, mais il n'y a eu personne... et des consolateurs, mais je n'en ai pas trouvé » (Ps. 69:20), Celui qui traversait comme homme les souffrances de Gethsémané n'aurait-il pas désiré, quand après avoir prié seul Il venait vers ses trois disciples, trouver auprès d'eux quelque sympathie ? « Et un ange du ciel lui apparut, le fortifiant », peut-être parce que les disciples ne surent pas remplir le service unique que le Seigneur attendait d'eux à ce moment-là ; en tout cas, ils auraient pu, par la grâce de Dieu, avoir leur part dans ce soutien que Jésus homme, traversant les angoisses de Gethsémané, souhaitait recevoir. Mais Jésus, venant vers eux, les trouve dormant ; Matthieu nous dit : « car leurs yeux étaient appesantis » (26:43) ; Marc également (14:40), tandis que Luc donne ce détail : « endormis de tristesse » (22:45). La touchante grâce divine veut trouver comme une excuse à leur sommeil mais, quoi qu'il en soit, le Seigneur leur avait dit : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation » et, ne l'ayant pas fait, ils ont perdu à jamais l'occasion d'accomplir un service qui était placé devant eux seuls. Combien il est vrai que le sommeil spirituel, même si c'est la tristesse ayant les meilleurs mobiles qui nous y conduit parfois, peut nous faire perdre le privilège de remplir tel ou tel service pour le Seigneur. Un autre le remplira à notre place, ou encore, Dieu enverra si c'est nécessaire « un ange du ciel » ; le but qu'Il se propose sera atteint mais nous aurons perdu le privilège d'avoir été un instrument entre ses mains.

Dans la scène de Gethsémané, scène d'indicibles souffrances pour Celui qui y a connu « l'angoisse du combat » et dont la « sueur devint comme des grumeaux de sang décollant sur la terre » (Luc 22:44), les trois disciples dormaient. Sur la montagne de la transfiguration où le Seigneur les avait également pris avec Lui, ils purent contempler une scène d'un caractère différent mais combien digne aussi d'arrêter leurs yeux et de captiver leur attention. Jésus était monté sur cette montagne pour prier » et, nous est-il dit, « comme il pria, l'apparence de son visage devint tout autre, et son vêtement devint blanc et resplendissant comme un éclair ; et voici, deux hommes, qui étaient Moïse et Élie, parlaient avec lui, lesquels, apparaissant en gloire, parlaient de sa mort qu'il allait accomplir à Jérusalem ». Il peut nous sembler que si nous avions été les témoins d'une telle manifestation, nous n'aurions pas eu trop de nos deux yeux grands ouverts pour en contempler la beauté, la grandeur, et en saisir tous les détails. Mais nous pouvons aujourd'hui contempler Jésus dans la gloire, nous Le voyons là-haut et sommes exhortés à considérer un tel Objet offert aux regards de notre foi (Hébr. 2:9 ; Col. 3:1 à 4). Dans quelle mesure le faisons-nous ? Si nous le réalisons comme nous devrions le faire, nos vies seraient transformées, car, qui « contemple à face découverte la gloire du Seigneur » est « transformé en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit » (2 Cor. 3:18). Hélas ! nous faisons comme les disciples autrefois ; alors qu'une telle scène de gloire était offerte à leurs yeux, « Pierre et ceux qui étaient avec lui étaient accablés de sommeil ». Nous sommes tentés de juger sévèrement cette attitude et pourtant le sommeil spirituel nous empêche souvent de « contempler à face découverte la gloire du Seigneur ». Nous aussi, nous sommes tant de fois « accablés de sommeil » et il faut que la grâce divine opère pour nous réveiller. « Quand ils furent réveillés, ils virent sa gloire », mais aussi « les deux hommes qui étaient avec lui », types des saints ressuscités et glorifiés, de ceux qui, comme Moïse, auront dû traverser la mort et de ceux qui, comme Élie, seront enlevés sans passer par la mort. Contempler Christ dans la gloire, avec tous ceux qui y seront introduits comme fruits de son œuvre expiatoire, jouir déjà par la foi de ce moment où « Il verra du fruit du travail de son âme » (Ésaïe 53:11), tel est le privilège de ceux qui sont « réveillés ». « Et quand ils furent réveillés, ils virent sa gloire et les deux hommes qui étaient avec lui » (Luc 9:28 à 32).

3.5 **Réveil par la présentation de la personne de Christ**

Remarquons que, dans les différents passages que nous venons de considérer, l'exhortation à se « réveiller » est toujours liée à la présentation de la personne de Christ. Dans les Éphésiens : « Réveille-toi, toi qui dors... » et, la promesse en est certaine, « le Christ luira sur toi ». Dans la seconde épître de Pierre, après avoir écrit : « Mais j'estime qu'il est juste, tant que je suis dans cette tente, de vous réveiller en rappelant ces choses à votre mémoire », l'apôtre parle aussitôt de « la puissance et la venue de notre Seigneur Jésus Christ », plaçant devant nos yeux Celui qui « reçut de Dieu le Père honneur et gloire, lorsqu'une telle voix lui fut adressée par la gloire magnifique : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir » (2 Pierre 1:13 et 16, 17). Dans le chapitre 19 du premier livre des Rois, Élie, réveillé par l'ange, trouve la nourriture et le rafraîchissement que Dieu lui a préparés : en figure, Christ. Enfin, les trois disciples, réveillés, ont Christ devant eux : en Gethsémané, dans ses souffrances et sa victoire, tandis qu'Il est, sur la montagne de la transfiguration, le centre de la gloire.

3.6 **Conclusion**

Instruits de la position céleste du croyant et de l'assemblée, de tout ce qui en découle pour la marche ici-bas ; connaissant les enseignements de la Parole et peut-être même « affermis dans la vérité présente » ; traversant parfois un temps de faiblesse spirituelle

et de découragement, après avoir joui pourtant de bénédictions spéciales dans le service et le combat de la foi ; occupant telle position privilégiée que la grâce divine a voulu donner quoi qu'il puisse en être de nous, nous sommes tous et toujours en danger de nous laisser gagner par le sommeil spirituel. Que Dieu nous accorde l'énergie nécessaire pour nous réveiller !

L'ARMURE par Henri Rossier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest
Revêtez-vous de l'armure complète de Dieu (Éph. 6:11)

Table des matières

- 1 Le combat chrétien : ce qu'il est et ce qu'il n'est pas
- 2 L'Adversaire
 - 2.1 Agents invisibles de Satan
 - 2.2 Satan agissant de façon occulte
 - 2.3 Agents visibles de Satan
 - 2.4 Les agents de Christ, visibles et invisibles
- 3 Les divers buts de l'Ennemi
- 4 Les artifices du diable
- 5 Le combat selon les diverses épîtres autres que Éphésiens
 - 5.1 Romains 13:11-14 (*)
 - 5.2 1 Thessaloniens 5:4-10.
 - 5.3 1 Pierre 5:8-9
 - 5.4 2 Timothée 2:3-5
 - 5.5 2 Corinthiens 10:3-6
 - 5.6 2 Corinthiens 6:7
 - 5.7 Hébreux 4:12
 - 5.8 1 Corinthiens 9:25-27
- 6 Éphésiens 6:10-20
 - 6.1 Le rôle de l'armure et comment on s'en sert
 - 6.2 L'Ennemi et sa stratégie — Tenir ferme
 - 6.3 Les pièces de l'armure selon David
 - 6.4 Les pièces de l'armure selon Éphésiens 6
 - 6.4.1 Les ARMES DÉFENSIVES
 - 6.4.1.1 La ceinture
 - 6.4.1.2 La cuirasse
 - 6.4.1.3 La chaussure.
 - 6.4.1.4 Le bouclier
 - 6.4.1.5 Le casque
 - 6.4.1.6 Récapitulé sur les armes défensives
 - 6.4.2 Les ARMES OFFENSIVES
 - 6.4.2.1 L'épée — 6° pièce de l'armure
 - 6.4.2.2 La prière — 7° pièce de l'armure

1 Le combat chrétien : ce qu'il est et ce qu'il n'est pas

Le combat chrétien occupe, dans la parole de Dieu, une place considérable. Tout l'Ancien Testament est rempli de guerres qui sont, il est vrai, une «lutte contre le sang et la chair» (Éph. 6:12), mais qui «arrivèrent comme types de ce qui nous concerne» (1 Cor. 10:6). Le Nouveau Testament ne traite jamais de nos guerres qu'au point de vue spirituel.

La guerre, le combat, la lutte, ont pour but de nous défendre contre l'ennemi, de conquérir, de gagner du terrain, de nous maintenir et de résister, de délivrer les autres, enfin de juger et de châtier les méchants et les rebelles. Dans le Nouveau Testament, ce dernier cas, c'est-à-dire le jugement guerrier, ne revient proprement qu'à Christ, et cela dans un temps futur, ce qui met d'autant plus en relief notre privilège d'être actuellement sous l'économie de la grâce. Sans doute, les chrétiens seront associés avec Christ, dans l'avenir, pour le jugement du monde et même pour celui des anges (1 Cor. 6:2-3), mais cela n'aura lieu que lorsque l'économie [ou dispensation] de la grâce sera remplacée par le règne de la justice et par l'économie de la gloire.

Le combat chrétien est toujours une lutte spirituelle contre un ennemi du dehors, sauf toutefois dans le cas d'une lutte contre soi-même. Mais cette dernière diffère, du tout au tout, de l'idée que l'on s'en fait communément dans le christianisme professant. L'on y voit, en effet, les doutes de l'incrédulité, l'incertitude du salut, le manque de confiance dans les promesses de Dieu, ou de foi à l'autorité de la Parole, taxées de combat chrétien. Jamais un état pareil n'est appelé de ce nom, dans l'Écriture. Un seul combat, celui contre nous-mêmes y est mentionné, mais il est plutôt un antagonisme, celui de l'Esprit qui demeure en nous, contre la volonté de la chair qui est en nous (Gal. 5:16-18). La Parole nous enseigne qu'il y a, dans le chrétien, deux principes, la chair et l'Esprit, outre son moi. Ces principes agissent dans deux directions opposées l'une à l'autre ; seulement le chrétien est caractérisé par l'Esprit de Christ qui demeure en lui et par lequel il vit ; tandis que, bien qu'ayant encore la chair en lui, il est considéré comme entièrement affranchi de sa domination. Sans doute la chair est là, et restera toujours opposée à l'Esprit ; mais «l'Esprit convoite contre la chair, afin que moi je ne pratique pas les choses que je voudrais». Si donc nous vivons par l'Esprit, et tel est le cas de chaque chrétien, sommes-nous excusables de ne pas marcher par l'Esprit ? La victoire sur la chair en nous est considérée, dans le passage que nous venons de citer, comme une nécessité de la présence de l'Esprit qui nous met en liberté, nous ôtant toute obligation de suivre la chair ou de nous laisser dominer par elle.

Tout autre combat, celui par exemple, que nous décrit le chap. 7 aux Romains, n'est qu'une lutte sans issue d'une âme croyante sous la loi, avec elle-même : elle possède la vie, mais sans l'Esprit qui met en liberté. Possédant deux natures, l'ancienne et la nouvelle, l'homme de Rom. 7 est toujours esclave de l'ancienne. Il veut le bien et fait toujours le mal. Finalement, réduit au désespoir, il arrive, après tant de désolantes expériences, au plein affranchissement, non par le combat, mais par la connaissance de l'oeuvre parfaite de Christ qui l'a délivré à toujours. Aussi peut-il dire : «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus, car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort» (Rom. 7:8).

Le combat de Rom. 7 est donc, non pas une victoire, mais, une défaite continue jusqu'au moment où l'âme apprend enfin qu'un autre a vaincu pour elle. La nouvelle nature en nous est incapable d'échapper à l'esclavage de la chair, aussi longtemps qu'elle ne possède pas l'Esprit comme puissance de sa vie nouvelle. Il est vrai cependant, que le chrétien, après avoir été placé par Christ dans la liberté de l'Esprit, est en danger d'être de nouveau retenu sous un joug de servitude (Gal. 5:1) ; aussi est-il exhorté à tenir ferme sur les positions qui lui ont été acquises par l'oeuvre de Christ, afin de ne pas redevenir esclave de la loi et du péché.

2 L'Adversaire

Après avoir dit ce qu'est le combat chrétien et ce qu'il n'est pas, considérons quel est l'Adversaire que nous avons à combattre. Cet adversaire est Satan. Il emploie contre nous des agents divers, visibles et invisibles.

2.1 Agents invisibles de Satan

Ses agents invisibles : les principautés et les autorités, la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes (Éph. 6:12), sont d'abord les anges que Satan a entraînés dans sa rébellion. Ces anges tombés ont des «chefs» qui exercent leur influence sur les dominateurs du monde pour contrecarrer par eux les desseins de Dieu envers son peuple, tandis que d'autres «chefs» angéliques, tels que Micaël, l'archange, agissent sous les ordres de Christ, pour leur résister et entraver leurs desseins auprès des mêmes dominateurs (Dan. 10).

2.2 Satan agissant de façon occulte

De plus, Satan lui-même agit d'une manière occulte, se déguisant même en ange de lumière (2 Cor. 11:14) pour mieux tromper les hommes. Il est «le chef de l'autorité de l'air» (Éph. 2:2). Cette autorité est l'esprit du monde que Satan domine et dirige à son gré, soit par ses séductions, soit par ses intimidations, soit par la haine qu'il souffle au coeur des hommes contre Dieu, ou qu'il attise en les poussant les uns contre les autres. Puissance effrayante, mais qui ne sera bientôt qu'un fétu de paille devant le Dieu de paix quand il brisera Satan sous nos pieds ! (Rom. 16:20)

2.3 Agents visibles de Satan

Mais Satan a des agents visibles, appelés aussi «les principautés et les autorités». Établies, à l'origine, par Dieu sur la terre, et tenant leur autorité de Lui, elles avaient été revêtues par Lui de dignité et de pouvoir au milieu des hommes (Tite 3:1) ; mais elles sont devenues la proie de Satan qui les dirige à son gré, quoique Dieu ait, malgré elles, la haute main sur leurs décisions. Elles appartiennent aux ténèbres dans lesquelles le monde est plongé, et y exercent leur action. Malgré leur éloignement de Dieu, le chrétien doit les reconnaître comme provenant de Lui dans leur caractère primitif, ce qui lui permet, en faisant abstraction de leur état actuel, de prier et d'intercéder pour elles. Ces principautés et ces autorités, le diable, devenu leur chef, se sert d'elles pour faire la guerre à Christ. Elles sont sous l'influence de la puissance spirituelle de méchanceté que Satan possède et qui est «dans les lieux célestes», d'où l'Adversaire n'a pas encore été expulsé [Apoc. 12:9]. Maintenant Dieu a déjà dépouillé, manifesté dans son vrai jour cette puissance spirituelle, les principautés et autorités sataniques qui sont dans les lieux célestes et a triomphé d'elles à la croix (Col. 2:15).

2.4 Les agents de Christ, visibles et invisibles

En opposition avec Satan, Christ a aussi ses agents et ses instruments visibles et invisibles. Mais tout d'abord il a, comme homme ressuscité d'entre les morts et assis à la droite de Dieu dans les lieux célestes, la suprématie sur eux tous. Il est au-dessus de toute principauté et autorité dans les lieux célestes ; chérubins, séraphins, archanges, tout ce qui est revêtu de dignité et domine dans les armées du ciel lui est soumis. Il est au-dessus de tout nom que portent les hommes sur la terre. Les principautés et autorités de Christ ont un caractère diamétralement opposé à celles de Satan : les premières sont dans le ciel et du ciel, celles de l'Ennemi sont des ténèbres et dans les ténèbres, et du monde et dans le monde (Éph. 1:20, 21).

Nous retrouvons, quant à Christ, la même pensée en Col. 1:16. Ce passage nous présente Jésus comme le Créateur de toutes choses, dans les cieux et sur la terre, choses visibles ou invisibles. Les choses visibles sont les trônes et les seigneuries sur la terre. C'est Lui qui établit les empires et qui confie la seigneurie aux hommes qu'il a choisis pour cela. Les choses invisibles sont ici les principautés et les autorités célestes établies de Dieu (Éph. 3:10). Toutefois nous avons vu que primitivement Dieu en a aussi établi sur la terre, et que, si Satan s'en est emparé, Dieu les maintient encore et s'en sert pour retenir l'anarchie finale, car toutes ces choses «ont été créées par Lui et pour Lui».

En Col. 2:10, on voit que les principautés et autorités sont des êtres célestes, revêtus de ces dignités, mais aussi des hommes auxquels rien ne manque devant Dieu et qui forment le corps dont il est la tête.

Ainsi, du côté de Dieu, le terme «principautés et autorités» s'applique aux anges, aux élus dans leur position céleste, et aussi aux dignités terrestres à leur origine, dignités dont Satan s'empare pour en faire ses instruments contre Christ, mais que le Seigneur reconnaît parce qu'il les a établies et dont Il se sert contre leur gré pour accomplir ses desseins.

Pour terminer le sujet des «dignités» établies de Dieu et soumises à Christ, citons encore, deux passages :

Dans le premier, 1 Cor. 15:24, nous contemplons la fin de toute autorité, pour que toutes choses soient finalement assujetties à Dieu. Le Seigneur remettra le royaume à Dieu, le Père, quand il aura «aboli toute principauté et toute autorité, et toute puissance». Toute dignité dont peuvent être revêtus des êtres célestes ou terrestres sera mise de côté, annulée devant l'autorité du seul Seigneur ; mais lui-même remettra cette autorité entre les mains de son Père. Il règnera jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds, hommes, esprit satanique, mort même, dont Satan a la puissance. Mais cela va plus loin : même les autorités qui ne se sont pas détournées de Lui seront annulées. Ainsi toutes choses lui seront assujetties, mais pour que finalement le Fils, comme homme, soit assujetti à Dieu qui lui a assujetti toutes choses.

Dans le second passage, 1 Pierre 3:22, «anges, autorités et puissances lui sont soumis», depuis qu'il est à la droite de Dieu. Toutes, bons ou mauvais anges, autorités célestes ou terrestres, puissances établies de Dieu, alors même, qu'elles seraient tombées sous l'influence de Satan, lui sont soumises du fait de son exaltation. Elles sont obligées de reconnaître sa puissance et ses droits sur elles. Il ne s'agit pas ici d'obéissance, mais de l'impossibilité où elles sont toutes de lui résister.

Mais à part tous les agents invisibles dont le Seigneur dispose, il a dans ce monde des hommes, l'armée visible de ses rachetés pour livrer combat à l'Ennemi. C'est à elle qu'incombe avant tout la responsabilité d'entrer dans la lutte. Ces combattants sont appelés à revêtir l'armure complète de Dieu. Le sixième chapitre de l'épître aux Éphésiens nous entretient en particulier d'eux et de leurs armes.

3 Les divers buts de l'Ennemi

Si maintenant nous considérons les divers buts de l'Ennemi dans la guerre qu'il fait à Christ et à son peuple, nous les trouvons illustrés par l'histoire d'Israël depuis sa sortie d'Égypte jusqu'à son entrée en Canaan.

Le premier but de Satan est de garder à tout prix les hommes, ses victimes, en esclavage et sous sa domination. Quand il voit qu'il n'y peut réussir et que, par la puissance de Dieu, ses esclaves sont près de lui échapper, il les poursuit, comme le Pharaon, type de l'Adversaire, avec toute son armée, pour les saisir et recouvrer sur eux l'empire qui lui échappe. C'est ici que commence le combat, mais ce combat n'est pas confié au peuple ; c'est l'affaire de l'Éternel tout seul. Il ne demande à Israël que la foi : «L'Éternel combattrait pour vous, et vous, vous demeurerez tranquilles». Ce sera Lui qui «précipitera dans la mer le cheval et celui qui le montait» (Ex. 14 ; 15).

Une fois échappé à l'esclavage et entré dans le désert, Israël rencontre Amalek, l'Ennemi sous une autre forme, et avec un autre but, celui de mettre obstacle au voyage du désert et d'empêcher le peuple d'arriver à son héritage.

Après la traversée du Jourdain, l'Ennemi dresse devant le peuple de Dieu un obstacle formidable, la ville de Jéricho. Son but est de l'empêcher d'entrer dans son héritage.

Enfin, les murailles de cette forteresse étant tombées devant les armes de la foi, Israël trouve devant lui tous les rois de Canaan conjurés pour l'empêcher, soit de prendre possession de son héritage, soit de maintenir et de compléter cette possession.

C'est à ce quatrième événement que font surtout allusion les exhortations du chap. 6 de l'épître aux Éphésiens. Cette épître, assimilée tout entière d'une manière si remarquable au livre de Josué, nous montre le chrétien introduit dans les lieux célestes pour y jouir de toutes les bénédictions de son héritage, mais, ces bénédictions, Satan cherche à les lui enlever et c'est pour les réaliser, les maintenir et les conserver, que le croyant doit livrer bataille aux «puissances spirituelles qui sont dans les lieux célestes», après avoir revêtu l'armure complète de Dieu.

Le combat dont nous venons de parler doit faire le sujet spécial de notre méditation, mais il est nécessaire de remarquer que là ne se borne pas notre lutte. Le chrétien a des frères captifs et il lui faut combattre pour les délivrer. Tel était le combat d'Abraham dont le chap. 14 de la Genèse nous entretient. Avec quelques hommes le patriarche poursuit les quatre rois, remporte la victoire et délivre son frère Lot devenu leur prisonnier. Ce combat pourrait n'avoir pour objet, comme dans le cas d'Abraham, que de délivrer un seul de nos frères, captif du monde, et de l'amener à la liberté des enfants de Dieu. Souvenons-nous que cette victoire obtient une grande récompense de la part de notre Melchisédec. Mais nous pouvons avoir aussi à combattre seuls pour la délivrance de tout le peuple de Dieu, comme Jonathan contre le poste des Philistins, dont la défaite amena la délivrance de tout Israël.

Le combat chrétien a encore un autre but qui nous est présenté en type au premier chapitre de Josué. Les Rubénites, les Gadites et la demi-tribu de Manassé avaient reçu leur part dans le pays (il est vrai, au delà du Jourdain) et l'Éternel leur avait donné «du repos», mais ils ne devaient pas s'arrêter là. Il leur fallait passer armés devant leurs frères pour les aider jusqu'à ce que l'Éternel eût aussi donné du repos à ceux-ci. C'est ainsi qu'une partie de l'Assemblée de Dieu est appelée à prêter main forte à l'autre jusqu'à ce que cette dernière soit arrivée par le combat à la jouissance des privilèges que les premiers possèdent déjà.

Enfin et il vaudrait mieux dire : tout d'abord, le combat chrétien est le «combat de l'Évangile». Si, quant à nous-mêmes, nous n'eûmes rien à faire, qu'à croire à l'amour et à la puissance de Dieu pour échapper à l'esclavage de Satan, il est d'autres pauvres pécheurs retenus dans les liens qui nous enlaçaient autrefois. Nous avons à combattre l'Ennemi pour atteindre leur conscience et les amener à se confier, comme nous, dans le Dieu Sauveur. Tel était le combat des Philippiens. Ils «tenaient ferme dans un seul et même esprit, combattant ensemble d'une âme avec la foi de l'Évangile et n'étant en rien épouvantés par les adversaires». De son côté, l'apôtre livrait seul ce combat (2 Tim. 2:9-10), ou bien y associait d'autres croyants avec lui (Phil. 1:27, 28, 30 ; 4:3 ; 2 Tim. 1:8 ; 2:3). Cette lutte fait partie du «bon combat de la foi» (1 Tim. 6:12 ; 2 Tim. 4:7).

Les armes du combat pour l'Évangile sont offensives. Elles sont la Parole et la prière, sur lesquelles nous reviendrons plus tard.

4 Les artifices du diable

Occupons-nous maintenant du combat, tel qu'il nous est décrit dans l'épître aux Éphésiens.

Nous avons affaire avant tout aux «artifices du diable». Ceux-ci sont bien plus dangereux pour nos âmes que ses violences.

La principale de ses ruses est de nous faire redescendre dans l'atmosphère du monde dont il est le Chef et qu'il domine à son gré. En agissant ainsi, il réussit à avoir prise sur nous, car le monde est un vaste système social, politique et religieux dont Satan est le Prince et dont Dieu est absent. Nous entrons à chaque instant en contact avec ce système que nous devrions traverser comme étrangers, et de là à nous y associer il n'y a qu'un pas à faire.

Le moyen employé par l'Ennemi pour nous priver de la jouissance du pays céleste sera toujours de nous intercepter le ciel et de cacher Christ à notre vue en rabaisant notre christianisme à la terre et en l'accommodant au monde.

Une autre des manoeuvres perfides du «chef de l'autorité de l'air» consiste en fausses doctrines qu'il répand parmi les chrétiens et par lesquelles il ruine leur espérance céleste. On en trouve de nombreux exemples dans les épîtres de Paul.

En 1 Cor. 15:12, les faux docteurs disaient «qu'il n'y avait pas de résurrection de morts». C'était la vieille erreur des Sadducéens. Cette doctrine qui amenait fatalement les âmes à nier la résurrection de Christ, les privait de la jouissance du pays céleste que cette résurrection nous a acquise.

En 2 Tim. 2:18, Hyménée et Philète enseignaient que la résurrection avait déjà eu lieu, doctrine néfaste qui établissait pour l'éternité l'Église, ou la famille de Dieu, sur la terre.

En 2 Thess. 2:2, les séducteurs annonçaient que le jour du Seigneur était là et, en transportant ainsi le chrétien au milieu de la scène future du jugement, ils lui enlevaient l'espérance de la venue de Christ qui aurait dû précéder ce jour pour introduire les rachetés dans le ciel.

Lorsque Satan ne réussit pas à détourner les enfants de Dieu par de fausses doctrines, il n'est pas à bout de ses ressources et possède des moyens plus vulgaires, plus terre à terre, de dérober le ciel à nos yeux et à nos coeurs. Il nous persuade souvent que le christianisme consiste, avant tout, à nous bien conduire, à ne nous mêler que modérément aux distractions du monde, à partager ses oeuvres charitables, à remplir ce qu'il appelle ses devoirs religieux. De cette manière, les chrétiens, tout en menant une vie correcte, mais qui ne leur attirera jamais la haine du monde, rabaisent leur christianisme du ciel sur la terre. Ils ont perdu la qualité de combattants et se sont si bien accommodés à cette condition, qu'il faut souvent des circonstances exceptionnelles, telles que leur lit de mort, pour que l'on découvre en eux quelques traces de la vie céleste.

Dans cet état d'abaissement spirituel, l'Ennemi n'a pas de peine à associer complètement ses victimes avec le milieu dans lequel elles se trouvent et à leur faire aimer le monde et ses convoitises. Leur christianisme terrestre est ainsi devenu un christianisme mondain. N'ayant pour but que les bénédictions terrestres, si précieuses du reste et si importantes, que Dieu accorde à la piété et négligeant «la promesse de la vie à venir», ils se sont laissés peu à peu attirer, comme «le juste Lot» par les délices du péché et ne sont souvent sauvés que «comme à travers le feu».

5 Le combat selon les diverses épîtres autres que Éphésiens

Nous sommes appelés, pour échapper à ces artifices, à user de vigilance et de sobriété et à employer pour les combattre toutes les armes que Dieu nous fournit.

C'est ici que nous entrons dans le sujet qui forme la titre de cet écrit, mais avant de l'aborder dans l'épître aux Éphésiens, il nous importe de passer en revue un certain nombre d'autres passages qui traitent du même sujet.

5.1 Romains 13:11-14 (*)

(*) Ayant traité ce passage autre part (Messenger Évangélique 1912, pages 310 et 327) nous nous bornons ici à quelques remarques supplémentaires.

«Et encore ceci : connaissant le temps, que c'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil, car maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru : la nuit est fort avancée et le jour s'est approché ; rejetons donc les oeuvres des ténèbres et revêtons les armes de la lumière. Conduisons-nous honnêtement comme de jour, non point en orgies, ni en ivrogneries ; non point en impudicités, ni en débauches ; non point en querelles ni en envie. Mais revêtez le Seigneur Jésus-Christ, et ne prenez pas soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises».

Ce passage considère la nuit de ce monde, caractérisée par l'absence du Christ «la lumière du monde», comme très avancée. Le jour est près de paraître. Ce jour est le salut, encore futur, qui est plus près de nous que lorsque nous avons cru. Ce salut, nous l'atteindrons à la venue de Celui que nous attendons comme Sauveur. Il nous faut donc nous réveiller du sommeil. Ce dernier n'est pas précisément qualifié comme une chose mauvaise en soi, voyez 1 Thess. 5:7 et Éph. 5:14, mais plutôt comme l'influence du milieu dans lequel on se trouve. Aussi n'est-il pas parlé de notre sommeil, mais du fait que la nuit, consacrée au sommeil, est déjà près de finir. Il est temps de n'avoir en vue autre chose que le lever du jour, le salut. En prévision de cet événement, nous avons deux devoirs à remplir : le premier est de rejeter les oeuvres des ténèbres, comme un vêtement de nuit dont on se dépouille. Quand nous vivons au milieu des ténèbres, nous ne sommes pas à l'abri de leurs oeuvres. Nos pensées et notre activité sont en danger de revêtir plus ou moins les caractères du milieu dans lequel nous vivons. Voilà ce que nous avons d'abord à secouer loin de nous pour revêtir, en second lieu, les armes de la lumière. C'est le vêtement du jour. Ce vêtement est celui d'un guerrier. Le jour doit nous trouver déjà en armes, dans une attitude qui soit en accord avec lui et en opposition complète avec les ténèbres et leurs oeuvres. Quand il rencontre les armes de la lumière, Satan ne peut rien entreprendre contre celui qui les porte. Elles impriment à notre conduite un cachet d'honnêteté qui est en accord avec la jour auquel nous appartenons. La lumière revêtue par nous est une arme contre toutes les oeuvres de ténèbres par lesquelles Satan cherche à déconsidérer la conduite chrétienne. De fait, revêtir les armes de la lumière, c'est revêtir pratiquement le Seigneur Jésus Christ (v. 14). C'est de cette manière que, depuis Son départ, nous sommes devenus «la lumière du monde» (Matth. 5:14).

5.2 1 Thessaloniens 5:4-10.

«Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, en sorte que le jour vous surprenne comme un voleur ; car vous êtes tous des fils de la lumière et des fils du jour ; nous ne sommes pas de la nuit, ni des ténèbres. Ainsi donc ne dormons pas comme les autres, mais veillons et soyons sobres ; car ceux qui dorment, dorment la nuit, et ceux qui s'enivrent, s'enivrent la nuit ; mais nous qui sommes du jour, soyons sobres, revêtant la cuirasse de la foi et de l'amour, et pour casque l'espérance du salut ; car Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut par notre Seigneur Jésus Christ, qui est mort pour nous, afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions ensemble avec Lui».

Nous trouvons ici une pensée quelque peu différente de celle que nous venons de voir en Rom. 13. Ici le chrétien n'est pas dans les ténèbres et n'a pas de contact avec la nuit, aussi l'apparition du jour du Seigneur ne peut pas le surprendre comme un voleur. Il est donc exhorté à ne pas dormir comme les autres qui n'ont ni connaissance de Christ, ni espérance (voyez 4:13 ; 5:6). Deux choses caractérisent ces «autres» : le sommeil et l'ivresse, qui appartiennent à la nuit. Ils ont l'inconscience du danger dans lequel ils se trouvent, inconscience qui caractérise leur état de mort morale. De plus, ils s'enivrent par la satisfaction des convoitises qui les asservissent à Satan et leur font perdre tout sentiment de leur responsabilité envers Dieu. En présence de ces ténèbres, l'enfant de Dieu, fils de la lumière et fils du jour, est exhorté à être sobre. Il doit garder sa pleine clarté et liberté d'esprit, fruit de l'absence des convoitises qui entraînent et asservissent le monde et font de lui la proie de Satan. Cela le met nécessairement en lutte avec les choses par lesquelles l'ennemi cherche à l'attirer. Cette lutte est une lutte défensive. Par elle le chrétien est gardé de tomber dans les pièges qui lui sont tendus. Il n'a ici que deux pièces d'armure, mais elles lui suffisent parfaitement. Ce qu'elles représentent : la foi, l'amour et l'espérance, caractérise au premier chapitre de cette épître (v. 3) l'activité et la vie pratique du chrétien. Comme armure, ces vertus caractérisent le combat.

Dans la lutte qu'un adversaire plein de ruses a entreprise contre le croyant, il cherche à l'atteindre en deux endroits vulnérables. Il peut s'emparer du coeur, siège des affections, et lui infliger de mortelles blessures. Il nous faut donc mettre notre coeur à l'abri derrière une cuirasse composée de ces deux choses : la foi et l'amour. Nous garantissons notre coeur des coups de l'Adversaire, d'abord par la foi, par les yeux de l'âme attachés à Christ, car la foi nous donne toujours comme objet cette personne bénie. L'amour est le second caractère de la cuirasse. Il est ici la confiance que nous sommes aimés. La foi nous donne Christ comme objet, l'amour le fait habiter dans nos coeurs. Toutes les flèches de Satan ne peuvent atteindre une félicité pareille. Irais-je abandonner un objet aussi parfait, aussi excellent, une joie, une jouissance de Lui aussi élevée, pour les boissons enivrantes et empoisonnées que le monde vient m'offrir ?

Mais s'il ne peut atteindre le coeur, Satan cherchera à atteindre la tête, siège des pensées, pour la détourner de son objet. Le casque, l'espérance, garde nos pensées entièrement attachées à Christ, comme Celui dont nous attendons la venue. La réalisation de notre espérance sera l'acquisition du salut. Cette dernière nous est assurée, puisque c'est à elle que Dieu nous a destinés, et non à la colère. Le dessein de Dieu à notre égard s'accomplira. Actuellement la colère est derrière nous, car elle s'est épuisée à la croix en tombant sur l'Agneau de Dieu ; mais l'espérance est devant nous et ce salut qu'elle nous assure nous allons l'acquérir, car il ne pourra jamais nous être enlevé.

Aucune flèche de Satan ne peut atteindre de semblables réalités. Elles sont basées sur l'oeuvre de Christ «qui est mort pour nous afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions ensemble avec Lui». Nous avons cela maintenant en Lui. Les mots : «nous vivions ensemble avec Lui» unissent aujourd'hui dans une vie commune avec lui les saints vivants et les saints délogés, comme ils seront unis, ressuscités et transmués, dans un jour futur à la venue du Seigneur.

5.3 1 Pierre 5:8-9

«Soyez sobres, veillez ; votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer. Résistez-lui, étant fermes dans la foi».

Nous retrouvons ici l'exhortation contenue dans les passages précédents. Devant les assauts de l'ennemi, deux conditions morales sont nécessaires, sans lesquelles le chrétien ne peut remporter la victoire : «Soyez sobres, veillez». Ne pas s'enivrer, ne pas dormir, sont des qualités purement négatives, mais Dieu les veut positives chez les siens. On pourrait boire modérément sans s'enivrer ; être sobre va beaucoup plus loin. La sobriété est la qualité d'un homme qui, par caractère, n'aime pas les boissons enivrantes. On pourrait, sans dormir profondément, ne pas être assez éveillé pour éviter de se laisser surprendre. Ce passage ne nous entretient pas des

ruses et séductions de Satan, si dangereuses, parce qu'elles nous environnent de toutes parts, guettant le côté faible de notre défense ; mais nous y trouvons le dernier effort de l'ennemi pour nous épouvanter. Il en fut de même de notre Sauveur qui, au commencement de son ministère rencontra tous les artifices du diable, puis, à la fin, en Gethsémané, le lion rugissant qui cherchait à le dévorer. Au désert, il fut vainqueur par la simple soumission à la Parole ; à Gethsémané par l'entière soumission à la volonté de Dieu. Aussi fut-il sauvé hors de la mort, quand le lion croyait lui avoir broyé les os.

On ne trouve dans ce passage qu'une seule arme, la cuirasse de la foi, mais pleinement suffisante pour anéantir tout l'effort de l'ennemi : «Résistez-lui, étant fermes dans la foi». Nous trouvons la même exhortation dans l'épître de Jacques (4:7) : «Soumettez-vous à Dieu (c'est l'obéissance de la foi) ; résistez au diable (c'est le bouclier de la foi), et il s'enfuira loin de vous». Quelle place unique, immense, est donnée ici à la foi ! Cette seule arme défensive suffit pour mettre en fuite l'ennemi le plus formidable.

5.4 2 Timothée 2:3-5

«Prends ta part des souffrances comme un bon soldat de Jésus Christ. Nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie, afin qu'il plaise à celui qui l'a enrôlé pour la guerre ; de même, si quelqu'un combat dans la lice [= l'arène, ou le stade], il n'est pas couronné s'il n'a pas combattu selon les lois».

Les souffrances mentionnées ici sont «les souffrances de l'Évangile» (1:8). Ce qui caractérise un bon soldat de Jésus Christ, c'est de prendre sa part de ces souffrances. On ne peut aller à la guerre en «s'embarrassant des affaires de cette vie». Elles sont considérées dans ce passage, non comme une boisson enivrante, mais comme un encombrement, comme une entrave à notre marche, comme un fardeau qui empêche le libre usage de nos armes. Ce qui nous fait déposer ce fardeau, c'est le désir de plaire au Chef aimé et respecté qui nous a enrôlés pour la guerre. L'amour est le véritable motif qui nous fait «rejeter tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe si aisément» (Hébr. 12:1).

Nous trouvons ensuite les lois de la lutte, car ensuite il ne s'agit plus du combat en bataille rangée, mais du combat dans la lice. Les chrétiens sont donnés en spectacle au monde. Il s'agit de remporter le prix. On ne peut le faire qu'en se soumettant aux lois établies. Il faut donc, non seulement un coeur libre de fardeaux, mais encore l'observation rigoureuse de la volonté divine. Pour vaincre, nous ne devons ni enfreindre cette volonté, ni la devancer, ni nous donner des lois à nous-mêmes, mais combattre patiemment et consciencieusement selon les directions de Dieu, consignées dans sa Parole, jusqu'à ce que nous ayons remporté le prix de l'effort.

Ici le soldat est pourvu de son armure, mais Satan cherche à le retarder par un bagage inutile. Il est préservé d'une défaite par l'affection pour son Chef. En 1 Pierre 5, nous avons vu la foi, ici l'amour, en 1 Thess. 4, les deux ensemble.

5.5 2 Corinthiens 10:3-6

«Car en marchant dans la chair nous ne combattons pas selon la chair ; car les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, mais puissantes par Dieu pour la destruction des forteresses, détruisant les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et amenant toute pensée captive à l'obéissance du Christ et étant prêt à tirer vengeance de toute désobéissance».

Ce passage nous décrit le combat de l'apôtre. Accusé de marcher selon la chair, il montre que ses armes de guerre n'étaient pas charnelles, mais que leur puissance était spirituelle, venant de Dieu, d'abord pour détruire toute hauteur qui s'élevait contre la connaissance de Dieu, ensuite pour amener les âmes captives à Christ, enfin, pour tirer vengeance des désobéissants. Ce dernier cas relevait du pouvoir exceptionnel confié à l'apôtre inspiré, car Dieu dit : «À moi la vengeance ; moi je rendrai, dit le Seigneur» (Rom. 12:19). L'expression : «la destruction des forteresses» fait penser à Jéricho, et nous renseigne sur la qualité des armes dont l'apôtre se servait. C'étaient des armes offensives, mais purement spirituelles. D'abord la foi en la parole de Dieu qui fit faire au peuple pendant sept jours le tour de la ville et sept fois encore le septième jour, pour que la patience eût son oeuvre parfaite. Le combat de l'apôtre était donc le combat de la foi contre l'obstacle que Satan mettait sur son chemin. L'obstacle était effrayant, mais non pas aux yeux de la foi. Les trompettes du témoignage servaient aussi d'armes à Israël ; enfin la présence de Christ — l'arche — au milieu du peuple était le gage infaillible d'une puissance à laquelle rien ne pouvait résister. Telles étaient les armes de l'apôtre. En opposant la puissance de Dieu à celle de l'ennemi, il amenait les âmes captives à l'obéissance du Christ.

5.6 2 Corinthiens 6:7

«Nous recommandant comme serviteurs de Dieu... par la parole de la vérité, par la puissance de Dieu, par les armes de justice de la main droite et de la main gauche».

Ici nous rencontrons de nouveau les armes dont l'apôtre se servait dans le combat. Il avait la parole de Dieu, mais quel effet aurait-elle produit, sans la puissance de Dieu ? Pour pouvoir faire usage de cette puissance, l'apôtre avait des armes personnelles : «les armes de justice de la main droite et de la main gauche», c'est-à-dire l'épée et le bouclier, armes offensive et défensive, qui sont appelées des armes de justice. La justice est ici la justice pratique. Notre combat offensif ou défensif ne peut avoir aucun résultat sans la justice qui est l'absence de péché dans notre conduite et dans nos voies. Il nous faut une bonne conscience pour entreprendre la lutte, sinon la puissance de Dieu nous manquera. Une conscience pure rencontre toujours la puissance de Dieu pour faire l'application de la Parole.

5.7 Hébreux 4:12

«Car la parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et elle discerne les pensées et les intentions du coeur».

Nous trouvons dans ce passage, comme nous le verrons en Éph. 6, la parole de Dieu, arme offensive de l'Esprit, pareille à une épée à deux tranchants, mais ici l'épée n'est pas employée pour combattre un ennemi extérieur, elle est tournée contre nous-mêmes, ou plutôt, c'est notre vieil homme qui est l'ennemi. Cette image nous reporte en quelque mesure à Gal. 5:16-17 dont nous avons parlé précédemment. La Parole nous sonde et nous transperce afin que nous apprenions à discerner en nous ce qui est de la chair et ce qui est de l'Esprit, et que nous soyons en état de nous juger nous-mêmes. Ce jugement est douloureux et pénible, mais l'âme, une fois «connue et sondée», ayant goûté les bénédictions qui suivent le jugement d'elle-même, n'a plus qu'un désir, c'est que l'action sanctifiante de la Parole se continue envers elle jusqu'au bout de la traversée du désert. «Sonde-moi, ô Dieu ! et connais mon coeur ; éprouve-moi, et connais mes pensées. Et regarde s'il y a en moi quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle» (Ps. 139:23-24).

5.8 1 Corinthiens 9:25-27

«Or quiconque combat dans l'arène vit de régime en toutes choses ; eux donc, afin de recevoir une couronne corruptible ; mais nous, afin d'en recevoir une incorruptible. Moi donc... je combats ainsi, non comme battant l'air ; mais je mortifie mon corps et je l'asservis, de peur qu'après avoir prêché à d'autres, je ne sois moi-même réprouvé».

C'est encore dans le sens de Gal. 5 et d'Hébr. 4 qu'à lieu ici le combat chrétien. Pour vaincre l'Ennemi du dehors, il nous faut une lutte réelle avec nous-mêmes, sans hypocrisie ou faux semblant. Pour que le combat avec Satan soit efficace, je dois commencer par la mortification de mon corps, me tenant continuellement pour mort au péché, mais pour vivant à Dieu ; car c'est un danger terrible de prêcher, d'annoncer la Parole, sans l'état pratique qui y correspond.

6 *Éphésiens 6:10-20*

Ayant passé en revue les principaux passages qui nous parlent des armes du chrétien, nous abordons enfin le chapitre des *Éphésiens* qui, d'une manière beaucoup plus détaillée que tout autre, va nous entretenir des diverses pièces de cette armure de Dieu que le croyant doit revêtir.

«Au reste, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force ; revêtez-vous de l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez tenir ferme contre les artifices du diable. Car notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes. C'est pourquoi prenez l'armure complète de Dieu, afin que, au mauvais jour, vous puissiez résister, et, après avoir tout surmonté tenir ferme. Tenez donc ferme, ayant ceint vos reins de la vérité, et ayant revêtu la cuirasse de la justice, et ayant chaussé vos pieds de la préparation de l'Évangile de paix ; par dessus tout, prenant le bouclier de la foi, par lequel vous pourrez éteindre tous les dards enflammés du Méchant. Prenez aussi le casque du salut, et l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu ; priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, par l'Esprit, et veillant à cela avec toute persévérance et des supplications pour tous les saints, et pour moi, afin qu'il me soit donné de parler à bouche ouverte, pour donner à connaître avec hardiesse le mystère de l'Évangile, pour lequel je suis un ambassadeur lié de chaînes, afin que j'use de hardiesse en lui, ainsi qu'il faut que je parle».

6.1 *Le rôle de l'armure et comment on s'en sert*

Nous avons dit plus haut que, dans l'épître aux *Éphésiens*, l'armure est destinée avant tout à nous introduire et à nous maintenir, par le combat contre Satan, dans la possession et la jouissance de notre héritage céleste et de toutes les bénédictions qui s'y rattachent. Cet héritage nous est acquis par l'oeuvre de Christ et nous le possédons en Lui. C'est la Canaan céleste et toutes ses richesses, dont cette épître nous a si abondamment entretenus. Le but de Satan, dans sa révolte contre Dieu, est de nous chasser de notre place dans les lieux célestes et de nous enlever ainsi la jouissance de tout ce qu'ils contiennent ; le but de Dieu (toute cette épître le montre), est de nous y établir. Aussi la fin des l'épître nous signale les dangers auxquels nous sommes exposés..

Pour surmonter et vaincre notre terrible ennemi, une chose nous est nécessaire : la force : «Au reste, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force». Cette force nous ne la trouvons pas en nous, mais dans le Seigneur : «Bienheureux l'homme dont la force est en toi... ils marchent de force en force» (Ps. 84:5, 7). Ce n'est pas tout de connaître la grâce, sans laquelle nous ne pourrions jamais être amenés à Dieu, ni introduits dans les bénédictions célestes, ni préservés de chute ; mais il nous faut encore de la force pour le combat. Nous, chrétiens, nous devons la chercher, et Dieu la donne gratuitement à qui la lui demande. Elle est toujours à notre disposition et consiste en une armure que nous trouvons, toute préparée, à l'arsenal de Dieu. Pour nous permettre de remporter la victoire, cette armure doit être complète. C'est une panoplie ; le chrétien doit être armé de toutes pièces. C'est en outre une armure de Dieu ; elle lui appartient ; Lui seul peut la donner.

Présentons ici quelques axiomes qui trouveront leur développement dans les pages suivantes.

1° Il faut avoir revêtu l'armure avant le combat. Elle sera insuffisante si nous la revêtons au cours de la lutte, car il y manquera toujours quelque pièce.

2° Les pièces de l'armure doivent être prises dans un certain ordre et pour les prendre dans cet ordre il faut les connaître et être familiarisé avec elles.

3° L'armure est avant tout un état pratique de l'âme ; il est extrêmement important de le savoir et d'en être convaincu. Elle n'a rien de théorique. On pourrait expliquer en détail la forme et l'usage de toutes les pièces de l'armure sans que cette savante théorie servît à quoi que ce soit pour vaincre.

4° Ce qui produit en nous l'état pratique dont nous parlons, c'est, comme nous le verrons, LA PAROLE.

5° Après avoir été formés par elle, et munis de toutes les grâces qu'elle peut nous communiquer, nous pouvons saisir CETTE MÊME PAROLE comme l'épée de l'Esprit pour attaquer et vaincre l'Ennemi. Elle devient, unie à la prière, l'arme offensive, après nous avoir fourni nos armes défensives.

6.2 *L'Ennemi et sa stratégie — Tenir ferme*

Aux v. 11-12, nous trouvons les caractères de la dangereuse puissance que nous avons à combattre. Elle a pour premier caractère ses artifices, ses ruses pour tromper, pour dresser des embûches, pour mettre en défaut, pour aveugler sur ses intentions en prenant des déguisements divers, pour se glisser en espion dans l'armée de Dieu, afin de la surprendre, quand, faute de surveillance, la défense a été négligée. Ces ruses nous obligent dès l'abord à démasquer l'Ennemi et à le signaler sous son vrai nom : LE DIABLE.

Mais notre adversaire a d'autres moyens à sa disposition que des ruses. À certains moments, nous avons affaire à son attaque brusquée. Tout à coup, il se démasque. Toute son armée, conduite par ses chefs, est réunie contre nous. L'attaque a lieu la nuit. Les principautés, les autorités, les dominateurs de ces ténèbres, Satan lui-même, qui n'est pas encore chassé des lieux célestes et y déploie librement son rôle d'accusateur, tous dirigent le choc, auquel il nous faut résister à tout prix. Dans la «grande guerre» (*) qui s'est terminée par la victoire, les bons généraux ne cessaient de le répéter à leurs troupes. Il en est de même dans notre combat spirituel.

(*) Note Bibliquest : « grande guerre » = première guerre mondiale.

Mais pour vaincre, il faut avoir revêtu l'armure avant le mauvais jour. La faculté de s'en servir et d'en connaître les parties ne s'acquiert pas, avons-nous dit, pendant la bataille. À quoi servirait une arme, même quand on l'aurait entre ses mains, si l'on ne savait pas s'en servir ?

«Et, après avoir tout surmonté, tenir ferme». Conquérir les positions de l'ennemi exige l'effort et l'énergie ; mais il faut s'y maintenir, passer en un instant de l'offensive à la défensive, afin de ne pas reperdre les positions conquises. La jouissance des conquêtes les plus élevées de la Canaan céleste, de notre position en Christ, de notre communion avec le Père et avec le Fils, peut être reperdue en un instant. Il nous faut tenir ferme ces conquêtes.

Le v. 14 répète l'exhortation : «Tenez donc ferme», car on ne peut assez insister sur ce point. Chaque pièce de notre armure doit entrer en jeu, à son tour, pour maintenir notre position. La victoire nous sera ainsi définitivement assurée, car le moment arrivera où le combat prendra fin. Seulement, ne nous berçons d'aucune illusion : il durera jusqu'au jour où nous célébrerons la victoire dans les lieux célestes, à tout jamais délivrés de la puissance spirituelle de méchanceté qui s'y trouve maintenant.

6.3 Les pièces de l'armure selon David

Le chant de victoire finale de David «au jour où l'Éternel l'eut délivré de la main de tous ses ennemis et de la main de Saül», le principal d'entre eux, est bien à sa place ici, car il y est parlé de victoire finale et les pièces de l'armure y sont mentionnées, comme avant concouru à ce magnifique et définitif triomphe. Écoutez plutôt : «Quant à Dieu, sa voie est parfaite ; la Parole de l'Éternel est affinée ; il est un bouclier à tous ceux qui se confient en lui. Car qui est Dieu, hormis l'Éternel, — et qui est un rocher, si ce n'est notre Dieu, le Dieu qui me ceint de force et qui rend ma voie parfaite ? qui rend mes pieds pareils à ceux des biches, et qui me fait tenir debout sur mes lieux élevés ; qui enseigne mes mains à combattre, et mes bras bandent un arc d'airain. Et tu m'as donné le bouclier de ton salut, et ta droite m'a soutenu, et ta débonnairété m'a agrandi. Tu as mis au large mes pas sous moi, et les chevilles de mes pieds n'ont pas chancelé. J'ai poursuivi mes ennemis et je les ai atteints ; et je ne m'en suis pas retourné que je ne les aie consumés. Je les ai transpercés et ils n'ont pu se relever ; ils sont tombés sous mes pieds. Et tu m'as ceint de force pour le combat ; tu as courbé sous moi ceux qui s'élevaient contre moi. Et tu as fait que mes ennemis m'ont tourné le dos ; et ceux qui me haïssaient, je les ai détruits. Ils criaient, et il n'y a point de Sauveur ; ils criaient à l'Éternel, et il ne leur a pas répondu. Et je les ai brisés menu, comme la poussière devant le vent ; je les ai jetés loin comme la boue des rues» (Ps. 18:30-42 ; 2 Sam. 22:31-43). Repassons donc, avec le roi prophète, toutes les pièces de l'armure, telles que le sixième chapitre des Éphésiens nous les décrit.

6.4 Les pièces de l'armure selon Éphésiens 6

Remarquons d'abord deux catégories d'armes en premier lieu les armes défensives qui nous permettent de résister à l'Ennemi. Ce sont : la ceinture, la cuirasse, la chaussure, le bouclier et le casque.

En second lieu, les armes offensives. Ce sont : l'épée et la prière.

Ces armes sont au nombre de sept, chiffre qui indique toujours dans l'Écriture la plénitude spirituelle et divine à l'oeuvre pour le bien dans les choses d'ici-bas. (*)

(*) En parlant ainsi nous n'oublions pas que ce nombre indique parfois dans l'Écriture une plénitude spirituelle mauvaise et employée pour le mal par la puissance satanique. Voyez : Le langage symbolique de l'Apocalypse, par H. R., page 8.

6.4.1 Les ARMES DÉFENSIVES

6.4.1.1 La ceinture

«Ayant vos reins ceints de la vérité».

Nous l'avons dit plus haut : L'armure est un état pratique ; et ce qui nous forme à cet état, c'est la Parole de Dieu.

La ceinture est la vérité. La vérité est la Parole de Dieu, comme le Seigneur le dit en Jean 17:17 : «Ta Parole est la vérité». Il faut s'appliquer la vérité avant de s'en servir contre les autres.

La Parole est appliquée comme ceinture aux reins. Les reins sont ce qu'il y a de plus profond, de plus caché dans l'homme : ses pensées, ses sentiments, sa conscience ; ce que l'apôtre Pierre appelle son entendement : «Ceignant les reins de votre entendement et étant sobres» (1 Pierre 1:13). Ceindre les reins de notre entendement signifie donc la préparation spirituelle de notre «homme intérieur» par la Parole, à l'acte d'être sobres dans toute notre conduite. Cette ceinture, la Parole de vérité, nous donne la force pour la lutte, selon qu'il est écrit : «Elle ceint ses reins de force» (Prov. 31:17), et encore : «Le Dieu qui me ceint de force» (Ps. 18:32).

Dans notre passage nos reins doivent être ceints pour le combat, et nous devons puiser dans la Parole de vérité la force nécessaire pour résister aux artifices de l'Ennemi ; mais d'autres passages nous apprennent que nous avons besoin de cette même ceinture pour notre marche (Ex. 12:11) ; pour notre service journalier (Luc 12:35) ; pour le service sacerdotal devant Dieu (Lév. 16:4) ; pour le service prophétique (Matt. 3:4 ; 2 Rois 1:8). Dans tous ces services, il faut que la Parole de vérité, en nous faisant juger tout ce qui est de la chair, fortifie nos pensées, nos sentiments, nos affections, affermisse l'homme intérieur tout entier, en apportant la révélation de Christ à son coeur et à sa conscience. La Parole de vérité découvre et juge en nous tout ce qui n'est pas de Christ, nous le fait rejeter, et apporte, en échange, à notre âme la connaissance de cette personne bénie : dans sa grâce et son amour, pour nous réjouir — dans sa puissance et son autorité, pour nous affermir et nous former à l'obéissance. Ainsi la Parole de vérité découvre en nous tout ce qui est incompatible avec la vie divine et elle nous forme pour en réaliser la puissance. Autrement dit, elle juge la chair et façonne l'homme intérieur pour le combat, la marche et le service.

«Être ceints de la vérité» est donc de toute importance. C'est la première pièce de l'armure qu'il nous faut revêtir avant toutes les autres. Intérieurement, tout doit être en règle quant à nos affections, afin qu'elles soient attachées à Christ seul, que rien d'étranger à la vie de Dieu, rien de conforme à la vie du monde, ne vienne s'y mêler. Ainsi notre état spirituel sera bon ; Christ occupera dans notre coeur la place qui lui est due ; tout ce qui lui est étranger sera jugé et abandonné. L'âme, jouissant des choses excellentes, ne sera plus attirée vers les convoitises par lesquelles Satan cherche à la vaincre. Elle y résistera, la sainte Parole lui ayant découvert tout ce qui est incompatible avec Christ et le nouvel homme.

Combien donc il est important de rester toujours en contact intime avec la Vérité : avec la Parole de Dieu ! Toutes nos chutes et nos défaites devant l'Ennemi ont leur point de départ dans la négligence de la Parole, négligence qui ne tarde pas à nous rendre indifférents à son égard, à ne plus la méditer, et nous livre enfin sans force aux entreprises de l'Ennemi. En pareil cas, le vieil homme n'est pas jugé, le coeur reste sec et sans intérêt pour Christ, la puissance spirituelle fait défaut, l'Ennemi, plus fort que nous, a le dessus, et nous succombons honteusement dans une lutte où la victoire nous était assurée !

«Les reins ceints de la vérité» sont donc un état pratique et subjectif de notre âme, sous l'action de la Parole, et nous allons voir qu'il en est de même pour tout ce que nous avons appelé les armes défensives du chrétien.

6.4.1.2 La cuirasse

«Ayant revêtu la cuirasse de la justice».

Cette tournure de phrase qui revient fréquemment dans les écrits de Paul ne signifie pas «la cuirasse qui appartient à la justice», mais : «la justice comme cuirasse», c'est-à-dire que cette cuirasse est la justice elle-même. Il s'agit ici, comme en maint autre passage, non pas de la justice parfaite, immuable, que le chrétien possède devant Dieu, car cette justice est Christ lui-même ; mais il est question de justice pratique. Nous pouvons définir cette justice comme étant l'absence de péché dans nos voies ; ainsi nous trouvons au Ps. 23 : «Il restaure mon âme ; il me conduit dans des sentiers de justice, à cause de son nom». Ces sentiers, le péché n'y entre pas, car ils ont été tracés pour la brebis par le Berger qui y a marché devant elle.

La justice pratique se manifeste dans notre conduite envers Dieu, envers les hommes, et envers nous-mêmes. Dans tous ces rapports, le chrétien fidèle évite de pécher. Comment Satan pourrait-il vaincre celui qui ne bronche pas ? (Phil. 1:10). Ce dernier a une bonne conscience devant Dieu et devant les hommes ; non pas qu'il soit sans péché, mais sa conscience étant toujours en éveil, il juge et confesse devant Dieu chaque péché qu'il commet, afin d'en être purifié, et l'Ennemi ne peut avoir de prise sur lui. La bonne conscience dont nous parlons ici n'est pas la conscience «rendue parfaite à perpétuité» par le sang de Christ qui l'a purifiée, en sorte que «nous n'ayons plus aucune conscience de péchés» devant Dieu (Hébr. 10:3, 14, 17, 22) ; non, c'est une conscience sans reproche, nous

rendant capables de combattre l'Ennemi et de lui résister. Elle caractérisait toute la conduite de l'apôtre Paul (cf. 2 Cor. 1:12 ; 1 Tim. 1:5, 19, etc.). Il pouvait dire : «Je m'exerce à avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes» ; et : «Je me suis conduit en toute bonne conscience devant Dieu jusqu'à ce jour» (Actes 24:16 ; 23:1).

Dans toutes ces choses Jésus est notre modèle parfait. Comme la justice pratique l'a caractérisé dès le début de son ministère (Matth. 3:15) et l'a accompagné jusqu'au bout de sa carrière (Luc 23:47), elle l'accompagnera encore lorsque, comme fils de l'homme, il livrera le combat final et remportera la victoire : «Son bras», est-il dit, «le sauva, et sa justice le soutint. Et il revêtit la justice comme une cuirasse, et mit un casque de salut sur sa tête» (És. 59:16, 17). La cuirasse garantit notre coeur, comme nous le disions plus haut en citant 1 Thess. 5:4-10. Satan ne peut nous atteindre et nous blesser aux sources de la vie quand nous lui opposons des coeurs réfractaires aux convoitises et aux souillures du monde, des coeurs trouvant leurs délices dans la parole de Dieu et leur plaisir dans tous ceux qui sont de Lui. Nous avons donc ici un état pratique et personnel comme dans la ceinture. Cette justice pratique trouve, dans la Parole de Dieu, sa règle et la force qui la produit, car la cuirasse, comme la ceinture, suppose la force pour résister à l'assaut de l'Ennemi.

6.4.1.3 La chaussure.

«Ayant chaussé vos pieds de la préparation de l'Évangile de paix».

Nous trouvons dans ce passage la paix dans la marche, paix à laquelle la connaissance de l'Évangile nous prépare. L'Évangile nous rend humbles en nous apportant la révélation de notre état de perdition et de la grâce gratuite de Dieu à notre égard. Ayant reçu cet Évangile par la foi, nous avons la paix avec Dieu et l'assurance que rien ne nous séparera désormais de sa faveur. Tout est en règle entre notre âme et Lui. Quand nous avons trouvé la paix pour nous-mêmes, toute notre marche s'en ressent. Cette partie de l'armure nous porte vers les hommes, non pour leur faire la guerre et les combattre, mais pour leur apporter la paix que notre âme a reçue par l'Évangile.

Dans ces fonctions, nous rencontrons l'Ennemi qui veut garder son empire sur les âmes et cherche à les maintenir dans un état de guerre contre Dieu. Ceints de la ceinture, protégés par la cuirasse, nous allons à lui, mais nous ne craignons pas de proclamer hautement la paix. La paix que nous apportons nous engage nécessairement dans le conflit avec Satan, seulement nous savons que le Dieu de paix le brisera bientôt sous nos pieds.

Dans la pratique il nous faut prendre garde, pour gagner à Christ les âmes des pécheurs, de ne pas nous présenter à eux avec des discussions qui les aigrissent, mais de leur apporter ce qu'ils ne possèdent pas, la paix de la conscience et du coeur dans la connaissance de Jésus, la paix dont Il jouit lui-même et qu'il nous a laissée et donnée, en nous quittant, de sorte que nous pouvons l'offrir à d'autres. La chaussure est donc un état pratique de notre âme apporté par la parole de Christ et qui se révèle dans notre marche. Un tel état résiste à tous les artifices de Satan qui n'a jamais procuré aux hommes que le contraire de la paix. Seul le chrétien la connaît, peut y marcher et la présenter à d'autres.

6.4.1.4 Le bouclier

«Par-dessus tout, prenant le bouclier de la foi, par lequel vous pourrez éteindre tous les dards enflammés du méchant».

«Par dessus tout» : En effet, parmi toutes nos armes défensives, aucune ne surpasse en valeur le bouclier de la foi. C'est par la foi que nous sommes sauvés, justifiés, que nous avons la paix avec Dieu et une pleine assurance devant Lui ; par elle nous avons accès à sa faveur ; par elle nous réalisons les choses qui ne se voient point ; par elle Christ est devenu l'objet de nos coeurs et de notre espérance.

Dieu, parlant à Abraham, se fait connaître à lui comme son bouclier, comme Celui qui le mettait à l'abri des flèches de l'Ennemi (Gen. 15:1). Les moyens par lesquels le monde cherche à échapper aux javelots de Satan, ne pourront jamais l'en mettre à l'abri. «Sur les montagnes de Guilboa fut jeté comme une chose souillée, le bouclier des hommes forts, le bouclier de Saül, comme s'il n'eût pas été oint d'huile». Saül, malgré sa couronne, sa valeur et sa dignité, dut laisser tomber à terre son bouclier dans la défaite (2 Sam. 1:21). Mais «l'Éternel est un bouclier pour tous ceux qui se confient en Lui» (Ps. 18:30). «Toi, notre bouclier !» «L'Éternel Dieu est un soleil et un bouclier !» C'est ainsi que s'exprime le roi David.

Pour nous le bouclier est celui de la foi, de la confiance en ce que Dieu EST. Telle est la foi, en effet. Elle n'a aucune confiance en l'homme, en ce que nous sommes. Cette confiance-là ne pourrait être que le bouclier de Saül présageant une ruine définitive, tandis que la foi met toute sa confiance en Dieu. Satan peut-il atteindre Dieu ? La seule chose qu'il puisse faire, c'est de produire dans nos âmes la méfiance à son égard. Il en fut ainsi de nos premiers parents ; une seule pensée de méfiance fit d'eux la proie de l'Ennemi qui avait juré leur perte. Les flèches que le Méchant tire contre nous ont pour but de nous faire douter de la bonté et de la puissance de Dieu. Ce qui perdit Adam dans le Paradis, perdit aussi Israël dans le désert. Ce peuple douta de Dieu : Dieu pourrait-il nous donner de l'eau, du pain, de la chair à manger ? Mais tous les dards enflammés du Méchant, destinés à allumer dans nos coeurs la défiance et le doute quant à l'amour et à la fidélité de Dieu tomberont toujours devant l'assurance en Lui, que la foi nous donne. «Abraham ne forma point de doute sur la promesse de Dieu par l'incrédulité, mais il fut fortifié dans la foi, donnant gloire à Dieu, et étant pleinement persuadé que ce qu'il a promis, il est puissant aussi pour l'accomplir» (Rom. 4:20-21).

C'est par la parole de Dieu que la foi est apportée dans nos coeurs ; par cette même Parole elle y est entretenue.

Remarquez que la confiance en Dieu croit ou diminue en proportion de la confiance en nous-mêmes. Il faut que notre confiance ait un objet en dehors de nous, une personne divine, puissante et parfaite, sur laquelle nous puissions absolument compter et c'est ce que nous avons en Christ. Le Méchant qui veut nous tourmenter et nous mettre à sa merci, possède des dards enflammés qui brûlent tout ce qu'ils touchent. Sur une seule personne, ils n'ont aucune prise et tombent à terre ; ils sont consumés par eux-mêmes, devant la foi en Christ. La vipère, suscitée pour tuer Paul, devint la proie du feu, sur un simple mouvement de la main de l'apôtre. La puissance de celui-ci contre elle résidait dans sa foi. Ne laissons jamais tomber le bouclier de la foi, la confiance absolue en ce que Dieu est !

6.4.1.5 Le casque

«Prenez aussi le casque du salut».

Si le bouclier de la foi est la confiance en ce que Dieu est, le casque du salut (*) est la confiance en ce que Dieu A FAIT.

(*) On a remarqué qu'ici le mot salut signifie ce qui sauve plutôt que le salut en lui-même. Cette expression se retrouve en Luc 2:3 ; 3:6 ; Act. 28:28.

En Ésaïe 58:17, Christ homme met un casque de salut sur sa tête pour remporter la victoire finale. Ce casque est la pleine confiance dans la délivrance que l'Éternel opérera en sa faveur. Ici c'est la jouissance actuelle du salut opéré pour nous par Christ. En 1 Thess. 5:8, que nous avons examiné plus haut (voyez point 5.2), le casque est l'espérance du salut, la certitude d'une délivrance qui est encore à venir. Nous lisons au Ps. 140:7 : «L'Éternel, le Seigneur, est la force de mon salut ; tu as couvert ma tête au jour des armes». La puissance de notre délivrance est Christ, le Seigneur lui-même. Notre tête, au jour du combat est couverte, comme d'un casque, de la conscience que cette délivrance est assurée, puisqu'elle dépend uniquement de la force qui est en Lui.

L'âme, pleine de la joie que lui apporte l'oeuvre accomplie à la croix — oeuvre dont les résultats s'étendent au passé, au présent et à l'avenir — est préservée de ce qui pourrait lui faire perdre courage devant l'attaque de Satan. Celui-ci cherche à nous enlever notre assurance pour provoquer notre défaite. Cette assurance garantit notre tête, le centre même de notre vie et de notre activité, gardée ainsi de se porter sur d'autres objets que sur Christ seul.

6.4.1.6 Récapitulé sur les armes défensives

Arrêtons-nous un instant, avant de considérer nos armes offensives contre l'Ennemi.

Jusqu'ici toutes les pièces de l'armure se rapportaient à l'état de notre âme. Elles supposaient qu'intérieurement tout est en ordre 1° quant à nos affections, 2° quant à nos péchés, 3° quant à notre marche, 4° quant à notre foi, 5° quant à la certitude de notre salut devant Dieu.

La Parole de Dieu est ce qui agit en nous en vue de ces résultats. Elle a une vertu formatrice pour le chrétien. Nous disons : «le chrétien» ; en effet, elle ne peut avoir la même action sur une âme qui n'a pas reçu, par la foi, Jésus comme Sauveur, car il faut, avant tout, que la Parole ait produit la repentance et la foi à salut dans le coeur et la conscience du pécheur.

Jusqu'ici, toutes les pièces de l'armure correspondent à ce qui nous est présenté dans l'épître à Tite, comme étant le produit de l'enseignement de la grâce : «Nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions, dans le présent siècle, sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ» (Tite 3:12-13). Aucune de ces choses n'appartient aux enfants du monde. Ce qu'il leur faut c'est de recevoir «le salut apporté par la grâce» (Tite 3:11). «L'enseignement» ne commence qu'après cela. Dans ces pièces de l'armure tout se rapporte à la vie pratique du chrétien.

6.4.2 Les ARMES OFFENSIVES

Considérons maintenant nos armes offensives, celles qui ne servent pas seulement à résister et à tenir ferme contre les attaques de l'Ennemi, mais à combattre et à remporter la victoire en surmontant tous les obstacles. Ces armes sont au nombre de deux.

6.4.2.1 L'épée — 6° pièce de l'armure

«Prenez l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu».

Ayant été formés par la Parole pour résister à l'Ennemi, nous avons maintenant à saisir cette même Parole, comme épée, pour le forcer à abandonner la partie.

Il est important de remarquer que les chrétiens n'obtiennent aucun effet réel de la Parole, ne peuvent remporter par elle aucune victoire et en connaîtront à peine l'usage, s'ils n'ont pas fait l'expérience de son efficace sur eux-mêmes, et si elle ne les a pas formés individuellement pour résister aux séductions de Satan. Il faut avoir fait des expériences intérieures et personnelles de la puissance de la Parole pour pouvoir s'en servir en faveur des autres. Les fleuves d'eau vive ne coulent de nos entrailles que lorsque, ayant eu soif nous-mêmes, nous sommes venus à Jésus pour boire. Il en est de même dans la première épître de Jean : «Je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous êtes forts et que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le Méchant». Les jeunes gens sont forts : ils se sont «fortifiés dans le Seigneur et dans la puissance de sa force». La parole de Dieu demeure en eux : ils ont pris les pièces défensives de l'armure, et subi l'effet durable de la Parole dans leur coeur, avant de prendre l'épée. Ensuite ils ont vaincu le Méchant : c'est l'épée, l'arme offensive, qui suit la préparation personnelle. Cette même préparation intérieure est exprimée au chap. 3 de notre épître (v. 16) par ces mots : «Fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur ; de sorte que le Christ habite par la foi dans vos coeurs». Et l'on voit ensuite (v. 18-19) que, de cette puissante action de l'Esprit en nous, dépendent nos plus hautes jouissances quant à la possession du pays de la promesse et quant à la connaissance de Christ, de son amour et de ses gloires.

Le chap. 4 de l'épître aux Hébreux, v. 12, nous montre que cette épée est la parole de Dieu. Après qu'elle a exercé son action dans notre coeur, comme nous l'avons déjà vu dans ce passage, pour nous apprendre à nous juger entièrement, nous pouvons la saisir comme arme pour atteindre la conscience des autres. Elle est l'épée de l'Esprit. L'Esprit seul peut lui donner tout son tranchant et la faire pénétrer dans les coeurs comme elle est entrée dans le nôtre. C'est par elle que nous pouvons mettre à nu les desseins de Satan que nous n'ignorons pas, en sorte que les «simples» soient gardés de ses attaques. C'est par elle enfin que nous pouvons réduire à néant les subtilités et les mensonges mis en avant pour nous empêcher de maintenir nos positions dans les lieux célestes ou d'en conquérir de nouvelles.

Mais du moment que nous prenons l'épée, le combat pour l'Évangile, comme nous allons le voir au sujet de la seconde arme offensive, ne peut pas être exclu. Répétons cependant que le combat de l'épître aux Éphésiens a pour but principal d'assurer aux chrétiens la possession et la jouissance de leur héritage céleste.

6.4.2.2 La prière — 7° pièce de l'armure

«Priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, par l'Esprit, et veillant à cela avec toute persévérance et des supplications pour tous les saints, et pour moi, afin qu'il me soit donné de parler à bouche ouverte pour donner à connaître avec hardiesse le mystère de l'Évangile, pour lequel je suis un ambassadeur chargé de chaînes, afin que j'use de hardiesse en lui, ainsi qu'il faut que je parle».

Comme le bouclier est l'expression de la foi, la prière est l'expression de la dépendance. Comme la Parole est l'épée de l'Esprit agissant au dehors en puissance contre l'Ennemi, la prière est l'expression de l'Esprit en nous, montant à Dieu par notre moyen, pour obtenir des résultats que Lui seul peut produire. La prière a toutes sortes de formes, depuis la simple demande jusqu'aux supplications les plus instantes. C'étaient les formes que revêtaient les prières de notre Sauveur bien-aimé lui-même, jusqu'à les offrir «avec de grands cris et avec larmes» en Gethsémané. Daniel prenait la même attitude, quand il combattait en faveur de son peuple. Il dit : «Et je tournai ma face vers le Seigneur Dieu, pour le rechercher par la prière et la supplication, dans le jeûne et le sac et la cendre» (Dan. 9:3). En parcourant les Psaumes, nous y trouvons toutes les nuances et toutes les formes de la prière, et, de fait, ce livre pourrait en grande partie être intitulé de ce nom. Phil. 4:6 nous dit les mêmes choses : «Ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces». Seulement, dans ce cas, la prière a pour sujet nos besoins personnels, tandis que, dans l'épître aux Éphésiens, elle est destinée à soutenir les saints, «tous les saints», dans la lutte, de même que Paul leur capitaine, sous les ordres du Chef suprême qui est Christ. Paul avait besoin de hardiesse dans l'Évangile, et la prière, arme de l'Esprit, était à la disposition de tous les saints pour demander qu'il fût fortifié dans le combat.

Pensons-nous assez à la valeur de cette arme ? En usons-nous suffisamment ? Par elle nous pouvons combattre avec les serviteurs du Seigneur et pour eux (Rom. 15:30). C'était ainsi que Paul combattait pour les Colossiens. Épaphras faisait de même (Col. 2:1 ; 4:12). La prière faisait certainement partie du combat des sœurs qui étaient associées avec l'apôtre, car la prière est inséparable du combat de l'Évangile (Phil. 4:3).

La prière est donc avec l'épée une arme offensive par excellence. Les deux piliers du christianisme ne sont-ils pas la Parole et la prière, la Parole, témoignage vis-à-vis du monde et qui s'adresse à lui, la prière qui s'adresse à Dieu seul.

GARDER SES COMMANDEMENTS par André Gibert

ME 1960 p. 123

Table des matières

- 1 Adam en Éden
- 2 Avant Sinaï
- 3 Sinaï
- 4 Le royaume
- 5 La famille du Père

L'obéissance est le propre de la foi. «Par la foi Abraham étant appelé obéit». Le croyant trouve sa sécurité et sa joie à obéir, mais il lui faut pour cela avoir saisi que ce que Dieu commande procède de sa bonté. Dieu donne avant de demander. Il a béni le genre humain en le créant et lui a donné aussitôt le premier en date de tous les commandements, et il a agi de même envers Noé et ses fils après le déluge en renouvelant la même prescription (Genèse 1:28 ; 9:1). Dieu offre la bénédiction, fait des promesses, et l'homme n'a qu'à obéir à la parole de ce Dieu de bonté. «Crains Dieu et garde ses commandements, car c'est là le tout de l'homme» (Eccl. 13:13). Il en est ainsi dans tous les temps.

1 Adam en Éden

Adam a d'abord été placé dans le lieu de délices, il en a été chassé comme désobéissant et ses enfants portent ce caractère d'enfants de désobéissance. Ceux que la grâce sauve par la foi sont appelés à vivre en écoutant la volonté de Dieu et en s'y conformant. Faire autrement est du vieil homme. La foi qui n'agit pas est morte : nous vivons par la foi et la foi se montre vivante en nous par l'obéissance.

D'autre part cette grâce de Dieu s'est révélée d'une manière toujours plus étendue à mesure que l'homme montrait davantage ce qu'il est, et, loin d'abaisser le niveau de l'obéissance pour s'adapter à la faiblesse humaine, elle a, au contraire, proposé à la foi un modèle plus élevé à mesure que Dieu se donnait à connaître davantage.

2 Avant Sinaï

Avant Sinaï, c'est comme à un peuple racheté que l'obéissance de la foi a été demandée à Israël aussitôt après sa sortie d'Égypte. Au cours des trois mois avant Sinaï, quand il est dans le désert l'objet des soins de la grâce divine sans conditions, Dieu lui parle à plusieurs reprises de ses commandements et de ses statuts qu'il devait garder (Exode 15:25, 26 ; 16:4, 28). Il en parle comme découlant naturellement de ce qu'il avait fait et continuait de faire dans sa bonté à l'égard de ce peuple. Il s'était montré son Sauveur, puissant et fidèle pour tenir les promesses faites aux pères. Il était «l'Éternel qui le guérissait». Il l'avait mis à l'abri des plaies dont l'Égypte avait été frappée. Et maintenant, quand le peuple éprouvé murmurait dans le désert, Il lui répondait non par des jugements mais par de nouveaux actes de puissance et de libéralité : le bois adoucissait les eaux amères, la manne et les cailles étaient données, l'eau coulait du rocher en Rephidim, Amalek était vaincu. Tout cela était propre à parler aux Israélites. Entre les mains d'un tel protecteur, d'un tel bienfaiteur, la seule chose pour eux était de se remettre totalement à ses soins. Obéir devait être non une peine mais une félicité. Les commandements de Celui dont Israël avait dit : «Il est ma force et mon cantique, et il a été mon salut», n'allaient-ils pas lui assurer une marche triomphante ?

La bonté de Dieu d'abord, et ensuite la reconnaissance et l'obéissance confiante des objets de cette bonté : Hélas, cet ordre naturel des choses est toujours contredit par le coeur humain qui est inimitié contre Dieu, et qui répond à son amour par la défiance. «Ils ne savaient pas que je les guérissais», dira l'Éternel (Osée 11:3). Il agissait avec la tendresse et la patience d'un père, et avec les ressources du Tout-puissant. Les commandements auxquels Il les aurait soumis se ramenaient à ceci qu'Israël n'avait qu'à se laisser conduire, nourrir et protéger à travers le désert, jusqu'en Canaan. Mais cela même constituait une mise à l'épreuve, préliminaire à l'alliance conditionnelle et à la loi qui allait conditionner cette alliance (15:26 ; 16:4). Dans ces jours-là l'expérience de ce qu'est l'homme a été faite par la grâce avant de l'être par la loi.

En voici la preuve frappante. Un commandement précis est donné en Exode 16, commandement qui sera repris dans la loi de Sinaï, mais qui est donné là, avant Sinaï, non point comme une condition préalable à la bénédiction mais comme une précieuse faveur. Il s'agit d'observer le sabbat, le repos du septième jour. Quel commandement béni ! Si une ordonnance ne devait pas être pénible, c'était bien celle-là, puisqu'il s'agissait d'entrer dans le repos même de Dieu. C'est un pur don de grâce : «L'Éternel vous a donné le sabbat» (v. 29). Le coeur est mis face à la bonté de Dieu, pour qu'on voie, dit l'Éternel, «si le peuple marchera dans ma loi ou non». Mais l'expérience montre aussitôt l'état du coeur incrédule et Dieu doit dire : «Jusques à quand refuserez-vous de garder mes commandements et mes lois ?» Quelle loi ? la plus facile et la plus heureuse à garder !

La démonstration était ainsi faite que ce peuple était incapable de garder quelque loi que ce fût. Sans doute, il y aurait chez lui, comme il y a toujours eu, des individus fidèles — encore que jamais de façon totale — mais ces fruits de la grâce divine ne feraient que souligner l'état de l'ensemble, en fait celui de toute l'humanité déchue.

Si Israël avait compris cela, jamais il n'aurait dit : «Tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons». Il a fermé les yeux sur cette expérience préliminaire décisive, et en réalité il a refusé le régime de la grâce pour se placer sous celui de l'alliance conditionnelle parce qu'il s'est estimé capable de garder la loi.

Heureusement l'alliance bilatérale conclue à Sinaï n'annule pas les promesses antérieures, unilatérales, de Dieu (Gal. 3:17). Sans quoi Israël, et toute l'humanité avec lui, était perdu sans espoir, comme allait le démontrer l'expérience de la loi de Sinaï.

3 Sinaï

Qu'aurait donc dû faire ce peuple ? Simplement reconnaître son état, et dire : Éternel, donne-nous, toi, un coeur qui écoute, écris sur nos coeurs tes saints commandements, brise notre volonté mauvaise, et ne fais pas dépendre notre bénédiction d'une fidélité dont nous sommes manifestement incapables ! Ils auraient dû confesser : Nous nous sommes déjà montrés incapables à garder une alliance, nous ne pouvons passer un contrat avec toi, nous nous remettons à ta seule grâce, sois seul garant d'une alliance avec nous. — Cette contrition et ce jugement d'eux-mêmes eussent été leur salut. Mais le coeur humain n'est pas seulement ingrat et désobéissant, il est orgueilleux et prétentieux. «Tout le peuple ensemble répondit et dit : Tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons» (Ex. 19:8 ; 24:3, 7 ; Deut. 5:27). Tel est l'homme, et dans ce qu'il a probablement de plus haïssable, savoir l'homme religieux, qui s'estime capable de traiter avec Dieu, comme s'il pouvait s'égaliser à Lui.

Aberration d'autant plus significative que Dieu, au moment où Il allait proposer l'alliance de la loi, s'était adressé à Israël en rappelant ce qu'il est en grâce : «Vous avez vu ce que j'ai fait à l'Égypte, et comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et vous ai amenés à moi» (19:4). Et Il avait exposé comme jamais jusqu'alors le propos de son coeur, qui était de leur conférer cet immense privilège d'être

son peuple, «un royaume de sacrificateurs, une nation sainte» (v. 6). S'ils s'étaient tant soit peu connus, ils n'auraient pas accepté cela sous condition, ils se seraient écriés : Ne change rien à ta manière d'agir envers nous, garde-nous où tu nous as amenés, et que cela ne tienne qu'à toi ; nous ne pouvons, nous, que manquer. Fais de nous ton peuple, comme tu le désires, une nation sainte de sacrificateurs, mais fais-le toi seul.

Or, même placés comme ils le sont ensuite devant les tonnerres de Sinaï publiant ce qu'est le Dieu de jugement, ils affirment leur prétention à faire ce qu'ils avaient déjà prouvé ne pouvoir faire. Ils tremblent — «tout le peuple qui était dans le camp trembla» — mais, si épouvantés qu'ils soient, ils ne rentrent pas en eux-mêmes.

La suite a montré ce que valait leur propre confiance. Cette loi qui assurait la vie à qui l'observerait se retourne contre eux et les condamne. Le péché devient transgression. Le veau d'or inaugure l'histoire du peuple de cou roide, aussi obstiné dans sa désobéissance que Dieu se montrera constant dans sa fidélité et dans sa patience. Les quarante ans dans le désert dérouleront cette double démonstration : Dieu y fait passer Israël afin de l'humilier, pour connaître ce qui était dans son coeur, s'il garderait ses commandements ou non, — mais la fidélité de Celui qui fait vivre non de pain seulement mais de sa parole (Deut. 8) s'y montre sans cesse. Et ensuite, dans le pays, les rébellions se multiplient, et l'idolâtrie, comme se multiplient les appels de Dieu, ses avertissements, son support, ses châtiments puis ses délivrances. Mais «l'Éternel ne vous a pas donné un coeur pour connaître» (Deut. 29:4) : les commandements, même quand on y revient après des périodes d'infidélité ouverte suivie de châtiments purificateurs, ne sont observés que de façon extérieure, le coeur restant éloigné de Dieu.

C'est ce qui est pleinement mis en lumière lorsque, «à la fin de ces jours-là, Dieu a parlé dans le Fils», et que «la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ».

4 **Le royaume**

Jésus n'est pas venu pour abolir ce que Dieu avait dit dans «ces jours-là» (Héb. 1:2), — sous prétexte que l'homme n'avait pas écouté, — ni annuler les «commandements» précédents (Héb. 7:18) parce qu'il ne les avait pas exécutés. Il est venu non pour abolir mais pour accomplir la loi en dépassant les commandements de Moïse. Son enseignement donne les commandements de ce royaume de Dieu qui s'était approché dans sa personne : comment eût-il été permis aux sujets d'un tel royaume de désobéir ? Bien au contraire, il leur est demandé plus que la loi de Sinaï n'exigeait. Pourquoi ? Parce que le Roi était là, selon la fidélité de Dieu.

Plus exactement, Jésus, reprenant l'essence même de la loi de Moïse — les deux commandements d'aimer Dieu et d'aimer son prochain — met en relief cette somme de la loi. Il va au delà de sa lettre — qui pourtant ne passera pas — pour en requérir l'esprit. Le royaume est mis en opposition avec l'esprit du monde religieux se glorifiant des formes. Les commandements sont rappelés mais Celui qui les avait donnés est là qui déclare : «Mais moi je vous dis...» Autrement dit, une observation extérieure de la loi, même aussi pointilleuse que celle dont se prévalaient les pharisiens, aboutit à en violer le sens profond, et elle n'est plus supportée. Il en est ainsi parce que Jésus apporte la grâce et la vérité, qu'il vient offrir l'accomplissement des promesses divines, — Dieu se montre toujours plus grand en bonté dans ses révélations successives mais cette bonté n'est point faiblesse. Le royaume de Dieu est là dans le Messie même, c'est pourquoi Jésus demande plus que Moïse. «Soyez parfaits, dit-il, comme votre Père céleste est parfait».

Hélas, l'homme n'est pas devenu plus propre à obéir ! Le jeune homme riche demande que faire pour avoir la vie, Jésus lui dit de garder les commandements qu'il avait appris et, quand il répond les avoir gardés dès sa jeunesse, Jésus en quelques mots manifeste qu'il avait observé la lettre mais non l'esprit. Alors le jeune homme recule devant une exigence plus totale que tout ce que les docteurs de la loi ne lui avaient appris, mais qui venait de ce qu'il y avait un Messie rejeté à suivre. Il était l'esclave de ses richesses, et la loi royale réclame des hommes libres. Elle sera accomplie plus tard quand, Dieu ne la faisant pas seulement entendre mais l'écrivant sur les coeurs, les hommes seront gouvernés non par leurs propres pensées mais par celles de Dieu ; ils seront soustraits à toute autre influence, Dieu sera craint.

5 **La famille du Père**

Or, en attendant que la «bonté de Dieu qui demeure à toujours» (Ps. 136 ; etc.) soit célébrée comme elle doit l'être, et sa volonté faite sur la terre comme au ciel, le «Crains Dieu et garde ses commandements» qui n'a cessé d'être «le tout de l'homme» (Eccl. 12:13) est porté, dans la dispensation présente, à un niveau plus élevé encore, correspondant à un déploiement plus magnifique de la puissance de Dieu en grâce.

La grâce a surabondé où le péché avait abondé. Le coeur humain ne s'est jamais montré plus ennemi de Dieu que mis en présence de Celui qui parlait comme jamais aucun homme ne parla. Christ a été rejeté. «Ils ont vu et haï et moi et mon Père». Mais c'est alors aussi que Dieu, par l'oeuvre de la croix, nous a délivrés non plus seulement d'un joug terrestre mais de notre condition de péché.

L'Évangile est proclamé. Tout y est de Dieu. Il est «la puissance de Dieu en salut à quiconque croit» (Rom. 1:16). Nous sommes déliés de la condamnation de la loi, — et de toute loi faisant de nos oeuvres la condition de notre salut, — et cela par la mort de Christ. Rien ne dit davantage notre état moral sans remède, rien non plus ne fait davantage éclater la grâce de Dieu. Le croyant pour qui Christ est mort mais qui est mort avec Lui, reçoit une vie nouvelle et devient enfant de Dieu, non «plus esclave, mais fils» (Gal. 4:6). «Christ nous a placés dans la liberté en nous affranchissant» (Gal. 5:1), non seulement du joug de Satan, et des exigences de la loi, mais de nous-mêmes.

Aussi ne sommes-nous pas laissés à notre volonté, celle de notre coeur naturel dont l'égaré et la traîtrise ne sont plus à démontrer. Nous sommes amenés à connaître la volonté de Dieu, sous une forme nouvelle, la plus exigeante et la plus précieuse à la fois, — la volonté d'un Père. La mesure de l'obéissance est Jésus, qui a marché ici-bas comme le Fils Bien-aimé du Père, et le modèle est Dieu lui-même (Éph. 5:1).

Le secret n'est pas nouveau, la loi de Moïse l'impliquait, c'est l'amour. Mais, alors que la loi de Sinaï commandait d'aimer sans en rendre l'homme capable, et que la loi du royaume étend le champ de cet amour jusqu'aux ennemis sans donner à l'homme plus de possibilité, voici que «l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit qui nous a été donné», et que «nous aimons parce que Lui nous aime, le premier». Désormais garder les commandements, aimer Dieu et aimer les enfants de Dieu vont ensemble (1 Jean 5:1-3). Les commandements ne sont pas pénibles au nouvel homme : ce sont ceux de l'amour, et une puissance victorieuse du monde est assurée à la foi (1 Jean 5:4, 5).

C'est là l'obéissance dans la famille du Père. Les enseignements que Jésus donne aux siens le soir où Il va les quitter en sont remplis ; les commandements y tiennent une grande place. «Si vous m'aimez gardez mes commandements... Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui. Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles...» (Jean 14:15, 21, 23, 24). L'amour donc se démontre par l'obéissance, et Jésus résume tout en un commandement unique : «Que vous vous aimiez les uns les autres»... (Jean 13:34).

La bénédiction est encore et toujours liée à l'obéissance ici-bas, mais notre obéissance ne saurait être celle d'un peuple aveugle et présomptueux qui répondait aussi bien aux terreurs de Sinaï qu'à la promesse d'être le peuple de Dieu par l'engagement qu'il ne

pouvait tenir. Nous sommes venus, nous, à la montagne (Héb. 12:18, 22) où la grâce s'unit à la sainteté, pour écouter et obéir en tant qu'«élus selon la préconnaissance de Dieu le Père, en sainteté de l'Esprit, pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus Christ» (1 Pierre 1:2).

Cette obéissance ne se limite pas à l'observation de commandements formels, si importants qu'ils soient à leur place, elle s'accomplit dans la connaissance de la volonté divine par un entendement renouvelé guidant les impulsions d'un cœur dans lequel l'amour est versé (Romains 12:2). Il s'agit de «garder la Parole» en étant occupé de Celui qui est la Parole devenue chair, et qui a glorifié Dieu par son obéissance sans défaut. C'est là la «loi de la liberté» de l'épître de Jacques, aussi bien que l'amour somme et accomplissement de la loi de Romains 13:8, 10 et de Galates 5:14.

Cette obéissance enfin non seulement n'est point une contrainte, mais un privilège, une grâce. Elle fait corps avec notre salut, non pour l'obtenir (sinon en ceci que croire l'Évangile du salut c'est obéir à cet Évangile) mais pour en vivre. Il faut prendre le joug, mais de Celui qui donne le repos et dont le joug est aisé. Quoi de plus délicieux que de faire la volonté de quelqu'un qui nous aime et que nous aimons ? C'est le bonheur du nouvel homme, sa paix — «il n'y a pas de crainte dans l'amour» — et sa sauvegarde : «Celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et il n'y a point en lui d'occasion de chute» (1 Jean 2:10).

Nous sommes là tout à l'opposé d'un esprit légal, fait de confiance en soi-même, autrement dit d'ignorance de son incapacité. Un tel esprit méconnaît la vraie volonté du Père, même quand il estime avoir gardé ses commandements, et cela parce qu'il connaît imparfaitement l'amour du Père, si même il en connaît quelque chose. C'est ce qu'illustre le fils aîné de Luc 15.

«Crains Dieu, et garde ses commandements, car c'est là le tout de l'homme». L'application de ce principe permanent au niveau du christianisme, c'est-à-dire de la famille du Père ici-bas, c'est «Par ceci nous savons que nous le connaissons, savoir si nous gardons ses commandements... Quiconque garde sa parole, en lui l'amour de Dieu est véritablement consommé : par cela nous savons que nous sommes en Lui. Celui qui dit demeurer en Lui, doit lui-même aussi marcher comme Lui a marché» (1 Jean 2:3-6). Rien de plus encourageant que ce langage : il nous est tenu parce que «nous sommes maintenant enfants de Dieu». «Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu». Ayons donc à cœur cette pratique de la justice et de l'amour par laquelle «sont rendus manifestes les enfants de Dieu» (1 Jean 3:1, 2, 10).

LA CRAINTE DE DIEU par Henri Rossier

Bibliquest

Les titres intermédiaires ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1921 p. 81-110, avec modifications issues d'un article tiré à part.

Table des matières:

- 1 Monde actuel
- 2 Crainte de Dieu extérieure
- 3 Une première étape : découverte que Dieu est lumière
- 4 Une seconde étape
- 5 Plein épanouissement de la crainte de Dieu ; ses conséquences heureuses
- 6 Bénédiction temporelle et crainte de Dieu
- 7 La crainte de Dieu dans les Proverbes ; ses rapports avec la sagesse
- 8 Absence de crainte de Dieu — Crainte marque d'une Résidu fidèle

1 *Monde actuel*

À mesure que l'histoire de l'homme se déroule et approche de sa fin, le cœur du chrétien s'afflige de voir le monde abandonner de plus en plus jusqu'aux caractères extérieurs et aux apparences du christianisme. Les fondements même de la vie chrétienne : l'inspiration et l'autorité de la parole de Dieu, la mort et la résurrection de Christ, l'œuvre de la rédemption, la divinité du Seigneur, sont mis en question ; l'incrédulité ouverte se donne libre cours ; la vérité de Dieu, ce qu'Il pense de toutes choses, ce qu'Il pense des hommes et du monde, est abandonnée. Les hommes, tout en portant le nom de Christ et ayant celui de Dieu dans leur bouche, agissent comme si Dieu n'existait pas et parlent ainsi dans leur cœur (Ps. 14:1 ; 53:1).

La parole de Dieu nous décrit la dernière phase de cet état moral : Les hommes, incapables malgré tout, de ne pas croire à quelque chose, reviendront aux superstitions païennes, à l'évocation des esprits et à la magie et retourneront même au culte des faux dieux, car la chrétienté apostate, la fausse église, la grande prostituée, n'aura, pour désaltérer ses esclaves, qu'une coupe remplie d'abominations, c'est-à-dire d'idoles.

2 *Crainte de Dieu extérieure*

Quand on pense au gouffre vers lequel se précipite le monde d'aujourd'hui, l'on se reporte avec tristesse au temps où, même en dehors des vrais croyants, une certaine crainte de Dieu régnait dans les milieux sortis de la Réforme. Ce n'était, sans doute, pour l'immense majorité, qu'un respect de convention des vérités révélées, mais ce respect existait chez les masses qui avaient peur d'offenser Dieu et il n'était point une chose indifférente quoiqu'il n'eût aucun rapport avec la foi qui sauve. Dans bien des cas la conscience était en exercice, et la grâce de Dieu se servait des vérités reconnues de tous, pour amener des pécheurs à Lui, car, en dehors de la Révélation, la conscience est le seul levier dont l'Esprit de Dieu puisse se servir pour convaincre les hommes de péché et les tourner vers Dieu. Mais de plus, la parole de Dieu, remise en lumière à la Réforme, n'était ni contestée, ni un objet de doute, sauf en de rares exceptions, et devenait ainsi le moyen de provoquer ce travail de conscience.

En disant ces choses, nous désirons assurer ceux qui nous lisent que Dieu tient compte de ces convictions — quand même la foi en est absente — pour attirer les hommes à lui en se servant pour les atteindre de tous les côtés divers de leur état mental. Même le caractère de l'homme naturel peut avoir des côtés aimables que le Seigneur est loin de mépriser (Marc 10:21), mais qui n'établissent aucun lien moral quelconque entre le pécheur et Lui. Quant à ce lien lui-même Dieu déclare que, depuis la chute il n'existe plus en aucune manière. Il prend, pour nous le prouver, l'homme religieusement le plus favorisé, le Juif, auquel la pensée de Dieu avait été révélée dans la loi ; puis Il nous montre qu'il est aussi bien sous le péché que le Gentil, et que la Parole même qu'il a entre les mains le condamne absolument et aboutit à la sentence terrible : «Il n'y a point de crainte de Dieu devant leurs yeux». Cette crainte qui est le résultat de toute action de l'Esprit de Dieu dans le cœur de l'homme pécheur, leur manque entièrement. Il est dit que «la crainte de l'Éternel c'est de haïr le mal» (Prov. 8:13) ; or toute l'histoire de l'homme prouve que ce dernier aime le mal et hait le bien.

Si donc les apparences peuvent nous tromper sur l'état réel des hommes, cet état ne trompe pas Celui qui sonde et connaît le fond de leur cœur. És. 29:13 nous dit que cette crainte n'était pour le peuple d'Israël qu'un commandement d'homme enseigné ou appris.

Il en était de même lorsque les nations païennes que le roi d'Assyrie avait envoyées à Samarie vinrent remplacer les dix tribus dispersées. Elles ne craignaient pas Dieu, quoiqu'elles y fussent tenues, puisqu'elles occupaient le territoire qui Lui appartenait en

propre ; aussi leur envoya-t-il des lions qui les dévoraient. En suite de cet événement, le roi d'Assyrie les fit instruire par un sacrificateur institué sous le régime du culte semi-idolâtre de Jéroboam. Par son ministère, les nations apprirent à craindre l'Éternel tout en servant d'autres dieux (2 Rois 17:34, 41). Elles désobéissaient ainsi à l'alliance que l'Éternel venait de faire avec elles. Donc elles ne craignaient pas l'Éternel ; mais Dieu supporta longtemps leur ignorance involontaire, bien différente de celle de son peuple, jusqu'au moment où il leur envoya le «Sauveur du monde» (Jean 4:44), comme objet de foi, et ces pauvres Samaritains, haïs des Juifs, les devancèrent dans la connaissance et la possession du salut. Cet exemple ne concerne pas seulement les nations païennes qui entraient en contact avec le vrai Dieu. La chrétienté d'aujourd'hui est plus coupable qu'elles, plus coupable même qu'Israël, parce qu'ayant reçu la pleine révélation de la grâce, elle pense allier la crainte de Dieu avec les idoles du monde : avec la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie. En effet, la crainte de Dieu ne peut marcher de pair avec l'amitié du monde. Il pourrait cependant arriver que cette crainte fût réelle, quoique dominée et comme submergée par la peur des conséquences qu'elle entraîne. Tel fut le cas d'Abdias en 1 Rois 18. Il pouvait dire et penser qu'il craignait l'Éternel dès sa jeunesse tout en étant en grande frayeur de l'homme, deux choses qui ne pourront jamais s'accorder. Il faut choisir l'une ou l'autre. Abdias, rassuré et encouragé par la foi d'Élie, préféra finalement la crainte de Dieu à celle des hommes.

3 Une première étape : découverte que Dieu est lumière

L'état désespéré du cœur naturel dont nous avons cherché à décrire les divers aspects, portera peut-être le pécheur, travaillé dans sa conscience, à se demander quel chemin il doit suivre pour acquérir cette crainte de Dieu qui est à la base même de toute bénédiction réelle.

Un passage du Ps. 19 v. 7-11 va lui donner la réponse. Parmi toutes les choses données de Dieu : sa loi, ses témoignages, ses ordonnances, son commandement, ses jugements, le Psalmiste en cite une et dit : «La crainte de l'Éternel est pure, subsistant pour toujours», et il ajoute: «Aussi ton serviteur est instruit par ces choses ; il y a un grand salaire à les garder». Cette crainte, comme toutes les choses qui viennent d'être énumérées, provient de Lui et n'est pas à acquérir. Quand je me trouve devant Lui, c'est Lui qui m'inspire cette crainte, comme la présence de quelque personnage auguste m'inspire, à son aspect, une déférence que je ne produis pas au-dedans de moi-même, mais qui est le produit de sa dignité et de sa majesté. Cette crainte de l'Éternel donne à l'âme la sensation d'une pureté inaltérable qui s'impose à elle. Elle comprend aussitôt qu'aucune impureté ne peut, ni ne pourra jamais subsister en sa présence. Il faut donc, pour entrer devant Dieu, être pur comme il est pur, saint comme il est saint (Ps. 18 v. 25-26) ; si je pensais autrement, ce serait traiter Dieu avec un mépris manifeste. Cette vérité atteint ma conscience : Il me faut être pur pour entrer en relation avec Lui !

Nous venons de voir que, pour connaître cette crainte, je dois en tout premier lieu avoir été placé devant Dieu. Or cela est une grâce qui nous vient entièrement de Lui. Nous verrons plus tard que c'est par la sagesse qu'il nous y place. N'oublions pas que, depuis la chute d'Adam, tout accès à Dieu est fermé à l'homme pécheur, à moins que Dieu lui-même ne le lui ouvre ; mais s'il le fait, c'est afin de le mettre en rapport avec Lui, selon la perfection de Sa nature. Il faut donc, quand nous sommes placés devant Lui, que la question du péché soit réglée entre notre âme et Dieu. La crainte de Dieu ne va pas jusque-là ; elle n'est pas le salut, bien que cette crainte subsiste et soit encore intensifiée après le salut, c'est-à-dire quand la question du péché a été entièrement réglée. Mais la crainte de Dieu est, pour ainsi dire, le premier pas d'une ascension qui nous amène, de la conscience de notre état de péché que nous haïssons, à la pleine certitude du salut par le sang de Christ.

Une fois introduit en la présence de Dieu, je reçois, par ce fait même, la connaissance de ce qu'Il est. Je le vois lumière sans aucun mélange de ténèbres, pur sans trace de souillure, saint sans trace de mal, juste sans trace d'injustice. Je me compare à Lui et je vois que tout ce que je suis est en absolue contradiction avec Sa nature, incompatible avec elle. Je suis donc saisi du désir d'être en harmonie avec la sainteté et la pureté de Dieu. Ce caractère, je le connais et l'apprécie, mais avec la certitude que Dieu ne peut supporter le mal et est obligé de le punir. Il ne me reste donc que deux alternatives : ou bien m'enfuir loin de Lui, renonçant pour toujours à me mettre en rapport avec le Dieu saint, ou bien rester devant lui, ayant horreur du mal et comptant sur la grâce qui m'a amené là, pour mettre mon état d'accord avec Son caractère. La crainte de Dieu a d'abord commencé par sa grâce qui m'a placé devant Lui tel que je suis ; elle continue par la conviction de Sa perfection absolue ; elle m'amène enfin à la haine du mal quand je compare mon état avec cette divine perfection (Prov. 8:13). Mais dès que l'horreur du mal est produite, c'est la sagesse (voyez 12-14). La folie est de s'enfuir pour éviter de se juger et, n'ayant pas voulu le faire, de tomber finalement sous le jugement de Dieu.

4 Une seconde étape

Je hais donc le mal, mais comment puis-je m'en débarrasser ? C'est la grande question qui se pose maintenant devant l'âme, car il ne suffit pas de le haïr : Il faut qu'il soit aboli si je veux rester devant Dieu. C'est alors que nous entendons cette exclamation du Ps. 130 : «Ô Jah ! si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui subsistera ? Mais il y a pardon auprès de toi, afin que tu sois craint» (v. 3-4). Dieu restera-t-il sourd à cet appel ? Nullement, «car auprès de l'Éternel est la bonté, et il y a rédemption en abondance auprès de lui» (v. 7). L'âme est délivrée ; alors commence une nouvelle vie de relation avec Lui et pour ainsi dire une seconde étape de la crainte, séparée de la première par la connaissance de la rédemption, du pardon des péchés et de la justification, en un mot, du salut. Dans cette seconde étape, la crainte est pour ainsi dire intensifiée, comme il est dit ici : «afin que tu sois craint». La connaissance de la grâce nous pousse à ne rien laisser subsister au-dedans de nous qui soit en désaccord avec la sainteté de notre Dieu. — C'est Lui qui a tout fait. Il ne reste pour moi, en présence de cette grâce, qu'une expression bien plus complète de la crainte qu'au début : la vénération, fruit de la reconnaissance ; le respect, la soumission, la dépendance ; le sentiment de Ses droits sur moi, car il a toute autorité ; la peur de lui déplaire, car je connais maintenant sa bonté et sa puissance pour me garder et me secourir. Dès lors je m'approche de Lui avec mes pieds déchaussés, car il dit : «Soyez saints comme je suis saint» ; je cherche de toute manière à lui être agréable, en sorte que ma conduite ne soit pas en désaccord avec Son caractère. Cela me sépare désormais et du monde et de ma vie passée dans le péché.

Depuis ce moment, la crainte découle de l'entière connaissance de la grâce au lieu de découler, comme au début, de la découverte que Dieu est lumière. Je sais qu'il est Amour. Le craindrai-je moins parce qu'il est amour ? Non, certes.

Nous avons dit que la première étape de la crainte de Dieu consiste à haïr le mal et à désirer conformer sa conduite à ce sentiment. Souvent l'âme qui ne connaît pas encore la plénitude du salut peut en rester à ce degré pour un temps, mais le moment arrivera où la grâce de Dieu la conduira plus loin. Tel fut le cas de Corneille au chap. 10 des Actes. Il est dit de lui qu'il était «pieux et craignant Dieu avec toute sa maison». Il montrait cette piété et cette crainte par ses aumônes et ses prières. Ces choses avaient de la valeur aux yeux de Dieu qui en tenait compte, montrant «qu'en toute nation celui qui le craint et qui pratique la justice (*) lui est agréable» (v. 35). Alors Pierre lui annonce l'Évangile, la bonne nouvelle de la paix, car il ne connaissait encore ni le salut, ni le Rédempteur ; et, par la foi en Christ, Corneille reçoit la rémission des péchés. Immédiatement le Saint Esprit vient sceller cette foi sur tous ceux qui entendent la Parole. On voit clairement dans ce passage en quoi la crainte de Dieu consiste et que, si l'on n'a pas encore le pardon des péchés, elle y conduit indubitablement.

(*) La justice pratique est l'absence de péché dans nos voies, suite de la haine du mal et de la recherche du bien qu'inspire la présence de Dieu.

Nous trouvons la même vérité au Chap. 13 des Actes (v. 26). Arrivé à Antioche de Pisidie, Paul s'adresse, dans la synagogue, aux Juifs et à ceux qui, parmi eux, craignent Dieu. Il leur annonce la parole du salut. Cet évangile était annoncé à tous, car sa portée est universelle, mais ceux qui craignaient Dieu et le servaient, le reçurent, les autres se montrèrent ennemis et rejetèrent la grâce qui leur était offerte. Ce cas nous montre clairement, comme celui de Corneille, la distinction que la Parole fait entre la crainte de Dieu initiale qui nous pousse à haïr le mal et à pratiquer la justice, et la connaissance de l'Évangile du salut.

Il est important de remarquer à ce propos que, dans le Nouveau Testament ce n'est plus seulement l'Éternel ou Dieu, mais le Seigneur, qui est un objet de crainte. En Actes 9:31, «les assemblées marchaient dans la crainte du Seigneur». Ce caractère de nos relations avec Christ est important ; Il n'est pas le même que les relations d'intimité qui existent entre le racheté et son Sauveur, mais la crainte nous place devant Celui qui a toute autorité et tout droit sur nous comme ses serviteurs et ses esclaves. Il en est de même de nos relations avec notre Père quand nous voyons en Lui Celui qui «juge selon l'œuvre de chacun». La crainte remplace alors l'intimité des rapports de famille (1 Pierre 1:17).

5 Plein épanouissement de la crainte de Dieu ; ses conséquences heureuses

Considérons maintenant la crainte de Dieu dans son plein épanouissement, c'est-à-dire après que l'âme a connu le salut et la paix avec Dieu. Cette crainte est toute de confiance et n'a rien à faire avec la frayeur. Celui qui craint l'Éternel ignore la frayeur parce qu'il a fait la connaissance du Dieu d'amour. Si son cœur est partagé entre le monde et Dieu, il aura peur du monde comme Abdias et devra être rassuré de ce côté. Aussi avons-nous souvent besoin d'entendre ce mot : «Ne crains pas» quand le monde nous est hostile ou que nous souffrons en le traversant. Alors l'amour du Père nous remplit de confiance. «Il n'y a pas de crainte dans l'amour, mais l'amour parfait chasse la crainte» (Luc 12:4, 7, 32 ; 1 Jean 4:18).

La crainte de Dieu a toutes sortes de conséquences heureuses pour nos âmes. On peut dire d'autre part que toutes nos chutes ont pour cause l'abandon momentané de cette crainte ou un état de relâchement spirituel qui nous a, depuis plus ou moins longtemps, privés de la jouissance de sa présence, et, dans ce cas, la crainte qui est toujours attachée à la présence de Dieu a été négligée. Mais insistons plutôt sur les conséquences heureuses de la crainte de Dieu : Commençons par dire que nous avons en Christ homme le modèle parfait de la crainte de l'Éternel. Elle caractérise le Messie, le vrai Roi, celui qui dominera parmi les hommes «en la crainte de Dieu» (2 Sam. 23:3). Ésaïe nous présente la même vérité au Chap. 11, v. 2-3. Sur le Christ, rejeton du trône d'Isaï, repose «l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de connaissance et de crainte de l'Éternel et son plaisir sera la crainte de l'Éternel». Nous trouvons donc en Lui le modèle parfait des rapports de l'homme avec Dieu. Demandons-nous, devant de tels passages, si, comme Lui, nous avons notre plaisir dans cette crainte. S'il en est autrement, c'est que nos cœurs ne sont pas suffisamment occupés de Lui et que nous ne pouvons dire en vérité : «Mon âme s'attache à toi pour te suivre.» (Ps. 63:8).

Comme le plaisir de Christ était dans la crainte de Dieu, le plaisir du Père était en lui, son Fils bien-aimé ; mais, ne l'oublions pas, ce plaisir du Père est en nous aussi qui suivons les traces du Seigneur ici-bas. N'est-il pas dit : «Le plaisir de l'Éternel est en ceux qui le craignent, en ceux qui s'attendent à sa bonté ?» (Ps. 147:11). Et ne trouvons-nous pas, dans cette promesse, un motif capital de le craindre continuellement ?

Le bonheur que l'on trouve à suivre le Seigneur dans la crainte de Dieu est une ressource précieuse dans les temps d'affliction. Toutes les perfections qui sont en Lui nous ont été révélées : sa bonté, sa miséricorde et son pardon, sa sainteté, sa vérité, sa justice, nous sont connues, mais le croyant éprouvé dit : «Unis mon cœur à la crainte de ton nom» (Ps. 86, 11). Il désire et demande que son cœur, ses affections, soient tout entières concentrées sur le nom du Seigneur, sur ce qui est l'objet de sa crainte, sur les perfections dont nous venons de parler, afin d'être rendu capable de célébrer le Seigneur et de glorifier par ses louanges son Nom à toujours.

En effet, la crainte de Dieu est inséparable de la louange. Cette crainte est-elle absente ? le culte n'a pas de réalité : «Qui ne te craindrait, Seigneur et qui ne glorifierait ton nom ?» chantent les saints glorifiés en Apoc. 15:4. Combien de fois faisons-nous ici-bas l'expérience de la pauvreté de notre culte, quand la crainte de Dieu n'a pas été le trait dominant de notre vie ! Cette crainte n'exclut nullement la pleine jouissance de la grâce ; bien au contraire: mais la jouissance, si elle est réelle, s'accompagnera toujours du sentiment profond de la sainteté et de la justice du Dieu de grâce auquel nous avons affaire. Au Ps. 5:7 nous voyons le fidèle unir ces deux choses: «Mais moi», dit-il, «dans l'abondance de ta bonté, j'entrerai dans ta maison, je me prosternerai devant le temple de ta sainteté, dans ta crainte».

Il est une autre conséquence heureuse de la crainte de Dieu : Elle nous lie avec les âmes pieuses qui vivent dans la même crainte que nous, elle nous sépare «des hommes vils» (Ps. 15:4). Unis ensemble, les fidèles qui le craignent reçoivent de l'Éternel une bannière, le Seigneur Jésus Christ. C'est à cette bannière qu'on les reconnaît, et sous elle qu'ils combattent : Le seul nom écrit sur elle rassemblera les peuples à la fin autour du Fils de David, du Messie, du Roi d'Israël. Ainsi la victoire dans le combat, le rassemblement futur d'Israël et des nations (pour nous, le rassemblement actuel des enfants de Dieu) puis la possession de l'héritage (Ps. 61:5) enfin le salut et la gloire (Ps. 85:9) appartiennent à ceux qui craignent Dieu.

La crainte de Dieu, ne l'oublions pas, règle toute la conduite du fidèle ici-bas. C'est elle que nous avons au chap. 10 du Deutéronome : «Qu'est-ce que l'Éternel, ton Dieu, demande de toi», dit Moïse à Israël, «sinon que tu craignes l'Éternel, ton Dieu, pour marcher dans toutes ses voies, et pour L'aimer et pour servir l'Éternel, ton Dieu... en gardant les commandements de l'Éternel ?» (Deut. 10:12, 20).

Cette crainte de Dieu est entretenue par la Parole, chose de toute importance. C'est «en la lisant tous les jours de sa vie» que le roi apprenait à craindre l'Éternel son Dieu. (Deut. 17:19. Voyez aussi Deut. 31:11-13). C'est par elle aussi que nous sommes préservés des idoles. (Jos. 24:14).

6 Bénédiction temporelle et crainte de Dieu

Je ne voudrais pas clore cette énumération des résultats bénis de la crainte de Dieu sans faire remarquer les bénédictions temporelles qui en sont la conséquence. Israël, peuple terrestre, récoltait en bienfaits terrestres les conséquences de la crainte de l'Éternel. Le chrétien, appartenant à un peuple céleste, n'a rien de semblable à attendre. Son trésor est dans les cieus. Il y a cependant ici-bas, pour tous les hommes, selon la sagesse du gouvernement de Dieu, des conséquences bénies de la crainte de Dieu et la parole de Dieu a soin de les faire ressortir. Ainsi la crainte des parents va de pair avec la crainte de Dieu en Lévit. 19:1-2, 32, et ce «premier commandement avec promesse» a pour résultat que «nos jours seront prolongés sur la terre» (Ex. 20:12 ; Éph. 6:2-3). De même aussi le Ps. 34:7-16 commence par établir que la crainte de l'Éternel nous assure ici-bas sa protection et ses délivrances. C'est pourquoi les saints sont exhortés à demeurer dans cette crainte. Ils ne manqueront de rien. Même une prolongation de vie sous le gouvernement de Dieu ne leur manquera pas. Ces promesses faites à Israël restent vraies aussi quant aux voies du gouvernement de Dieu à l'égard de nous tous, comme nous le voyons par la citation de ce passage en 1 Pierre 3:10-12. La crainte de Dieu qui donne ici-bas une vie heureuse consiste 1° à se garder de dire le mal et de mentir ; 2° à se garder de faire le mal, mais de plus à faire le bien ; 3° à chercher et à poursuivre la paix. — Cela suppose la connaissance des caractères de Dieu, connaissance qui s'empare de l'âme dès qu'elle est

introduite en Sa présence. De même le Ps. 128 nous montre que le fruit du travail, l'accroissement de la famille, la prospérité extérieure sont dispensés à ceux qui craignent l'Éternel. Nous retrouvons ces mêmes principes aux Ps. 112, 145 :19, et dans les Proverbes aux chapitres 10:27, 20:4, etc.

Il y a donc en tout temps, même pour la terre, une faveur spéciale de Dieu sur ceux qui le craignent. Toutefois, hâtons-nous de répéter que, sous l'économie (ou dispensation) de la grâce, le mot «bienheureux» n'est pas prononcé sur ceux qui jouissent de ces privilèges, mais sur les saints qui souffrent de la part du monde, sur ceux qui sont dénués de tout, sur ceux qui ont sacrifié les richesses injustes pour être reçus dans les tabernacles éternels, sur ceux qui ont abandonné ce qu'ils ont, en vue d'un trésor dans les cieux, infiniment supérieur à tout ce que le monde pourrait offrir.

7 La crainte de Dieu dans les Proverbes ; ses rapports avec la sagesse

Le livre des Proverbes où il est beaucoup parlé de la crainte de l'Éternel, nous la présente sous un point de vue tout spécial, c'est-à-dire dans ses rapports avec la sagesse, ce qui nous oblige à donner à ce livre une place séparée dans notre méditation. Au chap. 1 v. 7, nous lisons : «La crainte de l'Éternel est le commencement de la connaissance».

En présence de tous les problèmes qui se posent devant nous pour notre conduite dans ce monde, car c'est de cette dernière que les Proverbes nous entretiennent, comment échapperons-nous à la folie des pensées de l'homme ? Il nous faut, pour résoudre ces questions, la connaissance, le discernement des paroles de l'intelligence divine, la prudence, la réflexion, l'accroissement du sens pour comprendre les choses difficiles (1:1-6). Tout cela fait partie de la sagesse, mais le commencement de toutes ces choses, le «sine qua non» pour les acquérir, c'est la crainte de l'Éternel. Elle est à la base de toute vraie connaissance, de toute appréciation du bien et du mal. Aucune connaissance humaine, quelque approfondie ou quelque subtile qu'elle soit, ne peut être notre fil conducteur pour éviter les pièges qui nous sont tendus dans ce monde. Une âme, placée en la présence de Dieu, acquiert par là même cette connaissance. Elle voit, dans sa propre personne, le mal sous son aspect le plus haïssable ; elle dit, comme Job : «J'ai horreur de moi», mais elle apprend à connaître en Dieu le bien suprême, le bien parfait qui l'attire.

Chap. 9:10. «La crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse, et la connaissance du Saint est l'intelligence». Cette crainte est le principe même de la sagesse ; c'est là ce que la sagesse établit comme base première de toute bénédiction. La sagesse qui est, au chap. 8, Dieu lui-même révélé en Christ, nous amène en Sa présence ; là je me trouve devant le Saint. La sagesse me le fait connaître. Aussitôt j'ai horreur du mal, et c'est la crainte ; mais je désire connaître Dieu dans son caractère de sainteté parfaite, et c'est la sagesse. Ainsi la sagesse divine, car c'est l'Éternel qui la donne (2:6), me conduit à la crainte et la crainte me conduit à la sagesse, c'est-à-dire à la pleine connaissance du caractère de Dieu pour le reproduire dans ce monde. Seulement il y a pour moi progrès continuels dans la connaissance de ce qui constitue la sagesse pratique. Nous trouvons des pensées analogues en d'autres parties de l'Écriture, par exemple en Job 28:28 : «Voici, la crainte du Seigneur, c'est là la sagesse, et se retirer du mal est l'intelligence». Job se demande où est la sagesse. On ne la rencontre nulle part : «elle ne se trouve pas sur la terre des vivants» et cependant elle est plus précieuse que les plus purs trésors. Où donc la trouver ? En Dieu lui-même, en Dieu seul. Mais Dieu la met à la disposition de l'homme : «Voici, la crainte du Seigneur c'est la sagesse». C'est ainsi que la sagesse se manifeste chez l'homme, «et se retirer du mal est l'intelligence». Nous revenons ici à la pensée initiale de la crainte de Dieu. La crainte de Dieu est de haïr le mal, mais notre passage va plus loin : Si je hais le mal je m'en retire et c'est en cela que consiste la sagesse (voyez aussi 3:7). Ainsi la sagesse, la crainte de Dieu, la haine du mal, et une marche sainte, sont inséparables : il faut nous en souvenir. Tout cela, nous le trouvons en perfection dans la personne de Christ (8:13-14). Mais n'oublions jamais et répétons, quant à nous-mêmes, que nous sommes appelés à faire continuellement des progrès dans cette sainteté pratique. Voyez encore Ps. 111:10.

Chap. 14:26-27. «Dans la crainte de l'Éternel, il y a la sécurité de la force, et il y a un refuge pour ses fils. La crainte de l'Éternel est une fontaine de vie pour faire éviter les pièges de la mort».

Ici la crainte de l'Éternel nous met en sécurité parce qu'elle se confie et se réfugie en Celui en qui est la force. En outre, les ressources que nous trouvons dans cette crainte sont une fontaine de vie. En Christ nous puisons la sagesse, la justice, la sainteté, la pureté, l'amour et la grâce. Toutes ces choses nous garantissent des pièges de Satan qui conduisent à la mort.

Chap. 16:6. «Par la bonté et par la vérité, propitiation est faite pour l'iniquité, et par la crainte de l'Éternel, on se détourne du mal».

Après que le sacrifice a été offert pour nos péchés et que la vérité et l'amour se sont rencontrés à la croix pour faire propitiation et nous purifier de toute iniquité, c'est la crainte de Dieu qui désormais nous fait prendre le mal en horreur. Étant purifiés devant Dieu, comment retournerions-nous à la souillure si nous le craignons ?

Chap. 19:23. «La crainte de l'Éternel mène à la vie, et on reposera rassasié, sans être visité par le mal». Comme la crainte de l'Éternel est une fontaine de vie (14:27), elle conduit à la vie. Telle est son issue ; telle sera pour nous la jouissance future de la vie éternelle : Repos, rassasiement à toujours !

8 Absence de crainte de Dieu — Crainte marque d'une Résidu fidèle

Encore une parole sérieuse pour clore ces pages : Ce qui avait perdu le peuple au temps de Jérémie, c'était l'absence de crainte de l'Éternel : «Ne me craignez-vous pas, dit l'Éternel, ne tremblerez-vous pas devant moi ?... Mais ce peuple-ci a un cœur indocile et rebelle ; ils se sont détournés et s'en sont allés ; et ils n'ont pas dit dans leur cœur : Craignons pourtant l'Éternel, notre Dieu...» (Jér. 5:22-24).

Jérémie était resté seul témoin de l'Éternel au milieu de ce peuple infidèle. La chrétienté est-elle aujourd'hui dans un état meilleur ? La Parole de Dieu nous renseigne sur ce qu'elle est devenue à Ses yeux, sur ce que l'Église professante est pour Christ. L'état de ruine actuel est plus grand que celui de Juda. Le Seigneur fera une alliance éternelle à la fin des temps avec un Résidu de son peuple. Il les recevra de nouveau en grâce et «mettra sa crainte dans leur cœur pour qu'ils ne se retirent pas de Lui» (Jér. 32:38-40), mais jamais la chrétienté, l'épouse infidèle, ne sera de nouveau reçue en grâce. Le Résidu chrétien fidèle qui la représente aujourd'hui est encore pour un peu de temps au milieu d'elle. Quand le Seigneur sera venu pour le recueillir auprès de Lui dans le ciel, il ne restera plus sur la terre que la chrétienté apostate, cette grande prostituée dont les cieux célébreront la destruction. Mais nous, les témoins actuels de Jésus-Christ, avons-nous compris que c'est la crainte du Seigneur qui doit caractériser les fidèles en un temps où tous les fondements sont ébranlés ? «Qui d'entre vous craint l'Éternel ?» dit Ésaïe, et voici ce qui distingue cet homme : Il entend la voix du parfait serviteur ; il se confie en son nom, il s'appuie sur son Dieu (És. 50:10).

Oui, la crainte de Dieu est la marque caractéristique d'un Résidu fidèle, que ce soit le Résidu juif de la fin ou le Résidu chrétien d'aujourd'hui. Remarquez que le prophète Malachie ne lui assigne pas d'autre caractère. «Alors», dit-il, «ceux qui craignent l'Éternel ont parlé l'un à l'autre» (3:16). C'est cette crainte qui les fait se réunir, qui remplit leurs pensées d'un seul objet, qui les sépare de l'infidélité générale, qui les porte à s'entretenir de leur bienheureuse espérance, de cet événement qui est à la porte : la prochaine venue du Seigneur. Cela suffisait pour alimenter tous les entretiens de ces fidèles d'autrefois. Ils attendaient le Seigneur venant ici-bas en grâce. Une Anne, un Siméon, une Marie, une Élisabeth l'attendaient ainsi. La marque du Résidu chrétien d'aujourd'hui n'est-elle pas le rassemblement de ceux qui craignent le Seigneur, pour attendre ainsi Sa venue en grâce, qui les introduira dans la maison du

Père ? Alors tous ceux qui le craignent, saints terrestres ou célestes, seront associés en gloire à son règne. «C'est pourquoi, recevant un royaume inébranlable, retenons la grâce, par laquelle nous servions Dieu d'une manière qui lui soit agréable, avec révérence et avec crainte. Car aussi notre Dieu est un feu consumant» (Hébr. 12:28-29).

Abandon du premier amour et remèdes par Laügt Philippe

Je me souviens de toi, de la grâce de ta jeunesse, de l'amour de tes fiançailles — Jérémie 2:2-3
Août 2003

Tables des matières

- 1 Le peuple d'Israël
- 1.1 Dieu voit l'éloignement du cœur
- 1.2 Un temps de soin de Dieu et de bénédictions avec Dieu
- 1.3 Des écarts qui s'aggravent
- 1.4 La fidélité de Dieu
- 2 Jonathan
- 3 L'Église
- 4 Comment l'ennemi dérobe les cœurs : Absalom
- 5 Assemblée d'Éphèse
- 6 Importance de l'état intérieur, du cœur, de l'amour pour le Seigneur
- 7 Conditions de retour

1 Le peuple d'Israël

1.1 Dieu voit l'éloignement du cœur

Le Seigneur aime les siens d'un amour éternel. Il les attire toujours avec bonté et il les comble de ses bienfaits. Il ne leur manque rien dans ses gras pâturages. Aussi quelle tristesse pour son cœur quand Il discerne chez eux l'abandon du premier amour, qui est à l'origine de toutes sortes de maux, chez un croyant ou dans l'assemblée. Rien n'échappe à Son regard scrutateur et le prophète Jérémie devait crier aux oreilles de Jérusalem toute la douleur que l'Éternel ressentait devant son éloignement et lui rappeler son ardent désir de la voir enfin revenir à Lui. Il lui dit : « Si tu ôtes tes abominations de devant moi, tu ne seras plus errant et tu jureras en vérité, en jugement et en justice : L'Éternel est vivant ! Et les nations se béniront en lui, et en lui elles se glorifieront » (Jér. 4:1-2).

1.2 Un temps de soin de Dieu et de bénédictions avec Dieu

Dieu évoque le moment fugitif, hélas, où ce peuple Israël, qu'Il avait arraché « à main forte et à bras étendu » à la fournaise de fer de l'Égypte (Deut. 4:20 ; 5:15), marchait sans crainte après lui dans un pays pourtant non semé (Jér. 2:2). Toutes les ressources naturelles leur faisaient défaut, mais ils se confiaient alors entièrement en L'Éternel pour la traversée d'un grand et terrible désert (Deut. 2:7). N'avait-Il pas promis de les introduire sur la montagne de son héritage, dans un pays ruisselant de lait et de miel (Ex. 15:17 ; Nom. 13:28) ? Or « Dieu n'est pas un homme pour mentir, ni un fils d'homme pour se repentir : aura-t-il dit et ne fera-t-il pas ? » (Nom. 23:19). Pleins de reconnaissance, ils avaient fait l'expérience de Sa grâce et de Sa puissance et leurs cœurs débordaient de louange : « Jah est ma force et mon cantique, et il a été mon salut. Il est mon Dieu et je lui préparerai une habitation » (Ex. 15:2:6, 11).

1.3 Des écarts qui s'aggravent

Dieu se plaît à rappeler la grâce de la jeunesse et l'amour des fiançailles de son peuple bien-aimé. Il en rend témoignage : « Israël était saint à l'Éternel, les prémices de ses fruits » (Jér. 2:3). Une vraie séparation n'est possible que si elle se lie à un amour fervent, sans cesse renouvelé pour le Seigneur ! Mais les affections d'Israël pour son Dieu se sont refroidies et il s'est mêlé avec les peuples (Ps. 106:35). Des étrangers ont consommé sa force et il ne le sait pas ; des cheveux gris ont aussi parsemé sa tête, et il ne le sait pas (Osée 7:8-9). Triste refrain, qui montre qu'ils sont inconscients de leur état misérable. Dieu doit constater que cet égarement est devenu continu (Jér. 8:5 ; 30:12-13). « Mon peuple a fait deux maux : ils m'ont abandonné, moi la source des eaux vives, pour se creuser des citernes, des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau » (Jér. 2:13:17 ; Ps. 36:8-9). La crainte de Dieu a disparu et leur obstination présente aggrave leur chute. « D'ancienneté tu as rompu ton joug, arraché tes liens, et tu as dit : Je ne servirai pas » (Jér. 2 20).

1.4 La fidélité de Dieu

L'Éternel leur rappelle les soins attentifs de son amour : il a planté Israël, un cep exquis, une toute vraie semence. Mais il s'est changé pour lui en sarments dégénérés d'une vigne étrangère (Jér. 2:21 ; És. 5:1-2). Mais Lui demeure fidèle et malgré leur éloignement actuel, il se souviendra de l'alliance conclue dans les jours de leur jeunesse, et il établira pour eux, dans l'avenir, une alliance éternelle (Ézé. 16:60). Il fait part de ses intentions : « Moi, je l'attirerai, et je la mènerai au désert, et je lui parlerai au cœur ; et de là je lui donnerai ses vignes, et la vallée d'Acor pour une porte d'espérance ; et là elle chantera comme dans les jours de sa jeunesse et comme au jour où elle monta du pays d'Égypte » ! (Osée 2:14-15 ; 14:4). Quel amour invariable que le sien : Au lieu de chasser l'épouse ingrate et coupable, Il la prend par la main et seul avec elle, cherche à toucher son cœur.

La sinistre vallée d'Acor évoque le terrible péché d'Acan, mais elle devient ici une « porte d'espérance » (Jos. 7:26 ; És. 65:10). De même dans la vallée du trouble, où nous avons eu affaire à Dieu pour nos fautes passées, nous pourrions retrouver la communion avec Lui, en confessant nos péchés. Son peuple connaîtra alors à nouveau cet état heureux, qu'il a déjà connu un trop court instant. Le Résidu, épuré durant la grande tribulation, vivra désormais dans une heureuse intimité avec son Époux. « Il arrivera, en ce jour-là, dit l'Éternel, que tu m'appelleras : Mon mari, et tu ne m'appelleras plus : Mon maître. Et j'ôterai de sa bouche les noms des Baals, et on ne se souviendra plus de leur nom » (Osée 2:16-17).

2 Jonathan

Rappelons aussi, dans l'Ancien Testament, un cas frappant : celui de Jonathan. Il assiste émerveillé à la victoire de David, type de Christ, sur Goliath, figure de Satan. Il est prêt, lui le fils de Saül, à se dépouiller et à tout donner pour parer David, qui seul en est digne à ses yeux. À lui, la robe et les vêtements de Jonathan, signes de sa dignité royale. À David, l'épée de Jonathan, avec laquelle il avait pourtant remporté des victoires (1 Samuel 14). Il lui donne son arc et sa ceinture, car toute la force appartient au fils d'Isaï. Mais surtout il l'aime comme son âme (1 Sam. 18:1).

Que de dévouement, de renoncements l'on trouve ensuite dans cette vie de Jonathan pour David. Que de souffrances, d'injures et de dangers il affronte courageusement de la part de son misérable père Saül, par fidélité dans son amour pour David ! Pourquoi alors

Jonathan reste-il à la cour royale quand David proscrit, n'est plus qu'un fugitif, sans asile ? Jonathan n'est-il pas le grand absent dans la caverne d'Adullam ? (1 Samuel 22). Certes, il rejoint parfois secrètement David et fortifie son âme en Dieu (1 Sam. 23:16).

Comme son homonyme (Actes 9), Saül respirait menace et meurtre contre David et trouvait des traîtres prêts à le livrer, entre ses mains, si cela était possible. Au désert, dans un bois, Jonathan se contente d'exprimer sa confiance : David sera bientôt le roi d'Israël et il s'attribue la seconde place après lui. Ils font alliance, mais David demeure dans le bois tandis que Jonathan retourne dans sa maison (1 Sam. 23:14-18). Les affections naturelles l'emportent sur son amour pour David. Ils ne verront plus ici-bas et Jonathan va mourir sans gloire avec son père, sur la montagne de Guilboa, de la main même de ces Philistins, qu'il avait vaincus par la foi, au début de sa course.

David, profondément attristé, prononce le chant de l'Arc, dont nous citons seulement ces paroles, exprimées au sujet de Jonathan : « Ton amour pour moi était merveilleux, plus grand que l'amour des femmes », suivies d'une terrible interrogation : Comment sont tombés les hommes forts ? (2 Sam. 1:26-27). L'amour fervent exclusif, de Jonathan avait perdu de sa force, et Dieu permet cette triste fin de course. Il ne sera pas parmi les hommes forts qui vont entourer le trône de David.

Aimons Christ en pureté, c'est le « premier amour ». Laissons Dieu qui a déjà travaillé dans notre cœur, travailler encore pour que Christ soit tout (Phil. 1 21). Sa Personne doit avoir un tel attrait pour notre âme, qu'il devienne le seul Centre de nos affections. Un cœur n'est pas pur tant que tout ce qui n'est pas de Dieu n'a pas été entièrement mis de côté.

3 *L'Église*

Nous venons d'évoquer des faits qui touchent à l'histoire d'Israël, mais qu'en est-il présentement de l'Église (ou de l'Assemblée), objet de Sa faveur, rachetée à grand prix par le sang de Christ ? A-t-elle répondu à l'attente du Seigneur, à son désir fervent (Cant. des Cant. 7:10) ? Introduite par pure grâce dans des relations aussi intimes que celle d'un Époux avec son épouse, a-t-elle considéré à sa juste valeur la bonté de Dieu à son égard ? (Rom. 11:22). Il convient de reconnaître avec humilité qu'il n'en est rien.

Il faut constater avec humiliation et tristesse que tout ce que Dieu a confié à l'homme sur le plan de la responsabilité, s'est toujours terminé par une faillite complète. Et, ce qui est plus affligeant encore, c'est qu'un déclin s'est manifesté immédiatement, chaque fois que dans sa grâce, Dieu a fait don à ses rachetés de bénédictions nouvelles ! Ainsi Adam a désobéi dès que Dieu lui a confié une position de domination et de bénédiction. Noé, lui, a péché aussitôt qu'il a pu récolter les premiers fruits de sa vigne, sur la terre purifiée par le Déluge. De même, Israël a apostasié avant que les tables de la Loi ne soient apportées dans le Camp.

L'on constate les mêmes choses dans toute l'histoire de l'Église. Au début elle a porté quelques beaux fruits de la grâce. Les rachetés étaient étreints par l'amour de Christ (2 Cor. 5:14). Le premier amour était visible dans les détails de leur vie chrétienne (Act. 2:42-47). Attachés au Seigneur, les disciples « se réjouissaient d'avoir été estimés digne de souffrir des opprobres pour le Nom » ! (Act. 5:41-42 ; 1 Pier. 4:13).

Mais le déclin s'amorce rapidement. Devant la tromperie délibérée d'Ananias et de Sapphira, Pierre interroge le mari, chef responsable de son foyer : « Ananias, pourquoi Satan a-t-il rempli ton cœur, que tu aies menti à l'Esprit saint » (Act. 5:3). Un jugement solennel tombe sur les deux époux (Act. 5:5-9). Une grande crainte s'empare alors de toute l'Assemblée (Act. 5 :11). Mais le nombre des disciples se multipliant, la chair, toujours présente et prête à se manifester chez le chrétien, si elle n'est pas tenue dans la mort, produit d'autres fruits : des murmures apparaissent (Act. 6:1).

Peu de temps après, l'apôtre Paul écrit par deux fois aux Corinthiens et revendique avec force leur amour pour le seul Époux de l'Église : « Je suis jaloux à votre égard d'une jalousie de Dieu, car je vous ai fiancés à un seul mari, pour vous présenter au Christ comme une vierge chaste ». Il fait part de ses craintes de voir leurs pensées se détourner de la simplicité quant au Christ. Déjà le Serpent, dès le commencement, avait si bien su séduire Ève par sa ruse ! (2 Cor. 11:1-4).

Le danger reste aujourd'hui toujours aussi grand de prêter l'oreille à un évangile différent, si secrètement on trouve trop exigeant le christianisme, tel que la Parole le présente. Un évangile qui exalte l'homme, et accorde une place à la chair, sera supporté et trouve même beaucoup d'adeptes, au nom d'un faux amour ! L'amour selon Dieu se réjouit avec la vérité. Derrière les ouvriers trompeurs, l'apôtre démasque leur maître, Satan. C'était autrefois un chérubin resplendissant (Ézé. 28:12). Il sait fort bien se présenter devant un croyant déguisé en ange de lumière, ce qui le rend plus dangereux encore (2 Cor. 11:13-15).

4 *Comment l'ennemi dérobe les cœurs : Absalom*

Quels sont les moyens dont Satan se sert pour dérober nos affections pour Christ ? La conduite d'Absalom en fournit une illustration. Le roi David était un type de Christ. Son fils Absalom, malgré sa beauté physique (2 Sam. 14:25) et la si belle signification de son nom : Prince de paix, se signale par son mauvais comportement (2 Sam. 13:23-33 ; 14:30-31). Ensuite il se propose dans son cœur de conspirer contre son père, en vue de l'évincer. Il cherche à éblouir le peuple, et se procure dans ce but, des chars, des chevaux, et cinquante hommes qui couraient devant lui (2 Sam. 15:1).

De la même façon, Satan use d'artifices pour attirer les foules, toujours avides de nouveautés. Certains hommes, ses instruments, se montrent habiles pour séduire par des moyens mensongers, qui suscitent l'émerveillement. Des âmes simples, qui ne sont pas enracinées et édifiées en Christ (Col. 2:7) croient qu'il s'agit, comme avec Simon le magicien, « de la puissance de Dieu appelée la grande » (Act. 8:9-11).

Absalom se levait de bonne heure et se tenait à la porte de la ville. Et là, il s'efforçait de donner l'impression d'avoir à cœur les difficultés de celui qu'une cause obligeait à aller vers le roi, pour un jugement (2 Sam. 15:2). Il appelait l'homme, l'embrassait quand il voulait se prosterner, et l'interrogeait. Il affirmait de façon péremptoire que ses affaires étaient justes et bonnes, ce qui fait toujours plaisir à entendre ! Ensuite il affirmait que le plaignant n'avait personne à qui vraiment se confier ! Il donnait à entendre que son père, David, ne se souciait pas de telles questions et n'était d'ailleurs pas capable de les résoudre.

Cette attitude trompeuse rappelle celle de l'Ennemi. Il veut toujours entraîner les hommes loin du Seigneur. Il veut ruiner la confiance que le croyant a dans Ses soins et Son amour (Ps. 46:1). Absalom cherchait, comme Satan, à usurper l'autorité de l'Oint de l'Éternel. Il laisse entendre qu'il est urgent de l'établir comme Juge. Alors enfin la justice serait bien rendue (2 Sam. 14:4).

L'Ennemi veut nous amener toujours sur un chemin d'indépendance et de propre volonté et nous pousse à chercher du secours ailleurs qu'en Dieu (Ps. 146:3). Absalom se montrait bienveillant et aimable, mais il était, en réalité, hypocrite et flatteur. Il dérobait les cœurs (2 Sam. 15:5-6) et son activité funeste a eu de terribles conséquences (2 Sam. 15:10-11:13-14).

Mais Satan cherche en vain à détourner celui qui s'appuie sur l'amour de Christ à la Croix et l'a désormais pour Objet de son cœur (2 Cor. 5:14-15). Il est gardé par la puissance de Dieu par la foi pour un salut qui est prêt à être révélé au dernier temps (1 Pier. 1:4). Si, par contre, d'autres objets parviennent à nous séduire, même à notre insu, Christ perd inévitablement Sa place.

5 *Assemblée d'Éphèse*

C'est le message adressé à Éphèse qui met bien en évidence la racine cachée de tous nos manquements à l'égard du Seigneur. Celui qui sonde les reins et les cœurs (Ps. 7:9) dit à cette assemblée : « Je connais » (Apoc. 2:2). Il met d'abord en évidence tout ce qui est à Sa gloire à Éphèse. « Tu as patience et tu as supporté des afflictions pour mon nom et tu ne t'es pas lassé ». Avec une sainte énergie, ils ont résisté aux attaques de Satan pour corrompre l'assemblée et rejeté les prétentions des faux-docteurs. L'ensemble forme un tableau vraiment remarquable.

Sous prétexte de grâce ou de faiblesse, nous refusons parfois d'avoir une attitude ferme, devenue nécessaire. On peut même alors en arriver à supporter des méchants dans une assemblée. Hélas, le Seigneur doit conclure : « J'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour » (Apoc. 2:4). Cet élément essentiel, qui défie l'analyse, faisait maintenant défaut. Cet amour répond à celui du Seigneur, c'est un amour pur, sans égoïsme, ardent et humble.

Éphèse avait montré auparavant un tel amour, celui d'une épouse pour son époux. C'était le même amour qui remplissait le cœur de Marie de Béthanie quand elle prend « une livre de parfum de grand prix » pour oindre les pieds de Jésus, et les essuyer avec ses cheveux. Elle n'a pas calculé, elle est prête à tout donner pour son Seigneur. Elle s'expose à des critiques, à de l'incompréhension. Mais le cœur de Jésus est rempli de joie. Il prend sa défense : « Permetts-lui d'avoir gardé ceci pour le jour de ma sépulture. Vous avez les pauvres toujours avec vous ; mais moi, vous ne m'avez pas toujours » (Jean 12:3-8) !

Dans l'assemblée à Éphèse, le Seigneur n'avait plus la première place dans les affections des siens ! Que chacun s'éprouve lui-même devant Lui. Avons-nous mérité un tel reproche ? Avec quelle tristesse Il nous l'adressera !

6 *Importance de l'état intérieur, du cœur, de l'amour pour le Seigneur*

Tout ce qui produit du désordre dans une assemblée ou dans la vie d'un croyant et peut mener jusqu'à une ruine complète, a sa source dans un fâcheux état intérieur. Il faut garder jalousement pour Christ nos affections les plus élevées et les plus pures. Il s'est acquis tous les droits sur ses rachetés, ils sont à Lui, son trésor particulier (Prov. 23:26 ; 2 Cor. 5:14-15). Un cœur partagé, double (Ps. 12:2 : lire la note) ne peut le satisfaire. Il a tout donné pour acquérir ses rachetés (Matt. 13:46) et Il les aime du même amour dont le Père l'a aimé de toute éternité ! (Jean 15:9 ; 17:26).

L'amour n'est pas un don, au même titre que ceux évoqués par 1 Corinthiens 12, mais c'est le mobile indispensable pour exercer tous ces dons de grâce à la gloire de Dieu ! C'est un amour qui ne peut être connu que par une expérience vécue.

Nous trouvons dans 1 Corinthiens 13 une liste, non limitative, des caractères de cet amour qui a sa source en Dieu. S'y arrêter suffit à humilier profondément. L'on comprend combien on est personnellement loin de les réaliser !

Si un service pour le Seigneur n'est pas accompli joyeusement, par amour pour Lui, il devient rapidement un fardeau pénible. Dieu décrit ainsi l'état du résidu de Juda, peu après leur retour de la captivité. Il les avait aimés d'un amour merveilleux (Mal. 1:2-3), et pourtant maintenant ils n'hésitaient pas à Lui présenter du pain souillé, tout en affirmant audacieusement : « En quoi t'avons-nous profané » ? Ces hommes osaient déclarer : « En quoi nous as-tu aimés » ? Si nous perdons la conscience de l'amour dont le Seigneur nous a aimés, nos affections pour Lui ne sont pas renouvelées et tout ce qui se lie au service pour le Seigneur en est affecté !

Ils déclaraient que la Table du Seigneur était souillée et estimaient sa nourriture méprisable. Le service de Dieu leur était devenu à charge. « Et vous dites : Voilà quel ennui ! Et vous soufflez dessus, dit l'Éternel des armées, et vous apportez ce qui a été déchiré, et la bête boiteuse, et la malade. Et maudit est celui qui trompe, et qui a dans son troupeau un mâle, et fait un vœu et sacrifie au Seigneur ce qui est corrompu » (Mal. 1:13-14). Le Seigneur ne supporte pas le formalisme chez les siens, un aspect extérieur correct, alors qu'il n'a plus la première place dans nos affections.

Pour arrêter le déclin, Dieu use parfois d'un remède qui peut paraître étrange : l'épreuve. Après Éphèse (aimable) viendra Smyrne (amère). Dans cette église, les chrétiens, éprouvés et meurtris, auront l'occasion de manifester leur amour pour le Seigneur, par une fidélité qui peut aller parfois jusqu'à la mort.

À Éphèse, il y avait de l'amour pour Christ et il se manifestait par des œuvres, du travail et de la patience, mais ce n'étaient plus les premières œuvres, fruit d'un amour fervent pour Christ ! Alors le Seigneur dit : « Souviens-toi donc d'où tu es déchu » (Apoc. 2:5).

Quarante ans auparavant, l'apôtre Paul avait été conduit à faire à Éphèse de grandes révélations, il les avait entretenus de leur position céleste. Passant, plus tard, à Milet, il avait appelé auprès de lui les anciens d'Éphèse pour les avertir avec sollicitude des dangers qui menaçaient l'assemblée (Act. 20:17-35). Or maintenant, un autre apôtre, Jean, ne peut pas se réjouir de trouver à Éphèse, comme à Thessalonique, une œuvre de foi, un travail d'amour et une patience d'espérance (1 Thes. 1:3). Pourtant leur entourage estimait peut-être encore leur témoignage extérieur irréprochable. Que cachent parfois les apparences ? Le Seigneur seul, dont les yeux sont une flamme de feu (Apoc. 1:14) voit si les seuls vrais ressorts intérieurs qu'il reconnaît sont actifs pour remplir le service qu'il confie aux siens. Il s'agit de la foi, de l'espérance et de l'amour. Leur absence est le signe que cette assemblée ou ce croyant, est en chute.

Le Seigneur permet dans la vie des siens des circonstances qui mettent à l'épreuve la qualité de leur attachement à Sa personne. Ainsi Marthe était distraite par beaucoup de service. C'était un service précieux, pour Christ et les siens ! Mais de ce fait elle n'a pas saisi la « bonne part » : Rester à Ses pieds, apprendre avant tout à Le connaître, accroît notre amour. Marthe s'autorise à faire un reproche au Seigneur. Alors, dans sa grâce, il la reprend : « Marthe, Marthe, tu es en souci et tu te tourmentes de beaucoup de choses, mais il n'est besoin que d'une seule » (Luc 10:38-40). L'avons-nous choisie, savons-nous la garder ? C'est ainsi qu'il fera brûler nos cœurs pour Lui.

Ailleurs, à trois reprises, le Seigneur sonde son disciple Pierre, qui l'avait renié. Il lui pose une question nécessaire, qui s'avère douloureuse : « M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci » ? Tu as prétendu avoir un plus grand attachement qu'eux, mais ils ne m'ont pas renié (Marc 14:29). Où est donc cet amour ardent dont tu parlais ? Je n'en ai pas eu la preuve ! Bientôt Pierre, se confiant en Celui qui connaît à fond chacune de ses brebis, lui dit : « Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime » (Jean 21:15-17). Il a perdu confiance en lui-même, désormais il est propre au service.

7 *Conditions de retour*

Le Seigneur commence par encourager Ses rachetés à Éphèse à se souvenir du caractère de leur relation avec Lui au commencement, quand le premier fruit de l'Esprit, savoir l'amour, avait envahi leur cœur (Rom. 5:5 ; Gal. 5:22). Regarder trop souvent en arrière peut devenir une réelle entrave à la croissance spirituelle. Mais on a parfois besoin de réaliser le terrain perdu, de revenir à soi-même, pour être alors disposé à dire avec le fils prodigue : « Je me lèverai et je m'en irai vers mon père et je lui dirai (Luc 15:17-18). Puis, le Seigneur invite les siens à Éphèse à se repentir. Il leur en laisse le temps, encore faut-il qu'ils y soient disposés (Apoc. 2:21). Ils doivent premièrement confesser leur défaillance, afin de retrouver en s'appuyant sur Lui, leur état premier. « Comme vous avez reçu le Christ, le Seigneur, marchez en Lui » (Col. 2:6).

Enfin Éphèse reçoit un avertissement solennel, qui peut nous concerner aussi : « Autrement Je viens à toi et j'ôterai ta lampe de son lieu » (Apoc. 2:5). Dieu montre, dans sa grâce, beaucoup de patience envers une assemblée dont pourtant il discerne parfaitement le

bas état, moral et spirituel. Mais si le premier amour pour Christ n'est pas retrouvé, elle ne peut plus être un flambeau pour Lui au milieu des ténèbres morales de ce monde. L'amour versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint doit pouvoir se manifester sans retenue. C'était la prière de l'apôtre Paul (Éphés. 3:17-19). Sinon la gloire de Dieu est ternie et la vérité altérée. Il est solennel de voir le Seigneur prêt à ôter la lampe, là où tant de choses avaient pourtant reçu Son approbation !

Le déclin des affections pour Christ a laissé des traces indélébiles dans l'histoire de l'Église sur la terre. Le même état peut se voir dans une assemblée locale ou la vie d'un croyant. Recherchons avec soin l'origine d'une chute. Une vraie repentance suivie d'une réelle confession sera le prélude à la restauration. Sinon Dieu, dans l'exercice de son gouvernement, permet que notre témoignage perde rapidement toute puissance. Même si aujourd'hui une restauration de l'Église dans son ensemble n'est plus possible, chaque enfant de Dieu est toujours appelé à être un vainqueur, là où Dieu l'a placé.

Quand l'assemblée est sous le juste jugement de Dieu, elle n'est plus, hélas, un lieu de sécurité pour le croyant. D'ailleurs rien ne subsiste de certaines d'entre elles que le souvenir. Mais l'appel divin s'adresse toujours à chacun : « Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Assemblées ». Si un croyant a le désir de rester fidèle, il veillera jalousement à garder, en dépit de la ruine générale, son premier amour pour Christ (Apoc. 2:7).

À chaque vainqueur, le Seigneur promet de donner à manger du fruit de l'arbre de vie. C'est le seul qui subsiste dans cette nouvelle création dont Christ est le fondement. Quel bonheur de pouvoir savourer le fruit de cet arbre, la source cachée de nourriture spirituelle accordée au croyant, mentionnée dans l'Écriture. Il en mangera dans le paradis. Là aucun ennemi ne pourra plus s'introduire furtivement pour détourner de Christ le cœur de son racheté.

Aujourd'hui l'amour pour Christ de plusieurs s'est refroidi (Matt. 24:12). La profession chrétienne présente dans son ensemble un caractère laodicéen et la tendance est de plus en plus forte à la superficialité, au manque de réflexion et à la confusion des valeurs essentielles. Chacun désire-t-il humblement que ses affections pour le Seigneur se réchauffent ? Les exhortations de Paul à Timothée prennent dans le temps actuel tout leur sens : « Mais toi » (2 Tim. 1:8 ; 2:1, 14, 22 ; 3:10, 14 ; 4:5). Quelle est la réponse de mon cœur à l'amour dont Christ m'a aimé personnellement ? (Gal. 2:20).

Après notre conversion, sans doute avons-nous beaucoup aimé le Seigneur, mais où en sommes-nous aujourd'hui ? Les apparences cachent-elles, comme à Éphèse, un affaiblissement de nos affections ? Il faut que le premier amour pour Lui soit maintenu ou retrouvé. Alors nous pourrions poursuivre, avec Lui, dans le chemin de la Foi, malgré les difficultés et les motifs de découragement sur le chemin vers la Maison du Père.

Jésus, de ton amour vient remplir notre âme,
Et fais-la, nuit et jour, brûler de ta flamme
Rédempteur précieux, maintenant dans les cieus,
Soumets tout notre cœur à ton doux empire
Que pour Toi seul Seigneur, il batte, il soupire

Tu m'as aimé, c'est de ton amour même, que mon amour vivra.

Encouragements Foi et confiance en Dieu par Vevey (Éditions)

Série jaune 299/1 à 15

Table des matières

- 1 Dieu en toutes choses (Jonas)
- 2 La Croix — Galates 6:14
- 3 Service et attente
- 4 Appuyés sur les promesses
- 5 Le secours au moment opportun (Héb. 4:16) — Lazare et les sœurs de Béthanie (Jean 11)
- 6 Pour la gloire de Dieu — Jean 11:4. Lazare et les sœurs de Béthanie
- 7 L'épreuve nécessaire (exemple des fidèles de l'Ancien Testament)
- 8 Christ dans la nacelle — Marc 4:35-41
- 9 Les voies de Dieu envers les siens
- 10 C'est de par moi que cette chose a eu lieu — 1 Rois 12:24
- 11 La sympathie et la grâce de Jésus — Matthieu 14:1-21 et Marc 6:30-41
- 11.1 Matthieu 14:1-21
- 11.2 Marc 6:30-41
- 12 L'expérience chrétienne dans la tribulation
- 12.1 [Soutien du Seigneur dans la souffrance de la maladie]
- 12.2 [La tribulation qui libère des entraves]
- 13 Tranquillité
- 14 Christ, l'eau qui désaltère et le pain qui nourrit — Jean 7:7 ; 1 Rois 19:1-9
- 15 Christ est tout

Résumé

1. Dieu en toutes choses (Jonas) : Apprendre à voir la main de Dieu intervenant en toutes circonstances. Il n'y a pas de hasard.
2. La Croix : L'abaissement qui fait disparaître le MOI pour que l'amour éclate. L'exemple de Jésus.
3. Service et attente : La mondanisation à l'origine de la cessation du témoignage d'évangélisation. Retrouver l'amour du Seigneur et des frères, et l'obéissance, étant prêts à souffrir pour Christ.
4. Appuyés sur les promesses : Voir toutes choses à la lumière de Christ et en rapport avec Lui ; Sa fidélité en tout ce qui nous arrive.
5. Le secours au moment opportun. Lazare et les sœurs de Béthanie (Jean 11) : La foi attend avec patience le moment de Dieu.
6. Pour la gloire de Dieu (Jean 11:4). Lazare et les sœurs de Béthanie : Dieu intervient de manière que les choses tournent pour Sa gloire.
7. L'épreuve nécessaire (exemple des fidèles de l'Ancien Testament) : La foi soutient le fidèle au travers des épreuves qui sont nécessaires.
8. Christ dans la nacelle (Marc 4:35-41) : Manque de confiance des disciples au milieu de la tempête. Foi ou incrédulité.

9. Les voies de Dieu envers les Siens : Fruits positifs de difficultés apparemment incompréhensibles.
10. C'est de par moi que cette chose a eu lieu (1 Rois 12:24) : Ne pas se laisser malgré les sujets de déceptions
11. La sympathie et la grâce de Jésus (Matt. 14:1-21 ; Marc 6:30-41) : Sympathie personnelle de Jésus dans nos douleurs, et son travail de grâce pour nous sortir de l'égoïsme et nous pousser à penser aux autres.
12. L'expérience chrétienne dans la tribulation (deux lettres) : a) Soutien du Seigneur dans la souffrance de la maladie ; b) la tribulation qui libère des entraves.
13. Tranquillité : Pourquoi et comment le croyant peut-il être tranquille en toute circonstance.
14. Christ, l'eau qui désaltère et le pain qui nourrit (Jean 7:7 ; 1 Rois 19:1-9) : On le trouve par la Parole de Dieu.
15. Christ est tout : Que toutes nos affections, tous nos désirs, toutes nos pensées, et tous nos buts, soient rassemblés et aient leur centre en Christ.

1 Dieu en toutes choses (Jonas)

R. B. ME 1928 p. 11

Un œil simple et un cœur d'enfant sont un précieux don de Dieu. Tous les croyants pourraient et devraient les posséder, mais malheureusement on ne les rencontre que rarement chez les enfants de Dieu. La force, l'entendement et la volonté propres y jouent d'habitude un si grand rôle que l'œil de la foi est troublé, le regard obscurci et le cœur incapable de comprendre les voies de Dieu, et de saisir son action mystérieuse et cachée en toutes choses. C'est une grande perte pour nous, et un déshonneur pour notre Dieu.

Rien n'aide davantage le chrétien à poursuivre son chemin dans la paix et dans la consolation, à supporter les difficultés et les tentations du pèlerinage et à y glorifier Dieu, que l'habitude de le voir, Lui, en toutes choses. Il n'y a aucune situation, aucune circonstance, aucun événement dans la vie d'un croyant si peu importants ou si insignifiants qu'ils paraissent à l'œil naturel, qui ne puissent être considérés comme de muets messagers de Dieu. Si seulement notre œil est simple, notre oreille attentive, notre cœur comme celui d'un enfant et notre raison intelligente, nous ferons l'expérience bénie et précieuse de l'action divine ; nous éprouverons qu'il met la main dans les choses les plus ordinaires de cette vie, et qu'il prend son plaisir à nous conduire avec un simple signe de son œil. Ah ! si seulement nous nous laissions plus souvent diriger de cette manière, pour qu'il n'ait pas besoin de nous mettre le mors et la bride !

Combien grand et digne d'adoration est notre Dieu, Créateur du ciel et de la terre, qui s'abaisse jusqu'à s'occuper des choses les plus petites et les moins importantes ! Celui qui a dit autrefois : « que cela soit », qui soutient et maintient toutes choses par la Parole de sa puissance, s'occupe aussi du passereau sur le toit, et compte les cheveux de notre tête ! À nous, les choses paraissent grandes ou petites parce que nous les mesurons d'après notre force et notre capacité. Mais pour Lui, le Tout-Puissant, il n'y a rien de grand et rien de petit. Il lui est aussi aisé d'appeler à l'existence des millions de mondes, que de nourrir les petits du corbeau. Sa merveilleuse grandeur ne se manifeste pas plus dans la tempête furieuse que dans le doux murmure de la brise, dans le cèdre majestueux du Liban que dans la petite violette qui fleurit le long du sentier.

Si seulement nous avions des yeux plus simples pour voir, des cœurs plus innocents pour comprendre ! Si, dans les circonstances journalières, nous ne voyions pas autre chose que ce que l'homme naturel y voit — des événements tout naturels, tels que la vie humaine en produit chaque jour, — la vie ne serait qu'uniformité ennuyeuse, et il ne vaudrait presque pas la peine de la vivre, ou bien elle deviendrait un fardeau pesant qui ferait désirer de la voir se terminer le plus vite possible. Mais si nous y distinguons Dieu en chaque chose, elle en acquiert un prix inestimable, une signification profonde pour un sens renouvelé, et un attrait merveilleux pour l'œil de la foi ; nous voyons alors en tout la main d'un père sage, tout puissant et aimant ; nous reconnaissons à chaque pas les traces bénies de sa présence et de son action. Nous avons à peine besoin de dire à quel point la vie de prière, les relations secrètes avec le Père sont encouragées par cela même. Combien il est doux et rafraîchissant d'entendre la simple prière d'un croyant qui a éprouvé pendant sa course la fidélité et la bonté de son Dieu, et qui en même temps a appris à connaître l'entière nullité de sa propre force et de sa propre sagesse ! Il expose en toutes choses ses requêtes, les grandes et les petites, au Père, avec des prières, des supplications et des actions de grâces ; il rejette tous ses soucis, les grands et les petits, sur Lui, qui est toujours prêt à s'en charger ; et la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence garde son cœur et ses pensées dans le Christ Jésus (Phil. 4). Bienheureux celui qui, en toutes choses, fait du Seigneur sa confiance et sa force ! Pour lui chaque jour a son importance, et il ne méprise pas le « jour des petites choses ». L'histoire de chaque journée éveille sa sympathie ; et comment pourrait-il en être autrement, puisqu'elle a de l'importance pour son Dieu et Père ?

Nous apprenons par toute l'Écriture qu'il n'y a, pour le croyant, aucun hasard, aucune chose fortuite. Et entre tous, le livre du prophète Jonas nous donne des preuves frappantes de cette vérité. Dans toute l'histoire du prophète, l'intervention de Dieu se montre partout, même dans les choses les plus ordinaires. Et n'en sera-t-il pas de même de nous au jour où nous verrons toute notre histoire dans la lumière de la présence divine ? Nous serons étonnés alors de notre courte vue, de la faiblesse de notre entendement, de notre petite foi, de notre folie. Et nous admirerons la bonté, la fidélité, la patience merveilleuses de notre Dieu, dont la main a dirigé toutes nos voies ici-bas, et nous a conduits jusqu'au bout avec une miséricorde infinie.

Je ne veux pas entrer dans une explication détaillée du livre en question, mais seulement attirer l'attention sur une expression qui s'y trouve plusieurs fois : « l'Éternel prépara ». Le Saint Esprit nous laisse jeter un regard derrière la scène, et nous montre l'action cachée de Dieu. C'est Lui qui a tout dans sa main : le vent et les vagues, la chaleur et le froid, l'homme et la bête, et Il conduit tout d'après le conseil de sa volonté.

Dans le premier chapitre, le Seigneur envoie une grande tempête pour parler au cœur et à la conscience de son serviteur désobéissant. Jonas voulait se dérober à l'ordre divin, en s'embarquant sur un navire qui allait à Tarsis. Ninive était à l'est de la Palestine, Tarsis à l'ouest. Dieu lui dit : « va à droite », mais Jonas s'en va à gauche. Tel est l'homme. « Et l'Éternel envoya un grand vent sur la mer ; et il y eut une grande tempête sur la mer, de sorte que le navire semblait vouloir se briser » (vers. 4). Cette tempête aurait parlé au prophète d'une manière pressante et sévère, si seulement son oreille avait été ouverte pour entendre la voix de Dieu. C'était un message solennel que Dieu lui adressait. C'est Jonas qui avait besoin d'être enseigné et d'être ramené dans le bon chemin, et non pas les pauvres matelots païens. Pour eux, une tempête n'était rien de nouveau ou d'extraordinaire, ce n'était que l'un des événements courants de la vie du marin. Mais il y avait dans le bateau un homme pour lequel elle était quelque chose de spécial. Et, chose merveilleuse, les matelots païens remarquent bien vite que Dieu est contre eux, pendant que Jonas, le prophète de Dieu, est couché à fond de cale, et dort si profondément que le chef des rameurs doit le réveiller en l'interpellant rudement. Quelle sérieuse leçon pour nous ! Comment se peut-il, nous pouvons bien nous le demander, qu'un croyant puisse être aussi insensible ? Notre propre histoire prouve que cela est possible.

Ce n'est que lorsque les matelots eurent jeté le sort pour savoir à cause de qui le malheur les atteignait, oui, ce n'est que lorsque le sort tombe sur le prophète et que les hommes lui demandent d'où il vient et quelle est son occupation, que Jonas revient à lui. Alors il entend la voix du messenger de Dieu et reconnaît que c'est à cause de lui que le Seigneur parle si solennellement. Sur son propre avis,

les matelots angoissés jettent le prophète à la mer. Pour eux, l'affaire était terminée, mais elle ne l'était pas pour Jonas et pour Dieu. Les marins ne voient plus Jonas, mais Dieu le voyait et pensait à lui.

Dieu en toutes choses ! Jonas se trouve dans une nouvelle position, dans de nouvelles circonstances, mais là encore le message de Dieu peut l'atteindre. Le croyant ne peut jamais se trouver dans une position dans laquelle le bras de son Père serait trop court et où sa voix ne pourrait atteindre son oreille. Lorsque Jonas fut jeté à la mer, « l'Éternel prépara un grand poisson pour engloutir Jonas ». L'Éternel prépara la tempête, c'est Lui qui prépara le poisson. Un grand poisson n'est rien d'extraordinaire. Il y en a beaucoup dans la mer. Mais le Seigneur en prépara un spécialement pour Jonas, afin qu'il fût un messenger de Dieu pour son âme. Et voici, dans le ventre du poisson, Jonas réfléchit, et il devient dans ses circonstances et même dans ses paroles un type de Christ.

Passons maintenant au dernier chapitre ; nous y retrouvons notre prophète à Ninive. Il avait annoncé le message de Dieu aux habitants de la ville ; à sa prédication, ils étaient revenus de leur mauvaise voie, de sorte que Dieu s'était repenti du mal qu'il avait parlé de leur faire à cause de leurs péchés. Jonas en est mécontent et conteste avec Dieu. Il aurait préféré assister à la destruction de cette grande ville, pleine d'habitants, plutôt que de voir la grâce et la miséricorde de Dieu. « Pauvre Jonas », ne pouvons-nous nous empêcher de dire ; mais ne pensons pas que nos cœurs eussent été différents du cœur du prophète. Nous sommes faits de la même chair et capables de la même folie.

Jonas semble avoir complètement oublié les vérités qu'il avait apprises pendant les trois jours passés dans le ventre du poisson, et il a besoin de recevoir un nouvel avis de la part de Dieu. Oh ! combien notre Dieu est plein de grâce et miséricordieux ! Il s'occupe de nous sans se lasser, et nous enseigne patiemment les mêmes leçons. « Et l'Éternel Dieu prépara un kikajon, et le fit monter au-dessus de Jonas, pour faire ombre sur sa tête, pour le délivrer de sa misère » (Chap. 4:6). Quelle grâce ! Le kikajon, comme le grand poisson, formait un anneau de la chaîne de circonstances à travers lesquelles le prophète devait passer suivant l'intention de Dieu. Quoique très différents, tous deux étaient des messagers de Dieu pour son âme. « Et Jonas se réjouit d'une grande joie à cause du kikajon ». Auparavant il avait demandé à mourir ; mais ce n'était pas là le résultat du saint désir de quitter cette pauvre terre et d'être pour toujours dans le repos, mais le résultat de son mécontentement et de sa déception. Ce n'était pas le bonheur de l'avenir, non, pas même les souffrances du présent qui éveillaient en lui le désir de mourir ; c'était l'orgueil blessé, le vain souci de son renom de prophète.

Souvent les souffrances du présent éveillent en nous le désir de déloger et d'être avec Christ. Nous désirons être délivrés de la difficulté présente ; aussi, lorsque le mauvais moment est passé, le désir cesse de même. Si, au contraire, c'est la personne du Seigneur qui est l'objet de notre désir, nous soupirons après sa venue, pour le voir face à face, « comme il est », et les circonstances extérieures ont peu d'influence sur nous. Ce désir est alors aussi grand pendant les jours de soleil et de tranquillité, que pendant ceux de tempête et d'oppression.

Quand Jonas se trouva assis à l'ombre du kikajon, il n'eut plus aucun désir de mourir. Sa joie, au sujet de la plante et de son ombre fraîche, lui fit oublier sa mauvaise humeur ; et précisément ce fait montre combien il avait besoin d'un message spécial du Seigneur. L'état de son âme devait être manifesté et il le fut à sa profonde honte. Le Seigneur peut tout employer pour dévoiler les secrets et les profondeurs du cœur humain, même une plante « née en une nuit » ; et il le fait pour notre bonheur éternel et pour la gloire de son nom. Véritablement le chrétien peut dire : « Dieu en toutes choses ». Il peut percevoir sa voix dans les grondements de la tempête comme dans la flétrissure d'une plante.

Nous ne sommes pourtant pas encore arrivés au bout des voies de Dieu envers Jonas. Le kikajon n'était, comme nous l'avons dit, qu'un anneau dans la chaîne des circonstances ; l'anneau suivant est un ver ! « Et Dieu prépara un ver, le lendemain, au lever de l'aurore, et il rongea le kikajon et il sécha ». Le ver, si insignifiant qu'il pût être, n'en était pas moins le messenger de Dieu, tout comme la tempête et le gros poisson. Un ver peut faire des merveilles, lorsque c'est Dieu qui l'emploie. Le kikajon sécha.

« Et il arriva que, quand le soleil se leva, Dieu prépara un doux vent d'orient, et le soleil frappa la tête de Jonas ». Tout doit concourir à amener Jonas à reconnaître son tort. Un ver et une brise légère — moyens merveilleux dans la main de Dieu. Mais c'est justement dans leur apparente faiblesse que se révèle la grandeur de notre Père céleste ! La tempête, le gros poisson, le ver, le doux vent d'orient — tous sont dans sa main des instruments pour l'accomplissement de ses desseins d'amour. Le messenger le plus insignifiant comme le plus puissant doivent seconder ses desseins. Qui aurait pu penser qu'une tempête et un ver ensemble pourraient être les moyens d'accomplir une œuvre de Dieu ? Il en était pourtant ainsi. Comme nous l'avons remarqué en commençant, grand et petit ne sont que des expressions en usage parmi les hommes. Auprès de Dieu, il n'y a rien de grand, rien de petit. Il compte la multitude des étoiles, il n'oublie pas le passereau sur le toit. Il fait des nuages son cortège, et d'un cœur humble sa demeure.

C'est pourquoi, encore une fois : Dieu en toutes choses. Pour le croyant, il n'y a pas de hasard, rien qui soit sans importance dans tout ce qu'il rencontre. Il peut avoir à passer par les mêmes circonstances que les autres hommes, et à faire face aux mêmes tentations ; mais il ne doit pas les interpréter suivant les mêmes principes. Elles parlent à son oreille ouverte un tout autre langage qu'à l'oreille de l'homme naturel. Il devrait distinguer la voix de Dieu et reconnaître ses messagers dans les choses les plus ordinaires comme dans les plus importantes de chaque jour. Il ferait ainsi de précieuses expériences.

Le soleil qui suit sa course majestueusement, et le ver qui rampe dans une plante, ont tous les deux été créés par Dieu, et tous deux peuvent concourir à l'exécution de ses desseins insondables. C'est le même Dieu qui a établi les bornes de la terre, qui a rassemblé le vent dans le creux de sa main et a serré les eaux dans un manteau, qui donne aussi sa nourriture au corbeau, et rafraîchit l'herbe par sa rosée. Et ce Dieu est notre Dieu d'éternité ! « Louez-le, jeunes hommes et les vierges aussi ; vous vieillards, avec les jeunes gens ».

2 *La Croix — Galates 6:14*

ME 1867 p. 416

Je voudrais dire quelques mots sur la complète destruction du moi qui a lieu dans la croix. La croix réduit le moi à néant. Combien nous le réalisons faiblement quant à la pratique ! Regardons à Jésus, et nous apprendrons dans quelle petite mesure nous connaissons la puissance de la croix pour une entière abnégation de nous-mêmes.

En Jésus nous voyons un homme qui possédait une justice humaine parfaite ; un homme aussi en qui « toute la plénitude de la déité habitait corporellement » ; et quel fut, malgré cela, le chemin que Jésus prit ? Qu'est-ce que la croix a été pour lui ? à quoi le réduisit-elle ? À l'abandon complet de toute cette justice humaine, de tout ce pouvoir divin. La puissance parfaite de son amour fut constatée, non seulement en ce qu'il ne cherchait pas « sa propre satisfaction », et, bien « qu'étant en forme de Dieu et ne regardant pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, qu'il s'anéantit lui-même, et étant trouvé en figure comme un homme, qu'il s'abaissa lui-même » (Phil. 2), pour prendre la place où nous mettais notre désobéissance ; mais en ce que à cette place même prise par amour, il consentit à être entièrement rejeté — à être réduit à rien, afin que l'amour put briller de tout son éclat.

La chair en nous est profondément subtile ; quand nous montrons de l'amour, nous nous attendons à ce qu'il soit apprécié ; et si tel n'est pas le cas, si, lorsque nous avons donné une preuve d'affection, nous n'obtenons aucun retour, pas même une bonne parole, nos cœurs se découragent et se refroidissent dans l'exercice de l'amour. Quand nous nous sommes occupés des autres avec intérêt, nous

avons peut-être expérimenté ce que c'est que de rencontrer ce dont il est parlé dans la deuxième épître aux Corinthiens : « Bien que vous aimant beaucoup plus je sois moins aimé » (12:15) ; et nous avons trouvé qu'en nous abaissant, l'unique résultat pour nous en était d'être moins considérés, d'être mis plus bas encore. Il en a été ainsi de Jésus. Plein de patience et de tendresse, il fut livré au pouvoir de la malice de Satan, et pendant qu'il accomplissait son œuvre d'amour, que trouvait-il en nous ? L'homme se servit de son abaissement pour le traiter avec le dernier mépris. Il était « l'opprobre des hommes et le mépris du peuple » ; ils l'enserraient de toutes parts : « Des chiens m'ont environnés, une assemblée de méchants m'a entouré ; ils ont percé mes mains et mes pieds ; beaucoup de taureaux m'ont environné, des puissants de Basan m'ont entouré ; ils ouvrent leur gueule contre moi, comme un lion déchirant et rugissant » (Ps. 22). « J'ai attendu des consolateurs... mais je n'en ai pas trouvé » (Ps. 69). « Mon intime ami aussi, en qui je me confiais,... a levé le talon contre Moi » (Ps. 41) ; et le disciple qui s'était surtout mis en avant pour témoigner son attachement pour le Seigneur et qui avait dit : « Si même tous étaient scandalisés, je ne le serai pourtant pas, moi », renia Jésus avec des imprécations et des blasphèmes.

Jésus ne trouva aucun épanchement pour sa douleur, aucune consolation de la part des hommes ; et ici nous est dévoilée la portée de cette parole : « Et toi, Éternel ! ne te tiens pas loin ! » (Ps. 22). Repoussé par le mépris de ceux qu'il servait en amour, serré de près, cerné par ceux auxquels il apportait le salut, son âme se tourne vers Dieu : « Et toi, Éternel ! ne te tiens pas loin ». Mais Dieu lui a caché sa face : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » C'est alors que Jésus se trouve aux prises avec les ténèbres et la colère dans toute leur intensité ; il n'y avait de sympathie d'aucun côté : autour de lui s'agitait la haine mortelle de l'homme, au-dessus de lui régnait une épaisse obscurité ; tout lui faisait défaut sauf la puissance de l'amour. « Je suis enfoncé dans une boue profonde, et il n'y a pas où prendre pied ; je suis entré dans la profondeur des eaux et le courant me submerge » (Ps. 69). Les vagues et les flots passaient sur lui ; tout était englouti par les eaux, tout excepté l'amour — c'était là ce qui le soutenait.

L'amour était plus fort que tout, et cet amour, c'était nous qui en étions les objets.

Lorsque nous voyons ce que Jésus était, ayant ainsi fait abnégation complète de lui-même, nous touchons à la profondeur de l'amour. S'il avait renoncé à tout quant à lui-même, la plénitude de l'amour était toujours là, car il est Dieu et Dieu est amour. Nous avons trouvé, chers frères, la plénitude de l'amour en Jésus, et c'est notre part éternelle ; nous connaissons, nous savurerons cet amour pendant l'éternité tout entière.

Quand « Jésus passait de lieu en lieu » ici-bas, c'était « en faisant du bien » (Actes 10:28) ; il ne pouvait pas, quelque humble et abaissé qu'il fut, ne pas user de sa puissance, quand il s'agissait de faire du bien ; il devait le manifester. Il y avait, par conséquent, dans la vie de Jésus, dans ses actes sur la terre, quelque chose que le cœur naturel devait reconnaître et goûter. Nous aimons à être délivrés de nos maladies ; quand Jésus ressuscitait les morts, les foules se réjouissaient de ce que leurs amis étaient rendus à la vie... Mais à la croix, il n'y avait aucune manifestation de cette puissance ; il n'y avait pas de miracles, il n'y avait que de la faiblesse et de l'abaissement. Jésus a été « crucifié en infirmité » (2 Cor. 13:4). Éprouvé de la part des hommes, tenté par Satan, abandonné de Dieu, la croix ne manifeste en Jésus que l'amour, la profondeur, la plénitude, la richesse de l'amour, cet amour qui est notre part heureuse et précieuse pour toujours.

Le cœur naturel, en chacun de nous, hait la puissance de la croix. Nous aimons ce qui plaît aux yeux ; nous cherchons ici-bas un peu d'honneur. La croix flétrit tout l'orgueil de la gloire de l'homme, c'est pourquoi nous ne l'aimons pas. Examinons-nous nous-mêmes à cet égard, mes bien-aimés, sommes-nous vraiment disposés à accepter la croix dans toute cette signification qui est la sienne et à dire : « Il ne me faut rien de plus » ? « Qu'il ne m'arrive pas à moi, de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié et moi au monde » (Gal. 6:14). Puissent nos cœurs se reposer dans cette confiance vivante que Jésus est notre part éternelle, qu'en demeurant en Lui nous demeurons en Dieu, en « Dieu qui est amour ». Bien des chrétiens recherchent les choses mêmes qui les rendent incapables de connaître la puissance de cet amour dans leur cœur. Nous ne pouvons jouir à la fois de l'amour et de l'orgueil. Tout ce qui nourrit le moi, quoi que ce puisse être — les honneurs, les talents, le savoir, l'opulence, les amis, la considération publique, tout ce en quoi l'homme naturel se complaît, — nourrit en nous l'orgueil, rend Christ moins précieux et la jouissance de son amour moins complète.

Que le Seigneur nous donne de savoir ce que c'est que d'être « crucifiés au monde » ; et rendons grâce à Dieu, mes frères, de tout ce qui abaisse notre moi.

3 Service et attente

La nécessité des persécutions et des tribulations pour garder l'Église pendant qu'elle est dans le monde, nous démontre la sagesse miséricordieuse de notre Dieu. Les temps de persécution sont ceux de sa prospérité. Satan ne dort pas ; il est plus à redouter quand il mine sourdement, que quand il détruit ouvertement ; son but est de séduire même les élus, s'il était possible, en les engageant par des motifs spécieux à faire son œuvre, en dépit de la sincérité de leur cœur. Dans son désir de rectifier l'idée fausse que la religion consiste tout entière à vivre différemment des autres, l'Église a fini par vivre dans une étroite conformité au monde. Elle a voulu prévenir une méprise, mais elle est devenue infidèle à sa mission, en présentant le christianisme sous un faux jour, et en donnant une fausse ressemblance de son Seigneur. Il est vrai que par là le monde a été réconcilié, en grande partie, avec des choses qui, si elles étaient fidèlement représentées, n'obtiendraient jamais son approbation ; mais l'Église, en atteignant ce but, a rendu contre elle-même un bien triste témoignage. N'est-ce pas là la raison pour laquelle le christianisme est beaucoup plus une profession qu'une confession ? — Quoique nous soyons errants et dispersés, nous n'allons pas çà et là « annonçant la bonne nouvelle de la Parole ». Nous sommes entrés dans le monde ; nous avons marché au milieu de ses enfants ; nous nous sommes arrêtés, nous nous sommes assis auprès d'eux ; nous leur avons présenté notre main ; ils nous ont présenté la leur, et maintenant nous marchons agréablement ensemble. Si nous ne les imitions pas dans le luxe et la vanité, ils ne viendraient pas au-devant de nous. Si notre conduite et notre conversation étaient en témoignage de la vérité et de la justice, ils auraient bientôt pris congé de nous. Les temps sont dangereux, lorsque les chrétiens ont le loisir de jouer avec les idoles.

Un ami, qui m'est cher, disait que l'Église est maintenant si satisfaite de son veuvage qu'elle a cessé d'attendre le retour du Seigneur. Telle est notre position. Les temps de persécution ont l'avantage de faire converger toutes les facultés de l'âme vers un seul point. Combien la grâce de l'attente patiente est magnifique chez Rutherford et chez d'autres croyants persécutés ! L'amour appellera presque des temps difficiles, dans la crainte que la cause de CELUI que NOUS AIMONS ne soit déshonorée ; et plus nous nous réjouissons dans le Seigneur, plus cette crainte nous afflige. En mener deuil est de peu d'utilité ; la grande question pour nous est de savoir comment nous pourrions rendre témoignage contre ce mal, tout en cherchant le bien de notre génération. Et puisque dans tous les âges il doit y avoir un certain nombre de personnes qui rendent à Dieu un fidèle témoignage, comment nous conduirons-nous au milieu de ces êtres privilégiés ? Il se confie à notre amour ; nous sommes comme des volumes de sa bibliothèque destinés à être lus par le monde ; par quels moyens remplirons-nous fidèlement notre mission ? Ne sera-ce pas en obéissant au commandement, si souvent répété et si souvent foulé aux pieds de nous aimer les uns les autres ; en contribuant à une heureuse communion entre membres du corps ; en répandant davantage autour de nous l'atmosphère céleste de l'amour, et en démontrant davantage l'existence par toute notre conduite ? Avec quelle instance Il nous excite à cette grâce, et cela sans y apporter aucune limite : « Je

vous donne un commandement nouveau que... comme je vous ai aimés, vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre ! » Cet amour porte au renoncement à soi-même ; « Étant riche, Il a vécu dans la pauvreté pour vous ». C'est un amour dévoué ; « Il s'est donné lui-même pour nous » ; — « étant attachés les uns aux autres par affection fraternelle » ; — « étant obligeants et compatissants » ; — « pleurant avec ceux qui pleurent, étant dans la joie avec ceux qui sont dans la joie » ; — « si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui » ; — « chacun ne regardant pas à ce qui est à lui, mais chacun aussi à ce qui est aux autres » ; — « marchant dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés » ; — « nous associant aux humbles » ; — « prenant garde l'un à l'autre, pour nous exciter à l'amour et aux bonnes œuvres ; n'abandonnant pas le rassemblement de nous-mêmes,... et cela d'autant plus que nous voyons le jour approcher » ; montrant en toute chose déboussolés, douceur, fidélité, pardon et support. Je pense que si chaque corps de chrétiens visait davantage à cela, en action, en parole et en esprit dans les diverses localités où ils sont placés, le monde serait beaucoup plus convaincu par cette unité-là que par tous les autres moyens qu'on cherche à employer. Les hypocrites auraient honte de se couvrir de Christ comme d'un vêtement honorable, tandis que les croyants se revêtiraient bien plus complètement de lui, et pourraient le supporter étroitement lié à eux par le lien de la perfection, qui est le signe auquel on reconnaît ses disciples.

Il me semble que les ministres fidèles se bornent trop à l'évangélisation, et qu'ils négligent la partie la plus difficile de leur œuvre, qui consiste à sonder les cœurs. Ils devraient veiller sur les âmes, les avertir, les exhorter ; montrer, d'après les Écritures, les erreurs de l'intelligence et celles de la vie ; de cette manière, les membres du corps entreraient mieux dans les circonstances les uns des autres, et s'identifieraient mieux aussi aux intérêts de l'Église ; les actions de grâces seraient multipliées, et un plus grand nombre de personnes rendraient gloire à Dieu. Il est plus facile de faire des démonstrations extérieures d'amour qu'il ne l'est d'avoir l'Esprit de Dieu ; et cependant, sans l'Esprit, tous nos efforts pour aimer, pour montrer de l'humilité et de la spiritualité, seraient une parodie de Christ, une carcasse sans âme. Rien ne me paraît plus propre à nous placer dans un état d'attente et à nous séparer du monde, que de fixer sans cesse nos yeux sur le second avènement du Seigneur. C'est alors que notre âme s'élance en avant, joyeuse d'être délivrée de tous les efforts de Satan pour la maintenir dans de fausses vues sur ce sujet. J'aimerais aussi sentir davantage que le don de notre argent est le plus faible de tous les témoignages de notre amour. Tout en produisant le renoncement à soi-même, l'amour produit aussi la générosité sous toutes les formes possibles. Contemplons donc chaque jour davantage, comme dans un miroir, la gloire de Dieu, jusqu'à ce que nous ayons été transformés à son image. Réchauffons-nous en nous tenant plus près de la fournaise de l'amour. Qu'il veuille amollir nos cœurs en les imprégnant de son Esprit ; qu'il fasse déborder ses sources tout autour de nous ! N'avons-nous pas été aimés ? N'aimons-nous pas à notre tour ? Ne sommes-nous pas dans la lumière ? N'avons-nous pas été les objets de cette prière : « Afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi ? » Il est possible que ma pauvreté dans l'amour me fasse sentir plus vivement les besoins de l'Église à cet égard. Il faut que je prie avec plus d'ardeur pour avoir « une affection fraternelle sans hypocrisie », pour « aimer ardemment, d'un cœur pur », en œuvre et en vérité, comme je m'aime moi-même, non de cet amour qui provient du devoir, mais de l'amour qui engendre le devoir ; pour aimer comme des frères les enfants de Dieu avec lesquels je dois vivre, aussi bien que ceux que je rencontre occasionnellement. Cette grâce divine n'est-elle pas rehaussée encore à nos yeux, si nous pensons qu'elle est le commandement de Christ, son dernier, je dirai même son seul commandement, lequel Il donna à ses disciples, lorsque, oubliant ses propres sentiments et ses propres angoisses, Il ne s'occupait qu'à les consoler ? Je pense souvent que nous n'apprécions pas assez la grâce qui a déjà été accordée. Il y a tant de mal au dedans de nous, que nous craignons d'y regarder pour y voir cette grâce ; et souvent nous la voyons tellement mélangée chez les autres, que nous ne pouvons la séparer de la créature ; mais encore un peu de temps, et toute l'œuvre de Dieu en nous sera manifestée à sa louange et à sa gloire. Tous ceux qui auront reçu un seul verre d'eau froide seront là pour en rendre témoignage, alors même que nous en aurons perdu le souvenir (Matt. 25:37).

Nous avons tous l'occasion de souffrir pour le nom de Christ, et ce qui me paraît distinguer nos souffrances d'avec celles que nous avons en commun avec le monde, c'est qu'elles proviennent d'un principe, d'une épreuve de la foi, d'un choix volontaire de souffrir en la chair, afin de ne renier Christ en aucune manière. Elles consistent à renoncer à soi-même, à se charger de sa croix chaque jour, à se couper la main droite, à s'arracher l'œil droit, plutôt que de pécher. Oh ! combien il y a de ces martyres secrets, inconnus aux hommes, mais précieux devant Dieu ! Je crois qu'il n'y eut jamais un temps où l'union qui existe entre le règne et la souffrance dût être mise en avant avec plus de force, car la vie de beaucoup de chrétiens est comme un refus du martyre, elle dit hautement qu'ils ne veulent pas du bâcher. C'est par expérience que je parle. Le Seigneur veut bien plutôt des preuves que des paroles. Après que Pierre, dans sa grande détresse, eut répondu : « Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime » ; Jésus, en lui disant : « Pais mes brebis », lui en demanda la preuve. Les chrétiens sont quelquefois si subjugués, si captivés par ce qui tombe sous les sens, qu'ils ne font que peu de cas de cette parole sérieuse : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements » ; et, dans la conviction que leur âme ne peut être perdue, ils vivent en s'accordant des jouissances illégitimes, plutôt que de passer par la torture d'un cœur entièrement déchiré et brisé. Mais assurément, si le règne de Christ pendant mille ans doit être pour lui une récompense particulière à cause de ses souffrances, comme « Fils de l'homme, Fils de David », récompense distincte de la gloire éternelle, ceux-là seulement qui auront participé avec lui aux souffrances, régneront avec lui. Il me semble que, quoiqu'il y ait maintenant beaucoup de chrétiens sauvés, il n'y en a que peu qui soient prêts pour ce règne. « En tant que vous avez part aux souffrances de Christ, réjouissez-vous, afin qu'aussi, à la révélation de sa gloire, vous vous réjouissiez avec transport. Si vous êtes insultés pour le nom de Christ, vous êtes bienheureux, car l'Esprit de gloire et de Dieu repose sur vous ». — « Si nous sommes morts avec lui, nous vivrons aussi avec lui ». — « Si nous souffrons, nous régnerons aussi avec lui ». — « Nous-mêmes nous nous glorifions de vous dans les assemblées de Dieu, au sujet de votre patience et de votre foi dans toutes vos persécutions, et dans les tribulations que vous supportez, lesquelles sont une démonstration du juste jugement de Dieu, pour que vous soyez estimés dignes du royaume de Dieu, pour lequel aussi vous souffrez ». « Celui qui vaincra,... je lui donnerai autorité sur les nations ; et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vases de poterie, selon que moi aussi j'ai reçu de mon Père ; et je lui donnerai l'étoile du matin ». « Tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne ». « J'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nouveau nom » ; « Je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, etc. ». « Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ ; si du moins nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui ». « Pour le connaître, Lui, et la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort, si en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts ». « D'autres furent torturés, n'acceptant pas la délivrance, afin d'obtenir une meilleure résurrection ». Lorsque la mère des fils de Zébédée demanda à Jésus que ses fils eussent les premières places dans son royaume, Il répondit : « Vous ne savez ce que vous demandez ; pouvez-vous boire la coupe que je vais boire, et être baptisés du baptême dont je suis baptisé ? » Les disciples se réjouissaient d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus, et de ce qu'il leur avait été donné, non seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui.

N'allez pas croire, d'après ce que je dis, que je fasse peu de cas du principe de l'amour, et que je veuille retourner à celui des récompenses. Non ; gagnez le cœur et vous avez gagné l'homme. L'amour élève les choses les plus basses. L'amour ne peut s'arrêter ; il dépasse la loi, et la laisse à grande distance derrière lui. La question n'est pas : Que dois-je faire ? mais : Que puis-je

faire ? En attristant l'objet qu'il aime, l'amour s'attriste lui-même. C'est là ce ressort secret des actions du chrétien, qui le fait souvent passer dans le monde pour un enthousiaste. Rien ne peut arrêter l'amour ; il se charge de sa croix et poursuit son objet à travers des montagnes de difficultés. C'était l'amour qui fortifiait le cœur de Marie lorsque les soldats tremblaient de peur. C'était l'amour qui la retenait près du sépulcre, lorsque tous les disciples s'en étaient allés. L'amour voudrait que tous fussent participants de son bonheur ; il passe par-dessus les opinions humaines ; il ne cesse de s'écrier : « Que rendrai-je à l'Éternel ? tous ses bienfaits sont sur moi ». « Parle, Seigneur, car ton serviteur écoute ». Cependant l'amour lui-même a besoin d'être sans cesse ranimé et réveillé, car souvent il est comme mort, la chair l'endort par ses douces chansons, et le démon l'engourdit en lui donnant son opium.

Quelles pauvres créatures nous sommes, avec nos continuelles oscillations ! Tantôt élevés jusqu'aux cieux, tantôt abaissés jusqu'au fond des abîmes, par la force de l'angoisse ! Satan est si vigilant, qu'il sait fort bien quand et comment il pourra assaillir notre âme de la manière la plus efficace. Il se réjouit quand il peut nous plonger dans l'abattement par des tentations multipliées, et, bien que nous sachions que chaque vague nous rapproche davantage du pays de notre héritage, souvent la foi chancelle, lorsque, pendant plusieurs jours, il ne paraît ni soleil, ni étoiles, et qu'une grande tempête nous presse. Ordinairement ces choses nous arrivent, ou pour que le bâtiment soit déchargé, ou pour que notre foi soit éprouvée, ou pour que nous voyions combien elle est petite. Mais quelque excellent qu'en soit le résultat, l'exercice n'en est pas moins pénible ; et il est humiliant d'entendre le Seigneur nous dire : « Où est votre foi ? » Néanmoins, c'est dans de tels moments que nous sommes excités à la reconnaissance envers Celui dont l'amour et la fidélité ne manquent jamais, alors même que notre foi et notre espérance ont manqué ; et si sous sommes obligés de dire : « Mon pied a glissé », nous pouvons aussi ajouter : « Ta bonté, ô Éternel ! m'a soutenu ». L'or du sanctuaire est éprouvé avant d'être accepté, et il passe par le creuset, non pas parce qu'il est sans valeur, mais parce qu'il est très précieux.

4 *Appuyés sur les promesses*

Theodosia Anne Powerscourt (Lettres)

Que Dieu est bon d'éprouver notre foi ! Nous parlons facilement des promesses, mais savoir en faire usage c'est tout autre chose. Il nous est difficile de prendre le Seigneur au mot, sans aucune preuve extérieure ; mais combien Lui est miséricordieux en nous introduisant dans les secrets de son amour, ne nous laissant pas voguer tout doucement le long du cours du temps, mais nous envoyant de temps en temps de grandes et rudes vagues qui nous lancent sur les promesses ! Il adoucit nos amertumes ; Il rend amer ce qui nous est doux. Ce qu'il y a de plus relevé pour le chrétien, c'est d'aller en avant appuyé sur les promesses. Plus nous sommes obligés d'en éprouver la valeur, plus nous sommes privilégiés, parce que nos pensées ne sont plus selon le monde. C'est en vérité une grande chose que de se confier en Dieu, quelles que soient nos circonstances, de regarder nos afflictions comme nos véritables joies, et nos souffrances comme notre vrai bonheur. Il nous prive des objets terrestres de nos affections, afin que nos cœurs s'élevant jusqu'à l'objet qu'ils doivent aimer, s'attachent fortement à lui qui est la source de tout bien. Tout autre amour n'est que le ruisseau comparé à l'océan ; l'un est limité par les bornes étroites du cœur humain ; l'autre est immense comme la pensée infinie de Jéhovah. Profitons de nos privilèges et nourrissons nos âmes des promesses de Celui qui sait ce qu'Il dit.

Dieu permet que ce monde soit tribulation pour nous, et comme Il ne veut pas nous tromper, Il nous dit que nous ne devons pas y attendre autre chose ; mais aussi Il nous indique deux grands moyens de patience, savoir, « de nous réjouir dans l'espérance, et d'être persévérants dans la prière ».

Si nous demandons quelque chose selon sa volonté, nous pouvons croire que nous avons une réponse. Il ne veut pas la mort du pécheur, mais bien plutôt que tous soient sauvés. Nous n'avons pas, parce que nous ne demandons pas. Croyons-nous réellement au prochain avènement de Jésus ? Cela peut-il se voir dans toute notre conduite ? Notre vie est-elle tellement une vie d'obéissance qu'elle réfléchisse l'image de Christ, et que plusieurs soient comme forcés de dire : « J'aimerais voir Jésus ? » Il ne se méprend ni à l'égard de ce qui est pour notre bien, ni à l'égard de ce qui tend à sa gloire. J'ai découvert qu'Il a renfermé mon bonheur dans le creux de son bouclier, pour qu'il soit à l'abri de l'influence de toute créature. Pourquoi mèneraient-ils deuil sur quelque chose d'ici-bas, ceux qui sont réconciliés avec le juge de toute la terre, qui ont accès en tout temps auprès de lui, et qui peuvent s'entretenir avec lui dans l'intimité ; ceux dont l'espérance repose sur son amour et qui le voient toujours comme un ami éprouvé dès longtemps ; ceux dont les tribulations mêmes sont changées en bénédictions, et qui ont pour leur Dieu, ce Dieu qui veut les bénir comme Dieu ? Tout ce qui lui appartient est à nous. Sa puissance est à nous ; — personne ne nous ravira de sa main. Sa sagesse est à nous, — car toutes choses travaillent ensemble pour notre bien. Sa sainteté est à nous, — car le péché n'aura pas domination sur nous. Sa justice est à nous, — car Il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés. Sa fidélité est à nous, — en ce qu'elle nous assure de l'accomplissement de toutes ses promesses. Son éternité est à nous ; — « parce qu'Il vit, nous aussi nous vivrons » ; « ainsi nous serons toujours avec le Seigneur » ; « mon Seigneur et mon Dieu ! » Chaque péché devrait augmenter notre confiance, en nous faisant voir de la manière la plus convaincante combien Jésus nous est nécessaire. Notre faiblesse même nous force à vivre, par la foi, de Celui qui est puissant pour sauver. Lorsque le courant des eaux terrestres est à sec, nous sommes obligés de nous attacher à Celui qui est tout en tous, et ainsi nous pouvons trouver le bonheur dans sa plénitude. Tout ce qui nous entoure semble nous crier : Va à Jésus. Notre grand privilège, dans un monde tel que celui-ci, c'est de pouvoir discerner que tout vient directement de lui. S'il en était autrement, nous ne pourrions posséder notre âme par la patience, nous ne pourrions comprendre qu'Il se propose un but dans tout ce qu'Il fait. Plus ce qu'Il nous dispense est pénible, plus nous devons le croire nécessaire ; nous ne savons pas encore ce qu'Il fait, mais nous le comprenons dans la suite. Ses desseins demeurent fermes, et chaque heure les déroule à nos regards. Il est écrit, non pas que l'enfant qu'eut David de la femme d'Urie tomba malade, mais que l'Éternel frappa l'enfant. C'était l'enfant de l'homme selon le cœur de Dieu ! Il pria, il jeûna, et il ne fut point exaucé ; cependant il dit : « Invoque-moi au jour de la détresse ; je te délivrerai et tu me glorifieras ». Oui, Il nous délivrera selon sa propre voie et, quelle qu'elle soit, nous le glorifierons ; « Je blesse et je guéris ». Les mains qui ont été percées pour nous, peuvent seules nous blesser avec tendresse, et nous guérir parfaitement. Il vaut presque la peine d'avoir une blessure pour expérimenter avec quelle tendresse Il guérit. Oh ! comme Il nous épargne, lorsqu'à tant d'égards nous aurions mérité ses châtiments ! Avec quelle douceur Il nous traite ! S'il agite sa verge au-dessus de nous, c'est afin de nous ramener à nous-mêmes. Souvent Il se sert du péché même qu'Il veut nous faire haïr, comme d'un dard dont Il blesse, afin de se verser lui-même dans la plaie, tandis que sa douce voix nous dit : Revenez à moi, car je suis plein de compassion, lent à la colère, me repentant du mal dont j'ai menacé. Notre place c'est encore l'école ; pour moi, je dois y apprendre toute entière dépendance par rapport à chaque consolation et à chaque pensée ; je n'ai point de provision ; je ne sais rien ; il faut que Dieu me dise ce qu'Il approuve et ce qu'Il blâme, ce qui chez moi est vanité, ce qui en lui est sagesse.

Travaillons diligemment jusqu'à ce qu'Il vienne, dans la position dans laquelle Il nous a placés. Quand nous livrerions nos corps pour être brûlés, quand nous donnerions tous nos biens pour la nourriture des pauvres, quand nous parlerions sur toutes choses comme des anges, tout cela ne servirait qu'à notre condamnation, si nous n'avions pas compris cette parole : « donne-moi ton cœur ». Douce consolation ! jamais Il ne sera fatigué de nos plaintes ! Il nous aime lorsque nous pleurons, autant que lorsque nous avons le cœur joyeux. Il aimait les larmes de Marie ; c'était pour lui le plus éloquent des langages. Bientôt toutes ces bagatelles seront mises de côté comme des jouets d'enfants. Dieu voit nos folies du même œil qu'un homme sage regarde son enfant, avec amour et compassion.

Bientôt notre histoire sera finie et elle sera placée dans la bibliothèque de Dieu, comme un ancien volume de sa fidélité. Bientôt nous le verrons face à face ; nous connaissons comme aussi nous avons été connus. Bientôt la prophétie sera toute accomplie ! « Toute plante que mon Père céleste n'a pas plantée sera déracinée », mais la petite semence d'amour, répandue par sa propre main dans nos cœurs, fleurira dans les parvis de la maison de notre Dieu, d'éternité en éternité.

Combien nous serions heureux si nous pouvions voir toute chose à la lumière de Christ et en rapport avec lui ! De même que Joseph et Benjamin étaient plus aimés de Jacob que tous ses autres enfants, parce qu'ils étaient enfants de Rachel ; de même l'Église devrait nous être plus chère que tout au monde, parce qu'elle est chère à Christ. Je pense que nous retirerions un grand avantage de l'étude de la prophétie, si nous savions y voir chaque chose en rapport avec Christ, au lieu d'y voir Christ en rapport avec nous-mêmes. S'il nous est utile de nous reposer sur un Sauveur crucifié, en ce que par là nous nous élevons du moi jusqu'à lui, assurément il doit nous être plus avantageux encore de nous reposer sur un Sauveur glorifié, puisque nous en retirons une bien plus grande lumière. La vue de Jésus souffrant, quelque consolante qu'elle soit, quelque nécessaire qu'elle soit pour le salut de notre âme, nous reporte au temps où nous étions sous la malédiction et dans les douleurs d'une vie sans espérance et sans Dieu, tandis que la vue de Jésus glorifié nous pousse en avant jusqu'au temps où toutes nos peines auront fini pour jamais.

Je sais qu'il nous est toujours bon d'entendre répéter que « celui qui a promis est fidèle ». Je puis affirmer par ma propre expérience qu'il dit vrai, quand Il annonce que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. Le temps de notre extrême misère est pour lui le temps d'agir ; Il connaît notre affliction ; Il nous soutient dans nos détresses ; Il est une haute retraite dans le temps de l'angoisse ; et c'est lorsque notre âme est comme perdue, sans consolateur et sans libérateur, que Jésus s'approche, pour étendre sur elle les bras de ses consolations et pour l'entourer de toutes parts. Quelques jours encore, et ses messagers auront fini leur œuvre, la foi aura été rendue parfaite, et à son commandement les soupirs et les larmes s'enfuiront pour jamais. « Hâte-toi, mon bien-aimé ! ». « L'espoir différé fait languir le cœur ». L'absence est toujours l'absence, et nous ne jouirons du repos que lorsque nous serons unis à lui pour toujours. Ce n'est pas assez que nous soyons sûrs de lui, sûrs qu'Il nous aime et qu'Il nous aimera jusqu'à la fin. Nous savons tout cela. Nous sentons le prix des témoignages de son amour ; nous nous reposons sur lui-même, sur sa fidélité. Cependant nous ne pouvons nous passer de lui ; c'est sa présence dont nous avons besoin, et quoique la foi soit notre vie, il faut que nous soyons dans ses bras pour dire : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à mon bien-aimé ».

5 **Le secours au moment opportun (Héb. 4:16) — Lazare et les sœurs de Béthanie (Jean 11)**

C.H. Mackintosh

« Or il y avait un certain homme malade, Lazare, de Béthanie, du village de Marie et de Marthe, sa sœur (et c'était la Marie qui oignit le Seigneur d'un parfum et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux, de laquelle Lazare, le malade, était le frère). Les sœurs donc envoyèrent vers lui, disant : Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade. Jésus, l'ayant entendu, dit : Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle » (Jean 11:1-4).

Au temps de leur épreuve, ces deux sœurs se tournèrent vers la vraie Source — leur divin Ami : Jésus était pour elles un vrai Refuge, ainsi qu'Il l'est pour tous les siens dans l'épreuve, où, et quels qu'ils soient. « Invoque-moi au jour de la détresse, et je te délivrerai, et tu me glorifieras ». Nous sommes le plus souvent déçus lorsque, dans le besoin ou la difficulté nous nous tournons vers la créature pour obtenir aide ou sympathie. Les sources de la créature sont souvent taries. Les soutiens de la créature cèdent. Notre Dieu nous fera éprouver la vanité et la folie de notre confiance dans la créature ; la folie aussi de toutes les espérances humaines et terrestres. Et d'autre part, Il nous prouvera, de la manière la plus touchante et la plus évidente, la vérité de sa parole : « Ceux qui s'attendent à moi ne seront pas confus ».

Non, jamais, que son nom soit béni, Il ne manque à un cœur qui se confie en Lui. Il ne peut se renier Lui-même. Il aime à prendre occasion de nos besoins, de nos maux et de nos faiblesses, pour illustrer ses tendres soins et sa sollicitude à l'égard des siens. Il nous enseignera en même temps la stérilité des ressources humaines. « Ainsi dit l'Éternel : Maudit l'homme qui se confie en l'homme, et qui fait de la chair son bras, et dont le cœur se retire de l'Éternel ! Et il sera comme un dénué dans le désert, et il ne verra pas quand le bien arrivera, mais il demeurera dans des lieux secs au désert, dans un pays de sel et inhabité » (Jér. 17:5-6).

Il en sera toujours ainsi. Déception, stérilité, désolation, voilà les résultats certains de la confiance dans l'homme. Mais d'autre part — et le contraste est à remarquer — « Béni l'homme qui se confie en l'Éternel, et de qui l'Éternel est la confiance ! Il sera comme un arbre planté près des eaux ; et il étendra ses racines vers le courant ; et il ne s'apercevra pas quand la chaleur viendra, et sa feuille sera toujours verte ; et dans l'année de la sécheresse il ne craindra pas, et il ne cessera pas de porter du fruit » (Jér. 17:7-8).

Tel est le constant enseignement de l'Écriture quant aux deux côtés de cette grande question pratique. C'est une erreur fatale de regarder à l'homme, fût-il même le meilleur des hommes ; c'est toujours s'attacher, directement ou indirectement, à des citernes crevassées, qui ne retiennent pas l'eau. Mais le vrai secret de la bénédiction, de la force et de la consolation, c'est de regarder à Jésus, de recourir avec une foi simple, au Dieu vivant, qui prend son plaisir en ceux qui le craignent, et qui s'attendent à sa bonté ? Il secourt celui qui est dans le besoin.

Les sœurs de Béthanie firent donc ce qui est juste en adressant à Jésus ce message touchant : « Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade ». Et cependant Jésus, après qu'Il eût entendu que Lazare était malade demeura encore deux jours au lieu où Il était. « Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare ». Quand l'homme finit, Dieu commence ; il fallait non guérir un malade, mais ressusciter un mort, et un mort qui sentait déjà, pour que la gloire de Dieu fût manifestée. Il considéra et mesura tout cela parfaitement. Il était de cœur avec elles dans leur détresse. Aucun manque de sympathie n'était en Lui, ainsi que nous le verrons dans la suite. Malgré tout cela, Il ne vint pas ; Il pouvait leur sembler que le Maître les avait oubliées. Peut-être leur Seigneur et ami bien-aimé avait-il changé de sentiment à leur égard ? Quelque chose devait être arrivé pour élever un nuage entre elles et Lui. Nous savons bien comment notre pauvre cœur raisonne et se torture dans de pareils cas. Mais il y a un divin remède pour tous les raisonnements du cœur, et une réponse triomphante à toutes les sombres et horribles suggestions de l'ennemi. Quel est ce remède ? Une confiance inébranlable dans l'éternelle stabilité de l'amour de Christ.

Lecteur chrétien, ici gît le vrai secret de toute la force chrétienne. Ne permettez pas que rien n'ébranle votre confiance dans l'amour inaltérable de votre Seigneur. Quoiqu'il arrive : que la fournaise soit chauffée sept fois, les eaux très profondes, les ténèbres épaisses, le sentier raboteux ou la détresse sans nom, retenez toujours votre confiance dans l'amour parfait et la sympathie divine de Celui qui a prouvé son amour en descendant dans la poussière de la mort, en traversant les vagues effroyables de la colère de Dieu, afin de vous sauver de la mort éternelle. Ne craignez pas de vous fier à Lui pleinement, de vous abandonner à Lui sans réserve. Ne mesurez pas son amour à vos circonstances. Si vous le faites, il n'en résultera qu'une fausse conclusion. Ne jugez pas selon les apparences extérieures. Ne raisonnez pas d'après votre entourage. Allez au cœur de Christ et alors vous n'interprétez plus son amour d'après vos circonstances, mais toujours vos circonstances d'après son amour. Laissez les rayons de sa faveur éternelle illuminer votre sentier. C'est alors que vous serez capables de répondre à toute pensée incrédule, d'où qu'elle vienne.

C'est une grande chose que d'être toujours capable de revendiquer ce qui est dû à Dieu ; même si nous étions capables de ne rien faire de plus, il est bon de se tenir comme un monument de son infaillible fidélité envers tous ceux qui mettent leur confiance en Lui.

Qu'importe si l'horizon autour de nous est sombre et déprimant — si les nuages épais s'accumulent et si l'orage sévit. « Dieu est fidèle, qui ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de ce que vous pouvez supporter, mais avec la tentation, il fera aussi l'issue, afin que vous puissiez la supporter ».

En outre, nous ne devons pas mesurer l'amour divin par la manière dont il se manifeste. Nous sommes tous enclins à le faire, mais cela est une grande erreur. L'amour de Dieu se revêt de formes variées, et assez souvent la forme nous paraît, d'après notre vue superficielle et limitée, mystérieuse et incompréhensible ; mais si nous attendons avec patience et simple confiance, la lumière divine brillera sur ce que dispense la divine Providence, et nos cœurs seront remplis d'étonnement, de reconnaissance et d'adoration. Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées ; ni ses voies semblables à nos voies ; ni son amour semblable à notre amour. Si nous entendons parler d'un ami dans la détresse ou la difficulté, notre première impulsion est de courir à son aide et de l'aider dans son malheur, autant que cela nous est possible. Mais en ceci nous pouvons inconsciemment commettre une grande erreur. En lui venant en aide dans ce qui nous semble naturel au point de vue humain, nous pourrions agir en opposition au propos de Dieu, qui avait sans doute permis l'exercice pour son bien présent et éternel. L'amour de Dieu est un amour sage et fidèle. Il abonde à notre égard en toute sagesse et prudence. Nous, au contraire, nous commettons de graves erreurs, même quand nous croyons sincèrement faire ce qui est juste et bon. Nous ne sommes pas compétents pour comprendre toute la portée des choses, pour sonder les sinuosités et les opérations de la Providence, ni encore pour peser le résultat final de ce que Dieu nous dispense. À cause de cela il y a un besoin urgent de s'attendre à Dieu ; et surtout de garder fermement la confiance dans son amour immuable, inaltérable, et qui ne se trompe pas. Il manifestera tout. Il fera sortir la lumière du sein des ténèbres, la vie de la mort, la victoire d'une apparente défaite. Il fera résulter, d'une noire et profonde détresse, une riche moisson de bénédictions. Il fera coopérer toutes choses pour le bien. Mais Il n'agit jamais à la hâte. Il a ses desseins en vue, et Il les atteindra en son temps et à sa manière ; bien plus, de ce qui nous semble être un sombre et inextricable labyrinthe, Il fera sortir la clarté, et remplira nos âmes de louange et d'adoration.

Les pensées ci-dessus exprimées nous aideront à comprendre et à apprécier la conduite de notre Seigneur à l'égard des sœurs de Béthanie. C'était la gloire de Dieu qui était en jeu dans cette circonstance. Il dit : « Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle ». C'était une occasion pour le Seigneur de manifester la gloire de Dieu, et cela à l'égard de celles qu'il aimait d'une affection réelle et profonde, car nous disons, « Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare ».

Mais selon le jugement de notre Seigneur adorable, la gloire, de Dieu prenait le pas sur toute autre considération. Ni l'affection personnelle, ni la crainte de ceux qui voulaient le tuer n'avaient aucune influence sur ses mouvements. En toutes choses son mobile était la gloire de Dieu. De la crèche à la croix, dans toutes ses paroles et dans toutes ses œuvres, dans la vie et dans la mort il n'y eut devant Lui que la gloire de son Dieu et Père. C'est pourquoi, quoique ce pût être une bonne chose de soulager un ami en détresse, il en était une plus grande et beaucoup plus excellente : celle de glorifier Dieu ; et nous pouvons être assurés, que la chère famille de Béthanie ne souffrit aucune perte par un retard qui rendit plus éclatante encore la manifestation de la gloire de Dieu.

Souvenons-nous de ce fait dans nos jours d'épreuve et d'angoisse ! Si nous avons vraiment compris la pensée du Seigneur, même lorsqu'il semble être sourd à nos requêtes, ce sera pour nous une source de bénédictions au sein de la tribulation, quelque forme qu'elle puisse revêtir : que ce soit la maladie, les privations, la mort, le dépouillement, la pauvreté. « Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu ». Voilà le privilège de la foi. Et c'est non seulement près du lit d'un malade, mais même devant un tombeau, que le vrai croyant peut voir briller la lumière de la gloire divine.

Sans doute, le sceptique peut-être sourira à ces paroles : « Cette maladie n'est pas à la mort ». Il objectera que Lazare mourut quand même. Mais ces faits, pour la foi, n'étaient que des apparences ; elle y introduit Dieu et sa puissance, et trouve par ce moyen divin une solution à toutes les difficultés. Telle est l'élévation morale — la réalité d'une vie de foi. Elle voit Dieu au-dessus et au delà des circonstances. Elle raisonne, mais son raisonnement prend Dieu comme point de départ pour descendre aux circonstances humaines, au lieu de se baser sur les circonstances pour regarder à Dieu. La maladie et la mort ne sont plus rien en présence de la puissance de Dieu. La foi ne se laisse pas arrêter sur son chemin par ces difficultés. Celles-ci sont, ainsi que le disait Caleb à ses frères incrédules, simplement « le pain » pour le vrai croyant.

Mais ce n'est pas tout. La foi sait attendre le moment de Dieu, sachant que ce moment est le seul convenable. Elle se repose, en attendant, sur son amour immuable et sur son infaillible sagesse. Cela remplit le cœur de la plus douce confiance, et même, s'il y a du retard, — si le secours n'est pas envoyé de suite, — tout est pour le mieux, « en tant que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu », et tout doit par la suite concourir à la gloire de Dieu. La foi permet, à celui qui la possède, de revendiquer Dieu au milieu de la plus grande détresse, et de savoir confesser que l'amour de Dieu agit toujours pour le bien de ceux qui se confient en Lui.

6 Pour la gloire de Dieu — Jean 11:4. Lazare et les sœurs de Béthanie

C.H. Mackintosh

C'est un vrai repos pour le cœur de savoir que Celui qui a entrepris d'accomplir l'œuvre de notre salut au sein de notre faiblesse, de nos besoins et de toutes les exigences de notre chemin, du commencement à la fin, avait devant lui la gloire de Dieu. Dans l'œuvre de la rédemption, comme dans toute notre histoire, la gloire de Dieu occupe le premier rang dans le cœur de Celui avec qui nous avons à faire. À tout prix Il revendiqua et maintint la gloire divine. Il sacrifia toutes choses. Il déposa sa propre gloire, s'abaissa et se dépouilla Lui-même. Il offrit et laissa sa vie afin de poser le fondement impérissable de cette gloire qui remplit maintenant le ciel, — qui remplira bientôt la terre et brillera à travers tout l'univers pendant toute l'éternité.

La connaissance et le constant sentiment de ce fait doivent donner un profond repos à l'esprit, qu'il s'agisse du salut de l'âme ou du pardon des péchés ou encore des nécessités de notre marche journalière. Tout ce qui pourrait être un sujet d'anxiété pour nous pour le temps et l'éternité, Christ y a pourvu de la même manière qu'Il a pourvu à la manifestation de la gloire divine.

À cela, nous pouvons ajouter que dans toutes nos épreuves, nos difficultés, nos exercices, si un prompt secours ne nous est pas accordé, nous devons nous rappeler qu'il doit exister quelque motif caché en rapport avec la gloire de Dieu et avec notre bien final. Au temps de l'épreuve nous ne pouvons penser qu'à une chose, savoir à en être délivrés. Mais il y a beaucoup plus que cela à considérer. Nous devrions penser à la gloire de Dieu. Nous devrions nous efforcer de connaître son but en nous plaçant dans l'épreuve, et désirer ardemment que ce but soit atteint et que sa gloire soit en cela établie. Ceci serait pour notre pleine bénédiction, tandis que le soulagement que nous désirons si ardemment pourrait être la pire des solutions pour nous. Nous devons toujours nous rappeler que, par la grâce merveilleuse de Dieu, sa gloire et notre bénédiction sont si étroitement liées l'une à l'autre, que quand l'une est maintenue, l'autre est aussi parfaitement assurée.

Cette considération est très précieuse pour le cœur du chrétien. Toutes choses doivent concourir à la gloire de Dieu, de même que « toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos » (Rom. 8:28). Il n'est peut-être pas facile de se rendre compte de cela quand on est dans l'épreuve. Quand nous veillons anxieusement au chevet d'un de nos bien-aimés, ou que nous nous trouvons dans une maison où le deuil est entré, ou que nous sommes nous-mêmes sur un lit de souffrance, ou lorsque nous sommes accablés par la perte de ce qui est tout pour nous sur la terre, dans de telles circonstances il

n'est pas facile de penser à la gloire de Dieu et à notre bénédiction ; mais la foi peut néanmoins voir tout cela, et quant à l'incrédulité, qui est aveugle, elle est toujours sûre de se tromper.

Si les chères sœurs de Béthanie avaient jugé seulement par ce qu'elles voyaient de leurs yeux, elles eussent été terriblement éprouvées durant ces jours et ces nuits pénibles passés au chevet de leur frère bien-aimé. Et non seulement cela, mais quand le moment terrible arriva et qu'elles durent voir l'issue immédiate de l'épreuve, que de sombres raisonnements se fussent élevés dans leurs cœurs brisés et abattus !

Mais Jésus avait l'œil sur elles. Son cœur était avec elles, Il avait l'œil à tout et en cela aussi, au point de vue de la gloire de Dieu.

La scène entière, dans toute sa portée, son influence et son issue, était présente à son esprit. Il sentait pour et avec ces sœurs affligées comme un parfait cœur humain pouvait sentir. Quoique absent de corps, Il était avec elles en esprit, pendant qu'elles traversaient les eaux profondes de l'affliction. Son cœur humain entraînait parfaitement, c'est-à-dire d'une manière divine, dans toutes leurs douleurs, et Il attendait seulement le « temps convenable » de Dieu pour leur venir en aide, et pour éclairer les ténèbres de la mort et du tombeau des rayons brillants de la gloire de la résurrection. « Après donc qu'il eut entendu que Lazare était malade, il demeura encore deux jours où Il était ». Il permit que les choses suivissent leur cours, que la mort entrât dans cette demeure aimée : tout cela en vue de la gloire de Dieu. L'ennemi pouvait croire que tout allait selon son désir, mais cela n'était qu'en apparence : en réalité la mort elle-même ne faisait que préparer la plateforme sur laquelle la gloire de Dieu allait apparaître : « Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle ».

Tel fut alors le sentier parcouru par notre Seigneur bien-aimé, un sentier en communion avec le Père. Chaque pas, chaque action, chaque parole avait chez Lui un rapport direct avec la gloire du Père. Malgré toute l'affection qu'il portait à la famille de Béthanie, son intérêt personnel ne l'amena sur la scène de leur douleur qu'au moment voulu pour la manifestation de la gloire divine, et alors rien ne put le retenir de s'y rendre. « Puis après cela, il dit à ses disciples : Retournons en Judée. Les disciples lui disent : Rabbi, les Juifs cherchaient tout à l'heure à te lapider, et tu y vas encore ! Jésus répondit : N'y a-t-il pas douze heures au jour ? Si quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas, car il voit la lumière de ce monde ; mais si quelqu'un marche de nuit, il bronche, car la lumière n'est pas en lui » (v. 7 à 11).

Quant à Lui, Il marchait dans la pleine lumière de la gloire de Dieu. Les mobiles de ses actions étaient tous divins, tous du ciel. Il était parfaitement étranger à tous les motifs des hommes de ce monde, lesquels s'en vont en bronchant dans les épaisses ténèbres morales qui les entourent, — leurs motifs sont égoïstes, leurs buts sont de la terre et sensuels. Lui ne faisait jamais rien pour se plaire à Lui-même. La volonté et la gloire de son Père le gouvernaient en toutes choses. Les sollicitations de sa profonde affection naturelle ne pouvaient l'amener à Béthanie, ni la crainte des Juifs le retenir pour y aller. En tout ce qu'Il faisait, et en tout ce qu'Il ne faisait pas, Il trouvait ses motifs dans la gloire de Dieu.

Précieux Sauveur ! enseigne-nous à marcher dans les divines empreintes de tes pas ! Accorde-nous de nous abreuver davantage à ta Parole ! Cela est vraiment ce dont nous avons besoin. Nous sommes si enclins à nous rechercher nous-mêmes, lors même qu'apparemment nous faisons ce qui est bien et que nous sommes visiblement engagés dans l'œuvre du Seigneur. Nous courons ci et là, faisons ceci ou cela, voyageons, prêchons, écrivons, et en même temps nous pouvons très bien le faire pour nous plaire à nous-mêmes et ne pas chercher réellement la volonté de Dieu. Puisse-nous étudier davantage notre divin Modèle ! Puisse-t-Il être toujours devant nos cœurs comme Celui à qui nous sommes appelés à être conformes ! Dieu en soit béni, nous avons la douce et réconfortante assurance que nous serons semblables à Lui, car nous le verrons tel qu'Il est ! Encore bien peu de temps, et nous en aurons fini avec tout ce qui entrave nos progrès et interrompt notre communion. Jusqu'alors, puisse le Saint Esprit opérer dans nos cœurs, et nous tenir occupés de Christ, nous nourrissant par la foi de ses perfections, afin que nos voies soient une plus vive expression de Lui, et que nous puissions porter davantage les fruits de la justice qui sont par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu !

7 L'épreuve nécessaire (exemple des fidèles de l'Ancien Testament)

Theodosia Anne Powerscourt (lettres)

Nous ne communiquons pas beaucoup ensemble pendant le chemin, mais nous aurons d'autant plus à nous dire à la fin du voyage. Notre histoire sera merveilleuse, telle que les anges aiment à l'entendre. Alors toutes les épreuves de notre foi seront à la louange et à la gloire de Jésus ! Nous exprimons notre amour pour Dieu de beaucoup de manières, et son cœur en est réjoui ; mais Il est un Dieu jaloux, à qui les paroles ne suffisent pas. La question si sérieuse : « M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ? » revient sans cesse. Il faut que nous soyons éprouvés pour connaître combien notre foi est petite. La fournaise doit être chauffée en proportion de l'augmentation de notre foi. Est-ce parce que Dieu prend plaisir à affliger ? Oh ! non ; mais l'épreuve fortifie la foi, et le feu en consume l'écume ; l'épreuve est plus précieuse à Dieu que l'or, parce que la foi la supporte. Il aime à voir des preuves de l'amour de son enfant, et à l'entendre dire : « Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime ». Chaque chose que Dieu nous dispense et qui est douloureuse n'est-elle pas un messenger qui vient directement de son trône à notre cœur ? Si alors il nous semble que nous aurions supporté toute autre chose mieux que cela, souvenons-nous que le plus grand honneur que Dieu puisse nous faire, c'est de chauffer la fournaise autant que possible, parce que c'est alors qu'Il peut nous dire : « Ta foi est grande ». Les petites fournaises sont pour la petite foi. Oh ! calculons bien la dépense, lorsque nous disons : Je crois. Le sens de ce mot, dans le dictionnaire de Dieu, est d'une grande profondeur. La foi de Paul était prête à agir, mais que fut-il révélé à son sujet : « Je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom ». Il en a été ainsi dès le commencement. Nous ne voudrions pas ne pas avoir notre part des épreuves qui ont été dans tous les temps la portion de l'Église. Nous ne voudrions pas que Jésus attachât si peu de prix à notre amour, que de ne nous adresser jamais une question sur ce sujet, ou de n'en désirer jamais des preuves. Tout a été bien calculé. Il faut que chaque chrétien sente son épreuve spéciale, mais en même temps Dieu nous assure, dans sa fidélité, qu'avec chaque tentation Il donnera aussi l'issue, pour que nous puissions tout supporter, et que jamais nous ne serons éprouvés au delà de ce que nous pouvons. Lors même qu'il nous semble que toutes les issues sont fermées, Il sait comment nous délivrer. Quelle épreuve ce dut être pour Ésaïe, que d'être chargé pour Israël de ce terrible message : « Engraisse le cœur de ce peuple, rends ses oreilles pesantes et bouche ses yeux, de peur qu'il... ne se convertisse et qu'il ne soit guéri ! » Quelle épreuve ce dut être pour Abraham, que de quitter son pays et sa parenté, et de se rendre dans une terre étrangère sans savoir où il allait ! Quelle épreuve pour Noé, que d'être en butte aux moqueries et d'être regardé comme un insensé pendant qu'il construisait l'arche, selon le commandement de l'Éternel ! Combien la foi d'Isaac fut éprouvée au sujet de Jacob ! Combien celle de Jacob fut éprouvée au sujet de Joseph ! Combien celle de Moïse le fut aussi, lorsqu'il préféra d'être maltraité avec le peuple de Dieu, ayant estimé l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte ! Quelle épreuve ce dut être pour lui que de quitter l'Égypte, en s'attirant tout le courroux du roi ! C'est lorsque nous cherchons à nous mettre à la place de ces hommes qui ont souffert, et à réaliser leurs circonstances, que nous comprenons cette parole : « Oh ! gens de petite foi ! » Considérons Gédéon, Barac, Samson, Jephthé, David, Samuel. Quelles souffrances ont été les leurs ! « D'autres furent éprouvés par des moqueries et par des coups, et encore par des liens et par la prison ; ils furent lapidés, sciés, tentés ; ils moururent érogés par l'épée ; ils errèrent çà et là, vêtus de peaux de brebis et de peaux de chèvres, dans le besoin, affligés, maltraités ! » Et le Saint Esprit

ajoute : « Desquels le monde n'était pas digne ». Quels pauvres chrétiens nous sommes ! Ne nous retirerions-nous pas en arrière, si nous avions au-devant de nous une semblable perspective ? Ne pourrait-Il pas nous dire : « Où est votre foi ? »

Ne craignons pas cette perspective, serrons-la sur notre cœur comme une marque de son amour. Lorsque nous serons, selon notre attente, au milieu de la grande multitude, qui sera venue de la grande tribulation, nous n'aurons pas seuls ce caractère particulier à toute la famille de Dieu, qui se lie étroitement au titre d'enfants et à toutes les bénédictions qui en découlent. Lorsque Abraham parlera de son Isaac, Isaac de son Jacob, Jacob de son Joseph, David de son Absalom, Jérémie de sa prison, Pierre de ses coups, Jean de son bannissement, Paul de ses périls, de ses fatigues, de ses veilles, de ses jeûnes, de son écharde en la chair, de l'ange de Satan qui le souffletait, n'aurons-nous rien à dire de semblable à la louange, à l'honneur et à la gloire de Jésus ? Car Dieu n'est pas injuste pour oublier le travail d'amour que nous aurons fait pour son nom. Dieu abandonna Ézéchias pour l'éprouver, afin de connaître tout ce qui était en son cœur. Dieu laissa les nations déchaînées contre les Israélites pour les éprouver. Il permit qu'il y eût au milieu d'eux de faux prophètes pour les éprouver. Il leur envoya la manne pour les éprouver. Il les conduisit aux eaux de Mara pour les éprouver. Il les fit voyager pendant quarante ans dans le désert pour les éprouver, pour connaître ce qui était en leur cœur. « Le creuset est pour l'argent, et le fourneau pour l'or ; mais l'Éternel éprouve les cœurs ». « Bienheureux est l'homme qui endure la tentation ! »

Recevons donc chaque épreuve avec amour ! C'est ainsi que nous verrons ce que Dieu est pour nous, combien Il est rempli de compassion même dans ses reproches, et avec quelle tendresse Il blesse le cœur qu'Il aime. Avez-vous jamais remarqué avec quelle douceur Il apporte un message pénible ? Il appelle ordinairement par leur nom ceux auxquels Il s'adresse : Abraham, Abraham ! Moïse, Moïse ! Il semble leur dire : « Je t'ai appelé par ton nom, parce que tu es à moi ». Il appelle ses brebis, nom par nom. Tous ceux qu'Il aime, Il les reprend ; mais Il voudrait que nous comprissions bien qu'Il ne nous reprend que dans l'amour. Maintenant que nous sommes « en spectacle pour le monde, et pour les anges, et pour les hommes », ne déshonorons pas notre Dieu. Qu'on voie en nous que « la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance » ; et que nous pouvons nous glorifier dans les tribulations, parce que nous avons « vu la fin du Seigneur, savoir que le Seigneur est plein de compassions et miséricordieux ». Quand nous lisons le livre de Job, nous éprouvons un vif désir que Satan soit déjoué. Eh bien ! glorifions Dieu dans nos afflictions diverses, et nous déjouerons ainsi les machinations de Satan, car Job n'était pas du tout plus aimé que nous ne le sommes nous-mêmes ! Que la puissance de Jésus soit rendue parfaite dans l'infirmité, c'est la gloire de la dispensation actuelle ! La foi d'Abraham fut à la gloire de Dieu ; il crut, et il offrit son fils Isaac sur l'autel (Héb. 11:17 ; Jacq. 2:21). Soyons certains que le temps viendra où les œuvres les plus pénibles nous serons les plus douces. C'est par l'affliction que Dieu éprouve notre foi, aussi devons-nous recevoir chaque tribulation comme une faveur dont nous sommes indignes. « Si vous êtes sans la discipline, à laquelle tous participent, alors vous êtes des bâtards et non pas des fils ». Oh ! bénissons-le de ce qu'Il n'a pas dit : Laissez-les, comme nous l'aurions si justement mérité ! Mais j'espère que vous n'êtes pas dans l'affliction, quoique je vous parle ainsi. J'ai demandé au Seigneur de me donner pour vous les paroles les plus utiles, et je vous ai écrit tout cela. Vous n'en n'avez peut-être pas besoin maintenant, mais vous en avez eu besoin précédemment et vous en aurez encore besoin, si votre séjour dans ce monde de péché se prolonge.

La foi d'Abraham doit être pour nous un important sujet de méditation, puisqu'elle nous est proposée comme un modèle de foi jusqu'à la fin des temps ; aussi Dieu l'a-t-il éprouvée au plus haut degré, et par elle, il semble nous dire : contemplez mon amour. « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'Il a donné son Fils unique ». Quand nous lisons : « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde », ne nous semble-t-il pas qu'un tel sacrifice ait été, pour parler selon l'homme, la plus poignante douleur que la pensée divine pût imaginer ? Pour nous soutenir dans nos épreuves ordinaires, Dieu a voulu nous faire comprendre son amour, en lui donnant pour ainsi dire un corps en celui d'Abraham, et en plaçant devant nous ce père d'Israël comme le père des fidèles et comme exemple de foi. En n'épargnant point son propre Fils, comme Abraham n'avait point épargné son Isaac, Il a voulu nous prouver qu'avec son Fils unique Il nous donnera aussi toutes choses. Il a voulu de plus exciter notre amour et notre reconnaissance, en nous montrant que nos iniquités nous ont été remises au prix de l'amour manifesté d'avance en Abraham ; aussi requiert-Il de nous « que nous aimions la bonté, et que nous marchions humblement avec notre Dieu ».

Le Père avait en sa main le feu et le couteau, lorsqu'ils montaient ensemble sur le calvaire. C'était entre eux seulement que tout se passait ; les actes les plus étonnants s'accomplissaient, et l'homme insensé les suivait sans intelligence. Que nous sommes heureux d'avoir pour garant un Dieu si sage et si rempli d'amour ! Déchargeons-nous de tous nos fardeaux, sans faire aucune question, sans nous arrêter à aucune conséquence ; que l'incrédulité ne dise point : comment supporterai-je le jour de l'épreuve ? « Courons avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur Jésus ». Si tes difficultés abondent, abondons en courage ; si nous sommes fatigués, jetons sur son épaule toute puissante tout ce qui nous empêche d'avancer. Nous oublions souvent que c'est une course de foi que nous poursuivons. Ne craignons pas de paraître insensés à ceux qui nous regardent, car la croix est « folie » pour ceux qui ne font que regarder.

Pour demeurer fermes, il nous faut une décision sainte et assurée. Fréquemment nous voyons un filet tendu sous nos pas, et quoiqu'il soit écrit que c'est « en vain que le filet est étendu devant les yeux de tout ce qui a des ailes », cependant notre folie surpasse tellement celle des bêtes des champs et des oiseaux de l'air, que nous nous précipitons, les yeux ouverts, au-devant des pièges qui nous sont agréables. Nous sommes décidés peut-être à ne point nous y laisser prendre et à faire tous nos efforts pour nous en retirer ; mais notre faiblesse actuelle ne suffit pas pour détruire notre confiance en notre force présumée pour l'avenir ; nos pieds finissent par être embarrassés, notre course se trouve arrêtée, et nous découvrons, mais trop tard, que le Dieu qui fortifie n'a point voulu nous accompagner dans le piège, et que nous sommes seuls en face de l'ennemi. Oh ! si nous étions sages ! Si nous étions bien décidés à nous détourner de l'abîme dans lequel notre faiblesse nous a précipités fréquemment, et où notre foi a été si près de faire naufrage ! Le Sage, parlant de la tentation, dit : « Éloigne-t'en, n'y passe point ; détourne-t'en, et passe outre ». Il ne faut point entrer en pourparler avec l'ancien serpent, car ses raisonnements sont des plus ingénieux ; il faut lui résister ou s'enfuir. Que rien n'entrave notre course ou n'affaiblisse notre foi, ou ne nous détourne de l'obéissance ! Nous avons devant les yeux l'immensité de cet amour qui porta Jésus à dresser résolument sa face pour aller à Jérusalem, afin d'obéir parfaitement à toute la volonté du Père. Soyons de bonne foi avec nous-mêmes, et ayons du zèle pour Dieu ! Ne faisons provision d'aucun des vêtements de Babylone, quelque beaux qu'ils paraissent ! Sanctifions-nous, car s'il y a quelque chose de interdit dans notre cœur, nous ne pourrions demeurer debout au jour de l'épreuve. Nous perdons beaucoup de temps et nous faisons peu de progrès, parce que nous avons besoin de leçons réitérées pour chaque vérité. Il a dit : « Quiconque ne porte pas sa croix, et ne vient pas après moi, ne peut être mon disciple ». C'est un crucifié que nous suivons ! Oh ! qu'Il nous donne la simplicité pour connaître sa volonté, et la soumission pour l'accomplir ! C'est une leçon que quelques-uns ont beaucoup de peine à apprendre ; j'ai passé ma vie à en parler, tout en suivant ma volonté propre, à moins que la sienne ne fût en rapport avec la mienne.

8 *Christ dans la nacelle — Marc 4:35-41*

C.H. Mackintosh

Il y a un proverbe anglais qui dit : « Un besoin extrême chez l'homme est une opportunité pour Dieu ». Nous aimons à le répéter, car nous le croyons ; et pourtant lorsque nous nous trouvons réduits à l'extrémité, nous sommes très souvent peu préparés à compter sur

l'opportunité de Dieu. C'est une chose d'affirmer ou d'écouter une vérité, et une autre chose de réaliser la puissance de cette vérité ; une chose, en naviguant sur une mer calme, de parler de la puissance de Dieu pour nous garder de la tempête, et une autre chose de mettre cette puissance à l'épreuve lorsque la tempête sévit autour de nous. Et cependant Dieu est toujours le même. Dans la tempête comme dans le calme, dans la maladie comme dans la santé, dans l'épreuve comme dans la prospérité, dans la pauvreté comme dans l'abondance, « le même hier, et aujourd'hui, et éternellement », — la même précieuse Vérité, à laquelle la foi peut s'attacher pour en faire usage, en tout temps et en toutes circonstances.

Mais, hélas, nous sommes incrédules ! et cette incrédule est la source de faiblesses et de chutes. Nous sommes perplexes et agités, lorsque nous devrions être calmes et confiants ; nous travaillons toute la nuit à jeter le filet de côté et d'autre, lorsque nous devrions demander la direction d'en haut ; nous cherchons du secours autour de nous, lorsque nous devrions regarder à Jésus. Et de cette manière nous faisons une grande perte et nous déshonorons le Seigneur dans nos voies. Il y a, sans doute, peu de manquements pour lesquels nous avons à nous humilier plus que pour notre tendance à manquer de confiance dans le Seigneur quand les difficultés et des épreuves se présentent ; et certainement nous affligeons le cœur de Jésus en manquant de confiance en Lui, car la méfiance blesse toujours un cœur qui aime. Considérez, regardez, par exemple, la scène entre Joseph et ses frères, en Gen. 50 : « Et les frères de Joseph virent que leur père était mort, et ils dirent : Peut-être Joseph nous haïra-t-il, et ne manquera-t-il pas de nous rendre tout le mal que nous lui avons fait. Et ils mandèrent à Joseph disant : Ton père a commandé avant sa mort, disant : vous direz ainsi à Joseph : Pardonne, je te prie, la transgression de tes frères, et leur péché ; car ils t'ont fait du mal. Et maintenant pardonne, nous te prions, la transgression des serviteurs du Dieu de ton père. Et Joseph pleura quand ils lui parlèrent » (Gen. 50:15-18).

C'était bien peu en retour de tout l'amour et des soins que Joseph avait témoignés à ses frères. Comment pouvaient-ils supposer que lui, qui les avait si librement et si pleinement pardonnés, et qui avait sauvé leurs vies quand elles étaient entièrement en son pouvoir, voudrait, après tant d'années de bonté, tourner contre eux sa colère et sa vengeance ? C'était un tort grave, et il n'y a pas à s'étonner si « Joseph pleura quand ils lui parlèrent ». Quelle fut la réponse à leur indigne crainte et leur noir soupçon ? Un torrent de larmes ! Tel est l'amour ! « Et Joseph leur dit : Ne craignez point ; car suis-je à la place de Dieu ? Vous aviez pensé du mal contre moi ; Dieu l'a pensé en bien, pour faire comme il en est aujourd'hui, afin de conserver la vie à un grand peuple. Et maintenant ne craignez point ; moi je vous entretiendrai, vous et vos petits enfants. Et il les consola, et parla à leur cœur » (Gen. 50:19-21).

Il en fut de même pour les disciples dans la circonstance qui fait le sujet de cette étude. Méditons un peu les passages.

« En ce jour-là, le soir étant venu, il leur dit : Passons à l'autre rive. Et ayant renvoyé la foule, ils le prennent dans une nacelle comme il était ; et d'autres nacelles aussi étaient avec lui. Et il se lève un grand tourbillon de vent, et les vagues se jetaient dans la nacelle, de sorte qu'elle s'emplissait déjà. Et il était, lui, à la poupe, dormant sur un oreiller ».

Nous avons ici une scène intéressante et instructive. Les pauvres disciples sont réduits à l'extrémité : ils sont à bout de ressources. Une violente tempête — la nacelle remplie d'eau, — le Maître endormi. C'était vraiment un moment d'épreuve, et certainement, si nous nous considérons nous-mêmes, nous ne nous étonnerons pas de la crainte et de l'agitation des disciples. Il est bien probable que nous n'eussions pas agi autrement qu'eux si nous avions été à leur place. Néanmoins, le récit ayant été écrit pour notre enseignement, nous sommes tenus de l'étudier et de chercher à apprendre la leçon qu'il contient pour nous.

Si, en dehors de toute agitation, nous considérons les faits, rien ne nous paraît plus absurde et plus irrationnel que l'incrédulité. Dans la scène placée devant nous, l'incrédulité des disciples semble déraisonnable. En effet, était-il possible que la barque pût être submergée puisqu'elle portait le fils de Dieu lui-même ? Et pourtant c'était ce qu'ils craignaient. Sans doute qu'en ce moment-là ils ne pensaient pas qu'il était le Fils de Dieu. Leur cœur était rempli d'effroi : les vagues menaçaient d'engloutir la frêle embarcation. Au point de vue humain, ils étaient perdus ; c'était un cas désespéré. Un cœur incrédule raisonne toujours ainsi. Il regarde aux circonstances en laissant Dieu de côté. La foi, au contraire, regarde à Dieu en considérant les circonstances à la lumière de la Parole.

Quelle différence ! La foi trouve sa jouissance dans l'extrémité de l'homme, simplement parce qu'elle est une opportunité pour Dieu. La foi se plaît à se concentrer en Dieu, — à se trouver, pour ainsi dire, sur ce terrain vide de la créature, pour laisser Dieu déployer sa gloire : et c'est alors le moment de multiplier les « vases vides » afin que Dieu les remplisse. Telle est la foi. Nous pouvons affirmer qu'elle aurait permis aux disciples de s'endormir à côté de leur divin Maître au milieu de la tempête. C'était, d'autre part, l'incrédulité qui les tenait en émoi ; ils ne pouvaient eux-mêmes trouver du repos, et ils troublèrent effectivement le sommeil du Seigneur à cause de leurs appréhensions incrédules, lorsque, fatigué par un travail accablant, il aurait voulu profiter de cette traversée pour se reposer quelques instants. Il savait ce qu'était la fatigue. En entrant dans nos circonstances, Il eut l'occasion de prendre connaissance de nos sentiments et de nos infirmités, ayant été tenté en toutes choses, à part le péché.

Il a été trouvé comme un homme sous tous les rapports, et comme tel Il dormait sur un oreiller, bercé par les vagues de la mer. Les vents et les flots heurtaient la nacelle, quoique le Créateur fût à bord dans la personne de ce Serviteur accablé et endormi.

Mystère profond ! Celui qui avait fait la mer, et qui pouvait tenir les vents dans sa main puissante, dormait là, au fond de la barque, et permettait au vent de le traiter sans plus égards que s'il eût été un homme quelconque. Telle était réellement la nature humaine de notre précieux Seigneur. Il était fatigué, Il dormait, Il se laissait balloter au sein de cette mer que ses mains avaient faite. Ô lecteur, arrête-toi, et médite sur cette scène merveilleuse. Considère-la et pense-y. Nous ne pouvons pas nous y attarder davantage, mais nous l'admirons en adorant.

Comme nous l'avons dit, ce fut l'incrédulité qui fit sortir notre Seigneur béni de son sommeil. « Ils le réveillèrent et lui dirent : Maître, ne te mets-tu pas en peine que nous périssions ? » Quelle question ! « Ne te mets-tu pas en peine ? » Comme elle doit avoir blessé le cœur sensible du Seigneur ! Pouvaient-ils penser qu'il fût indifférent à leur angoisse dans le danger ? Ils devaient avoir perdu complètement de vue son amour, pour ne rien dire de sa puissance, puisqu'ils osaient lui adresser ces paroles : « Ne te mets-tu pas en peine ? »

Et cependant, cher lecteur chrétien, n'avons-nous pas ici un miroir qui reflète notre propre misère ? Certainement. Combien souvent dans des moments d'épreuve et d'angoisse, nos cœurs conçoivent, si nos lèvres ne l'expriment pas, la question « ne te soucies-tu pas ? » Il se peut que nous soyons sur un lit de maladie et de souffrance ; nous savons qu'une seule parole de Dieu de toute-puissance pourrait chasser le mal et nous relever : et cependant, cette parole, Il la retient. Ou bien nous sommes dans des difficultés pécuniaires ; nous savons que l'or, l'argent, le bétail, sur mille collines, appartiennent à Dieu, — que les trésors mêmes de tout l'univers sont sous sa main : — cependant un jour succède à l'autre jour, et nos soucis ne sont pas allégés. En un mot, nous passons par des eaux profondes d'une façon ou de l'autre ; la tempête se déchaîne, vague sur vague menacent notre frêle esquif, nous sommes amenés à l'extrémité, nous sommes à bout de ressources, et nos cœurs sont prêts à s'écrier : « Ne te soucies-tu pas ? » Hélas ! en y songeant on se sent profondément humilié. La pensée d'attrister le cœur plein d'amour de Jésus par notre incrédulité et notre manque de confiance devrait nous remplir d'une profonde contrition.

Et encore, quelle folie, celle de l'incrédulité ! Comment peut-Il, Celui qui a donné sa vie pour nous, — qui laissa sa gloire et descendit dans ce monde de labeur et de misère et mourut d'une mort ignominieuse pour nous délivrer d'une mort éternelle, — comment peut-Il ne pas avoir soin de nous ? Nous sommes cependant prêts à douter, ou bien nous devenons impatients sous l'épreuve de notre foi, oubliant que cette épreuve même que nous appréhendons et que nous voudrions éviter est plus précieuse que celle de l'or, qui est

sujet à se consumer par l'usure, tandis que l'autre demeure pour Dieu une impérissable réalité. La foi vraie, plus elle est éprouvée, plus elle devient brillante ; de là le pourquoi de l'épreuve ; plus elle est pénible, plus sûrement elle donnera louange, honneur et gloire à Celui qui, non seulement a implanté la foi dans le cœur, mais qui sait l'épurer par le feu de l'épreuve avec soin et persévérance. Mais les pauvres disciples faillirent à l'heure de l'épreuve. La confiance leur fit défaut ; ils tirèrent leur Maître de son sommeil par cette indigne question : « Ne te mets-tu pas en peine que nous périssions ? » Hélas ! quelles créatures nous sommes ! Nous sommes prêts à oublier dix mille bontés en présence d'une seule difficulté. David put dire : « Maintenant, je périrai un jour par la main de Saül » ; et quelle fut l'issue pour lui ? Saül tomba sur la montagne de Guilboa, et David fut établi sur le trône d'Israël. Élie s'enfuit pour sa vie à la menace de Jézabel, et qu'arriva-t-il ? Jézabel fut jetée par la fenêtre de sa chambre et les chiens léchèrent son sang et Élie fut enlevé par un chariot de feu et porté au ciel. Il en fut de même avec les disciples : ils pensaient qu'ils étaient perdus, tout en ayant à bord le Fils de Dieu ; et quel fut le résultat ? La tempête fut réduite au silence, la mer redevint calme au son de la voix qui, anciennement, appela les mondes à l'existence. « Et s'étant réveillé, Il reprit le vent, et dit à la mer : Fais silence, tais-toi ! Et le vent tomba, et il se fit un grand calme ».

Quelle combinaison de grâce et de majesté y a-t-il ici ! Au lieu de reprocher aux disciples d'avoir troublé son sommeil, Il tance les éléments qui les avaient terrifiés. Ce fut ainsi qu'Il répondit à leur question : « Ne te mets-tu pas en peine que nous périssions ? » Maître béni ! Qui ne se confierait pas en toi ? Qui ne t'adorerait pas pour ta grâce patiente et pour ton infatigable amour ?

Il y a quelque chose de parfaitement beau dans la manière dont notre précieux Sauveur se lève, sans aucun effort, du repos de sa parfaite humanité pour entrer dans l'activité de sa divinité. Comme homme, fatigué de son travail, Il dormait sur un oreiller ; comme Dieu, Il se lève et, de sa voix puissante, fait taire le vent impétueux et calme la mer.

Tel était Jésus — vrai Dieu et vrai homme, — et tel Il est maintenant, toujours prêt à répondre aux besoins des siens, à faire taire leurs inquiétudes et éloigner leurs craintes. Oh ! puissions-nous nous confier davantage en Lui ! Nous n'avons qu'une faible idée de ce que nous perdons en ne nous appuyant pas davantage sur les bras de Jésus jour après jour. Nous sommes si facilement terrifiés. Chaque bouffée de vent, chaque vague, chaque nuage nous agite et nous déprime. Au lieu de demeurer calmes et en repos auprès de notre Seigneur, nous sommes remplis de perplexité et de terreur. Au lieu de nous servir de la tempête pour nous confier en Lui, nous en faisons une occasion pour douter de Lui. Aussitôt que le moindre trouble surgit, nous pensons que nous allons succomber, quoiqu'Il nous assure que pour Lui les cheveux même de notre tête sont comptés. Il pourrait bien nous dire comme Il disait à ses disciples : « Pourquoi êtes-vous si craintifs ? Comment se fait-il que vous n'ayez pas de foi ? » Il semblerait, en effet, que nous « n'ayons point de foi ». Mais son tendre amour est toujours prêt à nous secourir et à nous protéger, lors même que nos cœurs incrédules sont si souvent disposés à douter de sa parole. Il n'agit pas envers nous selon nos pauvres pensées à son égard, mais selon son parfait amour envers nous. C'est sur cet amour que nos âmes trouvent à s'appuyer pour être réconfortées au travers d'une mer agitée, en route vers le repos éternel. Christ est dans la barque, que cela nous suffise. Soyons calmes et comptons sur Lui ! Que nos cœurs puissent être constamment dominés par ce sentiment de repos qui découle d'une réelle confiance en Jésus ! Alors, quoique la tempête fasse rage et que la mer se soulève, nous ne serons pas poussés à dire : « Ne te mets-tu pas en peine que nous périssions ? » Est-il possible que nous périssons avec le Maître à bord ? Pouvons-nous penser ainsi si nous avons Christ dans nos cœurs ? Que le Saint Esprit nous enseigne à faire plus librement et plus entièrement usage de Christ ! Nous en avons besoin maintenant même et nous en aurons toujours besoin davantage. Il faut que ce soit Christ lui-même que notre foi saisisse et en Lui seul que notre cœur trouve son bonheur. Et que cela soit à sa gloire et pour notre paix et notre joie constantes !

Nous pouvons remarquer encore, en concluant, la manière dont les disciples furent affectés par la scène qui nous a occupés. Au lieu de manifester l'adoration qui est le résultat de la réponse à la foi, ils montrèrent la surprise de quelqu'un à qui la crainte a été reprochée. « Et ils furent saisis d'une grande peur, et ils dirent entre eux : Qui donc est celui-ci, que le vent même et la mer lui obéissent ? »

9 *Les voies de Dieu envers les siens*

Cet article a été publié par notre frère L. Schlotthauer, d'abord en arabe, ensuite en allemand. Il a été en bénédiction à nos frères d'Orient qui ont traversé des temps pénibles. Puisse-t-il l'être aussi aux frères en Occident, bien que leurs épreuves soient d'une nature différente (Le traducteur).

Les voies de Dieu envers ses bien-aimés enfants et serviteurs, qui lui sont cependant si chers et qui sont si près de son cœur, nous paraissent souvent énigmatiques. Plus d'une fois, nous sommes tentés de demander : « Pourquoi, ô Dieu ? » mais nous n'obtenons point de réponse. Car, ainsi qu'Élihu le disait à Job, « Dieu est plus grand que l'homme... d'aucun de ses actions il ne rend compte » (Job 33:12:13).

Dieu juge nécessaire de faire passer les siens par diverses épreuves et par des difficultés de différentes sortes ; oui, « il nous faut entrer dans le royaume de Dieu par beaucoup de tribulations ». Il nous aime d'un grand amour, et « le Seigneur discipline celui qu'il aime, et il fouette tout fils qu'il agrée » ; mais il le fait « pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté » (Héb. 12:6-10). « Ce n'est pas volontiers qu'il afflige et contriste les fils des hommes » (Lam. 3:33) ; il ne prend pas plaisir à nous faire du mal ; non, ce sont des intentions de fidélité et de bonté paternelles qui le dirigent dans ses voies envers nous. L'amour et la sagesse s'y trouvent toujours réunis. Dieu a fait ordinairement passer par une discipline particulière les serviteurs qu'il voulait employer d'une manière spéciale dans son œuvre. Il a lui-même formé et préparé les vases dont il lui plairait de se servir, et cela bien souvent par de pénibles épreuves ; mais c'était afin de les rendre propres pour le service qu'ils auraient à accomplir.

Les pieds de Joseph furent serrés « dans les ceps, son âme entra dans les fers, jusqu'au jour où arriva ce qu'il avait dit : la parole de l'Éternel l'éprouva » (Ps. 105:18, 19). Moïse dut, pendant quarante ans, garder les troupeaux dans la solitude du désert de Madian, avant que Dieu l'employât comme son instrument. Dieu le prépara ainsi pour l'important service qu'il devait remplir et pour les souffrances qui y étaient attachées. C'était une tâche difficile de porter et de conduire durant quarante années un peuple rebelle, toujours disposé à murmurer. Il fallait pour cela un homme qui fût « très doux, plus que tous les hommes sur la face de la terre ». Tel était Moïse. Mais où avait-il appris cette douceur ? À l'école de Dieu. Par cette même voie, il arriva à ces rapports intimes et à cette précieuse communion dont il est si souvent fait mention dans les livres qui portent son nom, et dont nul autre n'a joui, non pas même le souverain sacrificateur Aaron. Moïse était fidèle dans toute la maison de Dieu, et Dieu ne lui parlait pas en visions, ni en songes, mais bouche à bouche, comme un ami avec son ami (Nomb. 12 ; Ex. 33:11). Vraiment cela seul pouvait le maintenir debout, au milieu d'un peuple de col roide, de sorte qu'il pouvait dire : « Seigneur, tu as été notre demeure de génération en génération » (Ps. 90), tout en faisant la découverte que l'orgueil ou le meilleur des jours de cette vie passagère sur la terre n'est que peine et vanité. Nous aussi, nous pouvons dire que le Seigneur est notre demeure ; la communion avec lui est aussi notre meilleure part. « Bienheureux ceux qui habitent dans ta maison ; ils te loueront incessamment » (Ps. 84:4).

L'apôtre Paul était un instrument choisi. Mais « une écharde lui fut donnée pour la chair ; un ange de Satan pour le souffleter », afin de le maintenir dans l'humilité (2 Cor. 12:7). Le Seigneur permit aussi que son fidèle serviteur endurât beaucoup de souffrances et de tribulations pour l'amour de son nom ; mais, en même temps, afin que Paul, par cela même, fût en état de consoler ceux qui étaient

affligés. — Les Lévites avaient été choisis par l'Éternel pour être serviteurs, afin d'être près de lui et de porter les ustensiles du tabernacle d'assignation. Il les aimait et prenait soin d'eux, mais nous lisons, en Mal. 3:3, que le Seigneur « s'assiera comme celui qui affine et purifie l'argent ; et il purifiera les fils de Lévi, et les affinera comme l'or et comme l'argent, et ils apporteront à l'Éternel une offrande en justice » (*).

(*) L'auteur applique cela aux serviteurs du Seigneur.

David était un homme selon le cœur de Dieu ; mais il dut passer par des années de souffrances et de tribulations, même après avoir été oint pour être roi. Il fut pourchassé comme une perdrix dans les montagnes. Mais n'oublions pas que, sans ces souffrances, la plupart de ses Psaumes nous manqueraient. Toutes ses épreuves intérieures et extérieures, ses exercices d'âme et ses ennemis, devenaient des occasions pour la composition des Psaumes. Et comme pour David, de même pour Paul. Sans ses captivités à Rome, nous serions privés de plusieurs de ses précieuses épîtres. Ainsi Dieu fait sortir de grandes bénédictions des grandes souffrances et des profondes afflictions des siens.

Jean était « le disciple que Jésus aimait » (Jean 13:23), et ce disciple bien-aimé dut aller en exil à Patmos. Mais là le Seigneur, pour notre grand profit, lui dicta l'Apocalypse. La grande tribulation dont il est parlé au chap. 7 de ce livre, tournera en une immense bénédiction pour une multitude que personne ne peut dénombrer, de toutes nations, tribus, peuples et langues. Elle produira une œuvre missionnaire meilleure et plus profonde que celle de tous les missionnaires de notre temps.

Le feu est nécessaire et utile. Sans lui, les métaux précieux ne pourraient être affinés. Il en est ainsi des diverses tribulations et épreuves par lesquelles Dieu permet que passent les siens. Elles servent à éprouver et épurer leur foi (1 Pier. 1:6, 7). Quelle grâce pour nous de savoir que le fondeur est assis devant le creuset quand il affine les métaux précieux ! (Mal. 3). Il observe de près les degrés de chaleur, et ne laisse pas le feu devenir plus ardent qu'il n'est absolument nécessaire. « Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste » ; « il délivre le malheureux dans son malheur, et lui ouvre l'oreille dans l'oppression » (Job 36).

Dieu, parlant de Job, disait à Satan : « As-tu considéré mon serviteur Job, qu'il n'y a sur la terre aucun homme comme lui, parfait et droit, craignant Dieu, et se retirant du mal ? » (Job 1:8). Et cependant, Dieu laisse tomber sur lui un grand poids de souffrances et des tribulations extraordinaires. Mais tout cela arriva pour son bien (chap. 42) et pour notre consolation : « Vous avez ouï parler de la patience de Job, et vous avez vu la fin du Seigneur, savoir que le Seigneur est plein de compassion et miséricordieux » (Jacq. 5:11). Satan explique d'une autre manière les tribulations. Il dit que Dieu est impitoyable et injuste, qu'il est insensible à nos souffrances et qu'il n'écoute pas nos cris. Gardons-nous de lui prêter l'oreille et de le croire, car il est un menteur.

Les diamants sont des pierres précieuses, différentes entre elles de grandeur, de forme et de couleur. Ils sont rares et de grand prix. Mais tous ont besoin d'être travaillés par le lapidaire qui les taille et les polit. Ce travail exige le plus grand soin et demande beaucoup de temps et de peine. Un bon lapidaire est un véritable artiste. La valeur d'un diamant est grandement augmentée lorsqu'il est bien taillé et selon les règles de l'art. On lui donne le plus de facettes possible afin d'accroître son éclat, car chaque facette renvoie la lumière avec des reflets d'un brillant merveilleux. Dieu agit ainsi à l'égard des siens, à l'égard du peuple qu'il s'est acquis. Il travaille les pierres d'une main sage et avec art, et il nomme ses serviteurs qui lui sont si chers « des pierres de couronne étincelantes » (Zach. 9:16). Ils seront « une couronne de beauté et une tiare royale dans la maison de leur Dieu » (És. 62:3). Ils sont son trésor, une perle très précieuse (Matt. 13).

Ce n'est que la vigne qui porte du fruit, qui a de la valeur pour le vigneron ; c'est pourquoi il s'en occupe avec tant de soin et la nettoie de tout ce qui pourrait être un obstacle à ce qu'elle produise du fruit (Jean 15). Un vigneron disait une fois que la vigne pleure lorsqu'on la taille, mais que, bien loin de lui faire du mal, cela lui est salutaire. Ainsi une affliction, une tristesse selon Dieu, est aussi bonne pour nous, parce qu'elle produit une repentance à salut que l'on ne regrette jamais (2 Cor. 7:9, 10). Les larmes des croyants, versées dans une semblable disposition de cœur, sont agréables à Dieu. Il les compte, les inscrit dans son livre et les met dans ses vaisseaux (Ps. 56:8). N'oublions pas non plus que « ceux qui sèment avec larmes, moissonneront avec chant de triomphe » (Ps. 126:5). « Le soir, les pleurs viennent loger avec nous, et le matin il y a un chant de joie » (Ps. 30:5). Bientôt, oui bientôt, Dieu essuiera toute larme de nos yeux.

Si l'on ne pressait pas l'olive, on n'aurait point d'huile ; les grappes doivent être foulées pour que l'on ait le vin qui réjouit Dieu et les hommes (Juges 9). L'encens devait être pilé très fin et mis sur des charbons ardents, afin que son parfum pût monter en agréable odeur à l'Éternel (Ex. 30:36 ; Lévi. 2:2). Ainsi les prières des croyants, produites par les épreuves et les tribulations diverses par lesquelles ils passent, sont une odeur agréable à Dieu. David disait : « Que ma prière vienne devant toi comme l'encens, et l'élévation de mes mains comme l'offrande du soir ! » (Ps. 141:2, comp. Apoc. 5:8). Nous aimons le bien-être et le repos extérieur, mais ils ne sont pas bons pour des étrangers et des pèlerins ; nous oublions alors trop facilement notre place et notre vocation. De là vient le sérieux avertissement : « Prends garde à toi ! » (Deut. 8:11). Quand, par le repos et la jouissance des bénédictions, Israël « s'est engraisé et a regimbé, il est devenu gras, gros et replet, alors il a abandonné le Dieu qui l'a fait, et il a méprisé le Rocher de son salut » (Deut. 32:15).

Comme on peut le voir dans les pays chauds, le dattier croît, on peut le dire, par la charge et sous le poids qu'il porte. Ce poids, qui devient toujours plus lourd à mesure que les dattes mûrissent, rompt enfin l'aubier qui, comme un fort tissu de fibres entrelacées, retient ensemble les feuilles du cœur et les empêche de s'épanouir. Il en est ainsi de nous. Que de fois nous laissons envelopper nos cœurs comme par un tissu que rien ne peut rompre, et qui empêche notre croissance spirituelle ! Mais notre Dieu, le Dieu sage et fidèle qui désire que nous croissions quant à l'homme intérieur, se sert des difficultés et des tribulations, des peines et des souffrances, comme de moyens propres à délivrer nos cœurs des chaînes de ce monde et de la chair, et à favoriser ainsi le développement de la vie nouvelle. C'est ainsi que l'apôtre Paul écrivait aux Corinthiens relativement à son chemin de souffrance : « Si même notre homme extérieur dépérit, toutefois l'homme intérieur est renouvelé de jour en jour » (2 Cor. 4:16). C'est pour cela qu'il ne se lassait point, mais qu'au milieu de la souffrance, il avait toujours bon courage.

Bien des gens mangent toute leur vie leur pain quotidien, sans penser par quel chemin merveilleux doit passer le grain de blé pour devenir un pain nourrissant. Le Seigneur Jésus prenait occasion de tout et se servait souvent des événements et des choses les plus simples de la vie pour en tirer des enseignements sérieux et encourageants. Ne pouvons-nous pas aussi, sur ce point, apprendre de lui et suivre son exemple ? On sème d'abord le blé, puis il meurt, ensuite il croît, mûrit, est recueilli, battu, criblé et moulu. Après cela, on en fait une pâte dont on forme les pains, et enfin ceux-ci sont mis dans un four bien chaud, avant qu'ils puissent devenir ce qui « soutient le cœur de l'homme » (Ps. 104:15). Le Seigneur doit aussi faire cela à notre égard. Si les hommes veulent y mettre la main, ils commettent de grosses fautes. Sauver, purifier, cribler, préparer, former, rendre accompli, tout est l'œuvre de Dieu. Il est le potier et a puissance sur l'argile, et son œuvre est toujours parfaite.

Le Seigneur sait aussi comment agir avec ceux qui, comme Moab, sont restés tranquilles sur leur lie, et qui, à cause de cela n'ont perdu ni leur goût, ni leur parfum (Jér. 48:11). Il sait transvaser le vin, le verser de vase en vase, tellement que le croyant devient comme du vin vieux, doux et généreux, propre à être employé pour fortifier les faibles. L'apôtre, exhortant son enfant Timothée, lui dit : « Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus ». Par nature, c'est le contraire chez nous. Nous pensons être forts en nous-mêmes ; notre volonté n'est pas brisée, et nous nous confions en notre sagesse et notre pouvoir. Que c'est une bonne chose, lorsque

ce vieux parfum ne nous reste pas ! Mais combien de fois n'avons-nous pas besoin d'être vidés de vase en vase, jusqu'à ce qu'il se perde, et que la grâce, qui est dans le Christ Jésus, soit notre seule force !

Jérémie, dans ses Lamentations, dit : « Il est bon à l'homme de porter le joug dans sa jeunesse ». Combien ces paroles sont sérieuses et vraies ! Le joug porté de bonne heure nous délivre de la confiance en nous-mêmes, nous garde de l'orgueil, nous apprend la patience et la persévérance, et est par conséquent de toute utilité pour les jours à venir. Celui qui aura porté ce joug avec profit, jouira du Seigneur comme de la part qui demeure, quoi qu'il puisse arriver. Il a appris à attendre en repos la délivrance de l'Éternel ; il a fait l'expérience que ses compassions sont nouvelles chaque matin et que sa fidélité est grande. Son âme dit : « L'Éternel est ma portion, c'est pourquoi j'espérerai en lui » (Lam. 3:22-27). Un semblable état de cœur est précieux et béni, et il est à la gloire de Dieu.

Baruc, fils de Nérija, se trouva en son temps bien déçu, en voyant que son fidèle service pour la vérité lui attirait sans cesse des difficultés et des souffrances nouvelles, de sorte qu'il en vint à s'écrier : « Malheur à moi ! car l'Éternel a ajouté le chagrin à ma douleur ; je me suis fatigué dans mon gémissement, et je n'ai pas trouvé de repos » (Jér. 45:3). Nous sommes parfois tentés d'acquiescer à ses paroles, surtout lorsque nous n'avons pas été préparés à rencontrer les tribulations. Au contraire, les apôtres se glorifiaient dans les tribulations ; ils y étaient préparés et savaient à quel but béni elles concourent : « Sachant que la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance » (Rom. 5:3-5). « Estimez-le comme une parfaite joie, mes frères, quand vous serez en butte à diverses tentations, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Mais que la patience ait son œuvre parfaite, afin que vous soyez parfaits et accomplis, ne manquant de rien » (Jacq. 1:2-4).

Nous avons besoin d'être fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire — non pour faire quelque grande œuvre — mais « pour toute patience et constance avec joie » (Col. 1:11). Dans un ancien cantique, il est dit : « Oh ! combien est heureux celui que Dieu place dans l'épreuve et l'affliction ! » et dans un des plus vieux livres de la Bible, nous lisons : « Voici, bienheureux l'homme que Dieu reprend ! Ne méprise donc pas le châtement du Tout-puissant » (Job 5:17). Ainsi, mes chers compagnons de pèlerinage, prenons courage à la haute école de notre Dieu, soumettons-nous de cœur à ses voies envers nous. Quoi qu'il puisse arriver, Dieu est fidèle et ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons supporter. Avec la tentation, il fera aussi l'issue. Mais surtout, dans les tribulations, gardons-nous de prêter l'oreille à l'ennemi.

Une des épreuves les plus pénibles pour le serviteur du Seigneur est lorsque Dieu permet que le mal suive librement son cours. C'est ce qui avait lieu au temps d'Élie, de Jérémie, et de Jean le baptiseur. Dans des jours semblables, il est bon de faire attention aux paroles du Seigneur : « Bienheureux est quiconque n'aura pas été scandalisé en moi ». Hélas ! notre cœur naturel est si pervers et obstiné, que nous sommes bien facilement mécontents de la manière d'agir de Dieu à notre égard, soit parce qu'il nous conduit par d'autres chemins que ceux que nous pensions, en nous faisant abandonner des choses que nous aurions aimé garder, soit parce qu'il laisse aller le mal et nous fait faire d'amères expériences dans le sentier du témoignage et du service pour lui. Jonas se réjouissait d'une grande joie à cause du kikajon ; mais le même Dieu qui le lui avait donné, le fit sécher et de plus envoya un vent d'orient chaud et fit tomber un soleil brûlant sur son serviteur. Épreuve sur épreuve ! D'autres serviteurs de Dieu ont passé par des choses semblables. « Toutes ces choses sont contre moi », disait Jacob ; et Job se plaignait ainsi : « J'attendais le bien, et le mal est arrivé » (Job 30). « On attend la paix, et il n'y a rien de bon », disait Jérémie en ses jours ; « le temps de la guérison, et voici l'épouvante » (Jér. 8). Et même Jean le baptiseur envoya demander au Seigneur : « Es-tu celui qui vient, ou devons-nous en attendre un autre ? » Ces épreuves mettent à nu les pensées de nos cœurs. Elles nous font voir combien nous sommes faibles et de petite foi, et combien peu nous avons appris à l'école de notre Dieu. Cela est très humiliant, surtout pour de vieux écoliers, qui, depuis si longtemps, ont eu le meilleur des maîtres, et ont entendu tant de fois de sa bouche ces paroles : « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi ».

« En ce temps-là », lisons-nous en Matt. 11:25, « Jésus répondit et dit : Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre ». Quel temps était-ce ? Hélas ! Jean ne savait plus ce qu'il devait penser au sujet du Seigneur ; le peuple disait de Jésus qu'il était un mangeur et un buveur, un ami des publicains et des pécheurs ; Christ avait dû prononcer son terrible : « Malheur à toi ! » sur les villes où il avait fait le plus grand nombre de miracles. Tout était contre lui ; tout son travail, toutes ses peines, semblaient avoir été en vain. « En ce temps-là, Jésus dit : Je te loue, ô Père ! ». « Qu'il y ait donc en vous cette pensée qui a été aussi dans le Christ Jésus ». Le disciple n'est pas au-dessus de son maître, et le serviteur n'est pas plus grand que son seigneur. C'est pourquoi « usez de patience, frères, jusqu'à la venue du Seigneur ;... affermissez vos cœurs, car la venue du Seigneur est proche... Prenez pour exemple de souffrance et de patience les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur. Voici, nous disons bienheureux ceux qui endurent l'épreuve avec patience » (Jacq. 5:7-11). La « nuée de témoins » se repose maintenant de toutes leurs peines et leurs adversités. Plusieurs d'entre eux « furent lapidés, sciés, tentés ; ils moururent égorgés par l'épée ; ils errèrent çà et là, vêtus de peaux de brebis, de peaux de chèvres, dans le besoin, affligés, maltraités,... errant dans les déserts et les montagnes, et les cavernes et les trous de la terre ». Le monde n'était pas digne d'eux ; ils étaient plus propres pour le ciel. Dieu les aimait et les prit à lui. Nous sommes en chemin vers ce même glorieux but. Encore un peu de patience et d'endurance, encore un peu de temps dans la lutte, le service et la souffrance, et le repos éternel sera là. Combien nous louerons Dieu là-haut dans la lumière pour toutes ses voies envers nous ! Tout ce qui était obscur et énigmatique pour nous ici-bas, nous le verrons et le comprendrons clairement dans le ciel.

10 C'est de par moi que cette chose a eu lieu — 1 Rois 12:24

Les déceptions de la vie ne sont en réalité que les décrets de l'amour. « J'ai un message pour toi aujourd'hui », dit le Seigneur à chacun de ses saints affligés. « Je te le murmurerai doucement à l'oreille, afin que les orages qui peuvent t'atteindre ne t'effraient pas et que les épines sur lesquelles tu dois marcher soient moins douloureuses. C'est une phrase courte : laisse-la descendre au plus profond de ton cœur et qu'elle soit comme un oreiller pour y reposer ta tête fatiguée : « C'est de par moi que cette chose a eu lieu ».

As-tu jamais pensé que tout ce qui te concerne me concerne moi aussi ? « Celui qui vous touche, touche la prunelle de son œil » (Zacharie 2:8). « Tu es devenu précieux à mes yeux » (Ésaïe 43:4) ; c'est pourquoi je prends un plaisir particulier à te former. Lorsque la tentation t'assaille et que l'ennemi vient « comme un fleuve » (Ésaïe 59:19), je veux t'apprendre que « c'est de par moi que la chose a eu lieu ». Je dirige toutes tes circonstances. Ce n'est pas par hasard que tu occupes le lieu où tu te trouves, mais parce que c'est celui que j'ai choisi pour toi.

N'as-tu pas demandé de devenir humble ? Or je t'ai placé à l'école même où cette leçon est apprise. C'est par le moyen de ton entourage et de ceux qui cheminent avec toi que l'œuvre de ma volonté s'accomplira en toi. As-tu des difficultés matérielles ? T'est-il difficile de nouer les deux bouts ? « C'est de par moi que cette chose a eu lieu », car je suis Celui qui possède toutes choses. Je voudrais que tu reçoives tout de ma main et que tu dépendes entièrement de moi. Mes richesses sont illimitées (Phil. 4:19). Mets mes promesses à l'épreuve et qu'il ne puisse pas être dit de toi, comme d'Israël dans le désert : « Mais, dans cette circonstance, vous ne crûtes point l'Éternel, votre Dieu » (Deut. 1:32).

Traverses-tu des nuits d'affliction ? « C'est de par moi que cette chose a eu lieu ». Moi qui fus l'Homme de douleurs, « familier avec la souffrance » (Ésaïe 53:3, version anglaise), je t'ai laissé sans soutien humain, afin que, venant à moi, tu connaisses « une consolation éternelle » (2 Thess. 2:16:17). Un ami à qui tu ouvrais ton cœur et en qui tu te confiais, t'a-t-il déçu ? « C'est de par moi que cette

chose a eu lieu ». J'ai permis cette déception, afin que tu apprennes que Jésus est ton meilleur Ami. C'est lui qui te préserve de chute, qui soutient ton âme en ses luttes ; Il est ton bouclier, ta victoire. Il veut être ton Confident, ton Berger, ton Guide.

Quelqu'un t'a-t-il calomnié ? Laisse cette affaire à mes soins et viens te réfugier à l'ombre de mes ailes, à l'abri « des contestations des langues » (Ps. 31:20). Car je manifesterai « ta justice comme la lumière et ton droit comme le plein midi » (Ps. 37:6). Tes plans ont-ils été renversés ? Es-tu écrasé et las ? « C'est de par moi que cette chose a eu lieu ». Tu as formé des desseins, puis tu es venu me demander de les bénir, tandis que je voulais les préparer pour toi et en prendre la responsabilité, « car la chose est trop lourde pour toi ; tu ne peux pas la faire toi seul » (Exode 18:18). Tu n'es qu'un instrument et non Celui qui s'en sert.

Tu désirais ardemment faire quelque œuvre importante pour moi et, au lieu de pouvoir l'accomplir, as-tu été mis à part sur un lit de douleur et d'impuissance ? « C'est de par moi que cette chose a eu lieu ». Lorsque tu étais si actif, je ne pouvais attirer ton attention. Je veux maintenant t'enseigner quelques-unes de mes leçons les plus profondes. Ceux-là seuls qui ont appris à attendre patiemment peuvent me servir. Mes plus grands ouvriers sont quelquefois ceux qui sont mis hors d'un service actif, afin qu'ils apprennent à manier l'arme de la prière. Es-tu subitement appelé à occuper une position difficile et pleine de responsabilité ? Va de l'avant, en comptant sur moi. Si je te confie ce poste important, c'est pour te faire expérimenter la vérité de ma Parole : « L'Éternel ton Dieu te bénira dans toute ton œuvre, et dans tout ce à quoi tu mettras la main » (Deutéronome 15:10).

Aujourd'hui je place dans ta main « la cruche d'huile » et « la poignée de farine » (1 Rois 17:12) pour que tu en uses sans crainte. Que chaque circonstance surgissant sur ta route, chaque mot blessant qui frappe ton oreille, chaque interruption lassant ta patience, chaque manifestation de ta propre faiblesse te trouvent bien pourvu de ces ressources divines. Rappelle-toi que toutes ces choses exerçantes font partie de l'éducation du Père. Les blessures qu'elles causent se guériront vite, à mesure que tu apprendras à me voir en toutes choses. Car, « par ces choses on vit et en toutes ces choses est la vie de mon esprit » (Ésaïe 38:16). « C'est pourquoi, redressez les mains lassées et les genoux défaillants, et faites des sentiers droits à vos pieds. Poursuivez la paix avec tous et la sainteté, sans laquelle nul ne verra le Seigneur » (Héb. 12:12-14).

« Appliquez votre cœur à toutes les paroles par lesquelles je rends témoignage parmi vous aujourd'hui » (Deut. 32:46).

11 La sympathie et la grâce de Jésus — Matthieu 14:1-21 et Marc 6:30-41

C.H. Mackintosh

Dans ces deux passages parallèles, nous trouvons deux conditions de cœur distinctes auxquelles répondent la sympathie et la grâce de Jésus. Étudions-les soigneusement, et que le Saint Esprit nous donne d'en saisir la signification et d'en profiter réellement.

11.1 Matthieu 14:1-21

Quelle profonde tristesse durent éprouver les disciples de Jean quand ils apprirent que leur maître avait été décapité par Hérode ! Quand ils virent que celui sur lequel ils s'étaient appuyés, et des lèvres duquel ils avaient reçu instruction, leur était enlevé d'une telle manière, quelle heure sombre, en effet, pour ces pauvres disciples !

Mais il y avait une Personne à laquelle ils pouvaient s'adresser dans leur détresse ; ils pouvaient venir à elle et lui raconter tout ce qui s'était passé. Leur maître leur avait parlé de Jésus ; il leur avait dit : « Il faut que lui croisse et que moi je diminue ». Dans leur affliction, ils viennent donc à lui : « Et ses disciples vinrent et enlevèrent le corps et l'ensevelirent, et s'en allant, ils rapportèrent à Jésus ce qui était arrivé » (Matt. 14:12). C'était bien la meilleure chose qu'ils avaient à faire ; car ils ne pouvaient trouver une vraie réponse à leurs besoins que dans le cœur tendre et aimant de Jésus. Sa sympathie est parfaite. Il connaissait toute leur épreuve et tout ce qu'ils ressentaient dans cette circonstance douloureuse. Ils firent donc bien d'aller à Jésus pour tout lui raconter. Son oreille est toujours ouverte ; il est toujours prêt à soulager et à sympathiser avec nous. Il réalisait parfaitement cette exhortation qui nous est adressée par le Saint Esprit : « Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, et pleurez avec ceux qui pleurent » (Rom. 12:15).

Qui peut sonder la valeur d'une vraie sympathie ! qui peut exprimer le bonheur d'avoir quelqu'un qui fait de nos joies et de nos peines, ses joies et ses peines !

Nous connaissons, — béni soit Dieu ! une telle Personne — notre Seigneur Jésus Christ. Bien que nous ne puissions le voir de nos yeux, cependant par la foi nous pouvons entrer dans toute la réalité et la puissance de sa sympathie parfaite. Nous pouvons, si notre foi est simple, laisser un tombeau où nous venons de déposer le corps de quelqu'un qui nous était cher, pour venir nous jeter aux pieds de Jésus afin de lui exposer les angoisses de nos cœurs affligés. Là nous n'aurons aucune déception, nous n'entendrons aucun reproche au sujet de la faiblesse que nous manifestons en ressentant si vivement l'épreuve ; nous n'entendrons pas non plus ces paroles, ou ces expressions de condoléances, qui dénotent un effort pour dire quelque chose en rapport avec la circonstance. Oh ! non ; Jésus sait sympathiser avec un cœur qui est brisé et accablé sous le poids de l'épreuve. Il a un cœur parfaitement humain. Quelle vérité bénie pour nos âmes ! Nous avons en tout temps, en tout lieu et en toute circonstance, toujours accès auprès de ce cœur vraiment humain. Nous ne trouvons rien de semblable, non seulement dans le monde, mais aussi dans l'église de Dieu. Souvent, même avec le meilleur désir, nous ne savons pas sympathiser avec un cœur affligé. Un croyant peut se trouver dans une épreuve quelconque sans que nous comprenions la tristesse de son cœur et quelle en est la cause, bien que nous soyons avec lui. Comment pourrions-nous donc sympathiser avec lui ? Et si même ce frère nous faisait part de ses peines, nos cœurs pourraient être tellement remplis d'autres choses qu'il n'y aurait pas de place pour ce qu'il nous confie.

Mais pour l'Homme parfait, le Christ, Jésus, il n'en est pas ainsi ; il y a de la place dans son cœur et il a le temps pour s'occuper de chacun et de tous. N'importe quand, ou comment, ou pourquoi nous nous approchons de Jésus, son cœur nous est toujours ouvert : il ne refuse jamais, il ne déçoit jamais. Que faire donc, quand nous nous trouvons dans l'épreuve ? Simplement ce que firent les disciples de Jean : ils allèrent et rapportèrent à Jésus ce qui était arrivé. Oui, c'est ce que nous avons à faire. Laissons le tombeau et allons immédiatement nous mettre aux pieds de Jésus. Il essuiera lui-même nos larmes, soulagera nos épreuves, guérira nos plaies et comblera tout vide. Nous pourrions ainsi expérimenter ces paroles de Rutherford : « Je cherche à ramasser toutes mes bonnes choses en Christ, ensuite un peu de la créature compte pour beaucoup pour moi ». Oui, qu'il en soit de même pour nous de plus en plus par la puissance du Saint Esprit !

Considérons maintenant une autre condition de cœur qui nous est présentée par les douze apôtres lorsqu'ils reviennent auprès de Jésus après avoir accompli une mission heureuse : « Et les apôtres se rassemblent auprès de Jésus, et ils lui racontèrent tout ; et tout ce qu'ils avaient fait et tout ce qu'ils avaient enseigné » (Marc 6:30). Il n'est pas question ici de tristesse ou d'une perte quelconque ; non, mais d'un sujet de joie et d'encouragement. Les apôtres se hâtent d'aller à Jésus pour lui raconter leur succès, comme l'avaient fait les disciples de Jean au moment de leur perte. Le Seigneur Jésus savait comment répondre au cœur accablé de tristesse et au cœur transporté de joie ; il pouvait régler, modérer et diriger l'un et l'autre. Que son nom adorable en soit à jamais loué !

11.2 Marc 6:30-41

« Et il leur dit : Venez à l'écart vous-mêmes dans un lieu désert, et reposez-vous un peu ; car il y avait beaucoup de gens qui allaient et qui venaient, et ils n'avaient pas même le loisir de manger ». Nous voyons ici comment les gloires morales de Christ luisent d'une

manière surprenante en réprimant l'égoïsme de nos pauvres cœurs. Si nous faisons de Jésus le dépositaire de nos pensées et de nos sentiments, nous serons gardés d'un esprit de suffisance et d'indépendance, et aussi de tout sentiment de mépris envers les autres. Au contraire, plus nous aurons à faire avec Jésus, plus nos cœurs seront ouverts et capables de répondre aux formes diverses des besoins journaliers de ceux qui nous entourent. Quand nous nous approchons de Jésus et que nous répandons nos cœurs devant lui, quand nous lui racontons nos tristesses et nos joies et que nous plaçons tout fardeau à ses pieds, nous apprenons alors à sympathiser avec les autres.

Quelle beauté, quelle force nous trouvons dans ces mots : « Venez à l'écart vous-mêmes » ! Jésus ne leur dit pas : « Allez à l'écart vous-mêmes ». Les disciples n'auraient retiré aucun profit d'un tel isolement. À quoi bon se retirer dans un lieu désert, si Jésus n'y est pas ? La solitude, sans Jésus, ne peut que refroidir et rétrécir nos pauvres cœurs. Un chrétien peut très bien se retirer de ceux qui l'entourent, dans un esprit de dépit et de déception, pour s'envelopper d'un égoïsme impénétrable. Il peut s'imaginer qu'on ne fait pas assez cas de lui et s'éloigner de tous ses frères pour s'occuper de lui-même ; il peut faire de lui-même le centre de tout son être et devenir ainsi une créature bien misérable. Mais lorsque Jésus dit « venez », le cas est tout à fait différent. Nous apprenons, seuls avec Jésus, les plus belles leçons morales. Il est impossible de respirer l'atmosphère de sa présence, sans que le cœur soit élargi. Si les apôtres s'en étaient allés dans le désert sans Jésus, sans doute qu'ils auraient mangé eux-mêmes les pains et les poissons qui étaient en leur possession ; mais, ayant Jésus avec eux, ils apprirent à agir différemment. Jésus avait répondu aux besoins des disciples de Jean dans leur détresse, ainsi qu'aux besoins des apôtres dans leur joie, et il sait comment répondre à ceux d'une multitude affamée. La sympathie et la grâce de Jésus sont parfaites ; il peut répondre à tous les besoins. Si quelqu'un est dans l'épreuve, il peut venir à Jésus ; si quelqu'un est dans la joie, il peut aussi venir à lui ; et si quelqu'un a faim, il peut également venir à lui. Nous pouvons tout apporter à Celui en qui toute plénitude habite, et, béni soit son nom ! il ne renvoie jamais personne à vide.

Hélas ! il n'en était pas ainsi des pauvres disciples ; leur égoïsme se manifeste d'une manière bien repoussante, en présence de la merveilleuse grâce de Jésus. « Et Jésus, étant sorti, vit une grande foule ; et il fut ému de compassion envers eux, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont pas de berger ; et il se mit à leur enseigner beaucoup de choses ». Il s'en était allé dans un lieu désert pour donner un peu de repos à ses disciples ; mais, dès que les besoins naturels de la foule se manifestent, de son cœur rempli de tendresse découle la compassion la plus profonde.

« Et comme l'heure était déjà fort avancée, ses disciples venant à lui, disent : Le lieu est désert et l'heure est déjà fort avancée, renvoie-les ». Comment ces paroles pouvaient-elles tomber des lèvres de ceux qui venaient de prêcher l'Évangile ! « Renvoie-les ». Oh ! prêcher la grâce est une chose, la pratiquer en est une autre. Il est bon sans doute de prêcher, mais il est indispensable de pratiquer ; la prédication de la vérité, sans la réalisation de cette vérité, ne vaut rien. Il est bon d'instruire les ignorants, mais il ne faut pas oublier de donner du pain à celui qui a faim. Pour prêcher, il ne nous faut que peu d'abnégation ; mais pour nourrir les nécessiteux, il nous en faut davantage ; car naturellement nous n'aimons pas à voir diminuer nos petites économies. Quand il est question de dévouement, le cœur est toujours prêt à raisonner et à soulever mille objections : Que ferai-je moi-même ? que deviendra ma famille ? j'ai besoin d'agir prudemment ; je ne puis faire l'impossible. C'est par de tels raisonnements, et d'autres, que le cœur égoïste se soustrait bien souvent aux nécessités de l'affligé.

« Renvoie-les ». Qu'est-ce qui a pu pousser les disciples à parler ainsi ? Quelle était la vraie cause de leur demande égoïste ? Elle provenait tout simplement de l'incrédulité. S'ils avaient pensé à Celui qui était avec eux, à Celui qui avait nourri autrefois « six cent mille hommes de pied » pendant quarante ans dans le désert, ils auraient compris qu'il ne pouvait pas renvoyer une foule affamée. Assurément cette main qui avait fourni la nourriture nécessaire à tout ce peuple pendant si longtemps pouvait facilement procurer un repas à cinq mille hommes. La foi considère les choses ainsi ; mais, hélas ! l'incrédulité obscurcit l'entendement et ferme le cœur. L'incrédulité est ce qu'il y a de plus absurde, et elle paralyse les entrailles de miséricorde. Mais la foi et l'amour vont ensemble ; la croissance de celui-ci est selon la proportion de celle-là. C'est pour cela que l'apôtre Paul dit aux Thessaloniciens : « Votre foi augmente beaucoup et l'amour de chacun de vous tous, l'un pour l'autre, abonde ». Voilà la règle divine. Un cœur plein de foi peut être charitable ; mais un cœur incrédule ne peut rien distribuer.

La foi met le cœur en contact direct avec les trésors illimités de Dieu ; mais l'incrédulité replie le cœur sur lui-même et le remplit de toutes sortes de craintes égoïstes. La foi fait que l'âme se dilate dans l'atmosphère du ciel, tandis que l'incrédulité enveloppe l'âme dans l'atmosphère froide de ce monde égoïste. La foi nous rend capables de répondre au désir du cœur de Christ : « Vous, donnez-leur à manger » ; tandis que l'incrédulité nous fait prononcer des paroles comme celles-ci : « Renvoie la foule ». En un mot, rien n'élargit le cœur comme une foi simple, et rien ne le rétrécit comme l'incrédulité. Puisse notre foi augmenter beaucoup, afin que notre amour abonde de plus en plus !

Il y a un contraste bien frappant, entre « renvoie la foule » et « vous, donnez-leur à manger ». Il en est toujours ainsi, car les voies de Dieu ne sont pas comme les nôtres. Quand nous étudions ses voies à lui, nous apprenons alors à juger les nôtres ; car, en regardant à lui, nous sommes amenés à nous juger nous-mêmes. En cette circonstance, le Seigneur reprend l'égoïsme des disciples ; d'abord, en faisant d'eux des instruments de sa grâce envers la foule, ensuite, en leur accordant de ramasser pour eux-mêmes douze paniers pleins de morceaux.

De plus, non seulement ils sont repris à cause de leur égoïsme, mais le Seigneur les instruit d'une manière bénie. Le cœur naturel pouvait dire : « À quoi bon les cinq pains et les deux poissons ? Celui qui peut nourrir une si grande foule avec de tels moyens peut aussi bien le faire sans cela ». Le cœur naturel raisonne ainsi ; mais Jésus veut nous montrer qu'on ne doit pas mépriser ce que Dieu a créé. Nous devons nous servir de tout ce que Dieu nous donne avec sa bénédiction. C'est là une bonne leçon morale pour nos cœurs. « Qu'est-ce que tu as à la maison ? » demande Élisée ; car Dieu se servira de cela et de rien autre. Il faut utiliser, avec la bénédiction de Dieu, ce que nous avons, et le consacrer aux besoins actuels.

Le cœur naturel aurait pu dire : « À quoi bon ramasser ces morceaux ? Celui qui a fait un tel miracle n'en a sûrement pas besoin ». C'est bien vrai ; cependant nous ne devons pas gaspiller ce qui est de Dieu. Par les pains et les poissons, le Seigneur veut nous apprendre à ne mépriser aucune des choses que Dieu a créées ; et par les paniers pleins de morceaux, il veut nous enseigner à ne rien gaspiller. Il est bon de répondre libéralement aux besoins, mais il ne faut pas qu'un seul morceau soit gaspillé. Quelle perfection divine ! Mais combien peu nous la manifestons ! Quelquefois nous sommes avares, et d'autres fois prodigues. Jésus n'était ni l'un ni l'autre. Il dit : « Vous, donnez-leur à manger », mais « que rien ne soit perdu ». Quelle grâce parfaite ! Quelle sagesse parfaite ! Puisse nous nous réjouir dans l'assurance que Celui qui a manifesté une telle grâce est lui-même notre vie. Christ est notre vie ; et le christianisme pratique consiste dans la manifestation de cette vie. Pour manifester le vrai christianisme, il ne faut pas la pratique des formes ou des règles religieuses ; mais il faut que Christ demeure dans nos cœurs par la foi ; car il est la source de la sympathie et de la grâce parfaites.

Avant de terminer, nous voudrions pour le profit du lecteur, attirer son attention sur ce que le Seigneur dit en Marc 8:19-21. Il fait allusion aux deux cas dans lesquels il nourrit les foules : Quand je rompis les cinq pains aux cinq mille hommes, combien recueillîtes-vous de paniers pleins de morceaux ? Ils lui disent : Douze. Et quand je rompis les sept aux quatre mille, combien recueillîtes-vous de corbeilles pleines de morceaux ? Et ils disent : Sept. Et il leur dit : « Comment ne comprenez-vous pas ? »

Lorsque la foule était plus grande et que les ressources des disciples étaient moindres, ils avaient recueilli douze grands paniers pleins de morceaux ; et quand la foule était moins grande et qu'il y avait plus de ressources, il n'était resté que sept petits paniers de fragments. La grandeur de la nécessité n'est qu'un moyen pour manifester la magnificence de la grâce divine. — Qu'un hommage éternel et universel soit rendu au nom incomparable de notre adorable Seigneur et Sauveur Jésus Christ !

12 L'expérience chrétienne dans la tribulation

Deux lettres.

12.1 [Soutien du Seigneur dans la souffrance de la maladie]

A.B. ME 1917 p. 132

... Dieu soit béni, je puis rendre grâces à Dieu pour les circonstances dans lesquelles il a trouvé bon de me placer, je n'en doute nullement, dans son tendre amour et sa riche miséricorde. Je m'en remets pleinement, absolument, et du fond du cœur, à sa sagesse parfaite, et à sa merveilleuse grâce, pour l'issue qu'il lui plaira de donner au mal. Je ne parle pas quant à mon délogement, dont la perspective prochaine n'est pour moi que ce qu'il y a « de beaucoup meilleur », puisque être « absent du corps », c'est être « présent avec le Seigneur », mais je parle des souffrances qui peut-être doivent précéder, pour la destruction de l'homme extérieur. Jusqu'ici, la souffrance n'est pas trop grande, et tous les dimanches je puis encore, béni soit son Nom, prendre part à la fraction du pain ; seulement, dire un mot, ou faire le plus petit mouvement de la bouche pour manger (sauf pour la nourriture qui n'a pas besoin d'être mâchée) me cause assez de douleur ; mais, je le répète, tout va bien ; je me sens entre les mains d'un tendre Père, l'objet de la merveilleuse grâce de Christ, et je fais le reste du chemin, heureux et en parfait repos. Que, dans leur bonne affection chrétienne, les frères qui veulent bien penser à moi, lui demandent de me soutenir de sa force, moi qui n'en ai aucune, afin que je puisse le glorifier aux jours de la maladie, mieux que je n'ai su le faire en ceux de la santé. Et puis tout cela est si peu de chose, si court (je veux dire la maladie, la souffrance), tandis que c'est un poids éternel de félicité et de gloire que nous avons devant nous, et, par-dessus tout, voir Jésus tel qu'il est, et être pour toujours avec Lui !

Mais il faut que je vous quitte, bien-aimé frère. Dans le ciel nous ne nous quitterons plus. Mes cordiales affections à tous les chers frères. Tout à vous en Lui.

Paris, 26 août 1872

12.2 [La tribulation qui libère des entraves]

J'ai été, en effet, serré de près, mais la bonté de Dieu demeure à toujours. Nous sommes bien heureux d'avoir affaire avec Lui-même. Il y a un grand gain à pouvoir comprendre un peu ce que Dieu nous veut dans la tribulation, mais l'intelligence de cela produit nécessairement une forte lutte. La chair tient à sa conservation. Si nous comprenons un peu ce que Dieu nous veut, la lutte est plus forte, parce qu'elle a lieu plus tôt et en moins de temps ; si nous ne le comprenons pas, elle sera plus longue et plus éprouvante. Mais aussi, le fruit paisible de la justice ne tarde pas à se faire sentir. Avant que cela ait lieu, il faut que nous expérimentions en nous-mêmes la valeur de la souffrance. Dieu nous fait passer par ces épreuves pour que nous les sentions, sans pitié pour la chair. « La mort est un gain » ; il n'est pas dit : « La mort est agréable ». Mais alors, quel bonheur d'éprouver, en traversant la souffrance, que Dieu, et tout ce que Son cœur contient, est là avec nous. Mais en même temps, Il veille à ce que la souffrance produise tout l'effet voulu de lui. Je pense bien que Shadrac, Méshac et Abed-Négo ont éprouvé l'horreur d'être en contact avec le feu, en approchant de la bouche de la fournaise ; de plus, ils étaient liés et ne pouvaient échapper. Mais, une fois dans la fournaise, ils ont trouvé le Seigneur pour compagnon, et le feu n'a eu d'autre effet sur eux que de brûler leurs liens, en sorte que, encore dans la fournaise, ils pouvaient marcher avec Dieu, entièrement déliés. Voilà ce qu'il nous faut, ce à quoi Dieu travaille en nous. Fions-nous à Lui !

Vivre, comme étant du ciel, est ce dont j'ai besoin. Il me faut des réalités, j'en ai fini avec les figures, et ce monde en est une qui passe. Trouver le ciel au bout de la course, comme un lieu connu et dans lequel, en chemin, nos cœurs se sont souvent promenés, voilà qui est précieux !

Christ glorieux, comme point de départ, et comme but à atteindre, c'est en cela que réside la puissance de notre marche.

De la part du Père, le but même de la correction, est de nous rendre participants de Sa sainteté. Il n'est pas dit : de la sainteté ; nous l'avons déjà ; mais Dieu, notre Père, veut nous rendre participants pratiquement de ce qui le rend heureux, Lui-même, Sa sainteté. Pour atteindre ce but, Dieu doit trancher, renverser, brûler les entraves en nous et autour de nous ; mais, quand je regarde au résultat, je dis : Je me glorifie dans la tribulation !

Votre frère, X.

13 Tranquillité

Maurice Koechlin. ME 1927 p. 162

La tranquillité ! rien ne devrait la troubler dans nos cœurs. Le Christ n'est-il pas notre berger ? le bon berger qui a mis sa vie pour ses brebis et qui nous a pris sous sa protection. Il nous garde, il nous aime, il éclaire notre chemin et nous dit sans cesse : « Ne crains pas ». Il nous porte sur ses épaules et sur son cœur jusqu'à ce qu'il nous ait introduits dans la maison du Père.

« Tu garderas dans une paix parfaite l'esprit qui s'appuie sur toi, car il se confie en toi » (És. 26:3). « Dans la tranquillité et dans la confiance sera votre force » (És. 30:15).

Ah nos pauvres cœurs ! combien il faut peu de chose pour troubler cette tranquillité. Il suffit d'un petit accroc à nos désirs pour nous agiter et la faire s'évanouir. Les soucis de la vie, dit le Seigneur, appesantissent nos cœurs ; ils les empêchent de jouir du Seigneur. Aussi combien la Parole nous met en garde contre ces soucis, elle nous exhorte à les rejeter : « Rejetant sur Lui tout votre souci, car il a soin de vous » (1 Pierre 5:7). Ils sont un fardeau qui nuit à notre prospérité spirituelle et nous empêche de courir droit au but : « Rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur Jésus » (Héb. 12:1). La tranquillité ne peut se réaliser que par la mise de côté de la propre volonté et l'entière soumission à celle de Dieu, volonté qui est bonne, agréable et parfaite pour l'âme dépendante.

La foi nous manque et le Seigneur n'a-t-il pas à nous dire souvent, comme à ses disciples : « Gens de petite foi ». Et nous ! n'avons-nous pas à lui répondre comme le père qui Lui demandait de chasser le démon de son fils : « Je crois, viens en aide à mon incrédulité ? »

La tranquillité du croyant n'est pas de l'indifférence quant à ses devoirs, à son travail, à sa famille, mais la confiance de la foi qui traverse toutes les circonstances et tous les exercices de la vie en s'attendant au Seigneur et qui ne fait rien sans Lui et sans penser à Lui.

Certes, les difficultés, les épreuves, les deuils peuvent peser sur nos cœurs, mais nous avons les ressources inépuisables de la grâce : « Approchons-nous donc avec confiance du trône de la grâce afin que nous recevions miséricorde et que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun ». Notre Souverain Sacrificateur est là pour sympathiser à nos infirmités, et si notre faible

cœur est inquiet et accablé par le poids des fardeaux de la vie il peut les déposer aux pieds du Seigneur qui versera sur ses blessures le baume excellent de la paix, cette paix de Dieu qui surpasse toute intelligence.

La Parole nous exhorte et nous encourage par de précieux exemples. Quel calme, quelle tranquillité dans la foi d'Abraham ! quand Dieu lui demande le sacrifice de son fils, de l'unique objet de son amour et de toutes les promesses de Dieu. Pas une objection, pas une crainte, pas même un soupir : tranquillité parfaite de la foi. Combien elle contraste avec nos soucis et notre agitation semblables à ceux de Jacob quand il prend mille précautions à l'égard de Laban et d'Ésaü, au lieu de s'attendre à Dieu qui lui avait dit : « Retourne au pays de tes pères et vers ta parenté et je serai avec toi ». Tranquillité de Marie, exempte des soucis qu'avait Marthe, assise et heureuse aux pieds du Seigneur et écoutant sa Parole. Et au-dessus de tous l'exemple modèle du Seigneur Jésus : « Garde-moi, ô Dieu, car je me confie en toi » (Ps. 16). Débonnaire, humble de cœur et calme dans sa soumission à la volonté du Père, disant aux siens : « Je vous donne ma paix » ; « Paix vous soit ». « Demeure tranquille appuyé sur l'Éternel et attends-toi à lui » (Ps. 37:7). Tranquillité ! Paix ! Confiance ! Confiance du matin : « Le matin je disposerai ma prière devant toi et j'attendrai ». Confiance du jour : « C'est à toi que je m'attendrai tout le jour ». Confiance du soir : « Je me coucherai et aussi je dormirai en paix, car toi seul, ô Éternel ! tu me fais habiter en sécurité ». « Mais moi, je me suis confié en ta bonté ». Sa bonté ! son amour ! Tranquillité quant au passé, tranquillité pour le présent, tranquillité pour l'avenir : joie ineffable et glorieuse ! Qu'elle remplisse nos cœurs !

14 Christ, l'eau qui désaltère et le pain qui nourrit — Jean 7:7 ; 1 Rois 19:1-9

Henri Rossier. ME 1928 p. 213

« Et en la dernière journée, la grande journée de la fête, Jésus se tint là et cria, disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'écriture*, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. (Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié) » (Jean 7:37-39).

Dans ce passage, le Seigneur se révèle comme le Rocher duquel découle l'eau dont nous avons besoin, cette eau mise à la portée de tous ceux qui ont soif. Du moment qu'on s'y désaltère, cette eau produit des effets merveilleux, et le Seigneur l'annonce, afin que tous ceux qui ont soif viennent boire au Rocher qui est Christ. Mais pour que l'eau puisse couler avec efficacité, il fallait le don du Saint Esprit et nous lisons que l'Esprit n'était pas encore parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. Maintenant nous possédons le Saint Esprit, que nous reste-t-il donc à faire ? Venir à Jésus pour boire. Ceci s'applique à tous les besoins de l'âme. Une personne inconverte peut, sous la puissante efficacité de l'Esprit de Dieu, venir à Christ pour boire et ainsi elle reçoit la vie : Quiconque boit de cette eau n'aura plus soif à jamais. Mais ici il nous est parlé d'une manière plus particulière à nous, chrétiens, qui avons déjà reçu le Seigneur Jésus comme notre vie éternelle. Pour nous aussi la question se pose : Avons-nous soif ? Y a-t-il dans nos cœurs un profond désir que rien ne peut satisfaire en dehors de Lui ? Sentons-nous le besoin de venir à Lui afin que la source de la vie soit entretenue dans nos âmes ? Ou bien, serions-nous de ceux qui traversent le désert de ce monde sans ressentir la soif ? Il arrive trop souvent que l'âme du chrétien n'éprouve pas un vrai désir de se mettre en contact avec le Seigneur Jésus, la Source d'eau vive. S'il en est ainsi, l'âme se flétrit comme une plante qui souffre de la sécheresse et qui finit par périr, et si cela ne va pas aussi loin, il suffit de quelques gouttes d'eau vive pour que la plante reprenne quelque apparence de santé ; et avec de la persévérance, elle retrouvera sa vigueur première.

Je me souviens d'avoir été dans une assemblée avec un ami. En arrivant, nous nous sentions tellement désespérés de l'état des frères qui la composaient que celui qui m'accompagnait me proposa de repartir immédiatement. « Non, lui dis-je, nous devons rester, au contraire. Cette sécheresse a besoin d'eau ». En effet, il a suffi de présenter Christ pour qu'une vie nouvelle se manifeste dans cette assemblée. Ce qui est vrai pour un rassemblement est vrai aussi pour chaque chrétien. Nous pouvons juger de notre propre état et de celui des chrétiens qui nous entourent d'après la soif que nous avons de Christ. Nous possédons le Saint Esprit, et du moment que nous nous mettons en rapport avec la source, la bénédiction coule à pleins bords. Tout est là. C'est le secret de la vie chrétienne. Il arrive souvent lorsque l'on s'occupe de la Parole qu'on y trouve peu d'intérêt ; on réalise que quelque chose manque : la communion. L'âme n'a pas été en rapport avec la source, c'est-à-dire avec la personne de Christ ; elle n'a pas ressenti le besoin de venir à Lui pour recevoir la communication vivante de sa pensée. On peut gémir de cet état, mais gémir n'est pas tout. Avoir soif, c'est avoir soif de Christ, de Christ lui-même et non de ce qui l'entoure. Il est des choses très intéressantes autour de Christ, mais elles ne désaltèrent pas. « Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive » (1 Moïse 19:1-19).

« Et Achab raconta à Jézabel tout ce qu'Élie avait fait et, en détail, comment il avait tué par l'épée tous les prophètes. Et Jézabel envoya un messenger à Élie, disant : Ainsi [me] fasse les dieux, et ainsi ils y ajoutent, si demain, à cette heure, je ne mets ton âme comme l'âme de l'un d'eux. Et voyant cela, il se leva, et s'en alla pour sa vie,... et s'assit sous un genêt ; et il demanda la mort pour son âme, et dit : C'est assez ! maintenant, Éternel, prends mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères. Et il se coucha, et dormit sous le genêt. Et voici, un ange le toucha, et lui dit : Lève-toi, mange. Et il regarda, et voici, à son chevet, un gâteau cuit sur les pierres chaudes et une cruche d'eau ; et il mangea et but, et se recoucha. Et l'ange de l'Éternel revint une seconde fois, et le toucha, et dit : Lève-toi, mange, car le chemin est trop long pour toi. Et il se leva, et mangea et but ; et il alla, avec la force de ces aliments, quarante jours et quarante nuits, jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu.

Et voici, la parole de l'Éternel vint à lui et lui dit : Que fais-tu ici, Élie ? Et il dit : J'ai été très jaloux pour l'Éternel, le Dieu des armées ; car les fils d'Israël ont abandonné ton alliance, ils ont renversé tes autels et ils ont tué tes prophètes par l'épée, et je suis resté, moi seul, et ils cherchent ma vie pour me l'ôter... Et l'Éternel lui dit : Va, retourne par ton chemin, vers le désert de Damas, et quand tu seras arrivé, tu oindras Élisée, fils de Shaphath, d'Abel-Méhola, pour qu'il soit prophète à ta place... Mais je me suis réservé en Israël sept mille hommes, tous les genoux qui n'ont pas fléchi devant Baal, et toutes les bouches qui ne l'ont pas baisé » (1 Rois 19). Que manquait-il au prophète, cet homme si énergique, qui ne connaissait pas la crainte, qui pouvait se présenter devant Achab, qui pouvait braver Jézabel ? À un moment donné, ce héros de la foi quitte tout, et, devant la menace d'une femme, il s'enfuit dans le désert et désire mourir. Il s'endort sous un genêt et un ange le réveille. Il trouve à son chevet de l'eau et un gâteau cuit sur la pierre, la nourriture que l'ange lui avait préparée (v. 6). Élie se lève et mange, et la force lui revient.

Nous avons ici une très belle image de la Parole. Le prophète rencontre des ressources que Dieu lui-même lui met entre les mains. Il en use, mais il se recouche et se rendort. Il faut qu'il soit réveillé une seconde fois. « Lève-toi, mange », répète le messenger céleste. Élie secoue le sommeil et mange de nouveau. Quelle leçon pour nous qui avons toujours besoin d'être exhortés à nouveau à nous nourrir de la parole de Dieu ! La nourriture préparée dans le désert est le seul moyen qui soit donné à Élie pour qu'il puisse rencontrer l'Éternel. C'est dans cette nourriture qu'il a trouvé la force nécessaire pour marcher quarante jours et quarante nuits jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu. Sans elle, jamais il ne serait arrivé là et pourtant cet homme appartenait au Seigneur depuis longtemps.

Voilà ce que je voudrais faire ressortir ici. Du moment que nous devons nous trouver en rapports directs avec Dieu, nous n'avons pas d'autres moyens pour y arriver que cette nourriture céleste : la parole de Dieu. Il est nécessaire que nous soyons réveillés pour revenir à cette Parole, pour nous en nourrir afin d'y puiser les forces dont nous avons besoin. Nous ne devons pas le faire seulement parce

que nous trouvons cette nourriture bonne, mais parce qu'elle nous est indispensable ; en elle seule nous trouverons la force pour arriver au bout du voyage en la présence de Dieu.

Élie se met en route. Il parcourt un long chemin et qu'est-ce qu'il y rencontre ? D'abord sa propre valeur à lui : Je suis resté moi seul pour te rendre témoignage. Nous connaissons la réponse divine. Il avait une haute opinion de lui-même et c'est la première chose qui doit tomber. Remarquez ceci : Si nous avons une bonne opinion de nous-mêmes, nous en avons en général une très petite des autres. Élie vient se faire l'accusateur du peuple de Dieu. Alors l'Éternel lui ôte son ministère, et le charge de le confier à un autre. Il apprend qu'il n'est pas nécessaire à Dieu et que Dieu le juge tout autrement qu'il se juge lui-même. Dieu ne lui a-t-il pas dit : Il y a sept mille hommes que tu ne connais pas, mais moi je les connais.

Dans la présence de Dieu, Élie apprend une quantité de choses qu'il ne pouvait apprendre que là et jamais il ne serait arrivé en Horeb s'il n'avait pas mangé la nourriture divine. Pour nous, lorsque nous nous trouvons dans la présence de Dieu nous rencontrons d'abord le jugement, le jugement sur ce que nous pensons de nous-mêmes et sur ce que nous pensons des autres. Après cela que reste-t-il ? Une chose : la grâce.

Élie entend une voix douce et subtile ; tout le jugement avait passé dans le grand vent, dans le tremblement de terre et dans le feu et maintenant le prophète sort à l'entrée de la caverne pour y rencontrer un Dieu de grâce.

Comme conclusion nous pouvons dire qu'en Christ nous trouvons l'eau qui désaltère et le pain qui nourrit nos âmes. C'est par la connaissance de notre Sauveur bien-aimé que nous pouvons trouver le sentier qui nous conduira jusqu'en Horeb en la présence du Dieu de la grâce.

15 *Christ est tout*

ME 1900 p. 336

De plus en plus je sens que Christ n'a pas, parmi les enfants de Dieu, la place qu'il doit avoir. Il n'est pas l'Objet [auquel on tient]. Ce qui nous occupe est ou une doctrine, ou un dogme, ou un parti, ou notre expérience, en un mot quelque chose à côté de Christ. Il semble que nous ayons beaucoup du même esprit que Pierre sur la montagne, lorsqu'il disait : « Faisons ici trois tentes ». Le Père le réprimanda d'une manière solennelle. « Comme il parlait encore, voici, une nuée lumineuse les couvrit ; et voici, une voix de la nuée, disant : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ; écoutez-le. Ce que les disciples ayant entendu, ils tombèrent le visage contre terre et furent saisis d'une très grande peur. Et Jésus, s'approchant, les toucha et dit : Levez-vous, et n'ayez point de peur. Et eux, levant leurs yeux, ne virent personne que Jésus seul » (Matt. 17:1-8).

Avez-vous été dans la « nuée », cher frère ? Avez-vous jamais entendu la « voix » ? Êtes-vous tombé sur votre « face » contre terre ? Avez-vous senti Jésus vous « toucher » ? Puis, avez-vous entendu une autre voix vous dire : « Levez-vous » ? Et levant les yeux, n'avez-vous vu « personne que Jésus seul » ? Plusieurs peut-être ont atteint le sommet de la montagne ; mais un petit nombre, un bien petit nombre, ont été dans la « nuée », ont entendu la « voix », sont tombés sur leur « face », se sont levés pour voir « Jésus seul ».

« Christ est tout » (Col. 3:11). Est-il cela pour nous ? Est-il question de mon salut ? « Crois au Seigneur Jésus Christ, et tu seras sauvé » (Actes 16:31). Est-il question de relation avec Dieu ? « Vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus » (Gal. 3:26). S'agit-il d'expérience ? « Pour moi, vivre c'est Christ » (Phil. 1:21). Est-il question du service ? « Je puis toutes choses en Celui qui me fortifie » (Phil. 4:13). Veux-je savoir le sentier que j'ai à suivre ? Jésus dit : « Je suis le chemin » (Jean 14. 6). S'agit-il du ciel ou du lieu où me conduit mon sentier ? Christ le définit par ces paroles : « Là où moi je suis » (Jean 14:3). Oh ! puissions-nous connaître davantage ces riches bénédictions que l'on possède lorsque « Christ est tout », lorsqu'on voit « Jésus seul ». Le désir ardent de nos cœurs devrait être : « Le connaître, Lui » (Phil. 3:10). Dans notre égoïsme nous soupçons après des bénédictions et nous les demandons. Jésus est Celui en qui se trouvent toutes les bénédictions dont nous avons besoin, Lui, les délices du cœur du Père. Puissions-nous goûter avec Lui la joie qu'il prend en son Fils. Christ est infiniment au-dessus de toute doctrine et de toute expérience. L'expérience nous l'aurons, mais c'est seulement avec Lui que nos cœurs peuvent être ravis et transportés de bonheur.

D'où vient que nous ne sommes pas davantage transformés « de gloire en gloire » ? Le voile a été déchiré ; l'aspersion du sang a été faite ; l'Esprit a été donné ; mais nous sommes occupés de nous-mêmes et de l'œuvre de l'Esprit en nous, plutôt que de Christ seul. C'est là ce qui fait la faiblesse de ce grand mouvement vers la sainteté, et ce qui le rend si superficiel chez un grand nombre. « Contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit » (2 Cor. 3:18). Regardons davantage et contemplons la face découverte de Christ, d'où rayonne la lumière de la connaissance de la gloire de Dieu (2 Cor. 3 et 4). Toute autre chose pâlit et s'évanouit lorsque nous nous arrêtons là.

L'Esprit ne nous occupe jamais de son œuvre en nous. Si c'est sur cela que s'arrête ma pensée, je suis expérimentalement hors de l'Esprit. Christ nous dit : « Il ne parlera pas de par lui-même » mais « il me glorifiera » (Jean 16:5-15). Bien plus ; l'œuvre de Christ, si merveilleusement précieuse soit-elle, ne peut jamais être l'objet pour le cœur. Elle procure à la conscience la paix, une douce paix ; mais c'est la personne seule de Christ qui peut satisfaire le cœur. Et avec quelle plénitude il le fait ! Qu'il soit béni mille et mille fois.

Le Père dirige notre attention sur Lui ; l'Esprit Saint nous occupe de Lui ; les Écritures rendent témoignage de Lui (Jean 5:39). Il est l'objet de la foi, l'objet de l'amour, l'objet de l'espérance. La foi, l'amour ou l'espérance, qui ne font pas de Lui leur objet, ne sont ni vrais, ni réels. Il est tout pour mon sentier, tout pour mon service, tout pour mon culte. Béni, oui, béni soit son Nom ! Il n'est pas sur la croix, il n'est pas dans le tombeau, il est sur le trône. Fait merveilleux ! Il y a un Homme dans la gloire de Dieu, et cet homme est mon Sauveur, mon Sacrificateur, mon Avocat ; c'est Celui qui est mort pour moi, qui vit pour moi, qui vient pour moi : l'Époux de l'Église. Il n'est pas surprenant que Pierre pût dire : « Pour vous qui croyez, elle a ce prix ». Le monde incrédule aussi bien que le monde religieux l'excluent. Le premier est réservé pour le feu, le second sera vomé de sa bouche (2 Pierre 3 ; Apoc. 3). Évitions l'un et l'autre ; si nous n'en sommes pas dégagés, « sortons VERS LUI, hors du camp, portant Son opprobre » (Héb. 13:13). Il est pleinement suffisant et il plaît à son cœur d'être toutes choses pour nous.

Que pour nous ce soit donc Christ, et toujours Christ. L'on ne peut avoir une meilleure part, une place plus excellente que celle qu'il donne. Notre part ici est « la nourriture et le vêtement », et notre place est « hors du camp ». Notre part là-haut est « toutes bénédictions spirituelles », et notre place est « en Lui ».

Et maintenant, cher lecteur, que toutes nos affections, tous nos désirs, toutes nos pensées, et tous nos buts, soient rassemblés et aient leur centre en Lui !

Consolation et encouragement Consolations en rapport avec le deuil d'un croyant par Vevey (Éditions)

Série 299/1 à 8 éditée par H. Guignard, Vevey

Tables des matières

- 1 Les regards de la foi
- 2 Ce qu'on apprend dans l'épreuve
- 3 Absents du corps
 - 3.1 Luc 23:39-43
 - 3.2 Actes 7:59, 60
 - 3.3 2 Corinthiens 5:4-8
 - 3.4 Philippiens 1:21-23
- 4 Qu'est-ce que la mort ?
- 5 Est-on heureux après la mort ?
- 6 L'espérance du chrétien n'est pas la mort — 2 Corinthiens 5
- 7 Ceux qui sont du Christ à sa venue
- 8 Dans le sein de Jésus

1 Les regards de la foi

G. V. Wigram (Fragments de lettres)

Il nous semble parfois avoir beaucoup de grâce et d'énergie ; cependant, quand vient l'épreuve, nous constatons que tout cela disparaît vite, emporté comme la balle par le vent. Nous sommes ainsi amenés à apprendre des leçons humiliantes.

Je suis sûr que quelques-uns d'entre nous sont disposés à regarder à la mort en Adam plutôt qu'à la vie en Christ ; à la ruine et aux maux qui sont entrés dans ce monde par le premier homme, plutôt qu'à la délivrance introduite par le second homme.

Nous portons en nous ce qui se rapporte à la fois à la corruption et à la gloire. Lazare, le pauvre, en est une illustration. Il fut un temps, pour lui, où assis à la porte d'un riche, des chiens léchaient ses ulcères ; mais, plus tard, par les anges, il fut transporté en haut dans des scènes glorieuses. Cette pensée est encourageante ; elle nous aide à détacher nos regards de ce qui est corruptible pour les porter sur ce qui est glorieux. Certains parmi nous sont tentés de ne s'occuper que de ce qui se rapporte à la corruption et ne s'occupent que rarement de ce qui est glorieux.

Mais Jésus ressuscité appelle notre attention et c'est vers lui que se tournent les regards de la foi.

On aime à parler ensemble de Celui qui nous unit les uns aux autres.

C'est si triste quand le cœur est indifférent et froid ; son incapacité à comprendre, son manque de vie, sa distance de l'atmosphère du Bien-aimé, hélas ! tout cela est connu et réalisé chaque jour. Nous donnons peu libre cours à l'Esprit dans le secret de nos âmes. Je crains que nous nous soyons un peu hâtés à ne saisir que la connaissance, sans que l'âme en ait été affectée. Mieux vaut que le cœur soit frappé par une seule vérité que si l'esprit est occupé de beaucoup de vérités.

Quelle joie inexprimable que rien ne pourra interrompre ! La pensée de chaque membre de cette innombrable compagnie sera qu'il appartient à Christ. « Je suis à mon bien-aimé et son désir se porte vers moi ».

Le fait d'être à Christ sera alors une source de joie profonde et sans mélange, mais ne devrait-il pas en être ainsi maintenant ? L'objet absorbant de leur vision céleste par l'Esprit, ce sera Christ ; être toujours avec lui, le voir, jeter leurs couronnes à ses pieds, lui rendre le profond hommage de leurs cœurs, dans un même accord, disant et chantant : « Tu es digne... car tu as été immolé et tu as acheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation ; et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu ».

La puissance de la résurrection de Christ sera appliqué aux corps de ses saints ; ils seront ressuscités parce que lui a été ressuscité, parce qu'ils ont sa vie et que l'Esprit habite en eux ; ils seront présentés dans la perfection de cette vie, dans son plein triomphe sur la mort et sur celui qui en avait le pouvoir ; ils seront ressuscités, non pour le jugement (qui est passé pour eux, puisque Christ l'a porté à leur place), mais parce qu'ils sont à Christ.

Christ ressuscité est les prémices et le gage de cette abondante moisson.

Il était la première gerbe présentée à l'Éternel, le modèle et le gage de la moisson qui sera alors recueillie dans le grenier de Dieu ; ils seront ressuscités et présentés avec lui dans la gloire. Lui-même est l'expression de la gloire, et c'est en lui qu'ils sont. Leur poussière sera ranimée par la vie divine ; la faiblesse sera transformée en puissance ; la corruption en incorruptibilité ; le déshonneur en gloire ; le corps naturel en un corps spirituel qui portera l'empreinte du céleste comme il aura porté l'image du terrestre.

Où est, ô mort, ton aiguillon ? Il est disparu !

Où est, ô sépulcre, ta victoire ? Le sépulcre est vaincu.

Le triomphe est entier, complet, éternel. Satan est écrasé pour toujours sous les pieds des saints.

Ils paraîtront devant le tribunal de Christ pour recevoir les récompenses du royaume, mais ils y paraîtront comme des saints glorifiés. Ils ne porteront aucune tache de péché ; la malédiction aura été ôtée jusqu'à la dernière trace ; l'opprobre de l'Égypte ne sera plus. La mort de l'Agneau immolé sera un sujet de méditation à la lumière de la gloire et dans la présence de Dieu.

Il se peut que la terre poursuive sa course et le monde ses projets, comme il en fut quand la lumière fut obscurcie par les ténèbres de la croix ; la religion du monde aussi pourra continuer, avec des fins où Dieu n'entre pour rien, jusqu'à ce que le jugement rompe le charme de l'illusion et mette fin au rêve. Alors, les hommes se réveilleront en présence de la terrible réalité : ils tomberont entre les mains du Dieu vivant.

La lumière de Dieu aura trouvé sa propre sphère afin d'y réfléchir l'éclat particulier de chacun. Tous brilleront dans le firmament et resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père, étant avec celui qui est le soleil et le centre du système céleste qu'aucun nuage d'incrédulité ou de doute ne viendra obscurcir. Ils seront avec Christ dans ses mouvements relatifs aux conseils de Dieu concernant soit les cieux en haut, soit la terre en bas. En présence de sa gloire, ils seront irréprochables et se réjouiront. Puis, lorsque Christ prendra sa grande puissance dans son règne, portant le sceptre d'une juste suprématie sur une terre jugée et renouvelée, ils seront avec lui.

Quand le royaume prendra fin et qu'il le remettra au Père, il habitera avec eux. Dans le nouveau ciel et la nouvelle terre, sera la demeure de la justice. Les saints seront avec lui. Ils sont la portion présente et éternelle de Christ ; leur place est « toujours avec le Seigneur ». Que ce soit dans le royaume, ou dans le nouveau ciel et la nouvelle terre, ils jouiront du repos de Dieu en perfection et rendront témoignage à sa gloire dans la sphère d'exaltation où la grâce les aura placés, sphère pour laquelle la grâce les aura formés. Notre espérance n'est ni le jugement, ni le royaume en puissance ; ce n'est pas non plus la restauration d'Israël ou la délivrance de la création actuellement dans la servitude (chacune de ces choses étant vraie à sa place) ; mais nous attendons du ciel le Fils de Dieu. Il vient, non seulement pour accomplir la prophétie, mais afin d'accomplir la promesse : « Je reviendrai et je vous prendrai auprès de

moi ; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi » (Jean 14:3). Voilà ce qu'attend le croyant. La restauration d'Israël, comme la délivrance de la création, tout doit attendre qu'aient été enlevés « ceux qui sont de Christ, à sa venue ».

Lorsque le Seigneur Jésus aura rassemblé les siens auprès de lui dans le ciel, il assurera l'accomplissement de sa parole prophétique à l'égard de la terre et délivrera la création, l'introduisant dans la liberté de la rédemption.

Une telle perspective est bien de nature à toucher le cœur et les affections. Cette écriture bien connue est digne d'être présente à l'homme intérieur : « Voici, je viens bientôt ». Oui, il vient, afin d'entrer en possession de ce qu'il a acheté à prix et de s'entourer des trophées de l'amour rédempteur.

La volonté du Père sera pleinement accomplie dans la résurrection et dans la glorification de ceux qui en étaient les objets ; c'est dans ce but qu'ils ont été sauvés. Nos besoins n'étaient pas la cause initiale ; Dieu est glorifié dans la rédemption qu'il a accomplie, et les objets de son amour sont préparés pour la gloire qui les attend. Ils seront dans la pure lumière sans nuage de la justice divine, et s'y sentiront à l'aise. Ils sont revêtus de la robe de la justice divine ; c'est la robe qui convient à cette occasion.

Dieu, se reposant dans le plaisir de l'amour tout-puissant, les accueillera. Sa présence immédiate sera leur repos. Dieu et l'Agneau seront leur lumière et leur temple ; il habitera au milieu d'eux ; ils seront son peuple et lui sera leur Dieu.

Quelle merveilleuse perspective ! La seule anticipation d'une telle espérance élève nos esprits au-dessus des nuages et de la brume de la terre, mais il nous faut des cœurs purifiés pour que les rayons de cette gloire puissent y pénétrer et y répandre leur lumière.

Rien ne devrait être toléré qui ne soit en harmonie avec cette scène de sainteté, rien qui soit de nature à obscurcir cette vision ou à la rendre confuse à nos affections. Ainsi le Saint Esprit nous conduira à nous occuper de notre être intérieur pour le débarrasser de tout ce qui le corrompt, et pour y laisser pénétrer la lumière d'un nouveau ciel qui l'illumine de sa gloire.

Oh ! que la position de ceux qui se sont tournés des idoles vers Dieu pour servir le Dieu vivant et vrai, soit d'attendre du ciel son Fils, ayant l'œil simple, le cœur purifié, le bâton en main, les reins ceints, prêts pour le moment où se fera entendre le cri, prêts, sans avoir rien à laisser qui pourrait retarder notre enlèvement ou qui ne s'accorderait pas avec ce désir : « Amen, viens, Seigneur Jésus ! » (Apoc. 22:30).

2 Ce qu'on apprend dans l'épreuve

G. V. Wigram

Quand le croyant a la conscience libérée par la foi en un Seigneur ressuscité et exalté, quand il a la joie que donne l'Esprit de Dieu à un homme céleste qui est un fils de Dieu, ayant la vie éternelle, il concentre son cœur et son esprit sur la personne du Seigneur Jésus Christ lui-même, en face de la maladie ou du toucher glacé du corps qui vient de périr.

Toutefois, nous voici en présence d'une bière où est déposé le corps d'un saint âgé et dévoué, qui a joui de l'amour du Seigneur, qui a aimé les siens, mais qui n'est plus. Il est parti, pour être avec le Seigneur Jésus.

Le Seigneur n'a-t-il pas le droit d'avoir ses saints avec lui ? A-t-il devancé les conseils de Dieu, en rappelant celui-ci à lui ? Non. Nous pouvons citer ici ses propres paroles ; il disait : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père, car mon Père est plus grand que moi ». Elles sont vraies aussi dans notre cas. N'avons-nous aucun amour pour ceux qui partent ? Ne nous réjouissons-nous pas de les savoir heureux, même si cela nous coûte quelques privations ? C'est notre volonté propre, notre égoïsme, qui oublie la joie de Dieu, la joie de Christ en voyant arriver en sa présence une âme qui nous a quittés et c'est ce qui nous empêche de penser à ce qu'elle a gagné.

Dieu est un Dieu jaloux. Il désire que votre cœur trouve sa satisfaction en Christ au milieu des vicissitudes de cette vie. Il veut que vous pensiez à lui, et à la joie qu'il a avec ceux qui se sont endormis en lui. Il veut que vous appreniez à avoir des pensées et des sentiments en accord avec la sphère dont Christ est le centre.

Que puis-je vous dire sur la félicité de celui qui est parti ? Je ne puis que vous poser une autre question : Que savez-vous du bonheur qu'il y a d'être avec le Seigneur ? Si le moi, si l'égoïsme remplissent votre cœur, ils trouvent leur aliment dans le monde ; si vous êtes pleins de vous-mêmes, de vos répugnances comme de ce que vous aimez, de vos gains comme de vos pertes, vous ne profiterez guère de la pensée du bonheur de ceux qui sont « absents du corps » et « présents avec le Seigneur ». Cela ne satisfera pas votre égoïsme. Que connaissait le brigand au sujet du paradis ? Rien, probablement ; mais il avait trouvé celui qui n'avait pas de semblable. La foi lui avait révélé le Seigneur ; elle avait ouvert son cœur à la sainteté, à la confession, à la confiance en son Juge, à la douceur d'un Sauveur dont on ne se sépare jamais : « Tu seras avec Moi ». Avec lui ! C'était suffisant.

Cela nous conduit à la mesure de notre appréciation et de notre connaissance du Seigneur Jésus Christ. Ceux qui le connaissent, font beaucoup de cas de lui, se réjouissent à la pensée d'être avec lui, car, pour un saint, rien ne vaut la présence du Seigneur.

Un des grands résultats de la douleur et du deuil est celui de jeter un voile sur les choses présentes pour nous amener en face des choses éternelles. Nous sommes étonnés de voir combien nous y étions étrangers, car savoir ce que nous avons par la foi en Christ et le pratiquer journallement, sont deux choses bien distinctes. Je sais que, par la foi en Christ, je suis à lui pour l'éternité ; son Père devient mon Père ; l'Esprit est un Consolateur. Par la foi, j'ai le ciel et j'ai l'éternité. Mais hélas ! être ainsi béni en le sachant, et l'être en agissant en conséquence, sont deux conditions bien différentes, d'autant plus qu'un langage théorique a été appris et employé.

Lorsque les chagrins et le deuil surviennent, les choses présentes s'évanouissent pour un temps et font place aux choses éternelles qui deviennent substantielles à nos esprits. L'objet de votre affection est parti pour le ciel, pour être avec Dieu, avec Christ. Ici-bas, une place est vide ; les eaux rafraîchissantes ont tari ; vous êtes laissé seul, mais votre esprit, par grâce, suit en haut celle que vous aimez. Peut-être qu'à ce moment vous vous apercevez combien peu vous connaissiez le Dieu vers qui elle est allée, le Sauveur qu'elle a rejoint, comme aussi l'état dans lequel elle se trouve actuellement, — combien peu vous aviez été en rapport avec la source de laquelle vous obtenez la grâce en même temps que l'épreuve.

Que de fois dans de tels moments, ai-je appris que je n'avais pas vécu à la gloire de Dieu et que « voici je viens pour faire ta volonté » n'avait pas été le principe de ma conduite ! Dieu m'était alors étranger ; je l'avais négligé et, en pratique, j'avais vécu sans lui. Satan profite de notre ignorance de nous-mêmes pour nous inspirer des pensées dures à l'égard de Dieu et même peut-être des paroles contre lui, si nous ne reconnaissons pas ce que nous sommes et n'attribuons nos épreuves au fait d'avoir vécu loin de lui.

Il est clair que Dieu est parfait en sagesse, en amour, en puissance, en bonté ; c'est moi, son enfant, qui ne suis pas dans la lumière de ses plans et de sa sagesse, qui pense que j'aurais pu agir bien mieux qu'il ne l'a fait lui-même. Ce qu'il m'avait donné, il me l'a probablement retiré pour m'éviter quelque tentation, comme celle d'Ézéchias, et alors je me suis aperçu que je m'étais occupé bien plus des dons de Dieu que de Dieu lui-même. J'avais fait comme Job. Pauvre Job ! L'ignorance de lui-même l'avait conduit à prendre Dieu pour Satan et Satan pour Dieu, et j'ai connu la même leçon que lui. Si je n'avais vu la dureté de mon propre cœur, j'aurais trouvé que Dieu était dur ; si j'avais vécu à quelque distance de lui, si je n'avais pas confessé que l'égoïsme d'une humanité déchue m'avait conduit, moi, un saint, à marcher comme si un voile était étendu entre Dieu et moi, ici-bas, j'aurais eu l'impression que les cieux étaient d'airain et que c'était Dieu qui les avait rendus ainsi. Je ne m'étais pas reposé sur les bras divins selon l'Esprit ; j'avais à confesser cela ou à laisser Satan me suggérer que le bras de Dieu s'était levé contre moi. Il y avait deux alternatives : ou bien j'avais oublié Dieu, ou bien Dieu m'avait oublié.

Mais l'amour divin qui nous a tout donné en Christ insiste pour que Christ soit tout pour nous. Son amour, comme celui du Père, ne sera satisfait que lorsqu'il sera, lui seul, la joie et la portion de nos cœurs. Ces leçons nous brisent pour permettre à Dieu et à Christ d'entrer dans nos âmes.

Il se peut que votre cœur soit amené à passer par toutes sortes de difficultés, pour que vous appreniez ce qu'il possède en Christ, pour que vous sachiez ce qu'il en est d'être en rapport avec celui qui vous aime. Le connaissez-vous comme celui qui s'occupe de tout ce qui vous concerne ? La pensée qu'il nous suit ainsi devrait nous empêcher d'être surmontés par les difficultés qui surgissent, et nous faire écrier : Se peut-il que Christ sur le trône de Dieu m'appartienne, à moi, pauvre faible créature !

Paul trouvait que l'amour de Christ était personnel ; oui, c'était un amour personnel qui faisait pencher Jean sur le sein de Jésus ; c'était un amour personnel qui avait poussé la femme à laver les pieds du Sauveur avec ses larmes, et il y en a encore sur cette terre qui comprennent ce qu'est la puissance de l'amour.

Quand nous voyons les défaillances de saints tels que Pierre et Paul, nous pensons combien l'homme, dans son état le meilleur, est peu de choses ; mais quelle bénédiction inexprimable d'avoir affaire à un Dieu qui ne fait jamais défaut !

Je sais que lorsque je quitterai cette terre, Dieu me prendra à lui, et de ce pauvre corps il fera un corps de gloire semblable à celui de l'Homme ressuscité, assis à sa droite.

Quoi qu'il arrive, nous avons les bras éternels au-dessous de nous.

Les saints qui nous ont quittés ne jouissent pas encore d'une bénédiction complète, bien qu'ils aient fait un pas immense en avant.

La position des croyants n'est pas changée par la mort : ils attendaient ici-bas, et ils attendent encore, présents auprès du Seigneur glorieux. Dans le cas d'Étienne, nous voyons le Seigneur recevoir immédiatement l'esprit de son serviteur ; il en est de même pour tous les bien-aimés qui se sont endormis en Jésus. C'est là un adoucissement pour le cœur qui souffre du vide qui s'est fait et qui ressent le brisement que laisse le départ de ceux qui s'en sont allés. C'est une chose cruelle et humiliante que la mort, en ce qu'elle met fin à tous les arrangements et brise toutes les affections naturelles. Mais il y a d'autre part la conscience de la sympathie tout entière de Jésus, quand la mort s'est approchée d'eux.

Si j'ai Christ, qu'importe si mon cœur se brise ? Il aime un cœur brisé. Il prend souci de nous, plus qu'une mère de son enfant ; chacune des pulsations de notre cœur lui est connue. Il est beau de voir comment il sait vous montrer qu'il est souverainement capable de donner le repos et cette paix qui surpasse toute intelligence. Si votre cœur est brisé, il l'a fait pour mieux vous préparer à la place qu'il vous réserve. Pour ceux qui trouvent leur appui dans l'amour de Christ, il y a un repos parfait, une paix divine que Satan ne peut pas ébranler. Vous vous étonnez d'éprouver cette paix, et, en présence de ce qui frappe ou détruit vos plus chères espérances, vous serez en état de dire : « Je rends grâce à Dieu ».

La pensée que le Seigneur vient est à la fois une immense consolation et une vraie puissance dans la vie pratique ; si elle était constamment devant nos cœurs, nous ne succomberions pas, comme il nous arrive trop souvent, sous la fatigue et les difficultés du chemin. Christ peut venir cette nuit ; il se peut aussi que nous ayons à passer par des jours de souffrance et de persécutions avant qu'il vienne ; mais, sachant qu'il viendra nous chercher et qu'en attendant, sa main nous soutient, supportons les épreuves qui nous sont dispensées pendant que nous sommes dans le corps de notre abaissement. Si je sais compter sur l'amour de Christ pendant tout le chemin, je serai en état de faire face à toutes les difficultés. L'amour qui le fait venir nous chercher et qui sera manifesté alors, nous est déjà connu aujourd'hui.

Une marque éclatante de son amour, c'est qu'il viendra lui-même nous chercher, pour nous introduire dans la maison de son Père.

3 Absents du corps

C. H. Mackintosh.

Il peut sembler que le Nouveau Testament ne fait guère mention de l'état de l'esprit, depuis le moment où il quitte le corps jusqu'au matin de la résurrection. Cependant, par un examen plus attentif, on est frappé de tout ce qui en est dit. Il est vrai que seulement quatre passages peuvent précisément s'appliquer à cet intervalle intéressant ; par contre, oh ! que de pensées bénies sont contenues dans ces quatre passages ! Si le lecteur veut bien les examiner avec moi, pendant quelques instants, il constatera que ce sujet est présenté, dans son application, à quatre phases distinctes de la vie chrétienne ; il verra l'esprit du racheté passer, de quatre conditions distinctes, dans la présence de Christ. Dans un cas, il le verra partir simplement comme un pécheur sauvé par grâce ; dans un autre cas, il assistera à son exode comme martyr ; ensuite, il entendra les gémissements d'un esprit chargé, désirant être « absent du corps » et « présent avec le Seigneur » ; enfin, il remarquera les ardentes aspirations d'un ouvrier désirant être dans le repos, jouissant toujours de la présence du Maître.

Je citerai d'abord :

3.1 Luc 23:39-43

« Et l'un des malfaiteurs qui étaient pendus l'injurait, disant : N'es-tu pas le Christ, toi ? Sauve-toi toi-même, et nous aussi. Mais l'autre, répondant, le reprit, disant : Et tu ne crains pas Dieu, toi, car tu es sous le même jugement ? Et pour nous, nous y sommes justement ; car nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises : mais celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire. Et il disait à Jésus : Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume. Et Jésus lui dit : En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ».

Je n'ai pas la pensée, en ce moment, de m'arrêter longuement, sur ce passage intéressant pour exposer en détail son riche enseignement évangélique. Je le signale simplement afin que le lecteur puisse avoir clairement devant lui le témoignage des saintes Écritures. Nous voyons ici une personne qui entra au paradis sous le simple caractère de pécheur sauvé par grâce. En ce même jour, au matin, il était un malfaiteur condamné ; dans le cours du jour, il était un blasphémateur et un railleur ; avant la chute du jour, il était un esprit racheté au ciel : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ». Conduit à se rejeter sur Christ, comme pécheur justement condamné, il allait au ciel, avec Christ, comme un racheté par le sang de Jésus. Il ne fut pas appelé à porter une couronne de martyr ; il ne lui fut pas permis non plus d'avoir une longue course chrétienne. Pécheur sauvé par grâce, il fut aussi rendu capable, par grâce, de rendre témoignage à l'humanité sans péché de notre Seigneur bien-aimé, au moment même où les grands conducteurs religieux du peuple l'avaient abandonné au pouvoir séculier comme un malfaiteur.

En outre, il a été conduit à le reconnaître comme Seigneur et à parler de son royaume à venir, alors qu'à vue humaine, il n'était pas possible de discerner quelque trace de seigneurie ou de royauté. Confesser Christ rejeté par le monde, c'est là une œuvre de premier ordre qui répand le plus agréable parfum. Le brigand mourant reconnut Christ, quand un monde hostile l'avait rejeté et quand ses disciples frappés de terreur l'avaient abandonné : « Seigneur », dit-il, « souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume ». Elle fut douce, cette parole, pour le cœur du Sauveur mourant, et plus douce encore la réponse pénétrant dans le cœur du brigand mourant : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ». Elle dépassait de beaucoup l'attente du brigand. Plein de grâce, le Sauveur était prêt à faire infiniment plus que tout ce que le brigand pouvait demander ou penser. Il désirait que Jésus se souvienne de lui au temps du royaume. Le Sauveur dit : Tu seras avec moi aujourd'hui. Aussi, quand les soldats romains, pour se décharger de leurs

fonctions brutales, vinrent rompre les jambes de ce racheté mourant, il pouvait, avec un calme profond, les regarder venir et penser : Ah ! ces hommes viennent pour m'envoyer directement au paradis.

Le ciel est beaucoup plus près que nous ne le supposons parfois. C'est le lieu d'où viennent des rayons bénis sur la scène triste et morne que nous traversons. Être avec Jésus, en compagnie de Celui « qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi », quelle assurance ! On n'a pas besoin de demander où se trouve le ciel, de quelle nature est ce lieu, ou quelles en sont les occupations. — « Avec Jésus », telle est la réponse à chacune de ces questions et à beaucoup d'autres semblables. Là, les affections d'un cœur de Père sont éprouvées dans toute leur pureté et dans toute leur force ; là, brille l'amour d'un Époux dans toute son intensité ; là se goûte la fraîcheur, la puissance, la sympathie de celui qui nous appelle ses amis. C'est là que le brigand allait, passant de la croix au paradis. Nous pouvons bien nous demander : Qu'est-ce que cela a dû être, pour lui, que de se trouver là ? En effet, le brigand a laissé derrière lui ce pauvre corps, jusqu'au matin où il ressuscitera en incorruptibilité, en gloire et en puissance. Avec tous ceux qui se sont endormis par Jésus, il attend cet heureux moment. Toutefois, il est bien vrai que Jésus lui dit : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ». Quelle pensée ! De la croix ignominieuse d'un malfaiteur, il allait dans le paradis de Dieu ; d'une scène de blasphème, de moquerie, de cruauté, il allait dans la présence de Jésus. Heureux sort, pour un brigand mourant, ne dépendant d'aucun de ses mérites, mais seulement du précieux sacrifice de Christ qui, « avec son propre sang, est entré une fois pour toutes dans les lieux saints » ! C'est ainsi qu'il prit le brigand auprès de lui.

3.2 Actes 7:59, 60

Je citerai maintenant, dans le livre des Actes des apôtres, le second passage qui se rapporte à notre sujet (chap. 7:59, 60) :

« Ils lapidaient Étienne, qui pria et disait : Seigneur Jésus, reçois mon esprit. Et s'étant mis à genoux, il cria à haute voix : Seigneur, ne leur impute point ce péché. Et quand il eut dit cela, il s'endormit ».

Ce cas est celui d'un martyr, le premier de la noble armée de ceux qui ont laissé leur vie pour le nom de Jésus. Étienne n'était pas seulement un pécheur sauvé par grâce, mais aussi il souffrait pour la cause de Christ, et il souffrit jusqu'à la mort. Du milieu des pierres lancées par ses persécuteurs, il s'en alla dans la présence de son Seigneur, qui lui-même, peu de temps auparavant, avait quitté cette terre, prêt à recevoir maintenant l'esprit de son serviteur martyrisé. Quel échange, pour Étienne ! Quel contraste !

Ne manquons pas de remarquer qu'Étienne fut favorisé d'une vue frappante de la scène dans laquelle il était sur le point d'entrer : « Mais lui, étant plein de l'Esprit Saint et ayant les yeux attachés sur le ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus debout à la droite de Dieu ; et il dit : Voici, je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu ». Perspective merveilleuse ! Pour Étienne, le ciel ne devait pas être un endroit étrange. « Le Fils de l'homme » y était ; ainsi, il allait s'y sentir tout à fait à l'aise. Le brigand voyait Jésus cloué sur la croix à côté de lui ; mais Étienne le voyait en haut, au ciel, devant lui. Il ne le voyait pas mourant, mais ressuscité et glorifié, couronné de gloire et d'honneur, à la droite de la Majesté dans les hauts lieux.

Ainsi donc, si le brigand pouvait penser au paradis comme étant la demeure de Celui qui fut cloué sur la croix, Étienne pouvait le considérer comme la demeure de Celui qui était entré avant lui dans la gloire. C'était le même lieu et le même Jésus pour l'un et l'autre. Ce n'était pas pour eux une région vague ou éloignée, mais l'heureuse demeure de Jésus crucifié et glorifié.

Le malfaiteur mourant pouvait le considérer d'un point de vue, et le martyr mourant pouvait le considérer d'un autre point de vue ; mais, pour tous les deux, c'était la même demeure attrayante et bienheureuse. Le martyr, aussi bien que le malfaiteur ont laissé leur pauvre corps dans la poussière jusqu'au matin de la résurrection, et ils attendent également ce moment béni ; mais depuis lors, leur esprit est avec Jésus, avec le Seigneur, depuis environ dix-neuf cents ans. Combien ces dix-neuf siècles ont été heureux, pour eux ! Pas un nuage, pas une ombre, pas la moindre interruption à leur communion ! Condition d'attente, mais condition de parfait repos ! Pas de conflit, pas de péché, pas de douleur, pas de changement !

Pour eux, cela est passé à toujours. Ils n'ont rien de plus assuré, que ce que nous avons ; mais ils ont tout d'une manière plus heureuse que nous.

Il y a quelque chose de particulièrement attrayant, dans la pensée du repos ininterrompu dont l'esprit jouit en présence de Jésus, jadis crucifié, maintenant glorifié. En avoir fini avec un monde de péché, d'égoïsme et de douleur, — en avoir fini avec les ballottements continuels et avec les variations d'une nature corrompue, — en avoir fini avec les pièges et les ruses d'un ennemi subtil, pour être à jamais dans le repos du sein de Jésus, — quelle profonde béatitude au-delà de toute expression ! Oh ! puisse l'esprit désirer la goûter !

3.3 2 Corinthiens 5:4-8

Cette pensée nous conduit normalement au troisième texte, dans la seconde épître aux Corinthiens (chap. 5:4-8) :

« Car aussi nous qui sommes dans la tente, nous gémissons étant chargés ; non pas que nous désirions d'être dépouillés, mais nous désirons d'être revêtus, afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie. Or celui qui nous a formés à cela même, c'est Dieu, qui nous a aussi donné les arrhes de l'Esprit. Nous avons donc toujours confiance, et nous savons qu'étant présents dans le corps, nous sommes absents du Seigneur, car nous marchons par la foi, non par la vue ; nous avons, dis-je, de la confiance, et nous aimons mieux être absents du corps et être présents avec le Seigneur ».

Nous avons maintenant le cas de croyants qui gémissent, étant chargés, dans une tente qui se détruit, et qui désirent s'en aller ; ils n'ont pas pour perspective et pour espérance d'être dépouillés (que personne ne suppose cela !) mais ils attendent le moment où ils seront revêtus d'un corps glorifié semblable au corps de Jésus. En d'autres termes, ils attendent la glorieuse apparition du Fils, qui vient des cieux. N'est-il pas beaucoup plus heureux d'attendre le jour de gloire dans le sein de notre Seigneur bien-aimé, que de l'attendre dans ce monde triste et sombre ? C'est pourquoi l'apôtre dit : « Nous aimons mieux être absents du corps et être présents avec le Seigneur ».

Le moment qui, pour l'inconverti, est la mort avec toutes ses terreurs, est pour le croyant la mise de côté complète de tout ce qui empêche la communion avec Christ ; il est alors débarrassé de tout ce qui est mortel. Quand les soldats romains rompirent les jambes des deux brigands, ils envoyèrent l'un auprès de Jésus, et l'autre dans le lieu où il n'y a pas d'espoir. Il importe donc que chacun de nous possède la confiance que, dans le cas du croyant, être « absents du corps », c'est être « présents avec le Seigneur ». Mais, d'autre part, épouvantable et terrible au delà, de toute expression, est la condition de ceux qui, absents du corps, doivent être présents avec le diable et ses anges.

3.4 Philippiens 1:21-23

Nous trouverons notre dernière citation dans l'épître aux Philippiens (chap. 1:21-23) :

« Car pour moi, vivre c'est Christ ; et mourir, un gain ; mais si je dois vivre dans la chair, il en vaut bien la peine ; et ce que je dois choisir, je n'en sais rien ; mais je suis pressé des deux côtés, ayant le désir de déloger et d'être avec Christ, car cela est de beaucoup meilleur ».

Ici, un serviteur laborieux élève ses regards, du milieu de ses champs de travail, et il exprime son désir ardent de s'en aller dans la présence de son Maître. Il est dans l'alternative : son esprit désire partir, mais il jette un regard d'affection sur ceux qui éprouveraient si

douloureusement sa perte ; en pensant à eux, il arrête son désir. « Il est plus nécessaire à cause de vous », dit-il aux Philippiens, « que je demeure dans la chair. Et ayant cette confiance, je sais que je demeurerai et que je resterai avec vous tous pour l'avancement et la joie de votre foi ». Quel dévouement ! Il aspire à être avec Christ ; mais il est nécessaire qu'il reste avec eux, et il est prêt à rester. En ce qui le concernait personnellement, partir était « de beaucoup meilleur » ; mais pour ce qui concernait les autres, rester était « plus nécessaire ». Plein de l'esprit de Christ, il était prêt à se sacrifier pour leur profit.

Maintenant, si le lecteur veut bien grouper ces quatre écritures, il n'aura pas seulement devant sa pensée ce que donne le Nouveau Testament au sujet de ceux qui sont partis dans la foi de Christ, mais il verra aussi que le Saint Esprit présente le sujet de manière à faire face aux diverses conditions dans lesquelles un chrétien peut se trouver. En Luc 23, on voit une personne sauvée, prise immédiatement au paradis. En Actes 7, on voit quelqu'un à qui il fut permis de souffrir le martyre pour le nom de Jésus. En 2 Corinthiens 5, on voit un chrétien qui gémit, qui est chargé, qui désire mettre de côté sa tente pour être présent avec le Seigneur. En Philippiens 1, on voit un serviteur laborieux, entouré de ses gerbes précieuses, regardant vers son Maître et aspirant à trouver sa place à ses pieds.

Ce grand sujet, si intéressant, est tout à fait complet. Que le lecteur veuille bien noter soigneusement qu'il n'y a pas la moindre idée que l'âme soit dans un état de sommeil tandis que le corps est dans le tombeau. Lors même que nous n'aurions pas cette parfaite évidence des Écritures sur ce sujet, cette idée étrange porterait avec elle-même sa propre réfutation ; qui pourrait admettre quelque chose d'aussi monstrueux que la notion d'un esprit endormi ? Ah ! non ; le Seigneur Jésus n'a pas dit au brigand : Aujourd'hui tu t'endormiras. Étienne n'a pas recommandé son esprit au sommeil, mais à son Seigneur. L'apôtre ne dit pas : Nous aimons mieux nous endormir, — ni : Ayant le désir de m'endormir ! (*)

(*) Cette expression « dormir » au « s'endormir » employée plusieurs fois dans l'Écriture (Jean 21 ; 1 Thess. 4, etc.), s'applique au corps dont elle fait entrevoir le réveil, c'est-à-dire la résurrection. Éd.

Dieu soit béni ! sa parole nous enseigne très clairement que, si c'est en accord avec sa sainte volonté que nous quittons ce monde avant la venue de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, notre place sera avec lui-même, en haut, là où le péché et la douleur sont inconnus, pour y jouir de la communion non interrompue de Celui qui nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang, attendant le moment où « la trompette sonnera et les morts seront ressuscités incorruptibles, et nous, nous serons changés ».

4 *Qu'est-ce que la mort ?*

J. N. Darby.

Pour l'incrédule il n'y a rien de plus terrible que la mort. Elle est à juste titre nommée dans les Écritures « le roi des terreurs ». C'est la fin judiciaire du premier Adam. Ce n'est pas seulement la fin de la nature animale, quoique cela soit vrai ; mais plus on la considère en rapport avec la nature morale de l'homme, plus elle devient terrible. Tout ce que l'homme possède, son chez soi, ses pensées, tout son être actif est terminé et a péri pour toujours : « Son esprit sort... ses desseins périssent » (Ps. 146:4). L'homme y trouve la fin de toute espérance, de tout projet, de toute pensée, de tout conseil ; le ressort est brisé. L'existence en laquelle il se mouvait n'est plus. La scène bruyante, dans laquelle a été toute sa vie, ne le connaît plus. Lui-même s'éteint et disparaît. Personne n'a plus rien affaire à lui ; sa nature a succombé, n'ayant pas eu la force de résister à ce tyran auquel elle appartient et qui revendique maintenant ses terribles droits.

Mais ceci est loin d'être tout. L'homme, en vie dans ce monde, s'affaisse dans la mort. Pourquoi ? Parce que le péché est entré ; avec le péché, la conscience ; encore plus — avec le péché, le jugement de Dieu. La mort en est l'expression et le témoignage, gages du péché, terreur pour la conscience, pouvoir de Satan sur l'homme (car Satan a le pouvoir de la mort).

Dieu ne peut-il pas nous aider en cela ? Hélas ! c'est son propre jugement sur le péché. La mort semble n'être qu'une preuve que le péché ne passe pas inaperçu ; c'est la terreur et le fléau de la conscience comme témoin du jugement divin, — officier de justice pour le criminel et preuve de sa culpabilité en présence du jugement à venir. Comment ne serait-elle pas terrible ? C'est le sceau qui est placé sur la chute, la ruine et la condamnation du premier Adam. Il ne peut pas subsister comme un homme vivant devant Dieu. La mort est écrite sur lui, pécheur qui ne peut se délivrer. Coupable et condamné, son jugement va arriver.

Mais Christ est intervenu ; il est entré dans la mort. Ô merveilleuse vérité ! le Prince de la vie y est entré. Qu'est-ce donc que la mort, pour le croyant ? Remarquons le plein effet de cette merveilleuse intervention de Dieu. Nous avons vu que la mort est la fin de l'homme, le pouvoir de Satan, le jugement de Dieu, les gages du péché. Mais tout cela est en rapport avec le premier Adam, qui est sous la sentence de la mort et du jugement à cause du péché. Nous avons vu le double caractère de la mort : elle est d'abord la cessation de la vie, de la force vitale ; ensuite elle est un témoignage au jugement de Dieu et y conduit. Christ a été fait péché pour nous ; il a subi la mort, et l'a traversée comme étant le pouvoir de Satan et le jugement de Dieu. Par Christ, la mort, dans tous ses aspects, a été annulée avec ses causes.

Le jugement de Dieu a été pleinement porté par Christ avant l'arrivée du jour de jugement. La mort, comme étant les gages du péché, a été subie. Elle a complètement perdu son pouvoir comme cause de terreur pour l'âme du croyant. La mort physique peut arriver ; toutefois Christ a parfaitement détruit son pouvoir, si bien que ce n'est pas nécessairement le cas : « Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés ». « Nous désirons, non d'être dépouillés, mais d'être revêtus, afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie ». Telle est la puissance de la vie en Christ.

Mais ce n'est pas seulement que la mort disparaît. « La mort est à nous », est-il écrit, comme « toutes choses sont à nous ». Puisque le Sauveur y est entré pour moi, la mort et le jugement sont devenus mon salut. Le péché, dont la mort est les gages, a été annulé par la mort même ; le jugement a été porté par Christ dans sa mort, et celle-ci n'est plus une terreur pour mon âme. Elle est la preuve la plus bénie et la plus sûre de l'amour, car Christ y est entré ; elle n'est donc plus un indice de colère. Je suis délivré du pouvoir de la loi, car elle n'a pouvoir sur l'homme que durant sa vie ; mais en Christ je suis déjà mort à la loi. Dieu a répondu au péché par la mort et le jugement. En un mot, Christ, celui qui était sans péché, étant venu en ressemblance de chair de péché et pour le péché, mon entière condition comme étant dans le premier Adam a été jugée de telle manière que toutes les conséquences du péché ont été satisfaites en justice. Par la mort du vieil homme, le pouvoir de Satan, le péché, le jugement, la mortalité même (qui sont en rapport avec l'homme pécheur) sont passés et terminés pour toujours. Je vis maintenant dans la présence de Dieu en Celui qui est ressuscité après avoir mis fin à tout ce qui appartenait à mon état précédent. Dieu a jugé le vieil homme, avec tous les fruits et les conséquences du péché en Celui qui prit tout sur lui, qui en porta même les conséquences naturelles, qui passa sous toute la puissance de la mort comme étant dans la main de Satan. La mort m'a délivré pour toujours de tout ce qui appartenait au vieil homme et de tout ce qui l'attendait.

D'abord, la condamnation et le jugement sont entièrement passés, s'il s'agit de l'acceptation de l'âme. La terrible épreuve est terminée, mais par l'œuvre d'un autre, de sorte que je suis délivré de toute crainte selon la justice de Dieu. La mer Rouge qui détruisit les Égyptiens formait un mur, à droite et à gauche, aux Israélites, sur le chemin de la sûreté pour sortir d'Égypte ; le salut de Dieu était là. L'Égypte et son pouvoir d'oppression furent laissés derrière eux. C'est ainsi que la mort devient la délivrance et le salut pour nous.

Et puis, qu'est-elle devenue en réalité pour nous ? Dans la puissance de la résurrection de Christ nous sommes vivifiés. Celui qui traversa la mort sous le jugement, étant ressuscité, est devenu ma vie. J'en ai fini avec la vie du vieil homme ; je possède celle du

nouvel homme. Je me tiens comme mort ; ainsi il n'est jamais dit que nous devons mourir au péché. Le vieil homme ne meurt pas et ne veut pas mourir ; le nouvel homme n'a pas de péché auquel il doit mourir. Nous sommes estimés comme étant morts, et exhortés à nous tenir comme morts. En Romains 6:11, il est dit : « De même, vous aussi, tenez-vous vous mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus ». En Colossiens 3:3, nous lisons : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu » ; puis il nous est dit de mortifier nos membres qui sont sur la terre, dans la puissance de cette nouvelle vie et du Saint Esprit qui demeure en nous. Je possède donc le droit de me tenir pour mort.

La mort est pour moi un gain, si vraiment je possède les désirs du nouvel homme. Quelle délivrance ! Quelle puissance ! Ce qu'est la mort pour la foi, c'est la délivrance du vieil homme pécheur qui nous accable, en qui, sur le pied de la responsabilité, j'étais perdu et incapable de me rencontrer avec Dieu. Selon l'apôtre Paul, « quand nous étions dans la chair, les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort » (Rom. 7:5). Mais plus loin (Rom. 8:9) il dit : « Or vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous ». La chair n'est pas notre position devant Dieu ; nous avons reconnu que, dans la chair, nous étions perdus et ruinés. C'était la condition du premier Adam, et nous y étions. La loi appliquait la mort et le jugement à cet état de choses ; or je n'y suis plus.

Ainsi il est dit, au sujet des ordonnances : « Si vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde, pourquoi, comme si vous étiez encore en vie dans le monde êtes-vous assujettis à des ordonnances ? » Pour la foi, nous sommes morts, pas vivants dans le monde. Ainsi, tout ce qui nous aide à réaliser l'épreuve, la souffrance et la douleur est un gain. Ces exercices nous donnent à réaliser dans nos âmes que nous sommes morts. « En toutes ces choses est la vie de mon Esprit » ; il est dégagé et délivré de l'influence accablante du vieil homme. Ces douleurs et ces brèches dans la vie sont moralement les détails de la mort. Mais la mort de qui ? Celle du vieil homme.

En effet, si la mort nous atteint, de quoi est-elle la mort ? De ce qui est mortel, de l'homme naturel. Est-ce que la vie nouvelle, la vie ressuscitée peut mourir ? Non ; elle a passé par la mort en Christ, et ne peut mourir. Elle est de Christ ; ainsi en mourant le chrétien laisse la mort derrière lui. Il abandonne ce qui est mortel. On est absent du corps et présent avec le Seigneur. La vie était jadis en rapport avec ce qui est mortel ; mais elle ne l'est plus. Nous délogeons pour être avec Christ ; nous serons « revêtus » par la puissance de Dieu. Le vieil homme, Dieu en soit béni, ne peut ressusciter ; Dieu vivifiera nos corps mortels à cause de son Esprit qui habite en nous. La vie de Christ sera manifestée dans un corps glorieux. Nous serons rendus conformes à l'image du Fils de Dieu, afin qu'il soit le Premier-né entre plusieurs frères. C'est le fruit de la vie divine ; mais, en attendant, la mort même sera toujours une délivrance pour nous, parce qu'avoir une vie nouvelle, c'est être débarrassé du vieil homme qui empêche et arrête notre chemin. C'est être avec Christ. Combien la pensée en est douce et fortifiante ! Quand nous aurons compris la différence entre le vieil homme et le nouvel homme, la réalité de la nouvelle vie que nous avons reçue en Christ, alors la mort du vieil homme sera connue, et nous sentirons que c'est un gain vrai et réel. Sans doute, le moment choisi par Dieu est le meilleur, car lui seul sait ce dont nous avons besoin comme discipline et comme exercice afin de former nos âmes pour lui ; et peut-être nous conservera-t-il pour que nous connaissions la puissance de cette vie en Christ, de sorte que la mortalité soit absorbée par la vie sans que nous mourions.

Mais si la mort est la cessation du vieil homme, ce n'est que la cessation du péché, des empêchements et de la peine. Nous en aurons fini avec le vieil homme, en qui nous étions coupables devant Dieu, et cela avec justice, parce que Christ est mort pour nous. Nous en avons fini, puisque nous vivons dans la puissance du nouvel homme. Voilà ce qu'est la mort pour le croyant. Déloger « pour être avec Christ », cela est « de beaucoup meilleur ».

Qui ne voudrait « mourir » pour un tel « gain » ?

La rédemption nous donne le repos et la paix dans la présence de Dieu ; ainsi nous sommes appelés à marcher avec lui. Ce n'est pas de la présomption ; c'est la foi. Il serait présomptueux de croire que nous pourrions être sauvés autrement.

Le caractère de notre vie est une dépendance constante de la puissance divine. Si nous sommes « dans la tribulation de toute manière, mais sans être réduits à l'étroit » (2 Cor. 4), c'est parce que la puissance de Dieu nous soutient. Mais alors je dois me tenir pour mort à ma vieille condition, et pour vivant d'une vie nouvelle en Christ. Portant toujours dans le corps, la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps (2 Cor. 4:10).

Dans le cas de Paul, il ne fut pas permis à la mort d'interrompre la puissance de la vie divine, et ainsi elle continuait sans entrave. Cet état est heureux, et nous devons le connaître selon notre mesure. Quand la vie est en activité elle s'appuie sur son objet ; car le caractère de la vie est celui de la simple dépendance et de l'obéissance parfaite. L'obéissance de Christ diffère entièrement de nos pensées, qui très souvent impliquent une volonté opposée à Dieu, et aussi supposent souvent bien des choses dont nous devons nous abstenir, comme aussi bien des droits auxquels il faut céder. Mais pour Christ, le motif était toujours la volonté du Père, le seul motif de tout ce qu'il faisait et pour lequel il souffrait. Ainsi, le motif de notre conduite, en tant que nous sommes de nouvelles créatures, c'est la volonté de Dieu.

C'est un fait important, que les saintes Écritures ne nous disent jamais de mourir au péché, car nous ne pourrions jamais le faire. Mais l'Écriture me dit que je suis mort, mort avec Christ, et c'est là que se trouve la liberté chrétienne. Je commence par la mort avec Christ. Je ne pourrais pas mourir au péché puisque le péché est le caractère de toute ma vie hors de Christ.

Désormais, je possède une vie toute nouvelle ; je vis en Christ. Sans doute, il faut mortifier la chair, mais c'est seulement dans la puissance de cette nouvelle vie que je puis le faire, et les voies de Dieu envers nous, nous aident à l'accomplir. Si nous nous contemplons nous-mêmes, ce n'est pas la foi ; nous ne pouvons pas même voir la vie que nous possédons, tellement elle est troublée. Mais quand je contemple Christ, l'Objet de la foi, je la vois clairement — l'amour, la joie, la patience et l'obéissance. Nous participons de cette vie, comme Christ a dit : « Parce que moi je vis, vous vivrez aussi ». « Dieu nous a donné la vie éternelle ; et cette vie est dans son Fils ». Ainsi nous acquérons la confiance en lui, et puis sa perfection qui brille comme la lumière nous montre toutes nos inconséquences ; plus je les vois à la lumière de la perfection de Christ, mieux cela vaut.

Dans la puissance de cette vie nous sommes pratiquement morts, et nous voyons notre domicile qui est du ciel (2 Cor. 5:2). Cela nous fait gémir ; mais pourquoi gémir ? Parce que nous avons vu et goûté la gloire du Seigneur Jésus Christ, et que nous n'y sommes pas encore personnellement. Le gémissement n'est pas causé par le désappointement, mais par un fervent désir, « désirant avec ardeur d'avoir revêtu notre domicile qui est du ciel ». Jusqu'à présent nous ne possédons pas cette gloire, mais nous la désirons ; car la foi se repose sur le pied de notre participation à la délivrance qui a été accomplie pour nous. Ainsi il n'y a pas de chrétien, tant faible soit-il, qui ne doive être porté à désirer la gloire à laquelle il a été prédestiné. Il est vrai pour tout croyant que « Celui qui nous a formés à cela même, c'est Dieu, qui nous a aussi donné les arrhes de l'Esprit » ; mais ne pensons pas que les arrhes de l'Esprit soient les arrhes de l'amour de Dieu. Ce sont les arrhes de l'héritage, de la gloire, comme il est dit : « Auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse, qui est les arrhes de notre héritage, pour la rédemption de la possession acquise, à la louange de sa gloire » (Éph. 1:13, 14).

Ce que Dieu a fait pour nous sauver ; il l'a fait parfaitement. Il nous a aimés parfaitement, et à cause de cela nous avons toute assurance au jour du jugement.

Christ aussi, en la présence duquel nous allons et devant le tribunal duquel nous devons comparaître, s'est donné pour nous, comme dit l'apôtre Paul : « Qui m'a aimé et s'est donné lui-même pour moi ». Il n'a pas seulement donné sa vie, ou sa parole, — il a tout donné, ses affections, son cœur, tout ce qu'il était. Toute pensée et bénédiction que nous avons en lui, c'est lui qui l'a donnée. Car, bien que nous soyons les sujets de la rédemption, celui qui l'a opérée y a son éternel intérêt : « Il verra du travail de son âme et sera satisfait ».

Il n'y a aucune hésitation ou crainte chez l'apôtre Paul, lorsqu'il dit : « Il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ ». La foi réalise cette manifestation devant Dieu comme une chose présente et cela est très utile à l'âme. Cela donne de l'activité à la conscience ; oui, c'est une chose très nécessaire dans notre marche journalière avec Dieu et devant les hommes. La conscience de Paul était toujours en activité. Il s'exerçait jour et nuit pour avoir une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes. Sa conscience était purifiée, mais en même temps active et exercée ; et elle est manifestée à Dieu.

Il se peut qu'il n'y ait pas de mal extérieur, et que cependant il existe en tous nos cœurs des choses que nous connaissons et que nous permettons, qui ne sont pas Christ en nous. Mais il faut que nous soyons manifestés devant le tribunal de Christ. Tout est grâce, mais son action actuelle, c'est d'exercer la conscience ; l'effet présent de la grâce est d'éclairer la conscience. Ayant le salut en Christ, vus comme étant en lui et justes en lui, par conséquent ayant la paix de la conscience et le repos du cœur, nous pouvons nous juger nous-mêmes dans la lumière qui manifeste tout. Que le Seigneur nous délivre de toute réserve dans nos pauvres cœurs !

Il y a la puissance de vie en Christ qui nous rend capables de triompher sur le péché et la mort et de vivre non pour nous-mêmes, mais pour Celui qui nous a aimés, qui est mort pour nous et qui est assis à la droite de Dieu. Déjà nous sommes ressuscités en lui, et nous devons être manifestés avec lui en gloire. Nous ne devons donc permettre aucune chose qui nous occuperait au lieu de Christ, aucune folie, aucune importance de soi, aucune mauvaise disposition, ni même les soucis de cette vie. Tout ce qui attristerait le Saint Esprit de Dieu obscurcirait la vue, et la puissance ne serait plus. Il est dit du Bon Berger, qu'il restaure notre âme (Ps. 23) ; ainsi nos cœurs ne devraient pas se contenter de marcher loin du Seigneur, ou dans un état qui ne supporterait pas d'être manifesté par la lumière.

Quand la vie est active, elle réagit sur son objet ; tant que nous nous occupons d'un objet en dehors de nous, nous sommes délivrés de nous-mêmes. Cela est vrai même quant aux choses naturelles.

C'est une pensée infiniment précieuse pour nous, une profonde consolation, une joie ineffable, que de pouvoir contempler Christ et dire qu'il est notre vie. La mort n'a pas de pouvoir sur la vie de Christ. La puissance divine, agissant en vie, engloutit la mort et nous donne la pleine délivrance des effets du péché. La même puissance divine qui a ressuscité Christ d'entre les morts, opère maintenant en nous et nous ressuscitera par Jésus.

5 *Est-on heureux après la mort ?*

J. N. Darby (Extrait d'une lettre)

Quant à votre question, si l'on est pleinement heureux après la mort, je tiens beaucoup à vous mettre au clair là-dessus. Je crois comprendre votre pensée. — Il est clair que l'espérance du chrétien, l'espérance de l'église, est la venue du Seigneur. Et même individuellement, ce ne sera qu'à ce moment-là que je recevrai mon corps glorieux. L'œuvre de la rédemption ne s'arrêtera pas jusqu'à ce que nos corps mortels soient vivifiés par la puissance de la résurrection (Rom. 8:11). Alors s'effectuera, finalement, la réponse à la grande question de Rom. 7 : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? » Je dis finalement, parce qu'en principe la chose est faite, nous nous tenons pour morts et ressuscités. Mais de fait nous sommes ici-bas dans ce corps d'humiliation, mais aussi nous marchons dans la vie, ayant la résurrection de Christ pour point de départ, et notre résurrection personnelle consommera notre rédemption personnelle (voyez Rom. 8:11 et 23 ; 1 Cor. 15:51-58 ; 2 Cor. 4:14 ; 5:1-5 ; Phil. 3:20-21 ; Éph. 4:30 ; 1 Thess. 4:15-18, etc.). Voilà qui est assez clair comme étant l'espérance chrétienne proprement dite [Résurrection des morts et transmutation des vivants à la venue du Seigneur].

Quant à notre état après la mort, voici ce qui en est : Nous sommes dans la vie, cette vie a succédé à la mort ; celle-ci n'est plus du tout devant nous, elle est derrière. Nous avons la vie, cette vie ne peut se discontinuer, ni se terminer, c'est la vie éternelle. J'ai dit que cette vie a succédé à la mort qui est derrière ; mais cette mort a été la mort de la vie qui a précédé. Cette vie-là n'existe plus (Gal. 2:20). — Cette mort de la vie d'Adam est donc un gain, et comme telle elle est à nous (1 Cor. 2:22), elle nous délivre. La chose a eu lieu en principe à la croix, et nous sommes exhortés à en faire l'application pratique (Col. 3:5). Par cette application pratique, en nous tenant pour morts, nous sommes délivrés graduellement de ce qui entrave l'activité de notre nouvelle vie. C'est donc un gain de mourir chaque jour (1 Cor. 15:31), de porter toujours dans le corps la mort du Seigneur Jésus (2 Cor. 4:10).

Nous sommes en communion avec Dieu et avec Jésus par le fait que nous avons la vie, et plus nous réalisons la mort, plus cette communion est intime, les entraves étant mortifiées. Si donc la mort est un gain pratiquement, combien plus quand nous en finissons définitivement avec ce qui est mortel, qui entrave et fait gémir ? Quel débarras d'en finir avec le corps d'humiliation et la chair qu'il contient. — Et si ici-bas nous pouvons déjà jouir intimement de notre Sauveur, qu'est-ce donc quand nous sommes absents du corps pour être avec Lui, sinon la jouissance pleine et entière, sans entrave, de notre relation personnelle avec ce précieux Sauveur ? Oui, être avec Christ est beaucoup meilleur que de demeurer dans ce corps et dans ce monde. Être avec le Seigneur, quelle réjouissante pensée ! Que peut-il nous arriver de meilleur, personnellement, que de déloger pour être avec Christ ? — Je dis personnellement, parce que collectivement, nous attendons la gloire, nos corps glorieux semblables à Jésus. Nous jouirons aussi les uns des autres dans cette gloire, nous serons consommés dans l'unité et dans la gloire (Jean 17:22-23). Nous serons couronnés si nous avons marché avec le Seigneur, si nous avons aimé son avènement (2 Tim. 4:18). Mais cela ne fait pas déprécier le gain immense qu'il y a, personnellement, d'attendre la gloire en étant auprès du Seigneur sans entraves ; ou de l'attendre ici-bas dans le combat. Cependant si nous servons Christ, il vaut la peine de rester ici-bas (Phil. 1:21). Quelle belle part nous avons : Vivre, c'est Christ ; mourir un gain. Je crois que l'ennemi profite du manque d'affranchissement de beaucoup de chrétiens pour leur faire craindre la mort, de sorte qu'ils sont tentés de préférer la transmutation, parce qu'ils ont frayeur de la mort (comp. Hébreux 2:14-15) et c'est pour combattre cela qu'il est bon d'insister sur la vérité, que mourir est un gain. Et j'y vois même un privilège qui est à apprécier. Paul, en Phil. 3, désire être rendu conforme à la mort de Christ, son Seigneur, pourvu qu'il atteigne Christ glorieux, qu'il parvienne à la résurrection d'entre les morts ; peu lui importe le chemin pour y arriver : s'il faut même qu'il passe par la mort comme Christ y a passé, il est content. Avez-vous pensé à ce privilège de parvenir à la gloire, personnellement par le même chemin que Christ, c'est-à-dire en passant par la mort (positivement quant au corps) et ensuite par la résurrection ? Mais il y a encore ceci : Si l'on a marché avec le Seigneur, si l'on est manifesté à Dieu, de manière qu'au moment du départ il n'y ait rien à régler, l'on a fait à ce moment-là une expérience de ce qu'est Jésus, que l'on ne peut pas faire ni comprendre, sans y passer ; et après cette dernière précieuse expérience, l'on se trouve vers Lui. Quoi de plus doux et de plus désirable personnellement ? En tout ceci je fais la part des souffrances physiques qui précèdent ordinairement la mort, et des circonstances qui l'accompagnent pour ceux qui restent ; mais j'insiste sur le privilège personnel qu'il y a dans le fait en lui-même pour celui qui y passe, comme étant un gain de bien des manières. Quel bonheur d'être la propriété du Seigneur, de n'avoir rien à choisir ni à préférer, mais de s'en remettre à sa volonté en sécurité, sachant que nul ne vit pour soi-même et nul ne meurt pour soi-même, mais que soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes du Seigneur (Rom. 14:7-8). Oui, il

vaut la peine de rester ici-bas pour le Seigneur : de quelle importance est notre carrière chrétienne, pour lui et pour nous ! Il demande lui-même au Père, en Jean 17, que nous ne soyons pas ôtés du monde, mais que nous soyons gardés du mal : car il y a des délogements qui, au lieu d'être un privilège, sont une discipline (voyez Actes 5:1-11 ; 1 Jean 5:16-17 ; 1 Cor. 11:30-32), quoiqu'il reste vrai en tous cas qu'être absent du corps, c'est être avec le Seigneur. Mais considérez le langage du bienheureux apôtre Paul en 2 Tim. 4:6-8 ; voilà un bel exemple de l'espèce de délogement dont je parle comme étant un privilège. Oui, quand on peut dire que l'on a achevé la course, que l'on a gardé la foi, que l'on sait d'où l'on vient et où l'on va, quoi de plus doux que de s'en aller vers Jésus, et d'attendre là la gloire et les couronnes, en jouissant pleinement de notre relation personnelle avec Jésus.

Je désire bien que vous compreniez qu'en tout ceci, je n'ai pas la moindre pensée d'affaiblir la gloire positive de la transmutation, comme étant une conséquence glorieuse de la victoire qui a été remportée sur la mort, de manière que, pour nous, le fait physique est réduit à la question de peut-être (comp. Jean 11:24-26). Mais mon but est de combattre la tendance générale chez les chrétiens mal affranchis, de faire de la transmutation une spéculation, parce que l'on a encore frayeur de la mort. Hélas ! souvent cette frayeur de la mort est une preuve que l'on n'a pas beaucoup réalisé la vie en se tenant pour mort. Quelle sécurité de pouvoir s'en remettre simplement à ce que Dieu a décidé pour nous, et de comprendre que toute notre affaire, pendant que nous sommes présents dans le corps, est de nous efforcer d'être agréables au Seigneur (2 Cor. 5:9-10).

« Pour moi, vivre, c'est Christ », que ce soit la devise de tous tes rachetés ; que chacun d'eux le dise, et que tous sachent l'accomplir.

6 L'espérance du chrétien n'est pas la mort — 2 Corinthiens 5n

J. N. Darby

L'espérance du chrétien n'est pas la mort. Il n'attend pas d'être dépouillé, mais d'être revêtu, « afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie ». Le chrétien n'est pas sûr d'être dépouillé (c'est-à-dire de mourir). Le propos de Dieu n'est rien moins que de nous rendre conformes à l'image de Christ (Rom. 8). Notre propre espérance est de voir Jésus comme il est et de lui être semblables. C'est la puissance de la vie divine, qui nous rendra conformes à Christ, le Chef : voilà notre attente, et voilà à quoi il nous a formés.

Nous avons une espérance même dans la mort, mais ce n'est pas la mort qui est notre espérance. Nous possédons ce qui est plus qu'une espérance : nous avons la vie, une vie que la mort ne peut toucher ; elle la met en liberté.

Quand la mort arrive, elle brise tout ce qui est de la nature ; elle est terrible ; toute pensée humaine est confondue, il ne reste rien à quoi se fier, car tout ce qui est de la nature est détruit.

Encore, c'est la puissance de Satan que personne ne saurait contrôler. Dieu a le pouvoir de la vie, mais s'il avait mis en question la puissance de Satan, dans la mort, il aurait annulé sa propre sentence. Il faut que la mort arrive pour rompre les liens de la nature et pour amener toutes les terreurs en rapport avec Satan. Il faut que la sentence soit exécutée par Dieu lui-même. Puis il y a le jugement après la mort. « Il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela, le jugement ». Mais qu'est-ce que le jugement ? Si je meurs et que Dieu me fasse entrer en jugement, je serai condamné, parce que c'est le péché qui m'a conduit là.

« La mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché ». Je ne parle pas ici de la délivrance. Dans tous les sens, la mort est une chose terrible : outre la crainte naturelle qu'en a même l'animal, il y a là une terreur, car tous les liens y sont rompus. La puissance de Satan, qui mène au jugement, ne peut rien apporter, sinon la condamnation au péché.

La mort est aussi ce que Dieu a mis comme sceau sur l'homme et aucun moyen humain ne peut l'arrêter. Elle se présente, en se moquant cruellement de l'homme, au milieu de tout prétendu progrès duquel il se vante. En tout cela, nous voyons ce qu'est la mort en elle-même, comme étant les gages du péché.

Mais on peut l'envisager sous un autre aspect. Dieu s'en est occupé et a pleinement délivré de la mort les croyants ; maintenant le plus beau moment dans la vie d'un chrétien est à sa mort. Elle lui donne une belle perspective de l'avenir, entièrement par Christ. « Si un est mort pour tous, tous donc sont morts ». « Afin que, par la mort, il rendît impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, et qu'il délivrât ceux qui, par la crainte de la mort, étaient, pendant toute leur vie, assujettis à la servitude ». Cette sainte vérité est simple en elle-même et nous est rendue familière : le Fils de Dieu (dont il est dit qu'il ne pouvait être retenu par la mort) y est entré, il l'a subie et il est ressuscité. Le dernier Adam est entré dans la mort, ayant pris la place même du premier Adam.

Nous étions alors sous le péché, sous le jugement et la colère ; or Christ a été sous toutes ces conséquences du péché. N'est-il pas vrai que Dieu a mesuré le péché ? Oui. N'en connaissait-il pas les conséquences ? Oui, il les connaissait, mais il n'a pas épargné son propre Fils ; il l'a livré pour nous (Rom. 8:32). Christ ne savait-il pas tout ce que sont la mort et le jugement ? Oui ; il s'y est soumis, dans le parfait amour de son cœur, pour accomplir la volonté de Dieu. À la pensée de boire la coupe, son agonie fut telle, que les gouttes de son sang découlaient sur la terre. La pensée du péché, de la mort et du jugement le faisait reculer devant la coupe, mais il l'a bue. Le pouvoir de la mort n'y était plus, car ceux qui vinrent à sa rencontre reculèrent et tombèrent sur leurs faces. Il aurait pu s'en aller à ce moment-là, mais il n'a pas voulu le faire. Il s'est offert librement ; ses disciples pouvaient s'en aller, parce que lui-même se tenait à la brèche. Ainsi, il prit la coupe du jugement en subissant la peine du péché ; ce n'était plus avec Satan qu'il avait à faire, comme en Gethsémané, mais avec Dieu. Sur la croix il cria : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Il a bu la coupe jusqu'à la lie, sur la croix, puis il est mort. Son corps fut enseveli ; mais le pouvoir de Satan était vaincu, lorsque Jésus dit : « Père, entre tes mains je remets mon esprit ». Il rendit son esprit, en attendant la résurrection. Il descendit jusque dans la mort et se chargea de tout : du péché, du pouvoir de Satan, de la colère divine. Il fut « fait péché pour nous ». Il mourut une fois pour toutes au péché.

Ainsi, comprenant ce qu'était la mort pour Christ, nous pourrions comprendre ce qu'elle est pour nous. C'est la colère sans fin pour ceux qui sont dans l'état naturel ; mais il ne reste aucune colère, aucun péché pour le croyant. Est-ce que Dieu jugerait le péché qu'il a annulé ? Non, il n'en reste pas une trace. Dieu a condamné le péché dans la chair et Christ a aboli le péché par son sacrifice. La force de tout consiste dans le fait que Christ a été « fait péché », parce qu'il n'avait pas de péché en lui. Il souffrit, le Juste pour les injustes (1 Pierre 3:4). Le péché dans la chair a été condamné. Cela a été fait, une fois pour toutes ; maintenant, Jésus ressuscité vit dans la gloire, et il n'est plus question du péché. « Christ ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent ». Il viendra pour nous conduire à la gloire, sans qu'il soit question du péché.

Il n'y avait pas de péché en Jésus ; mais il y en a en nous. Le péché est aboli pour toujours. Le Seigneur ressuscité est au-dessus de toutes les conséquences de la mort, le péché étant aboli. La vie qu'il a assumée est « selon la puissance d'une vie impérissable ». Nous avons la nouvelle vie en lui, car nous avons été nés de l'Esprit ; l'apôtre Paul dit : « Ce que je vis maintenant, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu » (Gal. 2:20).

Que faut-il dire du vieil homme ? Puisque nous avons cette nouvelle vie, nous pouvons tenir le vieil homme comme mort. Nous avons été baptisés pour la mort de Christ. Il a fallu que le grain de blé mourût (Jean 12) ; la mort a terminé tous nos rapports avec l'état des choses selon la nature. La loi nous a causé la mort ; l'effet de la loi, lorsque nous en connaissons la force, c'est de nous avoir mis à mort ; mais nous avons la vie en Christ. L'Écriture ne nous dit pas que nous devons mourir au péché : mais que nous sommes morts, que nous devons nous « tenir pour morts ». « Pourquoi, comme si vous étiez encore en vie dans le monde, établissez-vous des ordonnances ? » (Col. 2:20). Le vieil homme est antagoniste quant à sa volonté ; mais nous sommes morts à lui ; nous en avons fini avec ce qui nous empêchait de nous approcher de Dieu. N'est-ce pas qu'on en a fini avec ce à quoi on est mort ? Littéralement, quand

la mort viendra, nous en aurons fini avec ce qui est mortel. La mortalité sera engloutie par la vie. La vieille nature est une écharde dont je serai content d'être délivré ; elle est mortelle, corrompue, maintenant sous le pouvoir de Satan à cause du péché. Mais alors, cette corruption et cette mortalité n'y seront plus. Quand le corps mortel sera mort, je n'aurai plus rien à faire avec la mort ou la vieille nature. Mais que faut-il dire de la nouvelle nature ? En avons-nous fini avec elle ? Nullement. Par la mort, la nouvelle nature s'approche de l'éternel repos où les affections seront complètement libres. Dans la mort nous en aurons fini avec la vieille nature, avec le premier Adam, et nous jouirons davantage du second Homme. C'est ce qui est « beaucoup meilleur », en Philippiens 1:23.

Si je meurs, je serai délivré de la mortalité. « Nous avons donc toujours confiance et nous savons qu'étant présents dans le corps, nous sommes absents du Seigneur ». Mais de qui s'agit-il ici ? Il s'agit du nouvel homme. Il sera absent du corps, présent avec le Seigneur. Ainsi, quitter ce pauvre corps mortel pour être avec Christ est un gain positif. Il sera encore plus précieux d'être dans la gloire avec Christ, complet en lui de toutes manières ; mais déjà, mourir est un gain.

Quelle a été la pensée de Jésus à propos de la gloire ? Il dit au brigand : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis », et aux disciples : « Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père ». En Christ il y avait la parfaite connaissance du gain. Étienne, était-il moins heureux en mourant ? Il dit : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit ». En mourant, on laisse en arrière le vieil homme, pour s'en aller, afin d'être avec Christ. C'est un gain positif, d'en avoir fini avec la mortalité, déjà par la foi, et bientôt en réalité.

Puis, il y a le fait de mourir chaque jour (1 Cor. 15:31). C'est toujours un gain positif, et spirituel. La douleur arrive et rompt les liens naturels, mais c'est en bénédiction. La chair est matée ; si la volonté y résiste c'est mauvais, mais nous devons sentir l'épreuve. Pierre n'aimait pas la pensée de la croix, car sa chair n'était pas encore assez humiliée pour correspondre à la révélation qu'il avait reçue de Dieu. Il faut toujours un procédé pour briser la volonté, soit en secret avec Dieu, soit par la discipline.

En elle-même, la mort n'est que le dépouillement de ce qui est mortel et le passage de l'âme à la lumière, dans la présence de Jésus. On laisse ce qui est souillé et en désordre. Quelle joie pour nous ! Plus tard, le corps se retrouvera en puissance et en gloire incorruptible et immortelle. Pour cela, nous n'avons qu'à attendre un peu.

La connaissance de l'amour de Dieu, qui a pénétré le domaine de la mort, a illuminé toutes les ténèbres de ses plus heureux rayons. Ainsi les ténèbres même servent à nous montrer combien il est consolant de posséder une telle lumière. Il ne reste rien au cœur que la lumière ; les ténèbres disparaissent devant elle.

Nous sommes dans un monde de douleur ; plus nous le connaissons, plus nous cherchons à nous tenir près du Seigneur. Ce n'est pas que quelques-unes de nos épreuves ne soient des châtements du Seigneur ; nous savons qu'elles le sont souvent à ceux qui lui sont les plus chers, comme nous le voyons dans le cas de Job. Dans toutes ces épreuves, il y a la leçon de la grâce à apprendre. Christ était parfait ; mais lui-même a voulu entrer dans les douleurs des autres, des douleurs qui résultaient de leurs fautes et de leurs folies ; car, grâces soient rendues à Dieu ! les sympathies de Jésus sont parfaites.

Il a souffert pour la justice, il a porté nos péchés ; outre cela, il a pris sa place, en grâce, parmi ceux du résidu pieux en Israël pour entrer dans tout ce qu'ils sentiraient sous la main divine qui les châtiât à cause du péché ; il le ressentait comme aucun autre ne pouvait le faire. Sa sympathie est tout aussi parfaite maintenant, quoiqu'il ne passe pas à travers les douleurs dont il a fait l'expérience. Puis, ce n'est qu'en ce qui doit être brisé ou corrigé, que nous souffrons ; quand Christ est avec nous, lorsque le cœur est en douleur, nous jouissons d'un bonheur sans fin, tout en nous trouvant dans l'épreuve. Ce n'est que quand la volonté se mêle à la douleur, qu'il y a de l'amertume, c'est-à-dire quelque peine où le Seigneur ne se trouve pas. Mais le coup qui nous atteint est ce dont nous avons besoin.

Son but est dicté par son amour.

Il y a en nous, même chez les plus sincères, une quantité de choses que nous ne connaissons pas, qui ne sont pas soumises à la volonté de Dieu, des choses qui travaillent et se manifestent d'une manière inattendue. Dieu nous prend en main dans sa puissance et combien de liens il rompt d'un seul coup ! Un système entier d'affections est atteint ; nous sentons que la mort a sa place et sa part en elles. Je n'ai jamais vu une famille qui ne fût changée après la première mort qui y entra ; le cercle n'était plus entier ; une brèche y avait été faite. Ce qui appartenait à l'ensemble des affections et de la vie de ce monde, a été trouvé mortel ; il a été atteint dans sa nature même. Le cours de la vie continuait ; le flot s'était fermé sur ce qui avait été jeté ; mais la mort s'était rencontrée avec les affections qui appartiennent à ce monde. La mort est entrée là où nous vivons, où vit notre volonté ; lorsque la volonté est brisée, elle est brisée en tout. Nous apprenons à nous appuyer sur ce qui ne peut être brisé ; non que nous perdions nos affections, mais nous apprenons à les entretenir plutôt avec Christ qu'avec la volonté de notre propre nature, car maintenant la nature doit mourir comme le péché. Christ ne cause jamais une brèche sans intervenir pour attacher l'âme et le cœur davantage à lui-même. Il vaut la peine d'expérimenter la douleur et l'affliction, afin de pouvoir apprendre une parcelle de plus de son amour et de ce qu'il est lui-même. Il n'y a rien de semblable ; nul n'est comme lui, et la joie de le connaître est permanente.

Outre cela, il se produit par ce moyen une œuvre utile dans nos cœurs, davantage de capacité pour connaître sa communion et pour en jouir en l'expérimentant. La capacité de trouver ses délices en Dieu, de comprendre ses voies, se développe ; ainsi, l'on apprend à estimer ce qui répond au cœur de Dieu. On devient capable de trouver sa joie dans les choses excellentes. Nous ne savons pas encore combien sont grandes les choses auxquelles nous sommes appelés. Puissent les saints les connaître davantage, car nous sommes appelés à la communion avec Dieu et à sa joie !

Quelques-uns en jouissent ici-bas ; en ce cas, tout ce qui est de la nature et de la propre volonté est exclu. Souvent les saints, sans toutefois déshonorer le Seigneur, vivent dans ce qui est naturel. C'est alors que le Seigneur s'occupe d'eux « pour détourner l'homme de ce qu'il fait ; et il cache l'orgueil à l'homme » (Job 33:17).

Combien il nous est profitable que les voies divines nous soient cachées ! Combien elles sont utiles pour nous conduire à la présence de Dieu, quels que soient les moyens dont il se sert pour nous toucher, car il connaît nos cœurs et il sait comment les atteindre. Grande est sa grâce, et nombreux sont ses soins journaliers. « Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste » (Job 36:7). Quelle faveur précieuse d'avoir affaire à un tel Dieu ! Il fait tout en amour. Quand l'orage sera complètement passé, la splendeur pour laquelle il nous prépare, brillera sans nuage, et tout proviendra de Lui que nous avons connu dans tous ses tendres soins. Dans la splendeur même de la cité céleste, il est dit : « La gloire de Dieu l'a illuminée et l'Agneau est sa lampe ». Nous serons avec le Fils, avec Jésus, jouissant avec lui et comme lui de la clarté et de la faveur divines qui brillent sur lui. Combien précieuse est l'amour de Jésus qui nous a amenés là pour être toujours avec lui ! Nous y sommes en vertu de son amour, et bientôt nous en aurons la pleine jouissance auprès de lui.

Je vous recommande avec instance de profiter de ces moments où l'impression et l'effet actuel de l'épreuve sont forts, de vous placer devant Dieu, pour recueillir tout le fruit de ses voies et de sa tendre grâce. C'est un moment où il sonde le cœur et lui manifeste en même temps son amour.

La mort n'est pas un accident qui arrive sans la volonté de Dieu ; elle n'a plus de pouvoir sur nous, car Jésus ressuscité en possède les clefs. Comme il est précieux de savoir qu'il a remporté une victoire complète sur la mort et sur tout ce qui nous était contraire ; de sorte qu'il y a pour nous une entière délivrance de tous nos ennemis. Nous avons été délivrés, sauf pour ce qui concerne le corps, de

la sphère où le péché règne et nous avons été transportés dans le royaume où brille la splendeur de la face divine, là où il n'y a que lumière et amour, là où Dieu remplit tout selon la faveur qu'il déploie envers Christ.

Tant que nous serons ici-bas, les deuils briseront des liens et nous feront sentir ce qu'est le désert.

Le premier Adam appartenait au paradis terrestre ; tout fut perdu. Les liens de la vie d'ici-bas, ceux que Dieu a formés et qu'il trouve à leur place, demeurent ; mais, la mort est entrée et le Saint Esprit est la puissance qui nous détache de tout pour nous lier à ce qui est invisible, à Christ dans le ciel et à l'amour du Père. Nous y arrivons quelquefois par un grand coup, d'autres fois peu à peu ; mais Dieu travaille dans les siens, car il leur a préparé une cité et leur a déjà donné le droit de bourgeoisie céleste.

Sans doute, nous avons nos peines ; mais nous possédons un Seigneur qui est fidèle, qui est plein d'amour, qui veut nous bénir. Nous pouvons compter sur lui. Puis, viendra le repos, rempli de la connaissance de ses joies, car il verra du travail de son âme et sera satisfait. Si, par grâce, nous avons quelque petite part avec lui dans ses souffrances, nous partagerons sa joie, lorsque nous serons en haut, pour toujours. Présentement, c'est la croix que nous connaissons bien peu, mais notre perspective, c'est lui-même, et la joie, et la gloire avec lui.

Je ne crois pas qu'il y ait plus de sentiment dans la douleur que dans la sympathie ; cela est différent, évidemment ; mais, au tombeau de Lazare, le sentiment de la mort, chez le Seigneur, était bien plus profond, je crois, que chez Marthe et Marie ; ce n'était pas exactement la perte de Lazare qui affligeait le cœur du Seigneur ; c'était plutôt tout ce que la mort comprenait pour le cœur humain.

Combien il est merveilleux de voir que le vainqueur de la mort soit lui-même descendu dans la mort pour nous ! Combien il était parfait ! Or il est celui qui comble chaque vide ; en lui nous ne perdons rien.

Nous ne sommes qu'en passage ici-bas ; bientôt cessera notre pèlerinage. Quelle grâce, lorsque toute trace de ce qui, d'une manière ou de l'autre, nous a retenus attachés à ce monde de misère et de mal, aura disparu pour toujours ! Alors nous nous trouverons dans la pleine lumière où tout est parfait.

7 Ceux qui sont du Christ à sa venue

J.G. Bellett

Quelle scène de gloire indescriptible ce sera, quand le Seigneur lui-même descendra pour rassembler ses rachetés dans le lieu qu'il leur a préparé !

Ce sera un moment de suprême plaisir, quand le Seigneur lui-même, — avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, — descendra du ciel et qu'en un instant, en un clin d'œil, ses saints endormis seront ressuscités, les saints vivants étant changés, tous ensemble ravis dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air. Ainsi, nous serons toujours avec le Seigneur (1 Thess. 4).

Des myriades de rachetés seront là, dans des corps de gloire, remplis de la vie divine, les saints qui, jadis, dans la foi en une promesse, étaient adorateurs, pèlerins, étrangers, ceux dont la foi eut le témoignage des cavernes et des trous de la terre, desquels le monde n'était pas digne, les anciens et les justes, morts dans la foi ; tous ceux qui n'ont pas reçu les choses promises seront là.

Abraham, Isaac et Jacob, — Noé, Daniel et Job — Moïse et Élie, — Abel et les nombreux martyrs, — Aaron et les sacrificateurs de l'Éternel, — Samuel et les prophètes de l'Éternel, — David et les hommes de foi qui se sont assis sur son trône, — tous ceux qui, pour Dieu, ont une valeur, les justes consommés, seront dans cette scène qu'ils auront attendue avec foi.

Enlevés ensemble, tous les rachetés de Christ prendront place dans leur gloire respective, « chacun dans son propre rang », étoile différente d'une autre étoile en gloire, mais reflétant l'image de Jésus. Oui, tous y seront, jusqu'au dernier « né de nouveau ».

Il y aura des places dans le royaume, des positions de gouvernement sur les tribus d'Israël, des demeures dans la maison du Père, des trônes entourant le trône de Dieu.

Tous connaîtront comme ils ont été connus et ils se connaîtront l'un l'autre, chacun étant connu de tous.

Peut-être n'êtes-vous pas aussi sensible que je ne le suis à cet égard. Votre isolement a ses privations ; mais il a aussi ses nombreux et saints avantages.

Nous avons encore le grand privilège de présenter la précieuse parole de Dieu, et si ce n'était la rivalité de sentiments naturels déçus, la joie de telles occupations serait sans mélange. Mais, oh ! la vanité, la lutte, le désordre que la chair apporte !

Que le Seigneur soit avec vous ! Les nuages au-dessus de Job devenaient de plus en plus épais ; il les considérait pleins de pluie, de vent, de tonnerre ; finalement ils furent remplis de bénédiction pour lui quand les troupeaux qui avaient été dispersés furent remplacés par de plus grands et quand, pour les enfants qui avaient été tués, il reçut de plus beaux enfants.

Je suis bien assuré que ce jour de visitation est pour vous loin de ce que la nature désirerait, votre cœur étant touché dans ses plus tendres affections.

Les ténèbres qui nous enveloppent sont de plus en plus épaisses ; les abominations se multiplient, et l'état de détournement de ceux qui doivent être à jamais avec le Seigneur est si apparemment sans remède ici-bas, qu'il nous est précieux de voir nos bien-aimés détachés de tout cela.

En esprit nous pouvons avoir une plus heureuse communion avec ceux qui ne sont plus qu'avec ceux qui restent, car la foi les voit, délivrés de tout nuage, délivrés de tout ce qui les empêchait ici-bas, se reposant auprès de Jésus et attendant le jour de gloire.

« Seigneur Jésus, reçois mon esprit », disait Étienne, — précieuses paroles d'un serviteur qui suivait son Seigneur lequel avait dit, quelques temps auparavant : « Père, entre tes mains je remets mon esprit ». Une multitude qu'on ne peut dénombrer est déjà réunie, ayant réalisé qu'il est « de beaucoup meilleur » de déloger pour être avec Christ.

Le Seigneur vous bénisse, ma bien chère sœur ! Si vous êtes appelée à faire le voyage plus solitaire que vous ne vous l'étiez proposé et à connaître des peines que vous n'aviez pas prévues, puisse sa main reposer sur vous ! Il nous donnera bientôt lui-même l'interprétation de ses voies providentielles ; ses promesses sont notre soutien et notre réconfort. Rien n'est excessif, dans les descriptions divines. L'esprit de révélation est sûrement au-dessous et non au-dessus de ce qui est, quoique les promesses soient « très grandes et précieuses » (2 Pierre 1:4) ; oui, la réalité sera probablement selon la confession de la reine de Shéba : « On ne m'avait pas rapporté la moitié de la grandeur de ta sagesse : tu surpasses la rumeur que j'en ai entendue » (2 Chron. 9:6).

Le Seigneur vous expliquera tout, comme autrefois « en particulier il interprétait tout à ses disciples » (Marc 4:34). Ce fut le cas pour Job ; quand il parvint à la fin, il trouva que tout allait bien. L'Éternel ne s'était pas trompé ; il fut même justifié dans les pensées de Job en présence du feu, du vent et des Chaldéens.

Il a plu au Seigneur de vous visiter de nouveau. Bien des fois il vous a visitée, chère sœur. Mais vous pouvez considérer que ce sont les visites d'un ami qui voudrait être plus près de vous. Certainement, elles sont pénibles, pour la nature. C'est la manière d'agir de celui qui vous aime et qui ne permettrait pas qu'il y ait d'interruption à l'action de son amour, ni la moindre tache sur le caractère de sa grâce inépuisable et parfaite.

Les ouvriers dans la vigne (Matth. 20) pensaient qu'ils pouvaient faire varier le caractère de leur maître. Il avait traité avec eux d'une manière telle qu'ils n'avaient rien à réclamer de plus. Mais ils ne tardèrent pas à exposer leurs réclamations de sorte que le maître de la vigne dut mettre en évidence qu'ils avaient tort et qu'ils n'étaient pas du tout en accord avec lui.

Combien est douce la lumière, quand nous sommes conduits à discerner les voies du Seigneur ! Nous pensons quelquefois que sa manière de faire est contraire au sentiment naturel que nous pourrions avoir de la justice et de la bonté, — comme, par exemple, dans le cas d'un ouvrier qui a travaillé seulement une heure et qui reçoit comme celui qui a travaillé onze heures. En effet, qu'est-ce qui pourrait sembler plus injuste ? Oui, il y a des voies qui sont absolument inexplicables. Tout ce que nous avons à faire, c'est d'attendre ; le moment viendra où Lui-même donnera l'interprétation de toutes choses. Il montrera qu'il n'a pas eu tort, qu'il a agi en grâce ; il fera comprendre que s'il y a eu des objections quant à ses voies, les objections venaient d'une source morale souillée dans le cœur de l'accusateur lui-même.

L'ensemble de cette parabole, de Matthieu 20, est bien encourageant. Par des exercices d'âmes, avec simplicité et foi, il est bon d'avoir ses pensées affermiées par un tel témoignage.

Que le Seigneur soit avec vous et rafraîchisse votre esprit ! Puissiez-vous vous reposer simplement sur le fondement de la foi, sûr et ferme, fondement posé par la main du Dieu qui a fait son alliance avec vous.

Ce qui nous rafraîchira, bien-aimés, ce n'est pas un effort de l'âme pour connaître les joies du Saint Esprit, mais c'est le repos précieux de la foi avec les perspectives heureuses de l'espérance, lesquelles sont édifiées sur la foi.

Il y a, dans un sens profond et heureux, plus de communion avec ceux qui sont partis qu'avec ceux qui restent auprès de nous ; je me souviens avoir entendu cette remarque de la bouche d'une chère sœur, il y a quelques années. Elle parlait ainsi, en faisant allusion à son cher fils qui s'était endormi dans le Seigneur. Oui, nous les voyons seulement sous leurs beautés dans le Christ Jésus. Rien ne nous gêne pour penser à eux ; nous les voyons là-haut en esprit. Ils se sont confiés à Christ et ils attendent auprès de leur Sauveur bien-aimé que vienne la consommation de sa joie et de leur joie.

Que n'ai-je des entrailles plus sensibles pour apporter à mon frère estimé tout l'encouragement d'une profonde communion dans son épreuve ! Dites-lui que je me souviens de lui en tout amour. Dites-lui également que je sais quelque chose des voies du Dieu bienheureux à mon égard, en ce moment même. Au milieu de nos exercices, nous pouvons les uns et les autres nous confier en lui et le bénir. Il aime à nous tirer d'une atmosphère artificielle, pour nous placer dans une atmosphère de réalité, pour nous parler directement, pour nous donner des gages et des consolations, tandis que tant de circonstances se dressent contre nous.

« Quand il donne la tranquillité, qui troublera ? » (Job 34:29). Combien je désire le réaliser !

J'ai entendu parler d'un homme pieux qui avait été pendant longtemps sous l'épreuve et qui disait : Pendant ces sept derniers mois, je n'ai pas eu même cinq minutes où j'ai été mal à l'aise. Expérience heureuse et vivante de la réalité de cette belle déclaration du livre de Job !

Dans notre conduite comme saints et pendant notre voyage, si on veut jouir pleinement du repos du cœur, il n'est pas suffisant d'avoir une bonne conscience. Il est bien vrai que sans bonne conscience il ne pourrait y avoir de repos. Mais nous avons besoin que la lumière, la grâce, l'énergie spirituelle nous maintiennent dans le courant des pensées de Dieu, afin que nos activités soient celles qui conviennent à la maison de Dieu et au peuple de Dieu (or c'est là qu'est notre place).

En même temps, je crois que nous pouvons confesser au trône de la grâce la manière dont nous manquons de saisir les voies de l'Esprit, avec un cœur bien moins affligé que si nous avions à présenter des taches de conscience.

Les sables du désert sont mouvants ; mais bientôt Canaan sera atteinte définitivement. Les tentes ont dû se tacher et se déchirer souvent, en voyageant de la Mer Rouge au Jourdain ; si elles sont dans une condition moins bonne sur le rivage du Jourdain que sur la côte de la Mer Rouge, elles sont néanmoins beaucoup mieux là. Quoiqu'elles ne soient plus neuves, elles sont plus près du moment où elles seront pliées pour la dernière fois.

8 *Dans le sein de Jésus*

Th. A. P. (Lettres)

Oh ! ma pauvre et chère amie, combien je sens votre douleur ! Que sera la gloire à venir, si de telles afflictions ne peuvent lui être comparées ! Que Dieu vous donne de reconnaître dans l'abîme de votre souffrance que tout est amour, quelque difficile qu'il semble d'abord de le croire ! C'est ainsi qu'il répond souvent à ceux qui lui demandent plus de foi et d'amour. Il est bon que nous apprenions le sens des mots dans le livre même où Christ a appris l'obéissance ; et Il l'a apprise par les choses qu'Il a souffertes. Oh ! ma chère sœur, nous sommes le trésor de Dieu ! Souvent nous avons dit que tout est vanité, et que la terre n'est pas notre demeure ; et, en effet, nous appartenons à Dieu, et nous ne sommes ici-bas que pour être façonnés par lui. Il veut que nous comprenions bien cela. Il est un Dieu jaloux. Sa tendresse pour nous n'est jamais aveugle. Béni soit son nom ! Il nous aime trop pour nous épargner une seule peine nécessaire. Il nous aime trop pour nous en envoyer une seule sans nécessité. Il est assis près de son feu comme celui qui affine. Attendez un peu, et vous verrez que cette épreuve est précisément celle dont vous n'auriez pu vous passer. Puis il n'est pas perdu, seulement il s'en est allé le premier. Vous êtes avec lui « héritière de la grâce de la vie », et l'Écriture dit que sans vous il ne peut être rendu parfait. Il vous attend donc dans le sein de Jésus. Assurément, vous n'aimeriez pas qu'il fût plutôt avec vous qu'auprès de Jésus, uniquement pour la satisfaction de converser avec lui.

Vous êtes ensemble, puisque vous demeurez l'un et l'autre en Jésus ; vous avez une même vie dont les pulsations se font sentir dans le cœur de Jésus. Vous avez communion l'un avec l'autre, car ses pensées sont toutes concentrées sur Jésus. Lorsque Moïse et Élie apparurent aux disciples, ils parlaient de Jésus. Ma bien-aimée sœur, vous êtes sur le point d'entrer dans les réalités d'une consolation que vous n'auriez jamais cru pouvoir trouver en Dieu. Il me semble que je vous vois descendre dans un abîme que j'ai moi-même traversé, et je ne puis rendre que bien faiblement ce que je sens, en vous disant que je sympathise avec vous, que j'ai compassion de vous, que je tremble presque pour vous. Mais je puis cependant vous affirmer que pour tout au monde je ne voudrais pas n'avoir pas fait par ce moyen l'expérience de ce qu'est Jésus. Je choiserais de mourir mille fois plutôt que de n'avoir pas passé par tout cela. Je ne voudrais pas qu'un seul coup m'eût été épargné, lors même que souvent encore la douleur se fait vivement sentir.

Si vous considérez les choses à la lumière de l'éternité, vous verrez que vous avez sujet de bénir Dieu, non seulement pour le bonheur assuré de votre ami, mais encore pour tout ce qu'Il veut vous apprendre au moyen de ces longs jours et de ces longues nuits de tristesse. Ce sont des leçons pour l'éternité que Dieu seul peut donner, et ce n'est que dans ce monde que nous pouvons apprendre ce que c'est que la joie dans la douleur et le calme au milieu de la tempête.

Que le Dieu de paix soit avec vous ! Il le veut, je sais qu'Il le veut. Il ne permettra pas que vous soyez éprouvée au delà de ce que vous pouvez supporter. Et si bientôt vous devez être mère, vous serez soutenue par cette douce promesse : « Que tes veuves se confient en moi ». Ce sont des paroles que je me suis appropriées et que j'ai scellées de mon sceau. Il n'a jamais manqué à ceux qui se confient en lui.

Vous ne pourrez peut-être pas lire cette lettre, mais je n'ai pu m'empêcher de vous l'envoyer, comme si Jésus m'eût donné le droit d'entrer dans la maison du deuil.

... Comment pouvez-vous me dire que vous craignez de m'exprimer votre sympathie ? J'en éprouve une vive reconnaissance. Celle que j'ai perdue est, il est vrai, vivement regrettée, mais nous la reverrons. Nous n'attendons pas seulement Jésus, nous attendons

aussi tous ses saints avec lui ; et si nous pouvons attendre Jésus, nous pouvons aussi bien attendre ceux qui seront avec lui. « Nous serons ravis ensemble avec eux à la rencontre du Seigneur ».

Pendant qu'elle vivait, nous parlions ensemble de Jésus, et nous nous excitions à l'aimer toujours mieux. Elle était humble, et Il lui a accordé la plus grande grâce, car s'en aller et être avec Christ, c'est de beaucoup meilleur. Elle avait ici-bas tout ce qui aurait pu l'attacher à la terre, et elle vivait comme si elle n'eût rien possédé.

Au moment où Jésus viendra pour réveiller de son sommeil ce corps qui est maintenant comme une semence dans son jardin dont Il garde la clef, elle se lèvera avec un corps glorieux pour être sa joie et pour publier sa louange. « La terre jettera dehors les trépassés », et les habitants de la poussière se réveilleront et se réjouiront avec chant de triomphe, tandis que les larmes mêmes de cette nuit de douleur brilleront à la lumière de sa gloire, comme « la rosée de l'aurore ». Oh ! quelle espérance que celle de la résurrection ! C'est une richesse que Jésus nous a laissée, et que nous possédons au milieu de la mort. Son efficace est merveilleuse ; elle pénètre au dedans du voile, jusqu'à Jésus ressuscité, jusqu'à la vie impérissable. Nulle part la mort ne semble aussi confuse que dans la chambre d'un chrétien mourant. C'est là qu'on sent qu'elle est vaincue. La faiblesse, la mortalité, la corruption y proclament ensemble que, « comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste. » Oui, la mort des bien-aimés de Dieu est précieuse devant ses yeux. Et nous, les vivants, ceux qui seront restés pour l'arrivée du Seigneur, nous ne recevrons pas une moins grande bénédiction, car nous pourrions souffrir un peu plus longtemps avec lui. C'est en considérant les choses à cette lumière que la foi voit mille ans comme un jour. Soyons donc diligents aujourd'hui, afin que demain nous soyons trouvés par lui dans la paix, attendant son arrivée, car « Il reviendra avec chant de joie, portant ses gerbes ».

Je suis réjouie dans la pensée que le Seigneur n'attend pas de nous un grand courage, mais bien plutôt que nous nous reposions sur lui, quand nos cœurs sont sans force, afin qu'Il se glorifie dans notre faiblesse. Si notre chair et notre cœur sont consumés, Il prend plaisir à manifester dans notre infirmité la perfection de sa force. Oh ! sachons seulement tout lui donner. Cette dispensation est contenue tout entière dans ce petit mot TOUT. Le tout de Dieu, c'est lui-même, le ciel et la terre. Notre tout à nous, ce sont deux pites. N'est-ce pas une chose étrange que je sois encore ici, et que cette amie ait été prise ? Cela me fait désirer de m'en aller aussi. Nous avons été comme deux sœurs pendant toute notre vie. Quelque chose semble me dire que je ne devrais pas être ici ; cependant je suis plus près d'elle, plus en communion avec elle que lorsqu'elle était sur la terre, car nous pouvons être ensemble en dedans du voile. Alors il y avait deux corps pour nous entraver, maintenant il n'y en a plus qu'un. Je vis où elle est ; en restant dans la maison du Père, je suis avec elle ; je la vois comme une plante étrangère à la terre, et je dois me préparer à la rejoindre. L'apôtre nous enseigne un grand secret, quand il nous dit qu'il oubliait les choses qui étaient en arrière. Demeurer au milieu des choses qui sont en arrière, c'est s'asseoir dans les jardins enchantés de Satan, c'est vivre selon la chair. Dans le combat qui est devant nous, il n'y a point de lieu de repos ; il faut tendre en avant vers le but, se fatiguer, et cependant poursuivre. Je me sens pressée de courir vers le but, comme jamais je ne l'ai été auparavant. Le temps est si court ; ne le perdons pas à regarder en arrière, plus tard nous aurons assez de temps pour cela. Nous avons été appelés des cieux à nous consacrer au service de notre Seigneur en attendant qu'Il vienne.

LA COMMUNION par G. André

« Dieu, par qui vous avez été appelés à la communion de Son Fils Jésus Christ, notre Seigneur, est fidèle » 1 Cor. 1:9

« Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ » 1 Jean 1:3

« Si nous marchons dans la lumière... nous avons communion les uns avec les autres » 1 Jean 1:7

Table des matières abrégée

- 1 Introduction — Qu'est-ce que la communion?
- 2 La communion du Père et du Fils
- 3 La communion avec le Seigneur
- 4 La communion fraternelle
- 5 La communion dans le service
- 6 Conclusion

Table des matières détaillée

- 1 Introduction — Qu'est-ce que la communion?
 - 1.1 C'est tout d'abord « une part commune avec le Père et avec son Fils Jésus Christ, fruit de notre association avec eux ». (H. R.)
 - 1.2 La communion est aussi « une communauté de pensées, d'affections, un même cœur pour les mêmes objets ». C'est la jouissance en commun de la même personne, de la même œuvre, du même amour.
- 2 La communion du Père et du Fils
 - 2.1 Dans l'éternité
 - 2.2 Sorti — Envoyé — Venu
 - 2.3 Dans sa vie sur la terre
 - 2.4 Dans sa mort
 - 2.5 Dans sa résurrection
- 3 La communion avec le Seigneur
 - 3.1 Notre part avec lui
 - 3.2 Mêmes pensées, affections, buts
 - 3.2.1 Marcher avec Lui
 - 3.2.2 Demeurer en lui (Jean 15:4 à 8)
 - 3.2.3 Jouir avec lui
 - 3.2.4 Souffrir avec lui
 - 3.2.5 Être glorifiés avec lui
 - 3.3 Cette communion est-elle possible?
 - 3.3.1 Quels en sont les moyens?
 - 3.3.2 Obstacles
 - 3.3.3 La restauration
- 4 La communion fraternelle
 - 4.1 Notre part commune (Éph. 4:4-6)
 - 4.2 Mêmes pensées, affections, buts (Phil. 2:2 ; 3:16)
 - 4.2.1 Les relations individuelles
 - 4.2.2 Le mariage

- 4.2.3 Les relations collectives
- 5 La communion dans le service
- 6 Conclusion

1 Introduction — Qu'est-ce que la communion?

La communion chrétienne a un double aspect :

1.1 C'est tout d'abord « une part commune avec le Père et avec son Fils Jésus Christ, fruit de notre association avec eux ». (H. R.)

a) Christ nous révèle le Père, il nous donne une part avec lui dans l'amour du Père. Nous avons ainsi communion avec le Fils au sujet du Père. « Personne ne vit jamais Dieu », déclare Jean 1:18 ; mais, chose extraordinaire, « le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître ». La même pensée se retrouve en Matthieu 11:27 : « Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler ».

b) Mais aussi le Père nous a donné son Fils pour que nous ayons part avec lui à l'objet de ses délices : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le » (Matt. 17:5). Bien des personnes ont vu le Seigneur Jésus sur la terre ; pour les uns il était un prophète, pour d'autres le charpentier, pour d'autres encore le Nazaréen ; mais les quelques-uns dont les yeux du cœur ont été éclairés par la grâce de Dieu et par la foi, ont pu dire : « Nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un fils unique de la part du Père » (Jean 1:14).

Ainsi, nous pouvons avoir communion avec le Père au sujet du Fils. Ce privilège remplissait tellement le cœur de l'apôtre Jean qu'à la fin de sa vie il écrivait : « Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons afin que vous aussi vous ayez communion avec nous : or, notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Et nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie » (1 Jean 1:3-4).

1.2 La communion est aussi « une communauté de pensées, d'affections, un même cœur pour les mêmes objets ». C'est la jouissance en commun de la même personne, de la même œuvre, du même amour.

Cette communauté de pensées est, pour le croyant, tout d'abord « verticale », avec le Seigneur Lui-même, individuelle ou collective ; elle est aussi « horizontale », c'est-à-dire entre enfants de Dieu : dans les relations fraternelles, dans le service du Seigneur, et surtout collectivement, quant à Christ et à son œuvre.

2 La communion du Père et du Fils

Sujet insondable ! Nous ne pouvons l'aborder qu'avec un esprit de révérence et d'adoration. Pourtant, à plus d'une reprise, la Parole, dans une mesure, nous le révèle, afin que nos cœurs en soient remplis.

Genèse 22 nous en donne une illustration. Montant à Morija, le Père et le Fils « allaient les deux ensemble ». L'agneau devient l'objet de leur entretien. Celui qui viendra n'a pas encore été manifesté, mais la foi l'entrevoit, et dans cette scène, figure des réalités futures, une conclusion s'impose à nouveau : « Ils allaient les deux ensemble ». Communion du Père et du Fils au sujet de l'œuvre qui s'accomplirait un jour.

À quatre occasions, la Parole nous dit que « Le Père aime le Fils », relation d'amour, communion intime dans le sein de la divinité.

2.1 Dans l'éternité

À trois reprises, s'ouvre dans la Parole comme « une fenêtre » sur ce qui a pris place « avant la fondation du monde ».

Dans sa prière en Jean 17, le Seigneur Jésus dit : « Père... tu m'as aimé avant la fondation du monde » (v. 24). Hors du temps, avant que nous existions, éternellement, « le Père aime le Fils ».

Au sein de cette communion bienheureuse, la conception de la rédemption se précise. L'Agneau est « préconnu dès avant la fondation du monde » (1 Pierre 1:20).

Les rachetés, qui seront les objets de ce salut merveilleux, sont « élus en lui avant la fondation du monde » (Éph. 1:4).

Dans cette gloire que le Fils occupait « auprès du Père avant que le monde fût », (Jean 17:5) a été préordonnée « la sagesse de Dieu en mystère... avant les siècles pour notre gloire » (1 Cor. 2:7). La grâce que le Fils devait révéler un jour « nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les temps des siècles » (2 Tim. 1:9) ; en lui a été révélée « la vie éternelle que Dieu... a promise avant les temps des siècles » (Tite 1:2).

Le psaume 40 exprime prophétiquement la décision du Fils, afin d'accomplir ce qui était écrit de lui « dans le rouleau du livre » des conseils éternels de Dieu : « Voici je viens ». Quels mots emploie-t-il pour indiquer cette venue? — « Tu m'as creusé des oreilles » (v. 6) ! Obéissance parfaite de Celui dont l'oreille, lorsqu'il parcourra les sentiers de la terre, sera « ouverte chaque matin pour écouter comme ceux qu'on enseigne » (Ésaïe 50:4). Oreille qui, plus tard, sera « percée », comme en Exode 21, celle du serviteur qui, par amour pour son maître, sa femme et ses enfants, voulait le rester à toujours.

Dans cette éternité bienheureuse, où le Fils était auprès du Père, selon Proverbes 8 comme son « nourrisson », se précise aussi la communion qui les unit dans la création. Il était simultanément son « artisan » (Prov. 8:30, voir la note) : « Car de lui, et par lui, et pour lui, sont toutes choses » (Romains 11:36). « Toutes choses ont été créées par lui et pour lui » (Col. 1:16). Dans cette joie de la communion qui unissait le Père et le Fils, « la partie habitable de sa terre » (Prov. 8:31) occupait une grande place.

2.2 Sorti — Envoyé — Venu

Mais le moment arriva où le Fils unique qui est dans le sein du Père (expression de relation), l'a fait connaître. Jésus le dit lui-même : « Moi je procède de Dieu et je viens de lui, car je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé » (Jean 8:42). Il fallait l'incarnation pour que notre communion avec le Père et avec son Fils devienne possible.

Dans le mystère de la divinité, le Fils est « sorti d'auprès du Père, il est venu dans le monde » (Jean 16:28). Mais c'était tout autant la volonté du Père qu'il vienne : le Père l'a envoyé. « Tu es mon Fils », dit la voix divine, qui ajoute : « Moi je t'ai aujourd'hui engendré » (Héb. 5:5).

Amour pur, insondable, être du Dieu suprême,
 Qui pour se révéler donna le Fils lui-même,
 Dans ce monde envahi par la nuit du péché.
 Nos yeux ont pu te voir, et nos mains t'ont touché.
 H. R.

2.3 Dans sa vie sur la terre

Nous retrouvons l'expression « le Père aime le Fils » pendant la vie du Seigneur sur la terre (Jean 5:20). Il n'était pas comme un être indépendant du Père, un autre dieu qui agissait de son propre chef (J.N.D.) Il y avait parfaite unité entre eux : « Moi et le Père nous sommes un » (Jean 10:20) ; mais aussi parfaite dépendance, dans la position d'humanité que le Fils avait prise : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même à moins qu'il ne voie faire une chose au Père » (Jean 5:19).

Jésus pouvait dire : « Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé » (Jean 4:34). Toute sa joie était d'accomplir cette volonté : « Je fais toujours les choses qui lui plaisent » (Jean 8:29). Cette dépendance s'exprimait dans la prière, comme nous le trouvons dans l'évangile de Luc à sept occasions particulières. Communion bienheureuse avec le Père, s'exprimant par chaque acte, chaque parole, chaque attitude du Fils sur la terre. Il démontrait par son obéissance son amour pour le Père (Jean 14:31). À douze ans déjà, il voulait être « aux affaires de son Père » (Luc 2:49). Il chasse les marchands du temple, parce qu'ils faisaient « de la maison de son Père » une maison de trafic. Dans cette obéissance, il jouissait de la communion constante de son Père, qui ne l'avait pas « laissé seul », expression que l'on retrouve tant de fois dans l'évangile de Jean.

Entre le Père et le Fils sur la terre, il y avait communication de pensées. Ainsi, en Jean 12:27-28, lorsque l'âme du Sauveur est troublée et qu'il demande à son Père de le délivrer de cette heure, mais surtout de glorifier son nom, la voix du ciel répond : « Et je l'ai glorifié, et je le glorifierai de nouveau ».

2.4 Dans sa mort

Le chemin de l'Agneau devait aboutir à la croix : « À cause de ceci, le Père m'aime, c'est que moi, je laisse ma vie » (Jean 10:17).

À Gethsémané, Jésus ne pouvait pas ne pas ressentir l'horreur de ce qui l'attendait, lui parfaitement saint : être fait péché à notre place ; pourtant, il peut dire et répéter, dans une même pensée avec son Père : « Mon Père, s'il n'est pas possible que ceci passe loin de moi sans que je le boive, que ta volonté soit faite » (Matt. 26:42).

Dans sa mort, il allait glorifier le Père, accomplir sa volonté ; et pourtant, ô mystère ! il a dû s'écrier : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » L'épée s'était réveillée contre celui que l'Éternel appelle « mon berger », le Fils qui partageait une même pensée avec le Père envers le troupeau, « contre l'homme qui est mon compagnon », celui qui avait toujours joui de cette communion bienheureuse avec son Dieu. Il a été fait là malédiction pour nous (Zach. 13:7 ; Gal. 3:13).

Durant ces heures de ténèbres, le petit groupe de femmes qui était restées près de lui, « regardaient de loin ». Ne voulons-nous pas faire de même, sans chercher à soulever le voile que l'Esprit de Dieu a étendu sur l'abîme de ces heures insondables ?

2.5 Dans sa résurrection

Dans sa résurrection et sa glorification, le Fils reste l'objet immuable de l'amour du Père : « Le Père aime le Fils et a mis toutes choses entre ses mains » (Jean 3:35) ; il a été « ressuscité par la gloire du Père » (Romains 6:4) ; ayant « achevé l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire », il a été glorifié « auprès de lui, de la gloire qu'il avait avant que le monde fût » (Jean 17:5). « Dieu lui a donné la gloire », confirme 1 Pierre 1:21. Le Fils mourant avait élevé sa plainte : « Mon Dieu, ne m'enlève pas à la moitié de mes jours ! » Et le Père de répondre : « Tes années sont de génération en génération... toi, tu es le Même, et tes années ne finiront pas » (Ps. 102:24, 27).

Associés à sa résurrection, nous avons été « transportés » dans le royaume du Fils de l'amour du Père (Col. 1:13). Nous pouvons déjà maintenant, rendant grâces au Père, anticiper, dans cette sphère bienheureuse, la communion qui sera notre part durant l'éternité.

— Ainsi, au-dessus de nous, hors du temps, avant nous, « le Père aime le Fils ».

Cet amour est descendu vers nous : « Tu les as aimés comme Tu m'as aimé ». Et encore : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés ». Du lieu très saint où le Fils épanchait son cœur dans le cœur du Père, nous parvient l'écho de sa prière : « Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux » (Jean 17).

Objets d'un tel amour, ne voulons-nous pas ici-bas en jouir et en refléter quelque chose : « Demeurez dans mon amour ». « Comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre » (Jean 15:9 ; 13:34).

3 La communion avec le Seigneur

3.1 Notre part avec lui

« Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ » (1 Jean 1:3)

« ... afin que votre joie soit accomplie » (v. 4)

La communion avec le Seigneur est la part la plus élevée de la vie chrétienne. Il ne saurait, en particulier, y avoir de culte sans elle. Le désir de tout croyant qui aime le Seigneur est certainement de la connaître, afin que, comme dit l'apôtre, sa « joie soit accomplie ».

Mais c'est aussi le désir de Dieu qui, de tout temps, a cherché la communion de sa créature. Il a créé l'homme « à son image » (Genèse 1:27) ; il partage avec lui la domination ; il insuffle en lui son esprit de sorte que l'homme devient une « âme vivante » ; il s'entretient avec lui... jusqu'à ce jour fatal où la voix de Dieu provoque chez l'homme la peur (Genèse 3:10) : par le péché, la communion a été rompue. Après le déluge, Dieu fait une alliance avec Noé ; mais l'orgueil de l'homme amène sa dispersion après Babel. Toute communion est détruite.

Le Dieu Tout-puissant appelle alors Abraham hors de son pays et de sa parenté et fait avec lui l'alliance des promesses. Abraham jouit de la communion de son Dieu. Il en devient « l'ami ». Les promesses s'accomplissent en Israël ; mais l'alliance du Sinaï, bilatérale, (Ex. 19:7-8) est bientôt rompue par le peuple. Pourtant, les expressions de Jérémie montrent la joie que, bien peu de temps, l'Éternel avait goûtée en son peuple : « Je me souviens de toi, de la grâce de ta jeunesse, de l'amour de tes fiançailles, quand tu marchais après moi dans le désert » (Jér. 2:2).

Pour que la communion puisse réellement s'établir, il faudra la « nouvelle alliance » pour Israël, alliance établie sur le sang de Christ, « le sang de la nouvelle alliance, versé pour plusieurs en rémission de péchés » (Matt. 26:28).

Le Fils du Père, descendu du ciel, est devenu le pain vivant « qui donne la vie au monde » (Jean 6:33). Il importe d'en « manger » afin d'avoir communion avec lui. Mais « le pain aussi que moi je donnerai c'est ma chair, laquelle moi je donnerai pour la vie du monde » (v. 51). Et Jésus d'ajouter : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle ». Sa chair meurtrie, son sang versé, sont la base éternellement sûre de toute communion ; pour jouir de ce précieux privilège, il faut spirituellement « manger » la chair et « boire » le sang de Christ : se nourrir en son âme d'un Sauveur mort, qui nous a donné la vie, et nous a rendus « participants de la nature divine » (2 Pierre 1:4).

La mort avec Christ est la « porte d'entrée » de la communion : être « identifiés » avec lui, littéralement faits une même plante avec lui (Rom. 6:5). Morts avec lui, nous avons aussi été vivifiés et ressuscités avec lui, et assis en lui dans les lieux célestes (Éph. 2 ; Col. 2 et 3). Les épîtres nous donnent le plein développement de la merveilleuse position que le Seigneur Jésus annonçait à ses disciples : « Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez... vous en moi et moi en vous » (Jean 14:19).

Par sa mort, il a aussi « rassemblé en un les enfants de Dieu dispersés » (Jean 11:52). Sa mort et sa résurrection sont le fondement de la communion individuelle ; elles sont aussi la base de toute communion collective au sein de la famille de Dieu : « afin qu'eux aussi soient un en nous » (Jean 17:21).

Il en découle que, comme lui, nous ne sommes pas du monde, tout en étant, comme lui, envoyés dans le monde, de la haine duquel nous sommes aussi l'objet (Jean 17:14, 16 ; 15:19 à 20).

Tel est le fondement de la communion pour tout racheté, part bénie qui implique son union avec Christ mort et ressuscité. Cette communion de « position », saisie par la foi, il importe non seulement de la connaître, mais de la vivre.

3.2 Mêmes pensées, affections, buts

Un croyant peut jouir avec reconnaissance des soins et de la providence de Dieu ; lui exposer ses divers besoins dans la prière ; l'écouter et lire attentivement sa Parole. Ce n'est pas encore la communion. Celle-ci est liée à la présence de Dieu, au sentiment actuel de cette présence. Plusieurs expressions de la Parole le soulignent.

3.2.1 Marcher avec Lui

Dès Genèse 5, nous trouvons un homme dont il nous est dit que pendant trois cents ans il « marcha avec Dieu » ; communion bienheureuse d'un Hénoc, qui reçut le témoignage d'avoir plu à Dieu. Suivre Christ implique la dépendance ; marcher avec lui fait entrer dans son intimité, tous les jours, au travers des diverses circonstances de la vie. C'est aussi parler avec lui, comme le faisait Moïse qui, pénétrant dans le sanctuaire, écoutait d'abord la Voix qui lui parlait de dessus le propitiatoire et ensuite, Lui parlait (Nomb. 7:80). Dans une autre occasion, son visage « rayonnait, parce qu'il avait parlé avec Lui » (Ex. 34:29).

En Hébreux 3:14, nous sommes devenus les « compagnons du Christ », « participants » (même mot en grec) de l'appel céleste, participants aussi de la discipline paternelle (12:8). En Jean 15:14, le Seigneur dit aux siens : « Vous êtes mes amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père » ; intimité avec lui dans ses pensées et celles du Père.

Avec ses amis, il veut partager sa paix : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix » (Jean 14:27) ; — sa joie : « Je vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit accomplie » (15:11).

Marcher avec lui, comporte des rapports d'intimité avec notre Seigneur, comme un fils avec son père ; c'est aussi prendre son joug sur nous : aller du même pas que lui, pas plus vite, sans non plus rester en arrière. Et répondre à l'exhortation de Michée 6:8 : « Qu'est-ce que l'Éternel recherche de ta part, sinon que tu fasses ce qui est droit, que tu aimes la bonté, et que tu marches humblement avec ton Dieu ? »

3.2.2 Demeurer en lui (Jean 15:4 à 8)

Union vitale du cep et des sarments qui ne peuvent vivre séparés de lui. Par cette image, le Seigneur veut faire comprendre ce qu'il exprimait peu avant : « Vous en moi, et moi en vous ». L'apôtre, à son tour, peut dire : « Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi ; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi » (Gal. 2:20).

De cette union essentielle provient tout fruit, car « séparés de moi, vous ne pouvez rien faire ». Il en découle aussi cette part merveilleuse : « Demeurer dans son amour » (v. 9). Quelle est la mesure de cet amour ? « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés ».

Si dans la vie de quelqu'un, aucun fruit n'est manifesté, on peut bien se demander s'il demeure en Christ : « Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché ». Par contre : « Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait » (Jean 15:7) : il en découle l'assurance de l'exaucement d'une prière formulée dans la communion avec le Seigneur et en conformité avec sa Parole.

3.2.3 Jouir avec lui

« Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, nous dit Romains 8:32, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui ? » — « Dieu nous donne toutes choses richement pour en jouir » (1 Tim. 6:17), pour en jouir avec Christ.

Ces « toutes choses » sont avant tout les choses d'en haut, auxquelles nous sommes exhortés à penser et sur lesquelles nous pouvons mettre notre affection (Col. 3:1 à 3) ; ce sont aussi tant de bienfaits que Dieu sème sur notre route, reçus avec reconnaissance, et dont la joie qu'ils procurent est d'autant plus réelle qu'elle est partagée avec le Seigneur.

Quel bonheur de se réjouir avec le Berger qui a ramené sa brebis perdue, avec la femme qui a retrouvé la drachme, avec le Père qui a recouvré son fils (Luc 15) ; communion d'amour avec Celui qui cherche et qui trouve.

Avec lui le croyant sera heureux aussi de veiller et de l'attendre. Lui-même attend avec patience le moment de venir chercher son église (2 Thess. 3:5). « Il est patient, ne voulant pas qu'aucun périsse » (2 Pierre 3:9). Il apprécie qu'en communion avec lui nous sachions aussi « garder la parole de sa patience » (Apoc. 3:10), en espérant le jour où nous serons accueillis dans les parvis célestes par « l'amour d'un Ami longtemps connu » (J. N. D.).

3.2.4 Souffrir avec lui

Être uni à un Christ rejeté et méprisé du monde ne peut qu'amener la souffrance. Opposition extérieure, persécutions que les croyants ont endurées, à travers les âges et encore aujourd'hui, combien pénibles ! (Rom. 8:17 ; 2 Tim. 2:12). Opposition intérieure, si paradoxale soit-elle, telle qu'un Paul l'a connue à Corinthe ou en Galatie (« Suis-je devenu votre ennemi en vous disant la vérité ? » Gal. 4:16). Comme le Seigneur a rencontré l'incompréhension de ses disciples, le croyant qui l'aime rencontrera parfois, lui aussi, celle de ses frères. À l'instar de son Maître, il souffrira dans un milieu hostile, dans un monde de péché avec toutes ses conséquences douloureuses. Pour ne pas chanceler, rappelons-nous l'exhortation de l'apôtre : « Considérez celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes » (Héb. 12:3).

Toute souffrance ne découle pas de l'opposition, elle peut venir, entre autres, de la maladie. Quel message les sœurs de Béthanie faisaient-elles transmettre à Jésus, en l'appelant au secours de Lazare ? — « Celui que tu aimes est malade » (Jean 11). Dans sa maladie et la souffrance qu'elle entraînait, Lazare était conscient de l'amour de son Seigneur. Quel secours nous recevons en introduisant Christ dans notre souffrance !

Au Psaume 23:4, la brebis doit traverser la vallée de l'ombre de la mort, endroit sombre où l'on ne voit peut-être plus clair ; mais une Présence la remplit : « Tu es avec moi ». Un bâton, une houlette, peuvent toucher la brebis inquiète et la rassurer. Et voilà qu'au sortir de la vallée, elle rencontre une table dressée, avec la nourriture dont elle va jouir dans la communion de son Berger.

Dans le deuil, quelle communion profonde le croyant peut vivre, avec Celui qui est entré en sympathie dans tout ce qui touche les siens. Marie ne va pas au sépulcre pour y pleurer. Elle va « aux pieds de Jésus » ; et que fait-il lui-même ? — « Jésus pleura ».

3.2.5 Être glorifiés avec lui

De la souffrance avec et pour Christ découle la gloire avec lui : « En tant que vous avez part aux souffrances de Christ, réjouissez-vous, afin qu'aussi, à la révélation de sa gloire, vous vous réjouissiez avec transport » (1 Pierre 4:13 ; 5:1). « Notre légère tribulation d'un moment opère pour nous, en mesure surabondante, un poids éternel de gloire » (2 Cor. 4:17).

3.3 Cette communion est-elle possible?

Elle est vitale, essentielle, mais elle peut être inconnue, ou méconnue, interrompue, ou mal réalisée.

3.3.1 Quels en sont les moyens?

Avant tout l'action du Saint Esprit. Il est « un autre consolateur ». Le Seigneur s'en étant allé, l'Esprit a été envoyé pour rappeler toutes les choses que Jésus avait dites (Jean 14:26), et nous amener à le voir, à le contempler dans sa vie, dans sa marche, à travers les pages des évangiles. — Il « rend témoignage de lui » (15:27) : Les Actes des apôtres nous montrent ce témoignage rendu au Seigneur Jésus, par les disciples que le Saint Esprit avait qualifiés pour cela. — Puis, il enseigne, il conduit dans toute la vérité. Il prend de ce qui est à Christ pour nous le communiquer (Jean 16) : le Saint Esprit a inspiré les épîtres pour nous faire entrer dans tous les résultats de l'œuvre de Christ, et nous faire réaliser avec lui une communion profonde selon ses pensées.

Le Saint Esprit rend aussi témoignage « avec notre esprit » que nous sommes enfants de Dieu (Rom. 8:16). Il est un Esprit d'adoption par lequel nous crions : Abba, Père !

Par-dessus tout, il met en valeur la Parole de Dieu et la rend vivante, opérante, précieuse. En lisant un chapitre, comme on l'a écrit, se demander si, dans ce chapitre, il y a :

- un exemple à suivre,
- un commandement à observer,
- une erreur à éviter,
- un péché à juger ou à abandonner,
- une promesse à saisir,
- une nouvelle pensée au sujet du Seigneur Jésus ou du Père.

Nous pouvons ainsi « Le connaître Lui », entrer dans ses pensées ; connaissance réciproque, selon Jean 10:14 : « Je connais les miens et je suis connu des miens comme le Père me connaît et moi je connais le Père ». La Parole nous apprend à « éprouver ce qui est agréable au Seigneur » (Éph. 5:10) et à nous « appliquer avec ardeur » à l'être (2 Cor. 5:9).

— Le psalmiste priait : « Mon cœur a dit pour toi : « Cherchez ma face. — Je chercherai ta face ô Éternel ! » (Ps. 27:8). David instruisait Salomon : « Si tu le cherches, il se fera trouver de toi » (1 Chron. 28:9). Il y faut le temps et l'énergie nécessaires pour mettre de côté ce qui entraverait cette recherche de sa face. « Je sais une chose », disait l'aveugle ; « je fais une chose », écrivait l'apôtre ; « une seule chose est nécessaire », affirmait Jésus.

3.3.2 Obstacles

La communion rencontre des obstacles. L'ennemi ne sait que trop bien les susciter. Notre Dieu est amour ; Il est aussi lumière, et demande la sainteté chez les siens.

L'un des plus grands obstacles est la volonté propre opposée à celle de Dieu. Non qu'il faille dénigrer les aptitudes naturelles que Dieu a pu nous confier, mais les mettre à la disposition du Seigneur. Qui commande en moi ? — L'apôtre le résume en quatre mots : « Plus moi, mais Christ ».

Cette volonté propre peut être ouvertement consciente de faire ce qui n'est pas selon la pensée de Dieu ; elle peut découler aussi d'une ignorance dont on est responsable ; ou de l'influence d'autrui, par laquelle on est si facilement entraîné. Trop souvent prévalent la nonchalance et le laisser-aller, dont la fiancée du Cantique des cantiques (5:2 à 3) nous donne l'exemple : elle trouvait trop pénible de se lever et de revêtir sa tunique alors que son bien-aimé frappait à la porte. Quand enfin, elle se décide à ouvrir, il avait passé plus loin !

Comment éviter que notre volonté propre vienne interrompre la communion souhaitée avec le Seigneur ? — « Il faut que Lui croisse et que moi je diminue ! » (Jean 3:30).

Des fautes non jugées et non confessées sont bien souvent un obstacle à l'action du Saint Esprit pour produire la communion avec Dieu, fautes dont on ne s'est peut-être pas rendu compte, mais qui « attristent » le divin Consolateur (Éph. 4:30). Des manquements auxquels on n'a pas attaché d'importance ou — ce qui est plus grave — que pendant longtemps on n'a pas voulu reconnaître, ni envers le Seigneur, ni surtout envers ceux qu'on a lésés. La prière en est entravée : « Quand vous ferez votre prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre Père aussi, qui est dans les cieux, vous pardonne vos fautes ». Ésaïe 59:1 à 2, l'exprime ainsi : « Voici, la main de l'Éternel n'est pas devenue trop courte pour délivrer, ni son oreille trop appesantie pour entendre ; mais vos iniquités ont fait séparation entre vous et votre Dieu, et vos péchés ont fait qu'il a caché de vous sa face, pour ne pas écouter ».

Des compagnies qui l'excluent, des amitiés que l'on recherche, et qui tendent à nous mettre sous un joug mal assorti, sont aussi des obstacles à la communion (1 Cor. 6:14) ; de même l'amour du monde, incompatible avec l'amour du Père (1 Jean 2:15). Nous sommes dans le monde, même « envoyés dans le monde » ; nos contacts sont fréquents ; c'est bien autre chose, lorsque le cœur est engagé et qu'on l'« aime ».

Et qu'en est-il des « convoitises qui font la guerre à l'âme » (1 Pierre 2:11), dont l'apôtre nous exhorte à nous abstenir ! Éphésiens 5:11 souligne : « N'ayez rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres ».

Enfin, le manque de temps nous empêche bien souvent de jouir de la communion avec le Seigneur, de la cultiver, et de lui permettre de la restaurer. Trop de choses envahissent la vie, en plus du travail journalier ; même dans l'œuvre du Seigneur, on peut se laisser absorber par l'activité ; un coucher tardif, un sommeil insuffisant, restreindront au minimum les minutes matinales à Ses pieds. À l'inverse « un peu de sommeil, un peu d'assoupissement, un peu croiser les mains pour dormir,... et ta pauvreté (spirituelle !) viendra comme un voyageur, et ton dénuement comme un homme armé » (Prov. 24:33-34).

3.3.3 La restauration

La communion a été interrompue. Faut-il se résigner à demeurer dans cet état ? La Parole est très claire et simple : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9). Nous pouvons être assurés du pardon et de la purification, mais il faut avoir réalisé le préalable : Si nous confessons. C'est l'expérience du Psaume 32 et du Psaume 51 ; David ne retrouve l'accès à la prière qu'après avoir fait connaître son péché à l'Éternel (Ps. 32:5 et 6). À deux reprises il demande à Dieu : « Efface... lave... purifie », puis ajoute : « Rends-moi la joie de ton salut » ; il termine alors le psaume sur une note de louange (Ps. 51).

Nous ne sommes pas laissés à nous-mêmes pour une telle restauration. « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ le juste ; et lui est la propitiation pour nos péchés » (1 Jean 2:1 à 2). Le Seigneur a illustré cette purification par le lavage des pieds en Jean 13, où il dit à Pierre qui s'y opposait : « Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi » (Jean 13:8). Les pieds souillés devaient être lavés par le Seigneur lui-même, avant qu'il puisse introduire ses disciples dans le sanctuaire des chapitres 14 à 16, et dans le lieu très saint du chapitre 17, où il s'entretenait seul avec son Père.

Dieu se sert aussi de l'épreuve pour restaurer la communion. David l'a vécu à Tsiklag. Il avait décidé, « en son cœur », de s'enfuir chez les Philistins. Il y fait diverses expériences malheureuses. Pour finir, il trouve incendiée la ville que le roi Akish lui avait donnée ; ses ennemis avaient emmené captifs ses femmes et ses enfants, et ceux de ses compagnons. « David et le peuple qui était avec lui élevèrent leurs voix et pleurèrent jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de force en eux pour pleurer... Et David fut dans une grande détresse... Et David se fortifia en l'Éternel son Dieu » (1 Sam. 30:4 et 6). Dans son angoisse, ses pensées reviennent à son Dieu, la communion est rétablie. Il retrouve la force, consulte l'Éternel, et marche à la victoire.

Les frères de Joseph ont connu le même exercice. Plus de vingt ans ont passé depuis qu'ils ont vendu leur frère. Joseph, type de Christ, les fait passer par diverses épreuves qui travaillent leur conscience, jusqu'à ce qu'il se dévoile à eux. Quel magnifique rétablissement de la communion, lorsque, enfin, ils reconnaissent leur faute : « Il baisa tous ses frères, et pleura sur eux ; et après cela, ses frères parlèrent avec lui » (Gen. 45:15). Auparavant, il y avait entre eux un interprète : aucune intimité ne se réalisait ; après la confession, et la contrition qui l'accompagne, ils retrouvent tout l'amour de leur cadet, et dans une heureuse communion peuvent parler directement avec lui.

Au Psaume 84 encore, l'âme « désire et languit » ; lorsqu'elle se tourne vers les « autels » de l'Éternel, la communion est rétablie sur la base du sacrifice de Christ (autel d'airain) et de son intercession (autel d'or) ; l'accès au sanctuaire est retrouvé : « Bienheureux ceux qui habitent dans ta maison ; ils te loueront incessamment ».

4 La communion fraternelle

« ... afin que vous aussi vous ayez communion avec nous » (1 Jean 1:3)

Jésus est le lien qu'aucune distance ne peut rompre ni aucune proximité ne peut donner sans lui, et qui, béni soit son nom, durera à toujours (J.N.D.).

Dans la Genèse, la communion se réalisait individuellement et, dans une mesure, au sein de la famille. En Exode 12, nous avons un nouveau commencement qui conduit à la communion du peuple de Dieu, fondée sur la rédemption. On mange l'agneau rôti dans les maisons, à l'abri du sang placé à l'extérieur. Mais dans la suite on constate que cette communion se réalise à distance du sanctuaire. Il a fallu que « la Parole devienne chair », et que la Victime expiatoire traverse les trois heures de ténèbres, abandonnée de Dieu, pour aboutir à la résurrection, où Jésus envoie à ses frères le message merveilleux : « Je monte vers mon Père et votre Père ». La famille de Dieu est alors réellement constituée. Dans la contemplation de la personne de Christ, elle réalise la communion avec le Père et avec le Fils, et entre frères, dans une « joie accomplie » (1 Jean 1:1-4).

On a appelé la communion avec le Seigneur « verticale », tandis que la communion fraternelle est « horizontale », simples expressions pratiques, claires par elles-mêmes. Soulignant la valeur de cette communion fraternelle, Ecclésiaste 4:9 disait déjà : « Deux valent mieux qu'un... et la corde triple ne se rompt pas vite ». Mais la communion dans le Seigneur est beaucoup plus profonde que la simple amitié ; elle découle d'un fondement inaltérable pour le croyant :

4.1 Notre part commune (Éph. 4:4-6)

L'unité de l'Esprit que nous sommes appelés à nous « appliquer à garder dans le lien de la paix » a, pour le racheté, un triple aspect. Elle se rattache à l'Esprit, au Seigneur, au Père (*).

(*) En général, on considère que le v. 5 inclut, outre les vrais croyants, seuls compris dans le v. 4, ceux qui professent la foi chrétienne, ont été baptisés et invoquent le Seigneur, sans toutefois avoir la vie. Le v. 6, contemplant Dieu comme originateur de « tous », embrasserait tous les hommes (et même toutes les créatures), comme tirant tous leur existence de lui ; mais seuls sont devenus « enfants de Dieu », en création nouvelle, ceux qui ont cru au nom du Seigneur Jésus (Jean 1:12, 13). Dans les considérations qui suivent, nous retenons seulement la part des vrais croyants et le fondement de leur communion

Tous les rachetés ont le même Père et font partie de la famille de Dieu : « À tous ceux qui L'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom ; lesquels sont nés, non pas de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu » (Jean 1:12-13). Par la nouvelle naissance, nous entrons dans cette famille de Dieu, devenons ses enfants, frères les uns des autres. Nous avons le privilège de dire : « Abba, Père », parce que nous avons reçu l'Esprit d'adoption (Rom. 8:15). La « paternité universelle de Dieu », telle que quelques-uns veulent la faire découler d'Éphésiens 4:6, en appelant tous les hommes « enfants de Dieu » — expression que, sans parler de Jean 1:12, les épîtres réservent invariablement aux seuls rachetés (voir Rom. 8:14, 16, 17 ; Galates 3:28 ; 1 Jean 3:1, 2:10) — n'est certainement pas conforme à la révélation telle que Dieu nous l'a donnée, et risque fort de conduire à la dangereuse doctrine de l'universalisme, selon laquelle tous les hommes, croyants ou non, seraient sauvés.

La « seule foi » est l'ensemble des vérités révélées, dont se nourrit la foi personnelle qui s'attache au Seigneur Jésus, à son œuvre expiatoire, à sa mort et à sa résurrection dont le baptême est le signe. Il ne saurait y avoir de communion avec quelqu'un qui n'accepte pas l'œuvre rédemptrice de Christ sur la croix. Toute la vie du chrétien se déroule « dans le Seigneur » : les relations parents-enfants (Éph. 6:1 ; Col. 3:20) ; entre époux (1 Cor. 7:39) ; entre frères et sœurs dans le rassemblement (Rom. 16:2) ; tout service est « dans le Seigneur » (Col. 4:7, 17). En toutes choses, c'est lui qui est le Maître ; dans les relations sociales : « leur Maître et le vôtre » (Éph. 6:9) — bien plus encore dans le cadre chrétien et dans l'assemblée, où nous avons à le reconnaître comme le même Seigneur de tous, le mien et le vôtre, avec la responsabilité soit personnelle, soit collective qui en découle. Oserions-nous dire comme Lot : « Non, Seigneur,... » (Gen. 19:18) ; ou encore, à l'exemple de Pierre : « Non point, Seigneur... » (Actes 10:14) ?

L'Esprit unit tous les croyants en un seul corps (2 Cor. 12:13), corps qui comprend divers membres — diversité dans l'unité — et une Tête glorifiée dans le ciel. Le corps de Christ n'est pas une organisation, mais un organisme avec toute la variété de la vie. L'Esprit rend vivante l'espérance du croyant : « L'Esprit et l'épouse disent : Viens ».

Cette unité n'est pas à créer, à produire ; elle existe, que nous la réalisons ou non ; elle est divine ; il importe de la garder.

Par contre, nous ne sommes pas tous parvenus à « l'unité de la foi et de la connaissance » (Éph. 4:13) ; le but du ministère et des dons que le Seigneur a donnés pour l'édification du corps de Christ, est de nous y amener. La famille de Dieu se compose de petits enfants, de jeunes gens, de pères. On a parfois, quant à la course chrétienne, « un autre sentiment » ; cela ne nous empêche pas de marcher ensemble, en attendant que Dieu nous révèle sa pensée (Phil. 3:15). Il y aura toujours des progrès à faire ; « nous connaissons en partie ». Toute autre chose est l'erreur quant à la Personne et l'œuvre de Christ, et quant aux vérités fondamentales du christianisme, surtout lorsqu'une telle doctrine est enseignée publiquement par quelqu'un qui « mène en avant » (2 Jean 9, 10) ; dans ce cas la Parole est formelle : il faut se séparer, ne pas recevoir, rejeter.

4.2 Mêmes pensées, affections, buts (Phil. 2:2 ; 3:16)

Comment jouir ensemble de notre commune part ? Cette communion fraternelle, fondée sur la même vie, le même Père, le même Seigneur, le même Esprit, se traduit tant dans les relations privées que dans le rassemblement collectif. Elle n'est pas basée sur l'accord de mêmes idées, ou, comme dit le dictionnaire, sur une « croyance uniforme » ; parce que nous sommes un en Christ, nous avons communion les uns avec les autres ; dans la soumission à l'enseignement de l'Esprit par la Parole, il en découle petit à petit une même pensée.

La communion avec Dieu implique que nous gardions ses commandements (1 Jean 2:3) ; la communion avec Christ, que nous marchions comme lui a marché (v. 6) ; la communion avec nos frères dans la lumière se manifeste par l'amour, en ayant ensemble un même but : glorifier et servir le Seigneur dans une même pensée (Phil. 2:2 ; 3:16).

4.2.1 Les relations individuelles

L'amitié dans le Seigneur est une merveilleuse expérience. Elle ne se borne pas au fait que l'un donne et l'autre reçoive, l'un enseigne et l'autre écoute ; mais les deux donnent et reçoivent, les deux s'entretiennent, les deux courent ensemble, les deux parlent l'un à l'autre des choses que le Seigneur a rendues précieuses à leur cœur. À deux ou à quelques-uns, prier ensemble comme Daniel et ses amis ; s'encourager l'un l'autre comme David et Jonathan ; s'édifier l'un l'autre chacun en particulier selon 1 Thessaloniens 5:11 ; étudier la Parole ensemble... même en vacances !

« Le fer s'aiguise par le fer, et un homme ranime le visage de son ami » (Prov. 27:17). Encouragement et stimulation mutuels entre ceux qui, ensemble, aiment le Seigneur. Fidélité aussi : « l'ami aime en tout temps » ; même les blessures qu'il fait sont fidèles (Prov. 27:6) : « La douceur d'un ami est le fruit d'un conseil qui vient du cœur » (v. 9).

Partager ce que le Seigneur nous a donné ; regarder ensemble vers un même but ; aller d'un même pas à la maison de la prière, comme Pierre et Jean en Actes 3:1. Les disciples, admonestés par les sacrificateurs, reviennent « vers les leurs », partagent avec eux leurs craintes ; tous ensemble ils prient (Actes 4:23-24).

« Redressez les mains lassées et les genoux défaillants », nous dit Hébreux 12:12. Il y a des brebis malades, fatiguées, dans le troupeau du Seigneur ; d'autres pourraient s'égarer : l'admonestation seule ne les ramènera guère, mais : « Faites des sentiers droits à vos pieds, afin que ce qui est boiteux ne se dévoie pas, mais plutôt se guérisse ». Exemple d'attachement au Seigneur qui, dans l'exercice de la communion fraternelle, sera en aide aux autres. Ne pas abandonner non plus « le rassemblement de nous-mêmes comme quelques-uns ont l'habitude de faire », (les bancs vides n'ont jamais facilité la communion !) mais nous exhorter l'un l'autre et nous « exciter à l'amour et aux bonnes œuvres » (Héb. 10:24-25).

Cette communion fraternelle rencontre bien des obstacles que l'ennemi est prompt à susciter.

« Si nous marchons dans la lumière... nous avons communion les uns avec les autres » (1 Jean 1:7), d'où il découle que si nous ne marchons pas dans la lumière, la communion est interrompue. On s'est irrité contre son frère (Matt. 5:22) ; on en est jaloux ; on en a médité, si même on ne l'a pas calomnié : un fossé se creuse. 1 Pierre 2, qui nous conduit à offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu, y met comme condition préalable de « rejeter... toutes médisances ».

Si un fossé s'est ainsi creusé entre frères, laisserons-nous les choses en l'état ? — Tout d'abord, si l'on se croit lésé, ne pas insister sur ses droits, ni imiter l'esclave auquel le Maître avait remis une dette de dix mille talents et qui étranglait son frère qui lui devait cent deniers, sans avoir « pitié de celui qui est esclave avec lui » (Matt. 18:28, 33). Si le cas le demande vraiment, prendre l'initiative d'aller voir son frère qui a péché contre nous, pour tâcher de le convaincre et de le gagner (Matt. 18:15). Si, au contraire, on se rend compte d'avoir soi-même mal agi envers son frère qui a ainsi « quelque chose contre nous », la Parole nous dit : « Va (toujours prendre l'initiative !), réconcilie-toi avec ton frère ; et alors viens et offre ton don » (Matt. 5:24).

Jacques 5:16 nous engage aussi à confesser nos fautes l'un à l'autre (confession réciproque et non unilatérale, qui implique une discrétion totale), et surtout à « prier l'un pour l'autre, en sorte que nous soyons guéris ». Que de « guérisons » seraient produites dans les familles, dans les relations privées, comme aussi dans les relations collectives dans les rassemblements, si l'on mettait cette exhortation en pratique !

Jean insiste à son tour là-dessus : « Si quelqu'un voit son frère pécher... il demandera pour lui » (1 Jean 5:16). Ne pas s'empresser d'aller raconter à d'autres le mal constaté, mais en faire un sujet de prière pour que Dieu intervienne.

Par-dessus tout, supporter et pardonner, et éviter les contestations entre frères (Gen. 13:8). À la fin d'une longue vie, un conducteur, qui avait beaucoup travaillé pour le Seigneur, laissait dans une lettre d'adieu à ses frères le verset suivant : « Vous supportant l'un l'autre et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre ; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même » (Col. 3:13). Support des caractères difficiles ; pardon des offenses personnelles ; patience envers tous !

4.2.2 Le mariage

Comme nous l'avons vu, l'apôtre exhorte, en conclusion du long chapitre qu'il écrit aux Corinthiens sur le mariage, à s'unir « dans le Seigneur » (1 Cor. 7:39). Ceci exclut toute union d'un croyant avec un incrédule.

De plus, comment jouir ensemble de la communion si l'on ne peut marcher dans le même sentier, « étant ensemble héritiers de la grâce de la vie, pour que vos prières ne soient pas interrompues » (1 Pierre 3:7) ?

Le but d'un vrai mariage chrétien n'est-il pas de vivre ensemble pour le Seigneur Jésus dans un même sentier, ayant les mêmes pensées, pouvant adorer ensemble, et servir ensemble chacun dans son cadre ; prier l'un pour l'autre, et ensemble L'attendre.

Souffrir à deux lorsque dans l'ombre

La lueur d'un espoir s'éteint,
Et dans la nuit lugubre et sombre,
Ensemble attendre le matin...

Attendre en paix le divin Maître,

Les yeux fixés sur l'Au-delà ;
Puis un jour, le voyant paraître,
Ensemble dire : Le voilà !
M. T.

L'apôtre insiste aussi sur « l'honneur » à porter à sa femme, ce respect, cette courtoisie de tous les jours dans la vie conjugale. Elle est un vase plus faible qui demande considération. Être ensemble implique concorde ; prier ensemble : communion. « Demeurez avec elle selon la connaissance », ajoute l'apôtre, une connaissance de la complexité du caractère féminin dans ses besoins affectifs et spirituels. « Il la nourrit et la chérit », dit Éphésiens 5:29 : le mari est responsable des besoins matériels du foyer, (quoique selon le cas l'épouse puisse aussi y contribuer !), et surtout de ses besoins spirituels : il apportera la nourriture des âmes dans le cadre de la famille.

Bel exemple d'Aquila et Priscilla, unis dans l'hospitalité, dans l'œuvre du Seigneur, dans l'enseignement donné à domicile à ceux qui avaient besoin de faire des progrès dans la vérité, dans le service envers l'assemblée qui se réunissait dans leur maison ; ensemble ils avaient « exposé leur propre cou » en faveur de l'apôtre.

4.2.3 Les relations collectives

Le rassemblement au nom du Seigneur (zu meinem Namen hin ; to my name) a pour centre sa personne même et sa présence selon Matthieu 18:20. Il n'est pas la congrégation de personnes qui sont d'accord entre elles sur un certain nombre d'idées ou de doctrines. Mais chacune d'elles, enfant de Dieu par la foi, membre du corps de Christ par le Saint Esprit, attirée par le Nom et la personne du Seigneur, se retrouve en tant que tel autour de lui, comme faisant partie de son assemblée, de son église, même si tous ceux qui la composent ne sont pas présents. Il ne saurait y avoir d'occasion de communion avec le Seigneur, et de communion fraternelle, plus profonde.

Cette communion se traduit dans l'adoration en commun, dans la prière (Matt. 18:19), et dans le rassemblement pour l'édification basée sur la Parole de Dieu, quelle qu'en soit la forme (1 Cor. 14).

La louange en commun a pour base la déclaration du Seigneur ressuscité : « Je te louerai au milieu de la congrégation » (Ps. 22:22). La communion s'y réalise selon Romains 15:6 : « Que, d'un commun accord, d'une même bouche, vous glorifiez le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ ».

Ceux qui prient ensemble ne se sont pas « mis d'accord » sur tel ou tel sujet de prière, mais selon Matthieu 18:19, ils « sont d'accord », accord produit par le Saint Esprit (le verbe traduit par « sont d'accord » a donné en français le mot « symphonie »).

Dans la réunion de l'assemblée pour être nourrie, 1 Corinthiens 14 insiste que tout se fasse « pour l'édification », dans la dépendance du Saint Esprit, qui se sert de l'un ou de l'autre pour exprimer ce que le Seigneur veut donner pour le bien des siens, « afin que tous apprennent et que tous soient exhortés » (v. 31).

Éphésiens 4:12 souligne que les dons conférés par le Seigneur ont pour but « le perfectionnement des saints, l'œuvre du service, l'édification du corps de Christ ». Il faut reconnaître la diversité des dons de grâce ; ils ne se limitent certes pas au ministère de la Parole, et s'étendent jusqu'aux « aides » et à « l'exercice de la miséricorde » (Rom. 12:8). Deutéronome 19:14 enjoint de ne pas « reculer les bornes de son prochain » ; chacun a sa portion d'héritage ; chacun a reçu quelque don de grâce ; reculer la borne pour élargir son héritage, c'est empiéter sur celui d'autrui, ce serait restreindre le don des autres pour mieux faire valoir le sien ! (voir aussi 2 Cor. 10:13-16.)

La communion, dans le cadre du « corps de Christ », se traduit, entre autres, par « un égal soin les uns des autres » (1 Cor. 12:25). Ces soins les uns pour les autres incombent autant aux sœurs qu'aux frères ; ils se traduiront de manières très diverses, selon que chacun sera conduit par le Seigneur et aura à cœur de répondre à sa pensée ; ainsi dans une heureuse communion, tous en bénéficient.

La soumission les uns aux autres, dans la crainte du Christ (Éph. 5:21), empêchera quiconque d'imposer sa propre pensée et amènera, dans une recherche patiente de communion, à considérer les pensées de ses frères, tout en étant ensemble soumis au Seigneur et se sentant devant lui, en sa présence, afin de discerner sa pensée à lui.

L'intercession réciproque, selon Jacques 5:16, ou pour un frère qui a manqué, selon 1 Jean 5:16 (voir aussi Genèse 18:22-33), contribuera à rétablir et à maintenir la communion collective.

Mais par-dessus tout, comme dans les relations privées, support et pardon s'imposent : tout le service pastoral en découle : « Avertissez les déréglés, consolez ceux qui sont découragés, venez en aide aux faibles, usez de patience envers tous » (1 Thess. 5:14).

La cène du Seigneur reste l'expression suprême de la communion, communion du corps et du sang du Christ (1 Cor. 10:16), et communion les uns avec les autres : en participant tous à un seul et même pain, nous exprimons que nous formons avec tous les rachetés du Seigneur un seul corps (v. 17).

Mais l'ennemi ne manquera pas de susciter des obstacles — tout pratiques — à un tel rassemblement.

La Parole insiste beaucoup sur le danger de l'orgueil spirituel. Pas seulement celui d'un Diotrèphe « qui aime à être le premier parmi eux », mais aussi cet esprit de domination qui peut si facilement se glisser parmi ceux qui, d'autre part, ont été qualifiés pour le ministère ou le service dans le rassemblement (1 Pierre 5:3, etc.). La prétention d'en savoir plus que d'autres, la satisfaction de soi, fait dire à Laodicée : « Je suis riche, et je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien » (c'est une tout autre attitude d'apprécier avec reconnaissance et humilité tout ce que le Seigneur a pu nous faire saisir des vérités de sa Parole, et de s'efforcer, par sa grâce, de les mettre en pratique).

Un autre obstacle à la communion est, selon Malachie 3:8 à 10, de « ne pas apporter les dîmes ». La dîme matérielle pour l'entretien des Lévites se traduit aujourd'hui par ce qu'Hébreux 13:16 appelle « faire part de vos biens », afin, selon Galates 6:6, de faire « participer à tous les biens temporels celui qui enseigne ». — Mais l'exhortation va bien au-delà, et a toute sa portée dans le domaine spirituel. Comment venir au culte avec des « corbeilles vides » (voir Deut. 26) ? Le frère qui exprime la louange de l'assemblée par la prière, ou l'indication d'un cantique, n'a pas seulement lui-même à apporter les prémices ; tous ceux qui sont réunis autour du Seigneur pour l'adoration veilleront à avoir des cœurs qui aient été occupés de lui et aient ainsi quelque chose à présenter. Le Saint Esprit saura certainement discerner ce qui est collectivement sur le cœur de l'assemblée, et y faire donner expression par le frère dont il se servira pour cela. Trois fois est répétée l'exhortation : « On ne paraîtra pas à vide devant ma face » (Ex. 23:15, etc.).

Quant aux dons de grâce que le Seigneur peut avoir confiés, l'apôtre est très clair : « Suivant que chacun de vous a reçu quelque don de grâce, employez-le les uns pour les autres, comme bons dispensateurs de la grâce variée de Dieu » (1 Pierre 4:10). Il en résultera, non une mise en-avant de l'homme, mais « la gloire de Dieu par Jésus Christ » (v. 11).

Si l'on n'apporte pas les dîmes, les serviteurs du Seigneur pourraient être dans le besoin (en Néhémie 13:10 sqq., les Lévites délaissés avaient fui chacun à son champ) ; et spirituellement parlant, il n'y aura pas de « nourriture dans ma maison » ; l'édification sera entravée.

Si la communion individuelle n'est pas cultivée avec le Seigneur et les uns avec les autres, comment la communion collective se réaliserait-elle dans le cadre du rassemblement ? D'où l'exhortation, déjà considérée, de veiller à « l'habitude » de l'abandonner ; perte pour le Seigneur, perte pour la communion collective, et pour soi-même.

L'ennemi, dans ses ruses, peut introduire le « levain » dans le rassemblement. Levain moral de 1 Corinthiens 5, « méchant » qu'il faut « ôter du milieu de vous-mêmes » ; levain doctrinal (Gal. 5:9), encore plus grave dans ses conséquences, dont la Parole nous montre dans divers passages comment, selon les cas, il faut se purifier et se séparer. Avant d'en arriver à cette extrémité, elle relève divers cas de « discipline paternelle » dont il importe d'user : en Galates 6:1, redresser celui qui s'est laissé surprendre par quelque faute ; en 1 Thessaloniens 5:14, avertir les déréglés ; en 1 Timothée 5:20-21, dans le cas d'un ancien, fautif, le convaincre devant tous ; en Tite 1:11, « fermer la bouche aux vains discoureurs et séducteurs » ; « ne pas enseigner » en 1 Timothée 1:3 ; dans le cas de l'homme sectaire, ne le « rejeter » qu'après une première et une seconde admonestation (Tite 3:10).

Satan est le « loup qui ravit et disperse les brebis » (Jean 10:12). On ne lui échappe qu'en restant très près du Berger, et par conséquent d'autant plus près les uns des autres.

5 La communion dans le service

Les nombreuses exhortations de la Parole pour la marche chrétienne peuvent se résumer en quatre verbes : aimer, suivre, servir, attendre. L'amour de quelques femmes pour le Seigneur Jésus les avait amenées à la croix ; auparavant, en Galilée, elles « l'avaient suivi et l'avaient servi ». Le Seigneur lui-même a commencé à annoncer le « grand salut » ; ceux qui l'avaient entendu, marchaient sur ses traces, « Dieu rendant témoignage avec eux » (Héb. 2:3). Dans ce chemin nous sommes appelés à servir « en toute humilité » (Actes 20:19) ; « avec crainte » (Ps. 2:1) ; « avec joie » (Ps. 100) ; « de tout notre cœur » (1 Sam. 12:21) ; « en intégrité et en vérité » (Josué 24:14).

Aucun service pour le Seigneur n'est fructueux s'il ne découle d'une communion personnelle avec lui, qui le marque de son empreinte. Tout vrai serviteur reviendra sans cesse à la source, d'autant plus qu'il est appelé à donner davantage : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive... et des fleuves d'eau vive couleront de son ventre » (Jean 7:37-38).

Seul le sarment attaché au cep peut produire du fruit : « Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ; car, séparés de moi, vous ne pouvez rien faire » (Jean 15:5). Sortant de sa réserve habituelle, Paul est amené à dire aux Corinthiens en parlant des apôtres qui eux aussi avaient été actifs dans l'œuvre du Seigneur : « J'ai travaillé beaucoup plus qu'eux tous, non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu qui est avec moi » (1 Cor. 15:10). Cette grâce avait été la réponse de la bouche même de son Seigneur, qui n'exauçait pas la prière trois fois répétée pour que l'écharde fût retirée : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité ». Toute activité qui n'est pas le fruit de la vie intérieure tend à nous faire agir sans Christ, et à lui substituer le moi (J. N. D.).

Un appel individuel est à la base de tout service, un appel venant du Seigneur, par les moyens qu'il choisit. « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis, afin que vous alliez et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure » (Jean 15:16). En Ésaïe 6, après la vision de la gloire de l'Éternel, Ésaïe est convaincu de son péché, ses lèvres sont purifiées ; il peut alors répondre à la demande du Seigneur : « Qui enverrai-je, et qui ira pour nous ? — Me voici, envoie-moi ».

Veillons à ne pas, pour imiter autrui, nous engager dans tel service parce que d'autres le font, ou parce que cela nous attire. Les bonnes œuvres sont « préparées à l'avance » afin que nous marchions en elles. Il nous incombe de les discerner, et de prendre conscience, sans fausse modestie, du service que le Seigneur nous confie ; il a du prix à ses yeux.

L'appel de Dieu n'est pas lié à la situation matérielle ou sociale, ni aux qualités naturelles (voir Gédéon, Amos, Jérémie), quoique le Seigneur puisse s'en servir (Matt. 25:15) : Pierre, habitué à jeter son filet dans la mer, devient pêcheur d'hommes ; le Seigneur n'appellera certainement pas à s'occuper d'enfants quelqu'un qui n'est pas doué pour cela. La première réaction à l'appel de Dieu est souvent la crainte, la défiance de soi. Tels un Moïse, un Jérémie, un Gédéon.

Le serviteur, appelé individuellement, est responsable aussi personnellement, directement, envers son Maître : « Qui es-tu, toi qui juges le domestique d'autrui ? Il se tient debout ou il tombe pour son propre maître ; et il sera tenu debout, car le Seigneur est puissant pour le tenir debout... Ainsi donc chacun de nous rendra compte pour lui-même à Dieu » (Rom. 14:4, 12). En Marc 13:34, le Maître donne « à chacun son ouvrage » pour le temps de son absence. Aussi, le serviteur a-t-il à s'étudier « à se présenter approuvé à Dieu » (2 Tim. 2:15). Paul dit à Archippe : « Prends garde au service que tu as reçu dans le Seigneur afin que tu l'accomplisses » (Col. 4:17). Cette responsabilité implique que le serviteur devra répondre un jour des talents qui lui ont été confiés : « Longtemps après, le maître de ses esclaves vient, et règle compte avec eux ».

L'appel et la responsabilité du serviteur sont individuels ; toutefois la Parole nous montre très souvent une heureuse communion dans l'exercice du service, qu'il s'agisse de porter l'évangile au près ou au loin, ou d'enseigner et d'édifier, dans le particulier (1 Thess. 5:11), ou dans l'assemblée, où plusieurs frères peuvent présenter la Parole (Actes 11:26 ; 15:32 ; 1 Cor. 14:29).

Les exemples abondent, surtout dans le Nouveau Testament. Le Seigneur envoie ses disciples deux à deux (Marc 6:7). Barnabas va chercher Saul à Tarse, et tous deux enseignent, dans l'assemblée, une grande multitude pendant un an tout entier. Ils vont ensemble porter aux anciens de Jérusalem les secours des disciples d'Antioche (Actes 11:25-30 ; 12:25). Plus tard l'Esprit Saint dit : « Mettez-moi à part Barnabas et Saul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés » (Actes 11:25 ; 13:2) ; Barnabas accompagne ainsi Paul au cours de son premier voyage. Malgré le danger, ils entrent « ensemble » dans la synagogue d'Iconium (Actes 14:1). Lorsqu'ils se séparent, l'apôtre fait choix pour lui de Silas (15:40) ; plus tard, il « voulut » que Timothée aille avec lui (16:3).

Combien de frères ont été avec Paul dans son service itinérant (Actes 20:4-5), compagnons qu'il estimait et encourageait, les appelant « compagnons d'œuvre, compagnons d'armes, compagnons de services, mon associé ». Dans la majorité de ses épîtres, il s'adjoint l'un d'eux pour s'adresser à ses correspondants (sauf dans Romains, Galates, Éphésiens où l'autorité apostolique s'impose, et dans les épîtres personnelles). D'être à deux ou plusieurs implique aide et correction mutuelles. On apprend à apprécier le travail des autres, sans les critiquer, ou médire d'eux. Les services sont aussi complémentaires, vu la diversité des dons que le Seigneur accorde. Bien entendu, le Seigneur peut aussi envoyer un serviteur seul, tel Pierre, à quelques reprises, dans les Actes, ou Timothée à Éphèse (1 Tim. 1:3) ; tandis qu'en Macédoine, il allait avec Éraсте (Actes 19:22), et à Philippiques avec Éphaphrodite ou peu après lui (Phil. 2:22, 23, 29).

L'Évangile de Jean nous donne un récit touchant de service accompli à deux pour le Seigneur lui-même. Pendant plus de trois ans, Nicodème avait pu méditer sur la nuit mémorable passée avec Jésus ; il se souvenait sans doute de la parole : « Il faut que le fils de l'homme soit élevé ». Il redoutait pourtant ses compatriotes (Jean 7:51-52) et ne se dévoilait pas. Par crainte des Juifs, Joseph d'Arimathée était lui aussi disciple en secret. Et voilà qu'au pied de la croix, tous deux, qui très probablement ignoraient que l'autre aussi aimait le Seigneur, se retrouvent pour un service commun. Nicodème apporte l'aloès et la myrrhe, types de l'amertume de la souffrance ; Joseph, qui a préparé le sépulcre, fournit les linges et le linceul ; les deux ensemble descendent le corps, l'enveloppent et le mettent dans ce tombeau où Jésus a été avec le riche dans sa mort.

Si, à bien des reprises, s'établit une communion bienvenue entre les serviteurs du Seigneur, il y a place aussi pour une communion tant de l'assemblée que de croyants individuels avec les serviteurs.

En Actes 13:2-3, on voit les conducteurs de l'assemblée d'Antioche prier et jeûner lors de l'appel de Barnabas et de Saul. Au retour de leur premier voyage, les deux réunissent toute l'assemblée pour raconter « toutes les choses que Dieu avait faites avec eux » (Actes 14:27). Ils font de même lors de leur montée à Jérusalem, causant une grande joie à tous les frères (Actes 15:3). À Jérusalem même, ils racontent « quels miracles et quels prodiges Dieu avait faits par leur moyen parmi les nations » (v. 12). Les assemblées s'associaient ainsi avec intérêt à l'œuvre que le Seigneur accomplissait au loin par le moyen de ses serviteurs. Par contre, l'assemblée n'est pas appelée à diriger, à télécommander les serviteurs. Il ne convient pas « d'enchaîner l'Esprit de Dieu » (J. N. D.).

Cette communion de l'assemblée pourra se manifester de bien des manières. En Philippiques 1:5, Paul rappelle la part que ces croyants prenaient à l'évangile « depuis le premier jour jusqu'à maintenant », c'est-à-dire dès leur conversion. Ils « combattaient ensemble d'une même âme » avec la foi de l'évangile (v. 27). Que de fois l'apôtre sollicite les prières des assemblées pour son

service. Pour prier avec intelligence, il faut connaître les circonstances des serviteurs, nous associer à leurs exercices et à leurs joies, comprendre la tension nerveuse que produit l'ambiance dont ils peuvent être entourés, les interrogatoires policiers, les investigations, les brimades ; se souvenir des ruses et des efforts de Satan ; des épreuves aussi qui peuvent survenir dans des circonstances de famille ; des dangers que les serviteurs courent. En Actes 12, toute l'assemblée prie pour la libération de Pierre ; puis dans la nuit, ou très tôt le matin, dans la maison de Marie, « plusieurs étaient assemblés et priaient » (v. 12). Ce n'était pas toute l'assemblée, puisque Jacques et les frères n'étaient pas là (v. 17). Et le Seigneur répond merveilleusement aux prières de l'église et de ceux qui avaient eu à cœur de les poursuivre en faveur de son apôtre.

Mais les serviteurs aussi prient pour les assemblées ; on en a l'exemple de Paul et des compagnons qu'il associe à sa prière, au début de beaucoup d'épîtres. Colossiens 1:9 et 4:12-13, montrent que Paul, Timothée et Épaphras joignaient leurs intercessions en faveur des Colossiens.

Quelle consolation Paul trouve, lorsque, las et découragé, après un long et pénible voyage, il s'approche de Rome où il avait tant souhaité venir, afin que « nous soyons consolés ensemble au milieu de vous, vous et moi, chacun par la foi, qui est dans l'autre » (Rom. 1:12). Un petit groupe de frères, a fait la longue marche depuis la Ville pour venir à sa rencontre au Forum d'Appius et aux Trois-Tavernes. Le prisonnier, enchaîné sans doute, avance lentement sur la route. Voilà qu'il aperçoit ceux qui l'accueillent. Quelle joie, quelle consolation ! « Et Paul, les voyant, rendit grâce à Dieu et prit courage » (Actes 28:15).

Jamais la muraille de Jérusalem ne se serait édiflée sans la collaboration et la communion de tous ceux qui y prirent part (Néhémie 3). Rappelant dans sa prière l'histoire de son peuple, Néhémie doit dire avec douleur : « Ils ne t'ont pas servi » (9:35). Quelle peine pour ce serviteur dévoué de constater lors de la construction de la muraille que certains « ne plièrent pas leur cou au service de leur Seigneur » (3:5).

Ceux qui craignent l'Éternel et parlent l'un à l'autre en Malachie 3:16 apprennent à discerner entre « celui qui sert Dieu et celui qui ne le sert pas ».

Qu'en sera-t-il de nous ? Le Seigneur devrait-il dire, comme Job dans sa plainte : « J'ai appelé mon serviteur et il n'a pas répondu » ? (Job 19:16).

6 Conclusion

La communion avec le Père et avec le Seigneur Jésus doit être le but principal du croyant, car elle conditionne notre vie spirituelle tout entière. De cette communion procède une septuple bénédiction :

1. Notre marche, ainsi que notre service et notre témoignage pour le Seigneur, tirent d'elle leur force et leur fruit. « Demeurez en moi, et moi en vous. Comme le sarment ne peut pas porter de fruit de lui-même, à moins qu'il ne demeure attaché au cep, de même vous non plus vous ne le pouvez pas, à moins que vous ne demeuriez en moi » (Jean 15:4).
2. C'est la communion qui nous préserve des chutes et des erreurs quant à la marche et à la doctrine. En effet : « Si l'on a les yeux sur Christ, tout est facile : sa communion donne de la clarté et de la certitude » (J. N. D.).
3. La jouissance de la communion avec Christ nous maintient dans une vraie séparation du monde et de ses principes, car par elle nous réalisons pratiquement que nous ne sommes pas du monde, comme lui n'était pas du monde.
4. La communion nous garde dans la jouissance de l'amour, de la paix et de la joie de Christ. « Demeurez dans mon amour... Je vous donne ma paix... Que ma joie soit en vous ».
5. La communion est la source la plus profonde du christianisme pratique, par l'intimité et la confiance dont, par elle, nous jouissons avec Christ : nous faisons tout avec Christ et pour Christ.
6. Elle est la condition de notre croissance spirituelle, car c'est d'elle que procède la connaissance de la volonté de Dieu et de la personne de Christ (Rom. 12:2 ; 2 Cor. 3:18).
7. En dirigeant nos affections sur Christ, la communion détache nos cœurs des choses visibles et les attache aux choses célestes, invisibles mais éternelles (2 Cor. 4:18).

Que le Seigneur nous accorde la grâce de réaliser, par la puissance du Saint Esprit, les conditions morales — vigilance, sanctification, jugement de nous-mêmes — qui nous permettront de jouir constamment de la communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ, et de posséder toutes les bénédictions qui en découlent.

LA NOUVELLE VIE DU CROYANT EN CHRIST par ANDRÉ Georges

De la nouvelle naissance à la gloire

Table des matières abrégée

- 1 Sauvés
- 2 La famille de Dieu
- 3 Unis à Christ
- 4 Un seul corps
- 5 Glorifiés

Table des matières détaillée

- 1 Sauvés
 - 1.1 Pardonnés
 - 1.2 Purifiés
 - 1.3 Rachetés
 - 1.4 Justifiés
 - 1.5 Réconciliés
 - 1.6 Sanctifiés
 - 1.6.1 La sanctification de position, aux yeux de Dieu
 - 1.6.2 La sanctification pratique
- 2 La famille de Dieu
 - 2.1 Enfants
 - 2.2 Fils (l'adoption)
 - 2.3 Héritiers
 - 2.4 Le Père
- 3 Unis à Christ
 - 3.1 « Identifiés », faits une même plante avec lui (v. 5)

- 3.2 Affranchis, libérés
- 3.3 Livrés
- 3.4 En Christ
- 3.5 Christ en nous
- 4 Un seul corps
- 4.1 Baptisés d'un seul Esprit
- 4.2 Diversité dans l'unité
- 4.3 Adorateurs
- 5 Glorifiés
- 5.1 La résurrection
- 5.2 Le tribunal de Christ
- 5.3 Les noces de l'Agneau
- 5.4 La gloire

1 **Sauvés**

« Venu pour sauver ce qui était perdu » (Matt. 18:11)

Avec quelle joie le berger, qui a tant cherché sa brebis, peut, de retour à la maison, dire : « Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis perdue » (Luc 15:6).

Être perdu, c'est avoir fui la voix du berger, l'appel de l'Évangile, et méprisé la grâce de Dieu. C'est s'exposer à paraître devant le « grand trône blanc » et à être « jeté dans l'étang de feu » (Apoc. 20:11, 15).

« Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? », demandait le géolier de Philippes à Paul et Silas. La réponse vint aussitôt : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé » (Actes 16:30-31).

Mais cette réponse n'est pas une formule que l'on répète. Elle implique, comme Paul lui-même l'annonçait avec persévérance à Éphèse, « la repentance envers Dieu et la foi en notre Seigneur Jésus Christ » (Actes 20:21).

Remarquons que la repentance envers Dieu vient en premier lieu (cf. Luc 24:47, littéralement : la repentance conduisant à la rémission des péchés). Se repentir, c'est changer de pensées, quant à Dieu, quant à soi-même, et quant au péché. On ignorait Dieu, ou bien on le condamnait : « Si Dieu existait... », ou on pensait que « le bon Dieu finirait bien par tenir compte de ma vie rangée pour me prendre dans son ciel ». Mais Dieu se révèle comme le Dieu saint, le Dieu juste ; Dieu, qui est amour, est aussi lumière.

Si la lumière divine éclaire ma conscience, je ne penserai plus que « ma vie est rangée » et peut plaire à Dieu suffisamment pour aller au ciel. Je changerai de pensées à la lumière de sa Parole : « Il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu » (Rom. 3:22-23). « Vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés » (Éph. 2:1). « Les gages du péché, c'est la mort » (Rom. 6:23), non seulement la mort physique, mais la séparation éternelle d'avec Dieu.

La repentance n'en reste pas là, elle conduit à « la foi en notre Seigneur Jésus Christ » : « Vous êtes sauvés par la grâce, moyennant la foi » (Éph. 2:8). La foi en la Parole de Dieu accepte que « lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (Rom. 5:8), c'est-à-dire qu'il est mort à notre place : « Jésus... a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification » (Rom. 4:25). « Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé » (Rom. 10:9).

On n'est pas sauvé par les bonnes œuvres que l'on accomplit : « Il nous sauva, non sur le principe d'œuvres accomplies en justice, que nous, nous eussions faites, mais selon sa propre miséricorde » (Tite 3:5). C'est une erreur profonde aussi de penser qu'il faut, en quelque sorte, compléter l'œuvre de Christ pour nos péchés, en accomplissant des bonnes œuvres, qui nous acquerraient des mérites (Éph. 2:9). La Parole de Dieu est très claire : Nous avons été « créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles » (Éph. 2:10).

Viennent d'abord la repentance et la foi, qu'accompagne la « nouvelle naissance » (Jean 3:3-6) ; ensuite, ces bonnes œuvres que Dieu a préparées, accomplies par reconnaissance envers le Dieu d'amour : « En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aime et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés » (1 Jean 4:9-10)

Le salut est considéré sous trois aspects :

– quant au passé : « Vous êtes sauvés » (Éph. 2:5, 8) ; « Dieu nous a sauvés » (2 Tim. 1:9). La certitude d'être sauvé repose sur la foi en la Parole de Dieu (*).

– quant au présent, le croyant est sauvé « par sa vie » (Rom. 5:10), par l'intercession de Christ (Héb. 7:25).

– quant à l'avenir, Romains 13, Il nous dit : « Maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru ». Nous attendons « la délivrance de notre corps » (Rom. 8:23). « Nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire » (Phil. 3:20-21).

Mais le salut lui-même revêt aussi divers aspects que nous allons considérer.

(*) Voir la brochure « Certitude et joie du salut ».

1.1 **Pardonnés**

Pour être pardonné, il faut s'être reconnu coupable (Rom. 3:19).

En Lévitique 4:27-35, si quelqu'un s'était rendu coupable (v. 27), il devait amener son offrande, un animal sur la tête duquel il poserait sa main comme pour dire : celui-ci va porter le châtiment de mon péché. Lui-même devait égorger le sacrifice, dont le sang était versé au pied de l'autel, et la graisse brûlée sur l'autel. Après cela seulement, il est répété « il lui sera pardonné ». Ce sacrifice est bien certainement une figure, un type, de celui de Christ sur la croix : « Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pierre 2:24). Ésaïe 53 souligne : « Nous avons tous été errants... et l'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous » (v. 6).

Seul le sacrifice de Christ pouvait « ôter » les péchés. Le sang des sacrifices répandu dans l'Ancien Testament ne pouvait jamais « ôter les péchés » (Héb. 10:4, 11), ils étaient « couverts » (Ps. 32:1). Mais Christ a offert « un seul sacrifice pour les péchés » (Héb. 10:12) de sorte que l'Esprit de Dieu peut dire : « Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités » (v. 17).

Quand un homme pardonne une offense, il n'y a pas de châtiment pour le coupable. Dieu, lui, ne passe pas par-dessus le péché. Il faut que le châtiment soit exécuté ; mais il l'est sur un autre, c'est-à-dire sur Christ : « Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu » (1 Pierre 3:18).

Qu'en est-il alors des péchés des croyants après la nouvelle naissance ? 1 Jean 1:9 est très clair : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle (à sa Parole) et juste (envers Christ) pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité ».

Proverbes 28:13 avait déjà dit : « Celui qui confesse ses transgressions et les abandonne obtiendra miséricorde ». Dieu ne demande pas une compensation pour nos péchés, ni une pénitence extérieure, mais une confession, à Dieu d'abord (Ps. 32:5) et, si le cas le demande, à celui que nous avons lésé. Jacques 5:16 envisage même la confession réciproque des fautes « l'un à l'autre » (non pas

publiquement), afin de prier l'un pour l'autre. Cela peut être une grande aide dans la marche chrétienne, à condition d'assurer une discrétion absolue (v. 20).

Et nous sommes amenés à nous pardonner les uns aux autres, selon Éphésiens 4:32. La parabole de Matthieu 18:23-35 montre la gravité de ne pas pardonner à son frère, oubliant l'immense dette que Dieu nous a remise.

1.2 Purifiés

Il y a le péché-dette, la culpabilité (Rom. 3:19), que le Seigneur Jésus illustre par la parabole de Luc 7:41-42 et 47-48 ; il y a aussi le péché-souillure, dont nous avons besoin d'être « lavés ».

Le prophète Michée disait déjà : « Ce n'est pas ici un lieu de repos, à cause de la souillure qui amène la ruine : la ruine est terrible ! » Si nous en doutons, il suffit de regarder autour de nous ! Or, de la sainte cité dont Jean a la vision en Apocalypse 21, il nous est dit : « Il n'y entrera aucune chose souillée » (v. 27).

Celui qui est souillé par le péché, par la corruption personnelle et ambiante, est appelé à se laver. Mais comment le pourrait-il ? Aussi David demande-t-il à Dieu : « Lave-moi pleinement de mon iniquité, et purifie-moi de mon péché... et je serai plus blanc que la neige » (Ps. 51:2, 7). Seul le sang de Jésus Christ « nous purifie de tout péché » (1 Jean 1:7). De ceux que « l'Agneau... conduira aux fontaines des eaux de la vie » (Apoc. 7:17), il nous est dit qu'« ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau ». Aussi comprenons-nous la portée du cantique chanté sur la terre : « À Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang... à lui la gloire » (Apoc. 1:5-6).

1 Corinthiens 6:9-10 donne la liste de ceux qu'on a appelés les dix lépreux. Mais, ajoute l'apôtre : « Quelques-uns de vous, vous étiez tels ; mais vous avez été lavés... au nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de notre Dieu ».

En Zacharie 3, le grand sacrificateur se tenait dans la présence de Dieu. À sa lumière, il paraît vêtu « de vêtements sales ». Normalement cette souillure n'apparaissait pas, mais quand il « se tenait devant l'Ange », elle était visible ; il faut toute l'action divine pour « faire passer de dessus toi ton iniquité ».

Le jeune Ésaïe, âgé probablement de moins de vingt ans, entre dans le temple et a la vision du Seigneur assis sur son trône (6:1). Les anges proclament Sa sainteté. Le jeune homme dit : « Malheur à moi ! car je suis perdu ; car moi, je suis un homme aux lèvres impures ». — Un charbon ardent est pris de dessus l'autel, charbon qui avait consumé la victime du sacrifice ; il touche ses lèvres, symbole de la foi en l'œuvre de Christ à la croix ; il lui est dit alors par le messager divin : « Voici, ceci a touché tes lèvres ; et ton iniquité est ôtée » (v. 7).

1.3 Rachetés

Racheter, c'est libérer en payant un prix. Un esclave est acheté au marché d'esclaves ; délié de ses chaînes, il est libéré. Il est racheté. C'est ce que la Bible appelle la rédemption.

Galates 3:13 nous dit que « Christ nous a rachetés de la malédiction... étant devenu malédiction pour nous ». Plus loin, « Dieu a envoyé son Fils... afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi » (Gal. 4:4-5). Personne ne pouvait observer la loi, surtout pas le dixième commandement : le désir de faire le mal sans même l'accomplir, c'était déjà pécher ! Christ, chargé de nos péchés aux heures de ténèbres sur la croix, a été maudit à notre place, et nous a ainsi amenés à la bénédiction (Gal. 3:14).

Nous avons été rachetés :

— de toute iniquité (Tite 2:14)

— de notre vaine conduite (1 Pierre 1:18)

— de l'esclavage du péché (Jean 8:34 ; Rom. 6:17, 20). D'où la déclaration magnifique : « Tu n'es plus esclave, mais fils » (Gal. 4:7) (*).

En Christ « nous avons la rédemption par son sang » (Éph. 1:7). Christ « est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle » (Héb. 9:12).

(*) Voir notre brochure « Esquisse de l'épître aux Galates »

1.4 Justifiés

« Dieu justifie l'impie... celui qui est de la foi de Jésus » (Rom. 4:5 ; 3:26).

Lorsqu'un coupable est pardonné, il n'a pas de châtement à subir ; si c'est un pardon humain, on passe par-dessus la faute et on n'en tire pas de conséquence. Si c'est le pardon divin, la faute est expiée, Christ en a porté le châtement (Ésaïe 53:5).

Pardonner est, dans un sens, négatif : le péché est oublié, il n'y a pas de châtement pour le coupable. Être justifié est positif : l'accusé est déclaré juste, il ne porte pas de culpabilité.

Comment cela est-il possible ? Dieu a présenté Christ pour « propitiatoire » :

« par la foi en son sang

afin de montrer sa justice dans le temps présent en sorte qu'il soit juste

et justifiant celui qui est de la foi de Jésus »

(Rom. 3:25-26).

Essayons de comprendre ces expressions.

La propitiation n'a pas pour but d'apaiser un dieu vengeur, mais de permettre à Dieu d'être juste en justifiant le pécheur.

« À celui qui fait des œuvres, le salaire n'est pas compté à titre de grâce, mais à titre de chose due ; mais à celui qui ne fait pas des œuvres, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice » (Rom. 4:4-5).

Dans une nuit étoilée, Abraham, à l'invitation divine, sort de sa tente pour compter les étoiles, « si tu peux les compter ! ». Et Dieu lui dit : « Ainsi sera ta semence » (Gen. 15:5-6). Abraham n'avait pas d'enfant et, humainement, plus d'espoir d'en avoir. Mais il « crut l'Éternel ; et Il lui compta cela à justice ». Autrement dit, comme dans Romains 4, c'est la foi qui est comptée à justice (v. 19-22). La foi accepte que Dieu est juste en justifiant le coupable ; elle n'a pas été comptée seulement à Abraham, « mais aussi pour nous, à qui il sera compté, à nous qui croyons en Celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur, lequel a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification » (v. 23-25).

Cela peut nous paraître mystérieux. Mais la Parole est parfaitement claire. À cause de l'œuvre de Christ à la croix, Dieu est juste en justifiant celui qui croit en Jésus. Le croyant qui accepte par la foi une telle déclaration, même s'il n'en saisit pas toute la portée, est déclaré juste : « Sa foi lui est comptée à justice ».

« Christ... nous a été fait... justice »

(1 Cor 1.30).

« Nous sommes justifiés gratuitement :

par sa grâce

par la rédemption qui est dans le Christ Jésus par son sang

moyennant la foi »

(Rom. 3:24; Tite 3:7; Rom. 5:9).

On peut se représenter un tribunal où l'accusé doit répondre d'un dossier volumineux. Mais le juge, Dieu lui-même, le déclare juste parce que le coupable se réclame de l'œuvre de Christ ; il sort du tribunal, non seulement pardonné, mais déclaré juste, justifié. Rien n'est mis à sa charge.

Pourquoi alors Jacques 2:17 dit-il : « la foi, si elle n'a pas d'œuvres, est morte par elle-même » ? Jacques considère les choses du point de vue de l'homme, tandis que dans l'épître aux Romains, c'est le côté de Dieu : Dieu est juste en justifiant. « Quelqu'un dira... : Montre-moi ta foi sans œuvres ». De fait, « par mes œuvres, je te montrerai ma foi » (Jacq. 2:18). Ce sont les œuvres du croyant (Éph. 2:10) qui montreront aux hommes la réalité de sa foi et de sa nouvelle naissance. Devant Dieu qui lit dans le cœur, la foi est comptée à justice. Devant les hommes, la foi se démontre par les œuvres d'un homme né de nouveau. C'est le fruit de l'Esprit (Gal. 5:22).

Concluons par l'assertion catégorique, trois fois répétée : « Le juste vivra de foi » (Rom. 1:17 ; Gal. 3:11; Hébr. 10:38).

1.5 Réconciliés

« Étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils » (Rom. 5:10). Christ nous a « réconciliés dans le corps de sa chair », « par la mort » (Col. 1:22).

Dieu n'était pas notre ennemi ; Dieu est amour : il a donné son Fils pour nous. C'est le pécheur qui est ennemi de Dieu, loin de lui, plein de griefs contre lui, à moins qu'il l'ignore, ou le prétende « mort », ce qui est un blasphème.

Lorsque deux hommes se réconcilient, ils rétablissent la relation antérieure. Mais lorsque Dieu opère la réconciliation avec un pécheur, il l'introduit dans une nouvelle relation fondée sur la mort de Christ.

Ce n'est pas notre appréciation de l'œuvre de Christ qui opère la réconciliation, c'est Dieu qui l'apprécie. La foi accepte ce que Dieu fait en nous ramenant avec lui à l'unité, à la paix.

Il ne s'agit pas d'un changement de l'homme naturel, mais d'une position nouvelle, produite par la réconciliation ; elle nous permet de nous approcher de Dieu, de jouir de son amour, de le connaître comme Père, d'être remplis de sa grâce, d'être d'accord avec lui. « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création : les choses vieilles sont passées, voici toutes choses sont faites nouvelles ; et toutes sont du Dieu qui nous a réconciliés avec lui-même par Christ » (2 Cor. 5:17-18).

Un privilège découle d'une telle relation avec Dieu : « Il nous a donné le service de la réconciliation... mettant en nous la parole de la réconciliation. Nous sommes donc ambassadeurs pour Christ, — Dieu pour ainsi dire, exhortant par notre moyen; nous supplions pour Christ : Soyez réconciliés avec Dieu! » (2 Cor. 5:19-20).

L'apôtre conclut, en soulignant tout ce que Dieu a opéré pour que la réconciliation soit possible : « Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devenions justice de Dieu en lui ». Tel est le message de la réconciliation ; la foi accepte que Christ, non seulement a « porté les péchés », mais a été « fait péché » à notre place, afin que Dieu soit juste, à cause de l'œuvre de Christ, en justifiant et en réconciliant.

L'inimitié (le fait d'être ennemi) de l'homme contre Dieu est foncière ; mais elle existe parfois d'homme à homme, de frère à frère, d'époux à épouse, d'une race à l'autre, de pauvre à riche, et dans combien d'autres domaines encore. Dans un esprit de grâce et d'humilité, la réconciliation peut s'opérer avec ses frères, dans le couple et dans les relations sociales.

1.6 Sanctifiés

Mis à part pour Dieu, en Christ

1.6.1 La sanctification de position, aux yeux de Dieu

Celui qui a saisi par la foi l'œuvre de Christ est sanctifié pour Dieu, mis à part pour lui. « Tous les bien-aimés de Dieu » sont « saints appelés », c'est-à-dire tels par l'appel de Dieu (Rom. 1:7 voir note). Dieu les voit tels en Christ. Par la volonté de Dieu « nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes... car, par une seule offrande, Il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (Hébr. 10:10, 14). D'une part il y a la volonté de Dieu, d'autre part l'offrande du corps de Jésus Christ. La foi seule peut saisir cela. Ceux qui « se tourment des ténèbres à la lumière et du pouvoir de Satan à Dieu... reçoivent la rémission des péchés et une part avec ceux qui sont sanctifiés, par la foi en Christ » (Actes 26:18).

1.6.2 La sanctification pratique

Le croyant n'a pas à devenir saint ; il l'est. Mais il est appelé à le montrer. L'exhortation d'Éphésiens 5:3 est fondée sur le fait de se comporter « comme il convient à des saints ». Cette sanctification pratique est progressive. Elle s'opère par la Parole de Dieu reçue chaque jour, aimée et mise en pratique. C'est la prière ultime du Seigneur Jésus pour les siens : « Sanctifie-les par la vérité ; ta parole est la vérité » (Jean 17:17). Éphésiens 5:26 précise que Christ sanctifie l'assemblée « en la purifiant par le lavage d'eau par la parole ». C'est l'œuvre de Dieu en nous, tandis que le salut, sous ses divers aspects, est l'œuvre de Dieu pour nous.

Parce que nous manquons souvent à cette sanctification pratique, la discipline du Père s'exerce envers nous « pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté » (Hébr. 12:10). Une telle discipline pour le présent « ne semble pas être un sujet de joie, mais de tristesse ; mais plus tard, elle rend le fruit paisible de la justice (pas pour tous, mais) à ceux qui sont exercés par elle » (v. 11).

Il y a aussi une discipline personnelle : « Purifions-nous nous-mêmes de toute souillure de chair et d'esprit, achevant la sainteté dans la crainte de Dieu » (2 Cor. 7:1). L'ambiance extérieure ne manque pas d'influencer et la chair et l'esprit. Romains 13:14 ajoute : « Revêtez le Seigneur Jésus Christ, et ne prenez pas soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises ».

1 Corinthiens 9:24-27 nous exhorte à courir de telle manière que nous remportions le prix. Cela demande, aussi pour le combat, de « vivre de régime en toutes choses ».

« Poursuivez la sainteté », dit Hébreux 12:14, exhortation à laquelle on peut bien ajouter celle de Barnabas à Antioche : « ... attachés au Seigneur de tout votre cœur » (Actes 11:23).

2 La famille de Dieu

2.1 Enfants

Telle est la nouvelle relation avec Dieu, dans laquelle le croyant est introduit, ce qu'il a fait de nous. Pour Abraham, il était le Dieu Tout-puissant. À Israël, Dieu se donne à connaître comme l'Éternel (Jéhovah), celui qui est et reste le même (Exode 6:2). Au temps de la grâce, Dieu se révèle comme Père : « À tous ceux qui ont reçu (Christ), Dieu a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom, lesquels sont nés... de Dieu » (Jean 1:12-13). Remarquons qu'ils sont « nés », introduits dans la chaude atmosphère de la famille de la foi. C'est la nouvelle naissance de Jean 3:3 et 5. Pour amener à cette relation d'enfant l'homme loin de Dieu, il fallait le faire naître à une vie nouvelle, le régénérer.

Israël avait une relation de peuple avec Dieu, mais le croyant aujourd'hui a la relation d'enfant avec son Père. Il ne s'agit pas de réformer la nature humaine, la vieille nature, mais d'un acte créateur de Dieu par le Saint Esprit agissant par sa Parole. Jacques nous dit : « De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité » (1:18). Pierre précisera : « Vous êtes régénérés... par la vivante et permanente parole de Dieu » (1 Pi. 1:23).

La Parole de Dieu est à la fois une eau et une semence.

Jésus affirme : « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu » (Jean 3:5). Éphésiens 5:26 nous parle d'être purifiés « par le lavage d'eau par la parole ». Tite souligne le « lavage de la régénération » auquel est ajouté « le renouvellement de l'Esprit Saint » (3:5), qui rend le croyant complètement différent de ce qu'il était avant (Rom. 12:2) : « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création » (2 Cor. 5:17). Éphésiens 2:10 précise que nous avons « été créés dans le Christ Jésus ».

Mais elle est aussi une semence. Jésus lui-même le dit dans l'interprétation de la parabole du semeur : « La semence est la parole de Dieu » (Luc 8:11) : « semence incorruptible », avons-nous vu dans 1 Pierre 1:23.

Mais en Jean 3 une double condition est posée : « Il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en Lui... ait la vie éternelle... Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:14-16). Remarquons le « quiconque » : nul n'est écarté ; et le « croit » : la foi en Celui qui est véritablement Dieu et véritablement homme élevé sur la croix où il a donné sa vie en rançon pour plusieurs.

Une assurance intérieure est produite par le Saint Esprit : « L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu » (Rom. 8:16).

Les parents croyants peuvent prier pour le salut de leurs enfants, les amis pour celui de leurs amis. Mais personne ne peut produire la nouvelle naissance. Elle est l'œuvre de Dieu qui lui-même agit par sa Parole et par son Esprit. Les parents ont présenté la Parole à l'enfant; ils l'ont élevé pour le Seigneur, mais Dieu seul peut donner la vie éternelle à celui qui croit : « Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu... Nous sommes maintenant enfants de Dieu » (1 Jean 3:1-2). « Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils : Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie » (1 Jean 5:11-12). Il nous a rendus « participants de la nature divine » (2 Pierre 1:4) qui nous amène à la communion avec Dieu, à l'intimité avec le Père, écoutant sa voix nous parler de son Fils. Et pour que nous ayons toute assurance, l'apôtre Jean ajoute : « Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu » (1 Jean 5:13).

2.2 Fils (l'adoption)

Éphésiens 1:4-5 nous dit que « avant la fondation du monde », Dieu nous a « prédestinés pour nous adopter pour lui par Jésus Christ, selon le bon plaisir de sa volonté ».

Les enfants sont en relation avec le Père. Être fils, c'est avoir une position comme tel. La pensée éternelle de Dieu était d'avoir devant lui des fils. C'était le désir, le bon plaisir de sa volonté. Il y a comme un entretien entre le Père et le Fils. Son Fils est devant lui saint, les fils seront saints ; le Fils est irréprochable, les fils seront irréprochables ; le Fils est bien-aimé, les fils seront bien-aimés ; le Fils est agréable, les fils seront rendus agréables dans le Bien-aimé (v. 6).

Pour cela, il a fallu que, dans le temps Christ vienne ici-bas et accomplisse la rédemption par son sang, la rémission des fautes (v. 7). Ainsi des êtres déchus, souillés, seront des fils devant le Père.

Galates 4:1-7 nous montre que l'adoption est l'acte de Dieu plaçant dans la position d'un fils adulte celui qui est libéré de la loi, du principe légal. Dans l'accomplissement du temps, « Dieu a envoyé son Fils... pour racheter ceux qui étaient sous (la) loi, afin que nous recevions l'adoption » (Gal. 4:4-5). Et « parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, criant : Abba, Père : de sorte que tu n'es plus esclave, mais fils ».

C'est un changement complet de position. Dans les Galates, on est arraché à l'esclavage du principe légal ; dans Romains 8, on est libéré de l'esclavage du moi : « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu. Car vous n'avez pas reçu un esprit de servitude pour être derechef dans la crainte, mais vous avez reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba, Père ! » (v. 14-15).

Le fils prodigue avait l'intention de dire à son père : « Traite-moi comme l'un de tes mercenaires » (Luc 15:19). Mais quand son père le voit, ému de compassion, il court à lui, se jette à son cou, le couvre de baisers ; et le fils ne peut plus demander d'être traité comme un esclave ; le père fait apporter dehors la plus belle robe ; on se met à table pour « faire bonne chère », repas qui n'a pas de fin, communion commencée sur la terre et qui se continuera dans le ciel.

Actuellement nous avons les prémices de l'Esprit, mais nous attendons l'adoption, « la délivrance de notre corps ». Jusque-là, « l'Esprit nous est en aide dans notre infirmité » (Rom. 8:23, 26).

2.3 Héritiers

« Tu n'es plus esclave, mais fils », conclut l'apôtre en Galates 4:7. Mais il est ajouté : « Et, si fils, héritier aussi par Dieu ». Paul le confirmera aux Romains : « Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ » (Rom. 8:17). Dieu nous a « fait connaître le mystère de sa volonté selon son bon plaisir... de réunir en un comme chef, toutes choses dans le Christ, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre, en Lui, en qui nous avons aussi été faits héritiers » (Éph. 1:9-11).

Il nous est difficile de nous représenter la portée de ces expressions. La Parole nous dit : « Vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse, qui est les arrhes de notre héritage » (Éph. 1:13-14). L'Esprit nous donne un avant-goût de cet héritage à venir. Jésus disait à ses disciples, en Jean 16:13-15 : l'Esprit annoncera les choses qui vont arriver ; il me glorifiera ; il prendra de ce qui est à moi et vous l'annoncera. Les épîtres nous en donnent le développement.

À ce moment douloureux, au début de ces derniers entretiens avec ses disciples, où Judas trahissait, où Pierre allait renier, le Seigneur Jésus dit aux siens : « Que votre cœur ne soit pas troublé » (Jean 14:1). Il détourne leurs pensées vers un autre horizon que le présent bien sombre, vers un domicile céleste vers lequel ils vont se diriger, « la maison de mon Père ». Les voyageurs sont en marche vers le ciel. Ils ont la perspective de l'héritage ; ils en ont déjà les arrhes ; c'est, dira Pierre (1 Pi. 1:4), « un héritage incorruptible, sans souillure, immarcescible, conservé dans les cieux pour vous », alors que les héritages terrestres souvent s'évanouissent ou sont mal employés. Mais pour les croyants, en attendant l'héritage, « vous êtes gardés par la puissance de Dieu, par la foi » (1 Pi. 1:5).

2.4 Le Père

C'est essentiellement dans l'évangile de Jean que le Seigneur Jésus révèle le Père : « Le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui l'a fait connaître » (Jean 1:18). En Matthieu 11:27, Il avait déjà dit : « Personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler ». Mais c'est surtout dans les « dernières paroles », (*) soit Jean 14 à 17, qu'il parle du Père, de son Père.

À travers les autres évangiles, Jésus avait parlé du Père céleste, du Père qui est dans les cieux, prenant soin des siens, mais en quelque sorte à distance. En Jean 15:15, Jésus dit : « Je ne vous appelle plus esclaves... mais je vous ai appelés amis ». Il y aura davantage : 11 peut les assurer d'un amour infini : « Le Père lui-même vous aime » (16:27).

Il faudra le matin de la résurrection pour que Marie de Magdala reçoive le message : « Je monte vers mon Père et votre Père et vers mon Dieu et votre Dieu » (20:17). Cette révélation n'est pas réservée aux chrétiens les plus avancés, mais l'apôtre dit : « Je vous écris, petits enfants, parce que vous connaissez le Père » (1 Jean 2:13). Les vrais adorateurs adorent le Père (Jean 4:23) ; ils font aussi monter la louange « à Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang » (Apoc. 1:5).

À la fin de sa prière, en Jean 17, Jésus avait dit, s'adressant à son Père : « Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux » (v. 26). À travers l'Évangile, c'était le Père, c'était mon Père. Après l'œuvre de la croix et la résurrection, vient le message : « Je monte vers mon Père et votre Père ». Il ne dit pas notre Père, car sa relation avec le Père est au-dessus de toutes celles dont les siens pourraient jouir ; Lui reste toujours « premier- né entre plusieurs frères » ; mais la relation est établie, et la communion est proposée dans 1 Jean 1 : « Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ » (v. 3) : communion avec le Père au sujet de son Fils ; communion avec le Fils au sujet de son Père ; « et nous vous écrivons ces choses afin que votre joie soit accomplie » (v. 4).

Dans quelle mesure jouissons-nous, jour après jour, de cette communion, qui peut se réaliser individuellement dans la tranquillité d'un moment de la journée ; et surtout collectivement dans le culte, quand ...l'hymne éternel commencé sur la terre

Exalte, glorifie, et le Père et le Fils.

A.Ladrierre

(*) Voir la brochure de H. Smith « Les dernières paroles » particulièrement intéressante.

3 *Unis à Christ*

Dans le premier chapitre au sujet du salut, nous avons vu la grâce de Dieu pour nous. Dans le deuxième chapitre, nous voyons ce qu'il fait de nous, la famille de Dieu. Et maintenant, dans notre union avec Christ, nous voyons son œuvre en nous.

Quelles ont été les conséquences de la chute ? (Gen. 3) — « Le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort » (Rom. 5:12).

Le péché sépare les hommes de Dieu, et les uns des autres ; la mort est la séparation de l'âme d'avec le corps physique ; pour ceux qui ne sont pas sauvés, la seconde mort est la séparation éternelle d'avec Dieu. La relation qui existait avec Lui avant la chute a été comme coupée. Mais par l'œuvre de son Fils, Dieu donne beaucoup plus ; il ne rétablit pas l'état antérieur, mais il nous unit à Christ.

Par notre union à Christ, celui-ci demeure en nous et nous en Lui. C'était un mystère (Col. 1:26-27), une chose cachée, maintenant révélée par l'Esprit.

Nous sommes « en Christ » devant Dieu, sujet important de l'épître aux Éphésiens ; Christ est « en nous » dans ce monde, comme le souligne l'épître aux Colossiens. Saisir cela par la foi transforme la vie (Gal. 2:20).

Romains 6 nous donne l'essentiel de cette œuvre divine en nous :

3.1 « Identifiés », faits une même plante avec lui (v. 5)

Ceci implique notre mort avec Christ (v. 6-7) et notre résurrection avec Lui (v. 8) (voir aussi Éph. 2:5-6). Un exemple fait mieux saisir la chose : un arbre fruitier sauvage porte des fruits sans valeur ou immangeables. On coupe les branches de l'arbre, laissant subsister leurs bases et le tronc. Dans ce qui reste des branches, on greffe, on insère des rameaux d'un arbre cultivé. Les rameaux ainsi insérés, les greffons, vont transformer le sauvageon en un arbre productif, qui aura la nature du greffon.

Il s'agit de croire que nous avons été unis à Christ dans sa mort et dans sa résurrection. « Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus » (v. 11). Puis il faut montrer ce que nous sommes en Christ, ou, comme le dit l'apôtre, « marcher en nouveauté de vie » (v. 4).

Éphésiens 4:22-24 précise cette transformation : « En ce qui concerne votre première manière de vivre avoir dépouillé le vieil homme qui se corrompt selon les convoitises trompeuses ». « Avoir dépouillé » est en grec un aoriste, c'est-à-dire un point précis du passé. Ce que nous étions naturellement, nous l'avons de fait dépouillé, quoique la nature pécheresse soit encore dans le croyant. La contrepartie est d'avoir « revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu, en justice et sainteté de la vérité ». « Avoir revêtu le nouvel homme » est aussi un aoriste, un fait accompli. Il ne s'agit pas ici de le « revêtir » toujours à nouveau, mais par la grâce de Dieu, celui qui est en Christ « a revêtu » le nouvel homme. C'est Dieu qui l'a créé. Par contre « être renouvelés dans l'esprit de votre entendement » est un présent passif et dynamique : chaque jour, l'entendement, la source de nos pensées, a besoin d'être renouvelé par la Parole et l'action du Saint Esprit qui, dans la communion avec Dieu, nous la fait mieux saisir. L'apôtre le précise en 2 Corinthiens 4:16 : « L'homme intérieur est renouvelé de jour en jour ».

L'épître aux Colossiens tire les conséquences pratiques de notre mort et de notre résurrection avec Christ : « Si vous êtes morts avec Christ... pourquoi... établissez-vous des ordonnances... selon les commandements et les enseignements des hommes ? » (2:20-22).

Pourquoi voudrions-nous établir des règles, des lois, des ordonnances, qui s'adressent à l'homme irrégénéré ? C'est le légalisme. Mais « si vous avez été ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut... pensez aux choses qui sont en haut... car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu » (3:1-3). Nous avons été ressuscités : la grâce de Dieu l'a opéré. C'est à nous de chercher ce qui est positif, les choses qui sont en haut, d'y penser, de cultiver cette vie que nous avons en Christ.

Il importe pour cela de « mortifier » (v. 5), c'est-à-dire de retirer la nourriture aux dérèglements charnels ; il s'agit aussi de « renoncer » à toutes les manifestations du caractère naturel (v. 8) ; il y faut la puissance de l'Esprit de Dieu. Vient le côté positif : « Revêtez-vous » (v. 12-15) de tout ce que la vie nouvelle produit. Pour le rendre possible c'est : « Que la parole du Christ habite en vous richement » (v. 16).

3.2 *Affranchis, libérés*

Romains 6:14 affirme : « Le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous (la) loi mais sous (la) grâce ».

Ce n'est pas dire que le croyant ne péchera plus, mais il est libéré de la domination du péché. « Maintenant, ayant été affranchis du péché et asservis à Dieu, vous avez votre fruit dans la sainteté et pour fin la vie éternelle » (v. 22). Le rachat de Christ a changé de maître : « Vous étiez esclaves du péché... mais ayant été affranchis du péché, vous avez été asservis à la justice » (v. 17-18). Comment cela est-il possible ? Romains 8:2 donne la réponse : « La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort » (la loi a ici — et au ch. 7:21 — la signification, non de la loi de Moïse, mais d'un principe qui agit toujours dans le même sens, comme la loi de la gravitation, etc).

3.3 Livrés

« Ne livrez pas vos membres au péché comme instruments d'iniquité, mais livrez-vous vous-mêmes à Dieu comme d'entre les morts étant faits vivants » (Rom. 6:13). Nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés, mais nous avons été rendus vivants avec le Christ (Éph. 2:1, 5, 13). En tant que vivants, ressuscités avec lui, nous sommes appelés à mettre à la disposition du Seigneur ce qui lui appartient : « Vous n'êtes pas à vous-mêmes ; car vous avez été achetés à prix » (1 Cor. 6:19-20).

Romains 12:1-2 reprend la même pensée : « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent ». Conscients de l'amour divin, qui a tant fait pour nous, dont rien ne pourra nous séparer (Rom. 8:38-39), nous sommes appelés à faire le sacrifice vivant de nos corps. Dieu ne nous demande pas de nous offrir pour attirer sa grâce, ou obtenir des mérites ; mais nous le faisons parce que Lui nous a aimés jusqu'à donner son Fils, qui nous a lui-même aimés jusqu'à la mort. Cela fait partie de notre « culte » (service = *latreia*) intelligent.

En conséquence, il s'agit de ne pas nous « modeler » sur les habitudes du monde qui nous entoure, ne pas, dit l'Écriture, nous « conformer à ce siècle ». « Transformés » métamorphosés, par le renouvellement de notre entendement, de nos pensées intérieures, nous sommes « rendus différents » de ce que nous étions précédemment. Nous pouvons alors discerner la volonté de Dieu et la faire. Vivre jour après jour une telle expérience transforme, métamorphose la vie. Il y faut toute la puissance de l'Esprit de Dieu, non contristé par des fautes non jugées.

3.4 En Christ

Avant de quitter ses disciples, le Seigneur Jésus annonçant la venue prochaine du Saint Esprit, déclare : « En ce jour-là, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père (cf. 14:10), et vous en moi et moi en vous » (Jean 14:20). Le Saint Esprit a donc conduit les écrivains des épîtres à développer ce que Jésus annonçait et que les disciples ne pouvaient pas encore saisir (Jean 16:12).

« Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ... nous a bénis... en Christ... Il nous a élus en lui avant la fondation du monde » (Éph. 1:3-4). Non seulement il a pardonné nos fautes et nous a justifiés, mais aussi « rendus agréables dans le Bien-aimé » (v. 6).

Dans Lévitique 1 à 7, le sacrifice pour le péché aboutissait au pardon. Le sacrifice de prospérité ou de paix amenait à la communion avec Dieu. L'Israélite offrait l'holocauste, sacrifice entièrement pour Dieu, non pas pour être pardonné, mais « pour être agréé » (Lév. 1:3) (*).

Comme nous l'avons déjà vu, « si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création... toutes choses sont faites nouvelles, et toutes sont de Dieu » (2 Cor. 5:17-18). Cela conduit à la conclusion de Romains 8:1 : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus ». Un côté pratique est développé en Jean 15 par le Seigneur Jésus lui-même : « Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit » (Jean 15:5).

Et, part bénie du croyant, à la fin de sa vie il s'endort « en Christ » (1 Cor. 15:18).

(*) Voir notre brochure « Une seule offrande — Divers sacrifices »

3.5 Christ en nous

C'était un « mystère », maintenant manifesté aux croyants ; Dieu veut donner à connaître quelles en sont les richesses, résumées en ces mots : « Christ en vous l'espérance de la gloire » (Col. 1:26-27). Dans son enseignement, Paul combattait selon l'opération de l'Esprit de Dieu qui opérait en lui avec puissance, afin de « présenter tout homme parfait en Christ » (v. 29 et 28). D'une part « parfaits en Christ », d'autre part « Christ en vous ». C'est le privilège du « nouvel homme », renouvelé en connaissance, « où Christ est tout et en tous » (Col. 3:10-11).

Vivre cela par la puissance de l'Esprit et dans la communion avec le Seigneur est la merveilleuse grâce accordée au croyant sur la terre : « Que, selon les richesses de sa gloire, il vous donne d'être fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur ; de sorte que le Christ habite par la foi dans vos cœurs » (Éph. 3:16-17). Avec quelle reconnaissance l'apôtre l'exprime-t-il ! « Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi ; — et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Gal. 2:20).

4 Un seul corps

4.1 Baptisés d'un seul Esprit

La pensée de Dieu n'est pas que le croyant reste seul. Mais Jean rappelle : « Jésus allait mourir... pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés » (Jean 11:51-52).

Jésus lui-même l'avait dit : « Sur ce roc (Christ le Fils du Dieu vivant), je bâtirai mon assemblée » (Matt. 16:18). C'était futur. Il a fallu la venue du Saint Esprit sur la terre à la Pentecôte pour que les rachetés soient tous « baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres » (1 Cor. 12:13).

Au début des Actes, tous les croyants étaient Juifs. Pierre est envoyé à Corneille, centurion romain (Actes 10) ; ceux qui avaient été dispersés par la tribulation qui arriva à l'occasion d'Étienne, passent à Antioche et annoncent l'Évangile à des Grecs ; des non-Juifs commencent à faire partie de la famille de Dieu, et reçoivent le Saint Esprit (Actes 8).

Par ce baptême spirituel, Juifs et nations forment un seul corps : « Les nations seraient cohéritières et d'un même corps et coparticipantes de sa promesse dans le Christ Jésus, par l'Évangile » (Éph. 3:6). Tous les deux (Juifs et nations) sont « réconciliés en un seul corps à Dieu par la croix... par lui (Christ), nous avons, les uns et les autres, accès auprès du Père par un seul Esprit » (Éph. 2:16-18).

On pourrait lire de nombreux écrits et brochures au sujet de l'assemblée, jusqu'à les mémoriser, ce qui est très utile. Mais cela ne suffirait pas pour réaliser le rassemblement autour du Seigneur. Il faut que le Saint Esprit révèle à notre esprit et à notre cœur la valeur de l'Église pour Christ (grec : *ekklisia*, « celle qui a été appelée dehors » ; en anglais : *church*, en allemand : *Kirche*, en grec : *kuriake* ; « celle qui appartient au Seigneur » ; l'assemblée : « celle qui est réunie autour de lui »).

Christ est la tête du corps, le chef (Éph. 1:22 ; Col. 1:18). Les rachetés sont les membres du corps (1 Cor. 12:27 ; Rom. 12:5). Les membres sont complémentaires les uns des autres, ayant chacun une fonction particulière.

Aux yeux de Dieu, l'assemblée, l'Église est une. Elle est composée de tous ceux qui, étant nés de nouveau, ont reçu le Saint Esprit et sont donc « baptisés en un seul corps ». Il importe de garder cette unité de l'Esprit, celle que l'Esprit a produite, une réalité pour les yeux de la foi, et d'être rassemblés simplement comme membres de ce corps, sans aucune autre organisation (Éph. 4:3), « vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit ».

De fait, l'assemblée n'est pas une organisation dont je serais membre, mais un organisme vivant, le corps de Christ, dont je fais partie comme croyant, que je le sache ou non. Il importe donc d'être réunis au nom du Seigneur, dans l'assurance de sa présence (Matt. 18:20) (*), dans la séparation du mal moral et doctrinal, simplement comme membres de ce seul corps, même si l'on ne représente qu'une petite partie de cette assemblée. On peut ainsi avec joie adorer ensemble, prier ensemble, être édifiés ensemble (**).

(*) Littéralement : « Là où deux ou trois sont ayant été amenés ensemble (participe parfait passif) à (eis + accusatif) mon nom, je suis là au milieu d'eux ».

(**) Voir pour plus de précisions la brochure d'André Gibert « L'assemblée du Dieu vivant » et la nôtre « Le Nom qui rassemble »

4.2 Diversité dans l'unité

« Comme dans un seul corps, nous avons plusieurs membres, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun individuellement membres l'un de l'autre » (Rom. 12:4-5). D'autres passages comme 1 Corinthiens 12, Éphésiens 4, soulignent la même réalité.

Pierre en tire la conclusion pratique : « Suivant que chacun de vous a reçu quelque don de grâce, employez-le les uns pour les autres, comme bons dispensateurs de la grâce variée de Dieu » (1 Pierre 4:10).

Remarquons dans ces divers passages la diversité des dons ; chacun a reçu quelque don ; nous sommes invités à l'utiliser les uns pour les autres, conscients de la grâce de Dieu qui nous est accordée. Mais il est aussi essentiel que chacun pense de manière à avoir de saines pensées, « selon la mesure de foi que Dieu a départie à chacun » (Rom. 12:3) — « selon la mesure de la règle que le Dieu de mesure nous a départie » (2 Cor. 10:13).

Un danger, à propos d'un don de grâce quelconque, est, par complexe d'infériorité (1 Cor. 12:15-17), de ne pas le mettre à profit pour le bien des autres ; ou au contraire de l'exercer en se croyant supérieur aux autres, en leur disant, ou en pensant : « Je n'ai pas besoin de toi ! » (1 Cor. 12:21-25 ; voir aussi Romains 12:3).

4.3 Adorateurs

« Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent ». C'est la plus haute fonction que les croyants puissent remplir sur la terre, la seule qui se continuera dans le ciel (Jean 4:23 ; Apoc. 5).

Adorer « en esprit », « rendre culte par l'Esprit de Dieu » (Phil. 3:3) n'est plus, comme dans l'Ancien Testament, un culte matériel, avec ses cérémonies, ses sacrifices, ses rites. Il s'exprime en cantiques spirituels, en prières d'adoration, fruit des lèvres qui bénissent son Nom (Héb. 13:15) : adoration naissant dans le cœur, qui aboutit, dans sa maturité, au fruit des lèvres. Elle ne consiste pas dans la répétition des mêmes phrases dans les prières, ou dans des cantiques que l'on chante plus ou moins machinalement, sans penser vraiment aux paroles, ni à Celui à qui elles s'adressent !

Adorer le Père « en vérité », c'est le faire selon la révélation qu'il a donnée de lui-même, c'est-à-dire comme Père, et non comme l'Éternel ou le Très-Haut (*).

Chacun dans son particulier peut, « sans cesse » (Héb. 13:15), individuellement, rendre grâce à Dieu de l'avoir racheté et béni. Mais, selon la Parole, le vrai culte est collectif : « Comme des pierres vivantes vous êtes édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:5).

Selon la direction de l'Esprit, le culte s'adressera au Père ou au Fils, non seulement pour nous avoir sauvés et préparés pour la gloire, mais surtout pour parler au Père des perfections et de l'œuvre de son Fils, et pour rappeler l'amour du Fils jusqu'à la mort, qui seul a permis de nous approcher de Dieu comme adorateurs.

O grâce infinie !

Tu fus immolé ;

Tu laissas ta vie,

Ton sang a coulé,

Pour qu'au sanctuaire,

De tous honoré,

Notre Dieu, ton Père,

Pût être adoré.

H. Rossier

La Cène du Seigneur est le centre du culte. Les prières d'adoration, les cantiques spirituels s'élèvent à Dieu pour exprimer ce qu'il a mis dans nos cœurs. La participation silencieuse au mémorial de la mort du Seigneur rappelle, dans sa simplicité et sa profonde signification, Christ qui nous a aimés jusqu'à la mort de la croix et a tout accompli pour la gloire de Dieu. « Vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Cor. 11:26). Le culte d'adoration est éternel ; la Cène est seulement pour la terre !

En participant au pain de la Cène, nous exprimons aussi que « nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain » (1 Cor. 10:17). Nous embrassons dans nos pensées et dans nos cœurs tous les rachetés du Seigneur qui forment ce seul corps, tels que Lui les voit, même si, réunis comme membres de ce corps et de rien d'autre, nous sentons l'absence de ceux qui ne sont pas présents.

(*) Voir « Le culte selon la Parole », J.N. Darby.

5 Glorifiés

Dans sa prière de Jean 17, le Seigneur Jésus distingue trois unités :

Au verset 11, il parle tout d'abord de ses disciples : « Garde-les en ton Nom que tu m'as donné, afin qu'ils soient un comme nous ».

Puis il prie pour « ceux qui croient en moi par leur parole, afin que tous soient... un en nous » (v. 21). Enfin quand il parle de la gloire, il prie « afin qu'ils soient consommés en un » (v. 23).

Aux yeux de Dieu, et à ceux de la foi, sa famille, tous ses enfants sont un en Christ. Hélas, aux yeux du monde, ils sont dispersés. Mais la perspective qui les réjouit est d'être « consommés en un » dans la gloire.

5.1 La résurrection

La Parole distingue entre la résurrection spirituelle actuelle de l'âme, — nous sommes ressuscités avec Christ, comme nous l'avons vu, — et la résurrection des corps lors du retour du Seigneur Jésus pour enlever auprès de lui ses rachetés.

À Corinthe, quelques-uns disaient, à propos du corps, « qu'il n'y a pas de résurrection de morts » (1 Cor. 15:12). L'apôtre affirme alors : « S'il n'y a pas de résurrection de morts, Christ n'a pas été ressuscité non plus ; et si Christ n'a pas été ressuscité, notre prédication donc est vaine aussi, et votre foi aussi est vaine » (v. 13-14). Puis il ajoute : « Nous sommes plus misérables que tous les hommes » (v. 19). Il conclut triomphalement : « Mais maintenant Christ a été ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui sont endormis » (v. 20). Et il complète : « Dans le Christ, tous seront rendus vivants... : les prémices, Christ; puis ceux qui sont du Christ à sa venue ; ensuite la fin » (v. 22-24).

La résurrection est le fondement même de l'Évangile. Il a fallu toute la puissance de Dieu pour ressusciter Christ d'entre les morts (Éph. 1:19-20). Cette même puissance s'exerce « envers nous qui croyons ». « L'Évangile... est puissance de Dieu en salut à quiconque croit » (Rom. 1:16).

Il s'agit non seulement de l'existence éternelle de l'âme du croyant, mais aussi de la résurrection des corps : « Nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses » (Phil. 3:20-21). Le Seigneur Jésus lui-même l'avait déjà dit : « L'heure vient, et elle est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu et ceux qui l'auront entendue vivront » (Jean 5:25). Il s'agit ici de la résurrection spirituelle avec Christ. Mais le Seigneur ajoute : « L'heure vient en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix ; et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie ; et ceux qui auront fait le mal, en résurrection de jugement » (v. 28-29). Il s'agit de la résurrection du corps. Il ne dit pas que cette heure soit « déjà maintenant ».

Dans la révélation fondamentale de 1 Thessaloniens 4:15-18, il est bien précisé : « Le Seigneur lui-même... descendra du ciel ; et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur ». Si nous pensons à tous ceux qui ont été ensevelis dont il ne reste pratiquement rien ; et plus encore à ceux morts en mer ou brûlés par la persécution, combien faudra-t-il de temps pour que s'opère cette résurrection des corps ? — « En un instant, en un clin d'œil », tous ceux qui sont morts en Christ, soit les saints de l'Ancien Testament, soit les croyants du temps de la grâce seront « ressuscités incorruptibles, et nous, nous serons changés » (1 Cor. 15:52).

5.2 Le tribunal de Christ

Le Seigneur Jésus avait dit très clairement : « Celui qui entend ma parole, et qui croit Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie » (Jean 5:24). Et Romains 8:1 affirme : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus ».

Pourtant 2 Corinthiens 5:10 annonce : « Il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal ». Et Romains 14:10 et 12 précise : « Nous comparâtrons tous devant le tribunal de Dieu... chacun de nous rendra compte pour lui-même à Dieu ». Dans ces passages, il ne s'agit pas de jugement, mais d'être « manifestés », c'est-à-dire « mis en lumière »... soit bien, soit mal. Nous pouvons penser que les manquements de sa vie repasseront devant les yeux du croyant à la pleine lumière de la présence de Dieu. Il ne s'agira pas d'être condamné, mais de rendre le croyant conscient, plus qu'il ne l'a jamais été sur la terre, de la valeur du sang de Christ qui, par la grâce de Dieu, a effacé tous ses péchés, toutes ses fautes. Et si du « bien » est mis en lumière et qu'il en résulte une récompense, une couronne, cette lumière divine mettra en évidence que c'est par l'action de l'Esprit de Dieu dans le le croyant que tout bien a été produit.

Quant au service, « l'ouvrage de chacun sera rendu manifeste, car le jour le fera connaître... Quel est l'ouvrage de chacun, le feu l'éprouvera. Si l'ouvrage de quelqu'un... demeure, il recevra une récompense ; si l'ouvrage de quelqu'un vient à être consumé, il en éprouvera une perte, mais lui-même il sera sauvé, toutefois comme à travers le feu » (1 Cor. 3:13-15)

Comme récompense, celui qui aura été fidèle pour « paître le troupeau de Dieu », recevra « la couronne inflétrissable de gloire » (1 Pierre 5:2, 4).

Celui qui aura été fidèle dans le combat et dans la course recevra une couronne « incorruptible » (1 Cor. 9:25). « Ceux qui aiment son apparition », c'est-à-dire qui ne redoutent pas le jour où tout sera mis en lumière devant le « Seigneur juste juge », recevront la « couronne de justice » (2 Tim. 4:8).

Celui qui aura « enduré la tentation et... aura été manifesté fidèle par l'épreuve »... celui qui aura été « fidèle jusqu'à la mort », recevra « la couronne de vie » (Jacq. 1:12 ; Apoc. 2:10).

Ne convient-il pas de vivre déjà maintenant, au moins dans une mesure, en anticipant la lumière de ce jour où tout sera manifesté ?

5.3 Les noces de l'Agneau

En rapport avec les noces de l'Agneau, Apocalypse 19:1-9 contient les quatre seuls Alléluia (louez l'Éternel) du Nouveau Testament. « Réjouissons- nous et tressaillons de joie, et donnons-lui gloire ; car les noces de l'Agneau sont venues » (v. 7). Celui qui a tant souffert va recevoir son épouse. Elle « s'est préparée » ; et il lui a été donné d'être vêtue de fin lin, éclatant et pur, car le fin lin, ce sont les justices des saints » (v. 8).

Considérant l'assemblée ici-bas, l'apôtre disait : « Je vous ai fiancés à un seul mari, pour vous présenter au Christ comme une vierge chaste » (2 Cor. 11:2). Appelée « fiancée » sur la terre, elle devient « sa femme » dans la gloire (Apoc. 19:7). L'Agneau qui s'est livré lui-même pour elle, peut se réjouir. À l'épouse, il a été « donné » d'être « vêtue de fin lin, éclatant et pur » ; il ne s'agit pas ici des robes blanches, dont il est parlé à plus d'une reprise comme lavées dans le sang de l'Agneau, mais d'un vêtement de fin lin correspondant aux « justes actes des saints ». Ce vêtement, pouvons-nous penser, a été préparé sur la terre, fil à fil, acte après acte, produit par le Saint Esprit (il lui a été « donné »). Elle en est revêtue dans le ciel, au banquet des noces. Sur la terre, elle a annoncé la mort du Seigneur ; elle a pris part à la Cène du Seigneur, à la table du Seigneur. Mais au banquet des noces, Celui qu'elle contemple à ses côtés c'est « l'Agneau..., préconnu dès avant la fondation du monde » (1 Pierre 1:19-20).

5.4 La gloire

Comme nous l'exprimons dans plus d'un cantique, la gloire sera de voir (remarquons que lorsque Apocalypse 2 et 3 parle des « choses qui sont », la conclusion est « d'écouter ». Dès le chapitre 4, où Jean est dans le ciel, il est répété constamment : « Et je vis »).

Nos yeux contempleront, sur ta face adorable
Du Sauveur, de l'Époux, la suprême beauté ;
Et nous pourrions sonder le mystère insondable
De ta grâce sans borne et de ta charité.

H. Rossier

La prière de Jean 17:24 sera exaucée : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire », sa gloire personnelle. Dans le règne, les rachetés partageront sa gloire officielle (2 Tim. 2:12). Ce sera l'accomplissement du « huitième jour » de la fête des tabernacles (Lév. 23:36), où « tu ne seras que joyeux » (Deut. 16:15).

Mais cette joie sera encore plus grande pour Celui qui « a livré son âme en sacrifice pour le péché » : « Il verra du fruit du travail de son âme et sera satisfait » (És. 53:10-11).

Centre éternel de la céleste sphère,
Suprême en gloire, ô Christ, tu brilleras.

Pour tous les rachetés, dans la maison du Père,
La clarté de sa face, en toi, resplendira.
d'après J.N. Darby

Mort au péché, à la loi, au monde

Bibliquest

Les titres et sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest
Auteur Inconnu — Réponse à des questions posées à l'éditeur du Bible Treasury
Bible Treasury, vol. N7, p. 96 (1908)

Table des matières

- 1 Morts avec Christ
- 2 Mort au péché
- 3 Mort à la loi
- 4 Mort au monde

Question: Quelle est la différence entre mort au péché (Rom. 6), mort à la loi (Rom. 7), et crucifié au monde (Gal. 6) ?

Réponse:

1 Morts avec Christ

Il n'y a pas seulement la vérité bénie que le Seigneur Jésus « a été livré pour nos fautes » (Rom. 4:25) et qu'il est « mort pour nos péchés » (1 Cor. 15:3) : Il y a aussi une autre vérité, fort peu comprise par les croyants en général, que dans la mort de Christ, moi aussi je suis mort ; c'est ce qui est confessé extérieurement dans mon baptême (Rom. 6:4, 5, 8 ; Col. 2:11-13), et je suis ainsi passé d'une condition où « le péché régnait par la mort » (Rom. 5:21) dans une autre condition où « le péché ne dominera pas sur » moi (Rom. 6:14) ; et je ne suis plus « sous la loi mais sous la grâce » (Rom. 6:14) : la grâce règne maintenant — et non plus le péché — « par la justice pour la vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur » (Rom. 5:21).

Comme il a été souvent remarqué les premiers chapitres des Romains 1 à 5:11 traitent de notre culpabilité, les péchés que nous avons commis et pour lesquels il n'y a pas de rémission sans que du sang soit versé. Mais à partir du chapitre 5:12 nous avons ce qu'implique un état de péché universel qui a été introduit par la désobéissance d'un seul, Adam (Rom. 5:19). Nous étions « par nature » des enfants de colère (Éph. 2:3), mais maintenant nous ne sommes plus en Adam mais nous sommes dans le Christ Jésus, et pour de tels il n'y a aucune condamnation (Rom. 8:1). Car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus nous a affranchi de la loi du péché et de la mort (Rom. 8:2), en sorte que nous marchions et que nous servions en nouveauté de vie et d'esprit (Rom. 6:4).

2 Mort au péché

Ce mauvais principe qui est en nous (la loi du péché et de la mort ; Rom. 8:2), et qui est appelé ici et ailleurs le péché, c'est là la racine qui produit les mauvais fruits (les péchés), et c'est à lui que le chrétien est mort (Rom. 6:2). Ce mauvais principe n'est pas mort, — car si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes (1 Jean 1:8), — et il n'est jamais pardonné. Mais il a été jugé et condamné dans la mort de Christ (Rom. 8:3), et je suis appelé à ne plus reconnaître son autorité ni sa domination, mais à me reconnaître comme « mort au péché mais comme vivant à Dieu dans le Christ Jésus » (Rom. 6:11) dans la puissance d'une vie nouvelle, une vie de résurrection.

3 Mort à la loi

Il en est ainsi de même avec la loi. Elle n'est pas abrogée car elle est encore en vigueur contre les iniques et les désobéissants (1 Tim. 1:9), mais sa juridiction ne s'étend plus aux hommes qui sont morts ; or le chrétien est « mort à la loi par le corps du Christ » (Rom. 7:4). « Mais maintenant nous avons été déliés de la loi, étant morts [ou : voyant que nous sommes mort] dans [ou : vis-à-vis de] ce en quoi nous étions tenus » (Rom. 7:6). « Car moi, par [la] loi, je suis mort à [la] loi, afin que je vive à Dieu. Je suis crucifié avec Christ ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi : — et ce que je vis maintenant dans [la] chair, je le vis dans [la] foi, la [foi] au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Gal. 2:19-20)

4 Mort au monde

« Le monde m'est crucifié et moi au monde » (Gal. 6:14). Le monde est crucifié, — le chrétien ne le recherche plus ; ses charmes ont disparu. Il a crucifié le Seigneur de gloire (1 Cor. 2:8). Comment pourrait-il être encore pour moi un objet que je recherche ? « Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui » (1 Jean 1:15). Et moi, je suis crucifié au monde. Le chrétien ne fait plus partie de ceux que le monde considère comme siens (Jean 15:19) ; l'enfant de Dieu est méprisé et haï du monde, et il devrait être content qu'il en soit ainsi à cause du maître. Sommes-nous contents d'être estimés comme rien, et d'être un spectacle pour le monde ? (1 Cor. 4:9)

Puissions-nous rechercher la grâce d'être véritablement de ceux qui suivent Celui qui a été « le méprisé et rejeté » de la terre, mais qui a été « exalté » par le Père, et qui a été reçu et élevé dans la gloire (Actes 2:33 ; Marc 16:19). Il sera glorifié dans ceux qui auront cru dans le jour de gloire qui vient pour cette terre (2 Thes. 2:10), quand les fils de Dieu, maintenant dans l'opprobre, seront manifestés dans la même gloire avec Christ (Col. 3:4).

LE VRAI VISAGE DE NOS DEUX NATURES par Kouassit Jean Claude

Table des matières

- 1 Qu'entendons-nous par le Péché et Les Péchés
 - 1.1 Qu'est-ce que le péché ?
 - 1.2 Que signifie «les péchés»
- 2 La présence de deux natures chez le chrétien
 - 2.1 La nature adamique, conséquence de la naissance physique
 - 2.2 N.B. : La nécessité de la nouvelle naissance
 - 2.3 La nouvelle nature, conséquence de la nouvelle naissance
- 3 La lutte des deux natures et le désespoir de l'âme
- 4 L'affranchissement ou la libération du péché
- 5 Conclusion

Le sujet de l'affranchissement du péché nous conduira nécessairement sur un terrain de découverte de l'œuvre de Christ à la croix. On ne parlera jamais assez de cette œuvre à cause de ces deux valeurs : historique et actuelle. L'œuvre de la croix est toujours présente dans l'histoire des hommes. Pour les uns, elle représente le jugement, la condamnation ; et pour les autres la libération et l'introduction d'une nouvelle ère.

Aujourd'hui plus que jamais, nous avons encore le devoir de jeter avec humilité les regards à la croix car c'est véritablement là que se trouve le torrent inépuisable de la vérité. Christ, la Vérité, a accompli une œuvre dont les empreintes sont vivantes aujourd'hui. Mais la perle de Dieu qu'est l'Église dont Christ est le chef est sujette à la convoitise tant de la puissance des ténèbres que du péché et ses dérivés. Ouvrons donc ensemble les yeux et découvrons qu'un constat malheureux s'impose dans les milieux chrétiens : le péché est bel et bien là et il domine sur un certain nombre de chrétiens qui sont pourtant nés de nouveau. En effet, combien de chrétiens aujourd'hui, avant d'entrer dans la pleine communion avec Dieu ne passeront-ils pas par un temps de confession ? Des milliers de chrétiens sont troublés, fatigués et chargés. Il n'y a point de repos pour un grand nombre. Nous qui avons été appelés à une vie abondante, nous offrons souvent un spectacle désolant dans nos vies. Aujourd'hui nous assistons à une vague de scandales des assemblées chrétiennes. L'on pêche délibérément parce que vaincu par le péché. La légèreté et la démobilisation sont notre partage mais plus grave encore, le sens du discernement est presque obscurci et la tendance à appeler bien, mal et mal, bien, s'installe. Quand bien même l'appel de Dieu à la sanctification demeure solennel, il est pratiquement impossible à un grand nombre de chrétiens d'y répondre.

Que faire donc ? Où trouver la solution malgré toutes les prières qu'on a pu faire ?

Malgré aussi tous les beaux et puissants messages prêchés pour inciter les chrétiens à se débarrasser du péché ?

À travers cette étude, nous développerons les quatre points suivants :

- Qu'entendons-nous par le péché et les péchés ?
- La présence de deux natures chez le chrétien,
- La lutte des deux natures et le désespoir de l'âme,
- L'affranchissement ou la libération du péché.

1 Qu'entendons-nous par le Péché et Les Péchés

«Si nous disons que nous n'avons pas DE PÉCHÉ, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. Si nous confessons NOS PÉCHÉS, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1:8-9).

1.1 Qu'est-ce que le péché ?

La création est sortie parfaite des mains du Créateur : «Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voici, cela était très bon» (Genèse 1:31) et l'homme fait à l'image de Dieu était sans péché. Dieu, par un commandement, mit à l'épreuve sa responsabilité de créature qui devait gérer ce que le Créateur lui avait confié par un commandement : «de l'arbre de la connaissance du bien et mal, tu n'en mangeras pas ; car, au jour que tu en mangeras, tu mourras certainement» (Genèse 2:17). C'est en transgressant ce commandement que l'homme s'est rendu coupable devant Dieu et est devenu pécheur : «par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et... la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché» (Romains 5:12). Le péché a rompu la relation libre et heureuse que l'homme avait avec Dieu : «j'ai entendu ta voix dans le jardin, et j'ai eu peur, car je suis nu, et je me suis caché» (Genèse 3:10). Ce que Dieu avait dit doit s'accomplir, l'homme devra mourir, et il est chassé du jardin d'Éden. Le péché d'Adam a entraîné toute sa descendance dans le péché : «par une seule faute les conséquences de cette faute furent envers tous les hommes en condamnation...par la désobéissance d'un seul homme plusieurs ont été constitués pécheurs» (Romains 5:18-19).

Bien avant que la loi n'ait été donnée, le péché et la mort qui en est la conséquence («le salaire du péché, c'est la mort» Romains 6:23), ont été la part de tous les hommes, même sans que le péché soit manifesté par la transgression d'un commandement : «la mort régna depuis Adam jusqu'à Moïse, même sur ceux qui ne péchèrent pas selon la ressemblance de la transgression d'Adam» (Romains 5:14).

La loi a ensuite été donnée, mettant en évidence le péché qui est devenu plus grave puisqu'il est devenu la transgression d'un commandement précis «la loi donc est sainte, et le commandement est saint, et juste, et bon. Ce qui est bon est-il donc devenu pour moi la mort ? Qu'ainsi n'advienne ! Mais le péché, afin qu'il parût péché, m'a causé la mort par ce est bon, afin que le péché devînt par le commandement excessivement pécheur» (Romains 7:12-13)

Le péché est donc devenu un principe de mal intérieur qui produit des fruits, même s'il n'y a pas de loi. C'est l'activité d'une propre volonté indépendante Dieu : «nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin» (Ésaïe 53:6).

Ainsi le péché se manifeste :

- sans loi «quiconque pratique le péché pratique aussi l'iniquité, et le péché est l'iniquité» (1 Jean 3:4). C'est-à-dire une marche sans loi, sans frein.
- sous la loi, c'est la transgression : «tu es transgresseur de la loi» (Romains 2:25). Lecteurs, sachez que le péché entraîne le jugement : «tous ceux qui ont péché sans loi, périront aussi sans loi ; et tous ceux qui ont péché sous la loi, seront jugés par la loi» (Romains 2:12).

Désormais nous devons voir le péché comme un problème d'hérédité, car si par une seule faute la condamnation a atteint tous les hommes, nous devons accepter cette vérité à savoir : «si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous» (1 Jean 1:8).

L'apôtre Paul avait lui-même en son temps reconnu cette vérité. Il l'exprima en ces termes : «le péché habite en moi» (Romains 7:20).

1.2 Que signifie «les péchés»

Les péchés sont le résultat de ce principe né en nous. Pour mieux comprendre cette pensée, considérons l'arbre comme le péché et les fruits de cet arbre comme les péchés. En clair, les péchés sont le résultat du péché ou encore le fruit de cette nature pécheresse que nous avons héritée d'Adam. C'est pourquoi rappelons-nous : «si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1:9).

2 La présence de deux natures chez le chrétien

2.1 La nature adamique, conséquence de la naissance physique

«Voici, j'ai été enfanté dans l'iniquité, et dans le péché ma mère m'a conçu» (Psaumes 51:5).

Ces paroles furent prononcées par David lorsque le prophète Nathan vint à lui après que celui-ci fut allé vers Bath-Shéba. Ici, David reconnaît sans l'ombre d'un doute que, par naissance, il est marqué par le péché. Il reconnaît que la nature de sa mère est pécheresse et que par conséquent la sienne l'est aussi. Christ lui-même avait déclaré en son temps : «ce qui est né de la chair est chair» (Jean 3:6).

Comment les Écritures appellent-elles cette nature adamique ou vieille nature ?

- En Romains 6:6, Paul l'appelle le vieil homme.
- En Romains 7:20, il l'appelle le péché.
- En Romains 7:18, il l'appelle la chair.

Attention, pour ne pas confondre, notons que la Bible mentionne la chair de deux manières :

- pour désigner le corps physique : «Dieu a été manifesté en chair» (1 Timothée 3:16).
- pour désigner la nature mauvaise et déchu de tout enfant d'Adam (dont nous faisons partie) empoisonnée par le péché qui y habite et qui est la source de toutes nos mauvaises actions que l'homme commet.

Notons qu'en cette vieille nature, il n'habite point de bien, et qu'en sa pensée, elle est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas (Rom. 8:7). Par voie de conséquence, l'homme ordinaire accomplit les volontés de la mauvaise nature car par nature il est enfant de colère. «Or les œuvres de la chair sont manifestes, lesquelles sont la fornication, l'impureté, l'impudicité, l'idolâtrie, la magie, les inimitiés, les querelles, les jalousies, les colères, les intrigues, les divisions, les sectes, les envies, les meurtres, les ivrogneries, les orgies, et les choses semblables à celles-là» (Galates 5:19-21).

Ces différents péchés cités sont en rapport avec trois domaines sensibles de l'homme et souillent l'esprit, l'âme et le corps :

- le domaine religieux qui comprend l'idolâtrie et la magie. Ces deux péchés sont graves parce qu'ils portent atteinte à Dieu, en ce sens qu'ici l'esprit de l'homme pêche directement contre Lui.
- le domaine physique qui comprend la fornication, l'impureté, l'impudicité, les ivrogneries et les orgies. Ici c'est le corps qui est totalement perverti.
- le domaine social qui comprend les inimitiés, les querelles, les jalousies, les colères, les intrigues, les divisions, les sectes, les envies et les meurtres. Ici c'est l'âme qui est atteinte.

Voyons ensemble le rapport de Christ et de la chair (ou le péché). Jean déclare à propos de Jésus qu'«il n'y a point de péché en lui» (1 Jean 3:5). Le Seigneur Jésus n'avait pas en lui le péché, en clair il n'avait pas en lui le principe du péché, cette nature déchue que nous héritons par naissance physique.

Ainsi, nous comprenons mieux ce verset qui dit «celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui» (2 Corinthiens 5:21). Rappelons-nous que la naissance de Jésus n'est pas du type biologique que nous connaissons sur le plan humain mais «sa mère, Marie, étant fiancée à Joseph, avant qu'ils fussent ensemble, se trouva enceinte par l'Esprit Saint» (Matthieu 1:18).

2.2 N.B. : La nécessité de la nouvelle naissance

Le péché est bel et bien en nous et même si nous avons du mal à accepter cette vérité, il arrive néanmoins que lorsque nous réfléchissons à notre condition devant Dieu, la question du péché, la notion du bien et du mal ainsi que de l'éternité prennent parfois place dans notre esprit. Il suffit que nous soyons dans une situation de détresse, ou au bord de la mort pour que cette conscience du péché s'éveille en nous, montrant ainsi que nous avons besoin d'entrer en contact avec Dieu. Mais nous réalisons très vite que nous sommes morts dans nos fautes et dans nos offenses. La misère morale et spirituelle est telle qu'il nous paraît impossible d'être dans la présence du Dieu Saint.

Depuis la Pentecôte, l'Esprit Saint ne cesse d'opérer, convainquant l'homme de péché.

Mais très souvent celui-ci, aveuglé par son orgueil et la pensée qu'il n'a de compte à rendre à personne, se bat pour étouffer la voix du Saint Esprit. Mais Dieu aime l'homme qu'il a créé et Il nous a prouvé son amour en nous donnant son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Le Fils de Dieu «a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification» (Romains 4:25). Avec la mort et la résurrection de Jésus, Dieu a pu concilier son grand Amour et sa parfaite Justice.

La justice de Dieu devait être satisfaite ; le Seigneur Jésus a volontairement pris la place du coupable et «l'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous» (Ésaïe 53:6). La résurrection de Christ est la preuve vivante que Dieu a agréé son sacrifice. Ainsi, la question du péché a été résolue devant Dieu parce que l'expiation a été pleinement accomplie. Désormais Dieu peut pardonner au coupable et nous sommes invités à avoir «une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, par le chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair» (Hébreux 10:19-20).

Que celui donc qui n'a pas fait la paix avec Dieu, qui a la certitude d'être coupable et qui réalise par une grande prise de conscience qu'il est pécheur, change radicalement de conception et de disposition intérieure à l'égard du péché. Qu'il comprenne qu'il a d'abord offensé Dieu en ce sens qu'il a péché contre Lui et par conséquent qu'il a affaire à Lui. C'est pourquoi il est urgent qu'il se tourne vers Dieu, reconnaissant humblement ses fautes et ses offenses.

Lorsque la confession a lieu comme résultat de la réalité intérieure et que le pécheur saisit par un acte de foi que Jésus le Fils de Dieu est l'unique Sauveur qui est mort et ressuscité corporellement pour expier ses péchés, et que fort de cette conviction il se détourne de son chemin inique pour se tourner vers le chemin de la lumière, vers Dieu, et ce, par un acte réfléchi et volontaire, alors il recevra la rémission de ses péchés. Il «a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie» (Jean 5:24). Le pardon lui est accordé et Dieu le déclare juste, et il est né de nouveau.

2.3 La nouvelle nature, conséquence de la nouvelle naissance

La régénération qui est dans le fond une œuvre créatrice de Dieu a pour but essentiel de produire en nous une vie dans laquelle nous devenons participants de la nature divine. Étant nés de Dieu, Dieu crée en nous une nouvelle nature qui est véritablement sienne.

Comment les Écritures appellent-elles cette nouvelle nature ?

- En Éphésiens 4:24, Paul l'appelle le nouvel homme.
- En Romains 7:22, Paul l'appelle l'homme intérieur.
- En 2 Pierre 1:4, Pierre l'appelle la nature divine.

3 La lutte des deux natures et le désespoir de l'âme

Nous avons vu plus haut que l'une des conséquences immédiates de la nouvelle naissance c'est que le chrétien possède une nouvelle nature. La première nature est tellement corrompue qu'on ne peut l'améliorer. Elle est par conséquent condamnée et mise à mort devant Dieu : «notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché» (Romains 6:6). C'est bien dommage que quelques-uns tentent de la faire sortir de sa position de crucifiée, pour la faire revivre en cherchant à l'améliorer. Cette tentative est inutile car la vieille nature ne peut pas produire des fruits dignes de la repentance, des fruits de la sainteté et elle ne peut pas être enseignée parce que «l'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie ; et il ne peut les connaître parce qu'elles se discernent spirituellement» (1 Corinthiens 2:14). On ne peut donc pas parler d'une sanctification qui viserait à améliorer une nature déchue et rejetée mais qui est en nous pendant notre bref séjour sur la terre. Au contraire «la chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair ; et ces choses sont opposées l'une à l'autre, afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez» (Galates 5:17).

Le chrétien qui commence ses premiers pas dans la foi est par moment surpris de constater que sa chair n'a pas du tout changé. Elle est pareille à celle qu'a le païen et il fait l'expérience de l'homme dont parle l'apôtre Paul qui, pour plaire à Dieu s'était mis sous la loi : «je trouve donc cette loi pour moi qui veux pratiquer le bien, que le mal est avec moi. Car je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur ; mais je vois dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon entendement et qui me rend captif de la loi du péché qui existe dans mes membres» (Romains 7:21-23).

Un tel chrétien est anxieux quant à sa vie chrétienne. Rien ne va et sa marche pratique prouve le contraire de sa profession. Quoiqu'il ait pris toutes les bonnes résolutions possibles pour faire le bien et plaire à Dieu il dit comme le déclare l'homme de Romains 7 «ce que je fais, je ne le reconnais pas, car ce n'est pas ce que je veux, que je fais, mais ce que je hais, je le pratique... je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien ; car le vouloir est avec moi, mais accomplir le bien, cela je ne le trouve pas. Car le bien que je veux, je ne le pratique pas ; mais le mal que je ne veux pas, je le fais» (Romains 7:15, 18-19).

Ces paroles décrivent à n'en point douter l'état pratique du chrétien sincère qui, s'étant mis sous la loi veut vivre une vie de sainteté pour plaire à Dieu. Mais hélas, il n'y arrive pas ! Il se rend compte que, quand bien même il est né de nouveau, il ne peut pas s'empêcher de pécher. Il constate qu'en tant que chrétien il a des mauvaises tendances qu'il ne peut malheureusement pas maîtriser. Il est esclave du péché et des désirs de la chair. Ayant la volonté, il n'a pas le pouvoir et il fait le contraire de ce qu'il veut faire : le péché le domine. De tout ce qui précède, nous comprenons aisément le cri de détresse de ce croyant : «misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ?» Il fait l'expérience que le péché devient de plus en plus fort en lui quand il se met sous la loi.

À ce propos, l'apôtre dit «je n'eusse pas connu le péché, si ce n'eût été par la loi ; car je n'eusse pas eu conscience de la convoitise, si la loi n'eût dit : "tu ne convoiteras point..." Or moi, étant autrefois sans loi, je vivais ; mais le commandement étant venu, le péché a repris vie, et moi je mourus ; et le commandement qui était pour la vie, a été trouvé lui-même pour moi pour la mort» (Romains 7:7,9-10).

Le péché est donc fort quand on se place sous la loi pour vivre la sainteté pratique. N'oublions pas que Dieu a donné la loi «afin que toute bouche soit fermée, et que tout le monde soit coupable devant Dieu» (Romains 3:19) et de plus «la loi a été notre conducteur jusqu'à Christ, afin que nous fussions justifiés sur le principe de la foi ; mais, la foi étant venue, nous ne sommes plus sous un conducteur, car vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans le christ Jésus» (Galates 3:24-26). Néanmoins la loi demeure. Elle est d'origine divine, elle est sainte juste et bonne. Cependant elle ne s'exerce plus sur le chrétien et pour cause : «la loi n'est pas pour le juste, mais pour les iniques et les insubordonnés, pour les impies et les pécheurs, pour les gens sans pitié et les profanes, pour les batteurs de père et les batteurs de mère, pour les homicides, pour les fornicateurs, pour ceux qui abusent d'eux-mêmes avec des hommes, pour les voleurs d'hommes, les menteurs, les parjures, et s'il y a quelque autre chose qui soit opposée à la saine doctrine, suivant l'évangile de la gloire du Dieu bienheureux» (1 Timothée 1:9-11).

4 L'affranchissement ou la libération du péché

L'un des drames dans le christianisme d'aujourd'hui c'est que l'on s'est grandement écarté de l'enseignement simple que les apôtres et prophètes ont laissé par écrit, chacun voulant faire ce qu'il lui plaît. Bien plus, on a séparé la Parole de foi, de la foi — et la marche pratique, de la saine doctrine. Comment donc pouvons-nous demander à un chrétien qui commence ses premiers pas dans le christianisme de marcher sainement sans qu'on ne lui apprenne au préalable l'enseignement qui se trouve dans la Parole à ce sujet ?

On ne peut pas s'écarter de la Parole et en même temps vouloir vivre une vie digne de Dieu. Ce que doit faire le chrétien, c'est de s'asseoir pour être enseigné comme Jésus le fit avec Marie qui, lui dit-il, avait choisi la bonne part qui ne lui serait pas ôtée. L'apôtre Paul avait conscience de cette nécessité c'est pourquoi envers les Colossiens, il dit : «nous ne cessons pas de prier et de demander pour vous que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu» (Colossiens 1:9-10).

Ainsi, c'est après avoir compris l'enseignement sur un sujet donné que je peux obéir, marquant ainsi mon accord avec cet enseignement : c'est la communion. Notons que Dieu nous fournit tout ce qui est nécessaire pour que nous menions ici bas une vie de sainteté pratique. Lecteur, la mesure, c'est la Parole de Dieu, non notre propre satisfaction ou encore l'approbation des autres. On peut penser bien faire et être approuvé des autres, mais la Parole peut nous contredire et mettre à nu ce que nous sommes réellement. La Parole pénètre là où le regard des autres n'ira jamais. Inutile de se lancer des fleurs car ce qui nous juge, c'est la Parole de Dieu. Pour plaire à Dieu, il faut vivre ce qui sort de sa bouche, et ce que Dieu veut est écrit dans la Bible. Méditons la soigneusement et scrupuleusement. Cette discipline est affaire de tous car chacun aura un compte à rendre à Dieu pour lui-même. Jetons maintenant un regard sur ce que l'apôtre Paul dit aux Corinthiens : «vous êtes de lui dans le christ Jésus, qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté, et rédemption, afin que, comme il est écrit, «celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur» (1 Corinthiens 1:30-31). Cette déclaration de l'apôtre brise toutes nos prétentions. Nous prenons conscience ici que nous n'avons pas en nous-mêmes une sanctification mais que Jésus a été fait, pour nous, sainteté. Voilà ce que Jésus est pour nous en vertu de son œuvre accomplie. Ma foi doit saisir et garder ferme cette vérité, attendant que les effets pratiques de la vérité se développent puissamment en moi.

Précisons ici que la nouvelle nature ne pratique pas le péché et ne nous conduira jamais dans ce chemin-là.

La nouvelle nature porte en elle les germes de la sainteté. Tout ce qu'elle veut c'est qu'on la laisse vivre pleinement sans être entravée par les actions de la chair. Elle n'est point guidée par la loi mais elle accomplit la loi. Si la loi dit : «tu ne tueras pas», la nouvelle nature ne sera pas du tout ébranlée parce que le principe du meurtre n'est point en elle et n'effleure pas sa pensée ; au contraire, elle trouve son plaisir à accomplir toute la volonté de Dieu. Ce n'est pas à la légère que Jésus dit à la croix : «c'est accompli». Nous devons en réalité faire des progrès dans la connaissance de ce que Christ a accompli pour nous. Si notre homme de Romains 7 a eu toutes ces difficultés, c'est parce qu'il a oublié ou n'a pas compris que l'œuvre de Christ à la croix est non seulement parfaite mais suffisante. Il est préoccupé non de Dieu mais de lui-même. Il veut plaire à Dieu à sa manière. Il veut travailler pour Dieu selon ses propres moyens ; dès lors, tout est centré sur lui. Nous le remarquons lorsque nous comptons les «je», «me», «moi». À cette croix, Jésus a acquis pour nous une sanctification parfaite. Si cet homme peut ensuite rendre grâce à Dieu par notre Seigneur Jésus, c'est parce qu'il a été libéré du péché. Pour ce faire, Dieu a dû ramener le désespéré à la croix. Et là, il a découvert que «Celui (Jésus) qui n'a pas connu le péché, il (Dieu) l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui» (2 Corinthiens 5:21). Il s'est aperçu que la question du péché a été réglée par Jésus, en ce qu'il a supporté la colère de Dieu contre le péché, en devenant lui-même péché. De plus, Dieu lui a expliqué que Jésus est en lui-même une victime expiatoire pour nos péchés de sorte que son sang le purifie de tout péché, et que maintenant la justice et la sainteté de Jésus deviennent les siennes

Le premier homme, Adam, a échoué dans sa mission. Notre nature héritée par naissance physique a été souillée. Il en résulte que cette mauvaise nature ne se soumet pas à la loi de Dieu et ne le peut même pas.

Mais le second homme, Jésus, qui est du ciel s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort de la croix. La conséquence en est que « nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort... et notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché » (Romains 6:5-6).

Les yeux de la foi doivent saisir que, non seulement le Seigneur Jésus est mort pour nous, mais que nous-mêmes sommes morts avec Lui. De ce fait, cela implique que notre vieil homme dont on désire tant se débarrasser, se trouve justement là, crucifié avec Christ. C'est ce que l'apôtre Paul exprime aux Galates en ces termes : « je suis crucifié avec Christ » (Galates 2:20). Lutter contre le péché est une utopie et Dieu n'améliore pas notre vieille nature laquelle est inimitié contre Lui mais au contraire Il la condamne. C'est pourquoi l'Écriture dit : « Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair » (Romains 8:3). Et l'apôtre Paul dit que « celui qui est mort est justifié du péché ». Bien chers croyants : qui sera la cible de l'ennemi en pleine guerre ? Le vivant ou le mort ? C'est bien entendu le vivant qui sera la cible de l'ennemi. C'est pourquoi le même apôtre Paul dit : « tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus » (Romains 6:11).

Comment Paul va-t-il illustrer cette vérité ? En Romains 6, il prend l'exemple de la relation qui lie le maître à l'esclave. L'esclave, qui est ici le chrétien (donc né de nouveau), est dominé par son maître le péché qui le manipule à sa guise. « Comment se débarrasser de ce tyran ? » s'interroge l'esclave. La solution, eh bien, c'est la mort. Paradoxalement, pas celle de son tyran, le péché, mais bien la sienne. En effet, ce qui est merveilleux dans cette belle histoire, c'est que l'esclave découvre qu'il est mort et donc n'est plus sous la domination du maître qui est le péché.

En plus, il découvre qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité pour appartenir à un autre maître qui est le Seigneur Jésus. C'est ainsi que Dieu nous voit ; il est écrit : « nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême, pour la mort, afin que comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi nous marchions en nouveauté de vie... lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez libres à l'égard de la justice. Quel fruit donc aviez vous alors des choses dont maintenant vous avez honte ? car la fin de ces choses est la mort — Mais maintenant, ayant été affranchis du péché et asservis à Dieu, vous avez votre fruit dans la sainteté et pour fin la vie éternelle » (Romains 6:4, 20-22). Il est vrai que notre marche pratique tend à prouver le contraire mais il n'en demeure pas moins vrai que la sanctification fait partie de ce grand salut. L'apôtre Paul nous demande, à cause de notre bienheureuse union avec Christ, de nous tenir pour « morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus » (Romains 6:11). Notons que notre union est tellement totale avec Christ que nous devenons automatiquement participants de tout ce que Christ est. Que c'est doux de savoir que Jésus a été fait, pour nous, sanctification ! Que cette vérité prenne racine en nous. Que notre foi la rende vivante et opérante ! Dès lors nous verrons que cette sanctification de position est une réalité de telle sorte que sa manifestation pratique suivra. Sachons par ailleurs que, quant à la pratique, le Saint Esprit opère au moyen de la Parole.

Et d'ailleurs les croyants sont « élus selon la préconnaissance de Dieu le Père, en sainteté de l'Esprit, pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus Christ » (1 Pierre 1:2).

Le Saint Esprit, connaissant parfaitement le Dieu qui vit dans la lumière et caractérisé par la sainteté, travaille dans le croyant afin qu'il soit irrépréhensible, s'appuyant sur l'œuvre parfaite de Christ à la croix qui fait de nous des sanctifiés par position. Étant en nous comme résultat de cette même œuvre, Il nous fait prendre conscience de notre identification avec Christ. Il stimule nos affections afin que Christ devienne notre trésor. Or « là où est ton trésor, là sera aussi ton cœur » (Matthieu 6:21). Le Saint Esprit donne la force à la nouvelle nature pour se développer et devenir une puissance de vie manifestant le fruit de l'Esprit qui est « l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance : contre de telles choses, il n'y a pas de loi » (Galates 5:22). Nous avons été mis à part d'une manière absolue « car, par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (Hébreux 10:14).

Telle est notre position, et cette œuvre n'est plus à refaire parce que « nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toute » (Hébreux 10:10). C'est plutôt nous qui devons faire des progrès dans la connaissance de cette œuvre. Jésus nous veut là où Il est. Le monde ne l'a pas jugé digne, Il a été cloué sur un bois, hors de Jérusalem. Il n'est pas du monde, nous n'en sommes pas non plus. Réalisons maintenant que nous sommes mis à part. Si nous saisissons par la foi notre sanctification absolue en position, la sanctification progressive se met en marche. La Parole est le moyen puissant dont le Seigneur se sert : « sanctifie-les par la vérité ; ta parole est la vérité » (Jean 17:17).

Pour avoir communion avec Dieu, il faut poursuivre la sainteté. La Parole distingue la sanctification en position de la sanctification progressive ou pratique. Ce sont deux choses que nous ne devons pas mélanger. Le but du croyant, c'est de tendre résolument vers la ressemblance à Jésus. Cette énergie qui nous pousse à être comme Jésus déclenche la sanctification complète qui envahit tout notre être ; c'est-à-dire l'esprit, l'âme et le corps : « Or le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement ; et que votre esprit, et votre âme, et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche en la venue de notre seigneur Jésus Christ » (1 Thessaloniens 5:23). La vie de Christ devient une réalité pour nous, et elle est vue du dehors. Quand on saisit par la foi la sanctification de position, on réalise dans la vie pratique qu'on est amené à marcher d'une manière digne de cette position.

5 Conclusion

« Ayant été affranchis du péché, vous avez été asservis à la justice » (Romains 6:18).

Croyants, nous appartenons désormais à un nouveau maître qui est doux, et humble de cœur et qui veut notre délivrance. Il veut que nous soyons saints comme Lui-même est saint et pour ce faire Il a tout mis en œuvre pour notre sanctification. Tout chrétien désespéré à cause de la puissance du péché qui agit dans ses membres doit simplement et humblement jeter les regards à la croix où Christ son nouveau Maître a tout accompli pour lui.

Savez-vous que pour délivrer un homme qui se noie, il faut nécessairement le laisser pendant qu'il se débat pour ensuite le sauver lorsqu'il n'aura plus de force ? Tant que tu te débattras contre ton péché, il sera impossible à Dieu de te délivrer, mais lorsque tu auras fini et que tu crieras « misérable que je suis ! » ; c'est alors que Dieu apportera la délivrance par la puissance de l'affranchissement qui doit être accepté par la foi, tout comme nous avons tous accepté le salut par la foi en Jésus.

Admettons que dans un même bocal d'expérimentation, nous ayons deux plantes différentes. La première plante A ne vit que de l'eau de mer, tandis que la deuxième plante B ne vit, quand à elle, que de l'eau de puits. Si j'arrose les deux plantes d'une même eau que se passera-t-il ? Je constaterai au bout d'un certain temps que l'une des deux plantes va se nécroser et va mourir. En clair, si j'arrose les plantes A et B de l'eau de mer, il est évident que la plante B ne survivra pas et donc ne portera pas de fruit alors que la plante A prospérera. C'est exactement ce qui se passe chez le chrétien. Nous avons deux natures dans un même corps qui ont, toutes les deux besoin de nourritures différentes. La première nature ou vieille nature, héritée par naissance physique, ne se nourrit que des choses du monde (des choses terrestres) et produit des fruits qui conduisent à la mort. Au contraire, la seconde nature ou nouvelle nature, créée par Dieu depuis notre nouvelle naissance ne se nourrit que de Dieu (donc des choses célestes) et produit comme fruits la sainteté. La sainteté se manifestera dans votre corps si vous nourrissez convenablement la nouvelle nature, et si vous veillez à sevrer la chair des choses du monde. Vous constaterez que la nouvelle nature brillera, l'hypocrisie sera bannie et la présence de Dieu, aimée. L'apôtre Paul ayant compris cette nécessité dit aux Colossiens : « cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de

Dieu ; pensez aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre... ayant dépouillé le vieil homme avec ses actions et ayant revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé» (Colossiens 3:1-2, 9-10). C'est la volonté de Dieu que vous soyez comme le Seigneur Jésus parce qu'Il nous a prédestinés à être semblables à l'image de son Fils. Cette nourriture en question n'est pas loin de vous. Elle est dans le Christ Jésus qui se présente comme le pain de vie. Au fur et à mesure que vous vous nourrirez de ce «pain», vous serez comme un «arbre planté près des ruisseaux d'eaux, qui rend son fruit en sa saison, et dont la feuille ne se flétrit point» (Psaumes 1:3).

Près de ce courant d'eau, la tendance au péché «mourra», de sorte que le monde et ses convoitises ne vous diront rien. Au contraire, le monde qui vous entoure, constatera votre filiation divine et dans le même temps prendra conscience de son impuissance à développer une sainteté pratique. Vous verrez la manifestation naturelle du fruit de l'Esprit et vous constaterez de par vous même que vous n'êtes plus redevable à la chair pour vivre selon la chair.

Rechercher et Goûter la Proximité avec Dieu par Seauve Gérard

Bibliquest

Aspects pratiques de la vie de communion, sa valeur, son maintien, son affermissement, ses effets. L'exemple du Seigneur Jésus sur la terre et de plusieurs hommes de Dieu.

Table des matières abrégée

- 1 Préface
- 2 Qu'est-ce que la proximité ?
- 3 La proximité du Fils avec Dieu son Père
- 4 Le prix de la présence du Seigneur
- 5 Écouter Dieu parler
- 6 Des exhortations pour nous
- 7 Dieu et Christ dans nos circonstances
- 8 Le Paradis
- 9 La Maison du Père
- 10 Conclusion

Table des Matières détaillée

- 1 Préface
- 2 Qu'est-ce que la proximité ?
- 3 La proximité du Fils avec Dieu son Père
 - 3.1 Le Fils éternel auprès du Père
 - 3.2 Le Fils de l'homme sur la terre
 - 3.3 Jésus face à l'opposition des chefs religieux : Voir pt 7-4-2.
 - 3.4 Le Fils de l'homme ressuscité et glorifié dans le ciel
 - 3.5 L'application pour nous
 - 3.6 La différence entre Christ et nous
 - 3.7 Contraste : Christ pendant les heures d'abandon
- 4 Le prix de la présence du Seigneur
 - 4.1 Les promesses divines
 - 4.2 La bien-aimée du Cantique des cantiques
 - 4.3 Notre responsabilité
- 5 Écouter Dieu parler
 - 5.1 Adam et Ève en Éden
 - 5.2 La proximité avec l'Éternel d'Abraham, l'ami de Dieu
 - 5.3 Moïse dans l'intimité avec l'Éternel
 - 5.3.1 Moïse sur le mont Sinaï
 - 5.3.2 Moïse dans la tente d'assignation
 - 5.3.3 Moïse face à l'opposition : voir pt 7-4
 - 5.3.4 Moïse (avec Aaron) est un exemple d'intercession pour le peuple
 - 5.3.5 Moïse sur la montagne de la transfiguration
 - 5.4 Daniel reçoit les communications de Dieu
- 6 Des exhortations pour nous
 - 6.1 Craindre Dieu
 - 6.1.1 Nous ne craignons pas la colère de Dieu
 - 6.1.2 La crainte de déplaire à Dieu
 - 6.1.3 Le rejet des péchés
 - 6.2 Quelle ressource Dieu nous offre-t-il quand nous nous sommes éloignés ?
 - 6.3 L'action de l'Esprit Saint
- 7 Dieu et Christ dans nos circonstances
 - 7.1 David dans la solitude du désert
 - 7.2 Paul en prison à Rome
 - 7.3 Anne mère de Samuel, dans la souffrance (1Samuel 1, 2)
 - 7.4 Moïse face à l'opposition
 - 7.4.1 Secours auprès de l'Éternel
 - 7.4.2 Exemple du Seigneur
 - 7.5 Élie découragé (1Rois 19)
 - 7.6 La Sunamite et la mort (2Rois 4: 18-37)
 - 7.7 Un choix, une direction
 - 7.8 La puissance dans le service : Paul (2Cor 12)
- 8 Le Paradis
- 9 La Maison du Père

10 Conclusion

1 *Préface*

« Ma vie se consume dans la tristesse et mes années dans le gémissement ; ma force déchoit à cause de mon iniquité et mes os dépérissent » (Psaume 31:10).

« Recherchez l'Éternel... cherchez continuellement sa face » (1Chroniques 16:11 ; Psaume 105:4).

« Cherchez ma face. Je chercherai ta face ô Éternel ! » (Psaume 27:8)

2 *Qu'est-ce que la proximité ?*

La connaissance de la proximité de Dieu, dans son intimité, est une précieuse bénédiction qui ne peut pas s'expliquer par des mots. Ce n'est pas une affaire de raisonnements, ni de sentimentalité, mais de vie personnelle avec le Père et avec notre Seigneur Jésus Christ.

- La proximité (dérivé du mot « proche ») n'est pas ici une notion de distance mais de compréhension, de connaissance mutuelle.

- L'intimité (caractère intime, intérieur et profond, liaison étroite entre les personnes) est une association personnelle avec Dieu. Elle implique une relation profonde et intérieure, affectivement très étroite, avec des échanges réciproques.

- La communion est l'identité ou l'accord (le partage) d'affections, de pensées, d'intérêts, de mobiles, de buts. Elle implique une union intime. Par elle en tant que rachetés nous sommes introduits dans la relation la plus proche possible avec Dieu. Elle revêt un caractère céleste et spirituel. Source des pensées et des sentiments de la vie nouvelle, l'Esprit Saint éveille en nous des pensées en harmonie avec celles du Père et du Fils. C'est la communion.

« Les croyants sont appelés à la communion avec le Père et avec son Fils. L'apôtre Jean écrit : « Or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Et nous vous écrivons ces choses afin que votre joie soit accomplie » (1Jean 1:3, 4). Ces paroles sont toutes simples mais d'une profondeur infinie. Mesurons-nous la portée de la vérité qu'elles contiennent ? Dieu le Père nous a choisis pour posséder une part commune avec Lui et avec Son Fils, notre Sauveur et Seigneur !

L'assurance du pardon de nos péchés et la jouissance d'un plein repos de la conscience constituent déjà une part merveilleuse. Mais Dieu ne se contente pas de nous donner ces bénédictions, pourtant si glorieuses. Il veut avoir auprès de Lui, dans la proximité la plus immédiate, ceux qu'il a achetés à si grand prix. Et ce n'est pas encore tout. Un esclave ou un serviteur peut être très proche de son maître, sans avoir la moindre communion avec lui. Mais Dieu n'a pas cherché des serviteurs seulement : il veut des enfants avec lesquels il puisse goûter une communion intime et réelle dès maintenant et pour l'éternité. Par l'œuvre du Seigneur Jésus, il a pourvu à tout ce qui est nécessaire à cet effet. À nous de recevoir par la foi cette plénitude de bénédiction » (A. Remmers ; voir son texte sur "La Communion chrétienne").

Par souci de simplicité nous confondrons les trois mots proximité, intimité, communion, pour évoquer une relation de respect, de confiance et d'intimité avec Dieu.

Cette proximité n'est pas mystique ou surnaturelle.

Seul le racheté possédant la nouvelle naissance peut avoir communion avec Dieu. L'homme naturel n'est pas disposé à connaître une telle communion ; ne voulant rien savoir de Dieu il l'évite et le fuit. La première réaction d'Adam après la chute a été de se cacher devant Dieu. Toute l'histoire de l'humanité a ensuite clairement montré que « la pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu car aussi elle ne le peut pas » (Rom. 8:7).

2Corinthiens 13:13 : « Que... la communion du Saint Esprit soit avec vous tous ! » montre que la communion n'est pas spontanée et qu'elle ne se maintient pas d'elle-même ; dans la pratique nous devons la désirer et la rechercher. Pour cela le début de 2Corinthiens 13:13 fait appel à la connaissance pratique de la grâce du Seigneur Jésus Christ et de l'amour de Dieu. Nos cœurs et nos pensées doivent être soumis aux pensées de Dieu, et nos propres pensées humaines entièrement mises de côté.

Nous devons la rechercher, et pour cela vivre pratiquement dans un état de sanctification pratique en accord avec la sainte présence de Dieu. Ce n'est pas l'intelligence ou l'instruction qui font que l'on est plus spirituel ou plus près du Seigneur, mais le fait que prédomine dans notre état intérieur l'engagement pour Lui.

Aussitôt après avoir affirmé que « notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ » (1Jean 1:3, 5), l'apôtre Jean rappelle que Dieu est lumière : « C'est ici le message que nous avons entendu de lui et que nous vous annonçons, savoir que Dieu est lumière et qu'il n'y a en lui aucunes ténèbres ». Le Père qui dans son amour nous a amenés dans la communion avec lui, est en même temps le Dieu saint. Il s'agit donc d'une communion divine, sainte. Son domaine propre n'est pas la terre, mais la lumière. Celle-ci venue à nous dans la personne du Fils comme « lumière de la vie » (Jean 1:4, 9 ; 8:12), elle est devenue maintenant notre sphère de vie également.

Si nos cœurs sont partagés, si nous conservons égoïstement quelques priorités pour les intérêts personnels et terrestres, le Dieu saint ne nous fera pas goûter la douceur de Sa proximité.

« Cherchez l'Éternel, vous... qui pratiquez ce qui est juste à ses yeux ; recherchez la justice, recherchez la débonnairété »

(Sophonie 2:3).

« Soumets tout notre cœur

« À ton doux empire ;

« Que pour toi seul, Seigneur,

« Il batte, il soupire. » E. Guers

3 *La proximité du Fils avec Dieu son Père*

La parole de Dieu nous entrouvre une révélation des relations d'intimité entre le Père et le Fils.

Cette proximité n'est pas conditionnelle pour le Fils unique du Père ; elle est éternelle (sauf pendant les heures de l'expiation pour le Fils de l'homme, voir point 3-4).

Bien-sûr la condition unique et personnelle du Fils n'appelle pas une imitation de notre part, mais donne une indication pour comprendre la précieuse richesse de la proximité.

Ne pouvant pas entrer dans la relation divine entre le Père et le Fils, nous citons simplement les versets qui la mentionnent.

3.1 *Le Fils éternel auprès du Père*

« Lorsqu'il n'avait pas encore fait la terre et les campagnes, et le commencement de la poussière du monde... Quand il décrétait les fondements de la terre : j'étais alors à côté de lui son nourrisson, j'étais ses délices tous les jours, toujours en joie devant lui, me réjouissant en la partie habitable de sa terre, et mes délices étaient dans les fils des hommes » (Proverbes 8:26, 29-31).

« Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui l'a fait connaître » (Jean 1:18).

3.2 *Le Fils de l'homme sur la terre*

Traversant l'opposition, le mépris, le rejet de la part des chefs religieux juifs, l'Homme Christ Jésus était soutenu par la présence constante du Père qui a déclaré : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir » (Marc 1:11).

« Le Seigneur nous donne l'exemple le plus beau et le plus parfait de communion avec Dieu le Père. Bien que Lui-même n'ait jamais employé l'expression, le Seigneur vivait comme homme dans une communion constante avec Celui qui L'avait envoyé. Un avec le Père quant à Son être et à Sa nature (Jean 10:30), Il jouissait ici-bas d'une communion ininterrompue avec le Père, aussi bien quand nous Le considérons à l'âge de douze ans dans le temple, demandant avec étonnement à Sa mère : « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ? » (Luc 2:49), — que lors des nombreuses occasions où Il prie (dix fois dans le seul évangile selon Luc) » (A. Remmers).

Nous L'écoutons parler :

« Je ne suis pas seul, mais moi et le Père qui m'a envoyé... »

« Celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que moi je fais toujours les choses qui lui plaisent » (Jean 8: 16, 29).

« Vous me laisserez seul - et je ne suis pas seul car le Père est avec moi » (Jean 16: 32).

3.3 *Jésus face à l'opposition des chefs religieux : Voir pt 7-4-2.*

3.4 *Le Fils de l'homme ressuscité et glorifié dans le ciel*

L'œuvre expiatoire étant accomplie, le Seigneur avait devant Lui la joie d'occuper comme homme ressuscité, la place auprès du Père qui est la sienne comme Fils éternel (Hébreux 12:2). Il goûte maintenant comme Homme glorifié la joie de la communion parfaite avec le Père.

« Tu me feras connaître le chemin de la vie ; ta face est un rassasiement de joie, il y a des plaisirs à ta droite pour toujours » (Psaume 16:11).

« Maintenant glorifie-moi, toi Père auprès de toi-même, de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût » (Jean 17:5).

3.5 *L'application pour nous*

Christ nous a introduits dans la même relation avec le Père, que Lui comme Homme

« Va vers mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20:17).

Après sa résurrection le Seigneur nous introduit dans cette relation comme "ses frères", relation nouvelle, inconnue jusqu'alors. Certes Il avait déjà annoncé les caractères de ceux-ci en Matthieu 12:50 : « Quiconque fera la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère. »

Hébreux 2:10-12 nous éclaire sur ce titre : « Il convenait pour Dieu... que amenant plusieurs fils à la gloire, il consomme (rende accompli) le chef de leur salut par des souffrances. Car et Celui (Christ) qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un (de Dieu) ; c'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler frères disant : « J'annoncerai ton nom à mes frères ; au milieu de l'assemblée je chanterai tes louanges. »

« Ils [les disciples] se tenaient en Lui ressuscité d'entre les morts, ayant le pardon de toutes leurs fautes... Ils entrent dans Sa propre relation bénie et éternelle avec Son Père et Son Dieu... Ce n'est que sur le terrain de la rédemption par Sa mort que Dieu pouvait être libre de former et rassembler en un Ses enfants libérés de leurs péchés et vivifiés ensemble avec Lui, qu'ils soient Juifs ou Gentils » (W.K.).

Dieu est désormais notre Père, nous avons une relation directe avec Lui. Nous sommes fils comme enfants de Dieu par la nouvelle naissance : « Vous avez reçu l'Esprit d'adoption par lequel nous crions : Abba, Père ! L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu » (Romains 8:15, 16). « Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu » (1Jean 3:1).

De plus comme conséquence de Sa résurrection, Christ va plus loin, et nous introduit dans la même relation que Lui comme Homme avec son Père. Il n'a pas honte de nous appeler ses frères !

Nous avons donc de la part de notre Dieu, tout ce dont nous avons besoin pour goûter une relation bénie avec Lui. Voilà notre position : à nous d'en jouir !

3.6 *La différence entre Christ et nous*

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a aucune différence entre Christ et nous ! « Car ceux qu'il a préconnus il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères » (Romains 8:29). Notre Seigneur est « le Seigneur Jésus Christ, le Fils du Père » (2Jean 3), « le Fils unique qui est dans le sein du Père » (Jean 1:18), duquel le Père rend témoignage du haut des cieux, disant « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir » (Matthieu 3:17).

Tout en reconnaissant notre position en Christ homme ressuscité, nous proclamons encore « Il est ton Seigneur, adore-le » (Psaume 45:11).

3.7 *Contraste : Christ pendant les heures d'abandon*

Laissons vibrer nos affections pour notre Seigneur Jésus, notre Rédempteur.

« Il arrivera en ce jour-là, dit le Seigneur l'Éternel, que je ferai coucher le soleil en plein midi, et que j'amènerai les ténèbres sur la terre en plein jour » (Amos 8:9).

« Depuis la sixième heure il y eut des ténèbres sur tout le pays, jusqu'à la neuvième heure » (Matthieu 27:45).

Écoutons son cri sur la croix, à la fin des trois heures ténébreuses de l'expiation :

« Vers la neuvième heure Jésus s'écria d'une forte voix disant : Éli, Éli, lama sabachthani ? c'est-à-dire: Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Matthieu 27:46)

« Mon Dieu ! mon Dieu ! Pourquoi m'as-tu abandonné, te tenant loin de mon salut – des paroles de mon rugissement ?

« Mon Dieu ! Je crie de jour mais tu ne réponds point ; et de nuit et il n'y a point de repos pour moi.

« Et toi, tu es saint » (Psaume 22:1-3).

Selon le conseil éternel qui était de nous délivrer de la juste colère de Dieu contre les coupables, notre Sauveur et Seigneur a pris notre place, a pris sur Lui cette colère, et nous donne la paix avec Dieu.

« Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons trouvé aussi accès par la foi, à cette faveur dans laquelle nous sommes » (Romains 5:1, 2).

4 **Le prix de la présence du Seigneur**

« Mais pour moi, m'approcher de Dieu est mon bien ; j'ai mis ma confiance dans le Seigneur l'Éternel, pour raconter tous tes faits » (Psaume 73:28).

La communion avec Dieu n'est pas une simple doctrine mais un fait vivant; ce n'est pas un sentiment mais une réalité. Elle implique l'accord avec le Dieu vivant, en pensée et en appréciation des choses, comme résultat d'un contact étroit et constant avec lui. Si nous avons compris cela, nous pouvons bien nous poser la question: notre vie et notre conduite sont-elles déterminées par cette communion avec Dieu ? Pourrions-nous accepter la pensée de vivre un certain temps sans cette communion ? Ah! Si seulement nous avions davantage le désir de jouir à chaque instant de ce lien d'amour avec Lui!

Il ne s'agit pas de savoir si quelque chose est plaisant ou intéressant pour moi, mais d'être sûr que cela est agréable à Dieu et a de la valeur pour Lui. Ce qui est digne de Son attention mérite certainement aussi la mienne. Si le Seigneur dans Sa condescendance nous appelle Ses amis, nous ne devrions pas connaître de plus grande joie que d'être avec Lui dans ce plein accord de pensée que de vrais amis attendent l'un de l'autre.

« Avez-vous jamais passé deux heures avec Jésus ? Vous en seriez marqué définitivement. Et je sais que si vous passiez deux heures avec Lui, vous en voudriez trois, puis quatre, et en plus vous voudriez quelqu'un avec qui partager la joie merveilleuse que vous avez trouvée en Lui ! » (W.T.P. Wolston)

« Ô Sauveur plein de grâce !

« Donne-nous chaque jour

« En contemplant ta face

« De goûter ton amour.

« Sans sa douce influence,

« La vie est une mort ;

« Jouir de ta présence

« Est le plus heureux sort.

4.1 **Les promesses divines**

« Je suis toujours avec toi : tu m'as tenu par la main droite ; Tu me conduiras par ton conseil... » (Psaume 73:23).

Dieu et le Seigneur nous assurent de leur présence, mais cette présence est conditionnelle (voir pt 6-2).

Citons d'abord quelques affirmations de cette promesse :

«Voici moi je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle» (Matthieu 28:20).

«Jésus Christ est le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement...

«... en sorte que pleins de confiance nous disions : «Le Seigneur est mon aide et je ne craindrai point : que me fera l'homme ? » (Hébreux 13:8, 6).

« L'Éternel est mon berger : je ne manquerai de rien.

« Il me fait reposer dans de verts pâturages, il me mène à des eaux paisibles...

« Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal ; car tu es avec moi: ta houlette et ton bâton, ce sont eux qui me consolent...

« Oui, la bonté et la gratuité me suivront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Éternel pour de longs jours » (Psaume 23).

« Ne crains point car je suis avec toi ; ne sois pas inquiet car moi je suis ton Dieu. Je te fortifierai ; oui je t'aiderai ; oui je te soutiendrai par la droite de ma justice » (Ésaïe 41:10).

« Ne les crains point ; car je suis avec toi pour te délivrer, dit l'Éternel » (Jérémie 1:8).

4.2 **La bien-aimée du Cantique des cantiques**

«Tire-moi: nous courrons après toi» (Cant. 1: 4).

« Le désir de la bien-aimée d'être près du Seigneur est si grand qu'il lui semble qu'il y a quelque distance entre elle et Lui. De là les profonds soupirs de son cœur : «Tire-moi» plus près, tout près de toi. Elle éprouve un ardent désir d'une communion plus étroite. La communion la plus bénie avec le Seigneur s'accorde parfaitement avec le plus vif désir d'être plus étroitement rapproché de lui. » (fragment M.É. 1948 p. 54).

Le Bien-aimé répond avec empressement à ce vif désir, et il attire la bien-aimée

- o dans ses chambres, lieu de paroles et d'échanges intimes (Cant. 1:4) ;

- o à sa table, toujours symbole de communion heureuse (Cant. 1:12) ;

- o sous le pommier, dont l'ombre rafraîchit et dont le fruit désaltère (Cant. 2:3) ;

- o dans la maison du vin, la joie d'être ensemble (Cant. 2:4) ...

Seigneur, forme par ton Esprit en chacun de nous cette soif de ta proximité ; Tu trouves Ta satisfaction à y répondre !

4.3 **Notre responsabilité**

« L'Éternel est avec vous quand vous êtes avec lui ; et si vous le cherchez vous le trouverez, et si vous l'abandonnez il vous abandonnera » (2Chroniques 15:2).

Les exemples que nous verrons un peu plus loin démontrent que Dieu le Père et notre Seigneur Jésus Christ répondent à un mouvement de notre cœur. Inutile de rester passif à attendre de sentir la présence du Seigneur, ses douces communications.

Mais si dans la proximité avec le Seigneur nous prenons sur nous son joug aisé (Matthieu 11:29, 30), plutôt que de nous mettre sous un joug mal assorti avec le monde (2Corinthiens 6:14), nous recevrons les enseignements de Celui qui est débonnaire et humble de cœur, nous manifesterons toujours plus dans notre vie pratique, Ses caractères comme fruit de notre communion avec Lui.

L'exemple de la bien-aimée (chacun de nous, croyant) dans le Cantique des cantiques est significatif.

« Sur mon lit, durant les nuits, j'ai cherché celui qu'aime mon âme ; je l'ai cherché, mais je ne l'ai pas trouvé.

«- Je me lèverai maintenant, et je ferai le tour de la ville dans les rues et dans les places ; je chercherai celui qu'aime mon âme.

«- Je l'ai cherché, mais je ne l'ai pas trouvé» (Cantique des Cantiques 3:1,2).

« Je dormais, mais mon cœur était réveillé. C'est la voix de mon bien-aimé qui heurte : Ouvre-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe, ma parfaite ! Car ma tête est pleine de rosée, mes boucles, des gouttes de la nuit.

«- Je me suis dépouillée de ma tunique, comment la revêtirais-je ? J'ai lavé mes pieds, comment les salirais-je? «- Mon bien-aimé a avancé sa main par le guichet, et mes entrailles se sont émues à cause de lui...

«J'ai ouvert à mon bien-aimé mais mon bien-aimé s'était retiré, il avait passé plus loin ; mon âme s'en était allée pendant qu'il parlait. Je le cherchai mais je ne le trouvai pas ; je l'appelai mais il ne me répondit pas» (Cantique des Cantiques 5:2-6).

Dans ces deux exemples, le croyant (symbolisé ici par la bien-aimée) a laissé ses aises s'intercaler entre le Seigneur et lui : je me reposais sur mon lit, je dormais, me lever pour répondre me demande trop d'efforts...

Le Bien-aimé répond à la tiédeur (passagère) de sa bien-aimée et réchauffe ses affections pour qu'elle retrouve d'heureuses relations avec Lui. Il s'approche, il appelle avec tendresse, il laisse ses preuves d'amour, mais ne force pas la porte.

« Possède notre cœur :

« Il est ton salaire ;

« Tu l'acquis, Dieu Sauveur,

« Sur le mont Calvaire. »E. Guers

« Voici je me tiens à la porte et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et qu'il ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui et lui avec moi » (Apocalypse 3:20).

« N'ai-je pas soumis et fait taire mon âme, comme un enfant sevré auprès de sa mère? Mon âme est en moi comme l'enfant sevré » (Psaume 131: 2). « La mère vaut plus pour son enfant que tout ce qu'elle lui ôte. L'enfant n'est pas capable d'apprécier la valeur de sa mère, mais sa présence lui suffit... Tout ce qui nous rejette sur Lui nous est avantageux, pour le présent et pour l'éternité... L'on n'est jamais approché du Seigneur sans en refléter quelques traits, et ce qui est de lui nous demeure éternellement. » S. Prod'hom M.É. 1934 p.224

5 *Écouter Dieu parler*

La recherche de Dieu commence par L'écouter parler, d'où les injonctions précises :

« Prêtez l'oreille et écoutez ma voix ; soyez attentifs et écoutez ma parole » (Ésaïe 28:23).

« Inclinez votre oreille et venez à moi ; écoutez et votre âme vivra » (Ésaïe 55:3).

Dans l'Ancien Testament Dieu communiquait par visions, par songes.

Maintenant il nous parle par Sa Parole, car « la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu » (Romains 10:17).

5.1 *Adam et Ève en Éden*

« Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance... Et Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu » (Genèse 1:26, 27).

Ces versets montrent que le Créateur désirait une relation intelligente avec l'homme. Il avait prévu qu'Adam et Ève se réjouissent dans leurs libres communications avec l'Éternel, quand il se promenait dans le jardin d'Éden (qui veut dire plaisir, charme).

Leur transgression a interrompu cette relation directe. » Ils entendirent la voix de l'Éternel Dieu qui se promenait dans le jardin au frais du jour. Et l'homme et sa femme se cachèrent de devant l'Éternel Dieu, au milieu des arbres du jardin. L'Éternel Dieu appela l'homme et lui dit : Où es-tu ? Et il dit : J'ai entendu ta voix dans le jardin, et j'ai eu peur car je suis nu, et je me suis caché » (Genèse 3:8-10).

Adam et Ève n'ont jamais retrouvé cet échange heureux avec l'Éternel ! Étant chassés du jardin d'Éden, leur privilège dans l'innocence n'est plus. La relation qui existait avec Lui avant la chute a été comme coupée. Mais par l'œuvre de Son Fils, Dieu donne beaucoup plus ; il ne rétablit pas l'état antérieur, mais Il nous unit à Christ.

Cette scène confirme ce que nous disions au premier paragraphe. Toute faute interpose un voile entre Dieu et le croyant. « Vos iniquités ont fait séparation entre vous et votre Dieu, et vos péchés ont fait qu'il a caché de vous sa face pour ne pas écouter » (Ésaïe 59:2).

Cette relation a été établie avec d'autres croyants plus tard, pour la bénédiction de ceux-ci.

5.2 *La proximité avec l'Éternel d'Abraham, l'ami de Dieu*

(2Chroniques 20:7 ; Ésaïe 41:8 ; Jacques 2:23)

De Genèse 12 à 22 l'Éternel s'adresse souvent à Abraham : pour l'amener en Canaan, pour lui annoncer des bénédictions de plus en plus étendues, pour lui promettre la naissance de son fils Isaac ("rire"). Avec respect et liberté, Abraham Lui répond, pose des questions, demande des précisions.

C'est une intimité touchante que celle de Genèse 18, quand l'Éternel vient le voir physiquement aux chênes de Mamré ("force, vigueur") qui sont à Hébron ("lien, union, amitié"). L'Éternel vient manger avec Abraham et confirme la naissance imminente d'Isaac. De plus l'Éternel pose la question : « Cacherais-je à Abraham ce que je vais faire ?... Car je le connais », puis il annonce la destruction de Sodome.

L'attitude d'Abraham est alors très belle : « Abraham se tenait encore devant l'Éternel. Et Abraham s'approcha », et il intercède avec révérence et crainte pour les justes qui seraient à Sodome (dont son neveu Lot).

En quoi ces exemples nous concernent-ils ? Voir aussi pt 6.

« Toutes ces choses leur arrivèrent comme types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement » (1Corinthiens 10:11).

Ce dernier verset montre que, ce que Dieu nous rapporte de la vie des croyants de l'Ancien Testament a pour nous une instruction morale et spirituelle. En rapport avec notre sujet, si l'Éternel était si proche de ce patriarche Abraham, à plus forte raison veut-il l'être de nous qui sommes « ses enfants » (1Jean 3: 2) ! Ces récits exposent l'intérêt que Dieu porte aux croyants, exposent son désir constant que les Siens recherchent et goûtent Sa proximité.

Mais il y a des conditions.

o L'Éternel connaît la foi d'Abraham : « Abraham crut Dieu, et cela lui fut compté à justice » (Romains 4 :3 ; Genèse 15:6) ; « Sans la foi il est impossible de lui plaire ; car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie que Dieu est, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le recherchent » (Hébreux 11:6).

o L'Éternel « connaît » l'état intérieur d'Abraham, et sa bonne conduite personnellement et dans sa famille : « Car je le connais, et je sais qu'il commandera à ses fils et à sa maison après lui de garder la voie de l'Éternel, pour pratiquer ce qui est juste et droit » (Genèse 18:19).

o Ensuite « Abraham se tenait encore devant l'Éternel » (Genèse 18: 22). Cette attitude de dépendance et d'obéissance est souvent mentionnée pour des croyants fidèles.

« Élie dit : L'Éternel des armées devant qui je me tiens, est vivant » (1 Rois 17: 1 ; 18:15) ; idem pour Élisée en 2 Rois 5:16.

Avant de rechercher un service et une utilité envers notre Dieu, cultivons la droiture intérieure dans Sa présence ; car « Voici tu veux la vérité dans l'homme intérieur, et tu me feras comprendre la sagesse dans le secret de mon cœur » (Psaume 51:6).

« Au reste frères, toutes les choses qui sont vraies, toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne renommée – s'il y a quelque vertu et quelque louange – que ces choses occupent vos pensées... - faites ces choses, et le Dieu de paix sera avec vous »

(Philippiens 4: 8,9).

5.3 *Moïse dans l'intimité avec l'Éternel*

Moïse est nommé 35 fois « serviteur de l'Éternel », une fois « l'ami de Dieu » ! Heureux témoignage rendu à cet homme fidèle !

« L'Éternel parlait à Moïse face à face, comme un homme parle avec son ami » (Exode 33:11).

« L'Éternel parla à Moïse, au désert de Sinaï, dans la tente d'assignation » (Nombres 1:1).

« Je parle avec lui bouche à bouche, et en me révélant clairement et non en énigmes ; et il voit la ressemblance de l'Éternel » (Nombres 12:8).

5.3.1 *Moïse sur le mont Sinaï*

Moïse monta trois fois sur la montagne du Sinaï pour rencontrer l'Éternel et recevoir de Sa part les instructions pour le tabernacle et les ordonnances du culte (Exode 19 ; 24 ; 34).

« La gloire de l'Éternel demeura sur la montagne de Sinaï, et la nuée la couvrit pendant six jours ; et le septième jour il appela Moïse du milieu de la nuée... Et Moïse entra au milieu de la nuée, et monta sur la montagne ; et Moïse fut sur la montagne quarante jours et quarante nuits » (Exode 24:15-18).

Moïse entrait ainsi dans les secrets de l'Éternel au sujet des types et des figures du culte israélite, qui ont eu leur accomplissement parfait en Christ, dans Sa personne, dans Sa vie sans tache, et dans Son œuvre expiatoire.

« Son secret est avec les hommes droits » (Proverbes 3:32).

5.3.2 *Moïse dans la tente d'assignation*

Moïse entre librement (et lui seul) dans le lieu très saint de la tente d'assignation, lieu de la présence de la gloire de l'Éternel représentée par l'Arche de l'alliance et par les chérubins sur le propitiatoire (le couvercle de l'arche).

« Quand Moïse entrait dans la tente d'assignation pour parler avec Lui, il entendait la voix qui lui parlait de dessus le propitiatoire qui était sur l'arche du témoignage, d'entre les deux chérubins ; et il Lui parlait » (Nombres 7:89).

Moïse commençait par écouter Dieu lui parler, comme Abraham l'avait fait si souvent avant lui. Ensuite Moïse parlait et interrogeait l'Éternel, comme Abraham l'avait fait en Genèse 18.

« Qui s'est tenu dans le conseil secret de l'Éternel, en sorte qu'il ait vu et entendu sa parole ? Qui a été attentif à sa parole et a écouté ? » (Jérémie 23:18)

« Toutes les choses qui ont été écrites auparavant, ont été écrites pour notre instruction » (Romains 15:4).

Nous n'allons pas essayer de nous placer dans les circonstances qu'a connues Moïse ! Son exemple nous stimule quant à notre vie avec Dieu – non pas pour imiter sa marche selon son époque – mais pour en tirer des leçons pratiques.

Recherchons comme Moïse, la joie de l'intimité avec notre Dieu et Père, pour apprendre ce qu'Il veut nous communiquer, à nous seul, selon nos besoins et nos circonstances. Ce qu'Il veut nous dire est personnel.

« Être à tes pieds comme Marie,

« Laissant les heures s'écouler

« Dans un silence qui s'oublie,

« Jésus, pour te laisser parler.

« Être à tes pieds dans la tristesse,

« Trouvant pour toutes mes douleurs

« Ta sympathie et ta tendresse,

« Ta bonté qui tarit mes pleurs. (H. Rossier)

5.3.3 *Moïse face à l'opposition : voir pt 7-4*

5.3.4 *Moïse (avec Aaron) est un exemple d'intercession pour le peuple*

Il supplie avec l'intelligence de son amour pour le peuple : « Moïse l'entendit et tomba sur sa face... » ; « Ils tombèrent sur leurs faces et dirent : Ô Dieu, Dieu des esprits de toute chair... » (Exode 32:11-14 ; Nombres 16:21, 45).

« Priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, par l'Esprit, et veillant à cela avec toute persévérance et des supplications pour tous les saints » (Éphésiens 6:18).

« J'exhorte donc avant toutes choses, à faire des supplications, des prières, des intercessions, des actions de grâces pour tous les hommes » (1Timothée 2:1).

« Que dans la lumière

« Marchant avec toi,

« Sans cesse en prière

« Nous vivions de foi ! » (Théodore Monod)

« Trouve un moment dès l'aurore,

« Un autre au milieu du jour,

« Et le soir un instant encore

« Pour prier avec amour.

« Et tu pourras prier sans cesse,

« Sans effort, tout simplement,

« Tu seras fort dans ta faiblesse,

« En priant à tout moment. »

5.3.5 *Moïse sur la montagne de la transfiguration*

Nous retrouvons Moïse apparaissant en gloire sur la montagne de la transfiguration (Luc 9:30, 31), parlant avec le Seigneur « de sa mort qu'Il allait accomplir à Jérusalem. » Précieuse proximité, dans la connaissance des pensées divines !

Sur le Mont Sinaï l'Éternel s'est plu à révéler à Moïse les gloires de la personne de Christ et de son œuvre. Tous les ustensiles du tabernacle, ses composants, ses tissus... tout nous parle de Christ. Moïse attendait le « prophète » (Deutéronome 18:18). Les sacrifices du Lévitique décrivent les différents côtés de l'œuvre de Christ, pour Dieu d'abord, pour nous ensuite. Nous ne sommes pas surpris de trouver Moïse en gloire parlant avec le Seigneur « de sa mort qu'Il allait accomplir à Jérusalem. »

Maintenant nous avons plus que Moïse. L'Esprit Saint nous instruit des vérités divines, Il prend de ce qui est à Christ pour nous le communiquer (Jean 16:14). Encore faut-il que nous le laissions parler, que nous n'attristions pas « le Saint Esprit de Dieu » (Éph. 4 :30). Voir aussi pt 6-4.

5.4 Daniel reçoit les communications de Dieu

« Il me dit : Daniel homme bien-aimé, comprends les paroles que je te dis.

« Ne crains pas, homme bien-aimé ; paix te soit ! Sois fort, oui sois fort ! Et comme il parlait avec moi, je pris des forces et je dis : Que mon seigneur parle, car tu m'as fortifié. » (Daniel 10:11, 19)

Quelle était donc la condition intérieure de Daniel ("Dieu est mon juge") pour recevoir ces communications ? :

« Je tournai ma face vers le Seigneur Dieu, pour le rechercher par la prière et la supplication, dans le jeûne, et le sac et la cendre. Et je priai l'Éternel mon Dieu, et je fis ma confession et je dis : Je te supplie Seigneur, le Dieu grand et terrible, qui gardes l'alliance et la bonté envers ceux qui t'aiment et qui gardent tes commandements!» (Daniel 9:3, 4).

« Il me fit comprendre, et me parla et dit : Daniel, je suis maintenant sorti pour éclairer ton intelligence. Au commencement de tes supplications la parole est sortie, et je suis venu pour te la déclarer, car tu es un bien-aimé. Comprends donc la parole» (Daniel 9:22, 23).

« Sois donc toujours toute ma joie,

« Tout mon refuge et mon secours,

« Et que jamais Dieu ne me voie

« Passer sans toi l'un de mes jours! »

6 Des exhortations pour nous

Comment acquérir l'état personnel pour connaître la proximité avec Dieu ?

6.1 Craindre Dieu

« Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent» (Psaume 25:14)

6.1.1 Nous ne craignons pas la colère de Dieu

« Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut par notre Seigneur Jésus Christ qui est mort pour nous» (1Thessaloniens 5:9).

« Il n'y a pas de crainte (de peur) dans l'amour, mais l'amour parfait chasse la crainte, car la crainte porte avec elle du tourment» (1Jean 4:18).

En revanche nous avons le privilège d'être instruits (disciplinés), enseignés par Dieu, soit par Sa Parole, soit par Son gouvernement. Il nous corrige, Il nous ramène quand nous nous éloignons.

« Toute Écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre» (2Timothée 3:16, 17).

«Vous endurez des peines comme discipline (non pas comme colère) : Dieu agit envers vous comme envers des fils, car qui est le fils que le père ne discipline pas ? ...Celui-ci nous discipline pour notre profit afin que nous participions à sa sainteté. Or aucune discipline pour le présent ne semble être un sujet de joie, mais de tristesse ; mais plus tard elle rend le fruit paisible de la justice à ceux qui sont exercés par elle» (Hébreux 12:7-11).

6.1.2 La crainte de déplaire à Dieu

« Toute âme avait de la crainte» (Actes 2:43).

Notre relation d'intimité avec Dieu dépend de notre « connaissance de Sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour Lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu» (Colossiens 1:9, 10).

Hébreux 12:6 mentionne un fils que Dieu le Père agrée ; Malachie 3:17 un fils qui le sert. Les secrets de l'Éternel sont pour celui-ci (Psaume 25:14). Ainsi nous prenons garde à marcher soigneusement, recherchant quelle est la volonté du Seigneur» (Éphésiens 5:15, 17).

« Éternel ! Enseigne-moi ton chemin ; je marcherai dans ta vérité ; unis mon cœur à la crainte de ton nom » (Psaume 86:11).

6.1.3 Le rejet des péchés

« J'ai caché ta parole dans mon cœur, afin que je ne pèche pas contre toi» (Psaume 119:11).

La Parole relate les manquements de serviteurs de l'Éternel, pour nous en montrer les tristes conséquences, mais aussi la grâce de Dieu qui nous relève et nous ramène à Lui.

o Quand en Genèse 12:9-20 Abram est allé en Égypte pour fuir la famine de Canaan, aucun entretien n'est mentionné entre le patriarche et l'Éternel. Dieu ne peut pas approuver l'action de la volonté propre, et Il se tait. Le Pharaon doit renvoyer Abram ; celui-ci «s'en alla en ses traites, du midi jusqu'à Béthel, jusqu'au lieu où était sa tente au commencement entre Béthel et Aï, au lieu où était l'autel qu'il y avait fait auparavant ; et Abram invoqua là le nom de l'Éternel» (Genèse 13:3, 4).

Mais «Abram était très-riche en troupeaux, en argent et en or » (Genèse 13:2), et il a dû souffrir les conséquences de son séjour en Égypte. Agar est venue avec eux (Genèse 16:1-3), Lot a gardé le souvenir des richesses de l'Égypte (Genèse 13:10, 11) et s'est égaré dans la corruption de Sodome.

o Dans un moment de découragement en 1Samuel 27, David (un homme selon le cœur de l'Éternel, 1Samuel 13:14, dont le nom signifie 'bien-aimé'), décide de se sauver en hâte dans le pays des Philistins, où il va rester 16 mois. Il y connaît bien des vicissitudes et surtout n'a plus aucun contact avec l'Éternel son Dieu. Enfin en 2Samuel 2 « David interrogea l'Éternel » et monta avec sa troupe et « habitèrent dans les villes de Hébron.»

Tout écart souille la conscience, l'âme sent qu'un nuage intercepte la lumière et elle perd la jouissance de la communion.

« Que du péché fuyant la coupe immonde,

« Aux vives eaux nous puisions le bonheur ! »

6.2 Quelle ressource Dieu nous offre-t-il quand nous nous sommes éloignés ?

« Prenez avec vous des paroles (de repentance) et revenez à l'Éternel ; dites-lui : Pardonne toute iniquité et accepte ce qui est bon, et nous te rendrons les sacrifices de nos lèvres» (Osée 14:2).

« Maintenant dit l'Éternel, revenez à moi de tout votre cœur, avec jeûne et avec pleurs et avec deuil » (Joël 2:12).

« Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1Jean 1:9).

La marche du chrétien est dans la présence de Dieu dans la lumière, donc la mesure de sa marche est ce qui convient à la lumière. Ce qui n'est pas en accord avec la présence de Dieu doit être rejeté. Le chrétien jouit ainsi en liberté de la communion avec Dieu. Il était

« autrefois ténèbres », maintenant il est « lumière dans le Seigneur », et Dieu l'exhorte à « marcher comme un enfant de lumière ». La lumière manifeste tout ce qui n'est pas de Dieu dans ses voies (Éphésiens 5:8-13).

Si nous nous tenons dans la présence de Dieu, dans le jugement de nous-mêmes et dans la défiance de ce que peut produire notre cœur naturel, nous sommes vainqueurs. Si nous ne vivons pas près de Dieu, si nous faisons taire notre conscience, si nous comptons sur nos propres forces, nous allons vers la chute.

Le moi gouverne l'homme naturel ; l'égoïsme n'a pas besoin qu'on l'introduise dans l'homme — il y est. En moi, homme naturel, tout est péché ; tout ce moi (quelque forme que prenne ce moi) n'est que vanité. Nous ne penserons jamais assez de mal de ce que nous sommes, et il est bon que nous le sachions parce que nous ne pouvons pas posséder la vérité sans juger, selon notre mesure, la racine et le principe du mal qui est au dedans de nous. Avons-nous donc quelque puissance pour remédier au mal ? Non, en aucune manière en nous-mêmes !

Lorsque la lumière de Dieu entre dans la conscience, on sent le péché, et on le voit aussi, là où jamais on ne l'avait vu auparavant. Tout écart fait perdre la jouissance de la communion. Alors l'effet de la lumière est de mettre la conscience en activité. L'âme rencontre les soins de Dieu : le Seigneur Jésus agit sur le cœur et sur la conscience par sa Parole et son Esprit ; l'intercession de Christ comme avocat fait fléchir le croyant et l'amène au jugement de lui-même et à la confession de son manquement.

La communion avec le Père a été interrompue. L'intervention de Christ comme Avocat est fondée sur deux principes – lui le juste est dans la présence de Dieu – et il a fait la propitiation pour nous (1Jean 2:1). Christ intervient comme Avocat, et l'Esprit opère selon cette intervention et rétablit la communion avec le Père et le Fils. Là est le remède pour les manquements de tous les jours.

Dieu est la ressource du chrétien contre tout ce qui est mauvais au-dedans. « La lumière est l'armure de son âme ». Il apprend à être sévère pour lui-même et à rejeter tout ce qui n'est pas de Dieu. Marchant ainsi dans la joie d'une communion non interrompue avec Lui, il a la conscience de Lui plaire.

6.3 L'action de l'Esprit Saint

Pour définir le caractère d'un homme qui vit ainsi par l'Esprit, disons qu'il a les yeux fixés sur Christ. Il a compris que Christ est sa vie et qu'il est uni à Lui par le Saint Esprit. Quand le Saint Esprit n'est pas attristé (contristé), il maintient l'âme dans une communion ininterrompue avec Christ qui est sa vie. Le chrétien marche ainsi par l'Esprit en dehors des pensées et des affections de la chair. La contemplation de Jésus – son humilité, sa douceur, sa débonnairété, sa grâce, sa sainteté au milieu du mal, la tendresse de son cœur aimant, l'absence chez lui de tout égoïsme – toutes les grâces et toutes les perfections de Christ, occupent alors l'âme qui se réjouit en Lui qui est sa vie!

L'office du Saint Esprit est de nous garder ainsi en communion avec Christ, occupant nos pensées de Jésus et remplissant nos cœurs de sa Personne. Là où l'Esprit n'est pas attristé (contristé), les intérêts, les préoccupations, les pensées et les desseins du chrétien deviennent ceux de Christ. Le Saint Esprit communique des pensées, et nos cœurs sont trop étroits pour se les approprier dans toute leur étendue et leur puissance; mais notre joie est complète, notre paix est si pleine qu'elle déborde !

Voici donc ce que Dieu présente à la foi et ce qu'elle reçoit : je vis par un objet, Christ ; mes yeux sont fixés sur Lui qui est ma vie dans le ciel. Le Saint Esprit est venu et il habite dans mon corps (1Cor. 6:19), me liant à Christ et réalisant Sa vie au-dedans de moi, en sorte que « je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi ». L'âme croît dans la présence de Dieu, non pas en se contemplant elle et ses progrès, mais en étant tout entière tournée vers Christ : elle est transformée en la même image de gloire en gloire par la puissance de l'Esprit (2Corinthiens 3:13).

« Cependant, le long de la route,
« Fermant l'oreille à tout vain bruit,
« En silence mon âme écoute
« La douce voix de ton Esprit. »

7 Dieu et Christ dans nos circonstances

Mentionnons quelques circonstances dans lesquelles l'aide de la proximité avec Dieu a été précieuse.

7.1 David dans la solitude du désert

« Ô Dieu! Tu es mon Dieu ; je te cherche au point du jour ; mon âme a soif de toi, ma chair languit après toi, dans une terre aride et altérée sans eau... »

« Car ta bonté est meilleure que la vie ; mes lèvres te loueront.

« Ainsi je te bénirai durant ma vie, j'élèverai mes mains en ton nom... »

« Quand je me souviens de toi sur mon lit, je médite de toi durant les veilles de la nuit ;

« Car tu as été mon secours, et à l'ombre de tes ailes je chanterai de joie.

« Mon âme s'attache à toi pour te suivre, ta droite me soutient » (Psaume 63).

7.2 Paul en prison à Rome

« Dans ma première défense, personne n'a été avec moi mais tous m'ont abandonné... Mais le Seigneur s'est tenu près de moi et m'a fortifié... et j'ai été délivré de la gueule du lion » (2Timothée 4:16, 17).

7.3 Anne mère de Samuel, dans la souffrance (1Samuel 1, 2)

« Dans ma détresse j'ai invoqué l'Éternel et j'ai crié à mon Dieu : de son temple il a entendu ma voix, et mon cri est parvenu devant lui à ses oreilles » (Psaume 18:6).

« Cet affligé a crié et l'Éternel l'a entendu, et l'a sauvé de toutes ses détresses » (Psaume 34:6).

Anne n'avait pas d'enfant, ce qui était un opprobre en Israël. L'autre femme de son mari « la chagrinait aigrement, afin de la pousser à l'irritation » (1Samuel 1:6). Anne « avait l'amertume dans l'âme, et elle pria l'Éternel et pleura abondamment » (1:10), et elle répandit son âme devant l'Éternel » (1:15).

Le Dieu d'Israël lui accorda la demande qu'elle lui avait faite (1:17). « Anne ayant conçu enfanta un fils, et elle appela son nom Samuel (« entendu, ou exaucé de Dieu ») : car je l'ai demandé à l'Éternel » (1:20).

Cette femme pieuse n'oublie pas de rendre grâces à l'Éternel et de Le louer :

« Et Anne pria et dit : Mon cœur s'égaie en l'Éternel... ma bouche s'ouvre... car je me réjouis en ton salut.

« L'Éternel fait mourir et fait vivre ; il fait descendre au shéol et en fait monter.

« L'Éternel appauvrit et enrichit ; il abaisse et il élève aussi.

« De la poussière il fait lever le misérable, de dessus le fumier il élève le pauvre, pour les faire asseoir avec les nobles : et il leur donne en héritage un trône de gloire... »

« Il garde les pieds de ses saints » (1Samuel 2:1-9).

7.4 Moïse face à l'opposition

7.4.1 Secours auprès de l'Éternel

Dès qu'une difficulté éclate – elles ne lui ont pas été épargnées pendant ses quarante ans de conduite du peuple de l'Égypte vers Canaan – Moïse se réfugie vers l'Éternel ; il crie à l'Éternel, prie et demande la direction, et l'Éternel lui répond. « Moïse cria à l'Éternel » (Exode 15:25 ; 17:4) ; « Moïse et Aaron vinrent devant la tente de rassemblement » (Nombres 16:43 ; 20:6).

Habitué à la proximité de l'Éternel, Moïse ne va pas chercher du secours ailleurs, et ne compte pas sur ses propres forces !

« Et lorsque nous voyons, isolés, sans défense,

« Quelque danger surgir,

« Cherchant un sûr abri dans ta seule présence,

« Te laisser seul agir ! » (H. Rossier)

Devant une accusation de ses proches à propos d'une situation personnelle (Nombres 12), au lieu de se défendre et de retourner les accusations, Moïse prend la place d'intercesseur : « Moïse cria à l'Éternel disant : Ô Dieu ! je te prie, guéris-la, je te prie » (Nombres 12:13).

7.4.2 Exemple du Seigneur

Arrêtons-nous sur l'exemple de notre Seigneur Jésus face à la plus grande opposition, « qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même » (Hébreux 12:3) ; « qui lorsqu'on l'outrageait ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement » (1Pierre 2:22, 23).

Prophétiquement Il se tourne vers son Père : « Et moi je suis affligé et pauvre : le Seigneur pense à moi. Tu es mon secours et celui qui me délivre. Mon Dieu ! ne tarde pas » (Psaume 40:17). En réponse à cette entière confiance, le Père affirme :

« Parce qu'il a mis son affection sur moi, je le délivrerai ; je le mettrai en une haute retraite, parce qu'il a connu mon nom.

« Il m'invoquera, et je lui répondrai ; dans la détresse je serai avec lui ; je le délivrerai et le glorifierai.

« Je le rassasierai de longs jours, et je lui ferai voir mon salut » (Psaume 91:14-16).

7.5 Élie découragé (1Rois 19)

« Nous vous exhortons frères... consolez ceux qui sont découragés, venez en aide aux faibles, usez de patience envers tous » (1Thessaloniens 5:14).

« Considérez celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes » (Hébreux 12:3).

En 1Rois18 l'Éternel est reconnu par le peuple comme étant le Dieu d'Israël, à la suite d'une victoire éclatante sur les prophètes de Baal accomplie par son prophète Élie : « Tout le peuple le vit ; et ils tombèrent sur leurs faces et dirent : L'Éternel c'est lui qui est Dieu ! L'Éternel c'est lui qui est Dieu ! » (18:39).

Au chapitre suivant, Jézabel femme idolâtre d'Achab, « envoya un messenger à Élie disant : Ainsi me fassent les dieux et ainsi ils y ajoutent, si demain à cette heure je ne mets ton âme comme l'âme de l'un d'eux ! Et voyant cela, il se leva et s'en alla pour sa vie, et vint à Beër-Shéba... Et Élie s'en alla, lui dans le désert, le chemin d'un jour, et vint et s'assit sous un genêt ; et il demanda la mort pour son âme, et dit : C'est assez ! Maintenant Éternel prends mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères » (1Rois 19:2-4).

L'Éternel ne le délaisse pas, s'occupe de lui et le nourrit pour un chemin de trois jours jusqu'à Horeb ("désert, sécheresse"). Là l'Éternel se révèle dans une voix douce, subtile, ne fait aucun reproche et renvoie Élie pour d'autres missions en Israël.

« Il faut que l'âme soit dans l'attitude d'écouter pour qu'elle puisse distinguer les notes particulières de la voix du Seigneur. L'attitude d'écouter est typifiée moralement, par la position d'Élie à la montagne de Dieu, seul et sans nourriture, ne subsistant que de ce que Dieu lui fournissait. Ce n'est pas quand la nature agit et embarrasse, quand le monde est là avec son bruit confus, que nous pouvons aisément distinguer le « son doux et subtil » de la voix des actes de la puissance de Dieu Mais d'un autre côté ce n'est pas la simple solitude, la misérable solitude sous un genêt dans le désert, qui nous dispose à l'intelligence spirituelle. C'est la solitude avec Dieu à Horeb, sans aucun soutien de la nature, qui est la vraie préparation pour le jugement spirituel et l'instruction divine.

« Puissions-nous aussi connaître le « son doux et subtil », la communion dans le secret, le lien invisible qui doit être notre vraie ressource plutôt qu'aucune démonstration de pouvoir. » (M.É. 1862 p. 29, 30)

Ne restons pas couché sous notre genêt, à nous lamenter, étant mécontent de soi et des autres. Imitons le Psalmiste :

« J'éleve mes yeux vers les montagnes d'où vient mon secours ;

« Mon secours vient d'auprès de l'Éternel, qui a fait les cieux et la terre.

« Il ne permettra point que ton pied soit ébranlé ; celui qui te garde ne sommeillera pas.

« Voici celui qui garde Israël ne sommeillera pas et ne dormira pas.

« L'Éternel est celui qui te garde ; l'Éternel est ton ombre à ta main droite.

« Le soleil ne te frappera pas de jour, ni la lune de nuit.

« L'Éternel te gardera de tout mal ; il gardera ton âme.

« L'Éternel gardera ta sortie et ton entrée, dès maintenant et à toujours » (Psaume 121).

7.6 La Sunamite et la mort (2Rois 4: 18-37)

« L'Éternel fait mourir et fait vivre ; il fait descendre au shéol et en fait monter » (1Samuel 2:6).

« Seigneur... tu m'as rendu la santé et tu m'as fait vivre » (Ésaïe 38:16).

« Dieu... fait vivre les morts et appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient » (Romains 4:17).

La femme de Sunem recevait dans sa maison le prophète Élisée et avait aménagé pour lui une petite chambre sur le toit. Selon la parole du prophète un fils naquit de son mari âgé. Au temps de la moisson cet enfant mourut sur les genoux de sa mère.

La confiance de cette femme pieuse ne faiblit pas, elle couche l'enfant sur le lit du prophète. Son mari inquiet par le déplacement de sa femme demanda « Pourquoi vas-tu vers lui aujourd'hui ? Ce n'est ni nouvelle lune ni sabbat. Et elle dit : Tout va bien » (4:23).

Sans se laisser arrêter par quoi que ce soit, « elle s'en alla et vint vers l'homme de Dieu, sur la montagne du Carmel ("campagne fertile, grand jardin")... elle le saisit par les pieds... L'homme de Dieu dit : Laisse-la car son âme est dans l'amertume » (4:27).

« Élisée se leva et s'en alla après elle... Élisée entra dans la maison, et voici le jeune garçon était mort, couché sur son lit. Et il entra et ferma la porte sur eux deux, et supplia l'Éternel » (4:30-33).

Élisée rend alors le fils vivant à sa mère, laquelle « vint et tomba à ses pieds, et se prosterna en terre ; et elle prit son fils et sortit » (4:37).

Dans la détresse, sans aucune issue à vue humaine, ne perdons pas courage. Regardons en haut, recherchons la face de notre Dieu et Père. Approchons-nous de Dieu et il s'approchera de nous (Jacques 4:8).

« Notre Dieu est un Dieu de salut ; et c'est à l'Éternel le Seigneur de faire sortir de la mort » (Psaume 68:20).

7.7 Un choix, une direction

« Je t'instruirai et je t'enseignerai le chemin où tu dois marcher ; je te conseillerai ayant mon œil sur toi » (Psaume 32:8).

« Remets ta voie sur l'Éternel, et confie-toi en lui » (Psaume 37:5).

« Confie-toi de tout ton cœur à l'Éternel, et ne t'appuie pas sur ton intelligence » (Proverbes 3:5).

« Le roi de Babylone se tient au point d'embranchement de la route, à la tête des deux chemins, pour pratiquer la divination : il secoue les flèches, il interroge les théraphim, il examine le foie » (Ézéchiel 21:26).

Pratique idolâtre et vaine !

En contraste « Esdras avait disposé son cœur à rechercher la loi de l'Éternel et à la faire » (Esdras 7:10) ; et en temps voulu dit-il : « Là près du fleuve Ahava je publiai un jeûne, pour nous humilier devant notre Dieu, pour lui demander le vrai chemin, pour nous et pour nos enfants et pour tout notre avoir » (8:21).

Nous remarquons toujours chez Esdras une disposition active à s'enquérir de l'Éternel, à rechercher son secours, son aide.

Dans l'Ancien Testament Dieu parlait aux croyants par des visions, des songes, des révélations.

Maintenant nous avons l'Esprit Saint qui nous enseigne par la Parole, nous guide et nous conduit, et nous attache à Christ:

« Quand celui-là, l'Esprit de vérité sera venu, il vous conduira dans toute la vérité : car il ne parlera pas de par lui-même ; mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses qui vont arriver. Celui-là me glorifiera ; car il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera » (Jean 16:13, 14).

D'où l'exhortation : « N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu » (Éphésiens 4:30).

L'Esprit Saint dirige les prophètes et docteurs à Antioche quant à l'appel de Saul et Barnabas (Actes 13:2).

Le caractère des « fils de Dieu » est d'être conduits par l'Esprit de Dieu (Romains 8:14).

« De même aussi l'Esprit nous est en aide dans notre infirmité ; car nous ne savons pas ce qu'il faut demander comme il convient ; mais l'Esprit lui-même intercède par des soupirs inexprimables » (Romains 8:26).

« Mais nous, nous avons reçu non pas l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été librement données par Dieu » (1 Corinthiens 2:12).

Dans la perplexité, ne cherchons pas la capacité en nous-mêmes. Par la prière sincère demandons à Dieu l'aide de l'Esprit. Si nous avons l'impression de ne recevoir aucune réponse, supplions d'autant plus que l'Esprit montre d'abord l'obstacle qui nous voile la proximité et la communion avec Dieu (1 Samuel 28:6 ; 2 Samuel 21:1).

7.8 La puissance dans le service : Paul (2Cor 12)

« Les forces des porteurs de fardeaux faiblissent, et il y a beaucoup de décombres : nous ne pouvons pas bâtir la muraille » (Néhémie 4:10).

« C'est pourquoi ayant ce ministère comme ayant obtenu miséricorde, nous ne nous laissons point » (2 Corinthiens 4:1,2).

« C'est pourquoi nous ne nous laissons point ; mais si même notre homme extérieur dépérit, toutefois l'homme intérieur est renouvelé de jour en jour » (2 Corinthiens 4:16).

Dieu lui-même donne à l'âme de la force. « Le Seigneur s'est tenu près de moi, et m'a fortifié » (2 Timothée 4:17). L'assurance que le Tout-Puissant m'aime et qu'il est près de moi, est le vrai moyen de donner de la vigueur à mon âme. Quand Paul disait: « Je prends plaisir dans les infirmités, etc., afin que la puissance de Christ repose sur moi », il avait atteint moralement le plus haut degré de capacité spirituelle." M.É. 1862 p.33

« Les hommes enseignés de Dieu en vue de son service vont de l'avant après avoir acquis de la force dans la conscience de leur faiblesse et de leur néant; alors ils font l'expérience que Jésus est tout dans la présence de Dieu, et que Jésus est aussi tout pour eux, en toute circonstance et en tout lieu. De tels hommes sous l'action du Saint Esprit, sont réellement des aides pour les enfants de Dieu, et ils ne luttent pas pour obtenir une place spéciale ou une autorité parmi le troupeau dispersé ». J.N.Darby lettre M.É. 2002 p.127

« Il y aura toujours plus de personnes désireuses de faire de "grandes" choses pour Dieu qu'il n'y en aura pour accomplir les petites. Les candidats aux postes de responsabilité se bousculent, mais la place est libre pour ceux qui désirent être des serviteurs...

Les grandes occasions se cachent souvent dans des tâches subalternes. Les petites choses de la vie déterminent les grandes. Ne cherchez pas à accomplir de grandes tâches pour Dieu. Acquitez-vous des petits services et Dieu vous confiera ce qu'il jugera bon. »

« Son maître lui dit : Bien, bon et fidèle esclave ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton maître. » (Matthieu 25:21)

8 Le Paradis

« Jésus lui dit : En vérité je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » (Luc 23:43).

« Il a été ravi dans le paradis et a entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer » (2 Corinthiens 12:4).

Le Paradis est le lieu où va l'âme (et l'esprit) du croyant séparée du corps matériel après la mort. « La poussière retourne à la terre comme elle y avait été, et l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné » (Ecclésiaste 12:7 ; voir Psaume 146:4). Elle en sortira par la résurrection des corps des rachetés.

« Pour ce qui concerne l'état de l'âme du croyant après la mort, je crois qu'elle est parfaitement heureuse — non pas glorifiée, c'est le corps qui est glorifié — mais c'est beaucoup plus que le repos. Déloger et être avec Christ est beaucoup meilleur que de rester ici-bas. On est absent du corps et présent avec le Seigneur. C'est pourquoi nous avons toujours confiance. Nous savons qu'en délogeant, nous jouirons de Lui selon la force de cette vie que nous avons reçue de lui-même. Aussi est-il dit: « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis ». Il me semble que la parole de Dieu se donne de la peine pour rassurer l'âme du croyant par la révélation de la joie qui l'attend à la mort, bien que ce ne soit pas encore la gloire. » J.N.Darby lettre M.É. 1916 p. 111

La Parole tient à affirmer le bonheur de la proximité avec le Seigneur, de l'âme du croyant, séparée du corps pour un temps.

« Il est entré dans la paix : ils se reposent sur leurs couches, ceux qui ont marché dans leur droit chemin » (Ésaïe 57:2).

« Et toi va jusqu'à la fin ; et tu te reposeras et tu te tiendras dans ton lot, à la fin des jours » (Daniel 12:13).

« Maintenant lui est consolé ici » (Luc 16:25).

« Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur, dorénavant. Oui dit l'Esprit, afin qu'ils se reposent de leurs travaux car leurs œuvres les suivent » (Apocalypse 14:13).

9 La Maison du Père

«Je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais et que je vous prépare une place, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où moi je suis, vous vous soyez aussi» (Jean 14:2,3).

La maison du Père est le lieu définitif d'habitation du croyant ressuscité ou glorifié, l'âme étant réunie avec le corps glorieux conforme au corps de la gloire du Seigneur (Philippiens 3:20, 21).

«Le Seigneur lui-même avec un cri de commandement, avec une voix d'archange et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel ; et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur.

«Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles» (1Thessaloniens 4:16-18).

«Nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est» (1Jean 3:2b), plus aucune ombre ne viendra ternir ou voiler notre communion parfaite et sans restriction avec le Père et le Fils, et cela éternellement !

10 Conclusion

« Sonde-moi, ô Dieu ! et connais mon cœur ; éprouve-moi et connais mes pensées.

« Regarde s'il y a en moi quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle» (Psaume 139:23, 24).

À travers ces quelques exemples, nous avons vu l'heureuse bénédiction liée à la proximité avec Dieu le Père et avec notre Seigneur Jésus Christ, la paix en dehors de toute crainte, les ressources dans la puissance de sa grâce.

Nous avons remarqué que cette proximité est pour nous conditionnelle, liée à notre état intérieur de sanctification pratique et d'attachement à Dieu.

Que faire quand cette relation est perdue, à qui la faute ?

Un voile plus ou moins épais nous masque la personne du Seigneur.

Une faute, un péché, un interdit habite notre cœur.

Nous nous tournons vers Dieu avec humiliation, nous lui demandons que son Esprit nous éclaire et mette de l'ordre dans nos priorités, nos affections, nos mobiles.

Écoutons les conseils de l'Esprit par la bouche de David :

« Bienheureux celui dont la transgression est pardonnée, dont le péché est couvert !

« Bienheureux l'homme à qui l'Éternel ne compte pas l'iniquité, et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude.

« Quand je me suis vu mes os ont dépéri, quand je rugissais tout le jour ;

« Car jour et nuit ta main s'appesantissait sur moi ; ma vigueur s'est changée en une sécheresse d'été.

« Je t'ai fait connaître mon péché, et je n'ai pas couvert mon iniquité ; j'ai dit : Je confesserai mes transgressions à l'Éternel ; et toi tu as pardonné l'iniquité de mon péché.

« C'est pourquoi tout homme pieux te priera au temps où l'on te trouve ; certainement en un déluge de grandes eaux celles-ci ne l'atteindront pas.

« Tu es mon asile ; tu me gardes de détresse, tu m'entoures des chants de triomphe de la délivrance» (Psaume 32:1-7).

« Voici tu veux la vérité dans l'homme intérieur, et tu me feras comprendre la sagesse dans le secret de mon cœur.

« Purifie-moi du péché avec de l'hysope et je serai pur ; lave-moi et je serai plus blanc que la neige.

« Fais-moi entendre l'allégresse et la joie...

« Crée-moi un cœur pur, ô Dieu ! et renouvelle au dedans de moi un esprit droit...

« Rends-moi la joie de ton salut et qu'un esprit de franche volonté me soutienne» (Psaume 51:6-12).

Pour un si grand amour, que te rendre ô bon Père ?

Ah ! Donne-nous des cœurs obéissants.

Qu'il brille sur nos fronts, le divin caractère

Que ton Esprit grave sur tes enfants !

La lumière du monde par J.-A. Monard

Bibliquest

Christ lumière des hommes, lumière du monde. Le croyant : marcher de jour, être fils de la lumière et être lumière du monde.

ME 2010 p. 257-265

Table des matières

- 1 La lumière des hommes
- 2 Un témoignage rendu à la lumière
- 3 Haïr la lumière ou venir à la lumière ?
 - 3.1 Un exemple — en Samarie
 - 3.2 Un autre exemple — à Jérusalem
- 4 Moi, je suis la lumière du monde ;
- 5 Marcher de jour et marcher de nuit
- 6 Croire en la lumière, être fils de lumière, ne pas demeurer dans les ténèbres
- 7 Vous êtes la lumière du monde

Cette expression se trouve trois fois dans la Bible. Dans le sermon sur la montagne, Jésus dit à ses disciples : « Vous êtes la lumière du monde » (Matt. 5:14). Et dans l'évangile de Jean, le Seigneur dit à deux reprises : « Je suis la lumière du monde » (8:12 ; 9:5). Nous nous arrêterons essentiellement sur les passages de cet évangile qui nous présentent Jésus comme la lumière, et nous montrent comment celle-ci a été reçue par les hommes, croyants ou incrédules.

1 La lumière des hommes

L'évangile de Jean s'ouvre majestueusement en nous présentant Jésus comme étant « la Parole », l'expression de ce que Dieu est, sa pleine et entière révélation. Tout d'abord, son éternité est affirmée. « Au commencement était la Parole... » (v. 1). Cette Parole n'a pas commencé à exister. Elle « était » « au commencement », elle était « auprès de Dieu », et elle « était Dieu ». C'est une personne distincte de Dieu, mais qui est Dieu. Elle est aussi la Parole créatrice : « Toutes choses furent faites par elle » (v. 3). Que les hommes ne mêlent pas leurs raisonnements à ces révélations infiniment élevées !

Il y a eu autrefois des communications partielles de Dieu au peuple d'Israël. C'est l'Ancien Testament. Elles ont apporté aux hommes quelque lumière ; et surtout, elles ont annoncé la venue de Christ. Il n'y a rien de plus important que cette venue. « Personne ne vit

jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître » (v. 18). Comment cela a-t-il eu lieu ? « La Parole devint chair, et habita au milieu de nous... pleine de grâce et de vérité » (v. 14).

Mais les hommes à qui Dieu s'est ainsi révélé étaient très loin de lui, et dans un état misérable à cause du péché. Ils étaient « dans les ténèbres » — ignorant la vraie nature et le vrai caractère des choses, aveugles quant à leur propre état et aveugles quant à Dieu. De plus, ils étaient moralement « morts », morts dans leurs péchés (Éph. 2:1, 5). La Parole divine, en venant dans le monde, contenait en elle-même tout ce qu'il fallait pour remédier à leur état. « En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes » (Jean 1:4). Mais comment ont-ils reçu cette lumière ? « La lumière luit dans les ténèbres ; et les ténèbres ne l'ont pas comprise » (v. 5). Dans la nature, l'arrivée de la lumière dissipe l'obscurité. Mais dans l'univers moral, il n'en a pas été ainsi. Les hommes — du moins la plupart d'entre eux — ont refusé la lumière divine et sont restés dans leurs ténèbres. Il nous sera expliqué pourquoi au chapitre 3.

2 Un témoignage rendu à la lumière

Peu de temps avant l'entrée de Jésus Christ dans son ministère, Dieu a envoyé à Israël un précurseur, pour préparer son chemin. C'est Jean le baptiseur. « Celui-ci vint pour rendre témoignage, pour rendre témoignage de la lumière, afin que tous croient par lui. Lui n'était pas la lumière, mais pour rendre témoignage de la lumière : la vraie lumière était celle qui, venant dans le monde, éclaire tout homme » (v. 7-9).

Le rôle de Jean était d'attirer l'attention sur l'arrivée de Celui qui venait après lui, mais qui était avant lui (v. 15). Enseigné directement de Dieu, il a pu rendre témoignage que Jésus est « le Fils de Dieu » (v. 32, 34).

La vraie lumière, en venant dans le monde, « éclaire tout homme » (v. 9). L'évangile de Jean nous montre son effet sur différentes personnes qui l'ont ou reçue ou rejetée, et nous pourrions en considérer quelques-unes. Mais qu'elle ait été reçue ou rejetée, cette lumière a été ressentie comme ce qui révèle le véritable état de l'âme.

3 Hair la lumière ou venir à la lumière ?

En Christ, la lumière divine est venue dans le monde. Elle a révélé ce qu'est Dieu, aussi bien sa sainteté et son horreur du mal que sa grâce prête à pardonner aux coupables. Elle a révélé aussi ce qu'est l'homme, sa nature désespérément mauvaise et son incapacité à satisfaire les justes exigences de Dieu. Hélas ! la plupart des hommes ont montré qu'ils préféraient ne pas voir la réalité. Ils ont préféré demeurer dans les ténèbres et s'illusionner sur leur propre état. Leur cœur n'a pas été sensible à l'amour de Dieu et au don de sa grâce. Ils ont refusé le salut que Dieu offre sur la base de l'œuvre de Christ. À cause de cela, ils se sont placés sous le jugement qui viendra inexorablement sur eux. « Or c'est ici le jugement, que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises ; car quiconque fait des choses mauvaises hait la lumière, et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient reprises » (3:19-20).

Il y a toutefois des réchappés. Ce sont ceux qui ont laissé la lumière divine éclairer leur cœur. Ils ont vu leur état de péché et confessé leurs fautes. La lumière divine leur a aussi révélé la grâce infinie et l'amour de Dieu. Ils ont appris et cru que l'œuvre de Christ à la croix a fourni une base parfaitement suffisante pour que Dieu puisse leur accorder un pardon entier, et en toute justice. Ils ont accepté Jésus comme leur Sauveur. Maintenant, ils suivent Jésus. Ils ont reçu une nouvelle nature et ils aiment la lumière. « Celui qui pratique la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, qu'elles sont faites en Dieu » (v. 21).

3.1 Un exemple — en Samarie

Le chapitre 4 de Jean nous présente la rencontre de Jésus avec une femme de Samarie. La manière d'agir de notre Seigneur est admirable : ses paroles ont d'abord pour but d'attirer le cœur de cette personne, d'éveiller en elle le désir de connaître « l'eau vive » qu'il apporte, cette eau qui répondra aux besoins profonds de son âme (v. 10, 13, 14). Lorsque ce désir est éveillé, il lui dit : « Va, appelle ton mari, et viens ici » (v. 16). Alors la lumière inonde son âme, met en évidence sa vie dépravée et les péchés dont elle est coupable. Mais cette lumière est jointe à l'amour qui attire. Et elle n'est pas refusée.

Le travail de Dieu s'opère dans son âme. Elle reçoit le Sauveur. Et à son tour, elle appelle les hommes de la ville : « Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; celui-ci n'est-il point le Christ ? » (v. 29).

Et « plusieurs des Samaritains de cette ville-là crurent en lui, à cause de la parole de la femme qui avait rendu témoignage : Il m'a dit tout ce que j'ai fait » (v. 39). Le travail de Dieu se fait aussi dans leur cœur, et finalement, ils peuvent dire à la femme : « Ce n'est plus à cause de ton dire que nous croyons ; car nous-mêmes nous l'avons entendu, et nous connaissons que celui-ci est véritablement le Sauveur du monde » (v. 42).

La lumière divine avait éclairé leur cœur et ils l'avaient reçue.

3.2 Un autre exemple — à Jérusalem

Au début du chapitre 8, les scribes et les pharisiens — les conducteurs religieux du peuple — amènent à Jésus une femme « surprise en adultère ». Ce qu'ils possèdent de lumière par l'Ancien Testament leur fait discerner qu'il s'agit d'un péché grave qui devrait entraîner la lapidation. Cependant ils ont refusé la lumière de Christ et sont toujours dans les ténèbres. Ainsi, ils ne sont nullement conscients d'être eux aussi des coupables devant Dieu. Comme ils cherchent une occasion de trouver Jésus en défaut, afin de pouvoir l'accuser et le faire mourir, ils lui tendent un piège : « Moïse nous a commandé de lapider de telles femmes : toi donc, que dis-tu ? » (v. 5). Jésus se baisse, écrit avec le doigt sur la terre. Puis, s'étant relevé, il leur répond : « Que celui de vous qui est sans péché, jette le premier la pierre contre elle ! » (v. 7). Puis il se baisse de nouveau et écrit sur la terre. La lumière divine éclaire ces hommes, elle met en évidence leur état réel et leur fourberie. Mais ils ne peuvent la supporter et s'en vont un à un.

La femme aussi a été placée dans la lumière. Le Seigneur n'a pas dit un mot qui puisse atténuer la gravité de sa faute. « Nul ne t'a-t-il condamnée ?... Moi non plus, je ne te condamne pas ; va, — dorénavant ne pèche plus » (v. 11). Il est venu pour apporter « la grâce » et « la vérité ».

Les paroles que le Seigneur prononce immédiatement après cette scène sont en rapport direct avec elle. « Jésus leur parla encore disant :

4 Moi, je suis la lumière du monde ;

celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (8:12).

Dans leur état naturel, tous les hommes marchent dans les ténèbres. Mais ceux qui suivent Jésus, ceux qui l'ont reçu, ceux qui ont cru en lui, ne sont plus dans les ténèbres. Ils ont la lumière, la lumière de la vie. Ils marchent dans la lumière. Nous retrouvons ici, intimement associées, la lumière et la vie, comme au début de l'évangile (1:4).

« La lumière du monde » a brillé devant les Juifs qui étaient venus questionner Jésus. Mais ils ont rejeté le Sauveur et sont restés dans leurs ténèbres. Ils ont haï la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises (cf. 3:19).

Une seconde fois dans cet évangile, le Seigneur se présente comme « la lumière du monde ». C'est dans le chapitre 9, qui rapporte la guérison d'un aveugle-né — tableau merveilleux plaçant sous nos yeux un homme qui passe des ténèbres à la lumière, au sens physique et au sens spirituel.

Sur son chemin, le Seigneur rencontre un homme « aveugle dès sa naissance » (v. 1). C'est l'occasion pour lui d'accomplir « les œuvres de Dieu », ces œuvres de puissance et de délivrance que le Père lui a données à faire. Il est pour peu de temps dans le monde, et il faut qu'il travaille pendant qu'il est jour, car « la nuit vient, en laquelle personne ne peut travailler ». Jésus déclare alors : « Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde » (v. 5).

Il y a un moment où l'on peut profiter de cette lumière (cf. 12:35). Pour chacun, ce moment peut se terminer définitivement. Qu'en aurons-nous fait ?

Dans la conclusion qu'il exprime à la fin du chapitre, le Seigneur met en évidence le caractère déterminant de cette lumière venue dans le monde. « Moi, je suis venu dans ce monde pour le jugement, afin que ceux qui ne voient pas, voient ; et que ceux qui voient deviennent aveugles » (v. 39). Ceux qui pensaient voir et qui ont refusé Jésus — notamment les Juifs instruits — ont été manifestés aveugles. Ceux qui se savaient aveugles et qui ont cru en Jésus — comme l'homme guéri dans ce récit — ont été amenés dans la lumière.

Les soins du Seigneur pour développer progressivement la vision spirituelle de cet homme, au cours de ce récit, sont aussi remarquables que son intervention miraculeuse pour ouvrir ses yeux physiques.

5 Marcher de jour et marcher de nuit

Dans le chapitre 11, le Seigneur accomplit l'un de ses miracles les plus remarquables, en ressuscitant Lazare qui était depuis quatre jours dans le sépulcre. Par la manifestation de sa puissance, il est « glorifié » comme « Fils de Dieu » (v. 4). Cependant, comme homme parfait, il agit toujours dans une entière dépendance de Dieu. Les disciples peuvent s'étonner de ce qu'il se rende en Judée, où sa vie est menacée, mais il s'y rend au moment opportun, sans avoir égard aux considérations humaines. À ce sujet, il rappelle qu'il y a douze heures au jour : le temps est limité (cf. 9:4) et doit être utilisé pour travailler selon la volonté de Dieu. Le Seigneur pose le principe général : « Si quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas, car il voit la lumière de ce monde ; mais si quelqu'un marche de nuit, il bronche, car la lumière n'est pas en lui » (v. 9, 10).

Suivons l'exemple du Seigneur, qui marchait de jour, qui accomplissait fidèlement la tâche que le Père lui avait donnée à faire.

6 Croire en la lumière, être fils de lumière, ne pas demeurer dans les ténèbres

Dans le chapitre 12, le Seigneur est à la fin de son témoignage public. Maintes fois les Juifs ont cherché à le faire mourir et ils contestent sans cesse ses paroles. Cependant il leur adresse un dernier appel. « Encore pour un peu de temps la lumière est au milieu de vous ; marchez pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres ne s'emparent pas de vous ; et celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez fils de lumière. Jésus dit ces choses, et s'en allant, il se cacha de devant eux » (v. 35, 36). Et quelques instants après, il leur dit encore : « Moi, je suis venu dans le monde, la lumière, afin que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres » (v. 46).

Combien est impressionnante la dureté du cœur humain, qui refuse la lumière divine malgré toutes les évidences que Jésus a fournies, et malgré tous les miracles qu'il a faits ! Nous sommes émerveillés de la patience du Seigneur, de son insistance à éclairer les cœurs qui sont dans les ténèbres.

Mais le temps où l'on peut ouvrir les yeux à cette lumière aura son terme. Viendra le moment où ceux qui ne l'ont pas fait non seulement demeureront dans les ténèbres mais en seront définitivement la proie — les ténèbres s'empareront d'eux. Que cela ne soit le sort d'aucun de ceux qui lisent ces lignes !

Pour échapper à cela, il s'agit, comme dit le Seigneur dans ces versets, de « croire en lui », de « croire en la lumière ». Celui qui croit deviendra un « fils de lumière ».

7 Vous êtes la lumière du monde

Nous pourrions nous étonner qu'une expression aussi riche que « la lumière du monde », qui s'applique entièrement et parfaitement au Seigneur Jésus, soit aussi utilisée pour ceux qui sont ses disciples (Matt. 5:14). Mais il en est bien ainsi. Le Seigneur attend des siens qu'ils fassent briller dans le monde quelques reflets de sa lumière. Ils sont, selon ses paroles rappelées plus haut, « des fils de lumière ». L'apôtre Paul dira : « Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur ; marchez comme des enfants de lumière » (Éph. 5:8). Il nous exhorte à être « des enfants de Dieu irréprochables, au milieu d'une génération tortue et perverse » et à reluire « comme des luminaires dans le monde » (Phil. 2:15). Et il décrit ainsi son ministère : « Car c'est le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendît, qui a relui dans nos cœurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ » (2 Cor. 4:6).

C'est ainsi que le Seigneur peut placer devant les siens — et déjà au début de son ministère — cette belle tâche de faire briller la lumière qu'ils ont reçue de lui. « Vous êtes la lumière du monde » et « Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux ! » (Matt. 5:14, 16).

Porter le joug par J. A. Monard

Bibliquest

les jougs bons qu'il faut porter, et les jougs mauvais qu'il ne faut pas porter.

ME 2011 p. 328-337

Table des matières

- 1 Prenez mon joug sur vous (Matt. 11:25-30)
- 2 Le joug de la loi (Act. 15:10 ; Gal. 5:1)
- 3 Le joug de la soumission à son maître (1 Tim. 6:1)
- 4 Un encouragement aux jeunes croyants (Lam. 3:27)
- 5 Des jougs de bois et des jougs de fer (Jér. 27 et 28)
- 6 Le joug mal assorti (2 Cor. 6:14)

1 Prenez mon joug sur vous (Matt. 11:25-30)

Bien des passages de l'Écriture utilisent l'image du joug que l'on mettait autrefois sur le cou d'une paire de bœufs pour les faire tirer ensemble une charrue ou un chariot. Le joug est généralement le symbole d'une tâche pénible à accomplir, et de la soumission à un maître.

En Matthieu 11, le Seigneur appelle : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur ; et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est aisé et mon fardeau est léger » (v. 28-30).

Cet appel s'adresse d'abord à ceux qui sont éloignés de lui, dont la conscience est chargée par le poids de leurs péchés, et qui se fatiguent par de vains efforts sans jamais trouver le repos de leur âme. Mais il s'adresse aussi à ceux qui le connaissent déjà comme leur Sauveur, et qui sont chargés par les soucis, ou se sentent même écrasés par des fardeaux très lourds.

Dans tous les cas, dans toutes les situations, c'est à lui que nous devons aller pour trouver « le repos de nos âmes ». Il est « débonnaire et humble de cœur ». Il nous reçoit avec douceur et grâce. Il a été homme sur la terre, il a souffert dans un monde hostile, et il est à même de secourir ceux qui sont dans les difficultés, quelles qu'elles soient (cf. Hébr. 2:18).

Le Seigneur a déclaré que celui qui « pratique le péché est esclave du péché » (Jean 8:34). Cet esclavage est la condition naturelle de tous les hommes. Mais Jésus promet la liberté à tous ceux qui le reçoivent. « Si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres » (v. 36). Au vu de cette liberté, la liberté dans laquelle Christ nous a placés (Gal. 5:1, 13), il est d'autant plus remarquable que le Seigneur invite ceux qui viennent à lui à prendre sur eux son « joug » — symbole de la soumission.

Ce joug est « aisé », ce qu'il place sur nos frêles épaules est « léger ». Il est avec nous pour nous aider à porter nos fardeaux. Nous pouvons rejeter sur lui tout notre souci, car il a soin de nous (1 Pierre 5:7). Néanmoins il attend de nous la soumission : « Prenez mon joug sur vous ».

Dans ce passage de Matthieu 11, Jésus dit : « Apprenez de moi » (v. 29). Nous pouvons relier cette exhortation à l'exemple qu'il nous donne dans les versets précédents. Avec douleur, il a dû adresser des reproches aux villes dans lesquelles le plus grand nombre de ses miracles avaient été faits et qui ne s'étaient pas repenties (v. 20-24). Il doit constater que sa prédication a eu bien peu de résultats (cf. És. 49:4). Si les choses qu'il a enseignées sont « révélées aux petits enfants », elles demeurent « cachées aux sages et aux intelligents » (v. 25) — en particulier à ceux qui constituaient alors la classe instruite d'Israël. Et le Seigneur ajoute, dans une soumission parfaite à la volonté de Dieu : « Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi » (v. 26).

Pour nous aussi, c'est dans l'acceptation de la volonté divine que nous trouvons le repos.

Nous trouvons le repos quand nous courbons la tête,

Ô Sauveur adoré, sous ton joug plein d'amour,

Apprenant de toi seul, de ta grâce parfaite,

À porter patients le faix de chaque jour. (H. & C. 202)

2 Le joug de la loi (Actes 15:10 ; Galates 5:1)

Dans ses voies envers l'homme, Dieu s'était révélé à Israël, peuple privilégié auquel il avait fait de merveilleuses promesses. Après avoir délivré ce peuple de l'esclavage en Égypte, et avoir usé envers lui d'une grande bonté, il lui avait donné sa loi. Mais toute l'histoire d'Israël a démontré que l'homme dans son état naturel est incapable de garder les commandements de Dieu et de satisfaire à ses justes exigences. Aussi, quand l'épreuve de l'homme a été complète et que celui-ci a été démontré incurable, Dieu a envoyé son propre Fils, Jésus Christ. « Car la loi a été donnée par Moïse ; la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ » (Jean 1:17). Jésus est le Sauveur de tous ceux qui le reçoivent par la foi : « À tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom » (Jean 1:12). Ceux qui sont enfants de Dieu sont « nés de nouveau » (Jean 3:3, 7) ; ils possèdent une nouvelle nature qui aime faire la volonté de Dieu et ils sont scellés du Saint Esprit qui habite en eux. S'ils se laissent conduire par lui dans leur marche, ils pratiquent les choses qui sont agréables à Dieu.

Parmi les nombreuses déviations doctrinales qui ont marqué l'histoire de l'Église, une des plus répandues est la confusion entre la loi et la grâce. Très tôt, des gens ont donné aux disciples de Jésus un enseignement qui les replaçait sous la loi. Le premier épisode de cet égarement nous est rapporté en Actes 15. L'apôtre Pierre reprend vertement les faux docteurs en leur disant : « Maintenant donc, pourquoi tentez-vous Dieu, en mettant sur le cou des disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter ? » (v. 10).

Un autre épisode de cette même déviation a été l'égarement des croyants de Galatie, ce qui a motivé une épître sévère de l'apôtre Paul. Craignant d'avoir « travaillé en vain » parmi eux (Gal. 4:11), en « perplexité à leur sujet » (v. 20), il leur expose les fondements de la foi chrétienne et les met en garde contre le légalisme. Lui aussi présente la loi comme un joug : « Christ nous a placés dans la liberté en nous affranchissant ; tenez-vous donc fermes, et ne soyez pas de nouveau retenus sous un joug de servitude » (5:1). Il les exhorte à « marcher par l'Esprit », à se laisser conduire par l'Esprit (v. 16, 18, 25), et leur montre quel est « le fruit de l'Esprit » dans la vie du croyant (v. 22).

Que Dieu nous aide à comprendre combien le joug de Christ est différent du joug de la loi !

3 Le joug de la soumission à son maître (1 Tim. 6:1)

Tout en étant dans la position de liberté devant Dieu dans laquelle sa grâce nous a placés, nous sommes, pour la plupart d'entre nous, dans une position de subordination à une autorité terrestre. Les exhortations données par l'apôtre Paul aux « esclaves », dans plusieurs épîtres, nous fournissent des principes de base, applicables aux diverses situations de subordination dans lesquelles nous pouvons nous trouver.

Celle de la première épître à Timothée mentionne le joug. « Que tous les esclaves qui sont sous le joug estiment leurs propres maîtres dignes de tout honneur, afin que le nom de Dieu et la doctrine ne soient pas blasphémés » (6:1). Une attitude qui ne respecte pas l'autorité humaine placée au-dessus de nous compromet notre témoignage chrétien. Et inversement, selon l'épître à Tite, notre soumission à cette autorité constitue un ornement de la foi chrétienne que nous professons. Si les esclaves sont « soumis à leurs propres maîtres » et montrent « toute bonne fidélité », « ils ornent en toutes choses l'enseignement qui est de notre Dieu sauveur » (2:9, 10).

De l'autre côté, si ceux qui exercent une autorité connaissent Dieu, ils se souviendront qu'ils ne doivent pas faire peser sur quiconque un joug dur et pesant. Par la bouche du prophète Ésaïe, Dieu rappelle à son peuple qu'il veut « qu'on rompe les chaînes de l'iniquité, qu'on fasse tomber les liens du joug, et qu'on renvoie libres les opprimés » (58:6).

4 Un encouragement aux jeunes croyants (Lam. 3:27)

« Il est bon à l'homme de porter le joug dans sa jeunesse », dit le prophète Jérémie. Par l'école de la soumission, Dieu brise notre propre volonté. Ce brisement est « bon » pour nous, même si, sur le moment, cela paraît difficile.

5 Des jougs de bois et des jougs de fer (Jér. 27 et 28)

Les chapitres 27 et 28 de Jérémie nous rapportent un épisode particulier du ministère du prophète, une dizaine d'années avant la destruction de Jérusalem par le roi de Babylone.

Après les deux premières étapes de la déportation à Babylone (*), Nebucadnetsar avait établi Sédécias, fils de Josias, roi sur ce qui restait de Juda. Et il lui avait fait jurer par Dieu de lui être fidèle.

(*) Première étape : Des jeunes gens de la famille royale, et une partie des ustensiles du temple (Dan. 1:1-4). A.C. 606.

Deuxième étape : Le roi Jehoïakin, tous les hommes forts et vaillants... les charpentiers et les forgerons, et le reste des trésors trouvés à Jérusalem (2 Rois 24:13-15). A.C. 599.

Troisième étape : Le reste du peuple, lors de la destruction du temple et de la ville (2 Rois 25:8-12). A.C. 588.

Retour au pays : A.C. 536.

Au cours des siècles qui s'étaient écoulés depuis l'entrée d'Israël en Canaan, il y avait eu de nombreuses attaques de la part des nations voisines, qui parfois avaient dominé sur Israël pendant des années : Madian, les Philistins, et bien d'autres. Mais la foi pouvait toujours compter sur Dieu pour la délivrance de ce joug : Dieu y répondait et délivrait son peuple. Mais à l'époque de Sédécias, la situation était entièrement différente. L'infidélité d'Israël était arrivée à son comble, et la patience divine à son terme. Dans ses voies gouvernementales, Dieu avait donné la domination du monde à Nebucadnetsar, roi de Babylone (cf. Dan. 2:37, 38). Israël et les nations environnantes devaient s'incliner sous son joug, qui devait subsister soixante-dix ans (Jér. 25:8-11 ; 27:5-8). Le chemin de la soumission à Dieu passait par celui de la soumission à celui que Dieu avait établi comme le maître de la terre à cette époque.

Ce qui restait d'Israël — tout comme les nations voisines — avait grand-peine à se soumettre au roi de Babylone, qui exigeait certainement un lourd tribut. Sédécias et ses proches étaient encouragés à la révolte par de faux prophètes qui annonçaient une délivrance toute prochaine. Et inlassablement, le prophète Jérémie exhortait le roi et le peuple à se soumettre à la discipline de Dieu.

C'est dans ce cadre que se situent les chapitres 27 et 28. Pour rendre le message de la soumission plus incisif, l'Éternel demande à Jérémie de fabriquer des jougs de bois, d'en mettre un sur son cou, et d'en distribuer à Sédécias et aux rois des nations voisines (27:2, 3, 12). « Prêtez vos cous au joug du roi de Babylone, et servez-le, lui et son peuple, et vous vivrez » (v. 12). Et Jérémie doit aussi avertir : « N'écoutez pas les paroles des prophètes qui vous parlent... car ils vous prophétisent le mensonge » (v. 14 ; cf. v. 16 ; 23:16). Au début du chapitre 28 apparaît un certain Hanania, faux prophète particulièrement audacieux. Dans un langage qui imite celui des prophètes de l'Éternel, il annonce la fin toute proche de la domination du roi de Babylone, et le retour des déportés et des ustensiles du temple (v. 2, 3). Une bonne nouvelle... mais entièrement fausse !

Jérémie dénonce fidèlement cette tromperie (v. 7-9). Mais, pour confirmer son mensonge, Hanania saisit le joug qui est sur le cou de Jérémie et le brise (v. 10). Alors Jérémie s'en va. Il est juste de rendre témoignage pour Dieu aussi longtemps que possible, mais il peut venir un moment où c'est trop tard. Lorsque les cœurs sont définitivement fermés à la parole de Dieu, il ne reste plus que le jugement. Dans le service du Seigneur envers les chefs des Juifs, le moment est aussi venu où il a dû dire à ses disciples : « Laissez-les » (Matt. 15:14).

Un peu plus tard, Dieu envoie son serviteur à Hanania avec un message solennel : « Tu as brisé les jougs de bois, et tu as fait à leur place des jougs de fer » (v. 13). La révolte contre la discipline de Dieu appelle une discipline plus sévère. Grande leçon pour tous les temps ! « L'homme qui, étant souvent repris, roidit son cou, sera brisé subitement, et il n'y a pas de remède » (Prov. 29:1).

En raison de sa prophétie mensongère, Hanania est renvoyé de dessus la terre ; il meurt quelques mois plus tard (v. 15-17).

Et qu'en est-il de Sédécias ? Le message de soumission, si insistant soit-il, n'est pas reçu. Le roi et ses conseillers refusent de se soumettre. « Sédécias... ne s'humilia pas devant Jérémie, le prophète, qui lui parlait de la part de l'Éternel ; et il se révolta aussi contre le roi Nebucadnetsar, qui lui avait fait jurer par Dieu ; et il roidit son cou, et endurcit son cœur pour ne pas retourner à l'Éternel, le Dieu d'Israël » (2 Chron. 36:11-13).

C'est cette révolte qui a amené l'armée de Nebucadnetsar à attaquer Jérusalem. Juda s'est alors trouvé sous le « joug de fer ». Lors du siège de la ville, qui a duré un an et demi, Jérémie a plus d'une fois exhorté le peuple et le roi à se rendre aux Chaldéens, plutôt que d'essayer de combattre contre eux (Jér. 38:1-3, 17-23). Cela aurait allégé le châtiment. Le prophète a souffert la prison et les mauvais traitements à cause de son témoignage fidèle, mais il n'a pas été écouté. Et le désastre a été total (2 Chron. 36:15-20).

6 Le joug mal assorti (2 Cor. 6:14)

Dans tous les passages considérés précédemment, le joug est le symbole d'une autorité ou d'une contrainte à laquelle il faut se soumettre. Nous trouvons ici un symbole un peu différent.

L'Ancien Testament donnait des instructions quant aux unions ou aux attelages disparates. Il fallait éviter d'accoupler ou d'atteler ensemble deux animaux différents. « Tu n'accoupleras pas, parmi ton bétail, deux espèces différentes » (Lév. 19:19). « Tu ne laboureras pas avec un bœuf et un âne attelés ensemble » (Deut. 22:10). Prenant ces ordonnances dans un sens imagé et spirituel, l'apôtre Paul avertit : « Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incroyables ; car quelle participation y a-t-il entre la justice et l'iniquité ? ou quelle communion entre la lumière et les ténèbres ? » (2 Cor. 6:14).

Ici le joug n'est pas le symbole d'une charge plus ou moins pénible, mais celui d'une collaboration ou d'une association. Deux animaux sous le même joug doivent nécessairement marcher ensemble et tirer dans la même direction. Or le croyant et l'incroyable sont aussi différents l'un de l'autre que la lumière et les ténèbres, que la justice et l'iniquité. Les uns sont « les enfants de Dieu », les autres, « les enfants du diable » (1 Jean 3:10). Comment pourraient-ils s'unir pour vivre ensemble ou pour collaborer ? L'apôtre présente ici le principe général sous une forme claire et percutante. À nous d'y être attentifs dans les circonstances concrètes de notre vie !

Un premier exemple qui vient à la pensée est celui du mariage. Cette union lie un homme et une femme pour qu'ils marchent ensemble et qu'ils tirent ensemble dans la même direction. Comment marcher ensemble dans le chemin de Dieu, et travailler ensemble pour le Seigneur, si l'un des deux ne lui appartient pas ?

On peut mentionner aussi le joug d'une association commerciale, professionnelle ou autre. Si l'on est « sous le joug » d'un patron (cf. 1 Tim. 6:1), on lui doit soumission, dans les limites où ce qu'il demande n'est pas contraire à ce que Dieu veut de nous (Act. 4:19 ; 5:29). Mais partager la responsabilité d'une quelconque entreprise avec un incroyant, c'est être sous un joug mal assorti avec lui. Les motifs chrétiens qui normalement dirigent ceux qui connaissent Dieu et veulent l'honorer dans leur comportement — y compris dans leur vie professionnelle — ne sont pas compris par les incroyants. « Deux hommes peuvent-ils marcher ensemble s'ils ne sont pas d'accord ? » (Amos 3:3).

Jugement d'hommes et jugement divin par J.-A. Monard

ME 2007 p. 143-150

Table des matières

- 1 Introduction : sens du mot juger
- 2 Le Père a remis tout le jugement au Fils
- 3 Ne jugez pas
- 4 Chacun... rendra compte pour lui-même à Dieu
- 5 Ne jugez rien avant le temps

1 Introduction : sens du mot juger

Le mot juger (comme aussi le mot jugement qui lui est apparenté) peut avoir divers sens :

1° Juger peut signifier évaluer, discerner le caractère, apprécier la valeur d'une chose, particulièrement dans le domaine moral. C'est ainsi que le Seigneur dit aux foules : « Et pourquoi aussi ne jugez-vous pas par vous-mêmes de ce qui est juste ? » (Luc 12:57) ou : « Ne jugez pas sur l'apparence, mais portez un jugement juste » (Jean 7:24). De même, l'apôtre Paul dit aux Corinthiens : « Je parle comme à des personnes intelligentes : jugez vous-mêmes de ce que je dis » ou encore : « Que les prophètes parlent, deux ou trois, et que les autres jugent » (1 Cor. 10:15 ; 14:29). Dans ce sens, nous sommes exhortés à juger — et à juger justement.

2° Juger exprime aussi la fonction caractéristique d'un tribunal, et jugement désigne soit la comparaison elle-même soit le verdict qui est rendu. Il y a des tribunaux humains — par exemple ceux devant lesquels l'apôtre Paul a dû comparaître (cf. Act. 23:3 ; 25:10, 21) — mais le plus important est le tribunal dont Dieu est le Juge, et devant lequel tous les hommes rendront compte de leurs actions, au « jour du jugement » (Matt. 12:36). « Dieu amènera toute œuvre en jugement, avec tout ce qui est caché, soit bien, soit mal » (Eccl. 12:14).

3° Dans le langage biblique, les mots juger et jugement évoquent parfois la condamnation, la punition qui résultent du tribunal divin. Ce sens apparaît dans des passages tels que : « Serpents, race de vipères ! comment échapperez-vous au jugement de la géhenne ? » (Matt. 23:33) ou « Ceux qui résistent (à l'autorité) feront venir un jugement sur eux-mêmes » (Rom. 13:2). « Celui qui vous trouble, quel qu'il soit, en portera le jugement » (Gal. 5:10). Dans ces cas-là, le châtimeur et le jugement prononcé sont identifiés. C'est là le sens du mot « jugement » dans le passage : « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole et qui croit celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie » (Jean 5:24). Celui qui a reçu Jésus échappe à toute condamnation au jour du jugement, mais de nombreux passages nous disent bien clairement que tous les hommes, y compris les croyants, « comparaitront devant le tribunal de Dieu » et devront rendre compte de toutes leurs actions (Rom. 14:10, 12 ; Hébr. 13:17).

2 Le Père a remis tout le jugement au Fils

Abraham connaissait Dieu comme « le juge de toute la terre » qui fera « ce qui est juste » (Gen. 18:25). David déclare que « Dieu est un juste juge » (Ps. 7:11). Les passages qui parlent du jugement de Dieu peuvent se référer à son gouvernement sur la terre ou à son jugement final, sans que les deux choses soient nécessairement distinguées.

De nombreuses prophéties de l'Ancien Testament annoncent la venue du Messie et le juste jugement qu'il exercera. Par exemple : « Voici, les jours viennent, dit l'Éternel, et je susciterai à David un Germe juste ; et il régnera en roi, et prospérera, et exercera le jugement et la justice dans le pays » (Jér. 23:5).

Lors de sa première venue sur la terre, le Seigneur Jésus est venu dans l'humilité et pour faire connaître la grâce de Dieu. Lui-même dit : « Je ne suis pas venu afin de juger le monde, mais afin de sauver le monde » (Jean 12:47 ; cf. 3:17). Cependant, il révèle que « le Père... a donné tout le jugement au Fils » et qu'il « lui a donné autorité de juger aussi, parce qu'il est fils de l'homme » (Jean 5:22, 27). Le jugement de Dieu s'effectuera par le moyen de celui qui, comme Dieu, a toute l'autorité de Juge, et qui, ayant été manifesté en chair, a connu par expérience la condition humaine et a été parfaitement fidèle dans cette condition.

« C'est lui qui est établi de Dieu juge des vivants et des morts » (Act. 10:42). Dieu « a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée, par l'homme qu'il a destiné à cela, de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts » (Act. 17:31).

Ainsi, le trône de jugement devant lequel tous les hommes comparaitront peut être appelé « le tribunal de Dieu » ou « le tribunal du Christ » (Rom. 14:10 ; 2 Cor. 5:10). Dieu est le « juge de tous » (Hébr. 12:23) et le Seigneur est le « juste juge » auquel l'apôtre fait une entière confiance (2 Tim. 4:8).

Nous allons maintenant considérer quelques passages qui présentent le contraste ou la relation entre le jugement divin et les jugements que les hommes se permettent facilement de prononcer.

3 Ne jugez pas

« Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés : car, du jugement dont vous jugerez, vous serez jugés ; et de la mesure dont vous mesurerez, il vous sera mesuré » (Matt. 7:1-5).

Le Seigneur nous met ici en garde contre l'esprit de jugement, contre cette tendance de nos cœurs à évaluer et à critiquer le comportement de notre prochain. À notre époque, les croyants sont probablement plus exposés à ce travers que les gens du monde. L'esprit du siècle est la tolérance de toutes les idées et de presque tous les comportements. Par contre, le chrétien a ses pensées formées par les normes de la parole de Dieu, et, surtout s'il n'est plus un « petit enfant », il a « les sens exercés à discerner le bien et le mal » (cf. Hébr. 5:14). Il ne peut être indifférent à tout ce qu'il sait être contraire à la volonté de Dieu. Et ainsi, tout naturellement, il peut être porté à juger.

Le Seigneur ne veut certainement pas dire ici que nous ayons à fermer les yeux sur les erreurs ou les manquements de ceux qui nous entourent. Et d'ailleurs, la parole de Dieu nous encourage à développer notre discernement spirituel et à être en aide à des frères ou des sœurs qui s'engageraient dans un mauvais chemin. « Vous qui êtes spirituels, redressez un tel homme dans un esprit de douceur, prenant garde à toi-même » (Gal. 6:1). Mais le Seigneur attire solennellement notre attention sur notre responsabilité personnelle. D'une part, en raison du juste gouvernement de Dieu, nous serons nous-mêmes jugés selon la mesure d'exigence que nous avons eue envers les autres — « car le jugement est sans miséricorde pour celui qui n'a pas usé de miséricorde » (Jacq. 2:13). D'autre part, pour être en état de discerner « le fétu » qui est dans l'œil de notre frère, il nous faut ôter « la poutre » qui peut se trouver dans le nôtre (Matt. 7:5).

4 Chacun... rendra compte pour lui-même à Dieu

L'assemblée à Rome comportait des personnes issues du judaïsme et d'autres du paganisme. Pour les Juifs, il était difficile de mettre de côté les pratiques que leur avait imposé la loi de Moïse, par exemple l'observation des jours solennels ou la distinction entre des viandes pures et impures. Pour les croyants des nations, ces prescriptions n'entraient pas en ligne de compte, Dieu les ayant clairement mises de côté dès le début de la période chrétienne (cf. Act. 10 et 11). Les croyants juifs étaient portés à juger leurs frères qui n'y attachaient pas d'importance, et ces derniers étaient exposés à mépriser leurs frères qui ne pouvaient se libérer du joug de la loi. Le chapitre 14 de l'épître aux Romains donne un enseignement complet sur cette difficulté. On y trouve en particulier ceci :

« Mais toi, pourquoi juges-tu ton frère ? Ou aussi toi, pourquoi méprises-tu ton frère ? Car nous comparaitrons tous devant le tribunal de Dieu... Ainsi donc, chacun de nous rendra compte pour lui-même à Dieu. Ne nous jugeons donc plus l'un l'autre ; mais jugez plutôt ceci, de ne pas mettre une pierre d'achoppement ou une occasion de chute devant votre frère » (Rom. 14:10-13).

Chacun a sa responsabilité personnelle devant Dieu, et rendra compte devant lui de tous ses actes. Tout sera mis en lumière et pesé dans la balance divine. Il y aura des « récompenses » (1 Cor. 3:14), des « louanges » (4:5), des « prix », des « couronnes » (9:24, 25),

selon l'évaluation du Juge. Ou bien, il y aura « une perte », pour ceux qui seront sauvés « comme à travers le feu ». Même à des croyants très fidèles est donné l'avertissement : « Tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne » (Apoc. 3:11). Le fait que chacun rendra compte pour lui-même à Dieu n'est certainement pas une raison pour nous affranchir des conseils que nos frères auraient à cœur de nous donner ou pour repousser les réprimandes qu'ils pourraient être conduits à nous faire. Nous avons besoin de tels conseils et de telles répréhensions.

Mais d'autre part, soyons très réservés dans notre appréciation du comportement de nos frères et sœurs, surtout lorsqu'il s'agit de choses sur lesquelles la parole de Dieu ne nous donne pas d'instructions précises. Ils ont leur propre responsabilité devant Dieu, comme nous avons aussi la nôtre.

Dans ce même chapitre 14 de l'épître aux Romains, l'apôtre dit aussi : « Qui es-tu, toi qui juges le domestique d'autrui ? Il se tient debout ou il tombe pour son propre maître ; et il sera tenu debout, car le Seigneur est puissant pour le tenir debout » (v. 4). Ce passage introduit la pensée de la responsabilité dans le service, sujet particulièrement traité dans les épîtres aux Corinthiens.

5 Ne jugez rien avant le temps

Les croyants de Corinthe étaient, spirituellement parlant, les enfants de l'apôtre Paul. Il avait passé là « un an et six mois, enseignant parmi eux la parole de Dieu » (Act. 18:11). Son affection pour eux était grande et il était prêt à se dépenser entièrement pour leurs âmes (1 Cor. 4:14, 15 ; 2 Cor. 12:15). Hélas ! il s'était introduit parmi eux de mauvais ouvriers qui cherchaient à les détourner de l'apôtre et de son enseignement. Paul fait brièvement allusion à eux dans sa première épître et les démasque entièrement dans la deuxième. C'étaient des hommes « enflés d'orgueil » (1 Cor. 4:18), « de faux apôtres, des ouvriers trompeurs » (2 Cor. 11:13).

L'apôtre écrit : « Au reste, ce qui est requis dans des administrateurs, c'est qu'un homme soit trouvé fidèle. Mais il m'importe fort peu, à moi, que je sois jugé par vous, ou de jugement d'homme ; et même je ne me juge pas moi-même. Car je n'ai rien sur ma conscience ; mais par là je ne suis pas justifié ; mais celui qui me juge, c'est le Seigneur. Ainsi ne jugez rien avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui aussi mettra en lumière les choses cachées des ténèbres, et qui manifestera les conseils des cœurs ; et alors chacun recevra sa louange de la part de Dieu » (1 Cor. 4:2-5).

En lisant ce passage, il nous faut bien distinguer ce qui concerne l'apôtre personnellement et ce qui s'applique à chaque serviteur du Seigneur. Nous sommes tous dans la situation d'administrateurs, qui ont reçu de la part du Seigneur des « biens » à faire valoir durant son absence, et dont ils auront à rendre compte à son retour (cf. Matt. 25:14-30 ; Luc 19:12-26). Cependant, une « administration » spéciale avait été confiée à Paul en rapport avec le « mystère caché dès les siècles en Dieu », mais révélé au temps convenable (Éph. 3:2-10 ; Col. 1:25-27). Et pour l'accomplissement de ce service, Paul avait reçu des dons exceptionnels. Mais quelle que soit la nature ou l'importance du service reçu, ce qui compte, c'est qu'un administrateur soit trouvé fidèle. Sa grande récompense, c'est l'approbation du Maître : « Bien, bon et fidèle esclave ; tu as été fidèle en peu de chose... entre dans la joie de ton Maître » (Mats. 25:21).

La distance que l'apôtre exprime relativement à l'appréciation des Corinthiens à son égard (v. 4) s'explique par l'existence des mauvais ouvriers qui étaient parmi eux. Il est bien clair qu'un serviteur du Seigneur, aujourd'hui, s'il a tant soit peu d'humilité, ne dira pas que l'avis de ses frères lui « importe fort peu ». Il est particulièrement précieux qu'un service chrétien puisse s'accomplir avec la communion de l'assemblée.

Il demeure pourtant vrai pour chacun de nous que notre responsabilité primordiale est devant le Seigneur. C'est à lui que nous rendrons compte. L'avis de nos frères et sœurs peut nous être utile, mais leur appréciation est sujette à défaillance, comme tout ce qui est humain. Comme l'apôtre, nous avons à écouter la voix de notre conscience, mais même si elle est entièrement à l'aise, nous pouvons nous tromper. Nous avons besoin d'être instruits par le Seigneur lui-même afin de discerner sa volonté. Il a toute autorité sur nous et c'est lui — le « juste juge » (2 Tim. 4:8) — qui évaluera notre vie et nos comportements selon sa parfaite justice.

Tout cela est de nature à nous donner une crainte salutaire dans l'accomplissement de notre service.

Au verset 5, Paul fait allusion au « temps » auquel le Seigneur jugera de tout. Ceci rappelle le « jour » du chapitre 3, dans lequel « l'ouvrage de chacun sera rendu manifeste » (v. 13). Quand le Seigneur viendra, il « mettra en lumière les choses cachées des ténèbres, et... manifestera les conseils des cœurs » (4:5). Actuellement, les motifs profonds de nos comportements et de nos actions demeurent hors de la vue de nos frères et sœurs, et nous-mêmes n'en avons pas toujours une conscience claire. En ce jour-là, le Seigneur mettra tout cela en lumière.

« C'est pourquoi aussi, que nous soyons présents ou que nous soyons absents, nous nous appliquons avec ardeur à lui être agréables. Car il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal. Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint, nous persuadons les hommes... » (2 Cor. 5:9-11).

Esclaves par J.-A. Monard

Bibliquest

Aspects humains et chrétiens de l'esclavage. Différents variétés d'esclavage : des hommes, des frères, de Christ. Affranchissement. ME 2008 p. 65-72

Table des matières

- 1 Des esclaves rachetés et affranchis
- 2 Des esclaves et des hommes libres
- 3 Des esclaves et leurs maîtres terrestres
- 4 Caractères des esclaves de Christ et de Dieu
- 5 Esclaves des hommes ou de Christ
- 6 Esclave de ses frères

1 Des esclaves rachetés et affranchis

« Jamais nous ne fûmes dans la servitude de personne », disaient les Juifs au Seigneur Jésus, alors qu'ils étaient sous la sévère domination des Romains (Jean 8:33). De même, tous les hommes sont dès leur naissance dans une situation d'esclavage et s'imaginent être libres. « Quiconque pratique le péché est esclave du péché », dit le Seigneur (v. 34). Mais il est venu « pour publier aux captifs la délivrance... pour renvoyer libres ceux qui sont foulés » (Luc 4:19). Par son œuvre à la croix, il a rendu impuissant le diable, afin de délivrer ceux qui, pendant toute leur vie, étaient assujettis à la servitude (Héb. 2:14, 15).

Les croyants sont des rachetés. Le verbe « racheter » exprime particulièrement la libération d'une condition d'esclavage. Nous avons été rachetés « de toute iniquité » (Tite 2:14) et rachetés « de notre vaine conduite » (1 Pierre 1:18). Nous avons aussi (cela concerne plus particulièrement les Juifs) été rachetés de la malédiction de la loi (Gal. 3:13 ; cf. 4:5).

Ce rachat implique qu'un prix a été payé : c'est « le sang précieux de Christ ». À deux reprises, l'apôtre rappelle aux Corinthiens : « Vous avez été achetés à prix », et en tire les importantes conséquences (1 Cor. 6:20 ; 7:23). Nous ne sommes plus à nous-mêmes ; nous appartenons à Christ.

Le Seigneur Jésus a payé ce prix, d'une part afin que nous lui appartenions, et d'autre part afin de nous affranchir, c'est-à-dire de nous placer dans la liberté. Jésus avait déjà parlé de cet affranchissement lorsqu'il avait dit : « Si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres » et « la vérité vous affranchira » (Jean 8:36, 32). Cependant, le sujet est traité en détail dans les épîtres aux Romains (cf. 6:16-22 ; 8:2 et suiv.) et aux Galates. Ainsi, « Christ nous a placés dans la liberté en nous affranchissant » (Gal. 5:1). Il s'agit pour nous de nous tenir fermement dans cette liberté et de ne pas nous laisser retenir « sous un joug de servitude », quel qu'il soit.

2 Des esclaves et des hommes libres

Nous sommes tout à la fois des esclaves et des hommes libres. Le Seigneur dit aux disciples : « L'esclave n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre » (Jean 15:20). Il laisse bien entendre par là qu'il est le Maître, et que ses disciples lui appartiennent. Mais dans le même entretien, le Seigneur dit : « Je ne vous appelle plus esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que son maître fait ; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père » (v. 15). Il traite les siens en amis, leur ouvre son cœur, leur parle des plans divins. Toute la « Révélation de Jésus Christ » que constitue l'Apocalypse est « pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt » (Apoc. 1:1).

Dans la première épître aux Corinthiens, Paul rappelle que chaque croyant est à la fois « un homme affranchi » et « un esclave ». Il a été affranchi de la domination du péché et de Satan et il est devenu un esclave de Christ. Et alors, parlant de la condition de l'esclavage terrestre, il dit : « L'esclave qui est appelé dans le Seigneur est l'affranchi du Seigneur ; de même aussi l'homme libre qui a été appelé est l'esclave de Christ » (7:22). Le chrétien qui est encore dans la condition d'esclave se réjouit à la pensée qu'il est devenu l'affranchi du Seigneur. Et le chrétien qui est dans la condition d'homme libre se souvient qu'il est l'esclave de Christ.

La plupart des écrivains du Nouveau Testament se présentent une fois ou l'autre, et avec bonheur, comme « esclaves de Jésus Christ » ou « de Dieu » (Rom. 1:1 ; Jacq. 1:1 ; 2 Pierre 1:1 ; Jude 1:1 ; Apoc. 1:1). Nous devrions tous suivre l'exemple du serviteur hébreu qui, au moment où il est déclaré libre, continue à servir son maître parce qu'il l'aime (cf. Ex. 21:5). Les « commandements » de notre Maître « ne sont pas pénibles » (1 Jean 5:3).

3 Des esclaves et leurs maîtres terrestres

En ce qui concerne la position des chrétiens devant Dieu, toutes les différences raciales, sociales ou autres sont effacées. « Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres » (1 Cor. 12:13). Et dans ce sens, « il n'y a ni Juif, ni Grec ; il n'y a ni esclave, ni homme libre ; il n'y a ni mâle, ni femelle » (Gal. 3:28). « Il n'y a pas Grec et Juif, circoncision et incirconcision, barbare, Scythe, esclave, homme libre » (Col. 3:11). Tels sommes-nous quant à notre véritable condition devant Dieu.

Mais ceci n'est nullement une raison de mettre de côté les devoirs liés à notre condition d'hommes sur la terre. L'apôtre Pierre dit : « Soyez donc soumis à tout ordre humain pour l'amour du Seigneur » (1 Pierre 2:13). « Vous, domestiques, soyez soumis en toute crainte à vos maîtres » (v. 18). La situation de ces serviteurs pouvait être difficile. Ceux qui étaient au-dessus d'eux, pas nécessairement croyants, se montraient parfois durs envers eux. Cependant ils sont encouragés à être soumis à leurs maîtres « en toute crainte », « non seulement à ceux qui sont bons et doux, mais aussi à ceux qui sont fâcheux ; car c'est une chose digne de louange, si quelqu'un, par conscience envers Dieu, supporte des afflictions, souffrant injustement » (v. 19). Et c'est à eux qu'il adresse, comme encouragement, les paroles bien connues : « Car aussi Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces » (v. 21).

Dans la même ligne, l'apôtre Paul exhorte bien des fois les croyants à la soumission à ceux qui ont une place d'autorité. Et il a des paroles particulièrement encourageantes pour les esclaves chrétiens. Ne les lisons pas distraitement, elles nous concernent aussi. En effet, même si la condition officielle d'esclave n'existe plus dans les pays où nous vivons, nous sommes pour la plupart, sinon tous, dans une situation de subordination. Nous avons au-dessus de nous un maître, un chef, un supérieur, auquel nous devons la soumission — dans les limites où cela ne nous conduit pas à désobéir à Dieu (cf. Act. 4:19 ; 5:29).

Dans l'épître aux Éphésiens, les esclaves sont appelés à obéir à leurs maîtres « avec crainte et tremblement, en simplicité de cœur, comme à Christ... comme esclaves de Christ... comme asservis au Seigneur et non pas aux hommes » (6:5-8). Tout est changé quand on voit Christ au-dessus de son maître. La soumission qu'on lui doit devient la soumission à Christ. Même si le maître terrestre est dur et ingrat, le Seigneur récompensera celui qui le sert fidèlement. Dans l'épître aux Colossiens, il est ajouté : « Quoique vous fassiez, faites-le de cœur, comme pour le Seigneur... vous servez le Seigneur Christ » (3:23, 24). Quel privilège, pour des esclaves pas toujours bien traités, de voir au-delà de leur maître terrestre, et de savoir qu'en le servant, ils servent en fait leur Maître dans le ciel.

Dans la première épître à Timothée, on apprend qu'une attitude d'insoumission des esclaves chrétiens aurait des conséquences graves. Elle jetterait du discrédit sur la foi chrétienne : « Que tous les esclaves qui sont sous le joug estiment leurs propres maîtres dignes de tout honneur, afin que le nom de Dieu et la doctrine ne soient pas blasphémés » (1 Tim. 6:1).

Et ce qui est présenté sous une forme négative dans cette épître à Timothée l'est sous une forme positive dans l'épître à Tite. Les esclaves sont exhortés à montrer « toute bonne fidélité, afin qu'ils ornent en toutes choses l'enseignement qui est de notre Dieu sauveur » (2:10). Il leur revient le grand honneur d'orner l'enseignement chrétien par leur comportement.

4 Caractères des esclaves de Christ et de Dieu

La liberté dans laquelle Dieu nous a placés ne doit pas être utilisée comme « une occasion pour la chair », mais pour accomplir ce qui plaît à Dieu, et en particulier pour nous servir l'un l'autre (Gal. 5:13). Cette liberté ne nous est pas donnée pour « voile de la méchanceté » (1 Pierre 2:16). Après nous avoir exhortés à être « soumis à tout ordre humain », Pierre nous enseigne à avoir devant les hommes le témoignage et le comportement « d'esclaves de Dieu ». Jésus a dit : « Il suffit au disciple qu'il soit comme son maître, et à l'esclave qu'il soit comme son seigneur » (Matt. 10:25). « Tout homme accompli sera comme son maître » (Luc 6:40).

Paul dit à Timothée : « Et il ne faut pas que l'esclave du Seigneur conteste, mais qu'il soit doux envers tous, propre à enseigner, ayant du support » (2 Tim. 2:24). La difficulté des temps de la fin n'est pas une raison pour mettre de côté la douceur et la patience qui montrent que le serviteur suit les traces de son Maître.

D'un autre côté, la douceur et la patience ne doivent pas se transformer en « la crainte des hommes », qui toujours « tend un piège » (Prov. 29:25). Servir le Seigneur conduit très souvent à servir des hommes. Mais si l'ouvrier du Seigneur a comme but de « satisfaire des hommes », il perd son caractère de serviteur de Christ. L'apôtre Paul dit à ce sujet : « Si je complaisais encore à des hommes, je ne serais pas esclave de Christ » (Gal. 1:10).

5 **Esclaves des hommes ou de Christ**

Dans la première épître aux Corinthiens, l'apôtre répond à certaines questions qui lui avaient été posées par ces croyants. Le fait d'avoir été amené au Seigneur devait-il conduire certains d'entre eux à quitter la condition dans laquelle ils se trouvaient précédemment ? La réponse est : « Que chacun demeure dans la vocation dans laquelle il était quand il a été appelé ! » (7:20). En particulier : « As-tu été appelé étant esclave, ne t'en mets pas en peine ; toutefois, si tu peux devenir libre, uses-en plutôt » (v. 21). Pour le chrétien qui est dans une position de subordination, il peut y avoir des situations difficiles, selon ce qu'exige le supérieur.

Mais les ressources du Seigneur sont là pour délivrer celui qui s'attend à lui. Ainsi, « ne t'en mets pas en peine ». Toutefois, si l'on peut se libérer d'une contrainte humaine pour être davantage disponible pour le Seigneur, il faut l'utiliser.

Cependant l'apôtre ne parle pas seulement de rester dans la condition d'esclave ou d'en sortir, il envisage aussi le danger de s'y placer. Il dit à ce sujet : « Vous avez été achetés à prix ; ne devenez pas esclaves des hommes » (7:23). On peut devenir « esclave des hommes », par exemple en se plaçant vis-à-vis d'eux dans une situation de dépendance morale, dans laquelle on n'est plus libre de servir le Seigneur et d'accomplir sa volonté telle qu'il nous l'a fait comprendre. Cela rejoint l'enseignement de la seconde épître : « Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules » (2 Cor. 6:14).

Or ce n'est pas seulement sur des plans humains tels que le travail ou le mariage que l'on peut être rendu esclave ou mis sous un joug. C'est aussi sur le plan religieux. On en a un exemple dans l'épître aux Galates. L'apôtre parle de « faux frères, furtivement introduits, qui s'étaient insinués pour épier la liberté que nous avons dans le Christ Jésus, afin de nous réduire à la servitude » (2:4). Il s'agissait alors de la servitude de la loi, mais il peut y en avoir d'autres. « Tenez-vous donc fermes, et ne soyez pas de nouveau retenus sous un joug de servitude » (5:1). Notre liberté de servir le Seigneur selon sa Parole et selon notre conscience doit être soigneusement préservée.

6 **Esclave de ses frères**

Dans son service pour le Seigneur, Paul s'était « asservi à tous », mais c'était « afin de gagner le plus de gens » à Christ. En même temps, il était « justement soumis à Christ » (1 Cor. 9:19-21). Il avait renoncé à lui-même pour l'amour des âmes, mais il ne faisait aucun compromis quant à l'obéissance à Christ pour plaire à des hommes.

Il pouvait en vérité se présenter aux Corinthiens, avec ses collaborateurs, comme « vos esclaves pour l'amour de Jésus » (2 Cor. 4:5). Cette attitude de dévouement n'est pas réservée aux apôtres ou à ceux qui ont des dons marquants. À tous ceux que la grâce a placés dans la liberté s'adresse l'exhortation : « Par amour, servez-vous l'un l'autre » (Gal. 5:13) (et le verbe servir a ici le sens d'être esclave !).

En terminant, souvenons-nous de la parole du Seigneur Jésus : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs » (Matt. 20:28). Oui, il « s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes » (Phil. 2:7). Que son exemple soit toujours devant nos yeux !

L'ÉDIFICATION par Monard Jacques-André

Bibliquest

édification de l'assemblée, édification dans la vie de tous les jours, édifications personnelle - par les dons, par les paroles, par la conduite

ME 2000 p. 321-329

Table des matières

- 1 Introduction
- 2 L'édification de l'assemblée
 - 2.1 Les dons spirituels
 - 2.2 La réunion de l'assemblée
- 3 L'édification dans la vie de tous les jours
 - 3.1 L'édification par nos paroles
 - 3.2 L'édification par notre conduite
 - 3.2.1 Principes en relation avec Dieu
 - 3.2.2 Principes en relation avec nous-mêmes
 - 3.2.3 Principes en relation avec notre prochain
 - 3.3 Édifiez-vous vous-mêmes

1 Introduction

Deux fois, l'apôtre Paul rappelle aux Corinthiens que le Seigneur lui a donné une autorité « pour l'édification et non pas pour la destruction » (2 Cor. 10:8 ; 13:10). Et si même, dans ses épîtres, il doit leur parler de « verge » et de « sévérité », et leur dire qu'il « n'épargnera pas » (1 Cor. 4:21 ; 2 Cor. 13:2, 10), il souligne que ce n'est pas là le caractère général de son service. Au contraire, il s'emploie de toutes ses forces à l'édification, et il y encourage les croyants dans la plupart de ses lettres.

Dans le sens premier du mot, l'édification, c'est la construction. Édifier, c'est bâtir, construire. Il y a « un temple saint » qui se construit au cours des siècles (Éph. 2:20-22). C'est la maison de Dieu, « l'édifice de Dieu », auquel les croyants ont à apporter leur contribution. Comme un sage architecte, l'apôtre Paul a posé le fondement, « et un autre édifie dessus ; mais que chacun considère comment il édifie dessus » (1 Cor. 3:10).

Cependant les mots édifier et édification ont le plus souvent, sous la plume de l'apôtre, un sens un peu plus large que ce qui a rapport avec la construction de cet édifice. Il s'agit d'édifier des croyants, des assemblées, c'est-à-dire de contribuer à leur progrès spirituel, à leur croissance dans la foi, à leur affermissement dans la vérité. Comme quand il s'agit d'un bâtiment, le mot édification garde toujours l'idée d'un travail progressif, effectué avec patience. Et il s'oppose toujours à l'idée de destruction.

2 L'édification de l'assemblée

2.1 Les dons spirituels

Les épîtres aux Éphésiens et aux Corinthiens, particulièrement, nous présentent les dons que Christ a faits à son assemblée.

Dans la première, nous lisons : « Il a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs ; en vue du perfectionnement des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ ; jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ » (Éph. 4:11-13). Ce passage nous présente d'abord les instruments du ministère — apôtres, prophètes, évangélistes, pasteurs et docteurs — puis le but du ministère : une croissance jusqu'à la mesure de Christ. C'est un but qui

ne sera évidemment jamais atteint sur la terre, mais que nous devons poursuivre. Nous n'avons pas le droit d'en fixer un autre, plus bas, qui nous paraisse plus accessible. D'ailleurs, la mesure du but que Dieu lui-même a fixé témoigne des ressources qu'il a données pour l'atteindre.

Le même chapitre, un peu plus loin, nous présente l'activité des parties moins en vue dans le corps, et en particulier « des jointures ». Grâce à « l'opération de chaque partie dans sa mesure », il y a « l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour » (Éph. 4:16). Ici tous les membres du corps sont concernés, même ceux auxquels nous ne saurions donner un nom particulier. Conduits par le Seigneur, la tête dont tout découle, ils apportent leur contribution à l'édification du corps. Combien sont importantes les « jointures », alors que Satan fait tous ses efforts pour désunir !

2.2 La réunion de l'assemblée

Les Corinthiens, qui ne manquaient pas de dons de grâce (1 Cor. 1:7), se servaient, hélas ! de ce qu'ils avaient reçu pour se faire valoir. C'est un danger auquel nous sommes toujours exposés.

L'apôtre consacre tout le chapitre 14 de la première épître à leur faire comprendre que ce qu'ils doivent rechercher avant tout, c'est l'édification de l'assemblée. Deux dons sont mis en relief dans ce chapitre, le don des langues et la prophétie. Le premier était un signe glorieux de la puissance de Dieu qui avait fait proclamer l'évangile de la grâce à toutes les nations. Il mettait particulièrement en évidence celui qui l'exerçait, à cause de son caractère miraculeux. Mais il n'apportait pas d'édification à l'assemblée, lorsqu'il s'y déployait, à moins qu'un don d'interprète n'intervienne (v. 5). « Celui qui parle en langue s'édifie lui-même ; mais celui qui prophétise édifie l'assemblée » (v. 4). Le don de prophétie avait une beaucoup plus grande valeur et devait être particulièrement recherché. « Poursuivez l'amour, et désirez avec ardeur les dons spirituels, mais surtout de prophétiser » (v. 1).

Le don de prophétie est la capacité d'apporter aux hommes un message de la part de Dieu en rapport avec leurs besoins. « Celui qui prophétise parle aux hommes pour l'édification, et l'exhortation, et la consolation » (v. 3). Les uns ont besoin d'être consolés, les autres d'être exhortés ou repris, les autres encore d'être instruits ou affermis. Quelle bénédiction si tout découle de Celui qui connaît tous les cœurs, et qui donne, par le moyen de l'un ou de l'autre, ce qui répond aux besoins ! « Quand vous vous réunissez, chacun de vous a un psaume, a un enseignement... : que tout se fasse pour l'édification ! » (v. 26). « Ainsi vous aussi, puisque vous désirez avec ardeur des dons de l'Esprit, cherchez à en être abondamment doués pour l'édification de l'assemblée » (v. 12).

Dans la réunion d'assemblée, l'édification ne doit pas seulement résulter de l'exercice des dons, mais de toute action. Une prière doit apporter de l'édification. Même si son but premier est d'adresser à Dieu une demande, ou une louange, ou la reconnaissance, elle doit avoir pour effet l'édification de ceux qui peuvent en dire « l'amen ». Cela ressort du verset 17, où l'apôtre fait remarquer à celui qui rend grâces « en langue » que son frère qui ne le comprend pas « n'est pas édifié ». Une prière n'a pas pour but l'enseignement, l'exhortation ou l'édification de ses frères et sœurs, car alors on s'adresse à Dieu et non pas à eux, mais son effet normal est l'édification.

Que Dieu nous accorde de mieux comprendre et de mieux réaliser sa pensée quant à la pratique de notre vie d'assemblée ! Avec confusion, méditons sur le tableau que nous donne le livre des Actes : « Les assemblées donc, par toute la Judée et la Galilée et la Samarie, étaient en paix, étant édifiées, et marchant dans la crainte du Seigneur ; et elles croissaient par la consolation du Saint Esprit » (Act. 9:31). N'aurions-nous donc plus les ressources qu'elles avaient ?

3 L'édification dans la vie de tous les jours

3.1 L'édification par nos paroles

« Qu'aucune parole déshonnête ne sorte de votre bouche, mais celle-là qui est bonne, propre à l'édification selon le besoin, afin qu'elle communique la grâce à ceux qui l'entendent » (Éph. 4:29). Les versets qui précèdent et qui suivent montrent que l'apôtre a ici en vue notre vie journalière, nos rapports avec les hommes, avec nos frères et sœurs ou avec les membres de nos familles. Ce n'est donc pas seulement dans la vie de l'assemblée que nous avons à rechercher l'édification, mais toujours.

Comme il a été souvent remarqué, les enseignements pratiques de ce chapitre 4 ne sont pas simplement des mises en garde contre le mal, mais des encouragements au bien, et cela en contraste avec la loi, dont les commandements avaient presque tous une forme négative. Dieu attend des siens, non seulement qu'ils s'abstiennent du mal, mais qu'ils fassent le bien — et qu'ils suivent ainsi les traces de leur Sauveur. Qu'aucune mauvaise parole ne sorte de notre bouche, c'est déjà quelque chose ! Mais Dieu nous demande davantage. Il désire que notre bouche dise de bonnes paroles, des paroles qui édifient, des paroles qui rendent témoignage à sa grâce et qui en sont le reflet. « Des pommes d'or incrustées d'argent, c'est la parole dite à propos » (Prov. 25:11). Nos paroles communiquent-elles la grâce à ceux qui les entendent ? Sont-elles, en quelque mesure, l'écho des « paroles de grâce » qui sortaient de la bouche de notre Seigneur ? (cf. Luc 4:22).

Il est question de paroles propres à l'édification « selon le besoin ». Il nous faut être attentifs aux besoins de ceux avec lesquels nous avons contact, afin que nos paroles puissent leur apporter, de la part de Dieu, ce qui peut contribuer à leur croissance.

Nous pouvons aussi nous édifier mutuellement par le moyen des cantiques que nous chantons. Deux passages des épîtres nous encouragent à chanter des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, et à chanter de nos cœurs à Dieu (Éph. 5:19 ; Col. 3:16). De cette façon, nous pouvons nous entretenir, nous enseigner et nous exhorter l'un l'autre — en d'autres termes, nous édifier mutuellement. N'y a-t-il pas lieu de regretter que le chant des cantiques tende à être confiné aux réunions de l'assemblée, ou à des occasions spéciales ?

« C'est pourquoi, exhortez-vous l'un l'autre et édifiez-vous l'un l'autre, chacun en particulier, comme aussi vous le faites » (1 Thess. 5:11).

3.2 L'édification par notre conduite

L'épître aux Romains, au chapitre 14, et la première épître aux Corinthiens, aux chapitres 8 et 10, abordent un sujet qui a suscité des difficultés dans les assemblées du début, celui des viandes que certains croyaient pouvoir manger et dont d'autres croyaient devoir s'abstenir — qu'il s'agisse des animaux que la loi de Moïse déclarait impurs, ou d'animaux qui avaient été sacrifiés à des idoles. C'étaient des questions délicates, sur lesquelles chacun devait avoir égard à la conscience de son frère, l'un évitant de juger l'autre, et l'autre évitant de mépriser l'un (Rom. 14:3, 10).

Or il est bien remarquable que les trois passages qui traitent de ce sujet introduisent la pensée de l'édification mutuelle. Nous devons prendre garde à ne pas « détruire » par notre comportement le travail de Dieu dans le cœur de nos frères. « Poursuivons les choses qui tendent à la paix et celles qui tendent à l'édification mutuelle. À cause d'une viande, ne détruis pas l'œuvre de Dieu » (Rom. 14:19, 20).

Ce serait certainement faire un mauvais usage de ces chapitres que de s'en servir pour s'octroyer la liberté de faire n'importe quoi, et pour fermer la bouche à ceux qui pourraient nous blâmer. L'ensemble de la Parole nous instruit quant à ce qui plaît au Seigneur, et notre liberté chrétienne ne doit pas être « une occasion pour la chair » (Gal. 5:13). Cela dit, il demeure qu'il y a des détails de notre vie

pratique pour lesquels nous n'avons pas d'instructions spécifiques dans les Écritures, et dans lesquels nous pouvons avoir des appréciations différentes.

Pour aborder les questions de ce genre, l'apôtre nous donne des principes de trois ordres : en relation avec Dieu, avec nous-mêmes et avec notre prochain.

3.2.1 Principes en relation avec Dieu

Toutes nos actions doivent être faites « à cause du Seigneur » et en rendant grâce à Dieu (Rom. 14:6). « Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu » (1 Cor. 10:31). L'apôtre dit ailleurs : « Et quelque chose que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus » (Col. 3:17). Ces principes de conduite sont ceux de quelqu'un qui vit près de Dieu, et qui le fait intervenir dans toutes ses circonstances. De plus, nous avons à nous souvenir que « nous comparaitrons tous devant le tribunal de Dieu » et que « chacun de nous rendra compte pour lui-même à Dieu » (Rom. 14:10-12).

3.2.2 Principes en relation avec nous-mêmes

Nous avons à écouter la voix de notre conscience, qu'il ne faut jamais faire taire, et à agir sur un principe de foi.

« Que chacun soit pleinement persuadé dans son propre esprit ! » (Rom. 14:5). « Celui qui hésite » doit s'abstenir, parce que « tout ce qui n'est pas sur le principe de la foi est péché » (v. 23).

3.2.3 Principes en relation avec notre prochain

C'est ici que s'introduit la pensée de l'édification. Tout d'abord, nous devons être en garde contre l'esprit de jugement. Mon frère est « le domestique d'autrui » (c'est-à-dire le serviteur du Seigneur et non le mien) et « il se tient debout ou il tombe pour son propre maître » (Rom. 14:4). De plus, nous avons à tenir compte de l'impact de notre conduite sur ceux qui nous observent. « Jugez plutôt ceci, de ne pas mettre une pierre d'achoppement ou une occasion de chute devant votre frère » (v. 13). « Si, à cause d'une viande, ton frère est attristé, tu ne marches plus selon l'amour » (v. 15). Concernant la pierre d'achoppement et l'occasion de chute, voir aussi 1 Corinthiens 8:9-13 et 10:28-32. Ainsi, nous devons avoir en vue le bien de ceux qui nous entourent et chercher à leur être en aide plutôt qu'en piège, à faire un travail constructif et non destructif. « Que chacun de nous cherche à plaire à son prochain, en vue du bien, pour l'édification » (Rom. 15:1, 2).

Les deux passages de la première épître aux Corinthiens qui traitent du même sujet font aussi mention de l'édification. Celui du chapitre 8 nous rappelle que ce qui règle ces questions délicates, ce n'est pas la connaissance. « La connaissance enfle, mais l'amour édifie » (v. 1). Elle a sa place, et l'apôtre le dit bien clairement ailleurs, mais le vrai moteur de l'édification, c'est l'amour. Que notre service soit toujours un « travail d'amour », amour pour le Seigneur, amour pour les siens !

Au chapitre 10, l'apôtre revient sur le sujet et dit : « Toutes choses sont permises, mais toutes choses ne sont pas avantageuses ; toutes choses sont permises, mais toutes choses n'édifient pas. Que personne ne cherche son propre intérêt, mais celui d'autrui ! » (1 Cor. 10:23, 24). Soulignons combien tout cet enseignement fait contraste avec l'esprit légal. Ce n'est pas un ensemble de prescriptions et d'interdictions, mais la liberté chrétienne. C'est la manifestation de la vie de Dieu dans ceux qui la possèdent.

3.3 Édifiez-vous vous-mêmes

« Mais vous, bien-aimés, vous édifiez vous-mêmes sur votre très sainte foi, priant par le Saint Esprit, conservez-vous dans l'amour de Dieu, attendant la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ pour la vie éternelle » (Jude 21). Quel que puisse être l'état de ruine de l'Église — dont Jude a brossé le sombre tableau dans son épître — les ressources divines sont immuables. Notre foi, qui s'attache à la parole de Dieu, est comme le fondement sur lequel nous pouvons toujours nous édifier, afin de croître et de progresser, en attendant le jour de la délivrance finale. Ce verset nous montre comment nous pouvons travailler à notre propre édification, base de toute autre forme d'édification.

L'apôtre Paul, envisageant la décadence générale qui allait suivre son départ, attire notre attention sur les suprêmes ressources de la grâce de Dieu. Il dit aux anciens d'Éphèse : « Et maintenant je vous recommande à Dieu, et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier et de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés » (Act. 20:32).

Crucifié avec Christ par Jacques-André Monard

Table des matières

0	Avant-propos
1	Chapitre 1 — Introduction et vue d'ensemble du sujet
1.1	La croix
1.2	Porter sa croix
1.3	Crucifiés avec Christ et ressuscités avec lui
1.3.1	Deux faits
1.3.2	L'appropriation de ces faits, par la foi
1.4	Différents aspects de notre mort avec Christ
1.4.1	Ce qui nous sépare du monde
1.4.2	Ce qui nous délivre du péché
1.4.3	Ce qui nous délivre de la loi
1.5	Je suis crucifié avec Christ
1.6	Liberté chrétienne et déviations
2	Chapitre 2 — Le croyant et le monde
2.1	Le monde
2.2	Le jugement de ce monde et de son chef
2.3	Le monde m'est crucifié, et moi au monde
2.4	Dans le monde, mais pas du monde
2.5	Quelques remarques pratiques
2.5.1	Un monde tolérant et séduisant
2.5.2	Un témoignage mal supporté par le monde
2.5.3	Contamination
2.5.4	L'extérieur et l'intérieur
2.5.5	Distinctions nécessaires
2.5.6	La frontière

- 2.6 Des témoins de Christ dans le monde
- 2.7 L'exemple du Seigneur Jésus, le témoin fidèle
- 3 Chapitre 3 — Le croyant et le péché — Romains 6
 - 3.1 Le péché et les péchés
 - 3.2 Notre vieil homme crucifié
 - 3.3 Nous tenir pour morts au péché
 - 3.4 Nous livrer à Dieu
- 4 Chapitre 4 — La chair et l'Esprit — Galates 5
 - 4.1 Liberté et servitude
 - 4.2 Le combat entre la chair et l'Esprit
 - 4.3 Les oeuvres de la chair et le fruit de l'Esprit
 - 4.4 La chair crucifiée
- 5 Chapitre 5 — La chair et le vieil homme
 - 5.1 Le vieil homme et le nouvel homme
 - 5.2 Trompeur par-dessus tout et incurable
 - 5.3 Connaître ce qu'il y a dans notre coeur
 - 5.4 Confiance en soi-même et confiance en Dieu
- 6 Chapitre 6 — Le croyant et la loi — Romains 7
 - 6.1 Mort à la loi (Rom. 7:1-6)
 - 6.2 La loi entraîne condamnation et mort (Rom. 7:7-13 et Gal. 2:19, 20)
 - 6.3 Combat et défaite (Rom. 7:14-25)
 - 6.4 Deux natures
 - 6.5 Une seule personne, avec sa responsabilité devant Dieu
 - 6.6 Le dernier verset de Romains 7
- 7 Chapitre 7 — Le croyant affranchi, conduit par l'Esprit — Romains 8
 - 7.1 Affranchi de la loi du péché (v. 1-11)
 - 7.2 La juste exigence de la loi est accomplie
 - 7.3 Dans la chair ou dans l'Esprit
 - 7.4 La marche par l'Esprit
- 8 Chapitre 8 — Le croyant mort et ressuscité avec Christ — Colossiens 2:8 à 3:11
 - 8.1 Identifiés avec Christ dans sa mort et dans sa résurrection
 - 8.2 Morts avec Christ
 - 8.3 Ressuscités avec Christ
 - 8.4 Des membres à mortifier
 - 8.5 Le nouvel homme renouvelé en connaissance
 - 8.6 Quelques mots concernant l'épître aux Éphésiens
- 9 Chapitre 9 — La vie de Christ dans le croyant
 - 9.1 La vie éternelle
 - 9.2 La position et la marche
 - 9.3 La vie de Jésus manifestée en nous
 - 9.3.1 La sentence de mort
 - 9.3.2 Un trésor dans des vases de terre
 - 9.3.3 Porter dans le corps la mort de Jésus...
 - 9.3.4 ...afin que la vie de Jésus soit manifestée

0 Avant-propos

Quatre passages, dans le Nouveau Testament, nous présentent le croyant comme crucifié avec Christ :

«Notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché» (Rom. 6:6).

«Car moi, par la loi, je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu. Je suis crucifié avec Christ ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi ; — et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (Gal. 2:19, 20).

«Or ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises» (Gal. 5:24).

«Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde» (Gal. 6:14).

En plus, la mort du croyant avec Christ — sans mention explicite de la crucifixion — est présentée dans plusieurs autres passages. Cet aspect essentiel de la vérité chrétienne est développé dans les épîtres aux Romains, aux Galates et aux Colossiens. On le trouve occasionnellement ailleurs. Les épîtres aux Galates et aux Colossiens ont été écrites pour corriger des enseignements erronés qui s'introduisaient parmi les chrétiens. L'épître aux Romains, quant à elle, a été écrite dans le but d'instruire ses destinataires et de les affermir dans la vérité.

Tout naturellement, la plus grande partie de notre texte va donc être un exposé des chapitres qui traitent ce sujet, dans les trois épîtres. Nous porterons aussi notre attention sur le sujet qui lui est intimement lié : notre résurrection avec Christ.

L'importance de l'enseignement des épîtres concernant notre mort et notre résurrection avec Christ doit être soulignée. Cet enseignement est un des fondements de la vie chrétienne pratique, dans la liberté et dans la sainteté, sur les traces du Seigneur Jésus. Il conduit à l'affranchissement du croyant — aussi bien à l'affranchissement du joug du péché que de celui du légalisme.

1 Chapitre 1 — Introduction et vue d'ensemble du sujet

1.1 La croix

La croix de Christ est au centre de l'histoire du temps et de l'éternité. Elle a toujours été dans les pensées de Dieu : Christ était «l'agneau sans défaut et sans tache, préconnu dès avant la fondation du monde» (1 Pierre 1:19). C'est vers la croix que Dieu avait regardé, dès les premiers holocaustes ; c'est grâce à elle qu'il avait pu pardonner à ceux qui se repentaient, déjà bien avant la venue de Christ sur la terre. Et c'est vers elle que les regards des rachetés seront tournés durant l'éternité (Apoc. 5:6).

Aussi la crucifixion de Jésus est-elle le thème central de la prédication de l'évangile : «Je n'ai pas jugé bon de savoir quoi que ce soit parmi vous, sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié», dit l'apôtre Paul (1 Cor. 2:2). Et si «la parole de la croix est folie pour ceux qui périssent», pour nous qui obtenons le salut, elle est «la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu» (1 Cor. 1:18, 24).

La croix — l'oeuvre accomplie par Christ à la croix — est le fondement de notre salut ; aucun vrai chrétien ne peut en douter. Mais avons-nous réalisé qu'elle est aussi le fondement de notre vie chrétienne pratique ?

Seigneur, tu courbas la tête :

Tu pris mon faix sur toi ;

Et, pour acquitter ma dette,

Tu te livras pour moi.

Plus de crime

Qui m'opprime ;

Plus de fardeau pour moi !

De courroux la coupe emplie

A débordé pour toi.

Tu la bus jusqu'à la lie ;

Elle est vide pour moi.

Ton calice,

Ton supplice

Sont le salut pour moi !

Ta mort effaçà ma peine ;

Je suis mort avec toi.

Vainqueur, tu rompis ma chaîne,

Et je vis avec toi.

Ta venue

Sur la nue,

C'est la gloire avec toi.

(Hymnes et Cantiques, N° 173)

1.2 Porter sa croix

Dans chacun des trois premiers évangiles, nous assistons au développement progressif de l'hostilité des Juifs contre le Seigneur Jésus. Le moment arrive où Jésus se met à parler ouvertement à ses disciples de son rejet par les chefs de la nation, de ses souffrances, de sa mort et de sa résurrection. Et immédiatement après, dans les trois évangiles, le Seigneur Jésus parle d'une croix. Il ne dit pas explicitement qu'il sera cloué sur une croix, mais il déclare : «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il prenne sa croix, et me suive : car quiconque voudra sauver sa vie la perdra ; et quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi, la trouvera» (Matt. 16:24, 25 ; voir aussi Marc 8:34, 35 et Luc 9:23). Dans le troisième évangile, le Seigneur dit même : «qu'il prenne sa croix chaque jour».

Le Seigneur adresse des paroles semblables au jeune homme riche : «Viens, suis-moi, ayant chargé la croix» (Marc 10:21). Plus tard, alors que «de grandes foules allaient avec lui» il se tourne vers elles et leur dit : «Quiconque ne porte pas sa croix, et ne vient pas après moi, ne peut être mon disciple» (Luc 14:27). Et à une autre occasion encore, nous l'entendons dire : «Celui qui ne prend pas sa croix et ne vient pas après moi, n'est pas digne de moi» (Matt. 10:38).

Ce sont des paroles extrêmement fortes. Le Seigneur utilise ici un langage figuré, comme souvent ailleurs. Que veut-il donc nous dire, lorsqu'il nous demande de façon si pressante de porter notre croix et de le suivre ? Le monde chrétien a gravement dévalorisé ces paroles. On entend dire : chacun a sa part de souffrances, chacun doit porter sa croix ! Mais ce n'est pas du tout ce que le Seigneur veut dire. Il fait sans aucun doute allusion à la croix qu'il devra porter et sur laquelle il sera cloué. Nous savons en effet qu'à l'issue du procès où il a été condamné à mort, «il sortit portant sa croix, et s'en alla au lieu appelé lieu du crâne, ... où ils le crucifièrent» (Jean 19:17).

Quel spectacle que celui d'un homme portant sa croix ! Celui qui marchait ainsi était publiquement couvert de honte. Voilà un crucifié ! pouvait-on dire. C'était un homme voué à la mort, à la mort honteuse de la croix.

Et le Seigneur nous appelle tous à le suivre dans un tel chemin !

La foi des disciples avait discerné en Jésus l'envoyé de Dieu, le Messie promis. Leurs pensées étaient fixées sur le royaume qu'il allait établir, et sur leur part glorieuse dans ce royaume. Mais le rejet de Jésus par la nation impliquait qu'avant l'établissement de son royaume, il y avait maintenant devant lui une croix. Or il en était de même pour eux. Suivre Jésus — ce à quoi il ne se lasse de les appeler et de les encourager — c'était aussi porter sa croix, la prendre, la charger. C'était accepter de perdre sa vie pour l'amour de lui, c'était haïr sa propre vie (Luc 14:26), c'était encore renoncer à tout ce que l'on avait (Luc 14:33) et se renoncer soi-même (Matt. 16:24).

Nous qui avons trouvé en Jésus notre Sauveur, nous désirons sans doute le servir. C'est bien ! Mais il nous dit : «Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ! et où je suis, moi, là aussi sera mon serviteur» (Jean 12:26). Acceptons-nous, au fond de nous-mêmes, la place de rejet et d'opprobre qui a été la sienne dans ce monde ? Acceptons-nous d'être, nous aussi, des crucifiés ?

Ce que le Seigneur nous demande dans tous ces passages nous interpelle fortement, même si nous n'en comprenons pas entièrement la portée. Le lecteur attend sans doute une explication plus claire de l'expression «porter sa croix». Et les pages qui suivent devraient contribuer à éclairer le sujet. Mais comment remplacer les paroles du Seigneur — des paroles d'un tel poids — par d'autres mots, ou par des mots plus simples, sans les affaiblir ? Pour ceux qui les entendaient de la bouche même de Jésus, elles pouvaient aussi paraître énigmatiques. Et pourtant ils devaient sentir tout ce qu'elles avaient d'impérieux.

1.3 Crucifiés avec Christ et ressuscités avec lui

Bien des enseignements que le Seigneur Jésus a donnés à ses disciples ne pouvaient leur être complètement expliqués avant sa mort, sa résurrection, et son ascension dans le ciel. Alors il leur enverra le Saint Esprit pour les conduire dans toute la vérité (Jean 16:12, 13). Ce qu'il a exprimé de façon un peu mystérieuse quand il a parlé de «porter sa croix» va être abondamment développé dans les épîtres, particulièrement celles de l'apôtre Paul. C'est le grand sujet de notre mort avec Christ. Nous en ferons un survol dans ce chapitre, puis reprendrons les choses plus en détail dans les chapitres qui suivent.

1.3.1 Deux faits

Il y a d'abord un grand fait, vrai de tous ceux qui ont réellement cru au Seigneur Jésus. Ils sont «morts avec Christ». Ils ont été «crucifiés avec Christ». Ils ont été «identifiés avec Christ» dans sa mort sur la croix. Cela implique qu'ils ne sont plus dans la condition dans laquelle ils étaient par naissance, comme enfants d'Adam. Ils ne font plus partie de cette race caractérisée de façon irrémédiable par le péché. Détachés de la race d'Adam, ils sont liés à un autre chef de race, Christ. (Cf. Rom. 6:5-8 ; Gal. 2:20 ; Col. 2:20.)

Un autre grand fait, intimement lié au premier, c'est qu'ils ont été «ressuscités avec Christ». Ils vivent de la vie de Christ ressuscité. (Cf. Éph. 2:5 ; Col. 3:1.)

Les privilèges dont nous venons de parler appartiennent au chrétien, qu'il les connaisse ou non — qu'il en éprouve les effets ou non. Ils concernent ce qu'on appelle la position chrétienne.

1.3.2 L'appropriation de ces faits, par la foi

Notre mort et notre résurrection avec Christ ne sont pas des vérités théoriques, abstraites. Bien au contraire, saisir cela est à la base d'une vie chrétienne pratique à la suite du Seigneur Jésus.

En Romains 6, après avoir exprimé le fait de base sous différentes formes — «nous avons été identifiés avec [Christ] dans la ressemblance de sa mort» (v. 5), «notre vieil homme a été crucifié avec lui» (v. 6), «nous sommes morts avec Christ» (v. 8) —, l'apôtre ajoute : «De même vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus» (v. 11). «Tenez-vous...», c'est-à-dire considérez-vous de cette manière. Dieu vous considère comme morts avec Christ. Voyez donc les choses comme Dieu les voit. Tenez pour vrai ce que Dieu vous dit, sans vous occuper de vos propres sentiments, sans faire de raisonnements. Vous ne voyez pas que votre vieil homme a été crucifié avec Christ ? Vous ne voyez pas davantage que le sang de Christ a effacé vos péchés ! Alors, que votre foi se repose simplement sur la parole de Dieu, qui déclare qu'il en est ainsi !

Il s'agit donc de s'approprier les déclarations de Dieu concernant les grands faits du christianisme, de les saisir par la foi. Si nous le faisons, la vérité aura toute sa puissance dans nos âmes, et produira des résultats pratiques dans notre vie de tous les jours.

Prendre notre croix, la charger, la porter en suivant le Seigneur Jésus, c'est accepter au plus profond de nous-mêmes les conséquences pratiques du fait que nous sommes crucifiés avec Christ. C'est le suivre, comme étant nous-mêmes des crucifiés.

1.4 Différents aspects de notre mort avec Christ

En ce qui concerne les humains, la mort n'exprime pas l'idée d'une cessation d'existence, mais la pensée d'une séparation ou de la rupture d'une relation. La mort dans son sens le plus immédiat, la «mort physique», est la séparation de l'âme et du corps. Mais l'Écriture utilise aussi le terme de «mort» dans d'autres sens. Par exemple, l'homme naturel, totalement éloigné de Dieu, est considéré comme «mort dans ses péchés» (Éph. 2:1).

La parole de Dieu nous présente la mort — ou la crucifixion — du croyant avec Christ sous différents aspects : en rapport avec le monde, avec le péché et avec la loi.

1.4.1 Ce qui nous sépare du monde

La croix de Christ constitue une barrière morale absolue entre le monde et les chrétiens. Ainsi que le Seigneur l'a dit : «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde» (Jean 17:16). Selon les paroles de Paul aux Galates, il y a deux crucifiés, le monde et moi : «Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde» (Gal. 6:14).

1.4.2 Ce qui nous délivre du péché

L'homme naturel est esclave, même s'il prône sa liberté et son indépendance de Dieu. Il est esclave du péché et de Satan (Jean 8:34 ; Rom. 6:6, 12, 17 ; Hébr. 2:15). Il est asservi à ses propres convoitises, et à travers elles, au diable lui-même. Le salut que Dieu nous offre n'est pas seulement le pardon des péchés que nous avons commis et l'assurance d'une félicité éternelle dans sa présence, c'est la délivrance de l'esclavage actuel du péché.

Cette délivrance est fondée sur notre mort avec Christ. Ce que nous étions par nature, comme hommes pécheurs, a été cloué à la croix. Le vieil homme ne méritait pas autre chose que le jugement de Dieu. Ce jugement ayant été exécuté, nous sommes devant Dieu dans une toute nouvelle condition : nous sommes en Christ, et ainsi agréables à Dieu. De plus, la crucifixion du vieil homme nous libère de la domination du péché. «Notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché» (Rom. 6:6). «Or ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises» (Gal. 5:24).

1.4.3 Ce qui nous délivre de la loi

Le peuple d'Israël avait reçu la loi de Dieu donnée par Moïse. Celle-ci était un test de l'homme dans la chair — de l'homme tel qu'il est par nature. L'homme pourrait-il accomplir les commandements de Dieu, et marcher d'une manière qui lui plaise ? L'histoire d'Israël, tout au long de l'Ancien Testament, donne la réponse. La loi n'a fait que stimuler le péché ; l'interdiction et l'obligation ont stimulé la désobéissance. De sorte que «nulle chair ne sera justifiée devant [Dieu] par des oeuvres de loi» (Rom. 3:20). La justification — dont l'homme a un besoin absolu pour se présenter devant Dieu — c'est la grâce qui l'apporte.

Il faut donc que l'homme soit totalement délivré du joug de la loi et placé dans la liberté. Cela était vrai en particulier pour les Juifs qui étaient sous la loi, et c'est vrai pour l'homme en général — qui est facilement enclin à se placer lui-même sous un joug de commandements. Cette libération, c'est la croix de Christ qui l'a opérée. «Car moi, par la loi, je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu» (Gal. 2:19). «Vous avez été mis à mort à la loi par le corps du Christ» (Rom. 7:4). «Nous avons été déliés de la loi, étant morts dans ce en quoi nous étions tenus» (v. 6). Ainsi, le chrétien n'est pas sous la loi, mais sous la grâce (Rom. 6:15). La loi n'est ni son moyen de salut, ni sa règle de vie.

1.5 Je suis crucifié avec Christ

«Je suis crucifié avec Christ ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi ; — et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (Gal. 2:20).

La manière dont l'apôtre Paul s'exprime ici est bien remarquable. Ce qu'il dit est vrai en principe de tous les chrétiens, mais il parle comme s'il était concerné lui seul. Nous n'avons pas ici un docteur qui expose des vérités générales, mais un chrétien qui réalise pour lui-même, dans son coeur, la puissance de la vérité qu'il présente.

«Je suis crucifié avec Christ». Voilà un homme qui avait chargé sa croix, et qui suivait Christ ! Son secret, c'est qu'il avait lui-même «été saisi par le Christ» (Phil. 3:12). L'amour du Seigneur Jésus remplissait son coeur et le faisait déborder. Il ne parle pas de son amour pour le Seigneur, qui certainement était très profond et très vivant ; il ne parle que de l'amour du Seigneur pour lui. Ce que le

Seigneur a fait pour lui occupe ses pensées, engage ses affections, et fait passer son moi à l'arrière-plan. «Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi».

Quelle place le moi tient-il dans nos vies ? Nous avons tellement tendance à lui donner de l'importance, et à en faire le centre de nos pensées, de nos préoccupations, de nos efforts. Paul s'oubliait lui-même. Christ était l'objet de son cœur. Comme tout croyant, il possédait la vie de Christ, mais cette vie le remplissait à tel point qu'il pouvait dire : «Christ vit en moi». C'était vrai aussi dans un sens pratique. Si notre moi est mis en avant, la vie de Jésus ne peut être vue en nous. Si nos pensées sont orientées vers nous-mêmes, comment oserions-nous dire : Christ vit en moi ?

«Et ce que je vis maintenant dans la chair (*), je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu...» La vie de Paul était une vie de foi, l'objet de sa foi étant le Fils de Dieu qui l'avait aimé et s'était livré lui-même pour lui. Quel tableau d'un cœur entièrement attaché à son Sauveur, un cœur non partagé ! Quelle chaleur communicative dans les paroles de l'apôtre ! Le souvenir de ce qu'il avait été avant sa conversion était constamment en lui (**). Ce souvenir humiliant entretenait un sentiment profond de l'immense grâce de Christ envers lui et une absence totale de confiance en lui-même. Il disait : «Pour moi, vivre, c'est Christ» (Phil. 1:21). Christ était sa seule raison de vivre.

(*) L'apôtre parle ici simplement de son corps.

(**) Cf. 1 Tim. 1:12-16 ; 1 Cor. 15:9 ; Gal. 1:13 ; Phil. 3:6

Où en sommes-nous nous-mêmes ? La recherche de nos intérêts terrestres, de notre bien-être, de notre propre gloire, de notre propre satisfaction — et de tant d'autres choses qui ne sont pas Christ — nous animent souvent. Même dans le service pour le Seigneur, notre moi tend à occuper une place de premier plan. Oh ! que, dans sa grâce, le Seigneur nous accorde d'être les imitateurs de ce serviteur qui avait «reçu miséricorde... pour être fidèle» (1 Cor. 7:25) !

1.6 Liberté chrétienne et déviations

Les deux versets qui suivent attirent notre attention sur deux dangers opposés : «Christ nous a placés dans la liberté en nous affranchissant ; tenez-vous donc fermes, et ne soyez pas de nouveau retenus sous un joug de servitude» (Gal. 5:1). «Car vous, frères, vous avez été appelés à la liberté ; seulement, n'usez pas de la liberté comme d'une occasion pour la chair» (v. 13).

Satan s'est toujours efforcé de détourner les croyants d'une juste compréhension de la grâce où l'oeuvre de Christ les a placés. Tantôt il les a conduits à mêler la loi avec la grâce, et à se priver ainsi de la vraie liberté chrétienne — c'est le légalisme. Tantôt, à l'inverse, il les a incités à abuser de la grâce et à s'abriter derrière elle pour se permettre une marche selon la chair — c'est le laxisme. Diverses déviations sont déjà apparues du temps des apôtres, et leur ont fourni l'occasion de nous donner, de la part de Dieu, les enseignements correctifs nécessaires. L'épître aux Galates en est un exemple particulier.

L'épître aux Colossiens a été écrite à des chrétiens qui étaient en danger de se laisser entraîner par des docteurs qui mêlaient au christianisme les enseignements juifs et la philosophie. L'apôtre met ces croyants très sérieusement en garde contre ce mouvement. «Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie et par de vaines déceptions, selon l'enseignement des hommes, selon les éléments du monde, et non selon Christ» (2:8).

Les dangers de la philosophie ne sont pas moindres qu'autrefois, au contraire ! La psychologie, très en vogue aujourd'hui, a beaucoup pénétré dans les milieux chrétiens. Si, par l'une ou par l'autre, nous pensons pouvoir enfermer la pensée de Dieu dans les cadres de la logique humaine, nous nous égarerons à coup sûr.

Une caractéristique de certains amalgames de psychologie et de christianisme, c'est la valorisation du moi. Tout votre comportement, dit-on, est conditionné par la valeur que vous accordez à votre personne. Et on prêche l'acceptation de soi-même, l'amour de soi-même, l'estime de soi-même... Mais ces notions sont anti-bibliques ! S'il est bien vrai que nous devons accepter les infirmités ou les handicaps physiques qu'il a plu à Dieu de nous dispenser, il est extrêmement dangereux d'accepter tous nos traits de caractères — y compris ceux qui déshonorent le Seigneur — comme des choses inéluctables avec lesquelles il nous faut vivre. Les accepter revient à renoncer à marcher comme Christ a marché, à renoncer à le suivre. D'un autre côté, l'estime de soi-même est expressément condamnée dans des passages tels que Ésaïe 5:21, Romains 12:3 ou Philippiens 2:3-5. Cette estime est très proche parente de la confiance en soi-même ; or celle-ci, dans toutes les Écritures, est mise en opposition avec la confiance en Dieu. Nous y reviendrons à la fin du chapitre 5.

En fait, chaque fois que nous donnons de l'importance à notre moi, c'est au détriment de la vie de Christ en nous. «Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi», pouvait dire l'apôtre Paul (Gal. 2:20).

Un certain courant de pensées a contesté le bien-fondé d'expressions telles que les deux natures du croyant, la vieille et la nouvelle... Ces expressions appartiennent pourtant au sain enseignement ! Nous en dirons quelques mots au chapitre 5. On a affirmé que «le vieil homme», puisqu'il est crucifié, n'existe plus. Et on a voulu introduire une immense différence entre le vieil homme (qui n'existerait plus) et la chair (qui existe encore) — une différence telle que le principe de mal dans le croyant en est très fortement atténué. La chair, a-t-on dit, n'est autre que de vieilles habitudes, de mauvais plis qui datent d'avant notre conversion.

Les conséquences d'un tel enseignement sont graves. Lorsque nous avons péché, nous avons à confesser nos manquements devant Dieu, à nous juger nous-mêmes devant lui. Or pour que ce jugement soit vraiment réel et profond, il doit porter non seulement sur les actes commis, mais sur la source dont ils proviennent. Minimiser le caractère de celle-ci conduit à ne pas se juger soi-même avec le sérieux nécessaire. Il faut se souvenir que ce n'est jamais un avantage de sous-estimer la force d'un ennemi. Selon les Écritures, notre ennemi intérieur, la chair, est beaucoup plus que de vieilles habitudes. «La pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas» (Rom. 8:7). Aussi longtemps que nous serons dans nos corps mortels, nous aurons à faire à un tel ennemi. Bien connaître son caractère pervers et ses ruses nous est indispensable. Et le salut actuel que Dieu a préparé pour nous contient toutes les ressources dont nous avons besoin pour être des vainqueurs. Apprenons donc à les connaître et à les utiliser, dans la défiance de nous-mêmes et dans une entière confiance en Dieu.

2 Chapitre 2 — Le croyant et le monde

2.1 Le monde

Dans la parole de Dieu, le terme monde a manifestement plusieurs sens :

- Il y a d'abord la création, la terre : «Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui» (Jean 1:10).
- Il y a ensuite l'humanité, tous les hommes : «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique...» (Jean 3:16). «Le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde» (1 Jean 4:14).
- Il y a enfin le système constitué par l'humanité sous la domination de Satan, le «chef de ce monde». C'est de ce monde-là qu'il est dit, par exemple : «N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde» (1 Jean 2:15). Ce système, structuré et organisé comme nous pouvons le voir autour de nous, a sa propre «sagesse», son «esprit», ses «éléments», ses «principes» (1 Cor. 1:20 ; 2:12 ; Col. 2:8 ; 1 Jean 4:5). Satan lui imprime son caractère. «Le monde entier gît dans le méchant» (1 Jean 5:19). Il y a ainsi le plus grand contraste entre ce qui est «du Père» et ce qui est «du monde» (1 Jean 2:16).

Les caractères fondamentaux du monde sont, au fond, ceux de l'homme naturel lui-même — modelés et accentués par l'effet de masse. Ainsi, «tout ce qui est dans le monde» se résume dans ces trois traits de l'homme naturel : «la convoitise de la chair, et la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie» (1 Jean 2:16).

2.2 Le jugement de ce monde et de son chef

Le Fils de Dieu est venu dans ce monde comme l'envoyé de son Père. Il a fait briller la lumière divine dans les ténèbres morales du monde, et a révélé l'amour de Dieu pour les hommes. Il n'était pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver (Jean 3:17 ; 12:47). De façon générale, «le monde ne l'a pas connu» (1:10). «Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom» (1:12).

Le jugement de Dieu — la perdition éternelle — est la part que tous les hommes ont devant eux en raison de leur culpabilité. Ceux qui croient en Jésus échappent à ce jugement ; ils reçoivent la vie éternelle et sont amenés dans la faveur de Dieu. «Celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie» (Jean 5:24). Quant aux autres : «celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu» (Jean 3:18). «Il est déjà jugé» — son jugement est prononcé. Sa condamnation est fondée sur le fait qu'il a rejeté la grâce de Dieu offerte en Jésus Christ. Cependant, aussi longtemps que dure le jour de la grâce et que lui-même est en vie, il peut encore se repentir, accepter le Sauveur, et échapper ainsi au jugement.

Très près de la fin de sa vie sur la terre, le Seigneur dit : «Maintenant est le jugement de ce monde ; maintenant le chef de ce monde sera jeté dehors. Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même. Or il disait cela pour indiquer de quelle mort il allait mourir» (Jean 12:31-33). Il parle donc de la croix sur laquelle il va être «élevé» (*). Dans cette position, rejeté de la terre, il va attirer tous les hommes à lui-même. Ceux qui croient en lui sont détachés de la terre et attirés vers lui, vers le ciel où il sera dorénavant. Ainsi, le rejet ou l'acceptation de Jésus partage l'humanité en deux classes absolument distinctes : ceux qui sont «du monde» et ceux qui n'en sont plus.

(*) L'évangile de Jean rapporte encore deux autres occasions où le Seigneur Jésus emploie le mot «élevé» pour désigner sa crucifixion. «Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé» (3:14). Et « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme » (8:28)

Remarquons les deux mots «maintenant» de ce passage :

· Maintenant est le jugement de ce monde». C'est à la croix que le monde a été jugé. Le monde continue son existence, hostile à Christ et aux chrétiens — comme l'Écriture nous le montre et comme nous le voyons de nos yeux. Mais son jugement est prononcé, un jugement sans appel. S'il y a de l'espoir pour les individus, il n'y en a plus aucun pour le monde comme système. Par la crucifixion de Jésus, il a montré son véritable caractère. Il a fourni à Dieu la preuve évidente de sa méchanceté et de son assujettissement à Satan. Pour Dieu, il est déjà jugé. L'exécution de ce jugement est réservée pour un jour futur, et elle s'accomplira de la manière décrite dans les livres prophétiques, l'Apocalypse en particulier. Voir également 2 Pierre 3.

· Maintenant le chef de ce monde sera jeté dehors». À la croix, Satan, le chef de ce monde, a subi une défaite complète. Selon la prophétie la plus ancienne de l'Écriture, c'est à la croix que «le serpent» devait avoir la tête «brisée» par Christ, «la semence de la femme» (Gen. 3:15). Dans l'épître aux Hébreux, nous voyons que Jésus est devenu homme «afin que, par la mort, il rendît impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable» (Héb. 2:14). En apparence, la croix était la victoire de Satan sur Christ ; en réalité, elle est la victoire de Christ sur Satan.

Malgré cela, Satan continue à séduire les hommes et à exercer tant qu'il peut son activité malfaisante. Son jugement effectif et complet aura lieu plus tard, en plusieurs étapes : il sera chassé du ciel (Apoc. 12:7-12), puis lié durant le Millénium (20:1-3) et finalement jeté dans l'étang de feu (20:10). Mais la foi peut véritablement le considérer comme un ennemi vaincu.

La victoire de Christ sur Satan est le fondement sur lequel nous nous tenons pour être nous-mêmes des vainqueurs. «Résistez au diable, et il s'enfuira de vous» (Jacq. 4:7). «Résistez-lui, étant fermes dans la foi» (1 Pierre 5:9). Il en est de même quant à ce monde : «C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi» (1 Jean 5:4).

Bien souvent, dans les Écritures, Dieu nous présente les choses telles qu'elles seront dans leur état final, lorsqu'elles auront trouvé leur juste place selon ses décrets éternels, et selon les pleins résultats de l'oeuvre de Christ. Que Dieu nous accorde d'élever davantage les regards de notre foi, pour voir les choses dans cette perspective, et pour actualiser ce qu'il va bientôt réaliser !

2.3 Le monde m'est crucifié, et moi au monde

«Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde» (Gal. 6:14). Ici, l'apôtre Paul prend acte de ce qui s'est passé à la croix de Christ. Il en voit le vrai caractère, et en tire les conséquences.

Ce qu'il dit est vrai en principe pour tous les chrétiens. Mais cette façon personnelle de s'exprimer nous montre comment sa foi s'appropriait la vérité, et lui en faisait réaliser la puissance. La croix de Christ constituait une barrière absolue entre lui et le monde.

Tout d'abord, dit-il, «le monde m'est crucifié». Les pensées de Paul sont à l'unisson du jugement que Dieu a prononcé. C'est à la croix que le monde a été jugé, que sa condamnation définitive et sans appel a été prononcée par Dieu. Le monde, pour lui, est donc «crucifié».

Il ajoute : «et moi au monde», c'est-à-dire : pour le monde, je suis un crucifié. Ce monde a rejeté et crucifié Christ, voilà aussi ma place !

C'est de cette manière que l'apôtre réalisait ce que signifie porter sa croix et suivre Jésus. La croix mettait une distance morale infinie entre lui et le monde.

2.4 Dans le monde, mais pas du monde

Dans sa prière du chapitre 17 de l'évangile de Jean, le Seigneur dit à deux reprises, en parlant des siens : «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde» (v. 14 et 16).

Au cours de ses derniers entretiens avec ses disciples, dans les chapitres précédents, le Seigneur leur montre que leur position par rapport au monde découle de sa position à lui. «Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait sien ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais que moi je vous ai choisis du monde, à cause de cela le monde vous hait» (15:18, 19). À la suite de leur Maître, les disciples de Jésus vont être comme des corps étrangers dans ce monde, et ils auront à y souffrir. Mais le Seigneur les encourage en leur disant : «Vous avez de la tribulation dans le monde ; mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde» (16:33).

Au début de l'épître aux Galates, l'apôtre Paul parle de «notre Seigneur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nos péchés, en sorte qu'il nous retirât du présent siècle mauvais» (1:4). Cela complète l'enseignement du Seigneur résumé par les mots : dans le monde, mais pas du monde. Nous sommes bien «dans le monde» physiquement, quant à nos corps. Mais moralement, nous en avons

été «retirés» par l'oeuvre de Christ à la croix. Le Seigneur s'est donné lui-même pour cela. Comme croyants, nous appartenons maintenant à une autre sphère. Et pour cette raison, nous sommes des étrangers dans le monde : «Bien-aimés, je vous exhorte, comme forains et étrangers, à vous abstenir des convoitises charnelles, lesquelles font la guerre à l'âme» (1 Pierre 2:11).

En résumé, on peut dire qu'il y a deux raisons fondamentales à la séparation du chrétien d'avec le monde :

1° Les caractères moraux de ce monde — les convoitises et l'orgueil — sont, dans leur essence même, opposés à Dieu. Ceci était vrai déjà avant la venue de Christ sur la terre, et cette venue l'a mis en évidence.

2° Le rejet du Fils de Dieu venu en grâce, et sa crucifixion, ont comblé la mesure et ont entraîné définitivement le jugement de ce monde.

2.5 Quelques remarques pratiques

2.5.1 Un monde tolérant et séduisant

Dans les temps de persécution qui ont précédé notre époque, les conditions de vie rappelaient sans cesse aux chrétiens qu'ils étaient des «étrangers», des «crucifiés» dans ce monde. «Nous sommes devenus comme les balayures du monde et le rebut de tous», dit l'apôtre Paul (1 Cor. 4:13). À l'époque à laquelle nous vivons aujourd'hui, dans nos pays, la situation est souvent bien différente. La tolérance est à l'ordre du jour. Le monde n'est, en général, plus agressif à l'égard des chrétiens. Il est plutôt souriant et aimable. Il séduit par ses attraits.

En fait, c'est une autre forme d'agression ! Le monde, avec ses principes et ses convoitises, cherche à s'infiltrer dans nos maisons, dans nos esprits et dans nos coeurs. Les médias, présents presque partout, y contribuent puissamment. En face de ces séductions, nous avons un grand besoin de l'exhortation de Jacques : «Ne savez-vous pas que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu ? Quiconque donc voudra être ami du monde se constitue ennemi de Dieu» (Jacq. 4:4).

2.5.2 Un témoignage mal supporté par le monde

Aujourd'hui, l'hostilité du monde se manifeste plutôt sous forme de mépris et de moquerie, dans la mesure où nous sommes fidèles dans notre témoignage. Celui-ci comporte deux parties d'égale importance : notre conduite et nos paroles. Notre conduite différente de celle des gens du monde les étonne (cf. 1 Pierre 4:4). Nos paroles aussi étonnent facilement. Le chrétien fidèle ne peut pas être tolérant, comme le sont en général les gens du monde, à l'égard de toutes les idées, de toutes les conceptions religieuses et de tous les comportements immoraux que condamne l'Écriture. Celui qui annonce l'évangile, même dans le cadre restreint d'un contact personnel, ne peut pas confondre le bien et le mal, comme le fait le monde. Si on invite des pécheurs à la repentance, on ne peut évidemment pas rayer le mot péché de son vocabulaire. Le croyant, s'il est fidèle, doit donc s'attendre à être considéré comme un intolérant.

2.5.3 Contamination

Notre vie de chrétiens dans ce monde — même si nous en avons été moralement «retirés» — nous expose à un très haut risque de «contamination». Le mot peut paraître fort, mais l'idée qu'il exprime est bien biblique. Le livre des Proverbes nous avertit : «Qui marche avec les sages devient sage, mais le compagnon des sots s'en trouvera mal» (13:20). «Ne sois pas l'ami de l'homme colère, et n'entre pas chez l'homme violent ; de peur que tu n'apprennes ses sentiers, et que tu n'emportes un piège dans ton âme» (22:24, 25) (*). Et le Nouveau Testament confirme : «Ne soyez pas séduits : les mauvaises compagnies corrompent les bonnes moeurs» (1 Cor. 15:33).

(*) Israël, avant son entrée dans le pays promis, était solennellement mis en garde contre le danger d'adopter les principes et les moeurs des peuples du pays de Canaan. Les mariages entre Israélites et Cananéens, en particulier, devaient avoir les conséquences les plus désastreuses (Deut. 7:3, 4 ; Juges 3:5-7).

À cause de notre travail, nous avons des contacts obligés et abondants avec le monde. À l'école déjà, les enfants sont placés dans l'atmosphère du monde et instruits selon ses principes. Ce sont des choses inévitables, mais qui constituent un grand danger pour nous. Le Seigneur le sait, et il peut nous garder, nous et nos enfants, de subir la mauvaise influence du monde. Que la parole de Dieu — lue, méditée, étudiée, gardée soigneusement dans nos coeurs — exerce sur nous son influence préventive et correctrice, pour nous préserver d'être contaminés par les manières et les principes de ce monde ! Le Seigneur Jésus allait s'asseoir à table avec «des publicains et des pécheurs», mais il y allait comme un «médecin» qui se rend auprès des malades (Matt. 9:10-13).

2.5.4 L'extérieur et l'intérieur

À quoi servirait-il de nous fixer des règles pour notre comportement extérieur — par exemple une liste de lieux et d'activités à éviter — si les mêmes éléments mondains que nous paraissions fuir sont entretenus dans notre vie privée ou dans le secret de nos coeurs, peut-être sous des formes légèrement différentes ?

«La convoitise de la chair, et la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie» (1 Jean 2:16), «l'amour de l'argent» (1 Tim. 6:9, 10), le désir d'avoir «une belle apparence dans la chair» (Gal. 6:12), la tendance à vouloir «être grand» ou à «être le premier» (Matt. 20:27 ; 3 Jean 9), la volonté de «dominer» (1 Pierre 5:3) — toutes ces choses caractérisent le coeur de l'homme, et non seulement le monde. Ne les laissons pas prospérer en secret au-dedans de nous, alors que nous donnons l'impression de nous en garder dans notre vie pratique.

2.5.5 Distinctions nécessaires

Il importe de ne pas confondre les choses de la terre avec les choses du monde. S'il est bien vrai que nos sujets de joie les plus réels et les plus profonds sont «dans le Seigneur» (Phil. 4:4), il est vrai aussi qu'il y a des joies terrestres que le chrétien peut goûter en communion avec Dieu. Par exemple, celle qu'une femme trouve dans son enfant nouveau-né (Jean 16:21). Ou bien «la joie que le fiancé a de sa fiancée» ; joie qui est même l'image de celle que l'Éternel trouvera dans son peuple Israël restauré (És. 62:5). (*)

(*) De même, il convient de ne pas confondre le corps et la chair. Nous devons prendre soin de nos corps et ne pas prendre soin de la chair (Éph. 5:28, 29 ; Rom. 13:14).

Une difficulté résulte du fait que dans le langage humain, et même dans le langage biblique, les mots peuvent avoir des sens variables. On peut trouver le mot monde pour désigner la terre, ou inversement. Nous avons besoin de discernement spirituel pour bien voir le caractère moral des choses. Celles qui nous permettent de demeurer en communion avec Dieu, et pour lesquelles nous pouvons lui rendre grâce, sont bonnes. C'est d'elles qu'il est écrit que «Dieu... nous donne toutes choses richement pour en jouir» (1 Tim. 6:17). Reçues avec reconnaissance, de telles choses ne stimulent ni nos convoitises ni notre orgueil. Elles ne nous font pas respirer l'atmosphère du monde.

2.5.6 La frontière

La vraie frontière entre le monde et le chrétien se trace dans le cœur. Nos cœurs sont-ils attachés à Christ ou aux choses du monde ? Sommes-nous disposés à porter notre croix et à suivre le Seigneur ? Si les paroles de l'apôtre : «le monde m'est crucifié, et moi au monde» — étaient mieux gravées dans nos cœurs, bien des problèmes pratiques seraient d'emblée résolus.

2.6 Des témoins de Christ dans le monde

Nous nous sommes arrêtés surtout sur l'aspect négatif de notre relation avec le monde : la séparation. N'oublions pas qu'il y a un aspect positif.

Dans sa prière au Père, le Seigneur Jésus dit : «Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde» (Jean 17:18). Et il dit à ses disciples réunis le soir même du jour de sa résurrection : «Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie» (Jean 20:21). Pesons ces paroles. Être envoyés par le Seigneur dans le monde comme lui-même y a été envoyé par son Père ! Quelle dignité dans cette mission ! Le témoignage qu'il a rendu est le modèle de notre témoignage.

«La grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ» (Jean 1:17). Nous avons à manifester dans ce monde les caractères de notre Sauveur. Il a été ici-bas la révélation de Dieu : «Celui qui m'a vu a vu le Père», pouvait-il dire (Jean 14:9). Ce monde peut-il discerner en nous quelque chose de Christ ? Peut-il nous reconnaître «pour avoir été avec Jésus» ? (Act. 4:13). Répondons-nous autour de nous «la bonne odeur de Christ» ? (2 Cor. 2:15). Bien sûr, il y aura toujours une immense distance entre lui et nous. En lui, tout était parfait, tout était à la mesure divine ; alors qu'il y a en nous beaucoup de faiblesse et d'infirmités. Mais malgré cela, cette glorieuse mission nous a été confiée.

S'il n'y a plus aucun espoir pour le monde, il y en a encore un pour les hommes de ce monde. Notre témoignage, s'il est fidèle, peut être utilisé par Dieu pour arracher des âmes à la perdition.

Dans l'accomplissement de notre mission, nous ne devons pas nous attendre à être mieux traités que notre Maître. Ceux qui ont reçu ses paroles ont été en petit nombre, et il n'en sera pas autrement pour ses disciples. Il était «la vraie lumière... celle qui, venant dans le monde, éclaire tout homme» (Jean 1:9). «La lumière est venue dans le monde, et... les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs oeuvres étaient mauvaises ; car quiconque fait des choses mauvaises hait la lumière, et ne vient pas à la lumière, de peur que ses oeuvres ne soient reprises» (Jean 3:19, 20). Le même principe est vrai pour ceux qui sont appelés à être comme de petites lumières dans ce monde. «Faites toutes choses sans murmures et sans raisonnements, afin que vous soyez sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables, au milieu d'une génération tortue et perverse, parmi laquelle vous reluisez comme des luminaires dans le monde, présentant la parole de vie» (Phil. 2:14-16).

2.7 L'exemple du Seigneur Jésus, le témoin fidèle

Pour conclure ce chapitre, arrêtons-nous sur l'exemple que nous donne le Seigneur Jésus dans le chapitre 7 de Jean. «La fête des Juifs, celle des tabernacles, était proche» (v. 2). «Ses frères» — de ses proches qui n'avaient pas cru en lui — lui suggèrent de monter à Jérusalem pour y déployer la puissance miraculeuse qu'il avait montrée en Galilée : «Si tu fais ces choses, montre-toi au monde toi-même» (v. 4). Le Seigneur refuse. Il ne cherche pas la gloire et les honneurs de ce monde. «Vous, montez à cette fête ; moi, je ne monte pas à cette fête» (v. 8). Et il demeure en Galilée.

«Mais lorsque ses frères furent montés, alors lui aussi monta à la fête, non pas publiquement, mais comme en secret» (v. 10). Il n'avait aucune communion avec cette fête, mais il avait un témoignage à rendre en ce lieu, aux hommes qui s'y trouvaient à ce moment.

«Comme on était déjà au milieu de la fête», Jésus se montre publiquement. Il monte au temple et il y enseigne (v. 14). Et même, «Jésus... criait dans le temple» (v. 28). Mais ses paroles irritent ses adversaires. «Ils cherchaient donc à le prendre ; et personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue» (v. 30).

«Et en la dernière journée, la grande journée de la fête, Jésus se tint là et cria, disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre» (v. 37, 38).

Si nous sommes de ces bienheureux qui sont venus à lui, qui ont cru en lui et qui ont été désaltérés par l'eau qu'il donne, suivons son exemple dans nos rapports avec le monde. C'est ainsi seulement que des fleuves d'eau vive pourront jaillir vers des âmes assoiffées.

3 Chapitre 3 — Le croyant et le péché — Romains 6

3.1 Le péché et les péchés

Lors de notre nouvelle naissance, nous saisissons par la foi que Jésus Christ est mort pour nos péchés. «Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures» (1 Cor. 15:3). «Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois» (1 Pierre 2:24). «Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu» (3:18). Par son sacrifice, nous sommes délivrés de notre culpabilité devant Dieu, nous sommes «justifiés», nous avons «la paix avec Dieu» et nous sommes amenés dans sa «faveur» (Rom. 5:1, 2). C'est un premier aspect, essentiel, de l'oeuvre de Christ. La connaissance de cela, par la foi, fait le bonheur de ceux qui ont reçu Jésus comme leur Sauveur.

Toutefois, l'Écriture nous apprend que l'oeuvre de Christ à la croix n'a pas seulement réglé la question des péchés ; elle a réglé aussi celle du péché. Dans plusieurs passages, le mot «péché», au singulier, désigne le principe de mal qui se trouve dans l'homme depuis la chute. C'est la source qui produit «les péchés». Le figuier produit des figues, l'olivier des olives, et «le péché» «des péchés». L'épître aux Romains, jusqu'au milieu du chapitre 5, traite des péchés. Depuis là jusqu'à la fin du chapitre 8, elle s'occupe du péché (voir note Rom. 5:12).

Comment Dieu a-t-il réglé la question du péché ? «Celui qui n'a pas connu le péché» — c'est de Christ qu'il s'agit, bien sûr ! — «il l'a fait péché pour nous, afin que nous devenions justice de Dieu en lui» (2 Cor. 5:21). Mystère profond ! Cette chose abjecte qu'est le péché... Christ l'a aussi prise sur lui à la croix. Il a été «fait péché», traité par Dieu comme le péché. Et qu'est-ce que le Dieu saint devait faire de ce péché ? Le juger sans miséricorde ! Il a «condamné le péché dans la chair» (Rom. 8:3). D'un côté, la crucifixion de Christ était l'acte par lequel l'homme manifestait son état irrémédiable de révolte contre Dieu. Et d'un autre côté, c'est à la croix que Dieu a jugé le péché comme il devait l'être, dans la personne de notre Substitut, c'est-à-dire de Celui qui avait pris notre place. Dieu a dû abandonner, durant les trois heures de ténèbres, Celui qui portait nos péchés, et qui était fait péché pour nous. À cause de la position qu'il prenait alors, toute la colère de Dieu a été sur lui, bien qu'il ait été le Saint et le Juste.

Oui, ton divin amour, dans ses plans adorables,

Pour nous soustraire à notre sort

Abandonna ton Fils aux coups inexorables

Du jugement et de la mort.

Jamais oeil ne verra chose plus merveilleuse

Que la croix, où fut attaché

Le Prince de la vie, à l'heure ténébreuse
Où Dieu condamna le péché.
(Hymnes et Cantiques, N° 172)

3.2 Notre vieil homme crucifié

Nous allons maintenant parcourir le chapitre 6 de l'épître aux Romains.

Le point de départ de l'enseignement de l'apôtre dans ce chapitre, c'est un mauvais usage que l'on pouvait faire de la grâce qu'il annonçait. En écrivant, comme il venait de le faire : «là où le péché abondait, la grâce a surabondé» (5:20), encourageait-il le péché ? Il pose donc la question : «Demeurerions-nous dans le péché afin que la grâce abonde ?» (v. 1), et il la répète sous une autre forme un peu plus loin : «Quoi donc ! pécherions-nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce ?» (v. 15). Voici sa réponse : «Nous qui sommes morts au péché, comment vivrons-nous encore dans le péché ?» (v. 2). Ici apparaît une expression d'une importance capitale : nous sommes morts au péché. La croix de Christ a opéré une rupture totale entre nous et le péché. Quelle contradiction ce serait, si nous marchions encore dans le péché !

«Morts au péché...» — Nous voici devant une expression difficile à comprendre. Et nous avons grand besoin de l'opération de Dieu dans nos coeurs et dans nos esprits pour y entrer quelque peu, et toujours davantage. Mais la suite du chapitre va nous aider.

«Nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort» (v. 5). Cette identification constitue la base de l'enseignement que nous avons ici. Christ est mort ; il est mort «au péché» (v. 10). Parce que nous sommes liés à lui, nous sommes morts au péché. Le baptême est le signe de cette mort : «Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés pour le Christ Jésus, nous avons été baptisés pour sa mort ?» (v. 3).

Le fait que Christ soit mort, non seulement «pour nos péchés», mais aussi en étant «fait péché» pour nous, a une portée immense. Si d'une part nos péchés ont été effacés, d'autre part, ce que nous étions par naissance, notre vieil homme, a été crucifié avec Christ. Dieu le considère comme mort, cloué à la croix, jugé entièrement et définitivement :

«Notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché» (v. 6).

La grande vérité présentée ici, c'est que le croyant n'est plus devant Dieu dans la condition où il était avant sa conversion. L'homme pécheur qu'il était alors a été condamné à la croix, crucifié avec Christ.

L'Ancien Testament nous montre l'homme mis à l'épreuve de différentes façons, sans loi, sous la loi, objet des soins et de la bonté de Dieu, ou sous sa discipline. Le résultat invariable de cette épreuve, confirmé de façon définitive par le rejet de Christ, c'est que l'homme est irrémédiablement mauvais. En conséquence, Dieu l'a condamné et mis de côté. Ceci a eu lieu à la croix, mais le prophète Ésaïe l'avait déjà annoncé : «Finissez-en avec l'homme, dont le souffle est dans ses narines, car quel cas doit-on faire de lui ?» (És. 2:22).

Lorsque nous avons passé par la nouvelle naissance, nous n'avons peut-être pas saisi tous les aspects du changement qui a eu lieu. Devant Dieu, notre vie d'enfants d'Adam a pris fin. Nous avons reçu une nouvelle vie, ayant été engendrés par Dieu lui-même. Un nouvel homme a été créé. C'est dans cette nouvelle condition que nous nous trouvons devant lui.

Le «corps du péché» (v. 6) n'est pas notre corps physique. C'est un corps moral dont les membres sont moraux. Nous trouvons ceux-ci en Colossiens 3:5, dans une liste non exhaustive : «la fornication, l'impureté, les affections dérégées, la mauvaise convoitise, et la cupidité». Ce passage, en effet, nous présente ces choses comme étant nos «membres qui sont sur la terre». «Notre vieil homme», donc, «a été crucifié avec Christ, afin que le corps du péché soit annulé».

Notre identification à Christ dans sa mort a un but pratique : c'est «pour que nous ne servions plus le péché».

«Le péché» — la source qui produit les péchés — est présenté dans ce chapitre 6 comme un tyran auquel nous étions asservis : «Vous étiez esclaves du péché» (v. 17 et 20). Le Seigneur avait déjà dit : «Quiconque pratique le péché est esclave du péché» (Jean 8:34). Mais par la mort de Christ, cet esclavage, cette obligation de servir le péché, a pris fin. «Le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce» (v. 14).

La mort de Christ, qui entraîne avec elle la crucifixion du vieil homme, nous introduit donc dans la liberté. Nous avons «été affranchis du péché» (v. 18 et 22). L'affranchissement, c'est le terme même qui décrit la libération de la condition d'esclave. «Christ nous a placés dans la liberté en nous affranchissant» (Gal. 5:1).

Concrètement, cela signifie que le chrétien n'est jamais obligé de pécher. Si le vieil homme prétend réclamer des droits, souvenons-nous qu'il n'en a aucun. Il pourrait nous arriver de considérer avec indulgence, comme quelque chose d'inévitable, certaines manifestations du péché qui habite en nous : ce serait nier dans la pratique l'enseignement qui nous est donné ici. L'Écriture reconnaît bien que nous pouvons nous «laisser surprendre par quelque faute», que «nous faillissons tous à plusieurs égards», et elle nous indique le chemin à suivre lorsqu'il en a été ainsi : confesser à Dieu nos manquements (Gal. 6:1 ; Jacq. 3:2 ; 1 Jean 1:9). Mais jamais nous ne sommes dans l'obligation de pécher.

Dans les onze premiers versets du chapitre 6, on trouve six ou sept fois, sous différentes formes, la mention de notre mort avec Christ. Au verset 6, il y a la déclaration : «notre vieil homme a été crucifié avec lui». Mais celle-ci n'implique en aucune façon que le vieil homme n'existe plus. S'il en était ainsi, il faudrait aussi conclure, puisque «nous sommes morts avec Christ», que nous n'existons plus !

3.3 Nous tenir pour morts au péché

Notre mort avec Christ est un fait accompli. Cela a eu lieu entièrement en dehors de nous, à la croix de Christ, et nous avons à le recevoir par la foi, de la même manière que nous avons cru le témoignage de Dieu concernant le pardon de nos péchés. Dieu nous dit ce qu'il a fait de nous et nous avons à l'accepter. C'est pourquoi l'apôtre dit ici :

«Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus» (v. 11).

J'ai donc à me tenir pour mort, sans me demander si je le sens ou si je le vois.

Ce verset 11 introduit aussi une autre pensée, une pensée qui tient une place importante dans ce chapitre : celle de la vie. Christ est mort, mais il a été «ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père» (v. 4). Et s'il y a une identification «avec lui dans la ressemblance de sa mort», il y en a aussi une «dans la ressemblance de sa résurrection» (v. 5). Et cela, afin que «nous marchions en nouveauté de vie». Nous participons à la vie de Christ ressuscité. Délivrés de l'esclavage du péché, nous pouvons vivre pour Dieu, nos vies entières étant pour ainsi dire orientées vers lui. Nous pouvons suivre en cela les traces de notre Sauveur : «Car en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché ; mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu» (v. 10).

On remarque ici l'expression «mort au péché», utilisée déjà au verset 2, et qui peut être rapprochée des expressions «mort à la loi» ou «mort au monde». Elle est à peu près équivalente à : mort relativement au péché. Christ est venu «pour le péché» (8:3). Il avait une oeuvre à accomplir à l'égard du péché, une oeuvre qui nécessitait sa mort, et il l'a accomplie une fois pour toutes. Ainsi il est mort au péché. Maintenant qu'il est ressuscité, il n'a plus rien à faire avec le péché, et «il vit à Dieu» c'est-à-dire pour Dieu. Qu'il en soit ainsi de nous aussi !

L'exhortation «Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché» n'aurait pas sa raison d'être si ce que nous avons à tenir pour mort ne tendait pas à montrer des signes d'activité. Cette exhortation met donc en évidence le double aspect du vieil homme : d'une part crucifié et d'autre part toujours prêt à se manifester.

Il est essentiel de bien voir que ce qui tend à produire le mal chez le croyant n'est rien d'autre que ce que Dieu a condamné et crucifié. Notre foi en cette «crucifixion» est ce qui nous permet de porter un jugement juste sur le mal qui peut germer en nous-mêmes — un jugement impitoyable, à l'unisson de celui que Dieu a prononcé. De plus, cela ouvre la voie à une vie pratique dans laquelle le vieil homme est tenu dans la mort.

3.4 Nous livrer à Dieu

«Ne livrez pas vos membres au péché comme instruments d'iniquité, mais livrez-vous vous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants, — et vos membres à Dieu, comme instruments de justice» (v. 13).

Après l'exhortation «Tenez-vous vous-mêmes...», voici l'exhortation «Livrez-vous vous-mêmes...». La possibilité de nous livrer nous-mêmes suppose que nous sommes dans une position de liberté, et il en est bien ainsi puisque nous avons été «affranchis». C'est la liberté de la grâce dans laquelle nous sommes, car «nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce» (v. 15 ; cf. v. 14). «Cette grâce dans laquelle vous êtes est la vraie grâce de Dieu» (1 Pierre 5:12).

L'homme sous la loi était contraint d'accomplir la volonté de Dieu, de se plier à une volonté contre laquelle les tendances de sa nature s'élevaient toujours. Le chrétien, étant placé sous la grâce, dans la liberté, est encouragé à se livrer à Dieu, à se mettre à la disposition de Dieu, pour le servir. C'est l'exhortation de base que nous retrouvons au début de la partie pratique de l'épître, au chapitre 12: «Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent» (v. 1). Ne songeons pas à servir Dieu en travaillant beaucoup pour lui selon nos propres idées et selon notre propre volonté. Mais mettons à sa disposition nos membres, nos facultés, nos corps, nous-mêmes, dans un esprit d'obéissance (v. 16). Dans la mesure où nous nous tiendrons pour morts au péché et vivants à Dieu, il pourra employer utilement ce que nous lui avons livré.

Ce chapitre 6 de l'épître aux Romains nous présente donc les grands faits sur la base desquels le croyant peut marcher en nouveauté de vie. Mais il ne mentionne pas la puissance qui nous est absolument indispensable pour réaliser une telle marche : celle du Saint Esprit. Ce sujet sera présenté au chapitre 8 de l'épître, dont nous nous occuperons plus loin.

4 Chapitre 4 — La chair et l'Esprit — Galates 5

4.1 Liberté et servitude

Les Galates avaient reçu l'évangile par le ministère de l'apôtre Paul lui-même (4:13-15). Puis, des docteurs étaient venus les troubler — des gens qui voulaient «pervertir l'évangile du Christ» (1:7). Ces gens s'efforçaient d'amener, ou de ramener, les chrétiens «aux faibles et misérables éléments» du judaïsme (*) (4:9-11). En grande perplexité à leur sujet, l'apôtre leur écrit la lettre solennelle que nous possédons. Il leur montre qu'en se plaçant sous la loi, ils se séparaient «de tout le bénéfice qu'il y a dans le Christ», ils étaient «déchus de la grâce» (5:4). Aujourd'hui encore, bien des chrétiens, hélas ! se placent sous ce même joug, celui du légalisme.

(*) Le judaïsme, c'est le système juif (cf. Gal. 1:13, 14).

«Christ nous a placés dans la liberté en nous affranchissant ; tenez-vous donc fermes, et ne soyez pas de nouveau retenus sous un joug de servitude» (5:1). L'homme qui n'a pas passé par la nouvelle naissance est esclave du péché. Les Juifs, en outre, étaient dans la servitude de la loi donnée autrefois par Moïse. De l'un et de l'autre de ces esclavages, la mort de Christ affranchit tous ceux qui ont cru en lui.

Christ, donc, «nous a placés dans la liberté en nous affranchissant», en nous libérant de toute servitude (5:1). Mais il y a un autre danger que celui du légalisme. Notre chair serait bien disposée à prendre occasion de la liberté pour faire ce qui lui plaît. «Vous avez été appelés à la liberté ; seulement n'usez pas de la liberté comme d'une occasion pour la chair» (v. 13). Prenons garde ! Si nous la laissons agir, elle suivra ses désirs et se manifestera, à notre honte.

4.2 Le combat entre la chair et l'Esprit

Dans quelques passages, le mot chair désigne simplement le corps humain, sans aucun sens péjoratif. Par exemple : «Dieu a été manifesté en chair» (1 Tim. 3:16) ou «Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi» (Gal. 2:20).

Mais, dans la plupart des passages du Nouveau Testament où ce mot est employé, la chair est le terme spécifique qui évoque l'homme dans son caractère naturel de faiblesse et de péché.

L'Écriture nous présente la chair comme quelque chose d'actif, même dans le croyant. Elle convoite (Gal. 5:17), elle a des pensées (Rom. 8:6, 7 ; Col. 2:18), elle a une volonté (Éph. 2:3). Mais va-t-elle dominer la vie de celui que Christ a racheté ?

Il y a dans le croyant une autre source de désirs et d'activité, une source de bien ; c'est le Saint Esprit dont il a été scellé (Éph. 1:13) et qui habite en lui (Rom. 8, 11). L'apôtre Paul nous exhorte : «Soyez remplis de l'Esprit» (Éph. 5:18). Posséder le Saint Esprit comme un hôte qui habite en nous est une chose, en être remplis en est une autre. La première est la part de tous les vrais chrétiens ; la seconde est l'heureux état de ceux qui le laissent agir et manifester sa puissance. L'action du Saint Esprit dans un croyant n'est pas indépendante de son état spirituel. Par l'état de notre cœur, nous pouvons attrister cet hôte divin et l'empêcher d'agir. D'où l'exhortation : «N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu, par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption» (Éph. 4:30). Etienne est un bel exemple d'un homme plein de l'Esprit Saint (Act. 6:5, 10 ; 7:55).

«Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez point la convoitise de la chair» (Gal. 5:16). «Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'Esprit» (v. 25). Sans aucun doute, le Saint Esprit a toute la puissance divine, et il peut agir souverainement quand il le veut et comme il le veut. Mais son action est liée à notre responsabilité de croyants, puisqu'il est dit ici : «Marchez...», «marchons...». Lorsque nous laissons le Saint Esprit agir, les convoitises de la chair sont tenues en échec.

«Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes pas sous la loi» (v. 18). C'est un très grand privilège de pouvoir être conduit par l'Esprit. Les désirs du cœur sont en accord avec la volonté de Dieu et c'est une joie d'accomplir le bien. «C'est une joie pour le juste de pratiquer ce qui est droit» (Prov. 21:15). La motivation est tout autre que d'accomplir la loi.

«La chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair ; et ces choses sont opposées l'une à l'autre, afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez» (v. 17). Ce passage, avec les versets qui suivent, nous présente très distinctement deux sources de pensées, d'actions ou de sentiments dans le croyant : la chair et l'Esprit. Ces deux sources «convoitent» l'une contre l'autre, ce qui amène nécessairement un combat intérieur. L'issue de ce combat, qui se livrera aussi longtemps que le croyant est sur la terre, n'a pourtant rien d'incertain. Si nous nous tenons dans la présence de Dieu, dans le jugement de nous-mêmes et dans la défiance de ce que peut produire notre cœur, nous profitons des ressources pleinement suffisantes que Dieu nous a données, et nous sommes vainqueurs. Si nous ne vivons pas près de Dieu, si nous faisons taire notre conscience, si nous comptons sur nos propres forces, nous allons à grands pas vers la chute. Remarquons bien que, selon ce verset 17, le but de l'action de l'Esprit en nous est que nous ne

pratiquions pas les choses que nous voudrions, c'est-à-dire que notre chair voudrait. La puissance du Saint Esprit en nous est plus que suffisante pour tenir la chair en bride. Laissons-le donc agir !

4.3 Les oeuvres de la chair et le fruit de l'Esprit

Les versets suivants décrivent ce que produisent ces deux sources qui sont en nous.

«Or les oeuvres de la chair sont manifestes, lesquelles sont la fornication, l'impureté, l'impudicité, l'idolâtrie, la magie, les inimitiés, les querelles, les jalousies, les colères, les intrigues, les divisions, les sectes, les envies, les meurtres, les ivrogneries, les orgies, et les choses semblables à celles-là» (v. 19-21).

Voilà ce dont la chair est capable, même chez le croyant ! Elle est une source active tendant à produire les choses les plus abominables. Savoir cela devrait nous tenir dans la crainte et dans l'humilité.

La chair n'est pas simplement, comme certains l'ont pensé, d'anciennes habitudes qui datent d'avant notre conversion. Les oeuvres mentionnées dans le verset ci-dessus (fornication, meurtres, idolâtrie, etc.), montrent à l'évidence que la chair n'est pas cela. Comment parler d'anciennes habitudes alors qu'il est manifeste qu'un croyant peut tomber dans des péchés qu'il n'avait jamais commis avant d'être converti ?

En merveilleux contraste avec ces mauvaises oeuvres, la Parole nous décrit ce que l'Esprit produit dans le croyant lorsqu'il est libre d'agir. «Mais le fruit de l'Esprit est l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance : contre de telles choses, il n'y a pas de loi» (v. 22). Devant une vie qui manifeste de tels caractères, la loi n'a plus aucune objection à formuler. Elle n'a exercé aucune contrainte, mais elle est entièrement satisfaite. Comme en Romains 8:4, «la juste exigence de la loi» est «accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair mais selon l'Esprit».

En termes d'une simplicité admirable, le Seigneur avait déjà parlé de ce fruit, et de la condition indispensable pour qu'il soit porté. «Moi, je suis le cep, vous, les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ; car, séparés de moi, vous ne pouvez rien faire» (Jean 15:5).

4.4 La chair crucifiée

«Or ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises» (v. 24). Voilà l'état normal de ceux qui sont «du Christ», c'est-à-dire des vrais chrétiens. Ils ont reçu par la foi ce grand fait qu'ils ont été crucifiés avec Christ. Ils ont accepté le témoignage que Dieu a rendu à leur sujet et le jugement que Dieu a prononcé sur la chair : «ils ont crucifié la chair». Ils la tiennent pour morte. Ils lui donnent la place que Dieu lui a donnée : la mort.

Ce verset 24 nous donne en substance le même enseignement que Romains 6:11 : «Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché».

Si nous avons «crucifié la chair», cela signifie aussi que nous ne la ménageons pas, que nous ne prenons pas soin d'elle. «Revêtez le Seigneur Jésus Christ, et ne prenez pas soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises» (Rom. 13:14). Nous devons prendre soin de nos corps physiques, mais non de cet être moral, la chair, caractérisé par les passions et les convoitises et dont les désirs et la volonté sont toujours opposés à Dieu. Souvenons-nous sans cesse que «la pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas» (Rom. 8:7).

5 Chapitre 5 — La chair et le vieil homme

5.1 Le vieil homme et le nouvel homme

«Mais vous n'avez pas ainsi appris le Christ... c'est-à-dire, en ce qui concerne votre première manière de vivre, d'avoir dépouillé le vieil homme qui se corrompt selon les convoitises trompeuses, et d'être renouvelés dans l'esprit de votre entendement, et d'avoir revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu, en justice et sainteté de la vérité» (Éph. 4:20-24). «Ne mentez point l'un à l'autre, ayant dépouillé le vieil homme avec ses actions et ayant revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé» (Col. 3:9, 10).

L'expression «le vieil homme» ne se trouve que trois fois dans les Écritures : en Romains 6:6, «notre vieil homme a été crucifié avec Christ» — passage sur lequel nous nous sommes déjà arrêtés —, et dans les deux versets ci-dessus, où il est question d'avoir «dépouillé le vieil homme».

La parole de Dieu met l'accent sur le fait que le salut n'est pas une amélioration du vieil homme, mais la création d'un nouvel homme : «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création» (2 Cor. 5:17). Le «nouvel homme», dans les deux versets cités plus haut, les seuls passages où l'expression est utilisée, est créé. Il est «créé selon Dieu», et il est «selon l'image de celui qui l'a créé». Le christianisme introduit donc «une nouvelle création», dont Christ et les siens font partie. C'est la raison pour laquelle ils sont des étrangers dans le monde.

Les épîtres aux Éphésiens et aux Colossiens nous présentent le chrétien comme quelqu'un qui a dépouillé le vieil homme et revêtu le nouvel homme. Les termes employés sont ceux qu'on utiliserait pour un vêtement, et l'action est considérée comme faite : «... en ce qui concerne votre première manière de vivre, d'avoir dépouillé le vieil homme... et d'avoir revêtu le nouvel homme».

Le vêtement est le symbole de ce qui se voit, du témoignage pratique. Les croyants auxquels l'apôtre s'adresse avaient eu une première manière de vivre qui manifestait le vieil homme. Convertis, ils avaient revêtu le nouvel homme. Mais ils devaient marcher d'une manière qui montre ce nouvel homme. Ils avaient à mettre les détails de leur vie en accord avec le changement qui s'était opéré en eux. «Ayant dépouillé le mensonge, parlez la vérité chacun à son prochain ;... que celui qui déroba ne dérobe plus...» (Éph. 4:25, 28).

À propos de «revêtir», citons encore deux passages qui, en d'autres termes, expriment la même vérité : «Car vous tous qui avez été baptisés pour Christ, vous avez revêtu Christ» (Gal. 3:27). «Mais revêtez le Seigneur Jésus Christ» (Rom. 13:14). Les deux expressions «vous avez revêtu» et «revêtez» ne s'opposent pas, elles se complètent. Il y a d'abord un état de fait, vrai pour tout chrétien : «vous avez revêtu Christ». C'est ainsi que nous sommes devant Dieu. Secondement, il y a la manifestation pratique de cette position, dans la vie de tous les jours : «revêtez le Seigneur Jésus Christ». Ces passages font ressortir le lien étroit qu'il y a entre notre vie nouvelle et Christ. Revêtir le nouvel homme, ce n'est rien d'autre, en fait, que revêtir Christ.

Y a-t-il une différence entre «le vieil homme» et «la chair» ? Il vaudrait mieux parler de nuance que de différence. Tout d'abord, les choses qui nous sont dites de l'un et de l'autre sont très proches :

· Le vieil homme, aussi bien que la chair, sont caractérisés essentiellement par les convoitises (Éph. 4:22 ; Gal. 5:16).

· «Notre vieil homme a été crucifié avec Christ» (Rom. 6:6) et «ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair» (Gal. 5:24).

Dans les deux cas, c'est une chose faite.

· Le chrétien a dépouillé «le corps de la chair» (Col. 2:11), tout comme «le vieil homme» (3:9).

Cela étant, les expressions «le vieil homme» et «le nouvel homme» paraissent évoquer — et mettre en contraste — l'homme que j'étais, fils d'Adam, sans Christ, et l'homme que je suis devenu maintenant en Christ, né de nouveau, né de l'Esprit. «La chair» est le terme habituel désignant la source active des convoitises. C'est cet irréductible rebelle à la volonté de Dieu, cet ennemi de Dieu, qui se

trouve en moi (Rom. 8:7). Ce terme de chair est utilisé aussi bien pour caractériser notre conduite d'autrefois sans Christ (Éph. 2:3), que pour nous mettre en garde contre une conduite de chrétien qui ne différerait pas de celle de l'inconverti. Mais la chair comme le vieil homme évoquent la nature humaine marquée par le péché, de sorte qu'on ne peut faire de différence substantielle entre ces termes.

5.2 *Trompeur par-dessus tout et incurable*

Le cœur est trompeur par-dessus tout, et incurable ; qui le connaît ? Moi, l'Éternel, je sonde le cœur, j'éprouve les reins» (Jér. 17:9, 10).

Il n'est pas flatteur, le tableau que Dieu trace du cœur de l'homme. Il est pénible à contempler. Il serait même déprimant si Dieu ne nous avait pas donné simultanément le tableau de sa grâce. Mais soyons bien assurés que si Dieu nous donne dans sa Parole la description humiliante de ce que sont nos cœurs, c'est parce que cela nous est indispensable.

Quelqu'un dira peut-être : C'est le cœur de l'homme naturel qui est si mauvais, pas celui du croyant ! Celui qui a cru au Seigneur Jésus n'a-t-il pas le cœur purifié ? (Act. 15:9 ; 1 Jean 1:7 ; etc.) Dieu n'a-t-il pas «rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés» (Héb. 10:14) ? Dieu soit béni, il en est bien ainsi ! C'est là notre position devant Dieu, comme résultat de l'oeuvre parfaite de Christ à la croix.

Le Seigneur Jésus introduira dans la maison de son Père des hommes qui étaient des pécheurs souillés, mais que son sang a lavés de tous leurs péchés, et que son oeuvre glorieuse a rendus «saints et irréprochables» (Éph. 1:4). Mais bien que nous soyons, déjà maintenant, saints quant à notre position devant Dieu, la parole de Dieu nous exhorte à être «saints dans toute notre conduite» (1 Pierre 1:15). Nous devons marcher «comme il convient à des saints» (Éph. 5:3). Ces exhortations montrent — et notre expérience confirme, hélas ! — que notre état pratique n'est pas automatiquement le reflet de ce que nous sommes devant Dieu quant à notre position.

Nous sommes frappés, en lisant les épîtres, d'y trouver des mises en garde contre les péchés les plus grossiers. Qu'est-ce que cela signifie, sinon que nous sommes exposés à les commettre ?

Le Seigneur lui-même met à nu le fond de notre nature quand il dit : «Ce qui sort de l'homme, c'est là ce qui souille l'homme ; car du dedans, du cœur des hommes, sortent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les meurtres, les vols, la cupidité, les méchancetés, la fraude, l'impudicité, l'oeil méchant, les injures, l'orgueil, la folie» (Marc 7:20-22).

Peut-être pensons-nous avoir été gardés des choses les plus grossières mentionnées ici, ou dans la liste de Galates 5:19-21. Mais justement parce que notre cœur est trompeur, nous pouvons être victimes de manquements que Dieu seul voit, dont nous n'avons peut-être guère conscience, et qui sont pourtant abominables à ses yeux. «Le péché... nous enveloppe si aisément» (Héb. 12:1). Pensons par exemple à l'orgueil, avec ses multiples formes : confiance en soi, obstination, désir de paraître, volonté de dominer, etc. Pierre, dans l'ardeur de son amour et de son zèle pour le Seigneur, pensait que même si tous étaient scandalisés, lui ne le serait point. Nous savons comment il a honteusement renié son Maître.

L'apôtre Paul, un des chrétiens les plus fidèles de tous les temps, a été l'objet de soins particuliers du Seigneur, afin qu'il ne s'enorgueillisse pas. Les privilèges extraordinaires qu'il avait reçus, les révélations qui lui avaient été faites lorsqu'il avait été ravi au troisième ciel, l'exposaient à s'élever dans son cœur. Aussi le Seigneur lui envoya une «écharde pour la chair», afin de le garder dans l'humilité (2 Cor. 12:7). Si ce fidèle serviteur de Christ était exposé à compromettre son témoignage et à jeter du discrédit sur son enseignement par l'orgueil, que devons-nous penser de nous-mêmes ?

La chair ne subit aucune amélioration par la nouvelle naissance. Elle conserve chez le croyant les germes de tous les péchés que peuvent commettre les incrédules.

5.3 *Connaître ce qu'il y a dans notre cœur*

La parole de Dieu rend un témoignage remarquable à la fidélité du roi Ézéchias : «Il mit sa confiance en l'Éternel, le Dieu d'Israël ; et après lui, il n'y en eut point de semblable à lui parmi tous les rois de Juda, non plus que parmi ceux qui avaient été avant lui» (2 Rois 18:5). Il avait montré les beaux fruits de la vie divine en lui, lors d'épreuves d'une extrême intensité. Mais dans une circonstance, «Dieu l'abandonna pour l'éprouver, afin qu'il connût tout ce qui était dans son cœur». Et alors «son cœur s'éleva» (2 Chron. 32:31, 25). Gardons-nous bien de lui jeter la pierre, mais retenons l'enseignement que nous donne ce récit. Des années de fidélité ne sont pas une garantie pour la suite. Nous avons sans cesse besoin d'être gardés par la puissance de Dieu. Le mal — n'importe quel mal ! — peut germer dans nos cœurs à n'importe quel moment. L'expérience faite par Ézéchias est humiliante, mais elle est bénéfique. Oh ! si seulement nous apprenions à connaître ce qu'il y a dans notre cœur par la lecture et la méditation de la parole de Dieu, dans la communion avec le Seigneur, sans que des chutes soient nécessaires !

Le patriarche Job, sans aucun doute, avait lui aussi la vie divine. Cet homme «parfait et droit, craignant Dieu et se retirant du mal» (Job 1:1) manifestait les fruits de cette vie. Mais il entretenait dans son cœur une secrète satisfaction de lui-même. Vint l'épreuve, le dépouillement d'abord, la maladie ensuite, et finalement les insinuations injustes des «amis» qui étaient venus «le consoler». Ils laissaient entendre qu'il récoltait ce qu'il avait semé. Et Job perdit patience. Dans un flot de paroles irréfléchies (chap. 29 et 31), il proclama ses bonnes oeuvres et sa perfection. Alors Dieu se révéla à lui, d'abord par la bouche d'un messager fidèle, Elihu (chap. 32 à 37), puis directement. Et dans ce contact avec Dieu, Job apprit non seulement à connaître Dieu de plus près, mais à se connaître lui-même. Écoutons ses dernières paroles : «Mon oreille avait entendu parler de toi, maintenant mon oeil t'a vu : C'est pourquoi j'ai horreur de moi, et je me repens dans la poussière et dans la cendre» (42:5, 6).

Avons-nous aussi appris à dire : «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien» (Rom. 7:18) ? L'expérience de ce chapitre 7 de l'épître aux Romains pourra être nécessaire pour nous amener à comprendre véritablement cela.

5.4 *Confiance en soi-même et confiance en Dieu*

Dans ce monde, la confiance en soi-même est généralement considérée comme une qualité de caractère, et même comme une nécessité pour faire son chemin dans la vie. Par exemple, dans beaucoup de domaines professionnels, on veut des hommes et des femmes sûrs d'eux-mêmes, conscients de leurs capacités et de leur valeur, et qui sachent s'imposer. Ce sont les normes du monde.

Les normes de l'Écriture sont bien différentes. «Ainsi dit l'Éternel : Maudit l'homme qui se confie en l'homme, et qui fait de la chair son bras, et dont le cœur se retire de l'Éternel !... Béni l'homme qui se confie en l'Éternel, et de qui l'Éternel est la confiance !...» (Jér. 17:5 et 7). Cette déclaration du prophète a encore toute sa valeur aujourd'hui. Se confier en la chair, se confier en l'homme, que ce soit en soi-même ou en quelqu'un d'autre, conduit nécessairement à laisser Dieu de côté. C'est le chemin de la malédiction (v. 6). Au contraire, mettre sa confiance en Dieu, c'est le chemin de la bénédiction (v. 8).

«Qui se confie en son propre cœur est un sot» (Prov. 28:26). Et se confier en ses biens, en ses richesses, en son intelligence, en sa beauté, en son arc, en son épée... conduit également à la ruine (cf. Ps. 44:6 ; 49:6 ; Prov. 3:5 ; 11:28 ; Ézéch. 16:15).

Pour les hommes qui ne connaissent pas Dieu, cette confiance-là peut avoir quelque valeur pendant un certain temps. Mais pas pour un chrétien.

L'histoire de David et Goliath éclaire admirablement le sujet (1 Sam. 17). Elle nous enseigne que si, dans le monde, la confiance en soi fait des champions, dans le domaine de la foi, c'est la confiance en Dieu qui fait des vainqueurs. Le géant Goliath, très conscient de sa force, défie quiconque de se mesurer à lui dans une lutte en duel. Le jeune David, humblement, se confie en Dieu. Et il s'approche courageusement. Nous le voyons montrer autant d'assurance que Goliath, mais son assurance est fondée sur Dieu. Il a bien sa fronde à la main, mais ce n'est pas en elle qu'il se confie. «Tu viens à moi avec une épée, et avec une lance, et avec un javelot — dit-il — et moi, je viens à toi au nom de l'Éternel... En ce jour, l'Éternel te livrera en ma main ; et je te frapperai, et j'ôterai ta tête de dessus toi... et toute la terre saura qu'il y a un Dieu pour Israël ; et toute cette congrégation saura que ce n'est ni par l'épée, ni par la lance, que l'Éternel sauve» (v. 45-47).

Quelqu'un dira peut-être : — D'accord ! il ne faut pas se confier en soi-même, mais n'est-il pas juste de s'appuyer sur ce que Dieu nous a donné ? L'histoire d'Ozias tranche la question. Ce roi qui craignait Dieu «fut merveilleusement aidé jusqu'à ce qu'il devint fort. Mais quand il fut devenu fort, son cœur s'éleva jusqu'à le perdre» (2 Chron. 26:15, 16). L'ensemble de l'histoire vaut la peine d'être relue. Expérimenter le secours de Dieu ne nous met pas à l'abri de l'orgueil. Avoir été aidé par Dieu, même «merveilleusement», nous expose à nous confier en nos propres forces. Pauvre cœur humain !

Dans l'épître aux Philippiens, l'apôtre Paul donne une description résumée du chrétien (Phil. 3:3):

—»nous rendons culte par l'Esprit de Dieu»,

—»nous nous glorifions dans le Christ Jésus»,

—»nous n'avons pas confiance en la chair».

L'apôtre lui-même souffrait d'infirmités qui, à un moment donné, lui avaient semblé être des handicaps pour son service. Mais il avait appris qu'elles lui étaient indispensables pour que la puissance de Christ demeure sur lui. Et ainsi, il les acceptait joyeusement (2 Cor. 12:7-10).

6 Chapitre 6 — Le croyant et la loi — Romains 7

6.1 Mort à la loi (Rom. 7:1-6)

Nous allons trouver dans ce passage un autre effet de la mort de Christ pour nous. Ici encore, la mort exprime une rupture complète et définitive.

«C'est pourquoi, mes frères, vous aussi, vous avez été mis à mort à la loi par le corps du Christ, pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu» (Rom. 7:4).

Au début du chapitre, l'apôtre traite de la relation de l'homme avec la loi, ce qui, dans son sens premier, concerne Israël et la loi de Moïse. Mais le principe s'étend à n'importe quel système d'ordonnances, à toute époque. L'alliance de Sinaï avait mis le peuple d'Israël en relation avec Dieu sur la base de la loi des dix commandements. Transgressée sur toute la ligne, cette loi n'a pu que prononcer la condamnation irrévocable de tous ceux qui étaient sous son autorité. «Tous ceux qui sont sur le principe des oeuvres de loi sont sous malédiction», dit l'épître aux Galates, mais «Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous» (Gal. 3:10, 13).

Comment nous en a-t-il rachetés ? Comment avons-nous été déliés de la contrainte pesante et irréalisable de la loi ? Par la mort de Christ. «Vous avez été mis à mort à la loi par le corps du Christ...» (Rom. 7:4). L'enseignement de l'apôtre se base sur le fait que nous avons été identifiés à Christ dans sa mort. Sa mort devient la nôtre. Nous sommes morts à la loi, c'est-à-dire relativement à elle.

Dans les premiers versets du chapitre, l'apôtre donne une comparaison pour faire comprendre la pensée essentielle qu'il veut enseigner. Il utilise la relation conjugale comme image de la position de quelqu'un sous la loi. La femme mariée est liée à son mari tant qu'il vit. S'il meurt, elle est «déliée de la loi du mari», et peut se marier à un autre homme. La mort brise le lien conjugal. De la même manière, ceux qui étaient sous l'autorité de la loi ne pouvaient en être retirés que par la mort. Dans cette comparaison, la loi correspond au premier mari, et ceux qui étaient sous son autorité correspondent à la femme. Cependant la loi ne saurait mourir. Aussi, la mort nécessaire à la rupture du lien conjugal est placée de notre côté. Christ est mort, et quant à vous, «vous avez été mis à mort à la loi par le corps du Christ...».

Et dans quel but ? — «pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts». Vous êtes liés à Christ dans sa mort — ce qui vous délie de la loi — et vous êtes aussi liés à lui dans sa résurrection. Relativement à la loi, vous êtes morts, mais relativement à Christ, vous êtes vivants. Vous lui appartenez.

L'épître aux Colossiens exprime la même vérité d'une manière légèrement différente : «Il vous a vivifiés ensemble avec lui, ... ayant effacé l'obligation qui était contre nous, laquelle consistait en ordonnances et qui nous était contraire, et il l'a ôtée en la clouant à la croix» (2:13, 14). Ce qui est cloué à la croix, ce n'est pas la loi elle-même, mais c'est «l'obligation qui était contre nous», c'est-à-dire l'assujettissement à la loi. Le principe est le même qu'en Romains 7 : c'est la mort de Christ qui rompt ce lien de servitude.

Quelle libération ! Quel affranchissement ! Mais cette liberté dans laquelle nous sommes placés n'a pas pour but de faire abonder les péchés. Au contraire, c'est «afin que nous portions du fruit pour Dieu».

On pourrait s'étonner. Les bonnes règles de la loi divine ne sont-elles pas propres à réfréner les mauvaises tendances de l'homme, et même du chrétien, de manière à le faire marcher droit ? Hélas non ! La loi indique le chemin, mais elle ne donne aucune force pour y marcher. Elle a pour effet de stimuler le péché et de faire abonder les transgressions (Rom. 5:20 ; 7:9).

Pour porter «du fruit pour Dieu», la puissance du Saint Esprit nous est indispensable. Le chapitre 8 de l'épître, qui montre l'effet de sa présence et de son activité dans le croyant, nous parle de «ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair». Ce qui était impossible à la loi, c'était de nous faire porter du fruit pour Dieu. Mais ce résultat, Dieu lui-même l'opère dans les croyants par la puissance de son Esprit, «afin que la juste exigence de la loi» soit «accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit» (8:3, 4).

6.2 La loi entraîne condamnation et mort (Rom. 7:7-13 et Gal. 2:19, 20)

Les commandements de Dieu étaient tels que «s'il les pratique, un homme vivra» (Lév. 18:5), mais l'homme s'étant montré incapable de les pratiquer, la loi n'a pu amener que sa condamnation à mort. «Le commandement qui était pour la vie, a été trouvé lui-même pour moi pour la mort. Car le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, me séduisit, et par lui me tua» (Rom. 7:10, 11). Les expressions «moi je mourus» (v. 9), «il me tua» (v. 11), ou «le péché... m'a causé la mort par ce qui est bon» (v. 13) signifient que le péché, en raison des justes exigences de la loi, inscrit sur moi la sentence de mort. Un homme sous la loi, c'est un condamné à mort !

L'apôtre prend soin de montrer que si la loi divine a amené ce triste résultat, ce n'est pas qu'elle soit mauvaise. Au contraire, «la loi... est sainte, et le commandement est saint, et juste, et bon» (v. 12). Ce résultat vient de ce que l'homme, dans le fond de sa nature, est mauvais. Il y a une source corrompue liée au cœur de l'homme, que l'apôtre appelle ici «le péché». C'est la source qui produit «les

péchés». «Mais le péché, afin qu'il parût péché, m'a causé la mort par ce qui est bon (la loi), afin que le péché devînt par le commandement excessivement pécheur» (v. 13). La loi a manifesté le vrai caractère de la nature de l'homme, son état de corruption irrémédiable.

Les six premiers versets du chapitre nous ont montré que la mort de Christ nous a déliés de la loi : par cette mort, nous sommes morts à la loi. Et dans les versets 7 à 13, nous avons vu l'effet de la loi appliquée à l'homme pécheur : en raison de la justice de Dieu, d'une part, en raison de l'état de l'homme, d'autre part, la loi ne peut que condamner à mort.

Ces deux pensées sont rassemblées dans le court verset de l'épître aux Galates : «Car moi, par la loi, je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu» (Gal. 2:19). La déclaration : «je suis mort à la loi» exprime l'appropriation personnelle de la vérité libératrice présentée dans les premiers versets de Romains 7. Et la déclaration : «par la loi, je suis mort» correspond à ce qui est développé dans les versets 7 à 13.

Dans ce passage de Galates 2, sur lequel nous nous sommes déjà arrêtés dans notre premier chapitre, l'apôtre s'exprime de façon personnelle. Il réalise dans sa conscience toute la force de la loi, et l'incapacité dans laquelle il est d'y satisfaire. Mais il se repose sur Celui qui a pris sa place sous la malédiction de la loi, et a subi la mort comme jugement de Dieu — «le Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (v. 20).

Il dit encore, dans le verset 19, «afin que je vive à Dieu». Je suis mort... afin que je vive ! Le choc de ces mots ne peut que nous impressionner. «Mort à la loi», «vivant à Dieu» ! Totalement délivré de la condamnation et de l'emprise de la loi, parce que Christ a été mon substitut sur la croix et a subi la condamnation à ma place, je suis placé dans une nouvelle condition devant Dieu. Du côté de la loi, la rupture est totale. Et je possède maintenant une nouvelle vie, consacrée à Dieu — une vie dont Dieu est la source, le but, la puissance.

6.3 Combat et défaite (Rom. 7:14-25)

À partir du verset 14, ce chapitre présente une lutte intérieure désespérée aboutissant à un cri de détresse. Ce tableau peut rappeler à plus d'un chrétien un état qu'il a connu pendant un certain temps de sa vie, ou même à plusieurs reprises. Pour quelques-uns, il peut aussi être la description d'un état actuel, dans lequel la joie chrétienne est assombrie, pour ne pas dire totalement étouffée. Les expériences par lesquelles Dieu nous fait passer sont diverses. Celles de ce chapitre, tout comme la conversion, peuvent revêtir des formes différentes pour l'un et pour l'autre.

Ce qu'il faut remarquer d'emblée, c'est que celui qui parle ici est un croyant, puisqu'il peut dire : «je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur» (v. 22) ; mais c'est un croyant malheureux. Instruit par la loi de Dieu, il sait comment il devrait marcher, mais il n'a aucune force pour le faire. «Car ce n'est pas ce que je veux, que je fais, mais ce que je hais, je le pratique» (v. 15). «Car le bien que je veux, je ne le pratique pas ; mais le mal que je ne veux pas, je le fais» (v. 19). Il voit dans ses membres «une autre loi» — comme une force intérieure — «qui combat contre la loi de son entendement», c'est-à-dire contre les désirs du nouvel homme (v. 23).

Fort heureusement, il ne prend pas son parti de cet état. Il en souffre, et il continue à lutter. Il se sent esclave, «vendu au péché» (v. 14), «captif de la loi du péché qui existe dans ses membres» (v. 23). Remarquons combien cet état est loin de celui que Dieu veut pour les siens. Il est explicitement contraire à celui qui a été présenté au chapitre 6, par exemple au verset 14 : «Car le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce», ou aux versets 18 et 22 : «ayant été affranchis du péché...». Pour comprendre cette contradiction, pensons à un esclavage entre hommes. Un esclave peut être affranchi en fait ou en pratique. Il est affranchi en fait au moment où, par exemple, un bienfaiteur l'achète et le rend libre. Il est affranchi en pratique au moment où il cesse de servir son ancien maître. La première étape est le fondement indispensable de la seconde.

Par la mort de Christ, nous avons été affranchis aussi bien de l'esclavage du péché que de celui de la loi. Nous sommes «morts au péché» et «morts à la loi». Cet affranchissement a eu lieu lorsque Christ a donné sa vie pour nous. C'est le prix qu'il a payé pour cela. Et nous devenons participants de cette immense bénédiction au moment où nous recevons la vie nouvelle. Mais tout en étant réellement des affranchis, nous pouvons vivre comme des esclaves.

Le croyant qui parle dans ce chapitre se place encore sous la loi. Il prend plaisir à la loi de Dieu (v. 22), et il veut l'accomplir. Mais il doit constater qu'il n'en est pas capable. En fait, l'esclavage de la loi conduit à l'esclavage du péché. Tant que nous sommes «sous la loi», le péché domine sur nous (6:14).

Mais que manque-t-il donc pour être effectivement et pratiquement soustrait à cet esclavage ?

Il nous faut apprendre, et c'est une des leçons les plus pénibles qui soit, que nous n'avons aucune force en nous-mêmes. Le nouvel homme que nous sommes depuis notre nouvelle naissance est parfait, mais il n'a pas de force. Ceci nous oblige à être constamment dépendants du Seigneur. Selon l'image de la vigne, en Jean 15, les sarments ne peuvent produire de fruit par eux-mêmes. La sève, l'énergie nourricière, provient du cep, et le fruit n'est produit que si les sarments demeurent dans le cep. «Séparés de moi», a dit le Seigneur, «vous ne pouvez rien faire» (v. 5).

Cette dernière partie de Romains 7 est frappante par l'abondance des «moi» et des «je». (Comme aussi les chapitres 29 et 31 de Job.) Celui qui parle est tourné vers lui-même. Il se débat avec lui-même, et s'enfonce toujours plus. Finalement, n'en pouvant plus, il regarde en dehors de lui et appelle au secours : «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ?» (v. 24). Et c'est alors qu'il trouve la délivrance. Notre Sauveur nous suit toujours des yeux, et il est prêt à nous délivrer dès que nous crions à lui. C'est pourquoi le cri de détresse est suivi immédiatement d'une expression de reconnaissance : «Je rends grâce à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur» (v. 25). La délivrance est goûtée sans transition parce qu'elle résulte de l'œuvre de Christ, qui est déjà accomplie.

Nous avons une illustration de ceci dans le récit de Pierre marchant sur la mer (Matt. 14:24-33). Tant qu'il regarde à Jésus, se confiant en lui, tout va bien. Il est comme soustrait à la loi naturelle de la pesanteur. Mais quand il regarde au vent et aux vagues, il s'enfonce. Alors, dans sa détresse, il crie à Jésus. Il renonce à ses efforts inutiles. Et aussitôt Jésus étend sa main pour le délivrer.

Dans le chapitre qui suit celui dont nous nous occupons, l'élément dominant sera «l'Esprit», non plus le «moi» et le «je». Et celui qui vient de s'avouer captif de la loi du péché qui existe en lui (7:23) va se déclarer affranchi de la loi du péché (8:2).

6.4 Deux natures

Le croyant dont nous venons de voir les luttes s'écrie : «Or si ce que je ne veux pas, moi, — je le pratique, ce n'est plus moi qui l'accomplis, mais c'est le péché qui habite en moi» (Rom. 7:20), constat qui ne donne d'ailleurs aucun soulagement à son trouble intérieur. Arrêtons-nous un peu sur cette déclaration.

Celui qui l'exprime prend en quelque sorte ses distances vis-à-vis du péché qui habite en lui et qui le domine. Ce péché, c'est le tyran déjà rencontré au chapitre 6 (v. 12, 13,...), et aussi appelé là «notre vieil homme» (v. 6). Mais, tandis qu'il y était présenté comme un maître dépourvu de son autorité — «vous étiez esclaves du péché» (v. 17, 20) ; vous avez «été affranchis du péché» (v. 18, 22) — nous le voyons ici dominant sur le croyant ! Alors que «notre vieil homme» était déclaré «crucifié avec Christ, afin que le corps du péché soit annulé» (v. 6), nous le voyons ici en activité et imposant sa volonté.

Le croyant qui vit cette lutte a parfaitement raison sur un point. Il ne reconnaît pas son vieil homme comme étant son «moi». Il s'identifie à son nouvel homme, qui définit sa véritable position devant Dieu. Il attribue le mal qu'il commet à un hôte indésirable qui habite en lui. Il se met en quelque sorte du côté de Dieu contre le vieil homme.

Son erreur, c'est que par ses propres efforts il cherche à réduire à l'impuissance cet être essentiellement insoumis. Rien ni personne ne peut faire plier le vieil homme.

Celui qui dit : «ce n'est plus moi... mais c'est le péché qui habite en moi» (7:20) se distance donc de son vieil homme. Il ne reconnaît pas comme venant de lui ce que le péché produit en lui : «ce que je fais, je ne le reconnais pas, car ce n'est pas ce que je veux, que je fais, mais ce que je hais je le pratique» (v. 15). Dans ces versets, «je» et «moi» désignent incontestablement le croyant lui-même. Mais au verset 18, quand il dit : «Car je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien», le mot «moi» désigne manifestement la chair. On pourrait trouver bien d'autres exemples analogues. On voit que «je» ou «moi» ne désignent pas toujours la même chose. Cela peut être le croyant lui-même, le vieil homme ou le nouvel homme. En Galates 2:20 : «Je suis crucifié avec Christ» — c'est le vieil homme. «Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi» — c'est le nouvel homme, auquel Paul s'identifie. «Ainsi donc moi-même, de l'entendement je sers la loi de Dieu ; mais de la chair, la loi du péché» (Rom. 7:25). Qui sert la loi de Dieu ? Le nouvel homme. Et qui sert la loi du péché ? Le vieil homme.

L'existence simultanée du vieil homme et du nouvel homme dans le croyant ne signifie en aucune façon qu'il soit deux personnes. Mais il est un être complexe : il participe de la nature d'Adam par son corps et par la chair qui lui est indissolublement attachée, et il participe «de la nature divine» (2 Pierre 1:4) par le nouvel homme créé par Dieu lors de sa nouvelle naissance.

C'est pourquoi, en parlant du vieil homme et du nouvel homme, les commentateurs ont fréquemment employé des expressions comme la vieille et la nouvelle nature. Ces expressions sont en plein accord avec l'Écriture (cf. Eph. 2:3 et 2 Pierre 1:4). C'est bien à deux natures que fait allusion le Seigneur, dans son entretien avec Nicodème au sujet de la nouvelle naissance, lorsqu'il dit : «Ce qui est né de la chair est chair ; et ce qui est né de l'Esprit est esprit» (Jean 3:6). Celui qui est engendré à la nature de celui qui l'a engendré. Descendants d'Adam, nous possédons sa nature. Engendrés de Dieu, nous participons de sa nature.

6.5 Une seule personne, avec sa responsabilité devant Dieu

Mais, encore une fois, le fait que le croyant possède ces deux natures n'empêche nullement qu'il soit une seule personne. Et cette remarque n'est pas sans importance en ce qui concerne sa responsabilité devant Dieu. En effet, quelqu'un pourrait demander, en pensant à Romains 7:20 : Si le mal que je fais vient d'un autre, qui n'est plus moi, puis-je en être rendu responsable ? La réponse sans équivoque est oui. Pourquoi ?

Premièrement, souvenons-nous que Dieu a mis à notre disposition tout ce qu'il faut pour être des vainqueurs. Il nous a donné la vie même de Christ ressuscité, et il a mis en nous son Esprit. Il nous a déliés de notre assujettissement au péché qui habite en nous, en nous identifiant avec Christ dans sa mort. Il nous a montré le chemin de la victoire sur nos ennemis extérieurs et intérieurs. Nous sommes responsables de saisir par la foi ce qu'il nous a donné.

Deuxièmement, la parole de Dieu entière rend témoignage au fait que tout homme rendra compte à Dieu. Assurément, celui qui a la vie éternelle «ne vient pas en jugement», comme le Seigneur l'a affirmé (Jean 5:24). C'est-à-dire qu'aucune condamnation ne saurait intervenir pour lui. Il n'en demeure pas moins qu'il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal» (2 Cor. 5:10). En ce jour-là, personne ne songera à dire : ce n'était pas moi, mais le péché qui habitait en moi ! Et dans l'épître aux Romains même, il est écrit : «Nous comparâtrons tous devant le tribunal de Dieu... Ainsi donc, chacun de nous rendra compte pour lui-même à Dieu» (14:10, 12).

Troisièmement, le gouvernement de Dieu sur la terre existe, tout mystérieux qu'il soit. Même si, pour les croyants, il a la forme douce d'une discipline paternelle ! C'est à des chrétiens qu'il est écrit : «Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera. Car celui qui sème pour sa propre chair moissonnera de la chair la corruption» (Gal. 6:7, 8). Ainsi, je demeure responsable de mes actes, même si c'est la chair qui les a produits.

Je n'oublie pas que lorsque j'étais pécheur, mort dans mes péchés, haïssable, le Fils de Dieu m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi (Éph. 2:5 ; Tite 3:3 ; Gal. 2:20). C'est moi qu'il a aimé, et non pas le vieil homme — ni le nouvel homme, qui alors n'existait pas. Dans sa grâce, Dieu m'a pardonné toutes mes fautes, m'a vivifié, m'a justifié (Col. 2:13 ; Rom. 5:1). Il m'a lié fermement à Christ, m'a placé en Christ, m'a rendu agréable dans le Bien-aimé (2 Cor. 1:21 ; Rom. 8:1 ; Éph. 1:6). Bientôt il m'introduira irréprochable devant sa gloire avec abondance de joie (Jude 24). Dans ce parcours extraordinaire, qui commence si bas et qui aboutit si haut, c'est toujours moi — une seule et même personne — qui suis le bénéficiaire des «immenses richesses de la grâce» de Dieu, «à la louange de sa gloire».

6.6 Le dernier verset de Romains 7

«Ainsi donc moi-même, de l'entendement je sers la loi de Dieu ; mais de la chair, la loi du péché» (Rom. 7:25).

Au sujet de ce verset, quelqu'un a écrit : «Cette dernière phrase du chapitre a embarrassé bien des chrétiens ; ils pensaient qu'après la joie de la délivrance qui vient de s'exprimer en actions de grâces, il ne devrait plus être question de servir encore la loi du péché. Or c'est précisément dans cette conclusion finale, paisiblement énoncée après la délivrance, que se trouve la clé de l'enseignement de ce chapitre. Je ne dois pas me faire d'illusions sur moi-même, comme si j'étais devenu meilleur, ou capable de le devenir après avoir cru. Il y a en moi deux natures dont le caractère est clairement établi :

— la nouvelle, par l'entendement (l'intelligence renouvelée), sert la loi de Dieu ; elle a la volonté de faire ce qui Lui est agréable ;

— l'ancienne, la chair, sert la loi du péché et ne peut faire autrement.

Maintenant que je le sais, je fais mon compte avec cela ; je l'accepte ainsi et c'est un gain. Je ne suis pas meilleur qu'avant, mais je le sais et la chair est désormais jugée. Je peux maintenant dire avec Paul : Nous n'avons pas confiance en la chair» (Phil. 3:3).

7 Chapitre 7 — Le croyant affranchi, conduit par l'Esprit — Romains 8

7.1 Affranchi de la loi du péché (v. 1-11)

Ainsi que nous l'avons déjà constaté, la seconde moitié de Romains 7 montre un croyant dont l'état pratique contredit la position dans laquelle Dieu l'a placé, position décrite au chapitre 6. Tandis que son «vieil homme a été crucifié avec Christ» (6:6), et que par là il a «été affranchi du péché» (v. 18, 22), il doit confesser au chapitre 7 que, sur un plan pratique, il se laisse dominer par le péché. Il dit : «Je suis... vendu au péché», «captif de la loi du péché qui existe dans mes membres» (v. 14, 23).

Il se débat ainsi avec lui-même jusqu'au moment où il crie au secours (v. 24). C'est alors que tout change, et qu'il peut rendre grâces à Dieu (v. 25). Le détail et les motifs de la délivrance sont donnés au chapitre 8. Arrêtons-nous sur quelques versets du début de ce chapitre.

«Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus» (v. 1). La position des croyants est définie par l'expression : ils sont dans le Christ Jésus, ou, selon d'autres passages, il sont en Christ. Comme des sarments dans un cep,

comme des membres dans un corps ! (Jean 15:5 ; 1 Cor. 6:15). «Celui qui nous lie fermement avec vous à Christ,... c'est Dieu» (2 Cor. 1:21). Ce sont différents aspects de ce fait merveilleux que nous sommes «unis au Seigneur, un seul esprit avec lui» (1 Cor. 6:17). Le Seigneur Jésus en avait déjà parlé à ses disciples, juste avant sa mort, quand il leur disait : «En ce jour-là, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi et moi en vous» (Jean 14:20).

Cela étant, comment pourrait-on imaginer que ceux qui sont dans le Christ Jésus puissent subir une condamnation quelconque ? Il faudrait que Christ lui-même soit condamné !

Voici maintenant une déclaration en rapport direct avec le dilemme du chapitre précédent : «La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort» (v. 2). Nous retrouvons la loi du péché du chapitre 7 (v. 23) — non plus pour constater avec douleur notre asservissement à cette loi, mais pour constater avec joie que nous en sommes affranchis. L'état pratique du croyant est maintenant en accord — et non plus en contradiction — avec les grands faits exposés au chapitre 6.

Mais qu'est-ce qui a opéré ce changement ? La loi de l'Esprit de vie. C'est-à-dire la puissance du Saint Esprit agissant dans l'âme du croyant. Au chapitre 7, ce qui était en activité, c'était le croyant lui-même, ses bonnes intentions, sa bonne volonté, ses efforts. Maintenant, le moi passe à l'arrière-plan.

7.2 La juste exigence de la loi est accomplie

«Ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair...» (v. 3). La chair étant ce qu'elle est — foncièrement mauvaise et insoumise — la loi ne pouvait rien produire de bon : elle était «faible», faible à cause de la chair. Qu'est-ce qui était impossible à la loi ? Selon le chapitre 7, deux choses : 1° libérer un homme pécheur de l'esclavage du péché, 2° lui faire porter du fruit pour Dieu. Mais ce que la loi ne pouvait faire, Dieu l'a fait. «...Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair» (v. 3). Ceci se rapporte à la première chose. Lorsque Christ a été crucifié, «notre vieil homme a été crucifié avec lui» (6:6). Alors, le péché dans la chair a été jugé, condamné. Ce grand fait est la base d'une marche où le vieil homme est effectivement mis de côté, parce que tenu dans la mort. Quant à la deuxième chose, l'apôtre ajoute : «afin que la juste exigence de la loi fût accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit» (v. 4). Tout le bien que demandait la loi, et beaucoup plus encore, est accompli en nous si nous marchons selon l'Esprit. C'est-à-dire si nous nous laissons conduire par l'Esprit qui habite en nous, si nous le laissons agir. Il produit alors ce fruit magnifique de Galates 5:22, que la loi ne peut qu'approuver. Mais ce n'est pas elle qui le produit !

«Car ceux qui sont selon la chair ont leurs pensées aux choses de la chair ; mais ceux qui sont selon l'Esprit, aux choses de l'Esprit ; car la pensée de la chair est la mort ; mais la pensée de l'Esprit, vie et paix» (v. 5, 6).

La chair a sa propre sphère de pensées, de désirs et d'intérêts ; l'aboutissement en est la mort. Mais il y a une autre sphère de pensées, de désirs et d'intérêts pour ceux qui sont nés de l'Esprit, parce que leur vie tire son caractère de la présence de l'Esprit en eux. Là tout tend à la vie et à la paix. Ces deux sphères sont celles des deux natures — chair et esprit — dont le Seigneur a parlé à Nicodème (Jean 3:6), et notre passage évoque leurs caractères et leurs fins.

«La pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas» (v. 7). Il est remarquable de trouver cette déclaration dans ce contexte. Il reste vrai, même pour le chrétien vivant pratiquement sa position d'affranchissement, qu'il y a au-dedans de lui un ennemi redoutable et sournois. Le caractère de la chair qui est particulièrement mis en évidence ici, c'est l'insoumission, la propre volonté. Cette insoumission peut se manifester sous des formes ouvertes, comme la désobéissance à la parole de Dieu. Elle peut aussi avoir des formes plus subtiles, telles la liberté de pensée ou l'indépendance d'esprit — que ce monde revendique et approuve — alors que Dieu veut amener «toute pensée captive à l'obéissance du Christ» (2 Cor. 10:5).

Ce verset 7 jette encore de la lumière sur la dernière phrase du chapitre précédent : «Ainsi donc moi-même, de l'entendement je sers la loi de Dieu ; mais de la chair, la loi du péché» (7:25). Même s'il a saisi la plénitude de la délivrance que Christ lui a acquise, même s'il a expérimenté la puissance du Saint Esprit le conduisant dans une voie de sainteté et de justice, le croyant conserve en lui ces deux natures essentiellement différentes, prêtes à produire leurs fruits caractéristiques. Savoir que nous sommes exposés à servir la loi du péché — bien que nous ayons tout à disposition pour ne pas tomber — n'est en aucune façon une entrave à notre joie chrétienne ou à notre paix intérieure. Mais cela nous donne une crainte salutaire et nous rejette entièrement sur le Seigneur pour être gardés de chute. La crainte de glisser nous pousse à tenir la main de notre Sauveur ! Et tant que nous tenons cette main, nous marchons sans glisser.

7.3 Dans la chair ou dans l'Esprit

«Et ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu. Or vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous ; mais si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui» (v. 8, 9). En contraste avec la fin du verset 4, qui présente deux manières de marcher — selon la chair ou selon l'Esprit —, nous trouvons ici des expressions remarquables pour distinguer deux états, celui des chrétiens et celui des incrédules. Les uns sont dans l'Esprit, les autres dans la chair. C'est leur position devant Dieu. Ceux qui sont encore tels qu'ils étaient par nature sont dans la chair, l'expression se comprend facilement. Ceux qui sont nés de l'Esprit, et qui ont été scellés du Saint Esprit, sont considérés comme étant dans l'Esprit. Ils sont dans une condition caractérisée par la présence et la puissance de l'Esprit (*).

(*) Attirons ici l'attention sur deux importantes notes de la version J.N. Darby :

à Rom. 1:4 : «Esprit, et esprit, c'est-à-dire le Saint Esprit lui-même aussi bien que l'état de l'âme caractérisé par sa présence et sa puissance»

à Rom. 8:9 : «L'Esprit lui-même, et l'état du croyant sont souvent trop intimement liés dans ces versets 1 à 11, pour faire la différence entre Esprit et esprit, et les séparer l'un de l'autre»

«Mais si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché, mais l'Esprit est vie à cause de la justice» (v. 10). Le verset précédent vient de rappeler que l'Esprit, qui est «l'Esprit de Christ», habite dans le croyant. Ainsi, Christ habite dans le croyant par son Esprit. C'est ce que le Seigneur avait dit à ses disciples en les quittant, lorsqu'il leur annonçait la venue du Consolateur : «Je ne vous laisserai pas orphelins ; je viens à vous» et «vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi et moi en vous» (Jean 14:18, 20). Paul priait pour que les croyants soient fortifiés en puissance par l'Esprit, de sorte que le Christ habite, par la foi, dans leurs coeurs (Éph. 3:16, 17). La puissance de l'Esprit en nous, la vie de Jésus en nous, tient effectivement dans la mort ce qui a été appelé un peu plus haut «ce corps de mort», — cette chair qui, lorsqu'elle agit, ne produit que péché et mort. L'Esprit, au contraire, donne son propre caractère à une vie qui se déploie dans le chemin de la justice.

«Et si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts vivifiera vos corps mortels aussi, à cause de son Esprit qui habite en vous» (v. 11). La puissance de Dieu démontrée dans la résurrection de Christ a déjà opéré dans nos âmes pour nous amener à la vie ; elle continue à y opérer pour y produire une marche selon Dieu (Éph. 1:19) ; et au jour où Christ reviendra, elle opérera dans nos corps mortels pour les vivifier.

7.4 La marche par l'Esprit

«Ainsi donc, frères, nous sommes débiteurs, non pas à la chair pour vivre selon la chair» (v. 12). L'apôtre ne dit pas explicitement envers qui nous sommes débiteurs. Néanmoins nous pouvons penser à l'immense dette de reconnaissance, de louange et d'adoration que nous avons envers Dieu. Ce chapitre va continuer à développer devant nous quelques-uns des merveilleux privilèges chrétiens, en particulier :

- être «conduits par l'Esprit de Dieu» (v. 14),
- avoir été «adoptés» par Dieu et placés dans la position de fils, et même d'héritiers de Dieu, de cohéritiers de Christ (v. 14-17),
- être introduits dans une telle intimité avec Dieu que nous pouvons l'appeler «Abba, Père» (v. 15),
- avoir au-dedans de nous-mêmes le témoignage de l'Esprit de Dieu, confirmant celui de notre esprit, que «nous sommes enfants de Dieu» (v. 16).

Quelle sécurité ! Quelle gloire ! Quels sujets de joie !

L'apôtre écrit : «...nous sommes débiteurs, non pas à la chair pour vivre selon la chair». Il est d'une grande importance pratique de savoir que nous ne sommes pas débiteurs à la chair. Nous ne lui devons rien. Elle n'a aucun droit à revendiquer. Nous tenir nous-mêmes pour morts, c'est justement lui refuser tout droit.

«Car si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez» (v. 13). Continuellement, ces chapitres nous montrent que le résultat du péché, c'est la mort (5:12, 21 ; 6:16, 21, 23 ; 7:5, 9, 13 ; 8:2, 6, 10 ; cf. Jacq. 1:15 ; 5:20). Ce verset 13 nous montre l'aboutissement d'une marche selon la chair et d'une marche par l'Esprit. Tout comme on indiquerait où conduisent deux chemins. Prenons au sérieux les passages qui nous placent devant notre responsabilité. Ils sont là pour que nous ne prenions pas le péché à la légère. Mais cet avertissement, si solennel qu'il soit, ne saurait rien enlever à la sécurité absolue de ceux qui sont «dans le Christ Jésus», pour lesquels «il n'y a donc maintenant aucune condamnation» (v. 1), dans lesquels l'Esprit de Dieu «habite» (v. 9), que Dieu a adoptés (v. 15), et que rien «ne pourra... séparer de l'amour de Dieu» (v. 39).

Dans ce passage, la vie et les fruits qu'elle produit sont liés. Le Seigneur Jésus s'est parfois aussi exprimé de cette manière. Quand il parle de ceux qui, à sa voix, sortiront des sépulcres, il dit : «ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie ; et ceux qui auront fait le mal, en résurrection de jugement» (Jean 5:29). Nous savons que notre salut dépend exclusivement de notre foi, aucunement de nos oeuvres ; une multitude de passages l'atteste (notamment Romains 4:5-8). Mais le Seigneur nous rend attentifs au fait que, selon sa pensée, un croyant est quelqu'un qui aura fait le bien, et un incrédule, quelqu'un qui aura fait le mal.

Dans ce verset 13, nous sommes exhortés à faire mourir les actions du corps. Le corps, ici, désigne sans doute la chair. Faire mourir les actions du corps, c'est l'application pratique, dans la vie journalière, de la grande vérité de notre mort avec Christ. Cet enseignement correspond à celui de Colossiens 3:5, où nos «membres» — ceux du vieil homme — doivent être mortifiés. Ce sont donc les manifestations pratiques du vieil homme qu'il faut «faire mourir». Nulle part nous ne sommes invités à faire mourir le vieil homme, mais bien à nous tenir pour morts (Rom. 6:11). De même, ceux qui sont du Christ sont considérés comme ayant crucifié la chair, et non comme devant la crucifier (Gal. 5:24).

«Si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps...». Nous sommes sans doute ici devant un mystère. Il y a d'une part l'activité de l'Esprit en nous, et d'autre part notre responsabilité. Il en est de même en Galates 5, quand il est dit : «Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez point la convoitise de la chair» (v. 16) et «Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'Esprit» (v. 25). L'Esprit est une personne divine. Il ne saurait être question de le mettre en activité ou de le diriger. Nous avons au contraire à être «conduits» par lui (Rom. 8:14 et Gal. 5:18). Lui peut se servir de nous, pas nous de lui. Et pourtant nous avons la responsabilité de marcher de manière qu'il puisse se servir de nous. Chaque fois que nous nourrissons la chair, que nous prenons soin d'elle, que nous sommes occupés de notre moi, nous entravons l'action de l'Esprit en nous. Quand nous sommes remplis de Christ, quand notre volonté propre est brisée, l'Esprit est libre d'agir en nous, et il agit. (Voir Éph. 4:30 et 5:18.)

8 Chapitre 8 — Le croyant mort et ressuscité avec Christ — Colossiens 2:8 à 3:11

8.1 Identifiés avec Christ dans sa mort et dans sa résurrection

Les Colossiens couraient le danger d'être détournés de leur attachement à Christ par les enseignements d'une sorte de philosophie religieuse. «Que personne ne vous séduise par des discours spécieux (*)» (2:4). «Que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie et par de vaines déceptions, selon l'enseignement des hommes, selon les éléments du monde, et non selon Christ» (v. 8). Une certaine forme de légalisme les menaçait. Le légalisme, chez les chrétiens, c'est le mélange de la loi et de la grâce. C'était ce mal qui avait contaminé les Galates, et qui avait conduit l'apôtre Paul à leur écrire, étant très en souci à leur sujet. Un mal plus ou moins similaire mettait en péril la foi des Colossiens.

(*) Spécieux signifie : qui a une apparence de vérité, mais qui a pour effet d'induire en erreur.

L'apôtre répond à leur besoin en leur présentant Christ, la gloire et la dignité de sa personne, comme aussi la valeur et la portée de son oeuvre. Dans les chapitres 2 et 3, il place devant eux la grande vérité de leur identification avec Christ dans sa mort et dans sa résurrection.

Il écrit : «... en qui aussi vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, dans le dépouillement du corps de la chair par la circoncision du Christ» (Col. 2:11).

«La circoncision faite de main», ce coup de couteau sur la chair, était un signe de sa mise à mort. Dès le temps d'Abraham, la circoncision a été un des fondements — à côté du sang des sacrifices — des relations des patriarches et du peuple d'Israël avec Dieu. Quand Dieu entre en relation avec l'homme, il juge nécessairement la chair.

En contraste avec Israël, les chrétiens ont été circoncis d'une circoncision spirituelle. Ils l'ont été «par la circoncision du Christ». Cette expression désigne symboliquement sa mort, et non la circoncision qu'il a littéralement subie lorsqu'il était un petit enfant. «Vous avez été circoncis... par la circoncision du Christ». Dans sa mort, les chrétiens ont été mis à mort. La signification de cette circoncision, c'est «le dépouillement du corps de la chair», la mise de côté de la chair. Ce qui est dit ici correspond au dépouillement du vieil homme, dont nous avons déjà parlé dans notre chapitre 4.

Après avoir pris l'image de la circoncision, qui évoque la mort, l'apôtre parle du baptême chrétien, figure de la mort et de la résurrection avec Christ : «...étant ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi en l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts» (v. 12).

Ce n'est évidemment pas le baptême qui nous fait mourir et ressusciter avec Christ, pas plus qu'il ne nous sauve. Nous sommes sauvés par la foi.

Christ est mort et a été ressuscité. Cela a eu lieu une fois pour Christ ; puis sa mort et sa résurrection nous ont été appliquées lorsque nous avons cru. Elles sont devenues vraies de nous. La cérémonie du baptême est en quelque sorte notre ensevelissement, le constat officiel et public de notre mort avec Christ. Un enseignement analogue est donné au début de Romains 6, où il est précisé : «nous tous qui avons été baptisés pour le Christ Jésus, nous avons été baptisés pour sa mort» (v. 3).

Dans les versets 11 et 12 cités ci-dessus, l'apôtre a donc posé les bases de son enseignement au sujet de notre identification avec Christ dans sa mort et dans sa résurrection. Il en tire ensuite les conséquences pratiques : «Si vous êtes morts avec Christ...» (v. 20) et «Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ...» (3:1). Il développe ces conséquences en rapport avec les besoins particuliers des Colossiens.

8.2 Morts avec Christ

«Si vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde, pourquoi, comme si vous étiez encore en vie dans le monde, établissez-vous des ordonnances, — ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas ! — (...) selon les commandements et les enseignements des hommes (...), pour la satisfaction de la chair ?» (Col. 2:20-23).

Le reproche que fait ici l'apôtre est très fort. Il dit en substance : vous faites comme si vous étiez encore en vie dans ce monde, alors que vous êtes morts ! Par votre marche, vous contredisez ce que vous êtes en réalité, ce que Dieu a fait de vous ! Ne nous sentons-nous pas concernés ?

L'objet spécial du reproche fait aux Colossiens était la tendance au légalisme. Ils instituaient des ordonnances. Qu'elles soient juives ou autres, les ordonnances s'adressent à la chair. Elles font partie des «éléments du monde» (2:8), desquels la mort de Christ nous a séparés. Au verset 14, c'est «l'obligation» consistant en ordonnances qui a été effacée, étant clouée à la croix. Ici, au verset 20, c'est le croyant qui est mort à ces choses. La rupture est complète.

Dans son exposé, l'apôtre mentionne d'abord les ordonnances judaïques (v. 16, 17), dont l'origine était divine, mais qui s'appliquaient à l'homme dans la chair, à l'homme dans son état naturel, en le supposant capable de les respecter. Ensuite, l'apôtre passe aux ordonnances que l'on ajoutait à celles de la loi : des choses qui sont «selon les commandements et les enseignements des hommes» (v. 22). C'est l'une des tendances de l'homme d'ajouter des choses de sa propre invention à ce que Dieu a communiqué. Et la fin du verset 23 nous montre le but final de l'esprit légal. Sous de belles apparences, on recherche «la satisfaction de la chair», c'est-à-dire la satisfaction de soi-même.

8.3 Ressuscités avec Christ

«Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu ; pensez aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre ; car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu» (Col. 3:1-3).

Après le côté négatif, voici le positif. Votre ancienne vie a pris fin à la croix de Christ. Il est ressuscité et vous participez de sa vie de résurrection. Lui est dans le ciel et, bien que vous soyez sur la terre quant à votre corps, votre vie est là-haut. Soyez donc occupés des choses qui sont en haut. Cherchez-les, pensez-y. C'est là que sont vos vrais intérêts. Tout ce qui le concerne vous concerne puisque vous êtes unis à lui. Apprenez donc à le connaître, lui, toujours davantage.

Il est maintenant caché à ce monde, et votre vraie vie l'est aussi. Un jour il sera manifesté en gloire, et vous avec lui : «Quand le Christ qui est notre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire» (v. 4).

8.4 Des membres à mortifier

Ensuite, l'apôtre rappelle aux chrétiens qu'ils sont sur la terre, en attirant leur attention sur les dangers auxquels ils sont toujours exposés, bien que Christ, qui est leur vie, soit dans le ciel.

«Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre, la fornication, l'impureté, les affections déréglées, la mauvaise convoitise, et la cupidité, qui est de l'idolâtrie» (Col. 3:5). Nos membres, ici, ce ne sont pas les membres de nos corps physiques, comme en Romains 6:13, où il est dit : «Livrez... vos membres à Dieu comme instruments de justice». À nos corps créés par Dieu, nous avons à «rendre un certain honneur» (Col. 2:23) ; ils sont «pour le Seigneur» (1 Cor. 6:13). Les membres que nous avons à mortifier, la liste le montre, ce sont les membres du vieil homme. Véritablement, le chrétien est un être complexe ! Sa vie est indissolublement liée à Christ dans le ciel, et sur la terre, il a des membres tels que ceux-là !

Mortifiez-les, dit l'apôtre, tenez-les dans la mort. N'en prenez pas soin, ne les nourrissez pas. Ce vieil homme, vous l'avez dépouillé, et vous avez revêtu le nouvel homme (v. 9, 10). Mettez votre vie pratique en harmonie avec ce que vous êtes véritablement devant Dieu.

8.5 Le nouvel homme renouvelé en connaissance

«Ne mentez point l'un à l'autre, ayant dépouillé le vieil homme avec ses actions et ayant revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé» (Col. 3:9, 10).

Nous nous sommes déjà arrêtés, dans notre chapitre 5, sur les termes «dépouillé» et «revêtu», relatifs au vieil homme et au nouvel homme.

Il est dit ici du nouvel homme qu'il est «renouvelé en connaissance». Dès la chute, dans le jardin d'Eden, l'homme avait acquis une faculté d'origine divine : «la connaissance du bien et du mal». C'est la conscience. Cette faculté l'a plus ou moins guidé, dans la mesure où il l'a écoutée et a laissé la parole de Dieu l'éclairer. Lors de la nouvelle naissance, il y a un renouvellement merveilleux de cette connaissance, les instincts du nouvel homme, si nous pouvons dire ainsi, étant en accord avec les pensées de Dieu.

En effet, le nouvel homme est «selon l'image de celui qui l'a créé». Faveur inestimable ! Il est vrai que les termes utilisés ici sont inférieurs à ceux qui concernent Christ. Lui est «l'image du Dieu invisible» (1:15), et «en lui habite toute la plénitude de la déité corporellement» (2:9). Bien que nous soyons «accomplis en lui» (2:10), parfaits en lui, il garde sa place de Créateur et nous, celle de créatures.

8.6 Quelques mots concernant l'épître aux Éphésiens

Les passages qui présentent les chrétiens comme crucifiés avec Christ, ou identifiés avec Christ dans sa mort, supposent qu'avant d'avoir reçu Jésus, ils étaient vivants. Ils vivaient dans leurs péchés. Par la mort de Christ, cette vie dans la chair a pris fin, et une nouvelle vie a été donnée au croyant. Dans l'épître aux Colossiens, cette vie est très distinctement la vie de Christ ressuscité.

L'épître aux Éphésiens présente un autre point de départ : non des hommes vivant dans leurs péchés, mais des hommes morts dans leurs péchés (2:1). Par l'oeuvre de Christ, ces hommes sont vivifiés, et rendus participants de sa vie de résurrection.

«Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec le Christ, ... et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus» (Éph. 2:4-6).

Comme on le voit, cette épître contient ici un élément de plus que celle aux Colossiens : les rachetés sont vus assis dans les lieux célestes. Par le fait de leur union avec Christ, et parce que Christ est dans le ciel, les croyants sont considérés maintenant comme déjà assis dans les lieux célestes. C'est là qu'ils sont bénis de toute bénédiction spirituelle en Christ (1:3). Et, chose merveilleuse, ils ont été «rendus agréables dans le Bien-aimé» (1:6).

9 Chapitre 9 — La vie de Christ dans le croyant

9.1 La vie éternelle

Vivifiés, ressuscités, nous possédons la vie éternelle. Mais qu'est-ce que la vie éternelle ?

Premièrement, c'est une vie qui dure toujours. «Si quelqu'un garde ma parole, il ne goûtera point la mort, à jamais» (Jean 8:52). Et à cela se rattache immédiatement le pardon des péchés, puisque «les gages du péché, c'est la mort» (Rom. 6:23). Ne pas mourir, c'est échapper aux conséquences du péché. Christ est mort pour nous. La justice de Dieu a été accomplie à la croix. «Par une seule justice les conséquences de cette justice furent envers tous les hommes en justification de vie» (Rom. 5:18).

Deuxièmement, plusieurs passages nous présentent Jésus lui-même comme étant la vie éternelle. «Moi, je suis le chemin, et la vérité, et la vie» (Jean 14:6). «Nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée» (1 Jean 1:2). «Lui est le Dieu véritable et la vie éternelle» (1 Jean 5:20). Ce n'est pas seulement que le Fils de Dieu «a la vie en lui-même», tout comme le Père, et qu'il «vivifie ceux qu'il veut»; ce n'est pas seulement qu'il «donne la vie éternelle» (Jean 5:26, 21 ; 10:28), mais il est lui-même la vie éternelle. Ainsi, «celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie» (1 Jean 5:12).

Troisièmement — et ceci fait le trait d'union entre les deux premiers aspects — la parole de Dieu nous montre que la vie que nous avons reçue n'est aucunement indépendante de Celui qui en est la source. Un enfant reçoit de sa mère une vie indépendante de celle-ci ; dès qu'il est né, il n'est pas indispensable qu'elle vive pour qu'il vive. Au contraire, la vie du croyant est absolument liée à celle de Christ. Lui-même a dit : «Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que moi, je vis à cause du Père, de même celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi» (*) (Jean 6:57). Il dit un peu plus loin, dans le même évangile : «Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez» (14:19). L'apôtre Jean écrit : «Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils» (1 Jean 5:11).

(*) C'est-à-dire, selon la note : «je vis parce que le Père est et vit» et «celui qui me mangera vivra parce que je suis et vis»

Cet enseignement de Jean rejoint celui de Paul dans l'épître aux Colossiens : «Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ qui est notre vie, sera manifesté...» (3:3, 4).

Il est important de remarquer que notre vie nouvelle est celle de Christ ressuscité. C'est pour cette raison que nous sommes non seulement vivifiés, mais ressuscités ensemble avec Christ (Éph. 2:6 ; Col. 2:12). Le Seigneur Jésus l'a enseigné à ses disciples par un acte symbolique, le soir même du jour de la résurrection : «Il souffla en eux, et leur dit : Recevez l'Esprit Saint» (Jean 20:23). Ce n'était pas encore la venue du Saint Esprit sur la terre, qui n'a eu lieu que cinquante jours plus tard. Cet acte du Seigneur rappelait ce que le Créateur avait fait avec l'homme, lors de sa création, lorsqu'il avait soufflé dans ses narines une respiration de vie (Gen. 2:7). Nous vivons donc de la vie de Christ ressuscité.

Les passages que nous venons de citer ne sont pas des exhortations, ils nous décrivent un état de fait. Ils nous montrent la nature et le caractère de la vie nouvelle que nous avons reçue. Mais quelles conséquences pratiques ce lien vital entre Christ et nous ne devrait-il pas avoir ! Si notre vie est dans le ciel, où devraient être nos pensées, nos intérêts, nos biens, nos coeurs ? Et quels reflets de cette vie ne devrait-il pas y avoir en nous sur cette terre !

«Pour moi, vivre, c'est Christ», disait l'apôtre Paul (Phil. 1:21).

9.2 La position et la marche

Selon le principe de la loi du Sinaï, il faut faire pour être : il faut accomplir la loi pour être juste devant Dieu. Au contraire, les exhortations du christianisme quant à notre marche sont fondées sur ce que Dieu a fait de nous, sur ce que nous sommes en Christ, sur notre position devant lui. Il s'agit de faire parce que nous sommes.

L'épître aux Romains déploie d'abord, dans ses onze premiers chapitres, le plan merveilleux de Dieu pour le salut de l'homme, tout ce que Dieu a fait pour nous et en nous. Sur cette base, l'épître donne des exhortations pratiques, à partir du chapitre 12.

Dans l'épître aux Éphésiens, après la partie doctrinale, nous lisons : «Je vous exhorte donc, moi, le prisonnier dans le Seigneur, à marcher d'une manière digne de l'appel dont vous avez été appelés» (4:1).

Nous y trouvons aussi : «Soyez bons les uns envers les autres, compatissants, vous pardonnant les uns aux autres comme Dieu aussi, en Christ, vous a pardonné. Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés» (4:32 ; 5:1). Dieu vous a pardonné — pardonnez ! Vous êtes des enfants bien-aimés — marchez dans l'amour.

«Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur ; marchez comme des enfants de lumière» (Éph. 5:8). Marchez d'une manière conforme à ce que vous êtes !

Dans notre chapitre précédent, nous avons déjà souligné le lien étroit, dans l'épître aux Colossiens, entre les grands faits de notre mort et de notre résurrection avec Christ et les conséquences qui en découlent pour nos vies pratiques. Le verset suivant illustre aussi ce principe : «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité...» (Col. 3:12). Vous êtes des élus de Dieu, des saints, des bien-aimés de Dieu. Manifestez donc les caractères qui correspondent à ce que vous êtes.

Dans sa grâce merveilleuse, Dieu «nous a rendus agréables dans le Bien-aimé» (Éph. 1:6). Nous sommes agréables à ses yeux parce que nous sommes en Christ et que Christ lui est agréable. Et c'est un puissant motif pour que, dans notre vie de chaque jour, nous nous appliquions «avec ardeur à lui être agréables» (2 Cor. 5:9).

Marcher d'une manière qui soit en accord avec ce que Dieu a fait de nous, ce n'est pas simplement une obligation qui découle d'une dignité reçue — comme on dit dans ce monde : «noblesse oblige». En fait, il s'agit de la puissance de la vérité elle-même sur nos âmes, lorsqu'elle est saisie par la foi. Elle produit cet effet en nous.

«En ceci est consommé l'amour avec nous, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement, c'est que, comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4:17). Merveilleuse déclaration ! Déjà maintenant, tandis que nous sommes dans ce monde, aux yeux de Dieu, nous sommes «comme» est son Fils, «comme il est, lui». Notre foi peut se saisir avec bonheur de ces paroles divines, source de paix pour nos coeurs. Elles nous donnent toute assurance en vue du jour du jugement, puisque nous serons dans la perfection même du Juge devant lequel nous comparaitrons. Non pas à cause de ce que nous aurons fait, mais comme résultat de son oeuvre à lui.

Et en attendant ce jour, quelle est la norme que Dieu attend de ses rachetés quant à leur marche sur la terre ? «Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché» (1 Jean 2:6). Pas moins que cela ! Pour l'Israélite, la mesure était la loi ; pour le chrétien, c'est Christ.

9.3 La vie de Jésus manifestée en nous

Quatre passages de la seconde épître aux Corinthiens vont nous montrer comment la vie de Jésus peut être vue dans les siens. Car si, devant Dieu, ceux-ci ont l'immense privilège de vivre de la vie de Christ ressuscité, il faut aussi que cela soit vu devant le monde. Chacun de ces passages contient l'expression : «afin que».

9.3.1 La sentence de mort

«Nous avons en nous-mêmes la sentence de mort, afin que nous n'ayons pas confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts» (2 Cor. 1:9). L'apôtre Paul dit cela relativement aux persécutions qu'il venait de traverser en Asie mineure, ayant connu des souffrances telles qu'il avait «désespéré même de vivre» (v. 8). Cela avait été l'occasion d'expérimenter les délivrances de Dieu (v. 10) et ses consolations (v. 5). L'apôtre n'était nullement découragé, et il discernait même le but qu'avait le Seigneur en lui envoyant ces épreuves. C'était pour qu'il n'ait aucune confiance en lui-même, mais toute confiance en Dieu, en Dieu qui ressuscite les morts. La confiance en nous-mêmes, en nos propres forces, en notre propre sagesse, etc., est au fond une négation de la «sentence de mort» prononcée par Dieu sur l'homme naturel. Paul connaissait la «sentence de mort» que ses ennemis avaient prononcée sur lui et cela l'aidait à vivre en conformité avec celle que Dieu avait prononcée. Cette expression — la sentence de mort — paraît être une clé pour comprendre l'enseignement de l'apôtre Paul sur l'ensemble du sujet dont nous nous sommes occupés. (*)

(*) La sentence est la déclaration que prononce le juge, à l'issue d'un procès, pour définir la peine à laquelle il condamne l'accusé. Dire qu'on a en soi-même «la sentence de mort», comme le fait Paul ici, c'est dire qu'on est un condamné à mort. À la croix, Dieu a prononcé la sentence de mort sur l'homme — sur l'homme en tant qu'enfant d'Adam — et sur le monde.

9.3.2 Un trésor dans des vases de terre

«Mais nous avons ce trésor dans des vases de terre, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous» (2 Cor. 4:7). Paul vient de parler de la lumière que Dieu avait allumée dans son cœur, non seulement pour l'éclairer lui, mais surtout pour faire luire dans ce monde la lumière de l'évangile. Dieu voulait manifester sa puissance dans ce «vase d'élection», et il avait choisi pour cela un vase de terre. Bien fragile et de peu de valeur ! — voilà comment l'apôtre s'estimait lui-même. Et c'est ce qui le rendait apte au déploiement de la puissance de Dieu en lui. «Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance du Christ demeure sur moi», dit-il un peu plus loin (12:9).

9.3.3 Porter dans le corps la mort de Jésus...

«...portant toujours partout dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps» (2 Cor. 4:10). L'apôtre connaissait les tribulations et les persécutions ; il pouvait être dans la perplexité et même abattu, quoique jamais abandonné, jamais sans ressources. Mais Dieu se servait de ces circonstances éprouvantes pour accomplir en lui un travail d'une immense valeur : l'amener à reproduire quelque chose de la vie de Jésus. Il est frappant de voir ici la liaison entre la mort et la vie. Il faut que la mort de Jésus soit appliquée dans nos corps, concrètement et journalièrement, pour que la vie de Jésus puisse y être manifestée. Il est vrai que cela ne suffit pas, et que le lien de nos cœurs avec Jésus vivant dans le ciel est tout aussi indispensable. C'est en «contemplant à face découverte la gloire du Seigneur» que «nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (3:18).

Ce que Paul expérimente ici, en suivant le Seigneur, c'est la réalisation concrète de ce que Jésus avait demandé : «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il prenne sa croix, et me suive» (Matt. 16:24).

9.3.4 ...afin que la vie de Jésus soit manifestée

«Car nous qui vivons, nous sommes toujours livrés à la mort pour l'amour de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle» (2 Cor. 4:11). Le verset précédent nous montrait l'apôtre Paul dans un chemin où nous avons tous à le suivre ; car, d'une manière ou d'une autre, il faut que tous nous portions «toujours partout dans le corps la mort de Jésus». Ce verset-ci nous présente un martyr, quelqu'un de livré à la mort pour l'amour de Jésus. Les apôtres étaient «comme des gens voués à la mort» (1 Cor. 4:9). Mais tandis que la «sentence de mort» était sur eux, Dieu se glorifiait en reproduisant en eux les caractères de Jésus. Chacun dans le chemin où Dieu nous a placés, ayons à cœur de manifester quelque chose de cette vie de Christ. C'est le fruit naturel de la nouvelle vie que nous avons reçue.

Bénir par J.-A. Monard

Bibliquest

Les différents sens du mot bénir : Dieu bénit, l'homme bénit Dieu ou bénit les hommes. Bénir à l'occasion de la Cène, bénir la coupe. ME 2008 p. 210-217

Table des matières

- 1 Quand Dieu bénit l'homme
- 2 Quand l'homme bénit Dieu
- 3 Quand un homme bénit un homme
 - 3.1 La bénédiction des patriarches donnée à leurs fils
 - 3.2 La bénédiction des sacrificateurs ou des conducteurs d'Israël
 - 3.3 Bénissez et ne maudissez pas
- 4 Remarques finales

Demande : Le mot « bénir » semble être utilisé dans la Bible avec des sens assez différents. Pourrait-on avoir quelques indications à ce sujet ?

Le sens général du mot « bénir » est dire du bien (*). Mais le mot peut en effet avoir des sens notablement différents, en particulier suivant que c'est Dieu ou l'homme qui bénit.

Quand Dieu dit quelque chose, ses paroles ont une portée qui dépasse incomparablement ce qui en est pour le langage humain. Ce sont ses paroles qui ont amené les mondes à l'existence (Héb. 11:3 ; Gen. 1). D'autre part, les paroles qu'il prononce ont souvent le caractère de décrets. Elles expriment son intention, sa volonté. Elles annoncent ce qu'il va faire.

Nous essaierons de poser quelques jalons dans ce vaste sujet, en considérant successivement quelques situations caractéristiques.

(*) Bénir vient du latin « benedicere », mot composé de « bene », bien et « dicere », dire.

1 Quand Dieu bénit l'homme

De façon générale, le fait que Dieu bénisse exprime une faveur ou une place particulière qu'il accorde à un ou à des hommes, selon sa grâce.

Dans l'Ancien Testament, l'exemple le plus caractéristique de la bénédiction divine est celui d'Abraham. En l'appelant à sortir de son pays d'origine, l'Éternel lui avait dit : « Je te ferai devenir une grande nation, et je te bénirai, et je rendrai ton nom grand, et tu seras une bénédiction ; et je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront ; et en toi seront bénies toutes les familles de la

terre » (Gen. 12:2, 3). Dans ce passage, comme dans plusieurs autres qui confirment cette promesse, Dieu annonce à Abraham le bien qu'il veut lui faire, et évoque le bien qui de sa descendance va se déverser sur toute l'humanité (cf. 22:18).

La bénédiction promise à Israël sous la loi était conditionnée à son obéissance. « Regarde, je mets aujourd'hui devant vous la bénédiction et la malédiction : la bénédiction, si vous écoutez les commandements de l'Éternel, votre Dieu, que je vous commande aujourd'hui ; la malédiction, si vous n'écoutez pas les commandements de l'Éternel, votre Dieu, et si vous vous détournez du chemin que je vous commande aujourd'hui » (Deut. 11:26-28).

Dans plusieurs passages, le mot « bénir » exprime le bien que Dieu a déjà réalisé, les dons que sa grâce a déjà accordés. « Et Abraham était vieux, avancé en âge ; et l'Éternel avait béni Abraham en toute chose » (Gen. 24:1). Dans le même sens, on peut citer aussi le cas de Potiphar : « L'Éternel bénit la maison de l'Égyptien à cause de Joseph ; et la bénédiction de l'Éternel fut sur tout ce qui était à lui, dans la maison et aux champs (Gen. 39:5). Il y a aussi l'exemple de Job : « Tu as béni le travail de ses mains, et tu as fait abonder son avoir sur la terre » (Job 1:10).

En contraste avec les bénédictions de l'Ancien Testament, qui sont le plus souvent matérielles, le Nouveau Testament nous présente la bénédiction du christianisme comme étant d'ordre spirituel. « Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ..., nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ » (Éph. 1:3). L'apôtre Paul attire notre attention sur les richesses que nous possédons déjà. Bien que l'accomplissement complet de tout ce que comporte notre salut soit futur, notre bénédiction est actuelle. L'apôtre Pierre met davantage l'accent sur l'héritage qui nous est réservé dans les cieux (1 Pierre 1:3, 4). « Vous avez été appelés à ceci, c'est que vous héritiez de la bénédiction » (3:9).

Les bénédictions qui ont été apportées par la venue de Christ sont présentées dans le Nouveau Testament comme la réalisation des bénédictions inconditionnelles annoncées à Abraham. « Or l'Écriture, prévoyant que Dieu justifierait les nations sur le principe de la foi, a d'avance annoncé la bonne nouvelle à Abraham : En toi toutes les nations seront bénies. De sorte que ceux qui sont sur le principe de la foi sont bénis avec le croyant Abraham » (Gal. 3:8, 9). Ainsi « la bénédiction d'Abraham » parvient « aux nations » (v. 14).

2 Quand l'homme bénit Dieu

De très nombreux passages de l'Ancien et du Nouveau Testament utilisent l'expression « bénir Dieu ». Cela signifie invariablement louer Dieu, célébrer ce qu'il est, lui rendre grâces. L'idée fondamentale « dire du bien » est toujours là. Il s'agit de bonnes paroles adressées à Dieu, qui rappellent ce qu'il est, ce qu'il a fait ou ce qu'il a donné. « Je bénirai l'Éternel en tout temps ; sa louange sera continuellement dans ma bouche » (Ps. 34:1). « Mon âme, bénis l'Éternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits » (Ps. 103:2). « Et à la fin de ces jours... j'élevai mes yeux vers les cieux, et mon intelligence me revint, et je bénis le Très-Haut, et je louai et magnifiai celui qui vit éternellement » (Dan. 4:34). « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, car il a visité et sauvé son peuple » (Luc 1:68). « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ... » (2 Cor. 1:3 ; Éph. 1:3 ; 1 Pierre 1:3). « À celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, la bénédiction, et l'honneur, et la gloire, et la force, aux siècles des siècles ! » (Apoc. 5:13).

Dieu est digne d'être béni, il l'est effectivement et le sera éternellement. Cela conduit l'apôtre Paul à insérer parfois comme entre parenthèses : « qui est béni éternellement » (Rom. 1:25 ; 9:5 ; 2 Cor. 11:31).

3 Quand un homme bénit un homme

L'idée de base : dire du bien est toujours présente, mais il y a ici plusieurs cas à distinguer.

3.1 La bénédiction des patriarches donnée à leurs fils

La foi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob s'attachait aux bénédictions que Dieu avait promises, dont l'accomplissement complet était pour un jour à venir. Leur appréciation de ces bénédictions se manifestait en particulier dans le fait qu'ils avaient à cœur de transmettre à leurs fils l'héritage promis. En Genèse 27, nous voyons Isaac bénir Jacob et Ésaü. Bien que les conditions dans lesquelles se déroule cette scène soient particulièrement humiliantes, l'épître aux Hébreux nous dit : « Par la foi, Isaac bénit Jacob et Ésaü à l'égard des choses à venir » (11:20). Et dans le verset suivant : « Par la foi, Jacob mourant bénit chacun des fils de Joseph, et adora, appuyé sur le bout de son bâton ». Genèse 49 nous rapporte la bénédiction de Jacob à ses douze fils, et Deutéronome 33 celle de Moïse aux douze tribus d'Israël. Ces déclarations ne sont pas seulement des vœux, elles ont un caractère prophétique. Et dans ce sens elles se rapprochent des bénédictions exprimées par Dieu lui-même.

3.2 La bénédiction des sacrificateurs ou des conducteurs d'Israël

La loi donnait aux sacrificateurs l'instruction : « Vous bénirez ainsi les fils d'Israël, en leur disant : L'Éternel te bénisse, et te garde ! L'Éternel fasse lever la lumière de sa face sur toi et use de grâce envers toi ! L'Éternel lève sa face sur toi et te donne la paix ! » (Nomb. 6:23-26). On trouve aussi : « L'Éternel sépara la tribu de Lévi... pour se tenir devant l'Éternel, pour faire son service, et pour bénir en son nom » (Deut. 10:8). Il s'agit ici de souhaits de bénédiction pour le peuple, dans la conscience que toute vraie bénédiction vient de Dieu.

Aussi dans le sens d'un souhait, semble-t-il, on voit Josué bénir Caleb (Jos. 14:13) et, après la conquête de Canaan, bénir les deux tribus et demie en les renvoyant dans leur héritage au-delà du Jourdain (22:6-8).

Lorsque le jeune Samuel est amené à Silo pour servir l'Éternel, le sacrificateur « Éli bénit Elkana et sa femme, et dit : Que l'Éternel te donne des enfants de cette femme, à la place du prêt qui a été fait à l'Éternel ! » (1 Sam. 2:20). C'est un souhait — que d'ailleurs Dieu réalisera pleinement.

On voit aussi des rois pieux bénir le peuple pour leur souhaiter la bénédiction divine. Après avoir amené l'arche dans la tente qu'il avait tendue pour elle, David offre des sacrifices puis « il bénit le peuple au nom de l'Éternel des armées » (2 Sam. 6:18). Après la construction du temple et la prière de la dédicace, Salomon « se tint debout et bénit à haute voix toute la congrégation d'Israël » (1 Rois 8:55). Et encore au temps d'Ézéchias, nous trouvons : « Et les sacrificateurs, les Lévites, se levèrent et bénirent le peuple ; et leur voix fut écoutée, et leur prière parvint à sa demeure sainte dans les cieux » (2 Chron. 30:27). Ce souhait a valeur de prière en faveur du peuple.

Remarquons que tout ceci est caractéristique de l'Ancien Testament. Dans le Nouveau, nous ne trouvons pas d'hommes placés en honneur et ayant la mission de bénir le peuple de Dieu. Le Seigneur Jésus, au moment où il a été élevé dans le ciel, a levé ses mains en haut et a béni ses disciples (Luc 24:50, 51). Mais il n'a confié à aucun de ses serviteurs la tâche de faire un tel geste et de prononcer une bénédiction.

En parlant de la bénédiction adressée par Melchisédec à Abraham, l'épître aux Hébreux nous dit : « Or, sans contredit, le moindre est béni par celui qui est plus excellent » (7:7). Cette déclaration se réfère au genre de bénédiction que nous venons de considérer.

3.3 Bénissez et ne maudissez pas

Le mot bénir est aussi utilisé, dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, pour exprimer de bonnes paroles adressées par une personne à une autre, notamment un souhait, ou même le souhait d'une bénédiction divine. Ce cas se distingue des deux précédents en ce que celui qui bénit n'a pas une position d'autorité particulière ou de supériorité vis-à-vis de celui à qui il s'adresse.

Voyons quelques exemples. La famille de Rebecca bénit la jeune fille au moment de son départ, et formule des souhaits pour elle (Gen. 24:60). Naomi dit à sa belle-fille, en parlant de Boaz : « Béni soit celui qui t'a reconnue ! ... Béni soit-il de l'Éternel » (Ruth 2:19, 20). Boaz aussi dira à Ruth : « Bénie sois-tu de l'Éternel, ma fille ! » (3:10). David avait envoyé des messagers vers Nabal avec le souhait : « Vis longtemps ! et paix te soit, et paix à ta maison, et paix à tout ce qui t'appartient ! » (1 Sam. 25:6). Les serviteurs de celui-ci avertissent Abigaïl, son épouse : « Voici, David a envoyé du désert des messagers pour bénir notre maître, et il s'est emporté contre eux » (v. 14). Dans le même ordre d'idées, on voit David bénir Absalom (2 Sam. 13:25), Joab bénir David (14:22), David baiser et bénir Barzillai (19:39), et les serviteurs du roi bénir David (1 Rois 1:47). Au temps de Néhémie, « le peuple bénit tous les hommes qui s'offrirent volontairement pour habiter à Jérusalem » (Néh. 11:2).

Le Seigneur Jésus a enseigné les siens : « Bénissez ceux qui vous maudissent » (Matt. 5:44 ; Luc 6:28). Ce qui signifie : à ceux qui vous disent du mal, dites du bien.

L'apôtre Paul reprend cette exhortation : « Bénissez ceux qui vous persécutent ; bénissez et ne maudissez pas » (Rom. 12:14). Lui-même la mettait en pratique : « Injuriés, nous bénissons ; persécutés, nous le supportons ; calomniés, nous supplions » (1 Cor. 4:12, 13). Nos propos peuvent apporter quelque reflet de nos richesses à ceux qui sont autour de nous : « Qu'aucune parole déshonnête ne sorte de votre bouche, mais celle-là qui est bonne, propre à l'édification selon le besoin, afin qu'elle communique la grâce à ceux qui l'entendent » (Éph. 4:29).

L'apôtre Pierre aussi nous encourage à bénir. « Ne rendant pas mal pour mal, ou outrage pour outrage, mais au contraire bénissant, parce que vous avez été appelés à ceci, c'est que vous héritiez de la bénédiction » (1 Pierre 3:9). Il relie ce témoignage de notre bouche à la bénédiction divine dont nous sommes les héritiers.

4 Remarques finales

Nous avons posé quelques jalons, mais nous n'avons pas épuisé le sujet. Disons simplement que l'Écriture utilise aussi le mot bénir dans des cas un peu différents de ce que nous avons vu plus haut.

Dieu bénit non seulement des hommes, mais par exemple « le septième jour » (Gen. 2:3), c'est-à-dire qu'il le met à part.

Au moment de l'institution de la cène, le Seigneur Jésus prend du pain et « bénit » (Matt. 26:26 ; Marc 14:22) ou « rend grâce » (Luc 22:19). Ces expressions sont ici équivalentes. Bénir a également le sens de rendre grâce en 1 Corinthiens 14:16. Quand l'apôtre Paul parle de « la coupe de bénédiction que nous bénissons » (1 Cor. 10:16), on peut comprendre : la coupe pour laquelle nous rendons grâce, ou la coupe au sujet de laquelle nous bénissons.

Le cas est envisagé où un homme se bénit lui-même dans son cœur, tout en mettant de côté la parole de Dieu (Deut. 29:19). C'est-à-dire qu'il se persuade que le bien lui arrivera lors même qu'il se moque de Dieu.

L'idée dire du bien paraît invariablement attachée au mot bénir. Dans les divers cas que nous pouvons rencontrer, c'est le contexte qui nous fait comprendre la vraie portée du mot.

Les nourritures spirituelles du croyant par Jean Muller

Table des matières

- 1 La Pâque
- 2 Les pains sans levain
- 3 La manne
- 4 La nourriture du pays
 - 4.1 Le pays
 - 4.2 L'Égypte
 - 4.3 L'Assyrie
 - 4.4 Babylone
 - 4.5 En résumé :
- 5 Les sacrifices, nourriture de la famille sacerdotale
 - 5.1 La fête des prémices
 - 5.2 Les sacrifices de prospérités
 - 5.3 Les offrandes élevées et tournoyées
- 6 Christ, sa chair et son sang — Jean 6
- 7 Le fruit de l'arbre de vie — Apoc. 2 et 22 ; Luc 12
- 8 Résumé — Les nourritures spirituelles du croyant — Deut. 8:3
 - 8.1 La Pâque
 - 8.2 Les pains sans levain
 - 8.3 La manne
 - 8.4 La nourriture du pays
 - 8.5 Les sacrifices, nourriture de la famille sacerdotale
 - 8.6 Christ, sa chair et son sang — Jean 6
 - 8.7 Le fruit de l'arbre de vie

«L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu» (Deut. 8:3 ; Matt. 4:4).

Les Écritures présentent en figure plusieurs aspects de la nourriture spirituelle des croyants. Ce sont les biens de l'amour de Dieu envers nous, que nous goûtons à sa table dressée dans le désert (Ps. 23:5), avant d'être introduits dans Sa maison.

1 La Pâque

«Notre pâque, Christ, a été sacrifiée» (1 Cor. 5:7).

Christ, Agneau de Dieu, est le vrai agneau pascal. La fête de la Pâque est l'anticipation de son sacrifice à la croix.

La chair de l'agneau devait être mangée rôtie au feu (Ex. 12:8). Christ a traversé pour nous le feu du jugement. En mangeant (spirituellement) la chair de l'agneau, nous sommes identifiés avec le sacrifice qui nous délivre du jugement et de la mort. Le sang de l'agneau met effectivement à l'abri de ce jugement tous ceux qui, par la foi, sont au bénéfice de l'oeuvre de la croix.

La nuit de la Pâque était «à garder pour l'Éternel, par tous les fils d'Israël, en leurs générations» (Ex. 12:42). La cène du Seigneur est maintenant pour les chrétiens le souvenir de la mort de Christ pendant le temps de son absence.

2 Les pains sans levain

«C'est pourquoi célébrons la fête... avec des pains sans levain de sincérité et de vérité» (1 Cor. 5:8)

Avec le repas de l'agneau, Israël mangeait des pains sans levain, pains d'affliction (Ex. 12:8 ; Deut. 16:3). La fête des pains sans levain, liée à la Pâque (Luc 22:1), durait sept jours. C'est la figure de ce que doit être notre vie chrétienne tout entière, exempte de mal et de souillure.

Si un mal est manifesté dans une assemblée, le corps tout entier est souillé. La purification s'opère par la confession et l'identification collective avec le mal dont il faut ensuite se séparer. C'est là manger le sacrifice pour le péché dans un lieu saint, comme une chose très-sainte (Lév. 10:17)

3 La manne

La manne était la nourriture du peuple d'Israël à travers le désert ; elle lui avait été envoyée du ciel en réponse à ses premiers murmures (Ex. 16:12). C'était une pluie divine et le blé des cieux (Ps. 78:24), image de Christ, pain de Dieu (Jean 6:32-35, 51).

En traversant le désert (image du monde) le chrétien se nourrit de Christ, la vraie manne céleste. Un omer de manne devait être gardé comme souvenir des soins de Dieu envers son peuple dans le désert (Ex. 16:32, 33). Rien de ce que Christ aura été pour nous ici-bas ne sera oublié dans toute l'éternité.

La manne était quelque chose de menu, de grenu. Elle descendait sur la terre, mais n'avait pas de contact avec elle (Nom. 11:9).

Christ a été ici-bas l'étranger, le Fils de Dieu sur la terre, sans cesser d'être le Fils de l'homme qui est dans le ciel (Jean 3:13).

La récompense au vainqueur de Pergame (l'assemblée qui habite dans le monde) est précisément la manne cachée (Apoc. 2:17). C'est la communion dans le ciel avec Celui qui avait été rejeté du monde.

4 La nourriture du pays

4.1 Le pays

La manne répondait aux besoins du peuple dans le désert. Le vieux blé du pays et le cru de Canaan (Jos. 5:11) sont sa nourriture dans le pays de la promesse.

Pour Israël, la manne a été remplacée par le vieux blé du pays, lorsqu'il a quitté le désert pour la terre d'Emmanuel, en traversant le Jourdain. Pour le chrétien, au contraire, Christ est à la fois maintenant la manne pour la traversée du désert et la nourriture céleste du peuple de Dieu qui est appelé à jouir de sa position avec lui dans le ciel.

Christ est le vrai grain de blé (Jean 12:24), seul dans la mort pour porter du fruit en vie éternelle ; il est aussi le semeur qui «va en pleurant portant la semence qu'il répand» (Ps. 126:6). Le grain rôti garde l'empreinte du feu du jugement et de l'épreuve. Mais Christ ressuscité est maintenant au ciel, assis à la droite de Dieu et nous nous nourrissons de lui par la foi.

Les biens du pays de la promesse étaient variés et répondaient à tous les besoins du peuple d'Israël (Deut. 8:8). Sept ressources sont mentionnées : (1) froment (2) orge (3) vignes (4) figuiers (5) grenadiers (6) oliviers à huile (7) miel. En figure, le croyant trouve dans le Christ des desseins de Dieu la force de son âme, la joie et les secours de l'Esprit.

Par opposition aux vrais biens célestes du croyant en Christ, la Parole signale trois dangers pratiques, en rapport avec les nourritures fraternelles du monde :

4.2 L'Égypte

L'Égypte (image du monde selon la nature dont nous avons été délivrés) : Lorsque le peuple se lasse des soins de Dieu, il en vient à regretter l'Égypte et sa nourriture gratuite, «pour rien» (Nom. 11:4-9), en oubliant le fouet et le dur labeur (Ex. 5:14). À part les pots de chair, il garde le souvenir de six aliments : (1) poisson (2) concombres (3) melons (4) poireaux (5) oignons (6) ail. Rien de substantiel dans cette nourriture du monde, qui ne laisse qu'un goût persistant d'amertume d'avoir délaissé la source des eaux vives pour des citernes crevassées (Jér. 2:13).

4.3 L'Assyrie

L'Assyrie (image du monde politique) : Au temps d'Ézéchias, le roi d'Assyrie propose au peuple de Juda de se révolter contre Dieu, et d'abandonner leur héritage. La proposition du Rab-Shaké était subtile (2 Rois 18:32). La nourriture promise comprenait : (1) blé (2) moût (3) pain (4) vignes (5) oliviers (6) miel. Il y manquait l'orge, les figuiers et les grenadiers. Le monde est étranger à la puissance de Christ ressuscité (l'orge) pour le peuple de Dieu (les figuiers), et aux secours de l'Esprit (les grenadiers).

4.4 Babylone

(3) Babylone (image du monde religieux infidèle) : Daniel et les trois jeunes Hébreux refusent les mets délicats du roi et le vin qu'il buvait (Dan. 1:8) : Telle est la saisissante mise en garde que la Parole nous donne contre les dangers contemporains de la culture, des arts, des sciences et de la vie politique. Beaucoup de ces choses ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, mais peuvent devenir des idoles pour notre cœur.

4.5 En résumé :

- Nous nous nourrissons du souvenir de Christ sur la croix : c'est la Pâque
- Nous goûtons les ressources de la grâce de Christ pour nourrir nos âmes dans le désert de ce monde : c'est la manne ; enfin,
- Nous pouvons en même temps jouir de Christ en qui se réalisent les desseins et les pensées éternelles de Dieu ; nous avons avec lui les choses célestes comme partage et nourriture de l'âme : c'est le cru du pays de Canaan, le vieux blé du pays et le grain rôti.

5 Les sacrifices, nourriture de la famille sacerdotale

Sauf l'holocauste qui était entièrement pour Dieu (Lev. 1:9, 13, 17), les sacrifices d'offrande volontaire — offrandes de gâteau, sacrifices de prospérités ou offrandes tournoyées — pouvaient être mangés par la famille d'Aaron, le sacrificateur (la famille sacerdotale). Dans certains cas, le peuple tout entier y participait.

5.1 La fête des prémices

Cette fête suivait immédiatement la Pâque et la fête des pains sans levain (Lév. 23:9-14). Elle était célébrée par le peuple, dans le pays, lorsque la moisson était achevée. L'adorateur offrait d'abord une gerbe tournoyée avec l'agneau de l'holocauste — image de

Christ ressuscité présenté à Dieu — , avant de pouvoir goûter lui-même du fruit du pays. Alors, les prémices du fruit de la terre promise (figure du ciel pour nous) étaient offerts à Dieu dans une corbeille (Deut. 26:1-11) : image précieuse du culte de l'assemblée.

5.2 Les sacrifices de prospérités

À Dieu revenait d'abord le sang et la graisse. Puis le sacrificateur, l'adorateur qui offrait le sacrifice, et le peuple entier participaient à ce repas de communion (Lév. 7:28-36). Tout animal devait ainsi être présenté en sacrifice à Dieu, avant d'être mangé par l'Israélite (Lév. 17:1-7).

5.3 Les offrandes élevées et tournoyées

L'épaule (image de la puissance de Christ envers nous) et la poitrine (image de ses affections) de certains sacrifices étaient tournoyées devant l'Éternel. La famille sacerdotale en mangeait (Nom. 18:11). L'assemblée est pour Dieu une famille sacerdotale (1 Pi. 2:5), qui lui présente les perfections de Christ et lui raconte toute la gloire du vrai Joseph (Gen. 45:13), en goûtant la communion dans sa présence.

6 Christ, sa chair et son sang — Jean 6

En rappelant aux Juifs que leurs pères avaient mangé la manne au désert (v. 31), le Seigneur montre qu'il venait maintenant ici-bas comme la vraie manne, le pain de vie, le pain de Dieu (v. 34, 35). Il se présente d'abord comme un Christ vivant au milieu de son peuple (v. 40). Mais pour donner la vie à d'autres, le Fils de l'homme devait mourir, laisser sa vie (Jean 10:17). et son sang devait être versé.

Manger la chair du Fils de l'homme et boire son sang, communique la vie éternelle, qui est Christ lui-même (v. 50, 51, 53). Cet acte, spirituel, ne se répète pas. La cène du Seigneur en est la figure tangible, mais ne confère pas le salut.

Dès lors, le croyant a la vie divine, et la mort ne domine plus sur lui. Identifié avec Christ dans sa mort (telle est la portée de l'acte de manger), il a la promesse de la résurrection (v. 54).

Mais la vie divine dans le croyant doit être entretenue spirituellement. Christ est la nourriture qui fortifie son âme (v. 56). C'est ainsi que nous demeurons en Christ, et lui demeure en nous. Aucune communion avec lui ne peut être réalisée en dehors de sa mort.

7 Le fruit de l'arbre de vie — Apoc. 2 et 22 ; Luc 12

Tous les aspects de la nourriture spirituelle des croyants présentés ci-dessus sont pour le temps présent. Il reste une promesse pour l'avenir dans l'éternité de gloire avec Christ.

Le paradis terrestre, lieu de bonheur de la première création, avait été fermé à l'homme par sa faute ; Dieu, en miséricorde, lui a interdit l'accès à l'arbre de vie, pour que le monde ne soit pas peuplé de pécheurs immortels.

Mais Christ, par sa mort, est devenu le commencement d'une nouvelle création, celle de Dieu (Col. 1:18 ; Apoc. 3:14), et ouvre au croyant, placé au bénéfice de son oeuvre, les portes du paradis céleste. Ce lieu de délices est déjà promis au brigand repentant (Luc 23:43). Là, se trouve la source de la vie (le fleuve d'eau vive), et l'arbre de vie (Apoc. 2:7 ; 22:1, 2). L'arbre de la connaissance du bien et du mal (figure de la responsabilité de l'homme devant Dieu) n'a plus sa place, car Christ a répondu parfaitement à la justice de Dieu.

Le fruit de l'arbre de vie est la nourriture des saints, et les feuilles sont pour la guérison des nations (pendant la période millénaire). Ce fruit est promis, pour l'avenir, au vainqueur de l'assemblée d'Éphèse : «Je lui donnerai de manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu». Celui qui revient au premier amour abandonné peut en goûter déjà les prémices, choses «ineffables, qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer» (2 Cor. 12:4).

Dans la gloire, Christ, le vrai serviteur de l'Éternel, introduira ses rachetés au souper éternel de la grâce ; il «les fera mettre à table, et, s'avançant, il les servira» (Luc 12:37). Que son Nom soit béni !

8 Résumé — Les nourritures spirituelles du croyant — Deut. 8:3

8.1 La Pâque

1 Cor. 5:7

Gardée en leurs générations. La cène

8.2 Les pains sans levain

1 Cor. 5:8

Manger le sacrifice pour le péché

8.3 La manne

Blé des cieux (Ps. 78:24), en réponse aux murmures (Ex. 16:12)

Nourriture céleste (Nom. 11:9) pour le désert.

Omer pour le souvenir et manne cachée pour Pergame.

8.4 La nourriture du pays

Vieux blé, crû du pays et grain rôti. Christ, vrai grain de blé.

Les huit biens du pays.

Les trois nourritures frelatées : Égypte, Assyrie (le Rab-Shaké)

Babylone (Nébuchad.).

8.5 Les sacrifices, nourriture de la famille sacerdotale

La fête des prémices

Les sacrifices de prospérités

Les offrandes élevées et tournoyées (Nom. 18:11)

8.6 Christ, sa chair et son sang — Jean 6

Le don de la vie v. 50, 51, 53.

L'entretien de la vie v. 56.

8.7 Le fruit de l'arbre de vie

Le paradis terrestre et céleste (Gen. 2 ; Luc 23:43)

L'arbre de vie et le fleuve de la vie
 Le fruit de l'arbre et les feuilles
 Le vainqueur d'Éphèse
 Le service éternel de Christ (Luc 12:37)

FIXANT LES YEUX SUR Jésus Hébreux 12 v. 2 par Théodore Monod, 1874 / Helen Willis

Seulement 5 mots très courts, mais dans ces 5 mots, il y a tout le secret de la vie.

FIXANT LES YEUX SUR JESUS

dans les Écritures,

pour y apprendre ce qu'Il est, ce qu'Il a fait, ce qu'Il donne, ce qu'Il désire ; pour y trouver Son caractère qui sera notre modèle ; pour trouver dans Ses enseignements les instructions dont nous avons besoin ; pour trouver notre règle dans Ses préceptes ; pour trouver dans Ses promesses le soutien dont nous avons besoin ; pour trouver dans Sa personne et dans Son oeuvre la pleine réponse à tous les besoins de nos âmes.

FIXANT LES YEUX SUR JESUS

crucifié,

pour trouver dans son sang notre rançon, notre pardon, et notre paix.

FIXANT LES YEUX SUR JESUS

ressuscité,

pour trouver en Lui la justice qui seule peut nous rendre justes ; pour nous permettre, malgré notre indignité complète, de nous approcher, avec hardiesse et en Son Nom, de Celui qui est Son Père et notre Père, Son Dieu et notre Dieu.

FIXANT LES YEUX SUR JESUS

glorifié,

pour trouver en Lui notre avocat céleste, notre médiateur qui intercède pour nous, et continue ainsi Son oeuvre d'amour pour notre salut (1 Jean 2:1) ; qui paraît pour nous devant la face de Dieu (Héb. 9:24), sacrificateur royal, victime sans tache, portant continuellement l'iniquité des choses saintes (Exode 28:28).

FIXANT LES YEUX SUR JESUS

révélé par le Saint Esprit,

pour trouver, dans une communion permanente avec Lui, la purification de nos coeurs souillés par le péché, l'illumination de nos coeurs enténébrés et la transformation de nos volontés rebelles ; étant rendu capables, par Lui, d'être victorieux en face de toutes les attaques du monde et du méchant ; résistant à leur violence par Jésus notre Force, et surmontant leur ruse par Jésus notre sagesse ; étant soutenus par la sympathie de Jésus, — Lui à qui aucune tentation n'a été épargnée — et avec l'aide de Jésus — Lui qui n'a cédé devant aucune tentation.

FIXANT LES YEUX SUR JESUS

qui donne la repentance,

aussi bien que le pardon des péchés (Actes 5:31), parce que c'est Lui qui donne la grâce de reconnaître nos transgressions, de les déplorer, de les confesser et de les oublier

FIXANT LES YEUX SUR JESUS

pour recevoir de Lui, chaque jour,

la mission à exécuter et la croix à porter, avec la grâce suffisante pour l'une et l'autre ; pour recevoir la grâce qui nous rend capables d'être patients de Sa patience à Lui, actifs de Son activité, aimant de Son amour ; ne demandant jamais « de quoi suis-je capable » mais plutôt « de quoi n'est-Il pas capable, Lui ? » ; et comptant sur Sa force qui est manifestée parfaite dans notre faiblesse (2 Cor. 12:9).

FIXANT LES YEUX SUR JESUS

pour aller de l'avant en nous oubliant nous-mêmes,

en sorte que nos ténèbres disparaissent devant l'éclat de Sa face ; en sorte que nos joies soient saintes, et notre douleur adoucie ; aussi bien s'Il nous abaisse ou nous élève, s'Il nous afflige ou nous console, s'Il nous dépouille ou nous enrichit, s'Il nous montre comment prier ou s'Il répond à nos prières ; en sorte que s'Il nous laisse dans ce monde, Il nous en sépare pourtant, notre vie étant cachée avec Lui en Dieu (Col. 3:3) et notre comportement Lui rendant témoignage devant les hommes.

FIXANT LES YEUX SUR JESUS

dans la maison du Père où Il est retourné pour nous y préparer une place,

en sorte que cette perspective heureuse nous donne de vivre dans l'espérance, — étant prêts à mourir en paix, si le Seigneur n'est pas venu préalablement, et si le jour vient de rencontrer ce dernier ennemi, déjà vaincu par Lui pour nous, et que nous vaincrons par Lui — en sorte que cet ancien roi des épouvantements [la mort] devient pour nous aujourd'hui l'annonciation du bonheur éternel.

FIXANT LES YEUX SUR JESUS

dont le retour est certain,

à un moment non encore connu, et qui est d'âge en âge la vive attente et la bienheureuse espérance de l'Église fidèle, celle-ci étant encouragée à la patience, à veiller avec joie à la pensée que le Seigneur est proche (Phil. 4:4, 5 ; 1 Thes. 5:23).

FIXANT LES YEUX SUR JESUS

le chef et le consommateur de la foi (Héb. 12:2),

autrement dit regardant à Celui qui est le modèle, la source et l'objet de la foi ; Celui qui du premier au dernier pas accompagne les croyants en restant à leur tête ; en sorte que notre foi est inspirée par Lui, encouragée et soutenue, et conduite jusqu'à son accomplissement suprême.

FIXANT LES YEUX SUR JESUS

et sur rien d'autre,
les détournant de tout autre objet.

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur nous-mêmes,
ni sur nos pensées, nos raisonnements, nos imaginations, nos inclinations, nos désirs ou nos plans ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur le monde,
ni sur ses coutumes, son exemple, ses règles et ses jugements ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur Satan,
bien qu'il cherche à nous terrifier par sa fureur, ou à nous séduire par ses flatteries — Oh ! combien nous nous épargnerons de vaines questions, de scrupules perturbants, de perte de temps, de tergiversations devant le mal, de perte d'énergie, de rêves creux, de déceptions amères, de luttres douloureuses, et de chutes retentissantes — si simplement nous fixons les yeux constamment sur Jésus et le suivons où qu'Il nous mène. Nous serons alors bien trop occupés à ne pas perdre de vue le chemin qu'Il nous trace, et à ne pas gaspiller un seul instant dans des domaines où Il estime inutile de nous conduire ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur nos professions de foi,
aussi évangéliques soient-elles. La foi qui sauve, qui sanctifie et qui console, ce n'est pas donner son consentement à la doctrine du salut ; c'est être uni à la personne du Sauveur. Adolphe Monod disait : il ne suffit pas de connaître beaucoup de choses sur Jésus-Christ, il faut L'avoir Lui-même. On peut ajouter à ces mots que personne ne Le connaît en réalité si d'abord il ne Le possède. Selon l'expression si profonde du disciple bien-aimé, « en Lui était la vie et la vie était la lumière des hommes » ; c'est en Jésus qu'est la vie (Jean 1:4) ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur nos méditations,
ou sur nos prières, ou sur nos conversations pieuses, ou sur nos bonnes lectures, ou sur les bonnes réunions de croyants, pas même sur notre participation à la Cène du Seigneur. Ne manquons pas de faire usage fidèlement de ces moyens de grâce, mais ne les confondons pas avec la grâce elle-même ; et ne détournons pas nos yeux de Celui qui seul les rend profitables, lorsqu'Il s'en sert pour se révéler à nous ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur notre position
dans l'église chrétienne, ni sur la famille à laquelle nous appartenons, ni sur notre baptême, ni sur l'éducation que nous avons reçue, ni sur la doctrine que nous professons, ni sur l'opinion des autres sur notre piété, ni sur notre opinion personnelle en rapport avec notre piété. Certains auront prophétisé au nom du Seigneur Jésus, et un jour, ils L'entendront dire : Je ne vous ai jamais connu (Matt. 7:22, 23) ; par contre Il ne manquera pas de confesser devant le Père et ses saints anges le plus humble de ceux qui ont regardé à Lui ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur nos frères,
pas même les meilleurs, ni ceux que nous aimons le mieux. En suivant l'homme, nous courons le risque de nous tromper de chemin ; en suivant Jésus nous sommes certains de ne jamais nous égarer. En outre, en interposant quelqu'un entre Jésus et nous, l'homme va croître peu à peu, et Jésus décroître, et bientôt nous ne saurons plus trouver Jésus quand l'homme viendra à manquer ; et si ce dernier tombe, tout tombera. Au contraire, si Jésus reste à sa place entre nous et notre meilleur ami, notre attachement à ce dernier sera moins prenant, mais plus profond ; moins passionné, mais plus tendre ; moins nécessaire, mais plus utile ; ce sera un instrument de riche bénédiction entre les mains de Dieu quand il Lui plaira de s'en servir ; et son absence même sera encore une bénédiction, s'il plait à Dieu de le retirer, pour nous rapprocher du seul Ami dont ni mort ni vie ne peut nous séparer (Rom. 8:38-39) ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur Ses ennemis ou les nôtres.
Au lieu de les haïr ou de les craindre, nous saurons les aimer et les vaincre ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur les obstacles
rencontrés dans le chemin. Dès que nous nous arrêtons pour y prêter attention, ils nous surprennent, nous mettent en confusion, nous surmontent, car nous sommes incapables de comprendre la raison pour laquelle ils sont permis ni les moyens qui nous seront donnés pour les vaincre. Pierre a commencé à enfoncer quand il a regardé aux vagues soulevées par le vent de tempête ; quand il regardait à Jésus, il marchait sur la mer comme sur un rocher. Plus notre tâche est difficile, plus nos tentations sont terribles, plus il est vital de fixer les yeux sur Jésus seul ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur nos sujets de trouble,
ni pour les compter, ni pour les peser, ni pour avoir l'étrange plaisir de goûter leur amertume. En dehors de Jésus, le trouble ne sanctifie pas, mais il endure et froisse. Il ne produit pas la patience, mais la rébellion ; pas la sympathie, mais l'égoïsme ; pas l'espérance, mais le désespoir (Rom. 5:3, 4). Ce n'est qu'à l'ombre de la croix que nous pouvons peser le vrai poids de notre croix, et l'accepter chaque jour de Sa main, pour la porter avec amour, avec reconnaissance, et avec joie ; et y trouver une source de bénédiction tant pour nous que pour les autres ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur les plus chères

et les plus légitimes de nos joies terrestres, de peur d'en être si rempli qu'elles nous privent de la contemplation de Celui qui justement nous les donne. Si nous regardons à Lui avant tout, c'est de Lui que nous recevrons ces choses bonnes, et elles seront rendues mille fois plus précieuses parce que nous les tiendrons comme des dons reçus de sa main d'amour, que nous confions à Sa garde, pour en jouir dans la communion avec Lui, et pour s'en servir pour Sa gloire ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur les instruments

quels qu'ils soient, dont Il se sert pour former le chemin qu'Il veut pour nous. Regarder au-delà de l'homme, au-delà des circonstances, au-delà des mille et une causes si justement appelées secondaires, remontons à la cause première — Sa volonté. Remontons même à la source de cette volonté — Son amour. Alors, notre gratitude, sans cesser d'être moins vive à l'égard de ceux qui sont bons pour nous, ne se limitera pas à eux ; alors au jour d'épreuve, sous le coup du bouleversement le plus inattendu, le plus inexplicable et le plus accablant, nous pourrions dire avec le Psalmiste : « Je suis resté muet, je n'ai pas ouvert la bouche, car c'est toi qui l'a fait » (Ps. 39:9). Et dans le silence muet de l'épreuve, la voix céleste, douce et subtile, viendra nous dire : « Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras dans la suite » (Jean 13:7) ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur les intérêts

de notre cause, de notre parti, de notre église, — encore moins sur nos intérêts personnels. Le seul objet de notre vie est la gloire de Dieu ; si nous n'en faisons pas le but suprême de nos efforts, il faut nous passer de Son aide, car Sa grâce est au seul service de Sa gloire. Si au contraire, nous recherchons Sa gloire par-dessus tout, nous pouvons toujours compter sur Sa grâce ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur la sincérité de nos intentions, ni sur la force de nos résolutions.

Hélas ! combien souvent les meilleures intentions ont frayé la voie aux chutes les plus humiliantes ! Reposons-nous non pas sur nos intentions, mais sur Son amour ; non pas sur nos résolutions, mais sur Ses promesses ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur notre force

Notre force est tout juste bonne à nous glorifier nous-mêmes ; pour glorifier Dieu, il faut la force de Dieu ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur notre faiblesse

En nous lamentons sur notre faiblesse, sommes-nous jamais devenus plus forts ? Regardons à Jésus, et Sa force se communiquera elle-même à nos cœurs, et Sa louange jaillira de nos lèvres ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur nos péchés,

ni sur leur source (Matt. 15:19) ni sur le châtement qu'ils méritent. Ne regardons à nous-mêmes que pour reconnaître combien nous avons besoin de regarder à Lui ; et regardons à Lui, non pas, bien sûr, comme si nous étions sans péché, mais au contraire, parce que nous sommes pécheurs, mesurant la grandeur de l'offense par la grandeur du sacrifice qui l'a expié et la grandeur de la grâce qui l'a pardonné. Quelqu'un a dit : « Pour un regard jeté sur nous-même, jetons-en dix sur Jésus ». — « Ce n'est certainement pas en regardant à Jésus Christ crucifié, qu'on perdra de vue notre état de méchanceté, — parce que cette méchanceté, c'est comme si elle était gravée sur la croix — il est par contre certain qu'en regardant à notre méchanceté, nous perdrons de vue Jésus Christ et sa croix ». Il ajoutait : « Ne regardez à vous-mêmes qu'en présence de la croix et à travers Jésus Christ ». Regarder au péché ne fait que procurer la mort ; regarder à Jésus donne la vie. Ce qui guérissait les Israélites dans le désert, ce n'était pas de regarder à leurs blessures, mais de lever les yeux vers le serpent d'airain (Nombres 21:9 ; Jean 3:14) ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur nos prétentions de propre justice

(est-il vraiment besoin de le dire ?). Les pires malades sont ceux qui croient être en bonne santé ; les pires aveugles sont les aveugles qui croient voir (Jean 9:41). S'il est dangereux de s'appesantir à regarder notre méchanceté, hélas que trop réelle ! il est encore bien plus dangereux de nous attarder avec complaisance sur des mérites imaginaires ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur la loi.

La loi donne des commandements, mais non pas la force de les accomplir ; la loi condamne toujours, et ne pardonne jamais. Si nous nous remettons sous la loi, nous nous écartons de la grâce. Dès que nous faisons de notre obéissance le moyen de notre salut, nous perdons la paix, la joie, la force, car nous avons oublié que Jésus est la fin de la loi pour justice à tout croyant (Rom. 10:4). Dès que la loi nous contraint de chercher en Lui notre seul Sauveur, alors il n'appartient qu'à Lui le droit de nous commander, et ce n'est qu'à Lui que l'obéissance est due : cette obéissance n'inclut rien moins que notre cœur tout entier, et nos pensées les plus secrètes, mais elle a cessé d'être un joug de fer ou un fardeau insupportable, ce n'est qu'un joug aisé et un fardeau léger (Matt. 11:30). Une obéissance qu'il rend pleine de délices sans nous obliger moins ; une obéissance qu'il inspire en même temps qu'il exige ; une obéissance qui est à la fois une conséquence du salut et une partie de ce salut, — et, comme tout le reste, elle est librement donnée ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur ce que nous faisons pour Lui.

À trop être occupé de l'oeuvre, on oublie le Maître — on peut avoir les mains pleines et le cœur vide. Si nous sommes occupés du Maître, nous ne pourrions pas oublier l'oeuvre ; si le cœur est plein de Son amour, comment être inactif à Son service ?

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur le succès apparent de nos efforts.

L'apparence du succès, n'est pas la mesure du vrai succès ; en outre, Dieu ne nous demande pas de réussir, mais de travailler ; Il nous demande compte de notre travail, pas de nos réussites — pourquoi donc nous en faire du souci ? À nous de répandre la semence, à Dieu de récolter le fruit ; si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain ; s'Il ne nous emploie pas pour récolter, Il emploiera autrui. Même quand le succès est garanti, il est dangereux d'en être occupé : d'une part nous sommes tentés de nous en attribuer quelque mérite, et d'autre part, nous prenons l'habitude d'être moins zélé quand nous ne voyons plus de résultat, alors que ce serait justement le moment de redoubler d'énergie. Regarder au succès, c'est marcher par la vue ; regarder à Jésus, et persévérer en Le suivant et Le servant malgré tous les sujets de découragements, c'est cela marcher par la foi ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur les dons spirituels reçus, présents ou futurs.

La grâce d'hier était pour le travail d'hier, elle est passée ; on ne peut plus en tirer parti, ou s'y attarder. La grâce d'aujourd'hui est donnée pour le travail d'aujourd'hui ; elle nous est confiée non pour la regarder, mais pour en faire bon usage. On ne peut la contempler comme un trésor, en comptant ses richesses, mais il faut la dépenser immédiatement, et rester pauvre, « fixant les yeux sur Jésus » ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur la somme de douleurs

par lesquelles nos péchés nous ont fait passé, ou à la somme d'humiliations causées par ces péchés. Si seulement nous en étions humiliés au point de ne plus être satisfaits de nous-mêmes ; si seulement nous en étions troublés au point que cela nous fasse regarder à Jésus pour qu'Il nous en délivre : c'est tout ce qu'Il demande de nous ; et ce sont aussi ces yeux fixés sur Jésus qui, plus que tout autre chose, font jaillir les larmes et chuter l'orgueil. Et quand il nous est donné, comme à Pierre, de pleurer amèrement (Luc 22:62), oh ! que nos yeux obscurcis par les larmes puissent alors, plus que jamais, rester fixés sur Jésus ; et même notre repentance peut devenir un piège si nous imaginons pouvoir, en quelque manière, ôter ces péchés par nos larmes, ce que seul le sang de l'Agneau de Dieu peut faire ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur notre joie, même brillante,

ni sur la force de notre assurance, ni sur la chaleur de notre amour. Sinon, dès que l'amour se refroidit tant soit peu, dès que cette assurance se dissipe, dès que la joie fait défaut, — soit en raison de notre faiblesse ou de l'épreuve de notre foi, — ayant ainsi perdu ces émotions intérieures, nous pensons de suite que nous n'avons plus de force, et nous nous laissons aller à un abîme de douleur, ou même à une oisiveté peureuse, ou à des plaintes coupables. Ah ! qu'il vaudrait mieux nous souvenir, que si la douceur des sentiments fait défaut, la foi et sa force demeurent avec nous. Pour être en mesure de toujours abonder dans l'oeuvre du Seigneur (1 Cor. 15:58), fixons les yeux sur Jésus, non pas sur nos coeurs changeants, car Lui demeure le même ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas au degré de sainteté auquel nous sommes parvenus.

Si quelqu'un ne s'estime pas être un enfant de Dieu tant qu'il voit encore une tache sur son coeur, et des pierres d'achoppements dans sa vie, qui pourra jamais goûter la joie du salut ? Cette joie ne s'achète pas à prix d'argent. La sainteté est le fruit, non pas la racine de la rédemption. C'est l'oeuvre de Jésus Christ pour nous qui nous réconcilie avec Dieu ; c'est l'oeuvre du Saint Esprit en nous qui nous renouvelle à Sa ressemblance. C'est vrai qu'une foi, même réelle, mais qui n'est pas encore affermie, a des carences et ne porte pas beaucoup de fruit, mais cela n'amointrit point la perfection de l'oeuvre du Seigneur, ni la certitude de ses promesses immuables, ni la garantie de la vie éternelle à quiconque se confie en Lui. Et ainsi, se reposer dans le Rédempteur est le sûr moyen de Lui obéir ; et l'âme ne peut faire face à des conflits que lorsqu'elle jouit de la paix du pardon. — Si, par manque de scrupule, quelqu'un abuse de cette vérité bénie pour se livrer à l'oisiveté spirituelle, s'il s'imagine pouvoir remplacer la sainteté qu'il n'a pas par la foi qu'il pense avoir, qu'une telle personne se rappelle les avertissements solennels de l'apôtre Paul : « ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises » (Gal. 5:24), ainsi que de l'apôtre Jean : « celui qui dit : je le connais, et qui ne garde pas ses commandements, est menteur, et la vérité n'est pas en lui » (1 Jean 2:4), et aussi l'avertissement du Seigneur Jésus lui-même : « tout arbre qui ne porte pas de bon fruit est coupé et jeté au feu » (Matt. 7:19) ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur nos défaites ou sur nos victoires.

Si nous regardons à nos défaites, nous serons abattus ; si nous regardons à nos victoires, nous serons enflés d'un vain orgueil. Ni l'un ni l'autre ne nous aidera à combattre le bon combat de la foi (1 Tim. 6:12). Comme toutes nos bénédictions, la victoire et la foi qui la gagne, sont un don de Dieu par notre Seigneur Jésus Christ (1 Cor. 15:57), et à Lui revient toute la gloire ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur nos doutes.

Plus nous regardons à ces doutes, plus ils paraissent immenses, jusqu'à engloutir notre foi, notre force et notre joie. Mais si nous en détournons nos regards pour les fixer sur notre Seigneur Jésus, Lui qui est la Vérité (Jean 14:6), les doutes seront dissipés par la lumière de Sa présence comme les nuages sous l'effet du soleil ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et non pas sur notre foi.

Le dernier artifice de l'adversaire quand il ne peut pas nous amener à regarder ailleurs, est de détacher nos yeux de notre Sauveur pour les tourner vers notre foi, et alors, soit de nous décourager si elle est faible, soit de nous enorgueillir si elle est forte : dans tous les cas, nous en sortons affaiblis. Car la puissance ne vient pas de la foi, mais du Sauveur par la foi. Il ne s'agit pas de regarder à ce que nous paraissions, mais de fixer les yeux sur Jésus ;

LES YEUX SUR JÉSUS

et c'est de Lui et en Lui que nous apprenons

à connaître ce qu'il nous faut savoir du monde, de nous-mêmes, de nos douleurs, des dangers qui nous guettent, de nos ressources et de nos victoires ; de Lui et en Lui, nous l'apprenons sans danger, et pour le profit de nos âmes ; il s'agit de tout voir dans la vraie lumière, parce qu'Il est Celui qui nous montre ces choses ; et Lui choisira le moment opportun et la mesure appropriée de

connaissance de ces choses, pour que soient produits les fruits d'humilité, de sagesse, de gratitude, de courage, de vigilance et de prière. Tout ce qu'il est désirable que nous connaissions, le Seigneur Jésus nous l'enseigne ; tout ce que nous n'apprenons pas de Lui, il vaut mieux que nous ne le sachions pas ;

LES YEUX SUR JÉSUS

tant que nous restons sur la terre,
les yeux fixés sur Jésus à tous les instants, sans nous laisser distraire par les souvenirs du passé — il nous faut le laisser derrière — ni par l'occupation du futur — nous n'en savons rien ;

LES YEUX SUR JÉSUS MAINTENANT

si nous n'avons encore jamais regardé à Lui

LES YEUX SUR JÉSUS DE NOUVEAU

si nous avons eu une éclipse

LES YEUX SUR JÉSUS SEULEMENT

LES YEUX SUR JÉSUS ENCORE

LES YEUX SUR JÉSUS TOUJOURS

en le fixant toujours plus constamment,
avec toujours plus de confiance, « étant transformés en la même image, de gloire en gloire » (2 Cor. 3:18), attendant ainsi l'heure où nous serons appelés à passer de la terre au ciel, du temps à l'éternité, — heure promise, heure bénie, — quand enfin nous lui serons semblables, car nous le verrons comme Il est (1 Jean 3:2).

DÉSORMAIS

Ne regardons pas à nous-mêmes

Oh la honte et la douleur amères
Qu'il ait jamais pu exister un temps
Où j'ai laissé la compassion du SAUVEUR
Plaider en vain ! et où j'ai répondu fièrement :
« Tout de moi et rien de Toi »

Et voilà qu'Il m'a trouvé quand même :
Je l'ai vu saignant sur le bois maudit
Je l'ai entendu prier et dire : « Père pardonne leur »
Et mon coeur a murmuré, à regret :
« Un peu de moi et un peu de Toi »

Jour après jour Sa tendre miséricorde
Guérissait, aidait sans mesure et sans limite,
Douce et forte, si patiente, hélas !
Elle m'a amené plus bas encore, et je susurrais alors :
« Moins de moi, et plus de Toi »

Plus haut que les plus hauts cieus,
Plus profond que la mer la plus profonde,
Seigneur, ton amour m'a finalement conquis ;
Accorde-moi maintenant ma supplication :
« Rien de moi, et tout de Toi »

L'ARGILE ET LE POTIER par J. A. Monard

Bibliquest

Pétitesse de l'homme, sa responsabilité devant Dieu ; souveraineté de Dieu. Le croyant a un trésor dans un vase de terre afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous.

ME 2008 p. 353-360

Table des matières

- 1 La place de l'homme devant son Créateur
- 2 Tu m'as façonné comme de l'argile
- 3 Je suis fait d'argile, moi aussi
- 4 Un peuple formé comme de l'argile
- 5 Comme il plut aux yeux du potier
- 6 Le potier a pouvoir sur l'argile
- 7 Un trésor dans des vases de terre

Plusieurs passages de la Bible décrivent la place de l'homme devant Dieu au moyen de l'image de l'argile façonnée par le potier. En elle-même, cette matière est sans forme et sans grande utilité. Son intérêt réside dans ce que l'on peut en faire, en la modelant et en la cuisant pour la durcir. La beauté d'un vase témoigne du savoir-faire du potier, mais même cuite, l'argile demeure très fragile. (*) On comprend que des objets de cette sorte soient utilisés comme images de l'homme — créature de Dieu témoignant de la puissance et de la sagesse du Créateur, mais bien petit et bien chétif quant à lui-même.

(*) La fabrication des briques avec l'argile cuite date des temps les plus reculés (cf. Gen. 11:3 ; Jér. 43:9). La fragilité de l'argile est évoquée plusieurs fois dans la Parole (cf. Dan. 2:33, 42 ; Apoc. 2:27).

1 La place de l'homme devant son Créateur

Deux passages d'Ésaïe rappellent à l'ordre l'homme qui, dans son audace, se permet de contester avec son Créateur :

« Le potier sera-t-il estimé comme l'argile, pour que la chose faite dise de celui qui l'a faite : Il ne m'a pas faite ? et que ce qui est formé dise de celui qui l'a formé : Il n'a pas d'intelligence ? » (29:16).

« Malheur à celui qui conteste avec celui qui l'a formé ! Qu'un tesson conteste avec des tessons de la terre... ! L'argile dira-t-elle à celui qui la forme : Que fais-tu ? — et ton œuvre : Il n'a pas de mains ? Malheur à celui qui dit à son père : Qu'as-tu engendré ? et à sa mère : Qu'as-tu enfanté ? » (45:9).

Ces versets décrivent l'attitude, très courante aujourd'hui, des hommes qui nient l'existence de Dieu et pensent n'avoir de compte à rendre à personne. Ils ferment les yeux sur l'évidence de la création. Celle-ci témoigne de la sagesse et de la puissance du Créateur, en particulier dans la créature privilégiée qu'est l'homme. Leur folie est comparable à celle d'un vase de poterie qui affirmerait qu'il n'y a pas eu de potier pour le former.

De plus, le Créateur n'a aucun compte à rendre à sa créature. Qu'il s'agisse de ce que nous sommes comme l'ouvrage de ses mains, ou de ce qu'il accomplit dans ses voies envers nous, « d'aucune de ses actions il ne rend compte » (Job 33:13). Gardons humblement notre place devant lui.

2 Tu m'as façonné comme de l'argile

Dans la grande épreuve que Dieu lui avait envoyée, Job avait tout d'abord montré une soumission exemplaire. Dépouillé de tous ses biens et privé de tous ses enfants, il avait dit : « L'Éternel a donné, et l'Éternel a pris ; que le nom de l'Éternel soit béni ! » (Job 1:21). Et même, douloureusement atteint dans sa santé, il n'avait pas prononcé une parole déplacée. Jacques fait allusion à cela quand il dit : « Vous avez entendu parler de la patience de Job » (5:11).

Cependant les propos injustes et les insinuations de ses amis — qui étaient venus « pour le plaindre et le consoler » — ont progressivement usé sa résistance et l'ont conduit à prononcer des paroles inconvenantes. Sans aller si loin que les impies dont Ésaïe nous parle, Job s'est permis de demander à Dieu pourquoi il agissait ainsi envers lui. Bien conscient d'être une créature de Dieu, il dit : « Souviens-toi, je te prie, que tu m'as façonné comme de l'argile, et que tu me feras retourner et la poussière » (Job 10:9). Mais il demande à Dieu : « Prends-tu plaisir à opprimer, que tu méprises le travail de tes mains ? » (v. 3).

Dans la suite, les visiteurs accumuleront outre mesure leurs maladresses et leurs méchancetés, et Job s'obstinera à défendre sa propre justice. Quand il aura achevé l'éloge de sa propre personne, Dieu enverra vers lui Élihu avec des paroles pleines de sagesse. Puis il se révélera lui-même à Job et l'amènera à confesser les paroles inconvenantes qu'il a prononcées et à se repentir profondément. Finalement, Dieu rétablira l'ancien état de Job et sa fin sera plus bénie que ne l'avait été son commencement.

3 Je suis fait d'argile, moi aussi

Relevons juste ces quelques mots dans les propos d'Élihu : « Voici, je suis comme toi quant à Dieu, je suis fait d'argile, moi aussi. Voici, ma terreur ne te troublera pas, et mon poids ne t'accablera pas » (Job 33:6, 7). Conduit par Dieu pour ouvrir les yeux de Job sur ses erreurs et ses défaillances, cet homme s'approche avec humilité et délicatesse. Il ne prend pas une attitude de supériorité vis-à-vis de Job, mais se place à son niveau. Il reconnaît sa propre faiblesse et sa fragilité. Il va lui parler de manière à ne pas l'effrayer ni l'écraser. Quelle leçon pour tous ceux que le Seigneur appelle à adresser une parole de répréhension !

Dans ses voies miséricordieuses envers nous, Dieu « se souvient que nous sommes poussière » (Ps. 103:14). Souvenons-nous-en aussi dans nos rapports fraternels.

4 Un peuple formé comme de l'argile

Dans les passages précédemment considérés, c'est l'homme individuellement qui est comme l'argile sortie des mains du potier. Le prophète Ésaïe emploie la même image d'une façon un peu différente, en ce qui concerne le peuple d'Israël. « Or maintenant, Éternel, tu es notre père : nous sommes l'argile, tu es celui qui nous as formés, et nous sommes tous l'ouvrage de tes mains » (64:8). Ce passage présente l'Éternel comme le « père » d'Israël. Il évoque la position de ce peuple choisi de Dieu, formé par lui-même et objet de ses soins.

Ceci doit être bien distingué de la relation individuelle des « enfants de Dieu » avec leur Père, qui est la part des croyants aujourd'hui. Cette relation, qui découle du fait que nous sommes « nés de Dieu », n'est révélée que dans le Nouveau Testament. Elle ne pouvait être connue avant la venue de Jésus Christ, le Fils de Dieu. « À tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu » (Jean 1:12).

Israël connaissait l'Éternel comme Celui qui avait amené le peuple à l'existence, qui l'avait « créé » et « formé » (És. 43:1).

5 Comme il plut aux yeux du potier

Un passage de Jérémie nous présente l'action du potier envers l'argile dans un sens encore différent. Le prophète est invité à descendre dans la maison du potier pour y apprendre une leçon (18:1-12). Le potier travaillait l'argile sur son tour. Soudain, le vase qu'il faisait fut gâté, et le potier en fit un autre vase, comme il lui plut (v. 4). L'Éternel révèle alors ceci : « Ne puis-je pas faire de vous comme fait ce potier, ô maison d'Israël ?... Voici, comme est l'argile dans la main du potier, ainsi êtes-vous dans ma main, ô maison d'Israël ! » (v. 6). L'Éternel explique alors plus en détail que ses voies envers une nation peuvent changer, si l'attitude de cette nation change. Dieu annonçait à Juda un jugement imminent — la destruction de la ville et la déportation. Mais si le peuple se repentait, Dieu se repentirait aussi du mal qu'il avait décidé de lui faire.

C'est ce qui est arrivé dans le cas de Ninive. Jonas a prêché : « Encore quarante jours, et Ninive sera renversée » (Jonas 3:4). Mais les hommes de Ninive se sont repentis à la parole de Jonas et le jugement n'est pas venu sur eux. En fait, il s'est exécuté plus tard (cf. Nah. 1:1).

6 Le potier a pouvoir sur l'argile

Dans le Nouveau Testament, nous trouvons encore une fois l'image du potier qui forme l'argile. L'apôtre Paul l'utilise dans l'épître aux Romains, quand il présente le sujet de l'élection, pour affirmer la souveraineté de Dieu. L'enseignement de la Parole à ce sujet est une pierre d'achoppement pour les incrédules, et même pour les croyants lorsqu'ils veulent introduire le raisonnement humain dans ce que Dieu a révélé. Quand l'homme pense pouvoir comprendre à fond, et selon sa logique, toutes les pensées de Dieu, il quitte la place qui lui convient devant son Créateur. Il est comme le vase qui contesterait avec le potier. « La chose formée dira-t-elle à celui qui l'a formée : Pourquoi m'as-tu ainsi faite ? Le potier n'a-t-il pas pouvoir sur l'argile pour faire de la même masse un vase à honneur et un autre à déshonneur ? » (Rom. 9:20, 21).

L'esprit humain ne peut pas saisir comment se concilient la responsabilité de l'homme et la souveraineté de Dieu. La Parole nous présente les deux choses comme étant entières.

D'une part, l'appel de la grâce est adressé à tous les hommes : « Que celui qui a soif vienne ; que celui qui veut prendre gratuitement de l'eau de la vie » (Apoc. 22:17). À ceux qui refusaient la grâce, le Seigneur a dit : « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie » (Jean 5:40). Ainsi chacun est pleinement responsable d'accepter le salut que Dieu offre gratuitement à tous.

D'autre part, Dieu révèle à ceux qui ont reçu Jésus qu'ils ont été « élus... avant la fondation du monde » (Éph. 1:4). Selon les termes d'une déclaration qui décrit l'œuvre de Dieu envers eux depuis l'éternité passée jusqu'à l'éternité future, ils ont été préconnus, prédestinés, appelés, justifiés, glorifiés (Rom. 8:29, 30). L'histoire d'Israël au moment du veau d'or nous fournit une illustration et une déclaration divine essentielle. Au moment où tout le peuple méritait la condamnation divine, Dieu dit à Moïse : « Je ferai grâce à qui je ferai grâce, et je ferai miséricorde à qui je ferai miséricorde » (Ex. 33:19 ; cf. Rom. 9:15). Cette déclaration n'explique en aucune manière à qui Dieu fait grâce. Cela reste son secret.

Le raisonneur peut formuler une objection, mais l'apôtre Paul la devance. « Tu me diras donc : Pourquoi se plaint-il encore ? car qui est-ce qui a résisté à sa volonté ? » (Rom. 9:19). Et au lieu de lui fournir une explication quelconque, l'apôtre réduit en cendres la question elle-même : « Mais plutôt, toi, ô homme, qui es-tu, qui contestes contre Dieu ? » (v. 20). Et il donne l'image de l'argile et du potier.

Dieu a supporté avec une grande patience « des vases de colère tout préparés pour la destruction », et au terme de sa patience, il fera connaître en eux sa colère et son jugement. D'autre part, il y a « des vases de miséricorde qu'il a préparés d'avance pour la gloire », et en eux il fera connaître les richesses de sa gloire (v. 22, 23).

7 Un trésor dans des vases de terre

Pour terminer, arrêtons-nous sur un passage de la seconde épître aux Corinthiens : « Mais nous avons ce trésor dans des vases de terre, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous » (4:7). Le mot « argile » ne s'y trouve pas, mais le mot « terre » a ici le même sens.

Dans toute cette épître, l'apôtre Paul parle de son ministère, qui était contesté par certaines personnes à Corinthe. Au début du chapitre 4, il parle des révélations divines qu'il avait reçues afin de les transmettre à d'autres. Nous y voyons l'effet qu'elles avaient produit dans son âme et la manière dont elles en rayonnaient pour éclairer autour de lui. La lumière qu'il faisait briller était en fait « la lumière de l'évangile de la gloire du Christ qui est l'image de Dieu ». Pour ceux dont les pensées avaient été aveuglées par Satan, cet évangile était voilé, et ces gens demeuraient dans les ténèbres. Néanmoins, « par la manifestation de la vérité », l'apôtre se recommandait « à toute conscience d'homme devant Dieu ». Heureux ceux qui se laissaient éclairer par cette lumière divine !

Au verset 6, l'apôtre reporte nos pensées sur ce que Dieu avait fait lors de la création : « Dieu... a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendît ». Et cet acte de la toute-puissance de Dieu avait un parallèle dans ce qu'il avait opéré dans le cœur de ses messagers — celui de l'apôtre tout particulièrement. Il avait « relui dans leurs cœurs pour faire luire la connaissance de Dieu dans la face de Christ ». La « vraie lumière » est sans aucun doute celle que Christ a fait briller ; c'est lui seul qui a été la pleine révélation de Dieu ici-bas, comme le montre particulièrement l'évangile de Jean (1:4, 5, 9 ; 3:19 ; 8:12 ; 9:5 ; 12:35, 36, 46). « La connaissance de la gloire de Dieu » ne peut être que « dans la face de Christ ». Néanmoins, Dieu avait déposé une lumière dans le cœur de ses messagers afin qu'elle luise au-dehors pour le faire connaître. Quel trésor dans des cœurs humains !

« Mais nous avons ce trésor dans des vases de terre » (v. 7). Il faut qu'il en soit ainsi, « afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous ». Immense contraste entre la faiblesse des vases et la valeur du trésor qu'ils contiennent ! Et ainsi il est manifeste que si la lumière qu'ils font briller autour d'eux en éclaire d'autres, rien ne vient d'eux-mêmes. Tout vient de Dieu.

Dans les versets qui suivent, l'apôtre décrit les circonstances difficiles par lesquelles le Seigneur le faisait passer, dans lesquelles il réalisait le néant des ressources humaines, mais la valeur et l'efficacité de celles de Dieu. Il portait toujours partout dans son corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans son corps (v. 10).

Ne t'irrite pas à cause de ceux qui font le mal par J. A. Monard

ME 2009 p. 321-328

Quelle est notre attitude, et quelle doit être notre attitude comme chrétiens, en face du mal qui nous entoure de toutes parts ?

Table des matières

- 1 Ne t'irrite pas (Ps. 37:1-11)
- 2 Ayez en horreur le mal
- 3 Pardonnez
- 4 Surmonter le mal par le bien
- 5 Témoignage chrétien devant les hommes du monde
- 6 Si ton frère pêche, reprends-le
- 7 Ramener un croyant qui s'égaré
- 8 Enseigner avec douceur les opposants
- 9 Des soins actifs... mais jusqu'à quand ?

1 Ne t'irrite pas (Ps. 37:1-11)

« Ne t'irrite pas à cause de ceux qui font le mal, ne sois pas jaloux de ceux qui pratiquent l'iniquité ; car bientôt, comme l'herbe, ils seront fauchés, et, comme l'herbe verte, ils se faneront » (v. 1, 2). Ces paroles s'adressent d'abord à Israël dans le temps où David les a écrites. Mais le psaume considère le jugement des méchants comme très proche (« bientôt » au v. 2, « encore un peu de temps » au v. 10). Ceux qui font le mal vont être « fauchés », « retranchés » de la terre et « ils ne seront plus », tandis que ceux qui craignent Dieu « posséderont le pays » et connaîtront « une abondance de paix » (v. 9, 10, 11, 22, 29, 34). Ceci concerne tout particulièrement le résidu juif du temps de la fin, juste avant le Millénaire (cf. Matt. 5:5 ; 25:34). En attendant le jour où la justice sera établie sur la terre, le fidèle est exhorté à se confier en l'Éternel et à demeurer tranquille, appuyé sur son Dieu (v. 3, 5, 7). Même s'il est lésé quant à ses droits, tout sera mis en ordre au jour où le Messie viendra pour rendre à chacun selon sa conduite (Matt. 16:27 ; cf. Rom. 2:6).

Les exhortations du psaume 37 sont aussi pour nous, bien que nous appartenions à une autre époque. Le mal qui se commet autour de nous, ou sous nos yeux, pourrait souvent nous irriter, mais cette irritation n'est pas selon Dieu. La vue du mal est une souffrance pour le chrétien qui vit en communion avec Dieu, mais la Parole nous dit que « l'amour ne s'irrite pas » (1 Cor. 13:5). Le Seigneur, qui nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces, ne rendait pas d'outrage lorsqu'on l'outrageait, « mais se remettait à celui qui juge justement » (1 Pierre 2:23).

Plusieurs passages du Nouveau Testament mentionnent le jugement qui atteindra ceux qui auront fait le mal, et l'existence de ce jugement donne au croyant qui subit des injustices une certaine tranquillité d'esprit. Il sait que Dieu est juste et qu'il rendra à chacun selon ses œuvres. Calomnié quant à la substance de son enseignement, l'apôtre Paul dit, en parlant de ceux qui s'opposaient à lui :

« desquels le jugement est juste » (Rom. 3:8). Faisant allusion aux Juifs qui le persécutaient et l'empêchaient d'annoncer l'évangile aux nations, il dit : « Mais la colère est venue sur eux au dernier terme » (1 Thess. 2:16). Parlant d'Alexandre, l'ouvrier en cuivre — un homme qui s'était égaré du chemin de la foi, avait montré beaucoup de méchanceté envers Paul et s'était fort opposé à son enseignement — l'apôtre dit : « Le Seigneur lui rendra selon ses œuvres » (2 Tim. 4:14).

Cependant, nous allons voir que le Nouveau Testament nous conduit beaucoup plus loin que ce psaume quant à notre attitude vis-à-vis de « ceux qui font le mal ». Nous avons en particulier un service à remplir envers eux, et un témoignage à rendre devant eux, en vue de leur bien.

2 Ayez en horreur le mal

L'Ancien Testament nous dit que « la crainte de l'Éternel, c'est de haïr le mal » (Prov. 8:13), et prononce le malheur sur « ceux qui appellent le mal bien, et le bien mal » (És. 5:20). Le Nouveau Testament, malgré la pleine révélation de la grâce de Dieu qu'il nous apporte, ne révoque en rien cet enseignement. Au contraire, il nous dit : « Ayez en horreur le mal » (Rom. 12:9) et nous exhorte à avoir « les sens exercés à discerner le bien et le mal » (Héb. 5:14).

En aucun cas, un service envers ceux qui sont dans un mauvais chemin ne doit nous conduire à excuser ou à minimiser le mal. Mais la conscience de toutes les choses mauvaises qui peuvent si facilement germer dans notre propre cœur devrait conditionner notre attitude lorsque nous avons à nous occuper du mal autour de nous. Le Seigneur Jésus a prononcé des paroles très solennelles à ce sujet, notamment lorsqu'il a parlé de la paille et de la poutre (Matt. 7:3-5).

La vue du mal peut produire en nous une juste indignation. Et si même celle-ci devait se manifester sous forme de « colère », souvenons-nous qu'il est écrit : « Que le soleil ne se couche pas sur votre irritation ! » (Éph. 4:26 ; cf. v. 31).

3 Pardonner

S'il s'agit de torts que nous avons subis, que ce soit de la part d'un croyant ou d'un homme du monde, nous avons à pardonner (Matt. 6:14, 15 ; 18:35). Le Seigneur Jésus nous a laissé l'exemple suprême. Au moment où on l'a crucifié, il a demandé à Dieu : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Luc 23:34). L'apôtre Paul nous invite à nous revêtir de miséricorde, de bonté, d'humilité et de douceur, et à nous pardonner les uns aux autres comme aussi le Christ nous a pardonnés (Col. 3:12, 13).

4 Surmonter le mal par le bien

Dans le Sermon sur la montagne, le Seigneur fait de nombreuses déclarations qui dépassent de beaucoup ce qui avait été prescrit à Israël. Jésus dit par exemple : « Ne résistez pas au mal ; mais si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre ; et à celui qui veut plaider contre toi et t'ôter ta tunique, laisse-lui encore le manteau ». « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous font du tort et vous persécutent » (Matt. 5:39, 40, 44). Il s'agit donc, non d'attendre paisiblement que le jugement divin atteigne ceux qui font le mal, mais de chercher leur bien.

L'apôtre Paul parle aussi de cela dans les exhortations pratiques de l'épître aux Romains : « Bénissez ceux qui vous persécutent ; bénissez et ne maudissez pas » (12:14). Il rappelle que la vengeance n'appartient qu'à Dieu et que nous n'avons jamais à rendre le mal pour le mal (v. 17, 19). « Ne sois pas surmonté par le mal, mais surmonte le mal par le bien » (v. 21).

Dans ce passage, l'apôtre cite le livre des Proverbes : « Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car en faisant cela tu entasseras des charbons de feu sur sa tête » (v. 20 ; cf. Prov. 25:21, 22). Le bien rendu à celui qui fait le mal augmente sa responsabilité et aggrave son jugement s'il persévère dans le mal. C'est la signification de ce verset. Mais il est vrai aussi que la douceur et l'absence de l'esprit de vengeance sont un témoignage qui peut contribuer au salut de ceux qui sont loin de Dieu.

5 Témoignage chrétien devant les hommes du monde

L'apôtre Pierre exhorte les croyants à avoir « une conduite honnête parmi les nations ». Pourquoi ? — « afin que, quant aux choses dans lesquelles ils médisent de vous comme de gens qui font le mal, ils glorifient Dieu au jour de la visitation, à cause de vos bonnes œuvres qu'ils observent » (1 Pierre 2:12). Ces incrédules méprisent et calomnient les croyants. Mais le témoignage pratique des disciples de Jésus peut les amener un jour à glorifier Dieu.

Le même apôtre encourage les femmes croyantes à avoir une conduite irréprochable envers leurs maris, « afin que, si même il y en a qui n'obéissent pas à la Parole, ils soient gagnés sans la Parole, par la conduite de leurs femmes » (3:1).

6 Si ton frère pèche, reprends-le

Dans l'évangile de Luc, le Seigneur dit : « Si ton frère pèche, reprends-le, et s'il se repent, pardonne-lui ; et si sept fois le jour il pèche contre toi, et que sept fois il retourne à toi, disant : Je me repens, tu lui pardonneras » (17:3, 4). En ce qui me concerne moi-même et les torts qui me sont faits, le Seigneur me demande un pardon inconditionnel et sans limite (cf. passages déjà cités : Matt. 6:14, 15 ; 18:35). Mais il y a un autre aspect des choses : c'est l'état spirituel de mon frère. S'il a péché, sa relation pratique avec Dieu est compromise, et pas seulement notre relation fraternelle. Bien que ce service soit très difficile (parce que nous avons toujours tendance à répondre à la chair par la chair), le Seigneur me demande de reprendre mon frère. Et s'il se repent, il faut que je l'assure de mon pardon.

D'après l'enseignement général du Seigneur et l'exemple qu'il nous a donné, nous avons à pardonner dans notre cœur avant même que notre frère se soit repenti. C'est aussi l'exemple que montre Étienne quand il dit : « Seigneur, ne leur impute point ce péché » (Act. 7:60). De même, parlant des croyants qui l'avaient abandonné lors de sa première défense — dans un moment particulièrement dangereux et difficile — l'apôtre Paul écrit : « Que cela ne leur soit pas imputé ! » (2 Tim. 4:16). Il leur avait pardonné dans son cœur.

Dans l'évangile de Matthieu, le Seigneur dit : « Si ton frère pèche contre toi, va, reprends-le, entre toi et lui seul ; s'il t'écoute, tu as gagné ton frère » (Matt. 18:15). Si mon frère a péché contre moi, le service qui m'est demandé n'est pas simplement de l'amener à reconnaître ses torts, mais de « gagner » mon frère. Il s'agit de rétablir une relation fraternelle perturbée. Mais le résultat de ce service est perdu d'avance si je n'ai pas d'abord reconnu mes propres torts envers mon frère.

Dans la première épître aux Corinthiens, l'apôtre Paul fait mention de graves dissensions entre frères. Il les exhorte à supporter les injustices et à se laisser faire tort (1 Cor. 6:7). Et il ajoute aussitôt : « Mais vous, vous faites des injustices et vous faites tort, et cela à vos frères » (v. 8). Combien souvent ceux qui pensaient avoir été victimes d'injustices avaient commis eux-mêmes des injustices ou fait tort à leurs frères !

7 Ramener un croyant qui s'égaré

« Frères, quand même un homme s'est laissé surprendre par quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez un tel homme dans un esprit de douceur, prenant garde à toi-même, de peur que toi aussi tu ne sois tenté » (Gal. 6:1). Combien nécessaire est ce service ! Il y a des frères plus particulièrement qualifiés pour cela, ceux qui ont reçu un don de « pasteur » — c'est-à-dire de berger — ou qui

assument la fonction d'anciens ou de surveillants. Mais nous devrions tous nous sentir concernés, et avoir à cœur d'exercer humblement, dans l'environnement où Dieu nous a placés, un service d'aide envers ceux qui s'égareront ou sont en danger de s'écarter. « Mes frères, si quelqu'un parmi vous s'égarer de la vérité, et que quelqu'un le ramène, qu'il sache que celui qui aura ramené un pécheur de l'égarer de son chemin, sauvera une âme de la mort et couvrira une multitude de péchés » (Jacq. 5:19, 20). Dans le cas grave d'un croyant dont la conduite est caractérisée par le mal, l'assemblée doit exercer la discipline qui convient, c'est-à-dire exclure celui qui porte le caractère de « méchant ». Cette discipline a non seulement le but de purifier l'assemblée, elle a aussi celui de ramener le coupable (voir 1 Cor. 5 et 2 Cor. 2:5-8).

8 Enseigner avec douceur les opposants

L'apôtre Paul adresse à Timothée une exhortation en rapport avec des hommes qui s'opposent à la saine doctrine : « Il ne faut pas que l'esclave du Seigneur conteste, mais qu'il soit doux envers tous, propre à enseigner, ayant du support ; enseignant avec douceur les opposants, attendant si Dieu, peut-être, ne leur donnera pas la repentance pour reconnaître la vérité, et s'ils ne se réveilleront pas du piège du diable, par qui ils ont été pris, pour faire sa volonté » (2 Tim. 2:24-26). Ce devoir de patience et de douceur n'ôte évidemment rien à l'exhortation donnée un peu plus haut : « Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur » (v. 19).

9 Des soins actifs... mais jusqu'à quand ?

Notre première tâche, en face d'un homme qui fait le mal, est de chercher à l'amener à la repentance, ou à le ramener au Seigneur. Mais dans certains cas, Dieu peut nous faire comprendre que tout ce qui pouvait être fait a été fait, et qu'il n'est pas opportun de poursuivre. Citons quelques exemples. Lorsqu'il a été manifeste que les chefs religieux des Juifs ne voulaient pas de Jésus, lui-même a dit : « Laissez-les ; ce sont des aveugles, conducteurs d'aveugles » (Matt. 15:14). Paul ordonne à Timothée, au sujet de personnes qui égarent des chrétiens : « Détourne-toi de telles gens » (2 Tim. 3:5). À propos de conducteurs qui n'apportent pas la doctrine du Christ, l'apôtre Jean écrit : « Ne le recevez pas dans votre maison et ne le saluez pas » (2 Jean 10). Dieu dit au prophète Jérémie, au moment où le peuple d'Israël a montré ouvertement sa rébellion et a refusé d'écouter les appels à la repentance : « Ne prie pas pour ce peuple » et « Qu'ils reviennent vers toi, mais toi ne retourne pas vers eux » (Jér. 7:16 ; 15:19).

Mais ne nous pressons pas d'arriver à une telle conclusion. Elle ne peut être juste que dans des cas très particuliers. L'attitude appropriée vis-à-vis de personnes qui sont dans un mauvais chemin nécessite un grand exercice devant le Seigneur et une grande dépendance de lui. Les cas sont multiples, et ce ne sont pas des règles qui peuvent nous guider. Il s'agit de discerner la pensée du Seigneur, avec amour et humilité, dans chaque cas concret placé devant nous.

« Or nous vous exhortons, frères : avertissez les déréglés, consolez ceux qui sont découragés, venez en aide aux faibles, usez de patience envers tous » (1 Thess. 5:14).

QUE LE SEIGNEUR MARCHE AU MILIEU DE NOUS ! Exode 33 et 34:1-9 par Monard Jacques-André

ME 2000 p. 379-382

Dieu marchera-t-il avec Israël dans sa traversée du désert jusqu'en Canaan ? Enverra-t-il un ange, ira-t-il lui-même ? Voilà les grandes questions soulevées dans ces passages.

Le chapitre 32 nous rapporte la terrible histoire du veau d'or. Dieu est prêt à exécuter son juste jugement contre le peuple qu'il a racheté d'Égypte. Mais avant de l'accomplir, il dit à Moïse : « Et maintenant laisse-moi faire, afin que ma colère s'embrace contre eux, et que je les consume ; et je ferai de toi une grande nation » (v. 10). « Laisse-moi faire » — cette parole a bien de quoi nous étonner ! Dans son immense condescendance, Dieu ne veut pas intervenir en justice sans en parler à celui qu'il traite comme un ami, sans lui donner l'occasion d'intercéder pour le peuple. Et cette occasion, Moïse ne la manque pas. Il n'atténue en aucune façon la culpabilité d'Israël, mais présente à Dieu deux solides arguments fondés l'un et l'autre sur Sa gloire : qu'en diront les Égyptiens ? et qu'en serait-il des promesses faites à Abraham, Isaac et Jacob ? (v. 12 et 13). Et l'Éternel se repent du mal qu'il avait dit qu'il ferait à son peuple. Un châtement, toutefois, doit s'exécuter sur lui à ce moment-là (v. 28 et 35).

À la fin de ce chapitre 32, l'Éternel dit à Moïse : « Et maintenant, va, conduis le peuple où je t'ai dit. Voici, mon Ange ira devant toi » (v. 34). Le conducteur n'élève aucune objection. La présence d'un ange de Dieu est pour les siens une bénédiction ; elle implique direction et protection. Au chapitre 23 déjà, Dieu avait dit à son peuple : « Voici, j'envoie un ange devant toi, pour te garder dans le chemin, et pour t'amener au lieu que j'ai préparé. Prends garde à toi à cause de sa présence, et écoute sa voix ; ne l'irrite pas ; car il ne pardonnera point votre transgression, car mon nom est en lui » (v. 20-23). Ici aussi l'aspect très solennel de cette présence est rappelé : « Le jour où je visiterai, je visiterai sur eux leur péché » (v. 34). Comment l'homme pourra-t-il se conduire de façon à ne pas irriter l'Éternel ou son messager ?

Au début du chapitre 33, un nouvel élément est introduit : « Et l'Éternel dit à Moïse : Va, monte d'ici, toi et le peuple que tu as fait monter du pays d'Égypte, dans le pays que j'ai promis... et j'enverrai un ange devant toi..., car je ne monterai pas au milieu de toi, car tu es un peuple de cou roide ; de peur que je ne te consume en chemin » (v. 1-3).

C'est « une parole fâcheuse ». Elle amène le peuple à mener deuil et à se dépouiller de ses ornements, en signe d'humiliation (v. 4-6). Et elle va gouverner toute la conduite de Moïse dans ce chapitre.

Tout d'abord, il dresse une tente hors du camp, loin du camp, et l'appelle « la tente d'assignation ». Là sortiront tous ceux qui cherchent l'Éternel. Là tous pourront voir apparaître la colonne de nuée, signe de la présence divine, Dieu montrant ainsi qu'il ne peut plus se trouver au milieu de son peuple (v. 7-11). Ensuite, Moïse poursuit sa fidèle intercession en faveur du peuple.

Son attitude dans cette circonstance est hautement instructive pour nous. D'une part il comprend que le péché du peuple contraint l'Éternel à ne plus être au milieu de lui, et il dresse la tente d'assignation hors du camp. D'autre part il ne peut se résoudre à poursuivre la traversée du désert si Dieu n'est pas avec le peuple. La présence de Dieu est pour lui si indispensable qu'il va déployer toute l'énergie de sa foi pour le fléchir. Il montre tout à la fois un sentiment profond de la sainteté de Dieu, d'un Dieu qui ne peut être associé au péché, et un amour vrai pour le peuple dont il est le berger.

« Et Moïse dit à l'Éternel : Regarde, tu me dis : Fais monter ce peuple ; et tu ne m'as pas fait connaître celui que tu enverras avec moi » (v. 12). Il faut que cette grande question soit tranchée. Qui ira avec nous ? Moïse ajoute : « Et maintenant, je te prie, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, fais-moi connaître, je te prie, ton chemin, et je te connaîtrai, afin que je trouve grâce à tes yeux ; et considère que cette nation est ton peuple » (v. 13). Ce n'est pas : le chemin où nous devons marcher. C'est : ton chemin..., le chemin dans lequel toi tu vas marcher, fais-le moi connaître. En d'autres termes : Que vas-tu faire ? Et Dieu se laisse fléchir : « Ma face ira, et je te donnerai du repos » (v. 14). Moïse insiste, comme pour obtenir la confirmation de cette déclaration de Dieu, si essentielle pour lui : « Si ta face ne vient pas, ne nous fais pas monter d'ici ; car à quoi connaîtra-t-on que j'ai trouvé grâce à tes yeux, moi et ton peuple ? Ne sera-ce pas en ce que tu marcheras avec nous ? » (v. 15, 16). Et Dieu confirme : « Je ferai cela aussi dont tu as parlé ; car tu as trouvé grâce à mes yeux, et je te connais par nom » (v. 17).

Il est beau de voir celui qui a donné la loi parler de la grâce. Il s'appuie sur le fait qu'il a trouvé grâce aux yeux de Dieu. Il le sait ; Dieu le lui a dit (v. 12). Il le rappelle à Dieu (v. 13) ; il lui demande d'agir en accord avec cette grâce et désire que le peuple y soit associé (v. 16).

Puis, encore une fois au chapitre suivant, Moïse revient sur la question qui lui tient tant à cœur : « Si j'ai trouvé grâce à tes yeux, Seigneur, que le Seigneur marche, je te prie, au milieu de nous ; car c'est un peuple de cou roide ; et pardonne nos iniquités et nos péchés, et prends-nous pour héritage » (34:9). La raison qu'il invoque ici — « c'est un peuple de cou roide » — est la raison même que Dieu avait donnée pour détruire le peuple (32:9) et pour ne pas marcher avec lui (33:3) ! Moïse est conscient de ce qu'est le cœur de l'homme, et il ne cherche en aucune manière à le dissimuler. Mais il compte sur la miséricorde de Dieu pour s'élever au-dessus de la misère de l'homme.

Quelles leçons pour nous dans ces chapitres ! L'amour de Moïse pour son peuple, son intercession en sa faveur, son sentiment profond de la sainteté de Dieu, sa recherche instante de la présence et de la compagnie de Dieu, son attente en la miséricorde de Dieu, et la hardiesse de sa foi... merveilleusement récompensée.

Dans le monde, mais pas du monde par J.-A. Monard

Bibliquest

l'exemple du Seigneur ; il y a un temps pour se tenir séparé du monde, et un temps pour aller témoigner dans le monde, discrètement d'abord, publiquement ensuite.

ME 2010 p. 331-342

Table des matières

- 1 Pourquoi Jésus est-il venu dans le monde ?
- 2 Comment Jésus a-t-il été reçu ?
- 3 Les conséquences du rejet de Jésus
- 4 L'élévation de Jésus dans le ciel
- 5 Les croyants retirés du présent siècle mauvais
- 6 Les croyants dans le monde
 - 6.1 Les croyants haïs du monde
 - 6.2 Être gardés du mal — Ne pas aimer le monde
 - 6.3 Être les envoyés de Christ dans le monde
- 7 L'exemple du Seigneur Jésus

1 Pourquoi Jésus est-il venu dans le monde ?

À cette question, l'apôtre Jean répond : « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui » (1 Jean 4:9). Dieu « nous aime et... il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés » (v. 10). « Lui est la propitiation pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier » (2:2).

Lorsque Jésus est venu, le monde entier était dans les ténèbres. Le Sauveur est venu « afin de luire à ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort » (Luc 1:79). En raison du péché qui régnait partout, le monde était mûr pour le jugement de Dieu. Or « Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde afin qu'il jugeât le monde, mais afin que le monde fût sauvé par lui » (Jean 3:17). « Dieu a tant aimé le monde — c'est-à-dire les hommes qui le constituent — qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (v. 16). Le Seigneur dit lui-même : « Je ne suis pas venu afin de juger le monde, mais afin de sauver le monde » (12:47).

2 Comment Jésus a-t-il été reçu ?

« La lumière est venue dans le monde, et... les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises » (Jean 3:19). Individuellement, bien des personnes ont reçu Jésus, mais le monde, dans son ensemble, l'a rejeté. « Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui ; et le monde ne l'a pas connu » (1:10).

« Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu » (1:12). Ils ont la vie éternelle. Ils sont à l'abri du jugement de Dieu, parce que Jésus Christ l'a subi à leur place.

Quant au monde, il a immensément aggravé sa situation devant Dieu par le rejet de Jésus. Aucun péché ne pouvait être plus grave que de refuser le don de la grâce de Dieu. Durant son ministère sur la terre, le Seigneur a inlassablement fait du bien ; il a manifesté la bonté, la grâce, la sagesse et la puissance divines. Mais à la fin de son service, il doit dire avec tristesse : « Ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père » (15:24).

3 Les conséquences du rejet de Jésus

Très peu de temps avant d'être arrêté et condamné par un tribunal inique, le Seigneur Jésus dit : « Maintenant est le jugement de ce monde ; maintenant le chef de ce monde sera jeté dehors » (Jean 12:31). Ce « maintenant » dirige nos pensées vers la croix. C'est là, dans cet acte qui confirme définitivement le rejet de Jésus, que le monde, et le chef de ce monde, tombent sous le coup du jugement inexorable de Dieu. Ce jugement est prononcé à ce moment-là et déploie en partie ses effets aujourd'hui, mais ce n'est qu'à la seconde venue de Christ qu'il sera entièrement exécuté.

En raison du rejet de Jésus, il n'y a plus aucun espoir pour le monde comme tel. L'évangile sera prêché, des âmes seront amenées au Sauveur, mais le monde ne sera jamais ni converti ni amélioré. Le Seigneur distingue soigneusement ses rachetés du monde dont ils ont été tirés. Dans sa prière au Père, il dit : « Moi, je fais des demandes pour eux ; je ne fais pas de demandes pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés » (17:9).

La venue du Saint Esprit sur la terre, après l'élévation de Jésus dans le ciel, sera la démonstration de la justice de Dieu, du péché du monde et du jugement qui l'attend (16:8-11).

4 L'élévation de Jésus dans le ciel

Le Seigneur dit : « Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même » (Jean 12:32). « Or il disait cela pour indiquer de quelle mort il allait mourir » (v. 33).

L'élévation du Fils de l'homme sur la croix allait devenir le moyen de salut de tous ceux qui croiraient en lui : « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie

éternelle » (3:14, 15). Elle exprimait son rejet de la part du monde : « Quand vous aurez élevé le fils de l'homme... » (8:28). Mais cette élévation dans la honte allait être suivie d'une élévation glorieuse : il allait être élevé au ciel.

Or cette élévation au ciel ne devait pas le concerner lui seul : il attirerait tous les hommes à lui-même. D'une part il continuerait à être le centre d'attraction des pécheurs qui découvrent en lui leur Sauveur — comme il l'avait été sur la terre — et d'autre part sa position dans le ciel allait devenir celle de ses rachetés. Le Seigneur annonce tout cela avant sa mort.

5 *Les croyants retirés du présent siècle mauvais*

Les rachetés de Christ allaient donc être moralement retirés du monde pour devenir des citoyens du ciel. Cette grande vérité est exprimée plusieurs fois dans le Nouveau Testament.

Dans ses derniers entretiens avec ses disciples, Jésus leur dit : « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait sien... » (Jean 15:19) — ce qui implique qu'ils ne sont pas du monde.

Dans sa prière à son Père, au chapitre 17, il dit à deux reprises : « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde » (v. 14 et v. 16). Ils sont liés à lui et sa position est la leur.

Dans cette prière, il dit aussi : « Et moi, je me sanctifie moi-même pour eux » (v. 19). Ce mot « sanctifier » exprime la mise à part pour Dieu. Le Seigneur quitte la terre et monte au ciel. La position qu'il prend maintenant détermine la position morale et spirituelle qu'auront désormais ses disciples. Unis à lui, ils seront du ciel, et non « du monde », même s'ils sont encore « dans le monde ».

L'apôtre Paul écrit aux Galates : « Notre Seigneur Jésus Christ... s'est donné lui-même pour nos péchés, en sorte qu'il nous retirât du présent siècle mauvais » (1:4). Il s'agit d'une chose actuelle, non d'une chose future. Cette conséquence de l'œuvre de Christ à la croix ne nous est peut-être pas très familière. Nous savons qu'il s'est livré lui-même afin d'expier nos péchés, afin de nous acquérir la vie éternelle et la justice devant Dieu. Mais avons-nous réalisé qu'il est mort afin de nous délier de tout lien spirituel et moral avec le monde, et afin de nous lier à lui qui est maintenant dans le ciel ?

L'œuvre de Christ fait de nous des étrangers sur la terre. « Notre bourgeoisie — ou notre citoyenneté — est dans les cieux » (Phil. 3:20).

Notre relation spirituelle avec le monde dans lequel nous vivons et travaillons est une coupure totale. L'apôtre Paul peut dire : par la croix de Christ, « le monde m'est crucifié, et moi au monde » (Gal. 6:14). Le monde a crucifié Christ. Pour le monde, Christ est un crucifié, et ceux qui lui appartiennent le sont aussi. Et pour ceux-ci, le monde est sous la sentence du jugement que le Seigneur va bientôt exécuter. Ils acceptent entièrement cette condamnation et, suivant l'exemple de Paul, considèrent le monde comme crucifié.

« Si vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde, pourquoi, comme si vous étiez encore en vie dans le monde, établissez-vous des ordonnances — ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas... ? » (Col. 2:20, 21). Le monde n'a pas toujours un caractère athée. Il y a aussi un monde religieux, dans lequel des commandements sont formulés, selon les enseignements des hommes. Ils peuvent avoir une apparence de sagesse, de piété et de dévotion. Mais en fait ils sont « pour la satisfaction de la chair » (v. 23). Le monde religieux ignore la ruine complète de l'homme et son incapacité totale à satisfaire les justes exigences de Dieu. Il cherche à cultiver « le vieil homme » que Dieu a « crucifié » (Rom. 6:6).

6 *Les croyants dans le monde*

À la fin de son service sur la terre, le Seigneur dit : « Je suis sorti d'auprès du Père, et je suis venu dans le monde ; et de nouveau je laisse le monde, et je m'en vais au Père » (Jean 16:28). Et il encourage ses disciples : « Vous avez de la tribulation dans le monde ; mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde » (v. 33). Dans la prière qu'il adresse alors au Père (chap. 17), il mentionne de nombreuses fois « le monde » — dans lequel il laisse ses disciples, mais duquel ils ne font plus partie.

Nous nous arrêterons sur trois points essentiels :

- Ils auront à connaître la haine du monde : « Moi, je leur ai donné ta parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde » (v. 14).
- Ils auront besoin de toute la puissance divine pour être gardés du mal qui caractérise le monde : « Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde, mais que tu les gardes du mal. Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Sanctifie-les par la vérité, ta parole est la vérité » (v. 15-17).
- Ils sont laissés dans le monde pour y être les témoins de Christ : « Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde » (v. 18).

6.1 *Les croyants haïs du monde*

Le monde a répondu par la haine à l'amour de Dieu et à l'amour de Celui qu'il a envoyé. Et ceux qui ont reçu Jésus doivent s'attendre à être traités comme leur Sauveur l'a été. Il dit aux siens : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait sien ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais que moi je vous ai choisis du monde, à cause de cela le monde vous hait » (Jean 15:18, 19).

Dans l'accomplissement de leur mission de témoins de Christ, ils doivent se souvenir de la parole qu'il leur a dite : « L'esclave n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre » (15:20 ; cf. 13:16). De façon générale, les hommes du monde ont persécuté Jésus, et de même ils persécuteront ses disciples. Mais quelques-uns ont reçu sa parole, et de même quelques-uns recevront la parole que prêcheront ses disciples.

Jésus a été haï à cause de la lumière qu'il a fait briller ici-bas, cette lumière qui mettait en évidence le mal auquel les hommes se livraient (3:19, 20). Les croyants seront aussi haïs s'ils font briller la lumière de Christ dans le monde, c'est-à-dire s'ils sont fidèles dans leur conduite et dans leur témoignage (Éph. 5:11-13).

6.2 *Être gardés du mal — Ne pas aimer le monde*

Le monde est sous la domination de Satan, son chef, et il est caractérisé par le mal qui s'y développe. « Nous savons... que le monde entier gît dans le méchant » (1 Jean 5:19). Les disciples de Jésus ont donc besoin d'être « gardés du mal » qui sévit dans le monde, et le Seigneur demande expressément cela au Père dans sa prière (Jean 17:15). Ils ont besoin d'être sanctifiés par la vérité (v. 17). Le travail de Dieu dans nos cœurs, en particulier par le moyen de sa Parole, est nécessaire pour que nous soyons gardés du mal — du « péché qui nous enveloppe si aisément » (Héb. 12:1) — et que nous soyons maintenus dans un état de sainteté pratique.

D'autre part, nous avons encore en nous notre vieille nature, toujours prête à répondre aux sollicitations mauvaises du monde. Aux « jeunes gens », l'apôtre Jean adresse l'exhortation : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde : si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui » (1 Jean 2:15).

Mais qu'est-ce que le monde ? Peut-être avons-nous tendance à limiter nos pensées à limiter nos pensées, lorsque nous réfléchissons à cela, aux distractions et aux plaisirs que le monde offre. Mais Jean définit ainsi les caractères moraux du monde : « Ce qui est dans le monde », c'est « la convoitise de la chair, et la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie » (v. 16).

Remarquons bien que les trois choses qu'il mentionne sont d'abord des choses intérieures. C'est ce que produit naturellement le cœur humain. Ce sont en fait les tendances du vieil homme, que le monde accepte et même entretient. Or, à la croix de Christ, Dieu a prononcé le jugement sur le vieil homme. Un chrétien pourrait se tenir éloigné de toutes les festivités et de tous les plaisirs malsains que le monde offre, et en même temps laisser se développer dans son cœur les convoitises et l'orgueil dont parle l'apôtre Jean. Serait-il vraiment séparé du monde ? Certainement pas.

Les moyens techniques actuels permettent de rester chez soi et de participer de cœur et d'esprit aux convoitises du monde et à l'orgueil de la vie que le monde développe. Prenons bien garde à l'utilisation que nous faisons de ces moyens. Ils peuvent être nécessaires pour notre activité scolaire ou professionnelle, mais ils placent des pièges devant nous. Ne nous laissons pas prendre !

6.3 Être les envoyés de Christ dans le monde

Dans sa prière à son Père, le Seigneur dit encore : « Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde » (Jean 17:18). Réalisons- nous un peu le privilège d'être les envoyés de Christ ici-bas comme lui-même avait été l'envoyé de Dieu ?

Au début de son ministère, Jésus avait envoyé ses disciples dans les villes d'Israël pour y prêcher le royaume de Dieu (Matt. 10:5). Il les avait avertis : « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups » (v. 16). Envisageant le prolongement de ce service dans un temps futur, il leur avait parlé des souffrances qu'ils auraient à subir de la part d'un monde hostile. « Vous serez haïs de tous à cause de mon nom » (v. 17-22).

Son ministère sur la terre terminé, le Seigneur dit à ses disciples réunis : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » (Jean 20:21). Et quelques jours plus tard, avant de les quitter et d'être élevé dans le ciel, il leur dit : « Allez dans tout le monde, et prêchez l'évangile à toute la création » (Marc 16:15). « Vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout de la terre » (Act. 1:8).

Les Actes et les épîtres nous apprennent les souffrances qu'ont dû subir les fidèles témoins de Jésus. À des degrés divers, selon les lieux et les époques, il en sera toujours ainsi. Retenons l'exhortation de Paul à Timothée : « Prends ta part des souffrances comme un bon soldat de Jésus Christ » (2 Tim. 2:3). Ne cachons pas notre drapeau pour éviter les souffrances. N'adoptons pas le style du monde pour échapper à la haine qu'il ne manquera pas de vouer aux vrais témoins de Jésus, à ceux qui reflètent ses caractères.

7 L'exemple du Seigneur Jésus

Pour terminer, nous désirons considérer l'attitude du Seigneur Jésus relativement au monde dans le récit de Jean 7. Il s'agit là d'un monde à caractère religieux, entièrement éloigné de Dieu. Ce récit illustre de façon admirable plusieurs points dont nous avons été occupés. Le Seigneur nous donne l'exemple parfait.

« La fête des Juifs, celle des tabernacles, était proche » (v. 2). Cette fête annuelle de sept jours, que Dieu avait instituée autrefois pour son peuple terrestre, rassemblait une grande foule à Jérusalem. Excellente occasion, pensent les frères de Jésus, pour qu'il montre publiquement ce qu'il est capable de faire. Encore incrédules à ce moment-là, entièrement étrangers à la pensée de Jésus, ils lui disent : « Pars d'ici et va en Judée, afin que tes disciples aussi voient les œuvres que tu fais ; car nul ne fait quelque chose en secret et ne cherche à être lui-même publiquement connu ; si tu fais ces choses, montre-toi au monde toi-même » (v. 3, 4). C'est l'esprit du monde, aujourd'hui comme autrefois. On encourage les champions de toute nature, on les acclame ; ils font l'admiration des foules. C'est l'épanouissement de ce que l'apôtre Jean appelle « l'orgueil de la vie ». Le Seigneur reste absolument à l'écart de tout cela. Il répond à ses frères : « Mon temps n'est pas encore venu, mais votre temps est toujours prêt. Le monde ne peut pas vous haïr ; mais il me hait, parce que moi je rends témoignage de lui, que ses œuvres sont mauvaises. Vous, montez à cette fête ; moi, je ne monte pas à cette fête, car mon temps n'est pas encore accompli » (v. 6-8). Le jour de la gloire publique du Seigneur était, et est encore à venir. Il apportera avec lui le jugement du monde. Maintenant, c'est encore le temps de la grâce, le temps de la repentance.

Ayant dit cela, le Seigneur demeure en Galilée, tandis que ses frères montent à Jérusalem. Mais un peu plus tard, « lui aussi monta à la fête, non pas publiquement, mais comme en secret » (v. 10). Il y monte, non pas pour participer à la fête, ni pour s'y faire admirer, mais pour y rendre témoignage. Dans sa parfaite sagesse, il commence son service de façon effacée.

« Mais, comme on était déjà au milieu de la fête, Jésus monta au temple, et il enseignait » (v. 14). Il se montre alors en public et il enseigne ceux qui veulent bien l'écouter. Ses paroles suscitent des questions, de l'opposition, de la contestation, mais Jésus persévère fidèlement. « Jésus donc criait dans le temple, enseignant et disant... » (v. 28).

« Et en la dernière journée, la grande journée de la fête, Jésus se tint là et cria, disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive ! Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. (Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui) » (v. 37-39). Le moment était venu de se montrer clairement au monde, non pour se faire admirer des foules, mais pour faire retentir l'appel de la grâce divine.

Quel enseignement pour nous ! S'il y a, comme dit l'Ecclésiaste, « une saison pour tout, et... un temps pour toute affaire sous les cieux... un temps de se taire, et un temps de parler » (3:1-8), il en est ainsi aussi dans notre relation avec le monde. Il y a le temps où nous devons aller dans le monde pour y rendre témoignage, et il y a le temps où nous devons retenir nos pieds d'aller dans le monde. Mais dans tous les cas, notre relation avec le monde doit être marquée par la séparation morale et spirituelle.

Dans la dernière journée de la fête des tabernacles, le Seigneur fait retentir son appel à haute voix. Ce qu'il dit a pour seul but de toucher des cœurs. Quelques-uns sont remués, peut-être à salut. Ils disent : « Celui-ci est véritablement le prophète » ou : « Celui-ci est le Christ », tandis que d'autres contestent (v. 40-42). Les huissiers même, envoyés par les chefs religieux pour le prendre, reviennent sans l'avoir saisi. Ils s'expliquent : « Jamais homme ne parla comme cet homme » (v. 46).

Dans son entretien avec la Samaritaine, le Seigneur avait parlé de « l'eau vive » qui désaltère l'âme. « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif à jamais ; mais l'eau que je lui donnerai, sera en lui une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle » (4:14). Ici le Seigneur offre aussi à celui qui a soif ce qui désaltère, mais il fait un pas de plus. Faisant allusion à l'Esprit que recevront ceux qui croient en lui, il parle de « fleuves d'eau vive » qui découleront d'eux. Non seulement ils seront eux-mêmes désaltérés, mais, par la puissance de l'Esprit agissant en eux, ils pourront transmettre le message du Sauveur à d'autres, et les conduire à lui.

Des visages transformés Proverbes 15:13 — Ecclésiaste 8:1 — Psaume 34:5 par Pierre COMBE

Bibliquest

Relation entre l'apparence du visage et l'état du cœur

Table des matières

- 1 Relation entre l'état du cœur et le visage de l'homme
- 2 Beauté
- 3 Tristesse
- 4 Pleurs
 - 4.1 Souffrance
 - 4.2 Pleurer sur soi
 - 4.3 Pleurer sur autrui
 - 4.4 Pleurer par rapport à Dieu
- 5 Marques du visage à cause du jugement de Dieu
 - 5.1 Adam
 - 5.2 Changement de couleur
- 6 Visage transformés pour le mieux
 - 6.1 Anne
 - 6.2 Moïse
 - 6.3 Étienne
 - 6.4 Conclusion sur ces trois scènes
- 7 Le visage du Seigneur

1 Relation entre l'état du cœur et le visage de l'homme

La Parole nous démontre par de nombreuses portions qu'il y a une relation entre l'état du cœur et le visage de l'homme. Il y a des manifestations extérieures, visibles sur le visage qui traduisent les conditions dans lesquelles le cœur se trouve. C'est un thème de méditation fort instructif de précieuses considérations que celui des visages dans la Parole, et nous aimerions en citer quelques uns.

2 Beauté

Nous savons aussi que dans l'Ancien Testament un accent souvent est marqué sur l'aspect physique, extérieur des personnes. Souvent, nous avons la mention de personnes desquelles il nous est dit qu'elles étaient belles de visage. C'était le cas de femmes telles que Rebecca, que Rachel, Abigaïl, c'était le cas d'un Joseph, le cas d'un Daniel dont la beauté, la fraîcheur du visage sont mentionnées, c'est le cas aussi d'un Absalom qui était beau. Mais il y a cette beauté morale aussi et spirituelle qui par exemple était le cas de Moïse duquel il nous est dit qu'il était beau à Dieu, il plaisait à Dieu, beauté selon Dieu et pour Dieu. Dans le Nouveau Testament nous constatons alors en contraste, que nous ne trouvons pas d'aspect qui soit relevé quant à la présentation physique des personnes.

3 Tristesse

Nous avons vu dans ce livre des Proverbes que le cœur joyeux égaie le visage mais par le chagrin du cœur l'esprit est abattu. Il y a en effet, bien des manifestations dans l'Écriture qui traduisent cet abattement du cœur, cette tristesse intérieure qui se manifeste par la présentation du visage. Par exemple, chacun a lu tout au début du livre de Néhémie où il nous est parlé de cet homme de Dieu si remarquable, attaché à Jérusalem, au peuple de Dieu, que, alors qu'il servait à la cour du roi, très préoccupé par l'état du peuple de Dieu et de la ville de Jérusalem, le roi le discerne sur ce visage, et lui demande s'il est malade, lui disant ce n'est rien d'autre que de la tristesse de cœur. Et du reste, Néhémie est saisi d'une grande peur car on n'avait pas le droit d'être triste devant le roi. En quelque sorte le visage est le miroir du cœur. Nous avons lu dans ce Psaume 34° que regardant alors Celui qui est la source de la vraie joie, la face du racheté, son visage, en est illuminé.

4 Pleurs

4.1 Souffrance

Ce qui marque la vie de l'homme sur la terre en raison des conséquences du péché et des circonstances souvent douloureuses, affligeantes, c'est la tristesse, ce sont les larmes. Et du reste il est significatif de constater que la première manifestation d'un être qui naît, c'est de pleurer. Un enfant qui voit le jour sur cette terre pleure, il me semble y voir déjà une signification morale très éloquente. Il arrive dans un monde de souffrances, il en est inconscient bien sûr, mais la première manifestation du nouveau-né c'est de pleurer, elle est même considérée comme une nécessité. Lorsqu'on a trouvé Moïse dans son coffre sur les eaux du fleuve, qu'a-t-on trouvé ? Un petit garçon qui pleurait. On peut dire que la vie de l'homme en raison des conséquences du péché et des circonstances douloureuses qui jalonnent sa vie est marquée souvent par la tristesse, par les larmes. Mais il y a peut-être différentes raisons qui conduisent la créature à pleurer, qui conduisent le croyant à verser des larmes. Il y a avant toute chose les circonstances, et ce sont certainement les motifs les plus fréquents pour lesquels l'homme pleure. Que ce soit la maladie, que ce soit le deuil, que ce soit le dépouillement, tant d'autres choses qui conduisent l'homme à pleurer. Des rois ont pleuré, des hommes ont pleuré, des femmes ont pleuré, l'Écriture est là pour le souligner, et le patriarche Job qui a connu des souffrances si particulières, profondes, peut dire dans son livre que son visage, ses yeux sont enflammés par les larmes.

4.2 Pleurer sur soi

Mais il y a des larmes aussi nécessaires à l'homme, c'est celles qui se rapportent au fait de pleurer sur soi-même. Pleurer sur soi, non pas à cause des circonstances proprement dites, mais à cause de ce que l'on est devant Dieu, et c'est bien le chemin par lequel devrait passer tout homme lorsqu'il prend conscience de son état de péché, de sa culpabilité, et qu'il reconnaît la nécessité de l'efficacité de l'œuvre de Christ. Pleurer sur soi-même. Mais il y a aussi les larmes du croyant qui tombe dans la faute, dans le péché, dans des circonstances déshonorant le Seigneur et qui pleure sur son état. Nous pensons bien sûr à Pierre par exemple, qui ayant renié trois fois le Seigneur, prenant conscience de la gravité de sa faute, pleure amèrement. Ce sont des larmes bénéfiques, des larmes précieuses, des larmes nécessaires pour la restauration d'un croyant qui tombe dans un état fâcheux. Le brisement du cœur, l'humiliation de deuil mené sur de telles circonstances comme ce fut le cas de Pierre et de tant d'autres exemples dans la Parole, ces larmes sont nécessaires et constituent le seuil même de la restauration. Que ce soit donc les larmes d'une femme pécheresse aux pieds du Seigneur, les larmes d'un croyant qui tombe, ce sont des larmes précieuses.

4.3 Pleurer sur autrui

Mais il y a aussi les larmes qui sont versées pour autrui, et combien de croyants ont pleuré sur autrui. Ne serait-ce que des parents qui si fréquemment pleurent sur leurs enfants qui demeurent insensibles quant à la grâce de Dieu ou qui s'en écartent, de la jouissance des bénédictions divines après les avoir connues. Que de larmes dans les foyers. Que de larmes dans les relations familiales. Il y a également les larmes qui sont liées au déshonneur jeté sur le nom du Seigneur lorsque l'on prend connaissance de conditions, de circonstances, d'états de fait qui sont un déshonneur jeté sur Seigneur. Et ce sont peut-être celles qui coulent en dernier sur nos joues, ce à quoi nous sommes peut-être les moins sensibles, car nos cœurs sont tels que nous devons bien reconnaître que nous sommes souvent beaucoup plus alertés dans nos sentiments lorsque nous sommes personnellement touchés que lorsque les droits du Seigneur sont frustrés.

4.4 Pleurer par rapport à Dieu

Mais nous trouvons néanmoins bien des serviteurs de Dieu, des hommes de Dieu, même le peuple de Dieu, qui ont pleuré dans la Parole parce que le Seigneur n'était pas honoré, parce qu'il était déshonoré. Le chapitre 10 du Lévitique par exemple, nous relate cette circonstance où Nadab et Abihu ont été foudroyés à cause du fait qu'ils avaient déshonoré l'Éternel dans leur service, dans la sacrificature, il nous est dit : «Dehors le peuple pleurait l'embrasement que l'Éternel avait dû allumer». Dehors, le peuple pleure à cause du déshonneur jeté sur le nom de l'Éternel et le gouvernement qu'il avait dû exercer. Nous trouvons bien des hommes de Dieu, nous pensons à Daniel, à Esdras, à Néhémie qui ont pleuré, et pleuré des larmes qui étaient véritablement la traduction de leurs affections les plus profondes pour leur Dieu, pour le peuple de Dieu, pour la maison de Dieu.

5 Marques du visage à cause du jugement de Dieu

5.1 Adam

Nous trouvons aussi des visages qui sont marqués lorsque le jugement de Dieu se fait entendre, lorsqu'on prend conscience du jugement de Dieu, et cela par des incrédules, mais nous le trouvons déjà dans le cas d'Adam, où nous voyons son visage qui est marqué par les conséquences du péché. Nous savons qu'après avoir désobéi, Adam et Ève sont chassés du jardin des délices, du jardin d'Eden, ils entendent la sentence de Dieu, mais ils entendent aussi les ressources de la miséricorde de Dieu. Mais que nous est-il dit du visage, (et c'est sauf erreur la première mention du visage dans les Écritures) d'Adam après l'introduction du péché, après la chute ? C'est qu'il sera marqué par la peine, par le labeur pénible. «Tu cultiveras le sol à la sueur de ton front». Voilà un front marqué par la souffrance, la peine du labeur pénible. À la sueur de ton front tu laboureras la terre qui produira des épines et des ronces qui sont l'expression des conséquences du péché. Et nous savons que cette sentence là n'a pas été ôtée, et c'est avec peine, avec difficulté, avec sueur sur le front que le travail s'exécute sur cette terre qui est frappée par les conséquences du péché. Remarquons en passant que si la terre a recueilli la sueur du premier homme coupable, elle a recueilli aussi plus tard la sueur devenue comme des grumeaux de sang du second homme qui va accomplir son œuvre pour la réconciliation de toute chose.

5.2 Changement de couleur

Nous trouvons également un homme tel que Belshatsar dans le livre de Daniel qui, lisant la sentence de Dieu sur le mur alors que à la louange des faux Dieux il festoie, s'enivre en faisant usage des ustensiles du temple, il peut lire cette sentence contre le mur écrite par le doigt de Dieu, et il nous est dit que son visage changea de couleur, ses genoux s'entrechoquent en prenant connaissance du jugement de Dieu qui va l'atteindre.

Il nous est parlé également dans les prophètes des jugements futurs qui s'exécuteront soit à l'égard d'Israël, ou à l'égard de l'homme en général, et nous trouvons plus d'une fois cette expression que les visages pâlisent, que les visages sont pâles lorsque l'homme prend connaissance du jugement, du gouvernement de Dieu. C'est le cas aussi dans le chapitre 18 de l'Apocalypse en ce qui concerne l'Église professante sans vie qui sera l'objet d'une sentence, d'un jugement sans appel, où les larmes seront la part de ceux qui sont frappés d'un tel jugement. Et quelle sera la condition éternelle de l'homme qui rejette Christ ? Ce sont ces grincements de dents, ce visage marqué par ce remords inutile de ceux qui ont fait fi des ressources de la grâce divine.

6 Visage transformés pour le mieux

Mais nous trouvons par ailleurs, des visages alors qui sont réjouis, des visages qui sont on peut dire transformés, des visages qui sont émerveillés lorsqu'ils entrent en contact dans des conditions heureuses, des états d'âme selon la pensée de Dieu, avec Dieu, avec le Seigneur.

Nous pensons par exemple à Moïse qui voyant le buisson ardent, cette scène par laquelle l'Éternel parle à Moïse, lui montrant ce qu'il va faire de son peuple qui est sous l'oppression de l'ennemi en Égypte, mais qui n'est pas consumé ; Moïse, devant cette scène combien solennelle, imposante, cache son visage. Nous pensons aussi à Élie sur la montagne de Horeb, cet homme de Dieu si remarquable qui a une énergie particulière, qui n'a pas eu peur en affrontant 850 faux prophètes et sacrificateurs des ashères, et qui les égorge au Carmel, ce prophète qui, saisi par la crainte et le découragement, sortant de la confiance et de la dépendance de son Dieu, ne prie pas pour savoir ce qu'il avait à faire, et sous les menaces de la femme Jézabel, s'enfuit dans le désert pour nourrir son mécontentement, l'Éternel le faisant sortir devant Lui, et faisant au passage des éléments divers qui se déroulent devant Élie le prophète : le tremblement de terre, le vent impétueux, le tonnerre, tout cela le laisse impassible. Ce sont des éléments qui correspondent à son tempérament, c'est ce dont il était si l'on peut dire accoutumé, qui s'était passé en quelque sorte, le feu qui descend au Carmel, ces éléments là ne l'émeuvent pas. Mais quand il entend la voix subtile, alors là il ne résiste plus et il nous est dit qu'il cache son visage dans son manteau. Comme si nous lisions sur cet homme si remarquable, ce prophète combien apprécié du Dieu qu'il servait, que Dieu parle aussi par la grâce. Pas seulement par les éléments qui font frémir l'homme, mais il le brise par la grâce. Et c'est à l'ouïe de la voix subtile qu'il enveloppe sa tête dans son manteau, il ne le fait pas devant le tremblement de terre, pas plus que devant le feu et le tonnerre. Et c'est un langage aussi qui parle à nos cœurs, à nos consciences, nous conduisant à ne pas oublier que souvent, ce qui brise le cœur, c'est la grâce.

6.1 Anne

Nous aimerions évoquer trois visages qui ont été transformés dans des conditions très différentes. Nous pensons à une femme dans le premier livre de Samuel, Anne la future mère de Samuel, et nous lisons au premier chapitre au verset 12° : «Il arriva que comme elle priait longuement devant l'Éternel,..... et elle mangea, et elle n'eut plus le même visage». Une femme remarquable qu'est Anne, persécutée par sa rivale, ne recevant peut-être pas l'encouragement suffisant de la part de son mari, et qui, méprisée en raison de sa stérilité, n'a qu'une seule ressource, c'est de venir dans la maison de l'Éternel pour y prier et pour exposer sa plainte, son chagrin. Elle y rencontre Éli, cet homme qui avait une responsabilité particulière dans la sacrificature, et bien sûr dans sa maison, notamment à l'égard de ses fils. Va-t-elle trouver chez Éli de la compréhension, de la compassion ? Aucune. Nous pouvons dire que cette femme

Anne, a tout contre elle. Elle ne trouve ici-bas aucun refuge auprès de personne, aucune compréhension. Et pourtant, pour elle son oasis c'est d'ouvrir son cœur à son Dieu, c'est sa seule ressource, la seule valable. Éli qui tolérait le mal dans sa maison ne pouvait pas avoir de discernement, de clairvoyance nécessaire dans une telle circonstance, car lorsqu'on tolère le mal dans soi-même, ou s'il est toléré dans sa maison, il n'y a plus le discernement, il n'y a pas la clairvoyance. Il nous est dit que physiquement il ne voyait plus clair, mais moralement et spirituellement il était aveuglé et d'une manière particulièrement grave et sévère et ce sont là les reproches les plus flagrants qui lui sont adressés, c'est que le mal laissé dans sa maison et dans la sacrificature, il le connaît. Elle ne reçoit donc aucun encouragement bien loin de là puisqu'elle est méprisée par Éli qui la met au rang d'une fille idolâtre une femme prise de vin. Quelle offense ! Quelle blessure dans cette femme non seulement pieuse mais spirituelle. Et nous pouvons bien percevoir dans le cœur de cette femme une souffrance que sans doute elle discernait au sein du peuple de Dieu et au sein de la sacrificature. Cette femme ouvre son cœur, mais ce qui est remarquable et aura des conséquences dans la suite, c'est qu'en dépit du mépris duquel elle est l'objet de la part d'Éli, de l'incompréhension totale qu'elle éprouve, elle conserve à l'égard d'Éli précisément un respect remarquable : «Non, mon Seigneur». Éli change d'appréciation à sa propre confusion, mais il est beau de voir que cette femme méprisée par Éli ne réagit pas par la chair, elle réagit spirituellement et une telle attitude va même marquer son enfant. Nous pouvons bien penser que lorsque son enfant est né et qu'il était près d'elle avant qu'elle ne le conduise à la maison de l'Éternel selon le vœu qu'elle avait nourri dans son cœur, selon lequel elle avait dit, si j'ai un fils je le donnerai à l'Éternel, on peut bien penser qu'elle n'a pas parlé du mépris dont elle était l'objet de la part d'Éli. Elle a inculqué dans le cœur de son enfant le respect qui revenait à l'homme de Dieu, le laissant à sa responsabilité quant à l'attitude qu'il avait démontrée à son égard. Et la première chose que fait ce jeune garçon lorsqu'il sera amené dans la maison de l'Éternel à Éli, elle peut dire j'ai prié pour cet enfant, elle avait prié non seulement depuis sa naissance, mais avant qu'il naisse, et l'Éternel m'a accordé la demande que je lui ai faite. Elle s'adresse encore au verset 26° à Éli lui disant : «Mon Seigneur», combien cela est important. Elle nous montre la manière d'inculquer dans l'enfant le respect et cette dignité, cette révérence, cette disposition convenante en rapport avec la maison de Dieu et ceux qui la constituent en dépit de leur défaillance. On peut remarquer en passant que quand elle n'avait pas encore l'enfant elle a dit qu'elle le donnerait, et puis lorsqu'elle l'a elle dit : «Je l'ai prêté», c'est le cœur d'une mère qui veut garder un petit peu son enfant pour elle. Elle est donc dans ce temple, elle expose son chagrin, sa plainte, sa souffrance, mais ce que nous retenons en rapport avec ce qui nous occupe, c'est qu'après avoir déposé le fardeau de son cœur aux pieds du Seigneur, il nous est dit qu'elle s'en alla son chemin, elle mangea et n'eut plus le même visage. Nous pensons à ces paroles de l'Apôtre : «Ne vous inquiétez de rien, exposez vos requêtes à Dieu» et qu'est-ce qui arrivera ? La paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence remplira vos cœurs, gardera vos cœurs dans le Christ Jésus. Le cœur et les pensées gardés dans le Seigneur. Elle a déposé son fardeau. Il nous arrive de le faire. Mais si facilement, après l'avoir déposé aux pieds du Seigneur, comme on le dit communément, nous le reprenons en nous relevant. Mais il est beau de voir la confiance de cette femme dans une situation douloureuse, difficile, exerçante, où elle connaît, en plus de la douleur de sa circonstance, le mépris dans le sein de son foyer, le mépris dans la maison de Dieu. Elle a déposé son chagrin, elle se relève, elle n'est plus préoccupée par ce qui l'a conduite à porter ses pas jusque là, elle s'en va son chemin, elle n'a plus le même visage. Transformation d'un visage par la confiance et la dépendance exprimées par la prière aux pieds du Seigneur.

6.2 Moïse

Nous pensons à un deuxième passage dans le livre de l'Exode au chapitre 34, nous lisons à partir du verset 29° : «Et il arriva que, lorsque Moïse..... Et les fils d'Israël voyaient le visage de Moïse, que la peau du visage de Moïse rayonnait». Moïse sort de la présence de Dieu, il est porteur des tables du témoignage, ce ne sont pas les premières tables qu'il a reçues sur le Sinaï, car nous savons bien dans la page qui précède ce qu'il en est advenu de ces tables que l'Éternel a écrites de sa propre main et que Moïse en compagnie de Josué porte dans ses bras pour descendre la montagne. Et voyant le désordre dans lequel Aaron a livré le peuple, réalisant que si cette Loi pénétrait dans le peuple il serait consumé, sans rien demander à l'Éternel, il brise les tables. Il est du reste très frappant que dans les circonstances les plus solennelles, Moïse ne demande rien. Elles sont si évidentes à ses yeux, le discernement spirituel lui est donné d'accomplir des actes sans rien demander car ils s'imposent à sa conscience, il brise les tables, alors que plus tard, il interrogera l'Éternel ne serait-ce que pour le mariage des filles de Tselophkad. Mais ces tables là, lorsqu'il les porte puis les brise, et lorsque Moïse descend la montagne, nous ne voyons pas que son visage rayonnait. Mais maintenant, après l'intercession de Moïse, après ce qui s'est produit dans le chapitre 33 à savoir qu'il y a eu humiliation dans le peuple, il y a intercession de la part de Moïse, il y a promesse de la part de l'Éternel, et après que Moïse ait reçu les tables et entendu ces paroles qui font l'objet du chapitre 34 notamment au verset 6, et qu'il entend ces paroles à savoir que l'Éternel est miséricordieux faisant grâce lent à la colère et grand en bonté et en vérité, gardant la bonté envers des milliers de générations pardonnant l'iniquité la transgression et le péché, alors à l'ouïe de telles paroles, de telles promesses, Moïse, porteur des secondes Lois, secondes tables, bien qu'elles soient écrites selon les mêmes paroles que les premières, car Dieu ne change pas dans sa parole, mais ayant en lui une Loi, comme on l'a dit mitigée de grâce, et étant l'instrument de l'introduction d'une alliance médiatoriale, Moïse, à l'ouïe de cette miséricorde, de cette bonté, du pardon de la transgression et de l'iniquité, nous comprenons que Moïse alors, descend et que son visage rayonne. Nous avons lu au verset 29 que descendant de la montagne, s'avançant vers le peuple porteur des tables du témoignage, Moïse ne savait pas que la peau de son visage rayonnait. Ce n'est en effet, pas Moïse qui se contemplant dans un miroir constate que la peau de son visage rayonne, ce sont ceux qui l'entourent, ceux qui le voient qui constatent ce rayonnement sur son visage dans une telle mesure qu'ils ne peuvent même pas le soutenir. La cause, le mobile d'un tel rayonnement sur son visage transformé, c'est parce qu'il a parlé avec son Dieu, parce qu'il a entendu de la bouche de son Dieu dans cette intimité si précieuse, puisque l'Éternel avait des entretiens d'une intimité particulière avec ce serviteur, et cette intimité dans le sanctuaire de Dieu produit ce rayonnement sur son visage. Mais le mobile sans doute, c'est d'avoir entendu parler de pardon, de miséricorde, de bonté. Il communique au peuple comme doit le faire tout serviteur de Dieu qui n'est pas une source, ce qui est requis de lui c'est qu'il soit un canal. Il a le privilège et la responsabilité de transmettre dans sa pureté, dans son intégrité sans adjonction ni altération ni suppression tout ce que la grâce de Dieu lui a accordé de connaître par la bouche divine. Il communique donc tout ce que l'Éternel lui avait fait comprendre, lui avait dit, tout ce qui lui avait été ordonné. C'est en effet ce que nous trouvons souvent dans la Parole, même un Samuel, jeune garçon était responsable de communiquer à Éli, puisque c'est à lui que l'Éternel s'adresse car il ne parle plus à Éli, il doit lui communiquer tout ce que l'Éternel lui a dit. Si nous pensons à l'Apôtre, il peut dire aux anciens d'Éphèse qu'il n'a mis aucune réserve pour leur communiquer, leur enseigner, leur faire connaître tout le conseil de Dieu. C'est une grande responsabilité et le serviteur n'a pas le droit ni d'ajouter, ni de retrancher quoi que ce soit à ce que le Seigneur lui ordonne de communiquer, ce qui conduit à honorer, glorifier le Seigneur et pour la bénédiction des âmes. Du reste, cet enseignement se retrouve à la fin de l'Écriture, celui qui ajoute ou celui qui retranche est l'objet de son jugement. C'est ce que fait donc Moïse, il communique tout ce que l'Éternel lui avait dit sur la montagne de Sinaï, et nous le voyons reentrant devant l'Éternel et ressortant devant le peuple. Lorsqu'il entre il enlève le voile, lorsqu'il sort pour s'adresser au peuple, il remet le voile, nous sommes sous la Loi. Et la présence du voile est bien la manifestation que le peuple n'est pas encore introduit dans une liberté de relation et dans une révélation complète des caractères divins. C'est la raison pour laquelle Paul peut dire en s'adressant aux Corinthiens, que

ceux qui veulent délibérément rester sous la Loi, le voile demeure. Mais par la grâce de Dieu, pour celui qui a Christ pour partage et qui, introduit dans des relations filiales et vitales, saisit avec bonheur l'entier des révélations divines, ce voile ne subsiste plus bien que nous ne considérons que partiellement selon nos limites, nous voyons au-travers d'un verre, mais il n'y a plus ce voile qui nous montre que la relation n'est pas encore vraiment établie, ce voile qui faisait séparation entre les lieux saints, comme nous le savons dans le Tabernacle et dans le temple. Mais Moïse est introduit dans des relations de proximité particulières, il est l'objet d'une intimité qui est une grâce particulière de la part de Dieu à son endroit, et nous voyons qu'il ôte le voile lorsqu'il entre pour parler avec Lui. Mais ce que nous retenons dans cette scène, c'est que le visage de Moïse rayonne parce qu'il a parlé avec Lui et parce qu'il a entendu parler son Dieu qui lui a communiqué ses pensées. La Parole de Dieu qui produit un rayonnement dans le croyant et qui se voit sur son visage.

6.3 Étienne

Troisième visage transformé, nous pensons à Étienne. Dans le chapitre 6 du livre des Actes, verset 15. Nous savons qu'Étienne est accusé par les Juifs, il va être condamné et lapidé et, s'adressant à ses accusateurs, il retrace en quelque sorte toute la vie d'Israël. Il nous est dit : «Et tous ceux qui étaient assis dans le sanhédrin, ayant leurs yeux arrêtés sur lui, virent son visage comme le visage d'un ange». Et à la fin du chapitre 7, depuis le verset 54 : «Et entendant ces choses..... voici, je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu». Un homme plein de l'Esprit Saint. Avoir l'Esprit Saint en soi, le partage du croyant, ou être rempli de l'Esprit Saint sont deux choses distinctes. C'est la fin de la période judéo-chrétienne, et après un temps d'attente et de patience divines à l'égard de ce peuple responsable et coupable à l'égard du Seigneur rejeté et crucifié, ce temps d'attente étant l'exaucement de la prière du Seigneur sur la croix : «Père pardonne leur car ils ne savent ce qu'ils font», ce temps d'attente prend fin et c'est la fin de la période dite judéo-chrétienne, et c'est aussi la fin des relations entre Dieu et son peuple terrestre. C'est dès lors fini quant à ses relations de Dieu, du Seigneur avec son peuple terrestre. Ce premier témoin ou martyr de l'économie de la grâce, est donc l'objet des accusations et de la condamnation de la part des Juifs auxquels il rappelle encore toutes les voies de grâce de l'Éternel à l'égard de ce peuple. Il lui est accordé comme encouragement avant sa mise à mort de fixer ses yeux vers le ciel et de voir la gloire de Dieu et Jésus debout à sa droite, et il peut le déclarer disant : «Voici je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu». Le Seigneur n'est pas encore assis, il est encore prêt à intervenir en faveur de son peuple s'il y eut repentance, confession. Dès lors il va s'asseoir, la situation sera définitive pour un long temps à l'égard d'Israël jusqu'à ce qu'il se reconnaisse coupable dans un temps qui aujourd'hui est encore futur. Mais il est accordé à Étienne cet encouragement à nul autre comparable, de voir peu avant sa mort les cieux ouverts et le Seigneur, la gloire de Dieu, le Seigneur debout à la droite de Dieu. Cette contemplation produit un effet remarquable en lui-même, et nous pouvons bien penser que cette transformation qui a été vue en lui est liée à cette faveur, cette intimité, cette approbation divine, cette contemplation, cette vision qui lui est accordée. Il ne nous est pas dit que c'est lui qui réalise qu'il est transformé à la ressemblance d'un ange, mais ce sont ses accusateurs qui voient son visage, ceux du Sanhédrin qui arrêtent leurs yeux sur lui. Quelle différence de contemplation. Nous avons Étienne qui arrête son regard sur les cieux ouverts pour voir la gloire, et eux, ses accusateurs qui arrêtent leurs yeux pleins de méchanceté, de haine, de condamnation sur ce premier témoin, ce fidèle serviteur, ce premier martyr et qui voient son visage semblable à celui d'un ange. Combien cela est remarquable.

6.4 Conclusion sur ces trois scènes

N'avons-nous pas pour nous-mêmes un encouragement précieux dans ces trois scènes ? Si les circonstances, la vie d'ici-bas conduisent à tant de tristesse, tant de souffrance, tant de visages abattus, c'est ce qui marque l'homme dès son chemin sur la terre ici-bas, l'homme coupable, l'homme placé sous les conséquences du péché, nous avons vu Adam qui a un visage marqué par la sueur, nous voyons son fils qui s'en va le visage irrité, et tant d'autres circonstances encore. Quel encouragement de nous rappeler ces trois scènes où nous voyons des visages transformés. Et nous avons en quelque sorte dans ces trois scènes, l'évocation de tout ce que comporte la vie chrétienne, la vie de communion avec le Seigneur. La première scène, une communion, la confiance et la dépendance réalisées dans la prière. La deuxième scène, l'encouragement l'édification, la bénédiction d'un cœur qui est à l'écoute de la Parole de Dieu. Et dans la troisième scène, cette bénédiction à nul autre semblable qui résulte de contempler le Seigneur, il a vu la gloire de Dieu et le Seigneur glorifié dans le ciel. Ce que notre foi peut contempler, ce sur quoi nous sommes appelés à fixer nos yeux comme nous le lisons dans l'épître aux Hébreux : «Fixant les yeux sur Jésus», Jésus glorifié assis à la droite de Dieu maintenant, et quelle transformation, quel suprême encouragement qui produit l'adoration. Il me semble que nous avons dans ces trois scènes le cycle complet de la vie du croyant, le cycle complet aussi de la vie de l'assemblée : la prière, la Parole de Dieu, l'adoration.

7 Le visage du Seigneur

Que ces choses nous encouragent, de telle sorte que nos cœurs soient remplis d'une joie qui se voit aussi et qui se traduit sur des visages rayonnants. Nous pouvons étendre le sujet sur son aspect sans doute le plus beau, le plus élevé, le plus excellent, le visage du Seigneur. Les évocations du visage du Seigneur constituent un sujet d'une édification de la plus haute valeur. De l'aspect extérieur, nous savons bien que la seule évocation que nous en ayons c'est dans les chapitres 52 et 53 d'Ésaïe, où il nous est dit de lui que son visage était défait plus que celui d'aucun homme et sa face plus que celle d'aucun fils d'homme. Le visage de l'homme-Dieu, du Seigneur Lui-même évoqué par le prophète comme étant marqué par la souffrance. Le visage de l'homme de douleurs. Nous trouvons aussi à plus d'une reprise le Seigneur qui pleure, il a pleuré au tombeau de Lazare, il a pleuré sur Jérusalem, nous le voyons montant le chemin à côté de cette ville coupable pleurant sur Jérusalem. Il nous est dit dans l'épître aux Hébreux aussi qu'il a offert des supplications avec cris et avec larmes à celui qui pouvait le sauver de la mort. Mais par ailleurs nous voyons des évocations du visage du Seigneur resplendissant de gloire. Nous pensons bien-sûr à la scène de la transfiguration, où nous avons soit dans la scène elle-même, soit lorsque Paul parlera plus tard à Agrippa de ce qu'il a vu du Seigneur Lui-même dans cette scène du chemin de Damas, où nous avons ces évocations de la splendeur qui resplendit sur la face du visage, et son visage resplendissant comme le soleil, c'est sa gloire officielle, ou alors plus resplendissante que celle du soleil, c'est sa gloire de Fils unique, sa gloire personnelle. Il nous est accordé maintenant par la foi de contempler la gloire du Seigneur selon ces passages déjà cités de 2 Co. 3 : «Contemplant à face découverte la gloire du Seigneur». Nous sommes alors conduits par sa grâce à réaliser cette progression dans cette jouissance de son intimité, cette transformation de gloire en gloire comme par le Seigneur en Esprit.

Que le Seigneur nous donne le désir de le réaliser et la grâce de le réaliser dans l'attente du jour où nous Le verrons des yeux de nos corps glorifiés, étant rendus conformes à son image, semblables à Lui où nous fixerons nos yeux sur Lui, lui adressant une éternelle adoration, entourant Celui dont la face est un rassasiement de joie et dans la droite duquel il y a des plaisirs pour toujours.

HANDICAPS par Philippe Laügt

« Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité » « Quand je suis faible, alors je suis fort » (2 Cor. 12:9-10)

1^{er} janvier 2005

Table des matières

- 1 Ce qu'est un handicap
- 2 Des exemples hors de la Bible
- 3 Exemples de l'Ancien Testament
 - 3.1 Moïse
 - 3.2 Samson
 - 3.3 Joseph
 - 3.4 Juges
 - 3.4.1 Des renouveaux partiels, et ce qui les conditionne
 - 3.4.2 Plusieurs instruments utilisés par Dieu dans la faiblesse
 - 3.4.3 Gédéon
 - 3.5 David
 - 3.6 Amos
- 4 Exemples du Nouveau Testament
 - 4.1 Matthieu
 - 4.2 Autres apôtres
 - 4.3 Paul

1 Ce qu'est un handicap

Dans ses épîtres, l'apôtre Paul, pour illustrer les difficultés, les efforts et les victoires de la vie chrétienne, se sert volontiers d'expressions courantes en athlétisme. Parmi les termes employés dans ces milieux sportifs, on relève maintenant le mot handicap, d'origine incertaine. Il est utilisé pour une course à pied ou à cheval où certains candidats à la victoire portent parfois un poids ralentisseur pour égaliser les chances de succès des concurrents.

Mais le même terme sert maintenant aussi pour désigner une personne dont les capacités physiques ou intellectuelles sont limitées, ou réduites. Elle peut être d'ailleurs parfois handicapée par sa race, ses origines ou pour le simple motif qu'elle ne dispose que de faibles ressources financières et se trouve obligée de vivre dans une pauvreté parfois extrême. En conséquence, elle se trouve plus ou moins empêchée, contre son gré, d'atteindre les buts qu'elle se propose dans sa vie.

2 Des exemples hors de la Bible

Mais, par contre chacun de nous connaît des handicapés qui, à force de courage et de volonté, obtiennent des résultats remarquables, malgré leurs déficiences. — Citons par exemple cet ingénieur, brusquement entièrement paralysé, qui continue à diriger, avec succès, des milliers d'hommes pour terminer la construction d'un grand paquebot. — Citons aussi un illustrateur de livres, très connu. Pour lui permettre de travailler encore, on doit attacher les pinceaux à ses mains, complètement déformées par les rhumatismes. Ses capacités restent telles que la finesse du trait sur ses tableaux fait l'admiration de tous les connaisseurs. — Plusieurs se souviennent peut-être d'un musicien, parmi les plus connus à notre époque. Entièrement aveugle, il dirigeait pourtant un des plus grands orchestres philharmoniques. — Mentionnons encore Beethoven, devenu entièrement sourd durant la dernière partie de sa vie. Il ne pouvait plus entendre la moindre note de ses compositions musicales. Et pourtant, quelle magnifique musique il écrivait encore ! — Citons enfin, tout près de nous, Léna Klingwall, née sans bras, championne mondiale de natation chez les handicapés. Elle témoigne de sa foi et se déclare persuadée que l'essentiel tient dans son attitude vis à vis de Dieu. Évidemment, elle s'est souvent demandé pourquoi Dieu permet tant de souffrances, de maladies et d'infirmités. Il n'y a pas, pour elle non plus, de réponse simple à de telles questions. Mais ce qui fait souffrir n'est-il pas formateur pour chaque croyant ? Avec le secours du Seigneur, elle a pu surmonter les souffrances et la peine. J'ai souhaité, dit-elle, que Dieu m'ait épargné mon infirmité. Mais « j'ai maintes fois expérimenté Sa présence, dans des situations insignifiantes ou des circonstances cruciales. Il m'a donné la force et la joie ! J'ai Dieu, il m'aime et je sais que désormais rien ne pourra me séparer de son amour ». Il est vraiment le Dieu de toute consolation (2 Cor. 1:3-5), pour le pécheur qui accepte le salut par l'œuvre de Jésus-Christ à la croix.

3 Exemples de l'Ancien Testament

Il y a beaucoup d' « handicapés » parmi ceux que Dieu appelle à travailler pour Lui au milieu de ce monde enténébré, pour amener des âmes à Christ et pour agir en faveur des siens. Dans sa sagesse, il choisit souvent ceux qui ont des infirmités parfois depuis leur naissance. Ceux en tout cas auxquels souvent les hommes penseraient le moins pour mener à bien un travail, Dieu s'en sert pour mener à bonne fin Son œuvre ! (És. 55:9).

3.1 Moïse

L'Éternel appelle Moïse à délivrer le peuple d'Israël de son esclavage en l'Égypte. À certains égards, on peut estimer qu'il était tout à fait qualifié pour cette tâche. N'était-il pas israélite, de la tribu de Lévi ? Toutefois son adoption par la fille du Pharaon et l'instruction reçue pendant toute sa jeunesse « dans toute la sagesse des Égyptiens » étaient plutôt des facteurs susceptibles de lui aliéner la sympathie de ses frères ! (Ex. 2:14).

Il lui vint au cœur de visiter ses frères. Il croyait qu'ils comprendraient que Dieu voulait leur donner la délivrance par sa main. Mais il est aussitôt incompris, méprisé (Ex. 2:14) ; il est vrai qu'il a agi de sa propre initiative : c'est un fiasco total et Moïse doit s'enfuir (Act. 7:22-29).

Il demeure étranger en Madian pendant quarante ans, toujours énergique et généreux (Ex. 2:16-22). Dieu lui parle au cœur, au désert (Osée 2:14). Puis finalement, Il lui apparaît dans la flamme d'un mystérieux buisson : Israël était semblable à ce buisson, éprouvé mais non détruit.

Moïse devient tout tremblant et il sent maintenant son incapacité totale, son ignorance, son manque d'autorité. Étienne affirme pourtant qu'en Égypte il se montre « puissant dans ses paroles et dans ses actions » (Act. 7:22).

Or maintenant, après l'insuccès de sa tentative, quand Dieu veut l'envoyer pour délivrer Israël de l'esclavage, il soulève toutes sortes d'objections. Il Lui dit : « Je ne suis pas un homme éloquent, — ni d'hier, ni d'avant-hier, ni depuis que tu parles à ton serviteur » (Ex. 4:10). Il reconnaît qu'il n'a pas les capacités d'un avocat pour plaider avec éloquence la cause d'Israël, car sa bouche et sa langue sont pesantes. Il en vient ainsi à mépriser involontairement Celui qui a donné une langue à l'homme (Ex. 4:11). Il conclut en affirmant

que les fils d'Israël ne le croiront pas et, malgré les signes que Dieu lui donne alors, il demande : « Envoie, je te prie, par celui que tu enverras » (Ex. 4:2-9, 13). Nous pouvons, nous aussi, invoquer toutes sortes de motifs pour ne pas obéir !

Ainsi Moïse n'a plus confiance en lui-même. C'est bien une étape indispensable pour chaque serviteur. Mais, en même temps, il faut apprendre à avoir une pleine confiance en Dieu. Soyons assurés que si le Seigneur charge d'un service, il donne en même temps toutes les ressources pour l'accomplir.

Fortifié par sa réelle communion avec Dieu, son intimité exceptionnelle avec Lui (Nom. 12:8), par la foi, Moïse quittera l'Égypte, « ne craignant pas la colère du roi », malgré ses infirmités. Il a appris à tenir ferme, comme voyant Celui qui est invisible. Il se confie dans le Roi de ceux qui règnent et le Seigneur de ceux qui dominent : Israël sera arraché à l'ennemi et pourra servir l'Éternel, son Dieu (Héb. 11:27 ; Ex. 10:26).

3.2 Samson

En contraste, Samson, s'appuie à tort et hélas, de plus en plus, sur sa force naturelle, qui paraît grande ; aussi s'éloigne-t-il de plus en plus de l'Éternel (Jug. 13-16). Vient un moment où il est à toute extrémité, aveugle, prisonnier des Philistins. Il fait interminablement tourner une meule et sert à amuser ses bourreaux (Jug. 16:21-25).

C'est à ce moment-là que Dieu accepte de se servir de lui, pour exécuter un terrible jugement sur les ennemis d'Israël (Jug. 16:26-30). C'est un exemple solennel si l'on est tenté d'avoir confiance en soi-même (Ps 30:6). Apprenons, si c'est encore nécessaire, à compter vraiment sur Dieu seul, sinon tout notre travail sera vain ! (Ps. 127:1).

3.3 Joseph

Joseph, le fils de Jacob et de Rachel, un beau type de Christ, est particulièrement aimé de son père. Obéissant à son désir, il part à la recherche de ses frères pour s'enquérir de leur bien-être. Mais ils le haïssaient et, malgré sa jeunesse, ils décident de le vendre sans pitié comme esclave, après avoir médité de le tuer ! (Gen. 37:28). Il est emmené en Égypte par les Madianites, qui le revendent à leur tour à un officier du Pharaon, Potiphar. L'Éternel fait tout prospérer en sa main. Joseph est fidèle, mais injustement accusé, il est enfermé dans la tour des prisonniers du roi (Gen. 39:20). « On lui serra les pieds dans les ceps, son âme entra dans les fers » (Ps. 105:18).

Quel étrange chemin l'Éternel semble choisir pour son serviteur ! Mais Joseph doit apprendre à se rejeter entièrement sur Dieu ! (Ps. 55:22). Il ne lui fera jamais défaut : Il étend sa bonté sur lui et il trouve grâce auprès du chef de la tour.

Il semble qu'il a tort de chercher par sa propre initiative à être libéré (Gen. 40:14-15). Le Psalmiste dit : « La parole de l'Éternel l'éprouva » (Ps 105:19-20). L'emprisonnement se prolonge deux ans encore : la branche qui porte du fruit doit être émondée, pour qu'elle devienne propre pour le dessein de Dieu.

Tout au long de sa vie, l'Éternel est avec Joseph : c'est le secret de sa prospérité spirituelle. Quand Dieu juge à propos d'intervenir, quel changement ! « De la poussière, il fait lever le misérable, de dessus le fumier il élève le pauvre, pour les faire asseoir avec les nobles : et il leur donne en héritage un trône de gloire » (1 Sam. 2:8-9).

Appelé soudain pour interpréter le songe du « dominateur des peuples », il lui annonce : « Dieu donnera une réponse de paix au Pharaon » (comparer avec Dan. 2:28). Chacun doit reconnaître que ce pauvre prisonnier que l'on fait accourir de la fosse, est l'homme intelligent et sage que Dieu a préparé en secret (Gen. 41:33, 38-40). Après les souffrances, les gloires suivent : Joseph est établi sur toute la maison du Pharaon. Devant lui, on crie : Abrec, c'est à dire : « Qu'on s'agenouille » ! Il reçoit le titre de révélateur de secrets — en égyptien : Sauveur du monde, ou, soutien de la vie (Gen. 41:45).

Quel moment pour cet homme qui a été humilié de tant de manières, quand enfin il peut se jeter au cou de son père ! Quel chemin de préparation il a dû suivre pour atteindre ce sommet de sa vie et de son service !

Selon les instructions de Dieu, Joseph est employé pour sauver de la famine l'Égypte (une figure du monde) et le peuple de Dieu (Gen. 45:5). Le Pharaon dit aux affamés : « Allez à Joseph, faites ce qu'il vous dira » (Gen. 41:55). Joseph peut désormais entretenir ses frères, qui habitent séparés en Goshen, de ce qu'il y a de meilleur dans le pays d'Égypte (Gen. 45:18 ; 47:4-6).

3.4 Juges

3.4.1 Des renouveaux partiels, et ce qui les conditionne

Le livre des Juges qui ressemble sur bien des points au temps actuel, est caractérisé par Bokim, le lieu des pleurs (Juges 2). Ne soyons pas indifférents, pleurons, car nous avons tous contribué à la ruine du peuple de Dieu. Il n'y a pas encore de réelle confession ou d'humiliation, il faudra attendre pour cela 1 Samuel 7.

L'Ange de l'Éternel est définitivement monté de Guilgal à Bokim (Jug. 2:1-5). Le jugement de soi-même, ce « dépouillement de la chair » (1 Pierre 3:21), secret du bonheur de l'âme et des victoires sur l'ennemi, est de plus en plus négligé. Le peuple, en tant que tel, ne revient pas à Guilgal après la victoire. Et surtout il n'y reste pas, dans l'attente de discerner la volonté de Dieu pour le pas suivant. Ehud pourtant partira encore de Guilgal. L'infidélité collective ne doit pas être un obstacle à l'énergie individuelle de la foi.

L'édifice est ruiné, ne cherchons pas à le recréer (Ézéch. 13:14) : Dieu le détruirait. Le Seigneur hait les prétentions à la force dans un jour comme le nôtre.

Dans ce livre des Juges, Israël abandonne son Dieu de façon répétée. Alors dans sa grâce, pour réveiller leur conscience, il se sert des ennemis, il les fortifie même ! Il est solennel de penser que Dieu se sert de tels instruments de son choix pour nous discipliner ! Quand enfin Israël crie à l'Éternel, Dieu, dans Ses compassions, leur donne un juge.

Un nouveau réveil, même partiel, est nécessaire aussi à chaque génération dans l'histoire de l'Église.

3.4.2 Plusieurs instruments utilisés par Dieu dans la faiblesse

Dieu prend souvent à son service des personnes que l'on estime handicapées, d'une manière ou d'une autre, mais conscientes de l'être. Le Seigneur sait fortifier ou guérir parfaitement, s'il le juge bon, tous ces infirmes (Jean 5:3-9 ; Matt. 8:2).

L'accent est parfois mis sur la faiblesse de l'instrument : Ehud était gaucher : il adapte sa courte épée à son infirmité ; la victoire, par cette arme divine : une parole de Dieu, est remportée sans bruit et sans gloire, sur la puissance qui tenait pourtant Israël asservi jusque là. On mesure un peu aussi la faiblesse apparente des armes employées avec l'aiguillon de Shamgar ou le pieu de Jaël, encore plus inattendu. Mais tout cela fait ressortir d'autant plus la puissance de Dieu.

Quand il faudra combattre à nouveau, au milieu d'une indifférence devenue quasi générale (Jug. 5:6-7), l'Éternel se sert d'une femme prophétesse, de Debora, pour juger et délivrer le peuple.

Dans le temps actuel, non seulement le nombre des ouvriers est restreint, mais les dons de l'Esprit sont peu accentués. Leur absence se fait cruellement sentir au milieu des assemblées, mais le réalise-t-on ? Si le Seigneur nous réveille à ce sujet, il faut demander avec foi des dons spirituels plus grands (1 Cor. 14:1), avec le désir sincère d'être utile (1 Cor. 12:7), et que les saints soient édifiés (1 Cor. 14:5), à la gloire de Dieu.

Deborah envoie et appelle Barak et lui dit : « L'Éternel, le Dieu d'Israël ne l'a-t-il pas commandé ? Va, et rends-toi sur le mont Thabor, et prends avec toi dix mille hommes... J'attirerai vers toi Sisera... et Je le livrerai en ta main » (Jug. 4:6-7). Mais Barak manque d'énergie morale, de confiance en Dieu. Il a besoin de s'appuyer sur quelqu'un, d'avoir un secours humain visible. Il ne sait pas s'appuyer sur Dieu seul (Ps. 146:3 et 5).

Deborah accepte d'aller avec lui, mais elle l'avertit : « Ce ne sera pas à ton honneur dans le chemin où tu vas, car l'Éternel livrera Sisera dans la main d'une femme ». Cette femme, ce sera Jaël qui a l'honneur de tuer Sisera (Jug. 4:8-9, 21 ; 5:24-27).

Dans ce temps de faiblesse, Barak est un instrument malhabile, mais dans sa miséricorde, Dieu accorde la victoire aux siens, et Barak est cité parmi les témoins de la foi ! (Héb. 11:32).

3.4.3 Gédéon

Gédéon, qui est appelé aussi à devenir un juge, ne voit pas en lui-même la force que l'Ange de l'Éternel lui attribue (Jug. 6:12-15). Il s'estime au contraire désavantagé, en état d'infériorité, ce qui était indiscutable d'un point de vue humain : « Voici mon millier est le plus pauvre en Manassé, et moi je suis le plus petit dans la maison de mon père ». Vouloir dans de telles conditions sauver Israël ne relève-t-il pas de la prétention ?

Gédéon a besoin d'apprendre cette certitude qui a soutenu l'apôtre Paul : « Je puis toutes choses en Celui qui me fortifie » (Phil. 4:13). Une fois cette leçon apprise, on peut s'appuyer sans réserve, et avec reconnaissance, sur Celui qui promet : « Moi je serai avec toi » (Jug. 6:16 ; Hébr. 11:34).

Mais il faut aussi comprendre qu'il y a des choses à renverser, à démolir et à couper dans notre vie, même si, faute d'un certain courage, nous les ôtons, comme Gédéon, sans bruit et de nuit ! La fidélité au-dedans précède la force au dehors : c'est l'ordre selon Dieu. Une idole maintenue dans le cœur attriste grandement le Saint Esprit qui habite dans chaque enfant de Dieu. Il ne peut pas agir librement dans un vase qui, sans cela, pourrait être utile au Maître !

3.5 David

Un autre choix divin, est celui de David, dont le nom signifie : bien-aimé. Il est un type de Christ, de Celui qui est si parfaitement selon le cœur de Dieu. Mais, en même temps, David est un homme ayant les mêmes passions que nous. Dieu l'appelle à régner sur Israël ; or David était un inconnu quand Dieu l'appela : ce choix ne peut que surprendre, car les hommes sont prompts à s'entourer de personnes jugées qualifiées, d'après leurs normes (1 Sam. 14:52).

Même Samuel n'était pas prêt à le reconnaître, car malgré l'expérience faite avec Saül, il regardait encore à l'apparence (1 Sam. 16:6-7). David était le plus jeune fils d'Isaï, il paissait le bétail, et son père n'avait pas jugé utile de le présenter à Samuel, avec ses autres frères (1 Sam. 16:1-3, 11-13). On avait même négligé de l'appeler à la fête ; néanmoins, il sera oint « au milieu de ses frères » comme roi pour l'Éternel. Asaph, le psalmiste, présente ainsi ce choix : « Il [l'Éternel] choisit David, son serviteur, et le prit des parcs des brebis ; Il le fit venir d'auprès des brebis qui allaitent, pour paître Jacob, son peuple, et Israël, son héritage » (Ps. 78:70-71). David n'appartenait pas à ce qui est appelé de nos jours la classe dirigeante et pourtant son règne va être pour le peuple de Dieu, une période particulièrement bénie.

David apprend d'abord, au désert et sans témoin, par de grandes expériences personnelles, à connaître Celui qui seul peut enseigner ses mains à combattre et ses bras à bander un arc d'airain (1 Sam. 17:34-37 ; Ps. 18:34).

Envoyé par son père s'enquérir du bien-être de ses frères, David est consterné d'entendre l'outrage répété de Goliath, qui insulte les troupes rangées du Dieu vivant (És. 37:27-28). Il refuse l'armure de Saül, une entrave pour sa foi, et avec ses humbles instruments de berger, triomphe du grand ennemi, figure de Satan. Il semble qu'il n'avait plus qu'à attendre tranquillement le moment de prendre la succession de Saül. Mais le plan de Dieu en amour à son égard prévoit des années difficiles, une discipline destinée à le préparer à occuper le trône.

Chaque enfant de Dieu aussi, au moment de sa conversion, doit réaliser qu'il est un handicapé. Toutefois le Seigneur, en grâce, a l'intention de se servir de lui. Alors il le prépare pour la place qu'il a décidé de lui assigner. Il faut qu'il devienne un vase à honneur, vidé de tout ce qui l'encombre, sanctifié, utile au Maître (2 Tim. 2:21). Laissons-le faire : Quelle grâce s'il pouvait être dit de l'Assemblée, comme pour Israël à sa sortie d'Égypte : « Il n'y eut aucun infirme [ou : trébuchant] dans ses tribus » ! (Ps. 105:37).

Pour ce temps de formation indispensable, David doit tout quitter : foyer, situation, ressources. Il connaît l'amertume et l'injustice. Il fait l'expérience de la méchanceté humaine, de l'ingratitude, de la jalousie, de la haine et même de la trahison.

Il s'enfuit d'abord à Rama et demeure quelque temps avec ce prophète, Samuel, qui s'est retiré, par fidélité, de la scène dont David, à son tour, est chassé. L'affaire de Tsiklag laisse le fils d'Isaï humilié, plus conscient de sa faiblesse (1 Sam. 30). Une expérience que chacun doit faire ! Mais d'heureuses relations sont rétablies avec Dieu. Alors chez David brillent désormais la grâce, le désintéressement et l'amour pour son peuple, le respect de l'ordre divin (2 Sam. 1). Un temps de patience encore à Hébron, pendant sept ans, et l'Éternel lui-même l'établit roi sur tout Israël.

Le Seigneur se présente plus tard à son peuple comme le Fils de David, mais il met en évidence son antériorité et sa supériorité par cette question restée sans réponse : « Si David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils ? » (Matt. 22:45).

3.6 Amos

Amos, un autre serviteur, est pris par l'Éternel à Thekoa. Ignoré, il garde le bétail et cueille pour se nourrir le fruit, généralement dédaigné, des sycomores. C'est alors que Dieu lui commande : « Va, prophétise à mon peuple Israël ! » (Amos 7:14-15). Ce prophète, d'une extraction si humble, doit prononcer sans crainte des paroles sévères et annoncer le jugement à Béthel, devenu le haut-lieu de la religion officielle du peuple, — une religion sans vie. Simultanément il ne cesse d'intercéder secrètement pour le peuple, objet de sa fidèle affection (Amos 7:1-6).

Dans un tel chemin, il rencontre l'opposition et l'opprobre ; Amatsia, sacrificateur à Béthel, imbu de son importance, vient le chasser de ce qu'il appelle pompeusement « le sanctuaire du roi et la maison du royaume » (Amos 7:13).

Malgré le mépris des gardiens d'une religion de forme, Amos, soutenu par l'Éternel, déclare sans ambages, comme plus tard les disciples, qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes (Act. 5:29).

4 Exemples du Nouveau Testament

4.1 Matthieu

Parmi ceux que le Seigneur choisit pendant son ministère pour faire partie de ses apôtres, c'est à dire de ses envoyés, il confie à Matthieu auparavant appelé Lévi, la rédaction d'un évangile, dont les enseignements fondés sur l'Ancien Testament, sont en premier lieu en bénédiction aux Juifs.

Pourtant l'activité de Lévi, jusqu'au moment où Jésus lui dit : Suis-moi (Matt. 9:9-10) fait de lui un renégat, aux yeux de ses concitoyens. C'est un publicain méprisé : il accepte de percevoir des impôts, fixés par l'occupant romain. De sorte qu'il est

particulièrement honni, associé dans l'esprit de ses compatriotes aux païens et aux pécheurs. Les Pharisiens s'indignent de voir Jésus et ses disciples assis à table, avec des publicains et des pécheurs, chez un tel homme ! (Matt. 9:11). Mais « Dieu a choisi les choses viles du monde et celles qui sont méprisées, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont ; En sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu » (1 Cor. 1:28-29).

4.2 Autres apôtres

Les autres apôtres aussi sont aux yeux de ce monde, et à des degrés divers, des « handicapés ». Les plus en vue sont de pauvres pêcheurs au bord du lac de Génésareth (Luc 5:1-11). Traduits devant le Sanhédrin, les chefs, les anciens et les scribes sont vite convaincus de leurs « handicaps » : « voyant la hardiesse de Pierre et de Jean, et s'étant aperçus qu'ils étaient des hommes illettrés et du commun, ils s'en étonnaient et les reconnaissaient pour avoir été avec Jésus » (Act. 4:13).

Quel précieux témoignage pourtant est rendu au Seigneur par ces « frères de basse condition » (Jacq. 1:9 ; Luc 22:28) ! Ils n'ont pas à se mettre en souci de ce qu'ils diront (Matt. 10:19). Guidés par le Saint Esprit, ils répondent avec fermeté et avec sagesse aux docteurs de la Loi (Act. 5:29-32) !

4.3 Paul

Peut-être pense-t-on qu'au moins Saul de Tarse, devenu plus tard l'apôtre Paul, fait exception à ce qui semble être une règle ?

Voilà un homme qui, plus que beaucoup d'autres, a de quoi se confier dans la chair. Il dresse le tableau de ses avantages naturels : « Moi circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu des Hébreux, quant à la loi, pharisien ; quant au zèle, persécutant l'assemblée ; Quant à la justice qui est par la loi, étant sans reproche » (Phil. 3:4-6 ; Gal. 1:14). Instruit aux pieds d'un célèbre docteur de la Loi, Gamaliel (Act. 22:3), il est de surcroît, par naissance, citoyen romain (Act. 22:27-28).

Mais après sa rencontre décisive avec Jésus sur le chemin de Damas, il considère que, pour gagner Christ, tous ces « avantages » sont des ordures (Phil. 3:8).

Dieu révèle à Ananias, lui aussi « inconnu mais bien connu », que cet homme est « un vase d'élection pour porter Son nom devant les nations et les rois et les fils d'Israël » (Act. 9:15). Saul va apprendre combien il doit souffrir pour Christ ! Il prend bientôt plaisir dans les infirmités, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les détresses pour Christ. Il a appris dans Son intimité cette leçon, si nécessaire pour chacun des siens : « Quand je suis faible, alors je suis fort » (2 Cor. 12:9-10).

Par amour aussi pour Christ, Paul a accepté de n'être plus qu'un pauvre Juif parmi d'autres. Il ne cherche pas à garder ce statut social qui le remplissait jusqu'alors de satisfaction et que d'autres, autour de lui, cherchent à acquérir à tout prix ! (Act. 22:28).

Citoyen d'un pays assujéti à l'empire romain, mais toujours prêt à se rebeller, Paul est constamment suspect pour les autorités occupantes d'être un fauteur de trouble en puissance (Act. 17:6). Pour les Grecs, imbus de leur culture (1 Cor. 1:22), ils le tiennent tout simplement pour un Barbare. Enfin, même ses frères à Corinthe, tout en étant obligés de reconnaître que « ses lettres étaient graves et fortes », se hâtent d'affirmer que « sa présence personnelle était faible et sa parole méprisable » — un prétexte pour contester la valeur de son enseignement, reçu du Seigneur (2 Cor. 10:10).

Enfin, une « écharde pour la chair », ce messenger de Satan qui le souffletait afin qu'il ne s'enorgueillisse pas de l'extraordinaire des révélations dont il était l'objet, avait sur l'entourage de l'apôtre, un effet répulsif — sauf toutefois sur les Galates dont l'attachement à l'apôtre était réel (2 Cor. 12:7 ; Gal. 4:13-15).

Ne doit-on pas reconnaître que même dans les assemblées chrétiennes, les auditeurs sont facilement attirés par une belle prestance et des talents d'orateur ? L'on est toujours plus volontiers disposé à recevoir celui qui paraît plus grand que tout le peuple, « depuis les épaules jusqu'en haut », que ce soit simplement une question de taille ou de capacités intellectuelles hors du commun (1 Sam. 10:23-24). Mais la liste que Dieu dressera de Ses « hommes forts » sera très différente de celle des célébrités, établie par les hommes !

Malgré le mépris dont il est l'objet, Paul affirme être prêt, très volontiers, à se dépenser entièrement pour ses frères en Christ, même si les aimant davantage, il devait être moins aimé (2 Cor. 12:15).

L'apôtre a travaillé plus que tous (1 Cor. 15:10), mais il n'a pas eu plus de succès que son Maître (És. 49:4). Il doit dire : « Tous ceux qui sont en Asie... se sont détournés de moi ». « Démas m'a abandonné... Luc seul est avec moi » (2 Tim. 3:15 ; 4:10).

Paul s'est trouvé très souvent sous les coups et il a été souvent en prison. Il a été souvent exposé à la mort : Cinq fois il a reçu des Juifs quarante coups moins un. Trois fois on le bat de verges, une fois, il est lapidé, il fait aussi trois fois naufrage (2 Cor. 11:23-28). Les Juifs, les nations et parfois même les assemblées se sont ligués pour l'entraver dans ses travaux, mais il a poursuivi sa route, courant droit au but pour le prix de l'appel céleste. Animé d'un noble désir, il écrit : « je me réjouis dans les souffrances pour vous, et j'accomplis dans ma chair ce qui reste encore à souffrir des afflictions du Christ pour Son corps qui est l'assemblée, de laquelle je suis devenu serviteur » (Col. 1:24-25).

L'on ne sait pas la nature de l'écharde pour la chair de Paul, mais l'on sait par contre que Dieu n'a pas répondu, du moins de la manière qu'il souhaitait, à sa triple prière. Dieu ne retire pas toujours les épreuves de nos vies, mais il donne la grâce suffisante pour les supporter.

Quelle est la consolation que l'on trouve dans la réponse que Paul a reçue à sa prière ? La présence assurée du Seigneur à ses côtés. Elle l'a maintenu dans l'humilité et elle a été une source d'inspiration pour le peuple de Dieu à travers les âges. Retenons pour nous-mêmes cette merveilleuse promesse.

Apparemment le grand dévouement de l'apôtre s'achève par un désastre, mais le Seigneur, son Seigneur n'a-t-il pas dit prophétiquement : « J'ai travaillé en vain, j'ai consommé ma force pour le néant et en vain » (És. 49:4). Le chemin de la gloire passe pour le croyant, comme pour son Maître, par la vallée de l'humiliation (Ps. 30:5).

Dans la faiblesse extrême,

Sa vertu s'accomplit,

Et dans l'épreuve même,

Sa voix nous réjouit.

Oui, sur Dieu seul, repose-toi mon âme

Tu comprendras les peines de ta vie,

Et tu verras qu'il voulait te bénir.

PERSONNE NE VOUS ÔTE VOTRE JOIE — Jean 16:22 par Philippe Laügt

Table des matières

- 1 Joie d'un nouveau converti
- 2 Joie du croyant, joie accomplie
- 3 Joie perdue et joie retrouvée
- 4 Pour que la joie demeure
- 5 Joie même dans les circonstances douloureuses
- 6 Pour éviter le déclin de la joie
- 7 Joie communiquée

1 Joie d'un nouveau converti

Dieu ordonne soudain à Philippe, un serviteur obéissant, sans lui donner d'explication, de se rendre sur un chemin désert, qui descend de Jérusalem à Gaza. Il sait qu'un eunuque, puissant à la cour de Candace, la reine des Éthiopiens, y passait justement, dans son char (Act. 8:27-28). Dieu savait aussi que cet homme était déçu dans son attente. Venu de loin, il n'a pas trouvé à Jérusalem, en ses grands centres religieux de son époque, de quoi satisfaire aux besoins profonds de son âme. C'était impossible, puisque le peuple d'Israël avait rejeté le Fils de Dieu, le Seigneur de gloire (1 Cor. 2:8).

Cet homme ne perd pas son temps, il est absorbé par sa lecture du prophète Ésaïe, et il est justement parvenu à cette portion du livre qui décrit, de façon saisissante, les souffrances et la mort du Seigneur Jésus (És. 53:7-8). Alors « l'Esprit dit à Philippe : Approche-toi et joins-toi à ce char » (Act. 8:29). L'évangéliste accourt et il entend l'eunuque lire à haute voix. Philippe lui demande : « Comprends-tu ce que tu lis ? ». L'eunuque, avec simplicité, confesse son ignorance : « Comment donc le pourrais-je, si quelqu'un ne me conduit ? » (Act. 8:30-31). « Les pensées de Dieu sont profondes » (Ps. 92:5) ! Il invite l'évangéliste à monter dans son char et à s'y asseoir avec lui. Alors « Philippe, commençant par cette écriture, lui annonça Jésus ». L'éthiopien écoute avidement l'enseignement de la Parole de Dieu : Le Saint Esprit s'adresse à sa conscience et à son cœur (Jean 16:8). Il accepte par la foi la bonne nouvelle du salut en Christ et devient un enfant nouveau-né dans la famille de Dieu. Il demande à être baptisé (Act. 8:36-38).

Quel est le sentiment qui remplit son cœur, au début de sa course chrétienne ? Une joie profonde et sainte, jusqu'alors inconnue. Tout sur son chemin rayonne, Jésus conduit ses pas et ses regards se tournent désormais vers les choses d'en haut. L'instrument dont Dieu s'est servi pour sa conversion est enlevé par l'Esprit, et va poursuivre son service ailleurs (Act. 8:40). Mais sa disparition soudaine, inattendue, de celui qui l'avait enseigné, ne trouble pas cet homme. Désormais il s'appuie sur Christ seul, ce qui sera pleinement suffisant. Le jeune converti semble avoir à peine remarqué que le serviteur de Dieu n'est plus à ses côtés ! Il est simplement écrit qu'il continua son chemin tout joyeux, pour devenir, on aime à le penser, un agent de la grâce qui aura répandu à son tour l'évangile dans son lointain pays (Act. 8:39).

2 Joie du croyant, joie accomplie

La conversion n'est pas liée à l'observance de certaines formes religieuses, à un contact avec certaines personnes ou à des circonstances particulièrement favorables. C'est toujours le mystérieux travail de la merveilleuse grâce de Dieu (1 Tim. 1:16) !

Sauvé, un nouveau converti se réjouit dans le Seigneur. Il peut s'écrier, faisant siennes les paroles du cantique :

Je la connais, cette joie excellente

Que ton Esprit, Jésus met dans un cœur.

Je suis heureux, oui, mon âme est contente,

Puisque je sais qu'en Toi j'ai mon Sauveur !

Le croyant goûte une joie inaltérable, indépendante des circonstances. La Parole mentionne cette joie aussitôt après l'amour, comme un des grains exquis du fruit produit par le Saint Esprit dans un racheté (Gal. 5:22). Désormais, pour celui qui est en Christ, « toutes choses sont faites nouvelles » (2 Cor. 5:17). Sa joie est liée à la vie reçue pour l'éternité du Seigneur, lui qui a triomphé de la mort

Cette joie remplit les disciples quand ils virent le Seigneur après Sa résurrection (Jean 16:22. Et, depuis Son élévation dans la gloire, le croyant se réjouit en Le contemplant par la foi, attendant Sa venue. Même si le figuier ne fleurit plus, s'il n'y a pas de produit dans les vignes, le racheté peut toujours s'écrier : « Mais moi, je me réjouirai en l'Éternel, je m'égayai dans le Dieu de mon salut » (Hab. 3:17-18)

Avant d'aller à la Croix, le Seigneur exhorte les siens à demeurer dans son amour et à garder ses commandements (Jean 15:10). Rien n'a jamais pu interrompre sa communion de Fils obéissant avec son Père durant tout son ministère ici-bas. Même à l'heure de Son sacrifice, sa joie était accomplie, complète.

3 Joie perdue et joie retrouvée

Pour connaître la même communion heureuse avec le Seigneur, le racheté doit rester dans le chemin de l'obéissance à Sa volonté. « Je vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit accomplie » (Jean 15:11).

Sinon nous serons des chrétiens affaiblis, malades. Quand le Seigneur se joint aux deux disciples qui s'éloignaient du lieu de la bénédiction, quelle est sa première interrogation ? « Quels sont ces discours que vous tenez entre vous en marchant, et vous êtes tristes » (Luc 24:17). Pourtant ils étaient occupés de Lui : Sa mort les laissait désemparés. Ils croyaient toutes leurs espérances anéanties (Luc 24:21). Une profonde mélancolie avait envahi leurs cœurs. Ils avaient oublié toutes les choses que les prophètes avaient dites ! En conséquence, ils étaient devenus « sans intelligence et lents de cœur à croire » (Luc 24:25-27).

Ils viennent de quitter le cercle des disciples, sans attacher une réelle importance aux paroles des femmes. Ces dernières pourtant s'étaient rendues de grand matin au sépulcre et elles étaient revenues dire aux disciples que le corps de Jésus ne s'y trouvait plus : le sépulcre était vide ! Elles leur avaient aussi parlé d'une vision d'anges, qui avaient dit qu'il était vivant ! (Luc 24:22-23). Mais ce témoignage si important avait simplement "fort étonné" ces disciples et ne les avait pas dissuadés de prendre le chemin d'Emmaüs !

Alors, avec quelle patience et quel amour, le Seigneur, qu'ils n'ont pas reconnu, leur explique dans toutes les Écritures, les choses qui Le concernent. Il fait ainsi brûler leurs cœurs, en les occupant et de Sa Personne adorable et de Son œuvre. Il faut reconnaître que souvent nous avons fait cette triste expérience que sans Jésus, notre ciel est voilé, que tout soudain devient obscur sur notre sentier ! Il n'y a pas de vraie joie possible pour le racheté, s'il ne jouit pas de Celui que la Parole présente dans la splendeur de tout son Être.

Saisis par toutes ces révélations, ces deux disciples Le forcent, disant : « Demeure avec nous, car le soir approche et le jour a baissé ». Avec quelle joie dans son cœur, Jésus entre dans leur foyer et se fait connaître à eux, à table, dans la fraction du pain. Puis Il devient invisible, mais eux, « se levant à l'heure même », retournent en hâte à Jérusalem. Là, remplis d'une grande joie, au milieu de Ses disciples, ils vont Le revoir et L'adorer. Ils L'entendront dire à tous les siens : « Paix vous soit » ! (Luc 24:32-33, 36).

4 *Pour que la joie demeure*

L'apôtre Paul encourage les jeunes croyants de Thessalonique, qui traversaient des épreuves, à cause de la fidélité de leur témoignage (1 Thes. 1:8) : « Réjouissez-vous toujours. Priez sans cesse. En toutes choses, rendez grâces, car telle est la volonté de Dieu à votre égard » (1 Thes. 5:16, 18). Il y a un lien plus intime entre ces trois aspects de notre vie chrétienne que nous ne le croyons généralement. « La joie grandit toujours en proportion de la prière et des actions de grâce » (JND).

Peut-être pensons-nous, mais comment l'apôtre ose-t-il dire : toujours ? La joie peut-elle se commander ? Peut-on choisir d'avoir tel ou tel sentiment ? Certainement pas ! Mais l'apôtre rappelle à chacun des rachetés qu'il est pour l'éternité lié à Christ, qui est la source intarissable de notre joie. Restons avec soin près de cette Source, elle est la seule qui ne trompe pas, avec le prophète, nous en ferons l'expérience bénie ! (Jér. 15:18). Bien-aimés, pour que notre joie demeure, il faut s'abreuver constamment à ces eaux vives (Jean 4:14). Veillons à ne jamais nous écarter de Lui (Cant. 5:1-2 ; Hébr. 2:1). Ne cherchons pas à étancher notre soif ailleurs. On ne trouve dans ce monde que des citernes crevassées, qui ne retiennent pas l'eau (Jér. 2:13).

Salomon qui pouvait disposer de tout ce qu'un homme peut désirer, fait cette expérience. Il cherche à éprouver son cœur par la joie. Il s'adonne sans aucune retenue à tous les « vains bonheurs de ce monde infidèle » ! (Ecc. 2:1-3). Il doit, là aussi, conclure : « Voici, tout était vanité et poursuite du vent, et il n'y en avait aucun profit sous le soleil (Ecc. 2:10-12). « Même dans le rire le cœur est triste et la fin de la joie, c'est le chagrin » (Prov. 14:13). Il en est bien ainsi « sous le soleil ».

« Mais Christ est ma joie, et dans le chemin de sa volonté, je trouve la jouissance de son amour. Je découvre en Lui une source de joie profonde et ineffable. Lui-même est mon trésor » (JND).

Dans l'évangile de Jean, les disciples n'avaient plus de joie parce qu'il leur annonçait qu'il allait partir. Mais l'Homme de douleurs, qui avait pleuré avec eux au tombeau de Lazare, promet de leur envoyer le Consolateur (Jean 16:7). Ils le reverront et ils seront remplis de cette joie que personne ne peut leur ôter (Jean 16:22).

5 *Joie même dans les circonstances douloureuses*

Mais même un enfant de Dieu peut faire l'expérience douloureuse, décrite dans le livre des Psaumes : « Ils errèrent dans le désert, dans un lieu solitaire ; ils ne trouvèrent pas de ville pour y habiter ; Ils étaient affamés et altérés, leur âme défaillait en eux » (Ps. 107:4-5). C'est premièrement l'expérience des fils d'Israël qui est décrite, eux qui peu de temps avant avaient pourtant chanté le cantique de la délivrance de tous leurs ennemis, à la gloire de Celui qui avait fait « des profondeurs de la mer, un chemin pour le passage des rachetés » (És. 51:10). Ils connaissaient maintenant des circonstances pénibles et décevantes, si bien dépeintes dans ces eaux de Mara. Elles peuvent aussi être notre part (Ex. 15:22-26). S'il en est ainsi, le racheté éprouve un besoin impérieux d'être à nouveau rempli de la joie, connue dans le passé, et qui lui fait brusquement défaut.

Quelle est dans de telles circonstances la ressource inépuisable ? » Alors ils crièrent à l'Éternel dans leur détresse et il les délivra de leurs angoisses. Il les conduisit dans un chemin droit, pour aller dans une ville habitable » (Ps. 107:6-7). Ils peuvent alors « célébrer l'Éternel pour sa bonté, et pour ses merveilles envers les fils des hommes ! Car il a rassasié l'âme altérée, et il a rempli de biens l'âme affamée » (Ps. 107:8-9). Il est en droit de toujours recevoir nos actions de grâce, nous qui savons jusqu'où va Son amour.

Paul, pourtant retenu en captivité dans une sinistre prison, était heureux. Il se réjouissait toujours dans le Seigneur et ceux qui entraient en contact avec lui, pouvaient s'en rendre compte immédiatement

« Tu me persuaderas bientôt d'être chrétien » dira le roi Agrippa. Paul lui rend ce témoignage. : « Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez de toutes manières tels que je suis, hormis ces liens » ! (Act. 26:29).

6 *Pour éviter le déclin de la joie*

L'apôtre dira ailleurs : « J'ai appris à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve... Je puis toutes choses en Celui qui me fortifie » (Phil. 4:11-13).

La joie ne satisfait pas, elle ne nourrit pas notre âme, c'est le Seigneur seul qui est notre nourriture (Jean 6:51). Comment pouvons-nous apprendre à Le connaître mieux ? Dans la Parole de Dieu ; elle parle constamment de Lui.

Ne négligeons pas la lecture (1 Tim. 4:13), c'est parfois le cas. Comment espérer que nos pensées soient gardées dans le Christ Jésus (Phil. 4:8-9) ? Si nous cherchons, dans l'obéissance à l'exhortation du Seigneur, à sonder les Écritures, qui rendent témoignage de Lui (Jean 5:39), Satan cherchera à nous décourager ou à nous distraire par toutes sortes de moyens. Il faut arrêter dans son cœur de ne pas se laisser séduire par les mets délicats du roi (Dan. 12:8) et entraîner dans les délices, si passagers, du péché.

Demandons sans cesse tout le secours d'en Haut. L'apôtre, qui regardait tant de choses, recherchées par le monde, comme des ordures, écrit : « Je fais une chose » — une seule ! (Phil. 3:7-8:1 :4).

Le péché, sous toutes ses formes, parfois trompeuses, prive parfois notre âme de cette communion indispensable avec Christ. Le Saint Esprit nous le fait ressentir (Ps. 32:4). Il faut alors, comme David repentant, confesser ses fautes (Ps. 32:5 ; Ps. 51:3). Comprendre que Dieu veut la vérité dans l'homme intérieur (Ps. 51:6) et Le supplier qu'il nous aide à retrouver la sainteté et la joie de notre salut (Ps. 51:8-12).

Se soumettre à la volonté de Dieu, être contents de ce que nous avons présentement nous rend capables de résister au Diable, qui est alors contraint de s'enfuir (Jac. 4:7). Si, par contre, nous laissons des convoitises se développer en secret, il est prêt à présenter ce dont notre chair voudrait inlassablement se nourrir.

Il faut aussi ne pas oublier que « celui qui agit d'une main lâche, devient pauvre, mais que la main des diligents enrichit ». Pour un enfant de Dieu, il s'agit de la recherche des biens célestes, meilleurs et permanents (Prov. 10:4 ; 1 Tim. 4:13-15 ; Hébr. 10:34). Jérémie rend ce témoignage : « Tes paroles se sont-elles trouvées, je les ai mangées ; et tes paroles ont été pour moi l'allégresse et la joie de mon cœur » (Jér. 15:16 ; Ps. 119:162).

Alors qu'ils sont en détention, Paul et Silas, le dos lacéré par le fouet des geôliers et les pieds fixés sûrement dans le bois, chantent les louanges de Dieu et les prisonniers les écoutent (Act. 16:22-24). D'où leur vient une telle paix dans la souffrance ? Ils sont constamment nourris de Christ. Quand nous avons à connaître des circonstances difficiles, si notre paix et notre joie sont inchangées, elles seront un puissant témoignage rendu à ceux qui nous entourent. Au témoignage fidèle de ses serviteurs, Paul et Silas, Dieu répond en les délivrant de leurs liens. Libres, mais conduits par le Seigneur, ils restent là. Devenu tout tremblant, le geôlier était prêt à s'ôter la vie, pensant que les prisonniers s'étaient enfuis. Rassuré sur ce point, il s'écrie : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? ». La réponse, merveilleusement simple, s'adresse à toute âme angoissée : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé ». La joie gagne à son tour toute la famille de cet homme.

7 *Joie communiquée*

Si le Seigneur met de « la joie dans mon cœur » (Ps. 4:7), l'entourage ne tarde pas à être désireux de la partager. « De quel côté ton bien-aimé s'est-il tourné ? Et nous le chercherons avec toi » (Cant. : 6:1). Ainsi s'expriment les filles de Jérusalem, après avoir entendu

la Sulamithe décrire, avec les accents de son amour fervent, la beauté de son bien-aimé. Un témoignage sincère portera toujours du fruit ! C'est un privilège pour chaque chrétien de connaître mais aussi de faire partager sa joie. Ne gardons pas ce trésor pour nous-mêmes : Sa face est toujours un rassasiement de joie (Ps. 16:11). Peu importe notre âge spirituel !

Pierre en écrivant à ceux qui avaient été dispersés par des persécutions, leur dit : « Jésus Christ, lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez, et croyant en Lui, quoique maintenant vous le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse » (1 Pier. 1:8 ; Rom. 15:13).

Même dans les jours d'épreuve (Jac. 1:2-3), il ne faut jamais oublier que la joie de l'Éternel est notre force (Néh. 8:10). Le Résidu, remonté à Jérusalem, était méprisé et persécuté par ses ennemis, mais au moment de la dédicace de la muraille, « Dieu les avait réjouis d'une grande joie, et les femmes aussi et les enfants se réjouissaient ; et la joie de Jérusalem s'entendait au loin » (Néh. 12:43).

Que ne puis-je, ô mon Dieu, Dieu de ma délivrance
Remplir de ta louange et la terre et les cieux,
Les prendre pour témoins de ma reconnaissance,
Et dire au monde entier combien je suis heureux !

LA LETTRE DE CHRIST CONNUE ET LUE DE TOUS LES HOMMES par Philippe Laügt

Bibliquest

Comment les chrétiens peuvent être une lettre témoignant lisiblement de Christ.

Tables des matières

- 1 Rappel de la première épître aux Corinthiens
 - 1.1 L'adresse
 - 1.2 Les désordres, l'orgueil
 - 1.3 Le péché moral, le levain
- 2 La deuxième épître aux Corinthiens
 - 2.1 La restauration des Corinthiens — des progrès restent à faire
 - 2.2 Paul suivant Christ de près
- 3 La lettre de Christ : Les Corinthiens
- 4 Une lettre mal lisible
- 5 La lisibilité dépend de la conduite
- 6 Des actes qui témoignent de l'état du coeur
- 7 Des paroles qui ont de l'impact

L'apôtre Paul était un évangéliste zélé mais aussi un fidèle pasteur. Il continuait à veiller avec sollicitude sur les saints à Corinthe, où il avait passé plus de dix-huit mois (Act. 18:10).

Il avait déjà écrit aux Thessaloniens qu'ils étaient sa couronne (1 Thess. 2:19). Il déclare aux Corinthiens : « Vous êtes manifestés comme étant la lettre de Christ, dressée par notre ministère » (2 Cor. 3:2-3). Ils étaient la lettre de Paul parce qu'ils étaient celle de Christ ! Il adresse un tel message à une assemblée dont il connaissait pourtant les faiblesses (2 Cor. 12:19-21). Mais elle était, avec beaucoup d'autres, l'objet de sa sollicitude. Il était tenu assiégré tous les jours devant Dieu à leur sujet (2 Cor. 11:28-29).

1 *Rappel de la première épître aux Corinthiens*

1.1 *L'adresse*

Remarquons que l'adresse, au début de l'épître, concerne aussi les « sanctifiés dans le Christ Jésus, saints appelés, avec tous ceux qui, en tout lieu, invoquent le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, et leur Seigneur et le nôtre » (1 Cor. 1:2-3). L'universalité de l'enseignement contenu dans cette lettre est ainsi affirmée. Fidèle à son habitude dans ses épîtres — seule l'épître aux Galates fait exception — Paul met d'abord en évidence les richesses spirituelles qu'ils ont reçues du fait de la merveilleuse grâce de Dieu dans le Christ Jésus.

Dans cette ville de Corinthe, à l'époque la plus peuplée, la plus riche mais aussi la plus dissolue, Dieu s'était plu à appeler à Lui « les choses folles du monde, les choses faibles, les choses viles, celles qui sont méprisées et celles qui ne sont pas ». Ils étaient maintenant « de lui, dans le Christ Jésus, qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice et sainteté, et rédemption, afin que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur » (1 Cor. 1:27-31). Les Corinthiens convertis avaient été enrichis en Lui « en toute parole et toute connaissance ». Le témoignage du Christ avait été confirmé au milieu d'eux. Ils ne manquaient « d'aucun don de grâce », dans l'attente de la révélation du Seigneur, dans « Sa journée » (1 Cor. 1:5-7).

Paul exprime sa confiance en Dieu : Il les affermira jusqu'à la fin. Il dira : Dieu, par qui vous avez été appelés à la communion de son fils Jésus-Christ, notre Seigneur, est fidèle (1 Cor. 1:8-9).

1.2 *Les désordres, l'orgueil*

Toutefois divers désordres étaient apparus dans cette assemblée après son départ, à commencer par des dissensions. On y suivait l'homme, on se réclamait de Paul, d'Apollos, de Céphas et même de Christ, considéré simplement comme un docteur, plus excellent que d'autres (Jean 3: 2) ! Paul s'écrie : « Le Christ est-il divisé ? Paul a-t-il été crucifié pour vous ? » (1 Cor. 1:12-13).

La racine de toutes ces discordes était l'orgueil (Prov. 13: 10). Ils avaient oublié, et nous courons toujours les mêmes dangers, qu'ils avaient tout reçu par pure grâce. Alors, étant « encore charnels » (1 Cor. 3: 1-2) chacun cherchait à faire valoir ses dons spirituels et ses connaissances ! Pour rester humbles, petits à nos yeux, il faut toujours se poser à soi-même cette question : « Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? » (1 Cor.4:7). Enflés d'orgueil (1 Cor. 4:18 ; 5:2) certains hommes s'étaient attribué une place prépondérante dans l'assemblée. Ils en étaient venus à contester l'autorité de l'apôtre Paul, et par ce moyen, l'enseignement qu'il leur avait apporté de la part de Dieu !

1.3 *Le péché moral, le levain*

Un grave péché moral souillait l'assemblée. Mais au lieu de mener deuil, ils continuaient à se vanter ! Paul, soucieux de la gloire de Dieu, et dans son amour aussi pour eux, n'avait pas hésité à dénoncer, sans ménagement, ce mal, devenu public (1 Cor. 5:1-2). Avant tout service et même avant toute profession chrétienne, il faut que la conscience soit vraiment en ordre. La sainteté de Dieu exige que les croyants non seulement s'abstiennent du mal dans leurs propres voies, mais se tiennent séparés des personnes qui vivent dans le

péché, même si elles se réclament ouvertement du nom du Seigneur (1 Cor. 5:11). Cet homme devait être exclu, afin que l'assemblée devienne une nouvelle pâte, sans levain. Car un peu de levain fait lever la pâte tout entière (1 Cor. 5:6-7).

2 La deuxième épître aux Corinthiens

2.1 La restauration des Corinthiens — des progrès restent à faire

Grâce à Dieu, le travail de conscience attendu s'était produit, tant dans l'assemblée que chez le coupable. L'apôtre avait dû alors les exhorter à ne pas manquer de grâce. Après une indifférence coupable ils étaient en danger de se montrer d'une sévérité sans amour. Satan cherche toujours à nous faire tomber d'un excès dans l'autre. Son but est toujours de chercher, par toutes sortes de moyens, à porter atteinte au témoignage rendu au Seigneur sur la terre. Il aimerait le détruire, conscient que la victoire de la Croix consacre sa propre défaite.

L'obéissance des Corinthiens avait réjoui et réconforté l'apôtre. Mais beaucoup de progrès spirituels restaient à faire pour que ces chrétiens ressemblent, par exemple à ces chrétiens de Macédoine dont il parle. Ceux-ci s'étaient d'abord « donnés premièrement eux-mêmes au Seigneur ». Depuis, leur conduite à l'égard des saints et du monde rendait témoignage que la grâce de Dieu à leur égard n'avait pas été vaine. Leur manière de vivre était entièrement changée (2 Cor. 8:3-5).

2.2 Paul suivant Christ de près

Quel chagrin pour Paul de voir les motifs intéressés et les ruses que certains à Corinthe lui prêtaient (2 Cor. 12:16-18), malgré sa conduite irréprochable (Act. 20: 33). Il marchait sur les traces de Christ, et il répandait en tous lieux, Sa bonne odeur (2 Cor. 2:15).

3 La lettre de Christ : Les Corinthiens

Il est vraiment remarquable que cet apôtre parle des chrétiens à Corinthe comme de « la lettre de Christ, manifestée par son ministère » (2 Cor. 3:3).

Il est toutefois obligé de dire en même temps à ceux qu'il appelle « Bien-aimés » : « Je crains que, quand j'arriverai, je ne vous trouve pas tels que je voudrais... qu'il n'y ait des querelles, des jalousies, des colères, des intrigues, des médisances, des insinuations, des enflures d'orgueil, des désordres » et que mon Dieu ne m'humilie quant à vous et que je ne sois affligé » (2 Cor. 12:19-21). D'ailleurs ce chapitre 12 présente l'état le plus glorieux auquel un chrétien peut être élevé et la condition la plus misérable dans laquelle il puisse, hélas, tomber.

L'Assemblée est donc cette lettre qui apporte le message de Christ au monde. On a comparé l'Esprit du Dieu vivant à l'encre et, selon la Parole de Dieu elle-même, les tables de chair du cœur sont, en quelque sorte, les tablettes (allusion à la Loi) sur lesquelles le message est écrit (2 Cor. 3:3).

Selon la pensée de Dieu, Christ doit être formé en nous par la présence du Saint Esprit (Jean 16:14). « Une amabilité naturelle ne signifie pas que Christ est gravé dans le cœur. Être un chrétien suppose qu'un travail positif, réel, de Dieu a été opéré » (JND). Pour le croyant Christ devient l'objet exclusif de son cœur, il vit désormais pour Lui (Phil. 1:21). Les pensées, les paroles, la manière d'agir de Christ, toutes à la gloire de Dieu, doivent devenir les miennes.

4 Une lettre mal lisible

Hélas, le Saint Esprit est souvent entravé par notre faute dans son action (Éphés. 4: 28-31). Il doit abandonner son activité de prédilection pour travailler dans notre conscience et dans notre cœur. Il nous fait ressentir notre misérable infidélité. La conviction de péché est produite et elle conduit à confesser et à abandonner tout ce qui doit l'être. La communion avec le Seigneur peut ainsi être retrouvée. À la suite de manquements répétés, non jugés, la « lettre de Christ » devient de moins en moins lisible. Elle présente des ratures, des surcharges, des taches et des souillures. Comment ceux qui nous entourent et voient notre conduite pourraient-ils alors reconnaître que nous avons été avec Jésus (Act. 4:13) ?

5 La lisibilité dépend de la conduite

Pour se servir d'une autre image, le chrétien peut alors être comparé à une pierre tombale, sur laquelle on aurait gravé soigneusement, au moment du décès, le nom le prénom et l'âge du défunt. Mais le temps passe, la tombe n'est pas entretenue, et les intempéries ont rendu l'identification de plus en plus difficile : les caractères se sont partiellement effacés. Notre conduite personnelle ou notre vie d'assemblée — les deux étant intimement liées — peuvent nous contraindre à garder le silence, alors que pourtant « c'est un jour de bonnes nouvelles » ! (2 Rois 7:9).

Parler du Seigneur est extrêmement sérieux et demande beaucoup plus d'exercices personnels qu'on ne semble le penser généralement. C'est une grâce immense que de marcher dans la vérité (2 Jean 4) et l'apôtre Jean était fort réjoui d'entendre que ses enfants marchaient eux aussi dans la vérité. En écrivant à Gaïus, il se plaît à le reconnaître : « Bien-aimé, tu agis fidèlement dans tout ce que tu fais envers les frères, et cela envers ceux-là même qui sont étrangers » (3 Jean 3-7). Il l'encourage à veiller à « leur faire la conduite d'une manière digne du Seigneur, car ils sont sortis pour le Nom.

Avec l'apôtre : ayant obtenu miséricorde, ne nous laissons point. Imitons-le, il suivait de si près son Maître ! (Phil. 3:17). Il avait entièrement renoncé aux choses honteuses qui se font en secret, il ne marchait pas avec ruse et il ne falsifiait point la Parole de Dieu, mais « par la manifestation de la vérité », c'est à dire par sa conduite, il se recommandait à toute conscience d'homme (2 Cor. 4:2). Les apôtres ne se recommandaient pas eux-mêmes (2 Cor. 3:1), mais ils prêchaient le Christ Jésus comme Seigneur (2 Cor. 4:1-5).

Il faut se laisser instruire par la Parole de Dieu, pour savoir comment se conduire dans la maison de Dieu (ce n'est pas la nôtre !). Elle est la colonne et le soutien de la vérité (1 Tim. 3:15) et doit garder ce caractère. Le mystère de la piété est grand. Si, par amour pour Christ, l'on désire rendre un témoignage fidèle et utile, il faut veiller à ce que notre conduite personnelle soit pure.

Le Dieu de paix veut nous sanctifier entièrement. Une exhortation est adressée à chaque enfant de Dieu : « Que votre esprit et votre âme et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus Christ (1 Thess. 5:23). Les souillures de l'esprit et de l'âme échappent parfois à ceux qui nous entourent. Mais elles sont tout autant à craindre que celles du corps, souvent beaucoup plus visibles. De toutes manières « toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de Celui à qui nous avons affaire (Héb. 4:13).

6 Des actes qui témoignent de l'état du cœur

Nos actes sont un témoignage, parfois muet, de notre état intérieur : Joseph dans la maison de Potiphar (Gen. 39:2-12) ou quand il se trouve injustement en prison (Gen. 39:20-23), agit toujours avec droiture. Joseph fait tout prospérer et l'Éternel est avec lui, il étend sa bonté sur lui et lui faisait trouver grâce, même finalement auprès du Pharaon (Gen. 39:21 ; 41:39-41).

Daniel, déporté tout jeune à Babylone, habité par la crainte de Dieu, arrête dans son cœur, de ne pas se souiller avec les mets délicats du roi (Dan. 1:8). Dieu lui fait trouver faveur et grâce auprès du prince des eunuques et ensuite, auprès des rois successifs qu'il est

appelé à servir. Sa longue vie est une vie de fidélité et de justice pratique. Il est l'objet des soins constants de son Dieu et reçoit ses promesses (Dan. 6:22 ; 12:13).

On se rappelle aussi la reine de Sheba. Elle a été confondue par l'étendue de la sagesse de Salomon, un type de Christ en la circonstance. Mais elle est aussi très frappée de voir « la tenue de ses serviteurs, l'ordre de service de ses officiers et de ses échantons, ainsi que leurs vêtements » (2 Chr. 9:3-4).

7 Des paroles qui ont de l'impact

Serviteurs de Christ, produisons-nous un effet comparable sur ceux que nous côtoyons ? C'est ainsi que nous pouvons orner en toutes choses l'enseignement qui est de notre Dieu Sauveur (Tite 2:7-12). Si nos actes sont à la gloire de Dieu, alors nos paroles, sous la direction du Saint Esprit, pourront avoir un grand impact sur les âmes qui ont besoin d'être sauvées ou édifiées.

Paul et Barnabas « entrèrent dans la synagogue des Juifs et parlèrent de telle sorte qu'une grande multitude de Juifs et de grecs crurent » (Actes 14:1). Quelle tristesse d'apprendre que, peu après, l'ennemi réussit à produire de l'irritation entre eux, et leur précieux service en commun s'achève brusquement (Actes 15:39).

Une des pièces de cette armure complète de Dieu, qu'il faut revêtir pour résister victorieusement à l'adversaire, retient notre attention : Nos pieds doivent être « chaussés de la préparation de l'évangile de paix » (Éphés. 5:14). Un enfant de Dieu, dont la douceur n'est pas connue de tous les hommes, qui se montre agressif et revendicateur perd le privilège d'être un témoin du Seigneur (Phil. 4: 3) Il ne peut plus parler de la grâce de Dieu, dans la dépendance de l'Esprit (Éphés. 6:14).

Dans une assemblée locale on doit veiller en tout premier lieu à l'ordre intérieur, au maintien de la séparation, et si nécessaire, à se purifier du mal qui peut exister au milieu d'elle. Elle ne doit jamais perdre de vue qu'elle est la lettre de Christ. En elle le monde doit pouvoir lire Christ. Alors Dieu amènera des âmes dans le rassemblement. « S'assembler autour de Christ est toujours un grand privilège pour des chrétiens. Il faut le désirer et y tendre, mais il ne faut pas dépasser sa force véritable. Sinon on risque d'éloigner les âmes, quand elles constatent le manque de bénédiction » (JND).

Que Dieu nous aide à mieux comprendre le véritable caractère du témoignage individuel et surtout du témoignage collectif ! Lui seul peut nous secourir et nous accorder d'être la lettre de Christ, dans l'humilité qui sied à un temps de ruine.

Goûtons en la présence du souverain Berger

La vie en abondance qu'Il nous fait partager ;

Et dans sa dépendance, marchant en liberté,

Gardons la jouissance de son intimité.

Le PREMIER AMOUR, l'AMOUR FRATERNEL et la VÉRITÉ par Henri Rossier

Bibliquest

les sous-titres sont de Bibliquest

Table des matières

- 1 - Libre action du Saint Esprit dans l'évangélisation
- 2 - Pas seulement l'évangélisation
- 3 - À quel groupement de chrétiens se joindre ?
- 4 - Ruine de l'Église et unité du corps de Christ
- 5 - Amour fraternel et premier amour
- 6 - Caractères de l'amour fraternel
- 6.1 - Amour fraternel et amour de Christ
- 6.2 - Amour fraternel et obéissance aux commandements de Dieu
- 6.3 - Amour fraternel inséparable de la vérité
- 7 - Conclusion

1 - Libre action du Saint Esprit dans l'évangélisation

Ceux qui ont à coeur le témoignage de notre Seigneur Jésus Christ constatent avec joie et actions de grâces le mouvement considérable qui s'est produit dans ces dernières années (*), pour la propagation de l'Évangile. Le trait caractéristique de ce mouvement ne date que de cent ans environ. Actuellement un très grand nombre d'évangélistes reconnaissent la libre action de l'Esprit de Dieu, en dehors de toutes les prétentions cléricales qui jusqu'alors avaient entravé cette oeuvre.

(*) Traité écrit en 1914.

Depuis les premiers jours où cette liberté de l'Esprit n'était reconnue, proclamée et pratiquée que par quelques-uns, elle a fait du chemin ; elle n'est plus combattue, ni désapprouvée, surtout en pays protestant. Cependant le système clérical prévaut encore en une large mesure dans les missions protestantes en pays païen.

2 - Pas seulement l'évangélisation

Bientôt pourtant, tout esprit sérieux engagé dans l'oeuvre bénie de l'évangélisation se rend compte que sauver des âmes n'est pas le seul but des ouvriers du Seigneur. Les nouveaux convertis sont sans armes et sans défense contre l'Ennemi, comme des enfants qui viennent de naître. Quand le Seigneur, par la conversion, les a sortis du monde, ce dernier fera tous ses efforts pour mettre de nouveau la main sur eux ; et d'autre part, les systèmes religieux dans lesquels beaucoup d'entre eux sont nés ou ont été convertis, et qui de fait ne sont autre chose que le monde déguisé sous le vêtement respectable de la profession chrétienne, — ces systèmes les retiennent par mille liens d'habitude, de parenté, de société, et souvent par l'édification qu'ils y ont trouvée. Devant les dangers que courent ces âmes jeunes encore dans la foi, ceux qui ont réellement à coeur les brebis du Seigneur sentent le besoin de les mettre à l'abri au sein de la famille de Dieu, et de leur faire comprendre la vraie place que tout chrétien doit occuper dans l'Assemblée, corps de Christ ici-bas.

3 - À quel groupement de chrétiens se joindre ?

Lorsque ces jeunes âmes ont conscience des dangers qu'elles courent, nous les entendons souvent, après la première joie du salut, se poser ces questions angoissantes: «Que dois-je faire ? vers qui me tourner ? Dois-je, comme on me le conseille, demeurer dans le milieu où j'ai été converti, catholique ou protestant ? sinon, à qui me joindrai-je ?» Il est facile de leur répondre comme Abraham à Éliézer: «Tu iras dans mon pays et vers ma parenté». Garde-toi de faire retourner mon fils dans le pays d'où je suis sorti (Gen. 24). C'est-à-dire: ne retourne pas au monde dont Dieu t'a tiré, recherche la famille de Dieu. Mais, avec cette parole, la difficulté est loin d'être aplanie. Comme l'Esprit de Dieu ne s'est pas borné de nos jours à élargir les barrières cléricales qui entravaient l'évangélisation,

mais, en beaucoup d'endroits, les a renversées, de même il lui a plu de réveiller, un peu partout, les coeurs des enfants de Dieu, pour les engager à se réunir uniquement comme croyants et non sur le pied d'une vaine profession. L'âme sérieuse éclairée sur ce point sent qu'elle ne peut pas rester associée avec une profession sans vie, et cherche des associations d'enfants de Dieu réunis par une commune foi. Elle en trouve de tous côtés, mais constate avec tristesse que ces associations chrétiennes sont séparées les unes des autres. À laquelle se joindre ? L'âme constate alors que la qualité d'enfant de Dieu ne suffit pas à ces associations, mais que chacune d'entre elles est établie à côté de cela sur d'autres principes qui en font des corps ou des corporations différenciés des autres, ainsi des baptistes, des méthodistes, etc., etc. Elle soupire après un guide sûr pour la conduire à travers ce dédale. La parole de Dieu devient pour elle ce guide incontestable. Cette parole met en lumière tout ce qui, dans ces diverses associations, répond ou ne répond pas à la pensée de Dieu, et le croyant guidé par le Saint Esprit ne tarde pas à le discerner.

Le désir sincère d'obéir à la pensée de Dieu, révélée dans sa parole, empêche donc le croyant de se joindre à ces diverses dénominations. Il a trouvé dans les Écritures un guide infaillible qu'il est tenu de suivre. Il ne lui suffit plus désormais de chercher la communion des enfants de Dieu sur la base d'une commune foi, mais il a besoin de la trouver sur la base de toute la parole de Dieu, celle-ci ne formant qu'une unité divine. En consultant cette Parole, il apprend que les chrétiens ne sont pas seulement réunis par une foi et une origine communes, comme nés de Dieu, mais qu'en vertu de la mort et de la résurrection de Christ, ils sont formés tous ensemble en un seul corps par le Saint Esprit qui les unit à Christ, Tête céleste de son corps sur la terre. Il se rend compte de l'immense importance de cette unité du corps de Christ, puisque Dieu l'a établie dans ce monde pour la gloire de son Fils — «Il y a un seul corps et un seul Esprit» (Éph. 4:4) — et qu'elle subsistera éternellement comme «la plénitude de celui qui remplit tout en tous» (Éph. 1:23). Il comprend aussi qu'il est de toute nécessité de réaliser pratiquement cette unité selon la recommandation qui nous est faite de «nous appliquer à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix». Il comprend alors que consentir à faire partie ici-bas d'un autre corps que celui de Christ serait renier une vérité capitale du christianisme.

4 - Ruine de l'Église et unité du corps de Christ

Remarquons en passant que la ruine de l'Église, prédite par les apôtres et qui commença déjà de leur temps (Actes 20 ; 2 Tim. 2 ; 3 ; 1 Jean ; 2 Pierre 2 ; 3 ; Jude), n'empêche en aucune manière la proclamation et la manifestation de l'unité du corps. Si l'immense majorité des chrétiens refuse de se joindre à ce témoignage, il peut incomber à deux ou trois de manifester cette unité pour tous leurs frères, dispersés dans les systèmes religieux du monde. Plus même la ruine est grande et irrémédiable, plus il importe de manifester cette unité, et de l'établir comme un drapeau planté sur une colline élevée et servant de ralliement à tout le peuple de Dieu. Cette unité existe malgré la ruine, et continue d'exister aux yeux de Dieu, mais nous sommes tenus de la réaliser aux yeux des hommes. L'Église, l'Assemblée du Dieu vivant, a entièrement manqué à cette tâche. Est-ce une raison pour la déclarer impossible ou pour ne pas revenir, ne fût-ce que deux ou trois, dans l'humiliation et la contrition, à ce qui fut établi au commencement ? «Tenez-vous sur les chemins», dit le prophète en un temps de déclin, «et regardez, et enquérez-vous touchant les sentiers anciens, quelle est la bonne voie ; et marchez-y, et vous trouverez du repos pour vos âmes» (Jér. 6:16). La table du Seigneur, où se trouve un seul pain auquel tous participent, est le lieu où cette unité du corps de Christ est manifestée, peu importe le nombre des enfants de Dieu qui s'y rassemblent (1 Cor. 10:17). La proclamation de l'unité du corps de Christ est donc d'autant plus nécessaire que, de nos jours, cette unité semble irréalizable en pratique. L'histoire de l'unité des tribus d'Israël, sans être identique avec l'unité du corps de Christ, composé de membres et non pas d'assemblées, nous en est un exemple frappant. Elle avait été proclamée dès l'entrée en Canaan par les douze pierres posées au milieu du Jourdain et par les douze pierres à Guilgal. Elle fut représentée dans le tabernacle du désert, puis dans le temple de l'Eternel, par les douze pains sur la table de proposition et par les douze pierres du pectoral. Bien plus, les sacrifices et le nombre des victimes dans le culte d'Israël la publiaient constamment. Mais lorsque, à part un résidu caché, tout Israël apostat se fut livré au culte de Baal, le prophète Élie seul revint à l'autel de douze pierres, soit devant l'Eternel, soit comme signe de ralliement aux yeux de tous. Après la ruine totale du peuple, Ezéchias célébra la pâque pour tout Israël comme symbole de son unité et y convia les restes des dix tribus d'alors (2 Chron. 30:114). De même, Josias, après les iniquités de Manassé et d'Amon, célébra la pâque pour tout Juda et les dix tribus, alors que ces dernières n'existaient plus comme nation (2 Chron. 35:18). Au temps de Zorobabel, lors de la dédicace de la maison, quand il ne restait plus qu'un faible résidu de Juda et de Benjamin, le sacrifice pour le péché fut offert «pour tout Israël, douze boucs, selon le nombre des tribus d'Israël» (Esdras 6:17). — Aujourd'hui, l'unité de tous les membres du corps est proclamée autour de Christ, la vraie pâque, dans le lieu où Dieu fait habiter son nom, c'est-à-dire dans l'Assemblée, et par tous ceux qui, séparés du monde, ont appliqué leurs coeurs à la connaissance et à l'intelligence des pensées de Dieu.

Nous avons suivi jusqu'ici le croyant dans le développement de ses convictions au sujet du témoignage collectif qui convient aux enfants de Dieu dans ce monde: il semblerait qu'il a atteint le but en se réunissant avec les enfants de Dieu qui proclament le rassemblement autour de Christ seul, et ne font partie d'aucun autre corps que du corps de Christ. Mais alors, un nouvel obstacle se dresse devant les yeux du fidèle. Il fait une constatation bien propre à déconcerter les simples et à leur faire abandonner pour toujours la recherche du chemin de Dieu quant à l'Assemblée. Il s'aperçoit que si les divisions ont été et sont encore incessantes dans toutes les sectes de la chrétienté, elles ont eu, chez ceux dont le témoignage avait pour but de proclamer l'unité du corps de Christ, un caractère pire, par le fait qu'ils connaissaient cette précieuse vérité et l'ont couverte d'opprobre, eux qui en devaient être les témoins ! Si donc ceux-là même qui se réunissaient sur le terrain de l'unité n'ont pas échappé à la défection générale, mais se divisent, faudra-t-il abandonner comme irréalizable la vérité qu'ils ont négligée ou perdue de vue ? Faudra-t-il considérer comme impraticables les ordonnances de Dieu ? Mais y a-t-il une autre base que la parole de Dieu, pour nous diriger ? Ne serait-ce pas une révolte contre Dieu que de ne pas lui obéir ? Y a-t-il donc une lumière nouvelle pour nous éclairer sur le chemin de Dieu, au milieu de ces divisions incessantes ? Des voix, encore irritées d'un récent conflit, disent au croyant perplexe: viens à nous, sur le terrain d'un principe scripturaire: l'autorité de l'Assemblée. Ce principe est la vérité. C'est la vérité qui nous a séparés de nos frères. D'autres voix, plus insinuantes et plus nombreuses, se font entendre: Viens à nous. Abandonne des principes qui ont conduit nos frères à une ruine humiliante. Nous nous réunissons, non sur le principe abstrait et irréalizable de l'autorité de l'Assemblée, et encore moins sur celui de l'unité du corps de Christ, mais sur un terrain pratique. Viens, car tandis que d'autres ont abandonné le premier amour, tu trouveras parmi nous l'amour fraternel, nous unissant malgré d'inévitables divergences, qui rendent sans doute les assemblées indépendantes, de fait, les unes des autres, mais unies en pratique.

Or c'est précisément au terme de son angoissante recherche, au point où la décision définitive devient la plus difficile de toute la carrière qu'il a parcourue, que nous conjurons le croyant de s'arrêter et de considérer, à la lumière de la Parole, le chemin dans lequel on l'invite à s'engager. Nous lui crions: l'Ennemi cherche à te tromper. Tu ne dois pas te joindre aux enfants de Dieu simplement sur la base de certains principes isolés ou simplement sur la base de l'amour fraternel. Dans le premier cas tu ne trouverais que de la sécheresse sectaire, basée sur une vérité mal connue et mal interprétée, et n'excluant ni l'orgueil spirituel, ni l'animosité contre ses frères, ni le retranchement de ceux qui jugent autrement que vous ; en un mot, des principes qui sont la négation de l'amour, soit en principe, soit en pratique. Dans le second cas tu trouveras un amour dévié et isolé de sa source, un amour séparé de la vérité ; et, quand, trop tard peut-être, tes yeux seront ouverts, tu auras perdu confiance dans sa sincérité.

Examinons donc ensemble l'alternative qui se présente ; voyons s'il est encore possible de la résoudre, et de trouver un chemin divin au milieu du honteux désordre des pensées de l'homme. Pour le trouver, il n'y a pas de lumière nouvelle, comme l'âme se le demandait dans son angoisse ; il n'y a qu'un seul fil conducteur infallible. Tenons-le invariablement dans notre main. C'est la parole de Dieu, saisie par la foi et appliquée à nos âmes par le Saint Esprit. Nous n'avons pas besoin d'autre chose. Donc, ne l'abandonnons pas un seul instant. Le chemin à parcourir sera long, peut-être, mais tôt ou tard il nous amènera à la lumière.

5 - *Amour fraternel et premier amour*

Commençons notre examen par l'amour fraternel, que l'on propose comme point de ralliement des enfants de Dieu. Il est dès l'abord de toute importance de retenir, quelque précieux que soit l'amour fraternel, qu'il n'est pas le «premier amour». Ce dernier, si délicieux à rencontrer, dans la Parole, au sein de l'église naissante de Thessalonique, n'est pas l'amour des chrétiens entre eux, mais l'amour pour Christ, ou, plus exactement, l'amour de Christ, connu, goûté, réalisé dans le coeur des croyants. En effet, le premier amour, comme l'aimant, n'est pas mesuré par la faible aimantation donnée à l'aiguille de la boussole, mais par le pôle magnétique qui la lui communique. Cet amour est versé par le Saint Esprit dans le coeur de ceux qui ont cru. Alors la grâce les rassemble autour de Christ en dehors du monde. En 1 Thessaloniciens 1, à la suite de la conversion de ces premiers chrétiens, l'amour de Christ les avait réunis, et s'était tellement emparé de leurs coeurs que toute leur activité en découlait, comme un cours d'eau découle de sa source. Ainsi leur oeuvre de foi, leur travail d'amour et leur patience d'espérance, avaient pour unique point de départ «notre Seigneur Jésus Christ», et chacune de ces trois branches de leur activité sortait pour ainsi dire de ce tronc unique. Leur foi s'attachait à Christ ; leur travail pour leurs frères et pour tous les hommes était accompli pour Christ ; leurs regards se portaient en haut, attirés par l'amour de Christ, et ils attendaient patiemment leur Sauveur.

Tel est le premier amour. L'épître de Paul aux Éphésiens nous en offre un second exemple. Si, plus tard, dans l'Apocalypse, on voit qu'ils l'avaient abandonné, c'est qu'il avait d'abord existé parmi eux. Paul nous le montre dans sa fleur et son épanouissement chez les chrétiens d'Éphèse. Cette épître est remplie de la personne adorable du Seigneur et de la place privilégiée que nous avons en lui devant Dieu. Quand elle nous exhorte à l'amour fraternel, et même à l'amour dans les relations naturelles établies de Dieu, elle dit : «Marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés» et «Maris, aimez vos propres femmes, comme aussi le Christ a aimé l'Assemblée». Quand, dans l'Apocalypse, Éphèse avait abandonné le premier amour, les fruits persistaient encore ; par exemple, la peine que l'on se donne pour les frères n'avait pas disparu, mais l'activité chrétienne avait remplacé dans les coeurs l'amour de Christ. C'est pourquoi le jugement de l'assemblée était à la porte. Notons qu'il s'agit, dans l'Apocalypse, non pas tant d'une église locale, que de l'Église, maison de Dieu, en général, de l'Assemblée dont tous les chrétiens font partie. Ce premier amour est perdu, et ne se retrouvera jamais comme caractérisant l'ensemble de l'Église responsable. Celle-ci n'a plus à attendre que le jugement, et sera vomie, à la fin, de la bouche du Seigneur.

Ce qui caractérise donc la perte du premier amour chez les chrétiens, c'est que, malgré leur activité apparente, le Seigneur n'occupe plus la première place dans leur coeur. Ils ont laissé d'autres intérêts s'en emparer, et Jésus est relégué au second rang. La mondanité sous tous ses aspects, les formes ecclésiastiques, l'orgueil spirituel qui se pare des dons spirituels comme s'ils étaient des qualités personnelles — que sais-je encore, car la liste en serait longue — y ont usurpé la place de Christ. Bien plus, au moment où nous avons laissé un intérêt quelconque, ou les considérations de la vie pratique même la plus correcte — et nous ne parlons pas ici de choses mauvaises en elles-mêmes — remplacer Christ dans nos coeurs, la faillite du premier amour est déjà prononcée. Il peut même arriver, car le coeur est désespérément malin, que l'amour fraternel serve de prétexte pour usurper la place du premier amour, c'est-à-dire de Christ lui-même. On a vu des chrétiens souffrir que le nom de Christ soit blasphémé, plutôt que de rompre avec des blasphémateurs et d'abandonner à leur égard ce qu'on appelait «l'amour fraternel». Dans le moment même où cela avait lieu, le premier amour était abandonné, et l'amour fraternel, qu'on avait pensé pouvoir séparer de l'amour de Christ, n'avait plus de réalité quand il était pesé dans la balance du sanctuaire. L'exemple que nous venons de citer a plutôt trait à l'assemblée locale qu'à l'Église comme corps. Il est arrivé, en effet, dans le cours de l'histoire de l'Église, que le premier amour, ayant été perdu par l'Assemblée comme un tout, pour n'être jamais retrouvé par elle, s'est manifesté d'une manière touchante dans un cadre restreint, où l'unité du corps de Christ était proclamée par le rassemblement des saints autour de lui. Il est inutile de mentionner à ce sujet les chrétiens qui se rassemblaient en France de cette manière, aux premiers débuts de la Réformation, puis les frères moraves à leur origine, puis d'autres qui vinrent ensuite avec plus de lumières. Parmi tous ceux-là, le premier amour s'est reproduit localement, comme cela avait eu lieu une fois pour l'ensemble de la chrétienté. Mais, comme ensemble ou en détail, le monde (et c'est la tendance habituelle) s'introduisit dans l'Assemblée et le premier amour fut abandonné. Il en est toujours ainsi dans l'histoire du peuple de Dieu, qu'il s'agisse d'Israël ou de l'Église.

Nous venons de mentionner Israël. Rien n'est plus touchant que de voir la description de son premier amour dans le prophète Jérémie (2:1-3) : «Je me souviens de toi, de la grâce de ta jeunesse, de l'amour de tes fiançailles, quand tu marchais après moi dans le désert, dans un pays non semé. Israël était saint à l'Éternel, les prémices de ses fruits.» Le Berger d'Israël, son Sauveur, son vrai mari, était devant les yeux de l'Épouse juive. Elle marchait après lui dans le désert, où il n'y avait aucun attrait pour son coeur ; elle n'avait que Lui seul ; elle était aveugle à tout autre objet, sainte, séparée, pour lui plaire, de toute autre affection que la sienne. Que lui importait le «pays non semé» ? Elle était tirée après son Seigneur par des cordeaux d'amour (Jér. 31:3). Mais que se passa-t-il ensuite ? Dix tribus sont infidèles et établissent leurs faux dieux à côté de l'Éternel. Le premier amour n'est plus. Dieu ôte leur lampe de son lieu, et elles disparaissent de la scène. Juda reste encore, déjà corrompu dans son ensemble, mais Dieu qui trouve ses délices à considérer le bien, y voit encore «de bonnes choses» (2 Chron. 12:12). Pour ranimer ces restes défailants, il produit des réveils. Ces réveils, comme nous l'avons vu précédemment, ont toujours lieu en même temps que la réalisation de l'unité du peuple de Dieu. Un réveil est le premier amour retrouvé localement, et aussitôt l'unité du peuple est reconnue.

Mais bientôt les ténèbres s'étendent, de plus en plus, sur Israël ; et, comme nous le savons, elles atteignent à la croix leur point culminant. Mais Jésus ressuscite, et l'Esprit Saint est envoyé du ciel. Par lui l'unité du corps de Christ est réalisée pour la première fois sur la terre, et le premier amour l'accompagne. Avec l'Église, cette grande parenthèse dans les voies de Dieu, toute l'histoire recommence ; mais dès le début, Satan est à l'oeuvre pour faire perdre de vue à l'Assemblée, Christ, son seul objet. Quand il y a réussi pour l'ensemble, on voit encore le premier amour retrouvé dans ce que nous appellerions des églises de résidus. Telle Philadelphie, tel même le noyau de Philadelphie, ces «autres» (Apoc. 2:24), cachés encore à Thyatire. Quand partout ailleurs le premier amour est perdu, il se retrouve là. Et, remarquons-le tout de suite, trois choses inséparables se rencontrent à Philadelphie. D'abord la personne de Christ — le Saint et le Vritable, celui qui a la clé de David (en qui se concentre toute autorité) — est seule devant les yeux de cette église ; elle l'attend, lui. C'est le premier amour. Ensuite, la vérité, le caractère de Christ, révélé dans sa parole, est gardée. Enfin, l'amour fraternel est exprimé pour ainsi dire dans le nom même de Philadelphie (*). Puis à cet état succède celui de Laodicée, dont je n'ai pas à faire le triste tableau.

(*) Philadelphie signifie amour fraternel.

Que reste-t-il donc ? Sans doute Dieu peut provoquer de nouveaux réveils, et combien de fois ne l'a-t-il pas fait ? — car, notons-le bien, les trois dernières églises de l'Apocalypse sont non seulement successives, mais aussi contemporaines, et les réveils peuvent s'y présenter plusieurs fois. Cependant, même quand ces réveils n'auraient plus lieu, le premier amour peut subsister individuellement, être maintenu et retrouvé. L'apôtre Paul, dans toute sa carrière, nous en offre l'exemple. Ce premier amour, il ne l'a jamais perdu. Il pouvait dire: «pour moi, vivre c'est Christ», et encore: «L'amour du Christ nous étroit». Et tout à la fin de sa carrière, il dit: «J'ai achevé la course». Il avait marché sur les traces de Christ, qui était son seul objet, et il pouvait dire: «Soyez tous ensemble mes imitateurs, frères, et portez vos regards sur ceux qui marchent ainsi suivant le modèle que vous avez en nous». De ce premier amour découlait son amour pour ses frères et ses soins constants pour eux. Aussi pouvait-il dire: «Vous vous souvenez, frères, de notre peine et de notre labeur» (1 Thess. 2:9 ; cf. 1: 3) et: «Comme une nourrice chérit ses propres enfants» (2:7).

Ah ! chers frères, si, comme l'apôtre, nous réalisons individuellement le premier amour, si Christ est notre tout, si nous ne Lui préférons rien, pas même les liens les plus chers dans nos familles ou dans nos relations avec les enfants de Dieu, nous nous retrouverons bien vite ensemble sur le vrai terrain, ne fût-ce que quelques-uns, réunis dans l'unité du corps de Christ, pour le servir et le glorifier dans l'amour fraternel. «Qui ai-je dans les cieux ? Et je n'ai eu de plaisir sur la terre qu'en toi» (Ps. 73:25).

6 - Caractères de l'amour fraternel

Après avoir évité la confusion entre le premier amour et l'amour fraternel, voyons maintenant ce qui caractérise ce dernier.

En premier lieu, l'amour fraternel, quand il est vrai, découle toujours, comme nous l'avons dit plus haut, du premier amour. Là où celui-ci est abandonné, que ce soit dans l'Église universelle, ou dans une assemblée locale, ou dans un pauvre résidu au milieu de la ruine générale, l'amour fraternel a perdu son vrai caractère. Mais à quoi peut-on reconnaître que l'amour fraternel est vrai ? À trois signes faciles à saisir:

1. Sa source est en Christ.
2. Il est inséparable de l'obéissance.
3. Il est inséparable de la vérité.

6.1 - Amour fraternel et amour de Christ

Le premier de ces signes, nous venons de le dire, c'est qu'il ne soit pas séparé de l'amour de Christ. Cet amour est un commandement. Remarquez ce mot. Dans la première épître de Jean, il diffère de ce qui est appelé les commandements. Ces derniers sont l'expression de la volonté de Dieu et de Christ contenue dans les Écritures, volonté à laquelle nous sommes tenus d'obéir. Le commandement est le principe de la vie de Christ en nous, ce qui la dirige, ce à quoi cette vie obéit, parce qu'elle a autorité sur nous. — Ainsi, le commandement de Dieu, son premier principe (1 Jean 3:23), c'est la foi au nom de son Fils Jésus Christ. La vie éternelle est inséparable de la foi en Christ-, la première nécessité de cette vie est de croire en lui (5:13). Sans la foi, point de vie ; sans la vie, point de foi. — Et le second principe de cette vie, c'est l'amour fraternel: «c'est ici son commandement, que nous croyions au nom de son Fils Jésus Christ et que nous nous aimions l'un l'autre, selon qu'il nous en a donné le commandement» (3:23). L'amour fraternel est un commandement parce qu'il découle nécessairement de la vie, quand nous la possédons, et de l'amour qui appartient à cette vie. «Voyez», dit l'apôtre, «de quel amour le Père nous a fait don,» — quelle nature il nous a communiquée — «que nous soyons appelés enfants de Dieu» (3:1). D'une part, nous sommes les objets de l'amour divin, mais d'autre part, cet amour est aussi un don il est versé dans nos cœurs par le Saint Esprit ; il nous appartient, pour ainsi dire ; et s'il nous appartient, il doit se répandre sur tous ceux que Dieu aime. Donc l'amour fraternel est l'expression de la vie divine, de la nouvelle nature en nous, au même titre que la foi (voyez aussi 4:21). Au chapitre 5, verset 1 nous voyons la manière dont toutes ces choses se lient: «Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu ; et quiconque aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de Lui.» Ainsi, être né de Dieu, croire, aimer Dieu, aimer ceux qui sont engendrés de lui, forme un tout inséparable ; c'est le vrai caractère chrétien.

Quant à l'amour fraternel, c'est à la fois un commandement ancien et un commandement nouveau: ancien parce que nous avons vu en Christ, et possédé dès le commencement, l'amour de Christ pour nous, le motif dirigeant de toute sa vie ; nouveau, ce qui est vrai, non seulement en lui, mais en nous, depuis que nous possédons la vie de Christ, une nature nouvelle et le Saint Esprit qui en est la puissance. «Je vous donne», dit le Seigneur, la nuit même où il fut livré, «un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre ; comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre» (Jean 13:34 ; 15:13 ; 1 Jean 2:7, 8). La nature que nous possédons en Christ est capable d'amour et nous sommes exhortés à nous conduire d'après cette nature. Cette conduite ne peut être réalisée que lorsqu'elle découle de sa source qui est l'amour du Père et du Fils (Jean 15:9 ; 1 Jean 5:1 ; Éph. 5:2, 25).

En 1 Thessaloniens 4:9, les saints n'avaient pas besoin que l'apôtre leur écrivît au sujet de l'amour fraternel, car ils étaient enseignés de Dieu à s'aimer les uns les autres. Ils buvaient à la source du premier amour. On ne peut pratiquer l'amour fraternel qu'en le connaissant en Christ — «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous ; et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères» (1 Jean 3:16) — ou en le connaissant en Dieu (1 Jean 4:7,8). En outre, l'amour fraternel trouve toujours sa source et son aliment dans l'union des membres du corps avec la Tête, et ne peut en être séparé. C'est ce que nous trouvons exprimé d'une manière si merveilleuse, au point de vue de la famille d'Israël, dans le Psaume 133: «Voici, qu'il est bon et qu'il est agréable que des frères habitent unis ensemble ! C'est comme l'huile précieuse, répandue sur la tête, qui descendait sur la barbe, la barbe d'Aaron, qui descendait sur le bord de ses vêtements.» Les chrétiens ont, selon l'apôtre Pierre, à ajouter «à l'affection fraternelle, l'amour», ultime chaîne de cette chaîne d'or qui commence à la foi et aboutit en Dieu.

Après ce que nous venons de dire, nous ne pouvons que citer quelques-uns des passages innombrables où l'amour fraternel nous est recommandé: Rom. 13:8 ; Jean 15:12 ; 1 Jean 3:16 ; 4:7, 11, 12 ; 2 Jean 5 ; 1 Pierre 4:8 ; Hébr. 13:1, etc.

Disons encore, au sujet du premier signe auquel on peut reconnaître l'amour fraternel, qu'on se fait souvent de grandes illusions sur la vraie nature de cet amour. Des chrétiens peuvent nourrir de bons sentiments les uns envers les autres, montrer de la disposition à se secourir mutuellement, fruit, soit d'une générosité naturelle, soit d'un sentiment de solidarité nationale ou de famille. Ils peuvent faire preuve d'un esprit aimable, de courtoisie, de douceur et de support envers les autres, choses agréables et reconnues du Seigneur lui-même. Or tout cela n'a rien à faire avec l'amour fraternel, mais avec l'amour du prochain. De tels sentiments diffèrent peu de ce qui se passe habituellement dans le monde, où l'on rencontre une foule d'associations utiles, basées sur des liens de fraternité humaine, de générosité, de philanthropie, mais qui n'ont aucun rapport avec la vie de Dieu dans le cœur. De telles associations sont même capables de réaliser de grandes choses au point de vue de l'utilité générale et aux yeux du monde, mais restent stériles aux yeux de Dieu. Ne donnons pas à ces sentiments le nom d'amour fraternel. Ils en sont l'apparence, souvent décevante pour nous-mêmes, toujours trompeuse pour les hommes, quand ils ont affaire à un Dieu qui ne se contente pas d'apparences, mais veut des réalités.

6.2 - Amour fraternel et obéissance aux commandements de Dieu

Passons au second signe de l'amour fraternel. Il est inséparable de l'obéissance aux commandements de Dieu. «Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements ; car c'est ici l'amour

de Dieu, que nous gardions ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles» (1 Jean 5:2, 3). L'amour pour Dieu est donc inséparable de l'obéissance, et par celle-ci nous acquérons la certitude de l'amour fraternel. Les commandements sont simplement ici, comme nous l'avons dit plus haut, l'expression de la volonté de Dieu contenue dans les Saintes Écritures. L'amour pour Christ (et l'amour de Christ aussi, Jean 14:31) se manifeste naturellement de la même manière, c'est-à-dire par l'obéissance (Jean 14:15, 21 ; 15: 9, 10). Direz-vous d'un enfant qui désobéit aux commandements de son père, qu'il aime son père ? Direz-vous d'un enfant qui induit ses frères à désobéir à leur père ou qui leur donne l'exemple de cette désobéissance, qu'il aime ses frères ? Et n'est-il pas de même pour nous, chrétiens ? Si un frère veut m'engager dans un chemin d'indépendance de Dieu et de Christ — or jamais l'indépendance ne peut prendre le nom d'obéissance —, comment aurai-je à me comporter à son égard ? Lui dirai-je que pour maintenir nos liens fraternels et ne pas les briser, je préfère désobéir de concert avec lui ? ou bien lui dirai-je que l'obéissance à mon père a plus de poids pour moi que l'amour fraternel ? ou lui dirai-je plutôt encore que l'amour fraternel est un vain mot quand on l'invoque pour désobéir ? Dans ce dilemme, aucune hésitation n'est possible pour le chrétien fidèle. Il restera avec Christ, tout seul s'il le faut, plutôt que de désobéir avec ses frères. Et qu'il soit sans crainte, il en sera largement récompensé. Jésus dit: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui. Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles» (Jean 14:23, 24). Cette récompense est la communion de l'âme avec le Père et avec le Fils ! Est-il jamais dit: Si quelqu'un aime les frères, il obéira ? Non ! L'amour de Christ pour nous prime tout autre amour ; notre amour pour Christ en est la conséquence ; notre amour pour nos frères découle de l'amour pour Christ ; l'obéissance est la preuve de l'amour pour Christ et de l'amour fraternel.

6.3 - Amour fraternel inséparable de la vérité

Ouvrons ici un paragraphe spécial pour parler du troisième signe de l'amour fraternel: La vérité est aussi inséparable de l'amour fraternel que l'obéissance. Mais pour nous faire comprendre, il est nécessaire de définir d'après la parole de Dieu ce que c'est que la vérité.

La vérité est la pensée de Dieu à l'égard de toutes choses: Dieu est vrai, il est le Dieu de vérité (Esaïe 65:16). C'est comme tel qu'il se fait connaître à nous et qu'il nous révèle ce que nous sommes, ce qu'est le monde, le péché, Satan ; ce qu'est Dieu lui-même. Le Dieu qui dit «Je suis», expression parfaite de la déité, s'est révélé à nous dans la personne de Christ homme ; celui-ci est l'image du Dieu invisible, et en lui habite toute la plénitude de la déité corporellement. Christ est ce que Dieu est. Il est la vérité (Jean 14:6). Mais Dieu dans son essence a deux noms: Lumière, Amour. Christ homme, lui qui est la vérité, nous révèle dans sa personne ces deux choses, dont toute sa carrière ici-bas a été la preuve absolue: 1° Dieu est lumière et il n'y a en lui aucunes ténèbres. Christ est la lumière du monde (Jean 8:12 ; 9:5). 2° Dieu est amour, amour qui se manifeste envers des pécheurs sous forme de bonté, de miséricorde ou de grâce en Jésus Christ. La vérité est donc inséparable de l'amour, aussi bien que de la lumière (1 Jean 1:14, 17 ; Ps. 86:15). Et dans le jour actuel, Dieu en soit béni, la vérité et la grace, nom de l'amour actif envers des pécheurs, ne peuvent être séparées. Hélas ! un jour viendra où, le temps de la grâce ayant pris fin pour le monde, la vérité seule apparaîtra et ce sera pour les hommes le jugement éternel.

La vérité n'est pas seulement ce que Dieu est, manifesté et révélé dans un homme, le Christ Jésus ; elle est aussi ce que Dieu dit. Ce que Dieu est et ce qu'il dit, l'expression de son Etre et de sa pensée, ne peuvent être séparés dans la personne de Christ. C'est pourquoi il est appelé «la Parole» ; c'est pourquoi aussi, à la demande: «Qui es-tu ?» il pouvait répondre: «Absolument ce qu'aussi je vous dis» Jean 8:25). Dieu nous a donc parlé en Christ, homme, la parole vivante devenue chair (Jean 1:1, 4). Mais Dieu le fait absolument de la même manière dans les Écritures, qui sont appelées «la Parole vivante et opérante». C'est pourquoi le Seigneur dit: «Sanctifie-les par la vérité ; ta parole est la vérité» (Jean 17:17). La parole écrite est donc la pleine expression de la pensée de Dieu, comme Christ l'est lui-même dans sa personne.

Cette vérité, révélée dans une personne, exprimée dans sa Parole, nous ne pouvons la comprendre que par le Saint Esprit. Il nous fait connaître et saisir les conseils les plus secrets, les pensées les plus profondes de Dieu. C'est pourquoi il est dit: «L'Esprit est la vérité» (1 Jean 5:6). «L'Esprit de vérité... vous conduira dans toute la vérité» (Jean 16:13). Il rend témoignage à Christ et à son oeuvre. La vérité est donc, en trois mots, ce que Dieu est, ce que Dieu dit et ce que Dieu pense ; et, en un seul mot, la vérité, de quelque côté qu'on l'envisage, c'est Christ.

C'est là ce qui rend la vérité si absolument importante et nécessaire. Sans la vérité, nous sommes sans Christ ici-bas. On a dit très inconsidérément que «l'amour est le sentier qui conduit à la vérité et la corde qui nous lie à elle». Cela n'est vrai en aucune manière: CHRIST est la vérité qui manifeste l'amour, et le chemin qui y conduit. «Je suis», dit Jésus, «le chemin, et la vérité, et la vie ; nul ne vient au Père que par moi.» Il est le chemin qui conduit au Père, à Dieu manifesté en amour-, la vérité qui fait connaître cet amour ; la vie par laquelle nous pouvons en jouir et qui nous lie au Père (Jean 14:6). L'Assemblée du Dieu vivant n'est pas, comme l'a fort bien dit un frère, la colonne et l'appui de l'amour, mais de la vérité. C'est la vérité qu'il s'agit pour elle de maintenir, de défendre, pour laquelle il s'agit de combattre. il nous faut un Christ complet. Celui qui, par la foi, a reçu la vérité, connaît aussi l'amour. On voit donc que, pour le croyant, ces deux choses sont inséparables. Si je marche dans les ténèbres, je n'ai pas plus le Dieu d'amour que le Dieu de lumière ; je n'ai pas la vérité ; je n'ai pas Christ et j'en parle sans le connaître.

Après cette définition indispensable, revenons à la vérité comme troisième signe de l'amour fraternel et comme ne pouvant en être séparée. L'amour fraternel selon les pensées de Dieu est toujours l'amour dans la vérité. Quand l'apôtre Jean aime les frères, une dame élue, un Gaïus, c'est toujours «dans la vérité» (2 Jean 1 ; 3 Jean 1). C'est avec la vérité que l'amour se réjouit (I Cor. 13:6).

Du moment que l'on donne à l'amour fraternel le pas sur la vérité, on a de fait, involontairement sans doute, abandonné Christ, et avec lui le premier amour. L'amour fraternel a perdu son vrai caractère, l'amour n'est plus vrai. Souvenons-nous de ce passage: «Ayant purifié vos âmes par l'obéissance à la vérité, pour que vous ayez une affection fraternelle sans hypocrisie, aimez-vous l'un l'autre ardemment, d'un cœur pur» (I Pierre 1:22). C'est donc l'obéissance à la vérité qui conduit à un amour fraternel vrai et cet amour n'est pas hypocrite, ne se couvre pas d'un vêtement d'emprunt pour se donner l'apparence de ce qu'il n'est pas.

Avant de terminer, je voudrais encore toucher un point capital de ce sujet. C'est la vérité qui doit caractériser les saints dans un temps de déclin, comme celui où nous vivons. On est souvent blâmé de nos jours de mettre tant d'importance à la doctrine, et c'est précisément sur elle que la parole de Dieu insiste devant l'apostasie grandissante. Lisez ce que nous pouvons appeler les épîtres de la fin, c'est-à-dire celles où l'apostasie est déjà pressentie, et mûrit pour le jugement: la seconde épître à Timothée, la seconde épître de Pierre, celle de Jude, la deuxième et la troisième épître de Jean. Qu'est-ce que ces écrivains inspirés recommandent constamment aux saints comme leur sauvegarde en ces temps fâcheux ? La doctrine, la foi (qui n'est autre, dans ces passages, que l'ensemble de la doctrine chrétienne saisie par la foi), la vérité, et tous ces termes sont identiques (2 Tim. 1:13 ; 2:2, 15, 24, 25 ; 3:10, 14-17 ; 4:2-4 ; 2 Pierre 1:19 ; 3:1, 16 ; 2 Jean 9, 10 ; Jude 3, 20, etc.). Toutes ces recommandations se résument dans ce grand mot: la vérité. S'il est vrai que nous avons à marcher dans l'amour, nous avons au même degré à marcher dans la vérité. C'était ce que faisaient les enfants de la dame élue (2 Jean 4). La grâce, la miséricorde et la paix étaient avec les saints dans la vérité et dans l'amour (v. 3). Ne pas demeurer dans la doctrine du Christ, c'est-à-dire dans la vérité, c'était ne pas avoir Dieu. Y demeurer, c'était avoir le Père et le Fils (v.

9). — Les frères avaient rendu témoignage à la vérité de Gaius, c'est-à-dire à sa fidélité à la vérité (3 Jean 3), et en faisant ainsi, ils rendaient témoignage à son amour (v. 5). En recevant les frères, on coopérait avec la vérité (v. 8). Démétrius avait le témoignage de la vérité elle-même (v. 12). En 1 Jean, où l'amour fraternel et la justice pratique sont si particulièrement mis en lumière comme les attributs de la vie éternelle dans le croyant, l'apôtre écrit aux petits enfants parce qu'ils connaissent la vérité (2:2 1), et au chapitre 3, verset 18, il dit: «Enfants, n'aimons pas de parole ni de langue, mais en action et en vérité»; or c'était ce que l'apôtre faisait lui-même (2 Jean 1; 3 Jean 1). — Nous ne pouvons assez faire ressortir que la connaissance de la doctrine ou de la vérité révélée dans la Parole est inséparable de la connaissance de Christ, et que si l'une est laissée de côté, l'autre, c'est-à-dire Christ, est ignoré. Négliger la vérité, c'est comme si l'on coupait la source principale d'une rivière. La rivière baisse et bientôt se dessèche. Peut-être des affluents secondaires pourront-ils y maintenir encore quelque humidité, mais le lit rempli de pierres et de cailloux est à sec; les bords, jadis rians, quand ils étaient baignés par les eaux, sont nus ou envahis par les ronces, la végétation verdoyante a disparu. Il en est ainsi de l'âme individuellement, et de l'Église elle-même quand elle abandonne la vérité pour l'amour fraternel. Il en est du reste absolument de même quand elle prétend maintenir la vérité sans l'amour. Elle n'est plus cet arbre planté près des ruisseaux d'eau qui rend son fruit en sa saison et dont la feuille ne se flétrit point.

À bien plus forte raison cette influence néfaste se fera-t-elle sentir si, au lieu de couper la source, on y verse des matières empoisonnées. Tous les êtres vivants qui peuplent la rivière meurent à ce contact. Peut-être quelque voyageur robuste, en s'abreuvant de cette eau aussi loin que possible de son origine, sera-t-il pour un temps plus ou moins à l'abri de ses ravages, mais les faibles y succomberont et lui-même sera tôt ou tard infecté.

Plus qu'un mot pour montrer que, dans ses fruits, la vérité est inséparable de l'amour, et que, sans la vérité, l'amour ne peut en porter. En Éphésiens 4:32 et 5:2, 8, 9, notre marche chrétienne doit reproduire les voies et le caractère de Christ. Il nous faut pour cela posséder sa nature. Or dans le premier de ces deux passages, cette nature est amour, et dans le second, lumière. Nous pouvons, en vertu de cette nature, être imitateurs de Dieu et de Christ, marchant dans l'amour comme des enfants bien-aimés, et dans la lumière comme des enfants de lumière. Au chapitre 4, verset 32, l'apôtre énumère les fruits de l'amour: la bonté, la compassion, le pardon. Au chapitre 5, verset 9, il énumère les fruits de la lumière: la bonté, la justice, la vérité. Le premier fruit de l'amour est donc la bonté, et le premier fruit de la lumière est aussi la bonté. Mais allons plus loin. En Éphésiens 5:9, les autres fruits de la lumière sont la justice et la vérité. En 1 Corinthiens 13:6, ils sont les fruits de l'amour qui ne se réjouit pas avec l'injustice, mais se réjouit avec la vérité. On voit donc que, dans la vie pratique, séparer ces deux choses, l'amour et la vérité, c'est perdre le fruit de l'un aussi bien que de l'autre. Combien cela doit nous pousser à de sérieuses réflexions!

7 - Conclusion

Pour terminer, tirons en quelques lignes les conclusions de ces pages:

Le premier amour est l'amour de Christ, reçu dans le coeur, et base de toute l'activité chrétienne. Cet amour est la source même de l'amour fraternel. Mais il n'y a ni premier amour, ni amour fraternel sans l'obéissance, car c'est ainsi qu'ils se manifestent. Cette obéissance est l'obéissance à la vérité, c'est-à-dire à toute la pensée de Dieu, manifestée en Christ et en sa Parole, et communiquée par le Saint Esprit. Sans la vérité, l'amour fraternel serait de l'hypocrisie, ou bien des sentiments aimables appartenant à la nature déchue. Sans l'amour fraternel, la vérité ne serait qu'un vain mot, puisque la vérité, c'est Christ manifesté en amour.

Cher lecteur! si tu traverses le conflit dépeint dans le premier paragraphe de ce petit écrit, ne poursuis, je t'en supplie, qu'une chose: marche dans l'amour, dans l'obéissance à la Parole, et dans la vérité, sans jamais subordonner l'une de ces choses à l'autre. Que ton amour pour Christ garde la fraîcheur du premier amour et te fasse cultiver avec soin l'amour fraternel! Que ce dernier soit vrai, sans mélange d'hypocrisie, se plaisant avec la vérité et ne se séparant jamais de l'obéissance! Si tu suis ce chemin, le Seigneur te fera peut-être rencontrer des saints fidèles qui cherchent à glorifier le Seigneur d'après les mêmes règles, et marchent humblement avec leur Dieu. Alors, au milieu de la dispersion croissante du peuple de Dieu, quand tous les signes extérieurs de son rassemblement font défaut, quand de plus en plus l'iniquité et l'apostasie lèvent la tête, le Seigneur sera pour les siens comme «un petit sanctuaire» (Ezéchiel 11:16), centre du rassemblement, ne fût-ce que de deux ou trois qui se seraient retirés de l'iniquité pour marcher dans l'amour et dans la vérité.

«Suis-moi» par Henri Rossier ; 1° Ed. : 1927

Bibliquest

Les sous-titres sont de Bibliquest

Table des matières

- 1 - La foi nécessaire
- 2 - Obstacles opposés par l'Ennemi
- 3 - Ce qui attend celui qui suit le Seigneur
- 4 - Ceux qui suivent Jésus sans qu'il les aient appelés
 - 4.1 - Matthieu 8:19-23.
 - 4.2 - Luc 9:60 et Matthieu 8:22
 - 4.3 - Luc 9:61
- 5 - Laisser les liens naturels et porter sa croix — Luc 14:26, 27 et Matt. 10:38
- 6 - Suivons le Seigneur

1 - La foi nécessaire

Suis-moi! deux mots, mais contenant à eux seuls tout un monde, depuis la conversion jusqu'à l'entrée dans la gloire, et même au-delà pour ceux qui «suivent l'Agneau où qu'il aille!» (Apoc. 14:4). Ces deux mots ne nous demandent aucun sacrifice, car ils le produisent; ils ne nous promettent aucune récompense de notre obéissance, car la récompense se trouve tout entière dans la personne que nous suivons. Quel est donc le miracle qu'opèrent en nous ces deux mots? Ce miracle est: La foi! la foi qui peut déplacer ici-bas les montagnes et les jeter dans la mer; la foi, trouvant Dieu lui-même dans l'Homme qui nous appelle à le suivre. Avec la foi, produite dans l'âme par ces deux mots: «Suis-moi», tout obstacle terrestre à suivre le Seigneur a donc disparu, et le coeur a trouvé une Personne dont l'éternité elle-même n'épuisera pas l'amour.

2 - Obstacles opposés par l'Ennemi

Parlons un peu des obstacles que l'Ennemi nous oppose quand les mots: «Suis-moi» ont atteint nos oreilles. Ils sont de diverses sortes, depuis un prétexte futile, depuis les occupations journalières et les liens de famille, jusqu'aux montagnes dont nous avons parlé. Quand le Seigneur dit: «Suis-moi» à Simon et à André, à Jacques, fils de Zébédée et à Jean son frère, ceux-ci s'occupaient de

leur humble vocation de pêcheurs et pouvaient laisser leur père aidé de ses hommes à gages ; aussi nul ne dira que leur sacrifice fût bien grand et qu'il leur fallût une grande foi pour l'accomplir. Il en était de même de Philippe (Jean 1:44). Sans doute, mais c'était la foi et cette foi provenait de Son appel. La pensée qu'ils avaient tout quitté pour suivre Jésus ne vient à Pierre que plus tard (Matt 19:27) et lui attire la réponse à la fois encourageante et humiliante du Sauveur.

Il en fut autrement de Lévi, surnommé Matthieu (Matt. 9:9 ; Luc 5:27). Jésus lui dit : «Suis-moi». Cet homme était riche, comme tous ceux de sa profession ; il avait sous lui un nombreux personnel ; sa maison luxueuse était largement ouverte à tous et si son public était loin d'être de choix, il ne s'y intéressait pas moins. À ces mots : «Suis-moi», Matthieu se lève et suit Jésus. Il ne nous est pas dit qu'il le connût, ni que Jésus lui eût parlé auparavant ; mais il y avait dans ces deux mots une puissance à laquelle la foi seule pouvait répondre. Il est dit dans Luc : «Quittant tout, il se leva et le suivit». Matthieu ne calcule aucunement les conséquences de son acte. Celui qui l'a appelé a immédiatement acquis une immense importance à ses yeux, car il est dit : «Lévi lui fit un grand festin dans sa maison ; et il y avait une grande foule de publicains et d'autres gens qui étaient avec eux à table». Tout ce que Lévi possède est offert à Jésus ; rien n'est réservé pour lui-même ; mais, bien plus il éprouve le besoin de mettre les publicains, les pêcheurs, et d'autres personnes encore, en contact avec le Seigneur. Cela pouvait-il convenir au monde religieux d'alors ?

3 - Ce qui attend celui qui suit le Seigneur

Nous avons vu et nous verrons encore que, pour suivre le Seigneur, le croyant aura toujours quelque chose à abandonner, mais cette privation de ressources temporelles amène avec elle des bénédictions sans fin. «Venez après moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes» (Matt. 4:19). Ces disciples deviennent les porteurs de l'Évangile pour le monde et les pêcheurs convertis par leur moyen sont la joie et la couronne dont se glorifieront dans les lieux célestes ceux qui les auront amenés au Sauveur.

Le Seigneur dit encore : «Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; et où je suis, moi, là aussi sera mon serviteur : si quelqu'un me sert, le Père l'honorera» (Jean 12:26). Cette bénédiction n'appartient-elle pas déjà maintenant à ceux qui suivent Jésus ? Il y a une jouissance des choses célestes qui illumine la voie des serviteurs pendant le temps de leur témoignage, si imparfait soit-il, au milieu de ce monde. Ce n'est certes pas un petit privilège que la conscience de partager, dès ici-bas, les joies de Christ dans le ciel.

Mais nous voyons encore beaucoup d'autres choses qui attendent ceux qui suivent ou veulent suivre le Seigneur ici-bas, et je n'ai pas besoin de citations pour les montrer. Ce sont avant tout les souffrances, la haine, le mépris du monde, choses dans lesquelles le chrétien trouve sa joie, puisqu'il les partage avec son Maître et son Guide ; mais c'est aussi la communion avec Lui dans les consolations qui sont dispensées à ceux qui ont souffert.

4 - Ceux qui suivent Jésus sans qu'il les aient appelés

Je pourrais clore ici ces quelques pages si la Parole se bornait à nous décrire ceux qui, sur Son appel, suivent Jésus ; mais elle a soin, dans une série d'exemples, de nous faire le portrait de ceux qui, n'y étant pas appelés par Lui, désirent le suivre. Leur nombre est grand, comme nous allons le voir.

4.1 - Matthieu 8:19-23.

Et un scribe s'approchant, lui dit : Maître, je te suivrai où que tu ailles. Et Jésus lui dit : Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des demeures ; mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. Et un autre de ses disciples lui dit : Seigneur, permets-moi de m'en aller premièrement et d'ensevelir mon père. Mais Jésus lui dit : Suis-moi, et laisse les morts ensevelir leurs morts. — (v. 23). Et quand il fut monté dans la nacelle, ses disciples le suivirent.

Voici des gens bien intentionnés et qui se comptent eux-mêmes parmi ses disciples. Ceux-là voudraient le suivre sans que Lui les ait positivement appelés. Nous en rencontrons deux ici, et le chap. 9 de Luc nous en présentera un troisième. Au premier, le Seigneur répond : Où me suivras-tu ? Sur la terre, dans les airs même, les créatures les plus méprisables ou celles qui ont le moins de valeur peuvent trouver un lieu de repos, mais à moi ce monde n'en offre aucun. Quel est donc le but auquel tu comptes être conduit ? Or la Parole nous a appris que le seul but, le seul repos, c'est Christ lui-même. Il faut marcher après Lui, dans une activité entièrement dominée par sa personne. Le vers. 23 de ce passage nous montre le seul secret pour le suivre : C'est simplement de le voir marcher devant nous : «Quand il fut monté dans la nacelle, ses disciples le suivirent».

Le suivre : il n'y a pas, avons-nous déjà dit, d'autre terme que celui-là. Que trouverons-nous au bout de notre course, sinon Lui, Lui-même ? Cela ne suffit-il pas ? Quel bonheur ! notre moi a enfin disparu ! Qu'en reste-t-il ? Rien, car je l'ai trouvé, Lui ! N'ai-je pas tout trouvé, puisque cet homme est Dieu ? Il est vrai que Lui peut faire quelque usage de ceux qu'Il appelle : «Venez après moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes». «Prêchez, disant : Le royaume des cieux s'est approché». «Toi, va et annonce le royaume de Dieu».

4.2 - Luc 9:60 et Matthieu 8:22

Reprenons encore quelques détails du passage de Luc correspondant à celui de Matthieu (Luc 9:57-62).

Dans le premier cas, celui qui dit : «Je te suivrai où que tu ailles» n'a aucun doute sur sa propre capacité de le faire, parce qu'il vit dans une ignorance complète de lui-même. Il est absolument aveuglé sur son propre état : «Maître, dit-il, je te suivrai où que tu ailles».

Dans le second cas, c'est un de ses disciples qui parle, comme cela nous est montré en Matt.8:21, aussi trouve-t-on ici l'expression d'une vraie dépendance : «Permetts-moi», dit-il. Certes, cette dépendance est bonne, mais le mot qui suit : d'aller premièrement ensevelir mon père est très mauvais. Il y avait donc dans le cœur de ce disciple une chose qui primait le fait de le suivre. Il ne voulait pas la faire sans Lui, mais donnait à cette chose la primauté quand il se voyait dans l'obligation de suivre le Seigneur. Il désirait honnêtement rompre, en enterrant son père, les derniers liens qui l'attachaient encore à la terre. Un père mort ! Qu'y avait-il à reprendre à ce désir ? Après cela, tout serait, lui semblait-il, définitivement terminé. Était-il donc coupable de tenir compte qu'il y a de saintes obligations qui dominent tout autre devoir, des liens d'affection terrestre auxquels on ne doit pas se soustraire, et la Parole de Dieu elle-même ne nous enseigne-t-elle pas ainsi ? Mais que sont aux yeux de Dieu, sans la vie de Christ, les membres les plus estimés de nos familles ? Des morts. «Laisse les morts ensevelir leurs morts». Valent-ils à ses yeux le lien éternel avec le Fils du Dieu vivant ? Aussi, en Matt. 8:22, Jésus dit à cet homme : Suis-moi. Et, en Luc 9:60 : «Mais toi, va et annonce le royaume de Dieu». Ces deux appels se correspondent. Les hommes devaient apprendre qu'il y avait désormais, dans ce monde, une sphère où Dieu pouvait être connu, adoré et servi. Ce royaume s'était approché ; il était déjà là dans la personne du Roi. Ceux qui suivaient Jésus le savaient bien. L'annoncer, c'était annoncer Christ et pas autre chose, avant que le royaume fût définitivement établi.

4.3 - Luc 9:61

Luc 9, nous l'avons dit, nous présente encore, au v. 61, un troisième cas qui n'est pas mentionné dans Matthieu. Ce disciple est au même niveau moral que celui qui voudrait ensevelir son père et il exprime le même désir d'en obtenir l'autorisation du Seigneur lui-même. Il est décidé à le suivre, mais voudrait premièrement prendre congé de ceux qui sont dans sa maison. Mais lorsque Christ n'a pas pour notre âme plus de valeur que toute autre chose, rien n'est achevé, rien même n'est commencé. La question importante est

celle-ci : As-tu mis la main à la charrue ? Es-tu engagé dans le travail pour Christ et pour l'Évangile ? Comment le laisserais-tu, Lui, pour retourner en arrière ? Ici tout le travail de l'Évangile est en question. Ceux qui sont «dans la maison» pourraient peut-être interrompre mon travail pour toujours et dans ce cas-là, Christ et ses intérêts seraient oubliés et perdus de vue !

5 - Laisser les liens naturels et porter sa croix — Luc 14:26, 27 et Matt. 10:38

Nous avons vu, au commencement de cet écrit que la foi seule nous qualifie pour suivre Jésus. Nous avons remarqué plus tard que plusieurs prétendaient être de ses disciples pour suivre ce même chemin. Il restait à leur montrer ce qui qualifie un homme pour être le disciple de Christ. Luc 14:26, 27 (et aussi Matt. 10:38) répond à cette question : «Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père, et sa mère, et sa femme, et ses enfants, et ses frères, et ses soeurs, et même aussi sa propre vie, il ne peut être mon disciple. Et quiconque ne porte pas sa croix, et ne vient pas après moi, ne peut être mon disciple». Nous trouvons deux choses dans ce passage : la première est négative : renier tout lien naturel en dehors de Lui, afin de lui appartenir à Lui seul ; la seconde est positive : porter sa croix, même au prix de sa propre vie. Or nous ne pouvons la porter qu'après avoir éprouvé (et non pas avant) le grandeur de son amour, pour nous sur la croix.

Quel rôle joueront donc les affections les plus légitimes ou les obstacles les plus grands quand il s'agit de le suivre ? Pour la foi, ils ne pèsent pas plus qu'un fétu. C'est ainsi qu'ils n'avaient aucune valeur pour un Matthieu, dont nous avons rapporté l'histoire. Tout ce qu'il possède, ainsi que sa propre personne, appartient immédiatement à Celui qui l'appelle. Matthieu lui fait un grand festin et invite à sa table, devenue celle de Jésus, tous ceux auxquels il sait que le Seigneur s'intéresse.

Il n'en était pas ainsi du jeune homme dont il nous est dit que Jésus l'aima (Marc 10:21 ; Matt. 19:21 ; Luc 18:22). Avec toutes sortes de qualités aimables, les deux principales lui manquaient : Il ne connaissait pas le Seigneur et se connaissait tout aussi peu lui-même. Il s'agissait pour lui de faire pour avoir la vie éternelle et suivre le Seigneur, oeuvre humaine qui est l'opposé de la foi. Jésus lui dit de vendre tout ce qu'il a et de le donner aux pauvres, puis de charger sa croix et de le suivre. C'était la condamnation absolue et définitive de l'homme le plus aimable. Il se montre d'emblée incapable de répondre à la première condition, et comment peut-il avec ses richesses répondre à la seconde ? Répondre à la seconde en portant le mépris, la haine du monde, souffrir dans sa réputation, dans son corps même, pour l'amour de Christ, traverser ce monde n'y ayant rien, haïr même sa propre vie s'il s'agit de le servir, voilà quelques-unes des choses que ce terme : charger sa croix, comporte. Rien ne nous délivre plus complètement de nous-mêmes que de suivre le Seigneur comme il veut être suivi.

Outre l'appel direct du Seigneur à le suivre avec les mots : Suis-moi, rencontrés si souvent dans les évangiles, il est précieux de penser qu'il se sert souvent de ses serviteurs pour engager les âmes dans ce chemin. Nous en trouvons un exemple dans les paroles de Jean Baptiste disant à ses deux disciples : «Voilà l'Agneau de Dieu ! Et les deux disciples l'entendirent parler, et ils suivirent Jésus», en quittant ainsi leur conducteur vénéré (Jean 1:35). L'un de ces deux même Pierre, son propre frère, à Jésus. Le lendemain, c'est Jésus lui-même qui dit à Philippe : Suis-moi. Ces divers exemples montrent combien variées sont les voies du Seigneur pour produire un tel résultat. Aussi ne pouvons-nous que blâmer les disciples qui voulaient en empêcher d'autres d'entrer dans le service de l'Éternel parce qu'ils faisaient des actes de puissance en chassant les démons sans suivre le Seigneur avec eux. Certes, la position de ces derniers était la bonne, mais ils étaient blâmables de penser à eux-mêmes plus qu'au Seigneur et d'être égoïstement satisfaits de leur manière à eux de le suivre au lieu de se réjouir de tout ce qui pouvait glorifier leur Maître. Aussi le Seigneur répond-il : «Ne le lui défendez pas ; car il n'y a personne qui fasse un miracle en mon nom, et qui puisse aussitôt mal parler de moi, car celui qui n'est pas contre nous est pour nous» (Marc 9:39).

Nous avons parlé des divers dangers que rencontrent ceux qui suivent le Seigneur : Penser à soi, être content de soi, ou bien craindre les conséquences. Dans ce cas notre témoignage est bien compromis. Mais, plutôt encore, avec les meilleures intentions peut-être, se cacher et le suivre de loin, quand cela pourrait attirer sur nous des dangers nouveaux et menaçants. Tel fut le cas de Pierre en Matt. 26:58: «Pierre le suivait de loin». Il n'avait pas craint de tirer l'épée, hors de propos, pour la défense de son Maître et s'était fait reprendre par Lui ; maintenant, quand on emmène le Seigneur, il le suit de loin, alors que Jean, moins entreprenant que Pierre, mais tout rempli de l'amour de son Maître, assiste à son interrogatoire et le suit jusqu'au pied de la croix. Cette attitude indélicatement commandée par la peur, conduit le pauvre Pierre à l'action la plus honteuse qui puisse être mise à la charge d'un disciple du Seigneur !

6 - Suivons le Seigneur

Chers lecteurs, que ce mot : Suis-moi, exerce toute son influence sur nos coeurs et sur nos consciences ! Hélas ! en tout temps ceux qui le suivent de tout leur coeur sont en bien petit nombre ! Jadis, sur douze hommes envoyés par Moïse pour reconnaître le pays de Canaan, deux seuls, Caleb, fils de Jéphoné et Josué, fils de Nun, reçurent le témoignage d'avoir pleinement suivi l'Éternel (Nomb. 32:12 ; Deut. 2:36), tandis que les dix autres moururent de plaie devant Lui (Nomb. 14:37).

Comprenons aussi que nul autre que Lui n'est qualifié pour dire : Suis-moi. Combien d'hommes nous rencontrons qui ont la prétention d'être suivis tandis que, pareils à Élie, ayant conscience d'être sous la discipline de Dieu, et parlant à Élisée qui lui disait : «Je m'en irai après toi», ils devraient s'écrier : Ne le fais pas ! «Retourne ; car que t'ai-je fait ?» (1 Rois 19:20, 21). Suivons-le donc, Lui ! Lui seul est Amour. Et de plus, comment pourrions-nous le suivre si nous n'étions soutenus par Lui à chaque pas ? « Mon âme s'attache à toi pour te suivre, ta droite me soutient» (Ps. 63:8).

Où, suivons-le, Lui seul ! Rien ne peut Lui être plus agréable que de voir ses bien-aimés le suivre, sans que rien, ni le désert, ni aucun obstacle ne les arrête. N'a-t-il pas dit : «Je me souviens de toi, de la grâce de ta jeunesse, de l'amour de tes fiançailles, quand tu marchais après moi dans le désert, dans un pays non semé ?» (Jér. 2:2).

LE FRÈRE POUR LEQUEL CHRIST EST MORT Romains ch. 14 et ch. 15 v. 1 à 7 F. B. Hole

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1985 p. 77

Tables des matières

- 1 - Des sources de friction
- 2 - Liberté chrétienne
- 3 - Abus de la liberté — Responsabilité individuelle
- 4 - Ne pas faire tomber son frère
- 5 - Solidarité chrétienne
- 6 - À quoi s'appliquent ces principes
- 7 - Suivre Christ

1 - Des sources de friction

Ces versets de l'épître aux Romains traitent d'un sujet qui fut à l'origine de problèmes très difficiles dans les premières années de l'histoire de l'Église sur la terre. Les Juifs convertis apportaient tout naturellement leurs idées et leurs sentiments dans l'Assemblée. Par exemple en matière de nourriture ou de boisson, ou à l'égard de jours qu'ils avaient l'habitude de respecter, ou encore touchant leurs coutumes et d'autres choses de ce genre. Ils s'appuyaient en partie sur la loi de Dieu, mais aussi sur la tradition des anciens. Et, dans tous les cas, ils étaient profondément ancrés dans leurs convictions. Par contre, ceux des croyants qui étaient venus du milieu des nations, n'avaient pas de tels exercices. Aussi avaient-ils tendance à estimer que tout cela n'était que le fruit d'une obstination stupide chez leurs frères d'origine juive. Il en résultait de perpétuelles frictions.

Toute cette question est examinée ici et réglée avec l'admirable simplicité de la sagesse divine. Et ce sujet garde toute son actualité pour nous. Les problèmes qui ont pu agiter, voire diviser les chrétiens au début, paraissent avoir en grande partie disparu. Mais d'autres questions, comparables, les ont remplacées. Et si nous n'observons pas les instructions contenues dans ces versets, il en résultera toutes sortes de maux et de détresses.

Notre intention n'est pas d'étudier ces versets un à un, mais d'en résumer l'enseignement. L'on y trouve trois principes, accompagnés chacun d'une exhortation pratique.

2 - Liberté chrétienne

Le premier se trouve au chapitre 14 v. 4. Nous pourrions l'appeler le principe de la liberté chrétienne. Tout ce qui touche à notre conduite et à un service dévoué pour le Seigneur ne relève pas de l'autorité de nos frères, mais de celle, bien plus élevée, du Seigneur. Il ne s'agit pas de savoir si notre jugement est bon ou mauvais, mais que chacun, regardant avec un oeil simple au Maître, s'applique à faire ce qu'il est persuadé d'être Sa volonté. L'exhortation qui en découle est la suivante : «Que chacun soit pleinement persuadé dans son propre esprit» (14:5). Dieu veut que chacun soit exercé pour lui-même par ces questions. Chaque fois qu'il y a un commandement explicite dans la Parole, un tel exercice n'est pas nécessaire. Dans ce cas, obéir simplement est la seule manière de plaire à Dieu. Mais bien des situations se présentent dans lesquelles le chemin n'est pas clair. Suis-je, par exemple, libre d'aller ici ou là ? de participer à ceci ou cela ? de m'associer à telle ou telle distraction ? De vives et nuisibles controverses ont été soulevées à l'occasion de ce genre de questions. Que toute querelle cesse et que chacun cherche à genoux à discerner, autant que cela dépend de lui, la volonté de son Maître ! Quand nous aurons compris dans sa présence ce que nous croyons être sa volonté, faisons-le avec simplicité de foi. Bien sûr, ce doit être la foi qui nous dirige, non la volonté propre. Et nous ne devons pas aller au-delà ou rester en deçà de notre foi, sinon notre conscience nous condamne, ainsi que le montrent les deux derniers versets du chapitre 14.

3 - Abus de la liberté — Responsabilité individuelle

Quelques-uns diront : «Mais certains vont alors abuser de ce principe de la liberté chrétienne». C'est indubitable. Les versets 10 à 12 préviennent de tels abus en introduisant un second principe, celui de la responsabilité individuelle vis-à-vis de Dieu. Je ne puis imposer ce principe-là à mon frère et si je cherche à le faire, il se peut qu'il n'y prête guère d'attention, mais il doit se souvenir avec moi du Tribunal de Christ. Christ est mort et il est ressuscité en sorte qu'il dominât et sur les morts et sur les vivants (v. 9). Dès lors, soit pour la vie, soit pour la mort, il doit diriger tous nos mouvements. Nous lui rendrons compte de nos actes. Un fait aussi solennel doit parler à chacun de nos coeurs, nous rendre attentifs à ce que nous faisons nous-mêmes. L'exhortation liée à ce principe se trouve au verset 13 : «Ne nous jugeons donc plus l'un l'autre». C'est le côté négatif de l'exhortation, mais il y a aussi un côté positif : «Jugez plutôt ceci, de ne pas mettre une pierre d'achoppement ou une occasion de chute devant votre frère». Pensons au Tribunal de Christ et quant à nos frères, veillons à ne pas les faire tomber.

4 - Ne pas faire tomber son frère

Ce dernier point est exposé d'une manière très pratique plus loin dans ce même chapitre. L'apôtre use d'expressions très fortes, et parle même de la possibilité de détruire celui pour lequel Christ est mort (v. 15). Il ajoute : «Ne détruis pas l'oeuvre de Dieu» (v. 20). L'oeuvre souveraine de Dieu ne peut être anéantie, les vraies brebis du Seigneur ne périront jamais. Mais dans la pratique, l'un ou l'autre peut faire naufrage. Le cas envisagé est celui d'un chrétien sorti des nations, spirituellement fort, sans préjugé aucun, faisant étalage de sa liberté devant son frère d'origine juive lequel reste fermement attaché à la loi et se montre faible dans sa foi vis-à-vis de l'Évangile. Ce frère faible est ainsi tenté de faire des choses que sa conscience lui reprochera ensuite amèrement et son état spirituel en sera peut-être assombri pour tout le reste de sa vie.

Si nous n'y prenons pas garde, nous pouvons, vous et moi, causer du tort à notre frère. Soyons donc attentifs et gardons nos yeux fixés sur le Tribunal de Christ.

5 - Solidarité chrétienne

En parlant ainsi, nous avons pratiquement anticipé le troisième grand principe dans ce passage de l'Écriture : celui de la solidarité chrétienne, comme nous pourrions l'appeler. Il est clairement établi au verset 15 : mon frère est celui «pour lequel Christ est mort». Si Christ est vraiment mort pour ce faible frère qui est mon frère, c'est qu'il doit Lui être très cher. Comment ne l'aimerions-nous pas tendrement, même si parfois il se montre pénible et maladroit ? Et n'oublions pas que nous pouvons être tout aussi bien des compagnons pénibles et maladroits pour les autres.

L'exhortation du verset 19 découle de ce principe. Étant frères, nous devons poursuivre les choses qui tendent à la paix et celles qui tendent à l'édification mutuelle. Si nous sommes tentés de transgresser cet enseignement, posons-nous cette question de Moïse : «Vous êtes frères, pourquoi vous faites-vous tort l'un à l'autre» (Actes 7:26) ? Hélas, nos pensées peuvent s'égarer au point de dire en voyant un frère faible : «Regardez, en voilà un qui vacille. Donnons-lui une petite poussée et voyons s'il ne tombera pas». Et, de fait, ce pauvre ami tombe. Alors nous disons : «Nous avons toujours pensé qu'il finirait par tomber. Vous voyez bien maintenant qu'il n'est bon à rien et nous en sommes débarrassés». Mais quand nous nous tiendrons devant le Tribunal de Christ, que nous dira-t-il, Lui qui est mort pour ce frère ? Si nous pouvions l'entendre maintenant, nos oreilles tinteraieent. Il y aura des pertes autant que des récompenses devant ce Tribunal.

6 - À quoi s'appliquent ces principes

Soulignons encore que toutes ces instructions ont trait à des circonstances de la vie individuelle, de la marche ou du service. On ne doit pas faire entrer dans leur champ d'application des vérités divines essentielles et pardonner l'indifférence qui se manifesterait à l'égard de ces vérités. Le verset 17 élève nos pensées sur un plan supérieur : Dieu a établi son autorité et son gouvernement sur les siens par une relation d'amour. Il ne s'agit plus ici de détails sur le manger ou le boire mais de traits d'ordre moral et d'ordre spirituel, selon le bon plaisir de Sa volonté. Si nous vivons dans la justice pratique et la paix, avec une joie sanctifiée, dans la puissance du Saint Esprit, c'est à la gloire de Dieu. Nous sommes placés sous son autorité et son Esprit nous est donné dans ce but.

Faisant partie du Royaume de Dieu, les principes qui doivent nous régir sont, comme nous venons de le voir : liberté personnelle, responsabilité devant Dieu et solidarité avec nos frères. Oui, veillons à observer ces trois principes. Ils contribueront à établir en nous la justice, la paix et la joie.

7 - Suivre Christ

Le premier paragraphe du chapitre 15 résume et complète l'étude de ce sujet. Les saints qui sont affermis dans la foi doivent porter les infirmités de leurs frères plus faibles. Au lieu de chercher à se plaire à eux-mêmes, ils doivent chercher ce qui convient pour le bien spirituel des autres. L'attitude qui consiste à dire : «J'ai le droit d'agir ainsi et je vais le faire, cela ne regarde que moi, peu importe ce que d'autres en pensent» n'est pas agir selon la pensée de Christ, c'est exactement ce que Lui ne faisait jamais. «Car le Christ n'a pas cherché à plaire à lui-même» (15:3). Les prophètes et les évangélistes en rendent témoignage. Il était le seul sur la terre qui avait un droit absolu de plaire à lui-même. Et pourtant il a vécu entièrement dans la dépendance de Dieu. Il s'est si complètement identifié à Lui que les outrages de ceux qui outrageaient Dieu sont tout naturellement tombés sur sa tête (Ps. 69:9).

Il est notre grand exemple, nous avons besoin de contempler ses gloires morales telles que les Écritures nous les font connaître. Et ainsi, si nous Le suivons, nous recevons la patience et le soutien nécessaires.

Nous avons donc à manifester la grâce de Christ dans notre conduite l'un à l'égard de l'autre et faire en sorte que nous ayons une même pensée dans le Christ Jésus. Pour cela nous avons besoin des Écritures pour nous diriger mais aussi de toute la puissance de Dieu. Il est le Dieu de patience et de consolation. Ainsi fortifiés, nous serons rendus capables de le glorifier ensemble.

Au lieu que le faible ait son esprit et sa bouche remplis de critiques à l'égard du fort et que le fort méprise le faible (voir 14:3), chacun sera rempli de louange envers Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ. Cet ensemble ne forme-t-il pas un tableau des plus harmonieux ? Eh bien, en dépit des différences qui sont susceptibles d'exister, recevons-nous l'un l'autre dans la parfaite jouissance de la communion chrétienne. Ainsi ce réjouissant tableau pourra se réaliser, à la gloire de Dieu.

LA JOIE DANS LA FORCE par W. J. Hocking

ME 1966 p.157-164, 176-181

Tables des matières

- 1 - La faiblesse des Juifs
- 2 - Le résidu ramené
- 3 - L'effet de la Parole de Dieu
- 4 - Mangez de ce qui est gras
- 5 - La graisse des sacrifices
- 6 - Christ dans les Écritures
- 7 - Boire de ce qui est doux
- 8 - Envoyer des portions aux autres
- 9 - Le secret de la force
- 10 - La joie de la venue de Christ

« Et Néhémie leur dit : Allez, mangez de ce qui est gras et buvez de ce qui est doux, et envoyez des portions à ceux qui n'ont rien de préparé, car ce jour est saint, consacré à notre Seigneur. Et ne vous affligez pas, car la joie de l'Éternel est votre force » (Néhémie 8:10).

Ces paroles de Néhémie nous sont applicables dans un sens. Son exhortation tendait à encourager le peuple rentré de captivité, à se réjouir et à rendre grâce. Elle venait à un moment où tout semblait s'opposer à de tels sentiments. Il y avait autour de ces réchappés maintes choses qui ne pouvaient que les pousser au découragement, et les faire pleurer ; pleurer devant Dieu aussi ; mais la parole de Néhémie impliquait que s'il y avait un temps de se lamenter, il y avait aussi un temps de sauter de joie : le moment de se réjouir était venu, et il fallait que le peuple se réjouît en Dieu.

1 - La faiblesse des Juifs

Les Juifs venaient d'entendre la lecture de la Parole de Dieu, qui se rapportait directement à eux-mêmes et à leur misérable condition, et ils pleuraient en constatant combien ils étaient loin, et cela par leur propre faute, de la part que Dieu avait voulu leur donner. Mais ils pouvaient aussi regarder d'un autre côté. En se considérant eux-mêmes, ils ne pouvaient que déplorer leur faiblesse ; mais en regardant en haut, ils trouvaient d'abondantes raisons pour une joie complète dans les choses que Dieu donne.

Il est bon pour nous aussi de sentir combien tout va mal, et que nous sommes entraînés vers les temps les plus funestes que le monde ait jamais connus ; mais voici ce qui devrait être profondément gravé dans nos cœurs : Dieu est notre Dieu, le Seigneur Jésus est notre Sauveur, notre Ami et notre Guide, nous avons l'Esprit de Dieu dans la même plénitude bénie que lorsqu'il fut donné à la Pentecôte, et enfin la Parole de Dieu demeure intacte.

2 - Le résidu ramené

Le livre de Néhémie nous rapporte des épisodes de l'histoire du résidu juif revenu de la captivité de Babylone. Dieu avait touché les cœurs de leurs oppresseurs qui leur avaient permis de quitter le lieu de leur exil et de revenir dans leur pays. Leur retour commencé bien des années avant la date dont nous nous occupons s'était effectué en plusieurs fois. Le temple avait été reconstruit ; maintenant il s'agissait de relever les murailles de Jérusalem.

Mais il semblait qu'une poignée seulement eût profité de ce retour de la captivité. Jadis deux millions d'hommes avaient quitté l'esclavage de l'Égypte pour le pays de la promesse ; où était aujourd'hui cette nation nombreuse ? La plus grande partie des tribus était encore asservie aux gentils. Cinquante mille environ, seulement, étaient rentrés dans la ville du Grand Roi, à peine de quoi animer ses rues. Il y avait bien là motif à les décourager et ils pouvaient se demander : où sont nos frères qui sont, autant que nous, la semence d'Abraham ? Quelques-uns sont ici, d'autres là-bas ; quantité sont perdus au milieu des gentils ; plusieurs devenus apostats mêlent ou essayent de mêler le culte de l'Éternel au culte des dieux des païens. Et encore les Samaritains et d'autres nations nous haïssent. Pourtant, exposés comme nous le sommes aux attaques de nos ennemis, entourés de gens qui essaient de nous faire perdre courage et de s'opposer à notre travail de reconstruction, nous avons la Parole de Dieu pour nous guider dans notre difficulté et pour nous consoler à l'heure de l'oppression. Nous pouvons donc nous réjouir au milieu de nos épreuves.

3 - L'effet de la Parole de Dieu

Il était tout à fait clair dans l'esprit d'Esdras que la seule chose qui pouvait le guider, le fortifier et lui rappeler l'Éternel, à lui et à ses frères juifs, était la Parole de Dieu, qui n'avait pas été changée depuis qu'elle avait été donnée aux pères. Il est vrai qu'ils n'avaient pas un temple digne même d'être mentionné ; ils n'avaient pas de ville pour le Messie, s'il venait selon la promesse à la fille de Sion. Ils n'avaient rien sur quoi ils pussent compter, sinon la Parole de Dieu, et elle restait toujours ce qu'elle avait été depuis le commencement.

Esdras se tenait sur l'estrade de bois, et le peuple assemblé autour de lui écoutait la Parole de l'Éternel. La première chose qu'ils ressentaient était qu'ils se trouvaient bien loin d'hériter des promesses que Dieu leur avait faites.

Pour prendre un exemple de ces promesses, qu'est-ce que Dieu avait assuré à Abraham ? Que sa domination s'étendrait jusqu'au grand fleuve, le fleuve Euphrate (Gen. 15:18). Et voici qu'ils arrivaient de contrées d'au delà de l'Euphrate comme des prisonniers libérés ! C'est sur les saules de ses bords qu'ils avaient suspendu leurs harpes, parce que leurs conquérants se moquaient d'eux ! Ils ne pouvaient chanter un cantique de l'Éternel sur un sol étranger, dans le pays de leur captivité. Ils s'étaient absolument égarés loin de Dieu, et le pays même que la promesse leur assignait était devenu possession des nations !

Si nous considérons à la lumière de la sainte Parole de Dieu notre propre position ecclésiastique, ne sommes-nous pas couverts de honte ? Où sont aujourd'hui ceux qui suivent Christ ? Dans la pleine confusion présente, on peut à peine distinguer ce qui est de Dieu et ce qui n'en est pas. Beaucoup de gens craignant Dieu sont dans une extrême perplexité et disent : « Dieu est lumière mais où irons-nous pour trouver la vérité ? Nous nous joignons à un groupe pendant quelques semaines, puis nous allons ailleurs parce que nous ne sommes pas satisfaits, puis à un troisième et ainsi de suite. Nous ne trouvons pas le terrain solide ». Mais est-ce là une conclusion juste ? N'avons-nous vraiment rien de solide et de sûr pour nous appuyer ? Dieu soit béni, le Livre ancien reste vrai, comme il l'était au commencement, et vous et moi pouvons y lire et y apprendre aujourd'hui exactement les mêmes choses que les Églises apostoliques recevaient de Dieu par la bouche de ses serviteurs.

Mais le grand ennemi des âmes cherche à arracher à ceux qui suivent Christ la seule chose qui leur reste pour les diriger, c'est-à-dire la Parole de Dieu. Que personne ne se trompe, la Parole de Dieu demeure ferme et vraie. Pourquoi tant de chrétiens ne lisent-ils pas la Bible autant qu'ils devraient ? C'est qu'en la lisant ils disent : « cela me dépasse ». Ils se découragent et acceptent le désordre comme inévitable.

Ces Juifs pleuraient parce que la Parole de Dieu pénétrait leurs consciences et leur disait qu'ils étaient dans l'erreur. Croyez-moi, vous trouverez plus de secours dans la Parole de Dieu en reconnaissant qu'elle vous montre où vous êtes, dans l'erreur, que si vous la lisez sans que votre conscience soit atteinte. Le tranchant de la Parole toucha au vif ces auditeurs juifs. Mais Dieu n'inflige jamais de blessure sans vouloir la guérir, et pendant qu'hommes et femmes pleuraient, le serviteur de Dieu leur adressa ce beau message : « Allez, mangez de ce qui est gras et buvez de ce qui est doux, et envoyez des portions à ceux qui n'ont rien de préparé... car la joie de l'Éternel est votre force ».

Il fallait se réjouir au milieu des larmes, se réjouir parce que l'Éternel était encore avec eux. Le sentiment de leur faiblesse les écrasait, mais il leur était enjoint de détourner leurs regards d'eux mêmes et de regarder à Dieu : alors ils trouveraient la force — en Lui. « La joie de l'Éternel est votre force ».

4 - Mangez de ce qui est gras

Considérons avec plus de détails ce verset 10, si riche en encouragements.

« Allez, mangez de ce qui est gras ». Que faut-il comprendre par ces mots ? Nous savons par la loi de Moïse sur les sacrifices que la graisse de l'animal en était la partie de choix. Aussi les instructions données aux sacrificateurs enjoignaient de la manière la plus stricte que la graisse du sacrifice devait être réservée pour être brûlée comme étant la portion de Dieu. On comprend le but de cette ordonnance parce que, si l'on donne quelque chose à Dieu, il faut que ce soit ce qu'il y a de meilleur. L'homme égoïste prend le meilleur pour lui-même, et donne le reste aux autres. Mais incontestablement, si nous donnons quelque chose à Dieu, nous ne pouvons Lui donner que le meilleur.

5 - La graisse des sacrifices

Un Israélite que sa gratitude envers Dieu poussait à offrir un sacrifice, allait à son troupeau, examinait ses bêtes et en estimait la valeur, puis choisissait la meilleure, sans défaut ; il ne pouvait pas donner à l'Éternel plus que le meilleur, et n'aurait pas voulu donner moins que le meilleur. Je pose la question : Resterions-nous en arrière des Juifs en cela ? Si nous donnons quelque chose à Dieu, qu'allons-nous Lui donner ? Ce que nous avons de mieux. Vous direz : ce que j'ai de mieux est peu de chose. Peut-être. Mais ne Lui donnez pas moins que cela.

Il arrive que Dieu éprouve notre foi de cette manière. Par exemple avec Abraham. Dieu n'aurait pu demander à Abraham quoi que ce fût de plus précieux que son fils, celui en qui était tout son espoir, celui qu'il aimait, Isaac ; et sur la montagne de Morija, Dieu mit à l'épreuve la force de la foi du patriarche. Dieu vient à nous, une fois ou l'autre au cours de notre vie, et met son doigt sur telle ou telle chose en disant : donne-moi ceci. Sommes-nous toujours disposés à Lui donner le meilleur ?

Vous remarquerez qu'Abel, aux premiers jours, offrit à Dieu un sacrifice avec sa graisse. Il donnait cette part à Dieu, indiquant ainsi qu'il ne voulait rien retenir pour lui. Plus tard la loi ordonna d'une manière particulière que personne ne devait manger de graisse (Lév. 7:22-25), mais ici Néhémie dit aux Juifs de manger de ce qui est gras. Je ne pense pas que cela puisse se rapporter à la graisse de sacrifices offerts à l'Éternel. En fait c'est un autre mot hébreu qui est employé à cette occasion, mais nous comprenons facilement la signification générale de la phrase ; la graisse signifie ce qu'il y a de plus choisi, de plus raffiné dans la nourriture.

Ceux qui sont appelés au festin de Dieu sont invités à manger ce qu'il y a de meilleur. Le Seigneur dans une parabole parle du Roi qui avait apprêté son dîner et avait convié beaucoup de gens aux noces de son fils. L'invitation s'étendit à tous ceux qui étaient aux carrefours des chemins, qui n'avaient rien du tout, et ils sont invités à venir et à manger les bêtes grasses du Roi. On aurait pu dire : un morceau de pain aurait suffi pour ces gens-là ; mais cela n'aurait pas convenu au Roi. Il lui faut des bêtes grasses pour le festin, afin de manifester sa générosité royale.

Avons-nous compris ce que cela signifie ? De quoi devons-nous, vous et moi, nous nourrir comme chrétiens ? Que devons-nous nous approprier pour notre nouvelle vie ? Qu'est-ce que nous estimons nécessaire pour maintenir notre espérance spirituelle ? Si vous voulez avoir la force et la joie, « mangez de ce qui est gras » ; vous trouverez ces deux choses dans la précieuse Personne dont la Parole est remplie.

6 - Christ dans les Écritures

Pourquoi tant de personnes n'estiment-elles pas les Écritures comme elles le devraient ? C'est parce qu'elles y cherchent quelque chose à leur propre sujet, au lieu d'y chercher Christ ; elles n'en sont pas aussi richement récompensées qu'elles le pourraient. Je ne puis pas trouver grand' chose à mon sujet dans la loi ou dans les prophètes, mais je ne puis pas lire le premier livre de la Bible sans

trouver immédiatement quelque chose du Seigneur Jésus, et quand j'arrive au dernier livre, sa gloire brille dans chaque chapitre et dans chaque verset. Pourquoi donc Christ remplit-Il ainsi toutes les Écritures ? C'est pour qu'en les lisant nous puissions manger « de ce qui est gras ». Cherchons Christ dans nos lectures privées, parce qu'Il est Celui en qui Dieu a trouvé son plaisir et qui a accompli ses desseins. Le Seigneur Jésus a dit : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui » (Jean 6:56).

7 - Boire de ce qui est doux

Je ne puis m'empêcher de penser que beaucoup de chrétiens ne tirent pas de cette vie de pèlerinage toute la douceur qu'ils pourraient. Ils semblent penser qu'il leur est nécessaire d'avaler maints breuvages amers ; mais la Parole de Dieu a ce qu'il faut pour rendre douces les choses amères. C'est dans cette Parole que nous apprenons à connaître le Christ Jésus, Celui qui, dans ce monde, a été l'homme de douleurs. Il est maintenant à la droite de Dieu, mais il reste toujours le même Jésus. N'y a-t-il pas de la force en cela ? Je sais que le Seigneur Jésus Christ est avec moi dans mes épreuves et mes peines pour sympathiser et pour fortifier. N'y a-t-il pas abondance de consolation dans cette connaissance ? Si je L'ai avec moi, je sais que je ne serai pas trompé. Si Christ est dans la nacelle, elle arrivera au port, quelle que soit la fureur de l'orage. Ainsi Christ par sa présence rend douces les choses amères de ce monde. Le Seigneur Jésus Christ a été une fois dans le monde et si vous éprouvez que vos peines sont grandes, sachez que les siennes ont été plus grandes encore, mais « à cause de la joie qui était devant Lui, Il a enduré la croix, ayant méprisé la honte ».

8 - Envoyer des portions aux autres

Si nous goûtons de ce qui est gras pour nous-mêmes, si nous buvons de ce qui est doux, que Christ donne aux siens et non pas au monde, nous sommes alors à même d'envoyer des portions à ceux qui n'ont rien de préparé. Il y a toujours des faibles qu'il faut aider à franchir les obstacles, des enfants dont on peut essuyer les larmes, mais pour faire cela, il faut avoir reçu soi-même la sympathie et la force. Il faut avoir ce que Dieu nous donne à nous avant de pouvoir donner des portions à d'autres. Nous ne sommes pas ici-bas pour vivre en égoïstes ; nous y sommes pour nous aider les uns les autres. Nous sommes aidés dans nos réunions par la présence de nos frères et de nos sœurs, et la raison en est que Dieu dans sa sagesse a disposé que chaque membre du corps de Christ est nécessaire au bien-être des autres membres ; et ceux qui peuvent le mieux aider ce sont ceux qui sont le plus en relation avec la Tête vivante dans la gloire. Que Dieu nous aide tous à envoyer des portions aux autres.

9 - Le secret de la force

« Il y a un temps de pleurer et il y a un temps de rire ». Mais Néhémie dit : « La joie de l'Éternel est votre force ». Voici le vrai secret de la force spirituelle : la joie du croyant, qu'il a dans la connaissance personnelle de la communion avec le Seigneur. Qu'en est-il réellement pour nous ? Quels rapports personnels avons-nous eus, vous et moi, avec le Seigneur Jésus Christ pendant les jours qui viennent de s'écouler ? Avons-nous été en rapport vivant avec le Christ dans le ciel, personnellement, individuellement ? Avons-nous, pour ainsi dire, touché le bord de ses vêtements de gloire ? Avons-nous entendu le doux murmure de sa voix ? C'est un son que l'on peut percevoir même au milieu du bruit de la ville, quelque chose que l'on peut connaître n'importe où dans ce monde, et je ne doute pas que beaucoup de nos lecteurs n'en aient souvent fait l'expérience, mais je ne doute pas non plus que tous seront d'accord pour dire qu'ils ne l'ont pas faite aussi souvent qu'ils auraient pu.

Néhémie aurait pu dire : « Vous n'avez pas vos solides murailles, ni le temple magnifique de Salomon, mais vous avez l'Éternel. Il est pour vous ; Il vous a conduits depuis Babylone à travers le désert et vous a amenés à la montagne de Sion dans un but déterminé. Savez-vous pourquoi Dieu vous a délivrés de la captivité ? Serait-ce parce que vous êtes un peuple si bon et pieux qu'il ne convient pas de vous laisser plus longtemps sur les bords de l'Euphrate ? Non, c'est parce que, selon les prédictions de la prophétie, le Messie doit apparaître à Jérusalem monté sur une ânesse, venant comme Roi à Sion et que la semence d'Abraham doit se trouver ici, dans la cité de David pour le recevoir. Fidèle à sa promesse, Dieu veut vous apporter son salut. C'est sa joie de vous bénir. Que cette assurance soit votre force. Regardez en avant vers la venue du Seigneur ». Peu de temps après que ce témoignage eût été rendu, le canon de l'Ancien Testament fut clos, et Dieu ne parla plus par prophétie jusqu'à ce que Jean le Baptiseur fût venu, précurseur immédiat du Messie.

10 - La joie de la venue de Christ

Pourquoi Dieu a-t-il ouvert nos yeux afin que nous croyions en son Fils ? C'est pour que nous puissions l'attendre quand il viendra. Il nous a fait sortir du monde pour cela. Serons-nous trouvés prêts et attendant sa venue ? Est-ce là notre joie ? Nous pouvons être ravis à sa rencontre en l'air à l'instant même : cette pensée est-elle une joie pour vous ? Ou préféreriez-vous qu'Il attende encore jusqu'à la semaine prochaine ? Prenons garde d'être droits dans nos cœurs, et d'être prêts pour Lui. Il vient, et la joie de sa venue est notre force. Soyez certains que nous serons plus forts que nous ne l'avons jamais été, si nous pouvons maintenir cette espérance brillante dans nos cœurs. Nous désirons toujours être forts, mais n'oublions pas que nous ne pouvons l'être que dans le Seigneur.

Si l'on considère la vie de l'apôtre Paul au point de vue du monde on peut dire que la fin de ses jours a été désastreuse. La marque d'une carrière brillante c'est de marcher de succès en succès ; un pas soutient le suivant. Plus un homme considérable avance en âge, plus le monde le couvre d'honneurs. Mais où étaient les honneurs pour le grand apôtre ? Où le foyer pour finir paisiblement sa vie ? À Rome, dans une prison, attendant l'ordre de son exécution. L'éminent serviteur de Christ, le plus distingué des apôtres, semblait une brillante lumière qui allait s'éteignant dans une obscurité ignominieuse. On peut se demander pourquoi Paul a été réduit à cet emprisonnement, Il y a sans doute à cela de nombreuses raisons, mais l'une d'elles est certainement qu'il pût écrire son épître aux Philippiens, cette merveilleuse expression de la joie chrétienne. Inutile d'engager les autres à se réjouir, si l'on n'est pas joyeux soi-même. Paul se réjouissait et invitait les autres à se réjouir.

L'apôtre avait été jeté en prison pour mourir, mais il y avait quelqu'un qui était encore plus près de lui que le soldat auquel il était enchaîné. C'était le Seigneur Jésus. Quel meilleur compagnon pourrait-on désirer ? Si nous l'avons, cela suffit. Paul l'avait, et la joie du Seigneur était sa force.

Il faut insister là-dessus : si nous voulons être une aide réelle aux autres et leur rendre service, il nous faut mettre notre propre maison en ordre. Il nous faut découvrir pour nous-mêmes si ce que l'Écriture dit est vrai ou non, et si la foi en Dieu nous donne assez de force pour pouvoir toujours nous réjouir. Il y a une source de grâce qui ne manque jamais, c'est le Seigneur Jésus Christ Lui-même.

Nous sommes chacun à la place où Il nous a mis pour son témoignage, séparés, dispersés. Mais il y en a Un qui est avec nous où que nous soyons. Quelques-uns se trouvent maintenant dans des endroits très isolés, là où jadis un grand nombre se rassemblaient ; ils sont peut-être deux ou trois seulement, mais Celui qui est avec eux, ne vaut-Il pas infiniment plus que tous ceux qui ne sont plus ? Dieu a repris tel et tel, et celui-ci et celui-là. Mais il y en a Un qu'Il n'a pas ôté. Si nous regardons à ceux qui sont partis, nous pouvons pleurer et mener deuil, mais si nous regardons au Seigneur, nous l'entendons nous dire à tous : « Ne pleurez pas... allez, mangez de ce qui est gras et buvez de ce qui est doux, et envoyez des portions à ceux qui n'ont rien de préparé... car la joie de l'Éternel est votre force ».

« Voici, Dieu est mon salut ; j'aurai confiance, et je ne craindrai pas ; car Jah, Jéhovah, est ma force et mon cantique, et il a été mon salut. Et vous puiserez de l'eau avec joie aux fontaines du salut » (És. 12:2, 3).

FLÈCHE ET ARC par Bremicker E.A.

Bibliquest

Un combat pour maintenir l'ennemi à distance et éviter le corps à corps. Application : Discerner les dangers à l'avance avant qu'ils ne deviennent une menace grave, et les écarter à temps ME 1999 p. 313-316

Table des matières

- 1 Application spirituelle
- 2 Joseph, l'archer
- 3 Maniement de l'arc
- 4 Un œil clair et une main calme

Les Écritures nous parlent à plusieurs reprises — et tout spécialement dans l'Ancien Testament — d'hommes qui savaient manier la flèche et l'arc. Le premier archer mentionné dans la Parole est Ismaël. « Et Dieu fut avec l'enfant, et il grandit, et habita dans le désert et devint tireur d'arc » (Gen. 21:20).

Dans les temps anciens, l'arc était employé comme instrument de chasse et comme arme de guerre. Il était utilisé tant par les soldats à pied que par ceux qui avaient une monture ou un char. La fabrication d'un arc était longue et coûteuse ; de plus, il fallait apprendre à le manier, ce qui nécessitait beaucoup de force et d'adresse.

L'apôtre Paul nous dit que « les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, mais puissantes par Dieu » (2 Cor. 10:4). Nous avons à mener un combat spirituel (Éph. 6:10-20), à combattre pour la foi (Jude 3). C'est pour cela que nos armes sont de nature spirituelle ; elles n'ont rien de commun avec celles du monde. L'épée — arme très employée dans l'Ancien Testament — représente pour nous la parole de Dieu, selon Éphésiens 6:17. Nous ne trouvons pas une explication aussi directe concernant la flèche et l'arc, mais il est facile d'en découvrir la signification spirituelle.

L'épée est une arme caractéristique des combats corps à corps. Que ce soit pour attaquer ou pour se défendre, une épée ne peut atteindre son but que si l'ennemi est à proximité immédiate. Avec la flèche et l'arc, c'est justement le contraire. Ils s'emploient quand l'ennemi est encore relativement loin. C'est donc le rôle des archers de tenir les ennemis à distance, afin que les combats n'en viennent pas, si possible, au corps à corps.

1 Application spirituelle

Les archers évoquent pour nous des croyants auxquels Dieu a donné la capacité spéciale de pouvoir discerner de loin les dangers qui menacent les enfants de Dieu et de les écarter quand ils sont encore loin. Il y a toutes sortes de dangers qui se présentent, et il est bien utile de pouvoir les tenir à distance avant qu'ils causent leurs ravages dans le troupeau du Seigneur.

D'autre part, nous ne devons pas oublier qu'il y a des archers des deux côtés. Il y en a non seulement dans le peuple de Dieu, mais aussi parmi les ennemis. Quand le roi Saül est parti pour livrer son dernier combat aux Philistins, ce sont justement les archers de l'armée ennemie qui l'ont atteint et l'ont conduit au désespoir (1 Sam. 31:3) (*). Pareillement, le roi Achab a été frappé à mort par la flèche d'un archer (1 Rois 22:34). Éphésiens 6:16 nous parle des dards enflammés du méchant auxquels nous avons à opposer le bouclier de la foi. L'ennemi cherche à nous nuire par tous les moyens imaginables, que ce soit de loin ou de près.

(*) Les archers « d'entre les frères de Saül » avaient alors rejoint David à Tsiklag. Ils étaient « parmi les hommes forts qui lui donnaient du secours dans la guerre, armés d'arcs, se servant de la main droite et de la main gauche pour lancer des pierres, et pour tirer des flèches avec l'arc » (1 Chron. 12:1, 2).

2 Joseph, l'archer

Nous trouvons une citation remarquable des archers dans la bénédiction de Jacob à son fils Joseph : « Les archers l'ont provoqué amèrement, et ont tiré contre lui, et l'ont haï ; mais son arc est demeuré ferme, et les bras de ses mains sont souples par les mains du Puissant de Jacob » (Gen. 49:23, 24). Ici aussi, nous trouvons des archers de deux côtés. Joseph avait été harcelé par eux, mais il leur avait résisté. Cet homme de Dieu avait été exposé à de nombreux dangers, mais avec l'aide de Dieu, il avait vaincu ces épreuves d'une manière que nous pouvons imiter.

Mais ensuite, Joseph nous est présenté lui-même comme archer. Son arc est ferme et les bras de ses mains sont souples. Cela nous parle de force et d'énergie. Pour tirer à l'arc, il était nécessaire d'avoir de la force, sinon on ne pouvait envoyer la flèche au but. Mais quelle est l'origine de cette force ? — « les mains du Puissant de Jacob ». Joseph n'avait pas cette force en lui-même ; elle venait de Dieu. Pour pouvoir nous défendre en tenant l'ennemi à distance, nous avons besoin de force. Mais la force nécessaire ne se trouve jamais en nous-mêmes ; elle est dans notre Seigneur, qui se plaît toujours à nous la donner, si nous nous confions en lui seul. La description du combat spirituel d'Éphésiens 6 est introduite par les mots : « Au reste, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force » (v. 10). Dans la mesure où nous nous confions en nos propres forces, l'ennemi prend le dessus.

3 Maniement de l'arc

Le tir à l'arc devait être appris. À la fin de sa vie, David se souvient que c'est Dieu lui-même qui l'a enseigné. Il dit : « Il enseigne mes mains à combattre ; et mes bras bandent un arc d'airain » (2 Sam. 22:35). Les hommes forts qui étaient venus vers lui à Tsiklag non seulement portaient l'arc, mais étaient exercés à tirer des flèches avec leur arc (1 Chron. 12:2). Nous ne sommes pas en mesure de tenir l'ennemi à distance si nous n'avons pas appris à le reconnaître et à manier l'arc. Il ne nous faut pas seulement connaître l'armure complète de Dieu d'Éphésiens 6, mais aussi la revêtir. Mais la connaissance de l'ennemi et celle de nos armes ne suffisent pas à nous donner la victoire.

4 Un œil clair et une main calme

Deux conditions indispensables pour être un bon archer étaient d'avoir un œil exercé et clair, et une main calme. Il fallait déjà pouvoir reconnaître distinctement l'ennemi quand il se trouvait au loin. Dans l'application spirituelle, ceux qui manient cette arme doivent posséder cette capacité particulière. Il leur faut un œil spirituel exercé, leur permettant de discerner les dangers lorsqu'ils sont encore éloignés. Ensuite, ils ont besoin de tranquillité intérieure et d'équilibre, afin de pouvoir faire face à ces dangers de la bonne manière. Hébreux 5:14 parle — bien que dans un autre contexte — de ceux qui, « par le fait de l'habitude, ont les sens exercés à discerner le bien et le mal ». Le même principe vaut pour les archers. Il s'agit de discerner entre le bien et le mal, de distinguer les dangers avant qu'ils ne deviennent une menace grave, et de les écarter.

Aujourd'hui, où sont les archers dans le peuple de Dieu ? Où sont ceux qui discernent les dangers pour leurs frères et sœurs, et qui les écartent avant que d'autres les aient même remarqués ? Sans conteste, nous pouvons remercier Dieu de ce qu'il nous donne des frères et sœurs qui accomplissent ce service. Qu'il veuille en former davantage, pour le bien de son peuple !

Quand David entonne sa complainte sur Saül, il demande dans sa prière « d'enseigner aux fils de Juda le chant de l'Arc » (2 Sam. 1:18). La note indique qu'il peut s'agir aussi du maniement de l'arc. Sommes-nous prêts aujourd'hui, si le Seigneur nous le demande, à apprendre le maniement de l'arc dans son application spirituelle ?

UNE ANCRE DE L'ÂME, SÛRE ET FERME Hébreux 6:17-20 par Philippe Laügt

ME 1997 p. 353-361

Table des matières

- 1 Les ancrés dans la navigation de Paul
- 2 Héb. 6:18-20 — Une ancre et un Précurseur
- 3 Nous sommes déjà à l'abri du jugement
- 4 Notre sécurité est assurée contre les attaques de l'Ennemi
- 5 Dans ce monde, les ressources de Christ sont les nôtres — Jean 16:33
- 6 Christ est notre ressource parfaite dans l'épreuve

1 Les ancrés dans la navigation de Paul

L'ancre est cet instrument en métal lourd, à deux ou plusieurs branches, suspendu à une chaîne, que le marin jette au fond de l'eau pour empêcher le navire de partir à la dérive. La sécurité qu'elle procure dépend de la nature du fond sur lequel elle repose. Elle est préparée avec le plus grand soin, et l'on s'efforce de discerner la moindre fissure susceptible de diminuer sa solidité. Toutes les précautions sont prises pour qu'elle puisse résister, si besoin est, aux coups de boutoir d'une mer en furie. Généralement, il y a plusieurs ancrés sur un navire. L'une d'entre elles, la plus forte, qui ne sert qu'à toute extrémité, était autrefois appelée l'ancre de miséricorde ou de salut.

Jeter l'ancre comme un dernier recours, ce fut le cas pendant le voyage dramatique où l'apôtre Paul, prisonnier, était transféré à Rome (Act. 27:29). Au début, il avait averti l'équipage : « Je vois que la navigation sera accompagnée de revers et de beaucoup de dommages... même quant à nos vies » (v. 10). Mais le centurion se fiait plus au pilote et au patron du navire qu'à ce que Paul disait.

Tout commence pourtant sous les meilleurs auspices. Mais la navigation devient de plus en plus difficile, et le navire, violemment battu par la tempête, est finalement emporté ça et là sur la mer, quatorze jours durant. La crainte des marins de voir leur navire heurter contre les écueils et se briser ne fait que grandir.

Aussi finissent-ils par jeter quatre ancrés, en attendant impatiemment la venue du jour. Peine perdue ! Bientôt, il faudra les abandonner à la mer (v. 40).

Cette scène met l'accent sur l'inutilité des efforts humains en vue de sortir d'une situation désespérée. Dans de tels moments, les hommes de ce monde sont sans ressources. Seul l'apôtre, au milieu de ce désarroi, peut dire avec foi : « Ayez bon courage ; car je crois Dieu, et je sais... ». Que savait-il ? Ce qu'un ange de ce Dieu auquel il appartenait et qu'il servait était venu lui dire : « Ne crains point, Paul : il faut que tu comparaisse devant César » (v. 24). Dès lors, il savait que la tempête, malgré sa violence, ne pouvait l'engloutir. Il s'appuyait sur Celui qui, dans sa grâce immense, allait sauver en même temps tous ceux qui naviguaient avec lui : Il rend publiquement ce beau témoignage : « Je crois Dieu, et je sais que la chose arrivera comme il m'a été dit » (v. 25).

2 Héb. 6:18-20 — Une ancre et un Précurseur

Si nous avons rappelé cette circonstance, c'est avec le désir de souligner le contraste avec une autre ancre, celle dont parle Hébreux 6. Le chrétien peut se confier en elle au milieu des tempêtes de la vie, en attendant d'atteindre le port désiré. Toute son assurance repose sur le Seigneur et sur son œuvre en sa faveur. « Nous avons une ferme consolation, nous qui nous sommes enfuis pour saisir l'espérance proposée, laquelle nous avons comme une ancre de l'âme, sûre et ferme, et qui entre jusqu'au-dedans du voile où Jésus est entré comme précurseur pour nous » (Héb. 6:18-20).

L'ancre, avec ses caractères de sûreté et de fermeté, est une belle image de l'espérance fondée sur Christ. Elle nous tient attachés à la demeure même de Dieu, au roc de son immuable fidélité : « Vous, qui êtes gardés par la puissance de Dieu par la foi », dira Pierre (1 Pierre 1:5). C'est, pour le racheté, une ferme consolation de se savoir indissolublement lié à Christ. Celui-ci, lorsque l'œuvre de grâce a été achevée, est entré au-dedans du voile, dans le ciel même, « afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu » (Héb. 9:24). Il s'y trouve comme notre « précurseur » ; il s'est sanctifié lui-même pour nous (Jean 17:19).

C'est la seule fois où ce mot « précurseur » est employé dans l'Écriture. C'était le nom très significatif qu'on donnait à une petite chaloupe qui, se détachant d'un navire, allait porter l'ancre en lieu sûr, dans le port, pour assurer la sécurité de tout l'équipage. Voilà bien ce que Jésus est spirituellement pour nous. Il est entré le premier, en notre faveur, dans la présence même de Dieu : « Je vais vous préparer une place... et je vous prendrai auprès de moi » (Jean 14:2, 3). La pensée que ce mot « précurseur » met en évidence est tout à fait en dehors de tout le système lévitique. Quand le souverain sacrificateur entrait dans le sanctuaire terrestre, c'était comme le représentant du peuple, ce n'était pas du tout comme son précurseur. Lui-même entrait avec crainte, une fois l'an, non sans du sang. Il pénétrait au-dedans du voile, dans le lieu très saint, où personne ne pouvait le suivre.

Au contraire, la présence constante de Christ à la droite du Père est le gage absolu que bientôt, comme lui, nous entrerons aussi dans ce sanctuaire où tout dit gloire, dans le ciel même où il nous a préparé une place. Arrêtons nos pensées sur quelques-uns des privilèges dont nous pouvons jouir en attendant d'y être avec lui.

3 Nous sommes déjà à l'abri du jugement

L'expression « nous qui nous sommes enfuis pour saisir l'espérance proposée » rappelle de manière frappante ce meurtrier qui, en Israël, devait se sauver vers l'une des villes de refuge, en suivant un chemin soigneusement préparé. Alors, seul l'homicide involontaire pouvait y trouver refuge, et pour une période limitée — jusqu'à la mort du souverain sacrificateur ! (Ex. 21:13 ; Nomb. 35:9-28 ; Deut. 19:1-10 ; Jos. 20).

Mais maintenant, tout pécheur repentant, lavé dans le sang de Christ, goûte une parfaite et éternelle sécurité, puisque notre grand souverain sacrificateur est toujours vivant (Héb. 7:25). Le croyant n'a plus de crainte, sa dette est payée ; Christ a pris sa place et a subi le jugement que ses péchés méritaient. La parole de Dieu déclare : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus » (Rom. 8:1). Et si les versets 33 et 34 de ce même chapitre posent les questions : « Qui intentera accusation contre les élus de Dieu ? » et « Qui est celui qui condamne ? », la seule réponse est toujours : « C'est Dieu qui justifie ».

La joie inonde le cœur du racheté, sa parfaite assurance repose sur l'œuvre de Christ à la croix. Dans cette épître aux Romains, la justification est présentée sous trois aspects complémentaires.

· Nous sommes justifiés gratuitement par sa grâce (3:24). Notre péché abondait, nous étions sous la juste sentence de Dieu, mais sa grâce a surabondé.

· C'est sur le principe de la foi que nous sommes justifiés (5:1). Il faut s'emparer par la foi de ce don divin, et reconnaître que les meilleures œuvres accomplies avant la conversion, comparées par le prophète à un vêtement souillé (És. 64:6), sont sans valeur pour que nous soyons sauvés (Éph. 2:8, 9).

· C'est par le sang de Christ que nous sommes justifiés (5:9). Ce sang précieux versé devant Dieu était le prix réclamé par sa justice. C'est sur cette base que le Juge peut nous déclarer justes. Dieu a voulu qu'une telle œuvre soit accomplie en notre faveur. Le Seigneur s'est présenté et s'est offert à la croix. Maintenant et pour l'éternité, nous avons la paix avec Dieu.

4 Notre sécurité est assurée contre les attaques de l'Ennemi

Ici aussi, notre assurance sûre et ferme est dans le Seigneur Jésus. C'est une des conséquences de son œuvre. Nous pouvons être « plus que vainqueurs » par Celui qui nous aime. L'apôtre Jean écrit : « C'est pour ceci que le Fils de Dieu a été manifesté, afin qu'il détruisit les œuvres du diable » (1 Jean 3:8). C'est un aspect de son œuvre que l'on néglige parfois. La croix n'a pas pour seule conséquence le pardon de nos péchés, elle a bien d'autres vertus.

Le racheté doit affronter les attaques incessantes de l'Ennemi aussi longtemps qu'il est ici-bas dans un corps d'infirmité. Mais son Seigneur a définitivement triomphé de lui sur la croix (Col. 2:15).

Résistons à Satan, il n'a plus aucun droit sur nous. Nous avons été « délivrés du pouvoir des ténèbres... et transportés dans le royaume du Fils de son amour » (Col. 1:13). Il faut être sobre, veiller et, par la foi, tenir en échec notre adversaire. Comme un lion rugissant, il rôde autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer (1 Pierre 5:8). Mais il peut aussi se transformer en ange de lumière (2 Cor. 11:14). Fertile en ruses, en fourberies et en stratagèmes pour parvenir à ses fins, il sait à quel moment il vaut mieux user de séduction plutôt que de violence. Ne soyons pas circonvenus par Satan : nous n'ignorons pas ses desseins (2 Cor. 2:11). Il peut même se servir de la parole de Dieu, en la tronquant ou en la déformant. Sommes-nous préparés à lui répondre : « Il est écrit », en nous servant de cette même Parole, avec à propos et avec foi ? Sinon, nous pourrions tomber dans ses pièges. Il nous faut être particulièrement vigilants aujourd'hui.

Bientôt, le « fils de perdition » va séduire tous ceux qui habitent sur la terre, par ses artifices et par ses mensonges. Ce ne sera pas avant la venue du Seigneur pour enlever son Église, mais « le mystère d'iniquité opère déjà » (2 Thess. 2:7), et « maintenant aussi il y a plusieurs antichrists » (1 Jean 2:18).

Saisissons et retenons fermement notre espérance, nous serons ainsi à l'abri du découragement. Regarder en haut « au-dedans du voile » occupe notre cœur de ce qui est ferme et bien assuré pour l'éternité dans la présence de Dieu.

5 Dans ce monde, les ressources de Christ sont les nôtres — Jean 16:33

La Parole nous met en garde contre l'amour du monde, qui, à tous égards, s'oppose au Père (1 Jean 2:15, 16 ; Jacq. 4:4). Ses séductions prennent un triple caractère : la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie. L'Ennemi s'est servi de ces armes lors de la tentation au jardin d'Eden (Gen. 3:1-7) et plus tard, au désert, contre le Seigneur lui-même (Luc 4:1-13). Mais si le premier homme est tombé dans le péché, le second homme, lui, a triomphé. Nous sommes encore dans le monde, qui « gît dans le méchant » (1 Jean 5:19). Mais nous y sommes avec les ressources et le secours du Seigneur, qui sont parfaitement suffisants pour résister aux artifices du diable.

Un autre aspect est souligné par l'apôtre Paul dans l'épître aux Galates. Il était, et nous sommes, crucifiés avec Christ (2:20). Le monde nous est crucifié et nous le sommes au monde (6:14). Cette position, chaque croyant est appelé à la mettre en pratique. Notre seul sujet de gloire, c'est la croix. Les choses de ce monde ne devraient pas avoir d'attrait pour notre cœur. Ceux qui ont été crucifiés avec le Christ Jésus en ont fini avec ce monde. La croix montre quelle estimation les hommes ont eue du Seigneur (Marc 15:13, 14). Si nous marchons sur ses traces, le monde nous haïra, comme il l'a haï (Jean 15:18). Paul, esclave volontaire de Jésus Christ, avait délibérément fait l'abandon de tous ses avantages dans ce monde, même au point de vue religieux. Il regardait « toutes choses comme étant une perte, à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus » (Phil. 3:8). Son désir ardent était désormais de « le connaître, lui » (v. 10). Notre vie doit refléter quelque peu celle de Christ.

6 Christ est notre ressource parfaite dans l'épreuve

Seul notre Souverain Sacrificateur peut entrer parfaitement dans toutes nos circonstances. Pour être capable de sympathiser à toutes nos infirmités, il a dû, « en toutes choses, être rendu semblable à ses frères » (Héb. 2:17 ; 4:15). Il a revêtu une humanité parfaite et participé « au sang et à la chair ». Il est né dans l'indigence, il a vécu volontairement dans la pauvreté, connaissant la faim, la soif, la fatigue ; ses disciples ont pu le voir endormi dans une chalupe.

Bientôt, il sera manifesté comme Souverain Sacrificateur pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédec. Aujourd'hui, il remplit cet office d'une manière qui ressemble plutôt à la sacrificature d'Aaron. Il est un « miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur ». Ses commandements sont ceux de l'amour ; ils « ne sont pas pénibles » (1 Jean 5:3) ; il veut par ce moyen nous garder du mal et nous enseigner comment marcher et plaire à Dieu. Seule notre obéissance montrera la réalité de nos affections pour lui.

Si, pour conclure, nous jetons un regard autour de nous, nous comprenons à quel point notre environnement est hostile. La difficulté est accrue par la présence de la chair en nous, toujours prête, si elle n'est pas tenue dans la mort, à répondre aux sollicitations de l'Ennemi. Si nous lui cédon, notre cœur sera bientôt rempli du monde et de ses vanités mensongères. Les « délices du péché », au demeurant fort brefs, nous font décliner rapidement et souvent de façon définitive dans notre vie spirituelle.

Restons dépendants du Seigneur ; ses ressources parfaites nous permettront d'agir avec sagesse et de résister victorieusement à chaque tentation. La Parole et la prière seront nos armes comme elles étaient les siennes. Il faut réaliser en pratique que nous sommes « crucifiés » avec lui et compter sur lui pour avoir du secours au moment opportun.

Dieu soit béni, notre ancre pénètre au-dedans du voile, où Jésus est entré comme notre précurseur. Et la foi, comme la chaîne qui relie un bateau à son ancre, traverse l'espace qui s'étend entre la mer agitée de ce monde et le lieu céleste et immuable où se trouve l'Objet de notre espérance.

Les marins d'Actes 27 ont fait naufrage, car ils se fiaient aux « choses qui se voient ». Gardons nos yeux fixés sur « celles qui ne se voient pas et qui sont éternelles » : notre sécurité sera absolue. Notre précurseur est là-haut, nous serons introduits bientôt dans la maison du Père. Ayons entièrement confiance dans cette ancre sûre et ferme, au moment où tout vacille autour de nous et en nous. Elle nous gardera d'être emportés par tout vent de doctrine (Éph. 4:14). « Si les fondements sont détruits, que fera le juste ? » demandait déjà le psalmiste (Ps. 11:3). Christ est la parfaite réponse à toutes les incertitudes ; il ne change pas.

Nous triomphons par ta victoire,

Seigneur Jésus, puissant Sauveur,
 Dans les haut lieux et dans la gloire
 Des rachetés le précurseur !
 Oui, pour le ciel, notre espérance,
 Sûre à jamais, repose en toi,
 De notre cœur ferme assurance,
 Objet béni de notre foi !

LES ARMES DE NOTRE GUERRE 2 Corinthiens 10:4 par Philippe Laügt

ME 1994 p. 15-22

Table des matières

- 1 Paul et les Corinthiens
- 2 Les armes du croyant
- 3 La destruction des forteresses et des raisonnements
- 4 Des instruments faibles
- 5 Regardant en avant

1 Paul et les Corinthiens

L'apôtre Paul avait longtemps travaillé à Corinthe, cité fameuse de l'antiquité, où une corruption effrayante se dissimulait sous un goût affiché pour les belles lettres, l'art et les sciences.

Dieu avait grandement béni son labeur (2 Cor. 11:27) et une assemblée nombreuse s'était formée, fruit de son ministère dévoué. Les Corinthiens ne manquaient d'aucun don de grâce (1 Cor. 1:7), mais, parce qu'ils n'avaient pas veillé au jugement d'eux-mêmes, toutes sortes de désordres avaient surgi. À la suite d'une première lettre de l'apôtre à ceux qu'il avait engendrés dans l'évangile (1 Cor. 4:15, 16), ils s'étaient montrés attristés selon Dieu (2 Cor. 7:11). Mais des querelles, des jalousies subsistaient encore, et surtout l'orgueil, celui de nos ennemis qui meurt avec le plus de peine. Aussi Paul écrit-il à nouveau avec douleur à cette assemblée divisée, qui battait en brèche son autorité et était fort en danger d'être séduite par des faux docteurs.

Les adversaires de l'apôtre, dont la prétention allait de pair avec la fourberie, s'attaquaient habilement à son apparence extérieure. Ils savaient combien les hommes admirent et suivent volontiers quelqu'un à cause de sa belle prestance (1 Sam. 9:2 ; 10:24). Aussi décrivaient-ils complaisamment celle de Paul comme «faible» et ajoutaient que sa parole était «méprisable», autrement dit qu'il n'était pas éloquent (2 Cor. 10:10). Ils insinuaient aussi que ses lettres pouvaient être «graves et fortes», mais que présent, il ne montrait plus aucune hardiesse. De fait ils refusaient de reconnaître l'enseignement de l'apôtre, n'acceptant pas de le recevoir pour ce qu'il était véritablement, la parole de Dieu (1 Thess. 2:13).

Leurs pauvres arguments ne les laissaient pas, hélas ! les Corinthiens insensibles. Malgré tout ce qu'ils avaient reçu de Paul, plusieurs se laissaient égarer par ces faux apôtres, ces ouvriers trompeurs (2 Cor. 11:13).

Satan peut même se transformer en ange de lumière, et séduire, par ce moyen, des rachetés du Seigneur. C'est un danger toujours très réel. Et ceux qui, souvent inconsciemment, deviennent ses agents, insistent volontiers sur la faiblesse des instruments que Dieu emploie. Alors que l'Écriture nous invite à retenir ce qui est bon (1 Thess. 5:21).

Laissons-nous conduire par le Saint Esprit. Gardons-nous de juger sur l'apparence (2 Cor. 10:7). Dieu nous donnera du discernement si nous restons dans sa communion. Nous pourrons alors porter un jugement juste sur ce qui est exprimé (Jean 7:24 ; 1 Jean 4:1).

Calomnié, tourné en ridicule, Paul se voit contraint de défendre son apostolat. C'est ce qu'il appelle «sa folie» ou être «devenu insensé» (2 Cor. 11:1 ; 12:11). Car d'habitude, s'il s'agissait d'attaques personnelles, il était prêt à tout supporter. Le sommes-nous ?

Mais maintenant ce sont les droits du Seigneur qui sont en jeu. Il doit réfuter ces attaques, pour maintenir la vérité révélée, dont il est un des dépositaires (Éph. 3:3).

Combien son comportement dans ces circonstances pénibles est instructif ! Plus que d'autres, il aurait eu des raisons de se confier dans la chair (Phil. 3:4-6). Mais sous l'action du Saint Esprit en lui, il réalise que cette chair a été condamnée à la croix de Christ et doit être entièrement mise de côté.

Il ne rejette pas avec indignation les moqueries dont il est l'objet, ce qui serait la tendance naturelle de chacun d'entre nous. Non, avec une humilité désarmante, il reconnaît que sa présence personnelle est «chétive». Attitude qui n'est pas sans rappeler celle de son Maître (És. 53:3). Serviteur de Dieu, il met en pratique l'enseignement qu'il donne lui-même en 2 Corinthiens 6:4-8. Il ne passe pas son temps à se défendre. Tout de suite, il cherche à édifier (2 Cor. 10:8 ; 12:19 ; 1 Cor. 14:26). De son autorité apostolique, il espérait n'avoir à user que de cette manière. D'habitude il occupe les cœurs d'un Christ glorifié. Mais ici il exhorte avec délicatesse, et même supplie «par la douceur et la débonnairé du Christ». Ces caractères ont brillé sur la terre chez l'homme parfait que nous avons toujours à imiter (1 Pierre 2:21). Ils étaient précieux pour Paul, ils ne l'étaient pas encore pour ses frères à Corinthe. Ils marchaient «à la manière des hommes» (1 Cor. 3:3) et se montraient plutôt portés à user d'armes charnelles, même dans le combat chrétien. N'est-ce pas souvent notre façon de faire ? Notre chair nous incite à faire usage de notre énergie naturelle, à agir avec diplomatie ou à affirmer notre personnalité pour faire triompher nos idées. On peut aussi faire preuve d'une certaine sagesse humaine ou même étaler des connaissances bibliques, restées strictement intellectuelles. Mais tout cela est sans valeur pour Dieu, il ne s'en servira pas pour l'accomplissement de ses desseins.

2 Les armes du croyant

L'apôtre précise ensuite que s'il marche dans la chair, comme tout homme dont le corps est assujéti aux infirmités, il ne marche pas selon la chair, ce dont il était accusé. Ce qui convient à un enfant de Dieu, c'est de marcher selon l'Esprit (Rom. 8:4). Mais ce point est seulement suggéré ici. Ce n'étaient pas des motifs charnels qui faisaient agir Paul (Phil. 2:3). Comme serviteur de Christ, ce qui avait du prix pour lui, c'était la volonté de son Maître.

On retrouve dans la jeunesse de David un comportement qui rappelle celui de Paul. Le fils d'Isaï avait appris dans la solitude à compter sur Dieu seul (Ps. 62). C'est lui qui avait été sa force et son refuge dans ses combats contre le lion et contre l'ours. Lorsqu'il est sorti vainqueur de ces combats, sa foi l'assure que Dieu sera encore avec lui contre Goliath (1 Sam. 17:37-45). Confiant dans son armure, Saül voudrait en revêtir David. Mais ce dernier évite le piège que Satan lui tend. Il comprend que cette armure ne peut qu'entraver un homme qui marche avec Dieu. «Je ne puis marcher avec ces choses, car je ne l'ai jamais essayé.» David avait eu beaucoup affaire avec Dieu dans le secret, et si maintenant il se servait des moyens que le monde lui proposait, l'ennemi aurait prise sur lui.

Mais alors de quels moyens peut-on légitimement se servir ? Utilisons ceux que Dieu met à notre disposition, comme les cinq pierres lisses que David choisit dans le torrent. Une seule suffira d'ailleurs. Ne recourons-pas à ce que le monde offre, à ce qui fait partie des armes habituelles de l'homme et fait appel à ses ressources, voire à ses stratagèmes. En employant des armes charnelles, nous aiderions l'Ennemi. «Que personne ne s'abuse soi-même : si quelqu'un parmi vous à l'air d'être sage dans ce siècle, qu'il devienne fou» (1 Cor. 3:18).

David ira au combat avec, avant tout, sa confiance inébranlable en Dieu. Ainsi la victoire sera entièrement à la gloire de l'Éternel. Toute la terre saura qu'il y a un Dieu pour Israël (Osée 1:7) ; mais surtout, son peuple, saisi jusqu'alors d'une crainte irrésistible qui le faisait fuir, réalisera que ce n'est ni par l'épée, ni par la lance que l'Éternel sauve, mais qu'il s'est réservé l'issue de la bataille (1 Sam. 17:47). Le croyons-nous vraiment, après avoir essayé tant de fois, à notre honte, de nous servir de nos capacités, sans qu'elles soient soumises au Seigneur ?

3 La destruction des forteresses et des raisonnements

Notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, comme notre façon d'agir pourrait souvent le laisser croire. Mais elle est contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes.

Dans cette épître aux Corinthiens, le combat se déroule dans le domaine de l'esprit, où l'Ennemi peut entretenir tout un réseau de forteresses. Il introduit dans les choses de Dieu des principes que la chair comprend et approuve. De là découle l'activité néfaste de ceux qui prétendent interpréter les oracles de Dieu avec leur intelligence naturelle. Ainsi se forgent les théologies nouvelles, les courants philosophiques où se mêle souvent la psychanalyse, voire l'occultisme.

Satan, vaincu à la croix, reste très dangereux. Il est prêt à fournir à ceux qui l'écoutent toutes sortes de raisonnements, d'arguments fallacieux (Col. 2:8). Plus que jamais, il tente de s'opposer à l'action puissante de l'Esprit, ce même Esprit qui rendait les paroles de l'apôtre persuasives (1 Cor. 2:4). Il est indispensable de «combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints» (Jude 3). Au «Quoi, Dieu a dit», (Gen. 3:1) il est toujours de saison d'opposer le «Il est écrit» (Matt. 4:4, 7, 10).

Dans son orgueil, par ses raisonnements, avec son désir d'indépendance à l'égard de Dieu, l'homme naturel est disposé à accueillir toutes les suggestions de l'Ennemi. Réprimer cette propre volonté devenue le siège et le véhicule des machinations de Satan, voilà le vrai but du combat spirituel. L'homme encore dans ses péchés poursuit inlassablement la réalisation de ses propres pensées et ce que lui suggère son imagination. Il n'en va pas de même pour le croyant. Il abandonne au contraire, sous l'action du Saint Esprit en lui, ses propres pensées et cette imagination qui déforme la réalité. Il est désormais propre à participer à ce combat spirituel pour la destruction des raisonnements et de toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, pour amener toute pensée captive à l'obéissance de Christ. Travail qui doit s'opérer d'abord dans ses propres pensées, ce qui lui permettra d'être aussi en aide à ceux qui l'entourent.

4 Des instruments faibles

Mais pour être des instruments appropriés dans la main divine, il faut rester conscients de sa faiblesse (1 Cor. 1:29). Ainsi, au temps des Juges, une poignée d'hommes est prête à s'opposer à la puissante armée rassemblée par les Madianites. Mais Dieu, qui connaît les cœurs, veut encore diminuer fortement le nombre de ces combattants, de peur qu'Israël ne se glorifie contre lui, disant : «Ma main m'a sauvé» (Juges 7:2). Tout repose sur la disposition du cœur à obéir. Or Gédéon est prêt à le faire, sans murmurer. La bénédiction est assurée. Lui-même, comparé à un pain d'orge de peu de valeur, sera l'instrument dont l'Éternel se servira pour renverser la tente des Madianites (Juges 7:14, 22). Les armes de ses compagnons paraissent vraiment étranges. Elles seront «puissantes par Dieu» (2 Cor. 10:4). Gédéon leur dit : «Regardez ce que je vais faire, et faites de même» (Juges 7:17). Gardons-nous des initiatives, de celles qui seraient le fruit de notre imagination. Au son de la trompette, on doit briser sa cruche. D'abord vide, elle contient maintenant une torche, qui va illuminer la nuit. Cette manifestation de la lumière a pour conséquence la confusion et la panique dans le camp adverse. L'Éternel tourne l'épée de chacun contre son compagnon (Juges 7:22).

Rappelons la signification spirituelle de cette scène (2 Cor. 4:6, 7, 10). Nos corps sont des vases de terre. Dans la mesure où nous portons vraiment toujours et partout la mort de Jésus, la lumière de la connaissance de la gloire de Christ pourra luire pour ceux qui nous entourent. Sommes-nous prêts à un tel brisement de nous-mêmes pour mener les combats de Dieu ? «Toute puissance, tout service réel et effectif découlent d'une entière dépendance» (J.N.D.).

Mais quelles sont donc les armes de notre guerre, celles que Dieu met à notre disposition ? Essentiellement la prière et cette épée de l'Esprit, la Parole de Dieu. Elles sont défensives et offensives à la fois. Elles complètent cette armure de Dieu (Éph. 6), qui seule peut nous protéger contre les dards enflammés du méchant. Mais pour que ces armes soient pleinement efficaces, le Saint Esprit qui habite en nous ne doit pas être attristé. Il aura alors toute liberté pour manifester ses caractères de puissance, d'amour et de conseil (2 Tim. 1:7).

5 Regardant en avant

Une nouvelle année commence. Nous appelons de nos vœux Celui qui redit au cœur des siens : «Je viens bientôt» (Apoc. 3:11 ; 22:7, 12, 20). Dans cette attente, jetant un regard en arrière, nous avons beaucoup de raisons d'être humiliés quant à notre conduite. Mais il convient de reconnaître à Sa gloire que Sa grâce n'a jamais cessé de se manifester à notre égard. Aussi, regardant en avant, nous pouvons affirmer avec confiance : «Oui, la bonté et la gratuité me suivront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Éternel pour de longs jours» (Ps. 23:6).

Des ennemis nombreux, puissants et subtils, assaillent notre faiblesse. Le commandement de l'Éternel à son peuple Israël garde toute sa valeur : «Qu'ils marchent !». Il parle ainsi au moment même où ils semblent vraiment pris dans une nasse, entre la mer et un ennemi qui croit triompher (Ex. 14:15). Mais sur le fondement du sang précieux de Christ, Celui qui est pour le croyant montrera toujours qu'il est contre l'ennemi (2 Rois 6:15-17).

Nous serons encore, jusqu'à la venue du Seigneur, inévitablement confrontés à de véritables forteresses. Jéricho, qui fermait l'accès du pays de Canaan à Israël, l'empêchant de prendre possession de son héritage, en est le type frappant. Prenons courage, la menace que Josué faisait peser sur la ville de Jéricho pouvait paraître dérisoire, mais «par la foi, les murs de Jéricho tombèrent, après qu'on en eut fait le tour sept jours durant» (Héb. 11:30). C'est aux pieds du Seigneur (Jos. 5:14) et à sa suite, lui la vraie Arche, que se trouvent toujours les seules vraies ressources dans chaque phase du conflit spirituel.

Séparés de lui, nous ne pouvons rien faire (Jean 15:5). La fervente supplication du juste peut beaucoup (Jacq. 5:16) ; ne cessons pas de prier. Faisons avec persévérance et foi le tour des citadelles apparemment imprenables. Si nous nous appuyons sur les promesses de la Parole, et sommes prêts à nous servir d'elle à bon escient sous sa direction, les murs de l'orgueil et de l'incrédulité tomberont dans les esprits. Les «forteresses» les plus effrayantes seront détruites à sa gloire. Et déjà, en attendant la gloire et la perfection, les rachetés jouiront des arrhes de leur héritage acquis par Christ à la croix.

Trésor incomparable,

Tendre et fidèle ami ! Toi qui seul fus capable De vaincre l'ennemi ! Garde par ta puissance
Nos esprits et nos coeurs, Toi qui, par ta présence, Nous remplis de bonheur.

Jésus, notre richesse, Notre seul vrai bonheur, Puisqu'en notre faiblesse Tu nous gardes, Seigneur, À nos coeurs l'Adversaire
Ne peut ravir la paix, Ni de l'amour du Père Nous séparer jamais.

«Donne-moi cette montagne» (Jos. 14 :12) par Philippe Laügt

Les cordeaux sont tombés pour moi en des lieux agréables ; oui, un bel héritage m'est échu (Ps. 16).
09 - 2001

Table des matières

- 1 Ce qui a du prix pour nous
- 2 Déconsidérer ce que Dieu donne è murmures è rébellion
- 3 Résultat du mépris — Souffrances des fidèles
- 4 Les leçons du chemin avec Dieu
- 5 Être encore en exemple 40 ans plus tard
- 6 La contemplation du pays — une espérance vivante
- 7 Patience et confiance : des difficultés qui n'impressionnent pas
- 8 Hébron
- 9 Famille de Caleb

1 Ce qui a du prix pour nous

À première vue, cette requête [«Donne-moi cette montagne»] peut paraître étrange. Il faut reconnaître qu'il serait plutôt dans nos habitudes de tourner autour de la montagne (Deut. 2:3), en cherchant à éviter les difficultés. D'ailleurs que peut-on faire d'une montagne ? Une plaine bien arrosée partout, voilà le désir spontané du cœur naturel (Gen. 13:10).

Dans le passé, d'autres avaient estimé cet obstacle insurmontable. Ce qui est grand aux yeux du monde peut le devenir aussi, hélas, pour le croyant. Quand les hommes prennent, à nos yeux, des allures de géants (Marc 8:24), nous oublions ce que Dieu est pour son peuple : «Il chasse l'ennemi devant toi» (Deut. 33:27). La montagne paraît alors trop haute pour certains, d'autres s'estiment trop âgés pour le combat. On met en avant toutes sortes d'excuses, mais Dieu pèse les cœurs (Dan. 5:27).

Caleb savait qu'avec le secours de Dieu, cette montagne pouvait et devait être conquise. Cette requête vient d'un homme de quatre-vingt-cinq ans, un âge où d'habitude on se contente plutôt d'évoquer le passé. Mais cet homme de Dieu est encore plein de vigueur. Il peut dire en toute vérité : «Je suis fort aujourd'hui comme le jour où Moïse m'envoya ; telle que ma force était alors, telle ma force est maintenant pour la guerre, et pour sortir et entrer» (Jos. 14:11). En fait, il illustre magnifiquement la promesse divine : «Ceux qui s'attendent à l'Éternel renouvelleront leur force ; ils s'élèveront avec des ailes, comme des aigles, ils courront et ne se fatigueront pas, ils marcheront et ne se lasseront pas» (És. 40:31)

À Guilgal, devant tous, Caleb égrène ses souvenirs. Il avait quarante ans quand Moïse, serviteur de l'Éternel, l'envoya de Kadès-Barnéa, avec dix autres princes, explorer le pays de Canaan (Nom. 13:3, 19-23). Jamais plus il ne l'oubliera : son cœur sera toujours là.

2 Déconsidérer ce que Dieu donne, puis murmures, puis rébellion

À son retour, Caleb a rapporté à Moïse «la chose telle qu'elle était dans son cœur» (Jos. 14:7 ; Nom. 14:7). Mais le compte-rendu des autres princes (Josué excepté) a été tout autre. Il aura pour sinistre effet de faire fondre le cœur du peuple.

Ces princes sont obligés de reconnaître que le pays est vraiment ruisselant de lait et de miel». Ils ont d'ailleurs rapporté, comme requis, des fruits magnifiques de la vallée d'Eschol, à proximité d'Hébron, et chacun peut les admirer (Nom. 13:24-28). Tous ces fruits présentent des aspects variés de Christ. La grappe de raisin, ce fruit de la vigne, dirige nos pensées vers Celui qui est le vrai Cep (Jean 15:1), sur Christ et sa prééminence (Col. 1:18). Les grenades, dont les reproductions ornent le Tabernacle et le Temple (Ex. 28:33 ; 2 Chr. 4:12-13) se lient à l'adoration. Ce sont des fruits très abondants. La douceur des figues et l'ombre que cet arbre procure, rappelle ces deux caractères de Christ : à la fois nourriture et repos pour les siens (Juges 9:11 ; Cant. 2:13).

Seulement, ces dix témoins ajoutent : «Le peuple qui habite le pays est fort. Nous ne sommes pas capables de monter contre ce peuple (Nom.13:32). Ils décrivent, avec complaisance, les villes grandes et murées jusqu'aux cieux ! Ils insistent sur la grande stature de leurs habitants, sans oublier de mentionner qu'ils ont vu les fils des Anakim, connus pour être des géants ! (Deut. 1:28). Ils n'ont oublié qu'une chose : c'est que Dieu avait promis de leur donner le pays.

Caleb, le premier, s'oppose fermement à ceux qui décrivent ainsi le pays désirable (Ps. 106:24). Il fait taire le peuple devant Moïse, et déclare : «Montons hardiment et prenons possession du pays» (Nom. 13:31). La hardiesse est un caractère précieux de la foi (1 Thes. 2:2).

Mais «tous les fils d'Israël murmurèrent contre Moïse et contre Aaron ; et toute l'assemblée leur dit : «Oh ! Si nous étions morts dans ce désert !» (Nom. 14:1-2). Ces murmures sont contre Dieu, ils font bientôt place à la rébellion (Ex. 16:8-9 ; Nom. 14:9).

Aujourd'hui aussi, il y a beaucoup de personnes qui murmurent, et se plaignent de leur sort (Jude 16). Parmi eux, les enfants de Dieu ont-ils donc oubliés que « la piété avec le contentement est un grand gain » ? (1 Tim. 6:6).

Josué vient se joindre à Caleb. Ensemble, ils ressentent vivement le péché du peuple. Ils déchirent leurs vêtements, et déclarent : C'est un très-bon pays. «Si l'Éternel prend plaisir en nous, il nous fera entrer dans ce pays-là. Seulement ne vous rebellez pas contre l'Éternel ; et ne craignez pas le peuple du pays, car ils seront votre pain». Mais, à l'écoute de ce témoignage fidèle, toute l'assemblée parle de les lapider ! Alors la gloire de l'Éternel apparaît à tous les fils d'Israël à la tente d'assignation (Nom. 14:6-10).

3 Résultat du mépris — Souffrances des fidèles

Toute cette génération, à cause de son incrédulité, va tomber dans le désert : «Vous qui avez murmuré, si vous entrez dans le pays touchant lequel j'ai levé ma main pour vous le faire habiter, excepté Caleb, fils de Jephunné et Josué, fils de Nun !» (Nom. 14:29-30).

Les espions qui, en méprisant le pays, ont de fait méprisé l'Éternel (Nom. 14:23 et 31) ; ils meurent aussitôt de plaie devant Dieu (Nom. 14:37). Le peuple qui s'est rebellé va se consumer lentement dans le désert. Pendant près de quarante ans encore, ils vont errer au milieu de la désolation des hurlements d'une solitude (Deut. 32:10). Ce long pèlerinage sera jalonné par des milliers de tombes !

Josué et Caleb n'avaient pas montré le même «méchant cœur d'incrédulité» (Héb. 3:12). Pourtant ils partagent les souffrances du peuple dans le désert. Quelle peine pour eux de voir chaque jour mourir leurs frères incrédules, après les avoir, en vain, exhortés à l'obéissance (Nom. 27:3 ; Hébr. 3:17).

C'est une longue épreuve pour Caleb et Josué, comparable à celle d'autres serviteurs de Dieu, comme Joseph ou Daniel. Ils ont été manifestés fidèles (Jac. 1:12) et pourtant ils ont part aux souffrances que leurs frères doivent traverser à cause de leurs péchés. Ils endurent avec patience, ce qui est «digne de louange devant Dieu» (1 Pier. 2:20). On ne voit pas chez eux trace d'amertume ou de ressentiment. On n'entend dans leur bouche aucune récrimination à l'égard de leurs compagnons de route !

4 Les leçons du chemin avec Dieu

Ils ne suivent pas à contrecœur le chemin où Dieu juge bon de les faire marcher. Leur foi et leur espérance reposent entièrement en Lui (1 Pier. 1:21). Dans le désert, Dieu forge et trempe leur foi et leur enseigne à compter sur Lui seul. Retenons ferme, comme eux, jusqu'au bout le commencement de notre assurance. Quelle sera notre grande récompense ? Devenir les compagnons du Christ (Héb. 3:14).

Josué se retire pour un temps de la vie publique. Il sert Moïse et ne sort pas de l'intérieur de la tente (Ex. 23:14 ; 33:11). Il apprend, instruit par ce conducteur, à traverser les épreuves en demeurant à l'ombre du Tout-puissant (Ps. 91:1). Dieu, dans son amour, le prépare à conduire ces gens de col roide et incirconcis de cœur et d'oreilles, qui résistent toujours à l'Esprit Saint (Act. 7:51). Il lui faudra attendre avant reprendre le flambeau des mains de Moïse et montrer à son tour cette foi dont le peuple ne voulait pas, mais qui seule pourtant pouvait lui apporter la bénédiction (Nom. 27:18-22).

La Parole de Dieu reste muette aussi au sujet de Caleb durant toute cette période. Il aurait pu dire, comme la Sunamite : «J'habite au milieu de mon peuple» (2 Rois 4:13). Il a vu et goûté les fruits de ce pays ruisselant de lait et de miel, mais il sera longtemps encore privé des bénédictions promises. Toutefois sa foi, mise à l'épreuve, va résister (1 Pier. 1:7). Chaque enfant de Dieu, en toutes circonstances, peut jouir d'une communion personnelle avec son Dieu. Et le jour venu, Caleb sera prêt à jouer le rôle que l'Éternel veut lui confier (1 Cor. 16:13). Si, par la volonté de Dieu, notre chemin prend parfois une direction inattendue, elle peut se révéler très enrichissante : «La tribulation produit la patience, et la patience, l'expérience, et l'expérience, l'espérance ; et l'espérance ne rend point honteux» (Rom. 5:4).

Caleb aura le privilège de rappeler devant les fils de Juda et devant Josué, la fidélité du Seigneur, qui lui a «conservé la vie, ces quarante-cinq ans» (Jos. 14:10 ; Lam. 3:23). Pourtant avec son peuple, il a traversé le désert grand et terrible, un désert de serpents brûlants et de scorpions, une terre aride, sans eau (Deut. 8:15). La marche des enfants d'Israël a été émaillée de murmures et de rébellions. Mais jamais, dans sa grande miséricorde, Dieu n'a cessé de leur donner chaque matin la manne et l'eau du rocher (1 Cor. 10:3-4) et de tous ces bienfaits Caleb a eu sa part !

Maintenant ce serviteur de Dieu est prêt à participer aux combats nécessaires pour conquérir le pays. Ces villes impressionnantes, qui ont tant effrayé la génération disparue, tombent l'une après l'autre. Appuyés sur l'Éternel, «Josué et tout Israël» les frappent irrésistiblement.

5 Être encore en exemple 40 ans plus tard

C'est alors qu'intervient aussi le partage du pays par le sort (Jos. 14:3). L'Éternel désigne par nom ceux qui, sous l'autorité d'Éléazar, le sacrificateur, et de Josué, le nouveau conducteur du peuple d'Israël, ont la responsabilité de procéder au partage. Toutes les tribus sont concernées, à l'exception de celle de Lévi, appelée à une part plus élevée encore (Deut. 10:8-9). Les tribus doivent prendre courageusement possession de leur lot. Or Josué doit leur dire : «Jusques à quand vous porterez-vous lâchement à aller prendre possession du pays que l'Éternel, le Dieu de vos pères, vous a donné ?» (Jos. 18:3). Là encore, Caleb sera en exemple.

Pour la tribu royale de Juda (Apoc. 5:5) c'est justement ce vétéran qui est le responsable désigné (Nom. 34:19). Il est le seul, avec Josué, de tous les dénombrés du début du voyage, au désert du Sinaï, qui soit encore en vie ! (Nom. 1:2-3 ; 14:29).

6 La contemplation du pays — une espérance vivante

Caleb a pleinement suivi l'Éternel. Dieu l'a affirmé le premier, à Kadès-Barnéa, après la révolte générale : «Mais mon serviteur Caleb, parce qu'il a été animé d'un autre esprit et qu'il m'a pleinement suivi, je l'introduirai dans le pays où il est entré, et sa semence le possédera» (Nom. 14:24). Le pays qu'il a foulé de son pied lui appartiendra (Jos. 1:3). Ces paroles ont été un encouragement durable pour Caleb. Elles lui ont apporté la joie et l'énergie nécessaires pour affronter les longues traites du désert. Il serre dans son cœur un précieux titre de propriété (voir aussi Daniel 12:13).

À l'appel de Dieu, avons-nous aussi parcouru de long en large l'héritage céleste promis ? (Gen. 13:17). S'il en est ainsi, toute notre vie sera transformée et notre entourage verra bientôt quelle est notre vraie patrie ! (Héb. 11:13-14).

Moïse, qui aurait tellement désiré entrer dans le pays, se plaît à rappeler, à deux reprises, l'attitude ferme de Caleb (Nom. 32:12 ; Deut. 1:36). Dans le livre de Josué, Caleb à son tour, s'appuie sur ce témoignage de Moïse pour en parler (Jos. 14:9), et son ami, Josué, ne tarde pas à en témoigner aussi (Jos. 14, 14).

Quelqu'un a écrit au sujet de Caleb : «Il était ardent dans sa jeunesse, ferme à l'âge mûr, audacieux dans sa vieillesse». Il marchait par la foi, non par la vue (2 Cor. 5:7). Une espérance vivante l'a soutenu au milieu de ce peuple rebelle. Il fait partie de la phalange de témoins qui, par la foi, ont obtenu les choses promises (Héb. 11:33).

Caleb n'était pas jaloux à l'égard de Josué. Il savait que l'Éternel avait élevé son compagnon d'armes aux yeux de tout Israël. Et le peuple le craignait, comme il avait craint Moïse, tous les jours de sa vie (Jos. 4:14). Caleb, malgré son âge et sa notoriété, donne l'exemple de la soumission. Il s'en remet sans peine à Josué pour recevoir en héritage la montagne promise (Nom. 14:12).

7 Patience et confiance : des difficultés qui n'impressionnent pas

En considérant un peu cette vie de Caleb, en voyant sa persévérance et sa fidélité, sa requête ne surprend plus : «Donne-moi cette montagne dont l'Éternel a parlé en ce jour-là ; car tu as entendu en ce jour-là, que les Anakim y sont, et de grandes villes fortes ; peut-être que l'Éternel sera avec moi, et je les déposséderai, comme l'Éternel a dit». Dans sa bouche, ce «peut-être» n'est pas l'expression du doute, mais de l'humilité, comme ce fut aussi le cas pour Jonathan plus tard (1 Sam. 14:6).

Caleb n'ignore pas les difficultés. Mais il compare ces géants à Dieu. Alors, ils n'ont pas à ses yeux plus d'importance que des sauterelles ! (Nom. 14:9).

Le prophète Élisée aussi, compare les troupes de l'ennemi aux armées célestes, visibles pour la foi. Il déclare à son jeune homme, tout effrayé : «Ne crains pas, car ceux qui sont avec nous sont en plus grand nombre que ceux qui sont avec eux» (2 Rois 6:15-17 ; Deut. 20:1-3). Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, mais puissantes par Dieu pour la destruction des forteresses de l'Ennemi (2 Cor. 10:4).

Caleb attendait cette heure depuis 45 ans ! Avons-nous la même patience et la même confiance ? Sommes-nous devenus à notre tour «imitateurs de ceux qui, par la foi et par la patience, héritent de ce qui avait été promis» (Héb. 6:12) ?

8 Hébron

Caleb était déjà allé jusqu'à Hébron (ou : Kiriath-Arba) en parcourant le pays avec les autres espions. Cette ville avait été bâtie sept ans avant Tsoan (ou Tanis). Les hommes avaient pu admirer dans cette ville égyptienne, la sagesse de ce monde, avec sa civilisation raffinée. Mais elle ne tarderait pas à disparaître (Jos. 14:9 ; És. 19:11 ; Ps. 78:12-13).

Par contre Hébron évoque pour le croyant la sagesse cachée de Dieu (1 Cor. 2:8). L'Éternel était venu visiter son ami Abraham près des chênes de Mamré (un lieu qui signifie vigueur). Là, près d'Hébron, il lui fait part de ses secrets (Gen. 18:17-19 ; Ps. 25:14). Il lui avait révélé le jugement imminent, décrété à l'égard de Sodome et de Gomorrhe (Gen. 18:17). Abraham avait osé parler au Seigneur en faveur de Lot (Gen. 18:27). À Hébron, Abraham vivait comme un pèlerin avec sa tente et son autel pour adorer l'Éternel (Gen. 13:14-18). Ses descendants, Isaac et Jacob, vécurent aussi dans le même lieu. Comme leur père Abraham, ils jouirent à Hébron, d'une réelle communion avec Dieu. Ensuite ces patriarches furent ensevelis dans une caverne du champ de Macpéla, dans l'attente de la résurrection (Gen. 49:29-31).

Mais maintenant à Hébron se trouvaient toujours ces trois fils d'Anak ! (Nom. 13:23). Ce n'est pas une surprise : Satan s'attaque toujours à ce qui a du prix pour Dieu. Il voudrait ôter tous ses privilèges au peuple de Dieu (Nom. 13:31-33).

Les noms des géants qui habitent à Hébron sont suggestifs : Akhiman peut se traduire : frère de l'homme. Satan a ses contrefaçons : il voudrait faire descendre le peuple de Dieu au niveau des incrédules. Dans cette intention, ses agents se présentent souvent sous un aspect fraternel.

Sheshaï veut dire : libre. Satan promet la liberté à ceux qui sont en réalité les esclaves de la corruption (2 Pier. 2:19). C'est un menteur : l'homme, sous l'empire de ses passions, prisonnier de l'Ennemi, n'est qu'un très malheureux esclave. Christ seul peut arracher sa créature à l'homme fort et lui donner la vraie liberté (Luc 11:22 ; Gal. 5:1). L'homme naturel ne peut pas se soumettre à la Seigneurie de Christ et à l'autorité du Saint Esprit (Rom. 8:7). Il lui faut d'abord se convertir et recevoir l'Esprit saint.

Enfin, Thalmaï signifie confiance en soi. C'est un trait habituel chez les hommes, une prétention qui peut, hélas, gagner même des croyants.

Les infidélités qui se multiplient dans la profession chrétienne sont certainement souvent liées à notre lâcheté, à notre manque de courage moral devant l'activité violente et malfaisante des fils d'Anak. La crainte des hommes tend toujours un piège (Prov. 29:25).

Les Cananéens doivent être chassés du pays. Quel beau jour que celui où «il n'y aura plus de cananéen dans la maison de l'Éternel des armées» (Zach. 14:21). La victoire sur l'ennemi est impossible sans la foi. Il faut se reposer entièrement sur Dieu (Héb. 11:6).

Faute de quoi, dans les moments décisifs de notre vie, Satan nous offre un chemin facile, qui peu à peu nous éloigne de Dieu (Héb. 2:1). La foi discerne les difficultés, mais elle s'appuie sur le Dieu vivant. Or si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? (Rom. 8:31 ; Ex. 14:14) !

Caleb déjà avancé en âge, suit toujours de près l'Éternel son Dieu. Il sait que c'est Lui qui tient l'épée qui décide des combats (Rom. 8:31). Avec une telle assurance dans le cœur, les obstacles dont Satan se sert si volontiers pour nous effrayer, ne paraissent plus insurmontables. Caleb et Josué ont vu, eux aussi, ces géants, mais ils n'ont pas pensé, comme les autres : «nous étions à nos yeux comme des sauterelles et nous étions de même à leurs yeux» (Nom. 13:34). Dieu peut au moment convenable, confier à Caleb une tâche, que d'autres sont incapables d'accomplir !

Josué le bénit et lui donne Hébron en héritage (Jos. 14:13). Caleb en dépossède les trois fils d'Anak (Jos. 15:14). C'est pourquoi Hébron appartient en héritage, jusqu'à ce jour, à Caleb, fils de Jephunné le Kénizien (Jos. 14:14) Cet homme de foi a désormais quelque chose à donner, une portion qu'il a prise sur l'ennemi, comme Jacob, avec son épée et son arc (Gen. 48:22). Les hommes de Juda, la tribu de Caleb, auraient du suivre son exemple ! Certes ils prennent Tsephath, Gaza et Ékron, mais ils ne dépossèdent pas les habitants de la vallée, «parce qu'ils avaient des chars de fer» (Jug. 1:19).

9 Famille de Caleb

La famille de Caleb est aussi un bel exemple pour nous. Caleb avait une fille, Acsa, qui a la même foi que son père. Celui-ci connaît par expérience les qualités requises pour combattre les combats de l'Éternel. Il estime que celui qui prendra une ville proche d'Hébron, sera digne d'entrer dans la famille ! Alors il promet : «À qui frappera Kiriath-Sépher (appelée aussi Débir ou la ville des livres) et la prendra, je lui donnerai ma fille Acsa pour femme» (Jos.15:16 ; Jug. 1:12).

Les exploits de Caleb ont été un bel exemple et un encouragement pour Othniel, fils de Kenaz, frère de Caleb. Il sera plus tard le premier juge d'Israël. Il prend la ville et reçoit Acsa pour femme. À l'égard de celle-ci, on se rappelle la question : «Une femme vertueuse ! Qui la trouvera ? Son prix est bien au-delà des rubis. Le cœur de son mari se confie en elle, et il ne manquera pas de butin» (Prov. 31:10-11).

Acsa est, comme son père, très persévérante. Elle a de bons désirs : l'héritage a vraiment du prix à ses yeux. En a-t-il autant pour nos cœurs ? Elle incite d'abord son jeune mari à demander un champ à son père et elle lui réclame ensuite des sources d'eau, car la terre reçue est au midi !

On devine la joie de Caleb quand il entend une telle requête : Sa fille va recevoir plus qu'elle n'a demandé : les sources du haut et les sources du bas.

«Toutes mes sources sont en toi» s'écrie le psalmiste (Ps. 87:7). Tournés vers le haut, nos regards peuvent contempler l'Infini en la personne de Christ. Durant le voyage ici-bas, nous pouvons boire à la source intarissable de la Parole de Dieu (Ps 1:3).

Dieu promet : «Combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent» (Matt. 7:11).

Quelle instruction, quel encouragement Dieu nous a conservé par la vie de tels serviteurs ! Considérant l'issue de leur conduite, imitons leur foi (Héb. 13:7) ! «Le Dieu de toute grâce, qui vous a appelés à sa gloire éternelle dans le Christ Jésus, lorsque vous aurez souffert un peu de temps, vous rendra lui-même accomplis, vous affermira, vous fortifiera, et vous établira sur un fondement inébranlable (1 Pier. 5:10).

Pour la foi, rien n'est impossible

Au grand Dieu dont nous dépendons

Elle est l'œil qui voit l'invisible

La main qui s'empare des dons.

Et la saveur déjà sensible

Des fruits, bien avant la saison.

Traversant le désert terrible

Elle a son cœur à la maison.